



HAL
open science

Les guerres du Paraguay aux XIXème et XXème siècles

Capucine Boidin, Luc Capdevila, Nicolas Richard

► **To cite this version:**

Capucine Boidin, Luc Capdevila, Nicolas Richard. Les guerres du Paraguay aux XIXème et XXème siècles. CoLibris, pp.600, 2007. halshs-00257605

HAL Id: halshs-00257605

<https://shs.hal.science/halshs-00257605v1>

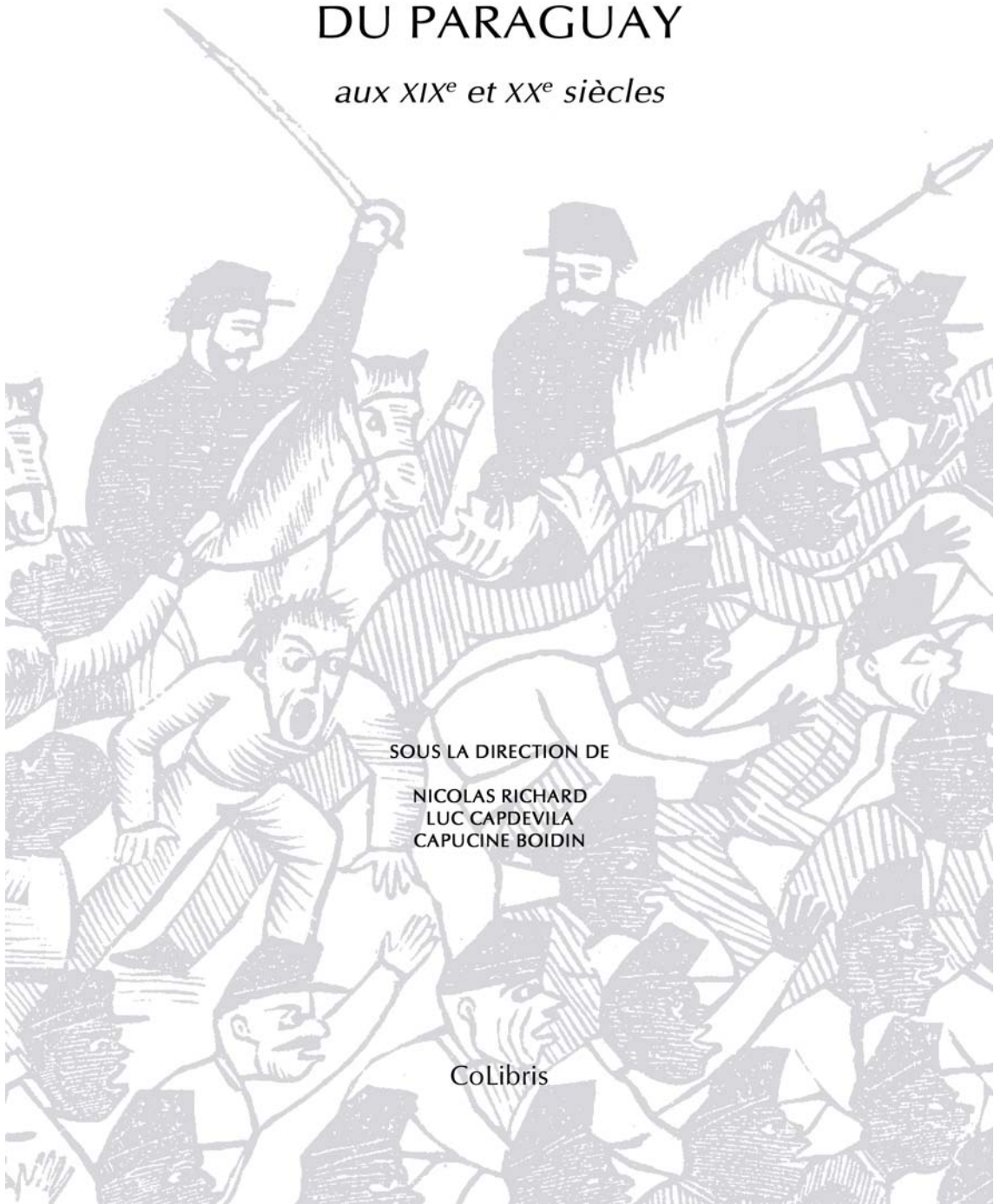
Submitted on 12 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES GUERRES DU PARAGUAY

aux XIX^e et XX^e siècles



SOUS LA DIRECTION DE

NICOLAS RICHARD
LUC CAPDEVILA
CAPUCINE BOIDIN

CoLibris

LES GUERRES DU PARAGUAY

aux XIX^e et XX^e siècles

Les guerres du Paraguay
aux XIX^e et XX^e siècles

Sous la direction
de

NICOLAS RICHARD
LUC CAPDEVILA
CAPUCINE BOIDIN

Actes du colloque international
Le Paraguay à l'ombre de ses guerres
Acteurs, pouvoirs et représentations
Paris, 17-19 novembre 2005

CoLibris
PARIS

RICHARD, NICOLAS ; LUC CAPDEVILA & CAPUCINE BOIDIN (éds.) 2005. – *Les guerres du Paraguay aux XIX^e et XX^e siècles*. - Paris : CoLibris, 2007, 602 p. - Actes du colloque international « Le Paraguay à l'ombre de ses guerres : Acteurs, pouvoirs et représentations », Paris, 17-19 novembre 2005.

© CoLibris éditions, Paris, 2007

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée sous quelque forme ou avec quelque moyen électronique ou mécanique que ce soit, y compris des systèmes de stockage et d'information ou de recherche documentaire, sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-916937-01-4

CoLibris éditions
28, rue Cler
75007 Paris
www.co-libris.eu

Remerciements

Carmen Bernand, Jesús García-Ruiz,
Nadia Ladjimi, Lydia Robin, Annick Pyrolley,
Erwan Dianteil, Erich Fisbach,
Rénée Frégosi, Juan Carlos Garavaglia,
Serge Gruzinski, Frédérique Langue,
Gilles Rivière, Dennis Rolland.

Nous remercions le MUSEO DEL BARRO (Paraguay),
pour avoir autorisé et mis à notre disposition
les gravures du *Cabichuí* qu'illustrent
le présent ouvrage.

Conception graphique : Jorge López F.



CEIFR
EHESS / CNRS



CRHISCO
Université de Haute Bretagne
Rennes 2 / CNRS



CERMA
EHESS / CNRS

AUTEURS

Capucine BOLDIN
Institut des hautes études de l'Amérique latine (France)

Gérard BORRAS
Université Rennes 2-Haute Bretagne (France)

Volker von BREMEN
Ethnologue (Allemagne)

Liliana BREZZO
Consejo Nacional de Investigaciones Científicas
y Técnicas (Argentine)

Hérib CABALLERO CAMPOS
Universidad Nacional de Asunción (Paraguay)

LUC CAPDEVILA
Université Rennes 2-Haute Bretagne (France)

Maria de Fátima COSTA
Universidade Federal de Mato Grosso (Brésil)

Maria Gabriella DIONISI
Università della Tuscia-Viterbo (Italie)

Francisco DORATIOTO
Universidade Católica de Brasília (Brésil)

Margarita DURÁN ESTRAGÓ
Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción (Paraguay)

Ticio ESCOBAR
Museo del Barro (Paraguay)

Carla FERNANDES
Université de Toulouse II-Le Mirail (France)

Cayetano FERREIRA SEGOVIA
Universidad Nacional de Asunción (Paraguay)

Jennifer L. FRENCH
Williams College (États-Unis d'Amérique)

Gérard GÓMEZ
Université de Provence Aix-Marseille 1 (France)

Mar LANGA PIZARRO
Universidad de Alicante (Espagne)

Wolf LUSTIG
Universität Mainz (Allemagne)

Daniel PALMIERI
Comité International de la Croix-Rouge (Suisse)

Ernesto PAREDES
Université de La Rochelle (France)

Christine PIC-GILLARD
Université de La Réunion (France)

Barbara POTTHAST
Universität zu Köln (Allemagne)

Adelina PUSINERI
Museo Etnográfico Andrés Barbero (Paraguay)

Laura REALI
Universidad de la República (Uruguay)

Nicolas RICHARD
École des hautes études en sciences sociales (France)

Jürgen RIESTER
Apoyo para el Campesino-Indígena del Oriente
Boliviano (Alemania/Bolivia)

Milda RIVAROLA ESPINOZA
Academia Paraguaya de la Historia (Paraguay)

Guido RODRÍGUEZ ALCALÁ
Écrivain (Paraguay)

Jorge RUBIANI
Écrivain (Paraguay)

Cristina SCHEIBE WOLFF
Universidade Federal de Santa Catarina (Brasil)

Barbara SCHUCHARD
Universität Bonn (Alemania)

André TORAL
Faculdade de Comunicação da Fundação Armando
Álvares Penteadó (Brasil)

Delicia VILLAGRA BATOUX
Ministère de l'Éducation et de la Culture (Paraguay)

Rodrigo VILLAGRA
University of St Andrews (Grande-Bretagne)

Thomas L. WHIGHAM
University of Georgia (États-Unis d'Amérique)

José ZANARDINI
Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad
Católica Nuestra Señora de la Asunción (Paraguay)

Présentation



Le Paraguay a été le théâtre des deux guerres interétatiques les plus importantes et meurtrières de l'Amérique contemporaine. Celle de la Triple Alliance (1864-1870) l'opposa à la coalition de ses puissants voisins : Brésil, Argentine, Uruguay. Cette Grande Guerre américaine acheva le cycle ouvert par les Indépendances. Elle provoqua une transformation importante de la géopolitique du Río de la Plata, arrêtant par le fer et le feu les frontières politiques entre les belligérants. Un nouvel équilibre entre les puissances du Cône Sud émergea alors des cendres de l'ancienne frontière des empires coloniaux espagnol et portugais. Les enjeux diplomatiques, militaires et économiques de la géopolitique du bassin de la Plata ont une longue histoire qui plonge ses racines à l'époque coloniale et se prolonge de nos jours dans le processus d'intégration régionale du MERCOSUR. Événement militaire, social et culturel majeur pour la région, ses conséquences furent particulièrement dramatiques pour le Paraguay. La guerre de la Triple Alliance fut en effet l'une des premières guerres totales de l'âge industriel, parmi les plus meurtrières à cette échelle. Les pertes militaires furent importantes pour les États de la coalition, mais pour le Paraguay

la catastrophe fut immense : les pertes démographiques s'élevèrent aux trois cinquièmes de la population, passant de 500 000 à 200 000 habitants en cinq ans. Les esclaves, les mulâtres et les indiens des anciennes Réductions jésuites furent particulièrement touchés, tout en étant par là même effacés de la mémoire collective. Toute la population masculine âgée de douze ans et plus fut mobilisée, et 80 % périt. Au point qu'à la fin du conflit, le Paraguay a pu être perçu comme « le pays des femmes » avec un sex-ratio d'un homme pour quatre femmes dans les tranches d'âge adultes¹. Ce pays a failli disparaître. Devant sa survie à la seule mésentente entre ses deux puissants voisins, il vit sa politique intérieure durablement confisquée, son territoire significativement réduit, son appareil productif anéanti².

Au cours de la guerre du Chaco (1932-1935) la Bolivie et le Paraguay s'affrontèrent pour la possession du Chaco boréal : vaste espace non colonisé qui était resté jusque-là en marge des dynamiques étatiques et des souverainetés

1. Avec la Guerre de Sécession (1861-1865), la guerre de la Triple Alliance est l'une des premières guerres totales de l'âge industriel. Au sein de l'Amérique Latine, la guerre de la Triple Alliance est unique, aussi bien par le nombre de ses victimes, que dans sa durée. Les chiffres les plus fiables dont on dispose proviennent des recensements de 1846 (238 862 habitants) et de 1886 (239 000 habitants). Cf. Bárbara Ganson de Rivas (1985), *Las Consecuencias demográficas y sociales de la Guerra de la Triple Alianza*, Asunción : Litocolor, 1985, 32 p. Certes la polémique reste vive sur l'ampleur « exacte » du bilan démographique. Cf. Vera Blinn Reber (1988), « The Demographics of Paraguay : A reinterpretation of the great war, 1864-1870 », in : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, 1988, vol. 68, n° 2, p. 289-437 ; Barbara Potthast & Thomas L. Whigham (1990), « Some strong reservations : A critique of Vera Blinn Reber's "The Demographics of Paraguay : A reinterpretation of the great war, 1864-1870" », in : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, November 1990, vol. 70, n° 4, p. 667-678 ; Barbara Potthast & Thomas L. Whigham (1998), « La Piedra "Rosetta" paraguaya : Nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la Guerra de la Triple Alianza, 1864-1870 », in : *Revista Paraguaya de Sociología*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, septiembrediciembre 1998, vol. 35, n° 103, p. 147-159, trad. ang. : « The Paraguayan Rosetta Stone : New Insights into the Demographics of the Paraguayan War, 1864-1870 », in : *Latin American Research Review*, Albuquerque : Latin American Studies Association, 1999, vol. 34, n° 1, p. 174-186 ; Vera Blinn Reber (2002), « Comment on "The Paraguayan Rosetta Stone" », in : *Latin American Research Review*, Albuquerque : Latin American Studies Association, 2002, vol. 37, n° 3, p. 129-136 ; Jan M.G. Kleinpenning (2002), « Strong Reservations about New Insights into the demographics of the Paraguayan War », in : *Latin American Research Review*, Albuquerque : Latin American Studies Association, 2002, vol. 37, n° 3, p. 137-142.

2. Au sujet des conséquences politiques, économiques, sociales et culturelles de la guerre et de la période de l'après-guerre, les travaux sont relativement nombreux on retiendra notamment dans l'ordre chronologique Carlos Pastore (1972), *La Lucha por la tierra en el Paraguay*, Montevideo : Antequera, 1972, xvi+526 p. ; Harris Gaylord Warren (1978), *Paraguay and the Triple Alliance : The Postwar decade, 1869-1878*, Austin : Institute of Latin American Studies, University of Texas at Austin, 1978, Col. American Monographs, n° 44, 376 p., with the assistance of Katherine F. Warren ; Harris Gaylord Warren (1985), *Rebirth of the Paraguayan Republic : The First Colorado era, 1878-1904*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1985, xvi+379 p., with the assistance of Katherine F. Warren ; Jan M.G. Kleinpenning (1992), *Rural Paraguay : 1870-1932*, Amsterdam : CEDLA Latin America Studies, 1992, xix+525 p.

nationales des jeunes républiques. La Bolivie avait perdu l'accès à la mer à la suite de la guerre du Pacifique et une grande partie de ses territoires amazoniens au bénéfice du Brésil. Elle cherchait à consolider ses positions sur sa région orientale tout en essayant de sortir de son isolement géographique à travers le fleuve Paraguay, navigable jusqu'à son embouchure atlantique. Le Paraguay, dont l'économie dépendait en grande partie des activités industrielles et extractives réalisées dans des concessions privées installées sur le pourtour oriental du Chaco dès la fin du XIX^e siècle, défendait sa souveraineté sur un territoire que des entreprises transnationales, des colons mennonites ou des marchands de fourrures ouvraient en son nom progressivement à la colonisation.

La guerre du Chaco est le conflit militaire le plus important ayant opposé deux États sud-américains au XX^e siècle. Elle se distingue dans sa morphologie, dans son inscription sociale et dans la dynamique des guerres internationales qui secouèrent le sous-continent au XIX^e siècle : une nouvelle définition des corps militaires (au Paraguay, disparition des « milicias de indios » ou de « pardos » ; en Bolivie première guerre à organiser une conscription et une mobilisation « nationales ») ; des nouvelles technologies de la violence (aviation, chars, mitraillettes, mortiers, camions) ; un nouveau cadre de médiation diplomatique et international (Société des Nations, Conférence panaméricaine, Croix-rouge, rôle médiateur des pays sud-américains) ; des formes nouvelles de médiatisation et de représentation de la guerre (films, radio, photographie, presse magazine) sont autant d'éléments qui caractérisent cet événement.

Si cette dimension « contemporaine » de la guerre du Chaco a souvent été rapportée, rares sont les travaux à s'être penchés sur les problématiques indiennes du conflit. En effet, le Chaco boréal était peuplé par une multiplicité de groupes indiens qui jouissaient jusqu'alors de très vastes marges de mobilité territoriale et d'une réelle autonomie politique, culturelle et économique. Pendant la période coloniale (XVI^e-XIX^e siècles), face à la résistance des groupes indiens, notamment de ceux ayant adopté l'utilisation du cheval, le front de colonisation s'était arrêté durablement sur les marges du Chaco et ce jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle. Si la guerre du Chaco est en un sens une guerre internationale, elle est aussi une guerre d'occupation, qui prolonge sur cet espace l'action colonisatrice que les armées nationales avaient entamé dès le XIX^e siècle sur les territoires indiens libres du Chili méridional (« *Pacificación de la Araucanía* »), de la Pampa argentine (« *Conquista del desierto* ») ou du Chaco austral (« *Conquista del Chaco* »).

Autre filiation, autre généalogie. Une autre compréhension de cette guerre s'impose qui puisse la cerner dans sa bivalence, à la fois comme une guerre internationale moderne, militaire et mécanisée et comme une guerre d'occupation coloniale d'un espace lointain non encore articulé aux dynamiques nationales. Le travail forcé des populations indiennes, l'utilisation des économies indigènes à des fins logistiques, la prostitution et les viols massifs des femmes indiennes, les processus de métissage qui s'en suivirent, le déplacement forcé des populations, l'incorporation d'« éléments indigènes » dans les unités militaires pour servir de guides, d'éclaireurs ou d'espions, les alliances et les pactes établis localement par les militaires avec des caciques, etc., illustrent la multiplicité et l'intensité des relations et des dynamiques qui s'établirent entre les armées en campagne et les populations indiennes du Chaco. Cette guerre transforma en profondeur la scène indienne du Chaco en l'inscrivant définitivement à l'intérieur des cadres étatiques de la Bolivie et du Paraguay. L'analyse de ce conflit permet ainsi de mieux comprendre la façon selon laquelle la relation entre les États nationaux et les populations indiennes a été instituée dans la région. Il permet aussi de comprendre comparativement la spécificité de ce processus lorsqu'il se dit sous le signe d'une guerre internationale. Ainsi, l'analyse de cette dimension complexifie la lecture de l'événement militaire « guerre du Chaco » en rendant visibles les rouages coloniaux, prémodernes et culturellement composites, qui s'infiltrèrent et travaillèrent la scène d'une guerre, que d'autres voudraient exemplairement « nationale » et « moderne ».

Les deux guerres constituent des moments et des clés de lecture incontournables pour comprendre les processus en cours sur ces terres américaines. Elles ne peuvent être cernées dans toute leur densité et leur complexité qu'à la condition de les inscrire dans une dynamique régionale de longue durée, participant du dénouement historique des tensions, des fractures et des forces qui assaillirent et traversèrent l'ancienne Province tout le long de son histoire précoloniale, coloniale et indépendante. Ces deux guerres ont été largement écrites et décrites par une historiographie, encore prédominante, qui a voulu en faire le centre d'un récit épique et d'une conscience nationale. En termes généraux, cette lecture s'est fondée sur trois axes interprétatifs¹ :

1. En ce qui concerne la guerre de la Triple Alliance, la bibliographie disponible est extrêmement vaste. Au cours de la dernière décennie, le processus de démocratisation et d'intégration régional en cours dans les pays du bassin del Plata, a favorisé un renouvellement de l'historiographie de cet événement.

1°) L'histoire de la guerre serait *militaire* : un sujet historiographique au masculin, des discours et des esthétiques guerrières, un récit belliciste des faits d'armes et des témoignages de soldats et d'anciens combattants monopolisent une scène qui ne peut se dire que sous le signe d'une épopée agonistique et téléologique ; 2°) L'histoire de la guerre serait *nationale* : le sujet historique concerné serait en tout état de cause un sujet national univoque qui s'exprime, se sacrifie ou s'affirme face aux forces qui le menacent depuis l'extérieur, la nation étant toujours le lieu d'une intériorité pure et indivisible ; 3°) L'histoire de la guerre serait *étatique* : sa dynamique est pensée comme la résultante de l'action cohérente des États et des appareils militaires et diplomatiques qu'ils déploient, comme le problème de leurs territoires et de leurs souverainetés menacées, ou alors, comme le lieu de réalisation historique de leur vocation transcendante et nationale. Or, comme toute historiographie qui se donne pour tâche de parler *au nom* de la nation,

Entre 2000 et 2003, une dizaine d'ouvrages ont été publiés sur le sujet. Citons parmi les plus importants en Argentine : Liliana Brezzo & Beatriz Figallo (1999), *La Argentina y el Paraguay : De la guerra a la integración. Imagen histórica y relaciones internacionales*, Rosario : Instituto de Historia, Facultad de Derecho y Ciencias Sociales del Rosario, Pontificia Universidad Católica Argentina, 1999, 535 p. ; Miguel Ángel Cuarterolo (2000), *Soldados de la memoria : Imágenes y hombres de la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires : Planeta, 2000. Au Brésil, Francisco Doratioto (2002), *Maldita guerra : Nova história da Guerra do Paraguai*, São Paulo : Companhia das Letras, 2002, 617 p., trad. esp. de Juan Ferguson : *Maldita guerra : Nueva historia de la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires : Emecé, 2004, 637 p. ; André Amaral de Toral (2001), *Imagens em desordem : A Iconografia da Guerra do Paraguai*, São Paulo : Humanitas & Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, 2001, 216 p. Aux États-Unis, Hendrik Kraay & Thomas L. Whigham (eds.) (2004), *I Die with My Country : Perspectives on the Paraguayan War, 1864-1870*, Lincoln & London : University of Nebraska Press, 2004, x+257 p. ; Thomas L. Whigham (2002), *The Paraguay War, t. 1 : Causes and early conduct*, Lincoln : University of Nebraska Press, 2002 ; Peter M. Beattie (2001), *The Tribute of blood : Army, honor, race, and nation in Brazil, 1864-1945*, Durham : Duke University Press, 2001, xxiv+390 p. En Uruguay, la thèse de doctorat soutenue par María Laura Reali Cestaro à l'EHESS (Paris) en juin 2005, sous la direction de François Hartog : *Représentations du passé et discours politiques en Uruguay dans la première moitié du XX^e siècle*, 2 tomes, 467 p. Cependant, au Paraguay, ce renouveau n'a pas encore été mené en profondeur, comme Liliana Brezzo l'a récemment signalé : « La Guerra de la triple alianza : Historia del vencido y nuevas emergencias historiográficas », in : *Prohistoria*, Rosario, Año VII, n° 7, 2003, p. 189-203, l'histoire sociale et culturelle de la guerre débute à peine et se présente comme un champ de recherche ouvert. En ce qui concerne la guerre de 1932-1935, la bibliographie analytique sur le sujet est significativement plus restreinte et ceci pour trois raisons principales : 1- En n'ayant pas participé directement à la guerre, les appareils académiques argentins et brésiliens, qui sont à la base d'une bonne partie des travaux consacrés à la guerre de 1870, ne se sont pas penchés avec le même intérêt sur celle de 1932 ; 2- la population du Chaco étant composée dans sa très large majorité par des groupes indigènes qui n'ont été que très récemment impliqués au sein du dispositif étatique paraguayen, les travaux d'histoire ne peuvent être entamés qu'avec le recours d'une connaissance anthropologique approfondie de la région ; 3- immédiatement antérieure à la succession des dictatures militaires, et en raison des points signalés ci-dessus, l'historiographie de la guerre du Chaco a été dans une plus large mesure confisquée par les appareils civils et militaires de la dictature.

de son histoire ou de sa vocation, cette historiographie n'a pu écrire l'histoire de ces guerres que par la convocation d'un mythe : celui faisant de la nation le sujet qui préside à sa propre formation, tout en affirmant l'existence d'une volonté nationale *avant même l'histoire*, avant même l'histoire de sa formation. Une historiographie qui aurait donc passé sous silence la multiplicité des acteurs culturels et sociaux impliqués dans ces guerres, la multiplicité des mémoires et des esthétiques qui les racontent, la multiplicité et la fragilité des pactes, des circulations et des alliances qui les sous-tendent.

En conséquence, ce colloque s'est proposé d'entamer une lecture critique des *guerres du Paraguay* en ouvrant le champ d'analyse à des acteurs, des dynamiques et des sujets sociaux jusqu'ici mal connus et parfois tout simplement inconnus de l'historiographie traditionnelle¹. Pour ce faire, il était nécessaire de réunir les savoirs de l'anthropologie, de la sociologie, de l'histoire, des sciences littéraires et des arts. Il s'agissait de confronter les disciplines et les hypothèses nécessaires à une déconstruction de la lecture militaire, nationale et étatique, en rassemblant autour d'une table une quarantaine de chercheurs de quatorze nationalités américaines et européennes, pour débattre à partir de trois ensembles thématiques sur ces deux guerres américaines : la place des États, l'identification des acteurs, l'analyse des mémoires et des esthétiques issues de ces deux conflits.

INSTITUTIONS ET ASSUJETTISSEMENTS, L'ÉTAT EN QUESTION

La problématique des institutions a été posée selon ce double sens. Premier sens : quelles sont les institutions qui organisent et tissent l'expérience sociale de la guerre ? Quelles sont les modalités et les circonstances

1. Sur la participation et les conséquences des guerres pour les populations indigènes du Chaco et de l'orient paraguayen le vide bibliographique est longtemps resté béant. La situation est moins critique en ce qui concerne les femmes, la participation des esclaves et leurs descendants, quant à la question des enfants on citera un article récent de Barbara Potthast (2005), « Niños soldados y niñas famélicas en la Guerra del Paraguay », in : Barbara Potthast & Sandra Carreras (eds.), *Entre la familia, la sociedad y el Estado : Niños y jóvenes en América Latina (siglos XIX-XX)*, Madrid : Iberoamericana & Frankfurt am Main : Vervuert, 2005, p. 89-114.

de leur participation dans la dynamique des guerres ? Deuxièmement : qu'est ce que, dans ces guerres, y est *institué* : quels assujettissements nouveaux, quels agencements nouveaux, quelles territorialités nouvelles s'instaurent ou s'instituent à l'issue des événements ?

Les espaces où chacun de ces conflits se sont déroulés ne participaient pas d'un même processus historique. Les territorialités en jeu sont différentes. Le tissu institutionnel est différent. Les structures de médiation sociales sont différentes et elles-mêmes hétérogènes. De ce fait, quelles sont les structures qui organisent et mobilisent différemment les populations impliquées lors des deux conflits ? Quels sont ces agencements composites qui structurent les armées ? Et ces armées, quelles médiations et quelles formes de circulations mettent-elles en œuvre ?

Nous devons aussi interroger sociologiquement la *créativité* et la *productivité* de ces guerres. « La guerre détruit, la guerre construit » a rappelé à juste titre Thomas L. Whigham. Les concevoir certes comme l'avènement d'une négativité, comme un lieu de déstructuration (démographique, sociologique, économique), mais aussi en tant qu'espace de production et d'agencement de nouvelles configurations économiques, culturelles et sociologiques. Quels furent, le nouveau tissu institutionnel, les nouvelles structures de médiations sociales et politiques, les nouvelles territorialités qui s'instituèrent à l'issue des conflits ? Quels assujettissements des populations indigènes et de quelles façons ceux-ci s'inscrivirent-ils, se produisirent-ils dans le Chaco d'après-guerre ? Il fallait enfin poser, plus précisément, le problème de la construction étatique et nationale du Paraguay à travers ces conflits. Non seulement la question de l'utilisation du fond d'expérience de la guerre dans un programme d'État de production et d'exaltation d'un esprit national, sinon, plus fondamentalement, la question des institutions concrètes qui sont à la base, à l'issue du conflit, d'une organisation nationale, territoriale et étatique des systèmes de médiation sociale, politique, économique et culturelle du Paraguay (service militaire, école, partis politiques, église, la langue etc.).

ACTEURS DES GUERRES DU PARAGUAY, LA NATIONALITÉ EN QUESTION

Il s'agissait ici de centrer la problématique sur les différents acteurs ayant pris part aux guerres du Paraguay. Cette aspiration, qui ne pouvait se suffire du cadre strict d'une historiographie classique, a requis d'une part de revisiter sous un regard anthropologique et sociologique critique les archives et les sources historiques pour y desceller les différents niveaux, les différentes articulations et les différentes dynamiques qui ont forcé ou permis l'implication d'une multiplicité de populations dans ces conflits. D'autre part, cet effort a conduit à restituer la question des mémoires vivantes et celle des mémoires alternées que l'histoire écrite dominante a marginalisées. Ainsi, à travers l'analyse de ces événements, le regard a été posé sur une société composite et hétérogène qu'une lecture nationale a, jusqu'à une date récente, occultée.

Pour identifier les acteurs il fallut ouvrir le champ maximal aux populations qui participèrent aux événements de manière distincte : populations noires, mulâtres libres et esclaves, au sein de milices ou dans l'armée régulière ; populations indigènes du Chaco, de l'Altiplano bolivien, de la frontière nord paraguayenne où des régions orientales du pays ; étrangers et colons notamment mennonites, russes ou allemands ; femmes et enfants. Quelles furent les dynamiques et les circonstances selon lesquelles ces populations s'impliquèrent dans ces événements ? Formations des milices (d'*Indiens* ou de *pardos*) ou de patrouilles d'éclaireurs ; pactes et alliances établis avec les populations indigènes (notamment Mbayá, Ishir, Mascoy et Macá, mais aussi Chiriguano et Mbya-guaraní) ; implication de la population civile à la logistique et aux profits de la guerre ; problème des sensibilités, des raisons, des intérêts différentiels, des stratégies individuelles et collectives des populations impliquées. Quelles relations enfin et quels croisements s'établirent entre ces populations ? Déplacements, migrations et mouvements territoriaux des groupes locaux ; métissages, alliances, relations entre les troupes et les populations (indigènes ou non) ; nouvelles formations sociales et nouveaux acteurs à l'issue du conflit.

MÉMOIRES, SENSIBILITÉS ET ESTHÉTIQUES DES GUERRES DU PARAGUAY,
L'HISTORIOGRAPHIE EN QUESTION

La question posée était celle des traces et des écritures, des procédés de signification et de représentation, des mémoires et des esthétiques qui construisent et ont produit un sens historique et social à ces guerres et, à partir d'elles, une certaine configuration sociale, culturelle et politique du Paraguay. Pour les sujets et les acteurs sociaux identifiés, quelles mémoires et quelle histoire ? Trois lignes de travail ont été adoptées :

La première est celle des archives. La question posée était celle de la formation et de la composition des archives de ces conflits. Quels problèmes de méthode et de stratégie de recherche supposent leur éclatement, leur privatisation ou leur expatriation ? Quelles sont les conséquences que leur structuration produit sur l'historiographie des guerres du Paraguay ? Et plus généralement : quelles archives et quelles écritures pour les mémoires indigènes, noires ou paysannes de cette guerre ? Quelles sources conservent et pourrait permettre de restituer les pactes que les armées paraguayennes ou brésiliennes ont établi avec les chefferies indigènes lors des guerres du Chaco ou de la Triple Alliance ? Quelles écritures, quelles traces, quelles inscriptions portent les mémoires fragmentées de ces événements ?

La seconde traite des représentations. L'expérience de la guerre fut traitée par une production artistique vaste et hétérogène (littératures, chansons, musiques, peintures, dessins, gravures, sérigraphies, photographies). Ces arts ont repris le fond culturel du Paraguay colonial. Ils ont été mobilisés, au même titre que la langue guaraní dans l'expérience de la guerre, qu'il s'agisse de celle du Chaco ou de celle de la Triple Alliance. Plus généralement, le champ esthétique constitué par les différentes traditions indigènes, noires ou métisses du Paraguay permet d'ouvrir l'analyse sur des procédés de signification, de représentation et de production symbolique qui débordent et relativisent l'écriture historiographique des dispositifs d'État. Quel était le contexte précis d'émergence et quelle fut la dynamique de cet *art* dans la guerre ? Quelles stratégies conceptuelles et quelles lectures permet-il ? Quels métissages, quels croisements, quelles tensions, quelles discussions met-il en œuvre ? À partir de ces populations et de ces matériaux, à partir de ces écritures et de ces mémoires, comment mener une analyse des sensibilités ?

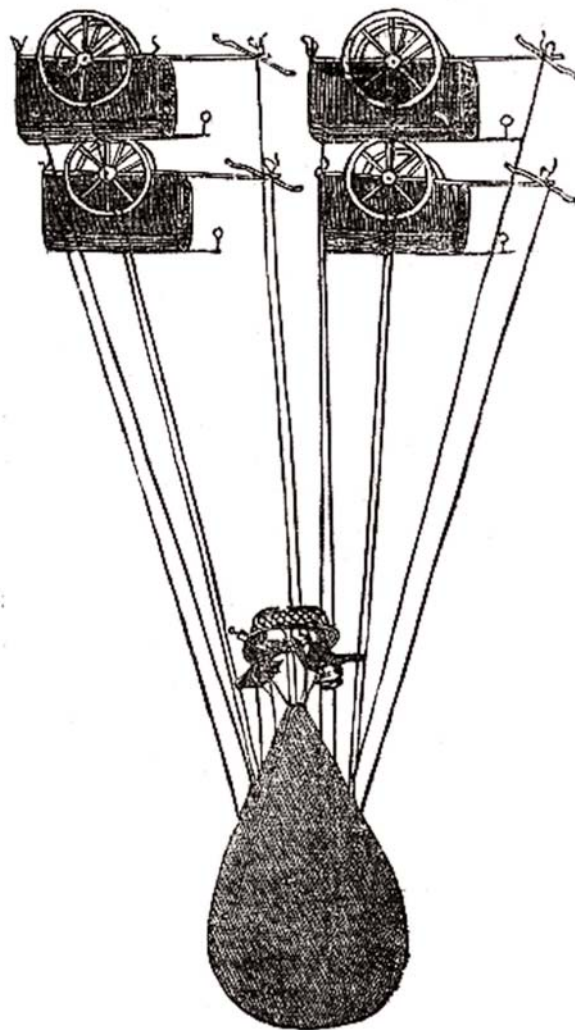
La troisième relève de l'histoire du temps présent. Une table ronde fut organisée regroupant des historiens des quatre pays du MERCOSUR pour discuter à bâton rompu des enjeux d'écriture d'une histoire commune à l'échelle de la région et des conflits de mémoire auxquels ils pouvaient être toujours confrontés. La question centrale étant la place de la guerre de la Triple Alliance dans cette histoire, dès lors que cet événement traumatique réunissait en un seul lieu de mémoire les quatre Républiques fondatrices du MERCOSUR.

Cette première rencontre internationale sur les guerres du Paraguay, en réunissant la majorité des spécialistes de ces questions à la Maison de l'Amérique latine à Paris du 17 au 19 novembre 2005 fut, à son échelle, un événement scientifique important. Cet ouvrage, le premier en France à proposer un état de la question sur ces deux conflits majeurs de l'ère contemporaine, présente les différentes approches menées aujourd'hui sur ce terrain. Aux recherches historiques entreprises dans les domaines des relations internationales et de l'histoire culturelle sur les phénomènes d'opinion, de mémoire, de représentations, il associe les travaux en littérature sur la langue, les genres littéraires, aux recherches d'anthropologie menées par les ethnohistoriens, les ethnomusicologues, les historiens de l'art et les ethnologues. La pluridisciplinarité permet de franchir une étape dans l'établissement des connaissances. Le dialogue entre les disciplines a permis en effet de saisir les dynamiques singulières de ces conflits dans leur globalité, dans toute leur épaisseur. Elle a permis d'observer notamment en quoi, pour bien les comprendre, ces deux guerres américaines de haute intensité – qu'il est nécessaire également d'insérer dans une histoire générale des guerres de l'âge industriel – doivent être ancrées dans leur contexte culturel, social et politique.

Sur ces espaces de confins pour certains, de carrefours pour d'autres, des populations aux identités fluides, articulées aux États selon des modalités variables, ont fait la guerre dans la guerre. De la déconstruction de l'événement émerge la démultiplication des expériences et la fragmentation des mémoires, mais aussi leur hybridation. À l'ombre de ces deux guerres, les tensions du monde américain ne cessent de s'exprimer.

Nicolas Richard
Luc Capdevila
Capucine Boidin

CHAPITRE I
HISTOIRES CONNECTÉES



La guerre détruit, la guerre construit

Essai sur le développement du nationalisme
en Amérique du Sud¹

THOMAS LYLE WHIGHAM



urant les dernières années du vingtième siècle, nous avons assisté à une volonté généralisée des pays du Río de la Plata de chercher à résoudre les problèmes régionaux par l'intermédiaire de la coopération interaméricaine. Cette volonté, fondée sur l'affirmation du libéralisme économique et sur la démocratie, s'est concrétisée dans l'institution du MERCOSUR, avec tous ses avantages et toutes ses contradictions. Cet esprit de coopération contraste passablement avec la période de la Triple Alliance. Chacun des pays qui composent actuellement le MERCOSUR eut à souffrir pendant la guerre de 1864 à 1870 – certains plus que d'autres, bien évidemment. La guerre fut l'élément moteur, me semble-t-il, du déclenchement d'un nationalisme, inexistant auparavant dans la région, un nationalisme qui engendra l'embryon des États nationaux

Traduction de Guy Batoux.

1. Mes remerciements à Oscar Chamosa et Ricardo Scavone Yegros pour m'avoir fourni une facture moins défailante que la mienne pour exprimer les concepts complexes.

modernes sur lesquels repose l'idée de coopération multilatérale. La guerre de la Triple Alliance servit de catalyseur pour projeter l'Argentine, le Brésil, l'Uruguay et le Paraguay dans l'ère moderne.

Les effets de cette guerre furent importants, par delà les mots et les idéologies. C'est grâce à elle que l'Argentine s'est constituée en État nation articulé sur la base de la politique de Buenos Aires. La guerre attribua aussi à l'armée une existence politique au Brésil, situation qui aurait abouti vingt ans plus tard à la chute de l'Empire. En Uruguay, la guerre ouvrit un chapitre nouveau dans la lutte partisane de factions entre *Blancos* et *Colorados*. Quant au Paraguay, la guerre détruisit le pays, comme nous le savons, affectant radicalement son économie et causant la perte de plus de 60 % de sa population, qui s'élevait auparavant à 450 000 habitants¹.

Les conséquences de la guerre de 1870 reflètent les nombreuses contradictions politiques du XIX^e siècle. Que la construction d'une nation revête différentes formes dans l'Amérique du Sud de l'époque fut une conséquence naturelle de l'indépendance. Les membres d'une élite pétrie du discours politique européen voulurent instaurer les États modernes dont ils rêvaient. Quantité de défis les attendaient pourtant. Ils devaient compter avec l'apathie des masses et avec les ambitions de caudillos égocentriques et violents. Pas plus que les nationalistes européens de la même génération, ils ne parvinrent à s'accorder sur la manière de construire les nouvelles nations.

Ces élites ne recueillirent que rarement la sympathie ou la compréhension de leurs propres concitoyens pour leurs idées. En termes simples, une nation est une communauté de personnes composée d'une ou de plusieurs ethnies ou langues, avec son propre territoire et son propre gouvernement². L'Amérique du Sud du XIX^e siècle ne comptait que peu de structures sociales de ce type. La confusion, due aux guerres de l'indépendance

1. Barbara Potthast & Thomas L. Whigham (1998), « La Piedra "Rosetta" paraguaya : Nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la Guerra de la Triple Alianza, 1864-1870 », in : *Revista Paraguaya de Sociología*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, septiembrediciembre 1998, vol. 35, n° 103, p. 147-159, trad. ang. : « The Paraguayan Rosetta Stone : New Insights into the Demographics of the Paraguayan War, 1864-1870 », in : *Latin American Research Review*, Albuquerque : Latin American Studies Association, 1999, vol. 34, n° 1, p. 174-186 ; et aussi Barbara Potthast & Thomas L. Whigham (1990), « Some Strong Reservations : A Critique of Vera Blinn Reber's, "The Demographics of Paraguay : A Reinterpretation of the Great War, 1864-70" », in : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, vol. 70, n° 4, 1990, p. 667-677.

2. *Webster's New Universal Unabridged Dictionary* (2^e éd.), New York : Simon and Schuster, 1983, p. 1196.

et la fuite qui s'ensuivit des quelques hommes talentueux ou exercés, brida la transition vers un ordre politique nouveau. Au même moment, le citoyen ordinaire du continent du sud, confronté à des défis quotidiens uniquement pour survivre, ne montrait que peu d'intérêt pour une nation abstraite et lointaine. Il n'avait pas plus foi dans le concept de citoyenneté – Comment un tel machin l'aiderait-il à planter son maïs, son coton ou son manioc ? Si d'autres citoyens, avec d'autres coutumes, d'autres langues ou jusqu'à un *weltanschauung* différent, existaient, comment pouvaient-ils appartenir à la même nation ?

Convaincre le Sud-Américain ordinaire qu'il devait s'allier, s'unir dans une communauté politique plus vaste que sa républiquette n'était certes pas facile. Cependant, constatant que la recherche d'un contrôle plus ample et plus complet était – et est – un facteur constant de la politique occidentale, l'élite de chaque pays d'Amérique du Sud tenta d'édifier une « nation » à sa propre image. Ces élites comptaient quelques brillants doctrinaires, avec un talent comparable à celui de Mazzini en Italie ou de Kossuth en Hongrie, qui avaient des idées claires sur la façon de poursuivre un idéal national. Leurs débats permanents ne débouchèrent pourtant ni sur un consensus ni sur des valeurs politiques communes propres à unir leurs pays.

Pour cela, ils eurent besoin de la guerre de 1864 à 1870.

En raison du peu de temps disponible et de mon désir d'apprendre de vous aujourd'hui le plus possible, je ne traiterai pas en détail les cas du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay, quoique je ne veuille pas donner l'impression que je les considère de peu d'importance. Au contraire, dans leurs efforts pour créer un sentiment national, les élites de ces trois pays suivirent un processus grandement comparable à celui que l'on voit dans la France révolutionnaire, dans l'Allemagne de 1848 et dans l'Italie de Garibaldi. Ils méritent justement notre attention, de ce fait¹. Mais c'est le Paraguay qui doit prendre, ici, la première place dans notre analyse et j'espère aborder plus tard, peut-être, l'expérience des autres pays.

1. Il est possible de consulter mes propres conclusions sur le développement du nationalisme au Brésil, en Argentine et en Uruguay dans : Thomas L. Whigham (2004), « The Paraguayan War : A Catalyst for Nationalism in South America », in : Hendrik Kraay & Thomas L. Whigham (eds.), *I Die with My Country : Perspectives on the Paraguayan War, 1864-1870*, Lincoln & London : University of Nebraska Press, 2004, p. 179-198, 241-246.

PARAGUAY : LA COMMUNAUTÉ FAIT LA NATION

Dans la décennie de 1860, Le Paraguay pouvait être considéré comme la seule nation ou quasi-nation de tout le bassin du Río de la Plata. Je me doute que cette affirmation va provoquer quelque surprise parmi vous. Il ne fait aucun doute que cette idée est actuellement sous-estimée par de nombreux Paraguayens. CNN et d'autres *media* internationaux présentent toujours le Paraguay comme une contrée arriérée à l'extrême. Permettez-moi cependant de réaffirmer comme point de départ que le Paraguay était alors la seule nation du bassin du Río de la Plata. Sa population, presque homogène, partageait étroitement certaines traditions patrimoniales et une solidarité communautaire. Cet environnement social comportait de plus une langue propre et une identité qui s'avérait plus nationale que celles de ses voisins, dès le temps de la colonie¹. Ni l'Argentine, ni le Brésil, ni l'Uruguay ne connurent quoique ce soit de comparable. Selon Juan Francisco Aguirre, les Paraguayens préféraient vivre aux champs, dans leurs fermes ou leurs estancias :

... où ils jouissent d'une liberté totale et profitent de viandes et de légumes en abondance [...] Les familles nobles ont une attirance particulière pour la campagne : l'estancia représente leur désir le plus ardent ; le cheval et son harnachement, leur splendeur principale. Même lorsqu'ils vont nu-pieds, des éperons, d'une livre chaque, ne leur font pas défaut [...] quand bien même vivent-ils à la campagne, ils maintiennent la propreté de leurs corps, de leurs maisons et prouvent par leur comportement une qualité bien supérieure au Paraguay que dans les provinces méridionales. La noblesse de leur lignage se fait toujours sentir malgré la pauvreté de leurs mises et nombre de familles continuent d'entretenir la décence réputée des anciens colonisateurs. Ce que, à dire vrai, les autres provinces des Indes ne montrent pas.²

La cohérence sociale qui caractérisait le Paraguay était due, pour beaucoup, à un long isolement combiné de pratiques xénophobes à l'encontre

1. Thomas L. Whigham (2002), *The Paraguayan War*, vol. 1 : *Causes and Early Conduct*, Lincoln & London : University of Nebraska Press, 2002, p. 8-13, 17-20, 29-32.

2. Cité dans Efraim Cardozo (1985), *Apuntes de historia cultural del Paraguay*, Asunción : Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, Col. Biblioteca de Estudios Paraguayos, vol. XI, 1985, p. 170.

des Indiens guaikurú du Chaco, des Brésiliens, des habitants de Buenos Aires et même de ceux de Corrientes (pourtant des Argentins parlant guaraní !). Une autre cause importante fut la politique du docteur José Gaspar Rodríguez de Francia qui dirigea le pays entre 1814 et 1840. Il est bien connu que le Dictateur suprême ferma les portes d'entrée et de sortie du Paraguay avant 1820. Et, bien que le pays ait eu des conflits avec les États voisins, la politique isolationniste du docteur Francia préserva le Paraguay de la violence et de l'instabilité qui régnaient dans les provinces du littoral argentin.

Mais le Paraguay paya sa stabilité intérieure et la paix au prix fort. Ce parce que, à plusieurs égards, la République s'ankylosa sous le régime autarcique. Cela permit la résurgence de certains aspects de l'antique culture hispano-guaraní – le paternalisme, le soupçon à l'égard des étrangers, l'attachement cantonné à la communauté et aux réalités locales. L'économie, quant à elle, s'orienta vers l'autosuffisance, le troc et la réciprocité (*jopoi*) d'antan. La tentation d'adapter des solutions politiques radicales s'était d'ores et déjà convertie en un esquif à la dérive sur une mer de traditions.

Le gouvernement paraguayen n'avait de républicain que le nom. Les subdélégués du docteur Francia traduisaient ses ordres au niveau local. Les paysans (*kokuejara*) acceptaient cet arrangement. Ils voyaient que leur gouvernement avait la main lourde mais juste, et cela leur paraissait entièrement légitime parce que cela correspondait à leur conception d'un régime responsable et paternel. Le gouvernement de Francia ne se heurta pas aux traditions, il les épousa au contraire. Voilà qui renforça le sentiment d'identité des Paraguayens, la perception générale de leur appartenance à un peuple différent de ses voisins, plein d'orgueil plus que de pouvoir. Comme le dit un commentateur paraguayen quelques décades plus tard :

[Notre] État ou nation est le rassemblement d'une grande famille, qui, regroupé pour se garantir contre les avancées d'autres sociétés [...] et pour guider les intérêts communs, s'est soumis à un individu élu par la société et aux lois dictées pour sa soumission [...]. La politique [de ce gouvernement élu] a forgé la clef pour ouvrir la porte de la félicité ou de la tristesse, suivant l'usage qu'on en fait.¹

1. Gerónimo Pérez (1863), « La Política », in : *El Semanario de Avisos y Conocimientos Útiles*, Asunción, 28 février 1863. Voir aussi Jerry W. Cooney (1999), « Dubious Loyalty : The Paraguayan Struggle for the Paraná Frontier, 1767-1777 », in : *The Americas*, Washington : The Academy of American Franciscan History, 1999, vol. 55, n° 4, p. 576-578.

Le docteur Francia s'en tenait à cette vision du rôle de la politique au Paraguay. Néanmoins, après sa mort en 1840, don Carlos Antonio López rejeta bon nombre des vieilles interprétations bourbonniennes sur la façon de gouverner un pays, tout en en conservant l'essence. Comme nous le savons, López entreprit une réorganisation détaillée de l'administration paraguayenne. Cela comprenait de nouveaux postes ministériels, une trésorerie moderne et un corps d'officiers pour l'armée. Différent de son prédécesseur, Carlos Antonio López avait la volonté d'entreprendre l'organisation d'un nouveau Paraguay. Si ses penchants étaient tout aussi autoritaires que ceux de Francia, ils étaient contrebalancés par une flexibilité « libérale », ce qui apparaît clairement dans la « constitution » qu'il dicta en 1844. Ce document est un reflet de l'Europe post-napoléonienne, mais il n'a que bien peu à voir avec la démocratie représentative de type anglo-saxon.

Question : Avec tout le pouvoir réel entre les mains, pourquoi don Carlos éprouva-t-il la nécessité d'écrire une constitution définissant les limites de son pouvoir ? Réponse : Il considérait que le Paraguay était en route vers la modernité et que, chaque État européen ayant établi une structure légale appropriée à ses nécessités historiques, le Paraguay ne devait pas s'en différencier. Le pays nouveau devait admettre sa face civilisée et européenne.

Toute référence au caractère hispano-guaraní de la société paraguayenne est bannie de cette pensée. Eh bien, López ne concevait pas sa « nation » en termes « indiens », et n'avait aucune nécessité de le faire. L'État et la communauté avaient été, depuis la période coloniale, deux entités parallèles qui ne se rencontraient qu'occasionnellement. L'un était tourné vers la métropole et écrit, l'autre était guaraní et tourné vers l'intérieur, comme partie intégrante de la culture orale du Paraguay. La modernisation que López voulut entreprendre n'avait rien de commun avec celle-ci. Il est notable, par exemple, que le guaraní ne possédait aucun terme pour exprimer certains concepts politiques comme la démocratie, la liberté ou la répartition du pouvoir¹. Le nouveau système lopiste ne reconnaissait donc pas cette composante de sa société bilingue (et peut-être bien biculturelle). Jusque dans l'adoption des symboles nationaux, Carlos Antonio López fixa

1. Ce qui n'est plus vrai dans le Paraguay actuel, où l'Académie nationale du guaraní a inventé des mots pour nommer des notions étrangères telles que autobiographie (*oguekovemombe'u*), démocratie (*porokua pave reko*) et téléphone (*ñe'embyryha*). Bien peu de ces termes, cependant, sont parvenus à pénétrer la conscience populaire paraguayenne.

son choix sur des éléments strictement européens – le lion, l'étoile de la prospérité, le palmier et l'olivier.

De cette façon, la structure politique du Paraguay de l'époque fut instaurée, toute entière, avec, en toile de fond, l'optique de l'accueil des étrangers ; rien ne procédait du *kokuejara* de la campagne, ni de sa langue autochtone. L'idée que Carlos Antonio López avait de la nation ne dépendait pas plus d'eux.

Il n'en fut pas de même du nationalisme de son successeur. Différent de son père, Francisco Solano López avait vécu quelque temps en Europe et était conscient de la force d'un nationalisme en phase avec l'imaginaire populaire. De plus, après la prise du vapeur *Marques de Olinda*, en novembre 1864, son régime se trouva confronté à une guerre ouverte contre le seul Brésil au début, puis contre une triple alliance du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay.

CONSÉQUENCES DE LA GUERRE

Quelles méthodes permirent donc de développer le sentiment nationaliste au Paraguay, durant la guerre ? Rappelons, tout d'abord, que la conscription était universelle dans le pays depuis le milieu des années 1850, ce qui signifie que les habitants des hameaux les plus excentrés du Paraguay partageaient la même condition que les fils des plus riches familles d'Asunción. En conséquence, tous les riches conscrits devaient, par exemple, déchausser leurs bottes pour effectuer leur service nu-pieds, comme les paysans. Il paraît difficile de trouver meilleure mesure pour insuffler l'esprit de corps que celle-ci (ce fut d'ailleurs l'opinion d'officiers latino-américains d'aujourd'hui, à qui j'ai exposé ce sujet en avril dernier, à Fort Benning). En contre-exemple, voyons le cas du Brésil de la même époque, dans lequel les divisions de classes furent toujours maintenues, au point que le mot même servant à désigner le soldat – *praça* – recelait un sens de malpropreté, d'irrespect ou évoquant la rue¹. Rien de comparable avec ce qui avait cours

1. Peter M. Beattie (1996), « The House, the Street, and the Barracks : Reform and Honorable Masculine Social Space in Brazil, 1864-1945 », in : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, 1996, vol. 76, n° 3, p. 439-473.

dans le Paraguay nu-pieds, où le moindre soldat se considérait supérieur à n'importe quel civil¹.

Quels autres facteurs pouvons-nous relever dans ce processus de constitution du nationalisme au Paraguay pendant la guerre elle-même ? Que se passa-t-il à Asunción ou dans d'autres localités à l'écart des combats ? Souvenons-nous des fêtes populaires organisées par l'État et mentionnées par le colonel George Thompson. Ce sont principalement les classes populaires qui y participaient, qui jouaient de la musique populaire sur toutes les places jusqu'à une heure avancée, buvaient beaucoup, contaient fleurettes aux « peignes en écaille dorée » (*kyguá verá*) et qui excédaient le plus souvent les « personnes décentes » d'Asunción. Ces dernières devaient pourtant assister à ces célébrations sous peine d'encourir l'accusation d'anti-patriotisme. Il est impressionnant d'observer aujourd'hui, comme en écho, une situation comparable dans les appréhensions que les oviédistes de province inspirent à la population de la capitale.

Pour en revenir à la guerre, je tiens aussi à souligner les importantes contributions des femmes paraguayennes en bijoux et en bijoux, répertoriées en détail dans d'énormes dossiers consultables, aujourd'hui encore, aux Archives nationales. Ces contributions apparaissent dans toutes les publications du gouvernement bien que la majorité des donatrices soient analphabètes. On assista même à une compétition entre diverses communautés de province pour apporter le plus possible d'or et d'argent.

L'apparition de journaux comme *Cacique Lambaré* et *Cabichuí*, rédigés en guaraní, constitue un autre facteur que je dois souligner. Ce sujet a été analysé avec une grande acuité par notre collègue Wolf Lustig et il est bon de prêter intérêt à ces publications. Mon seul propos, ici, est de faire ressortir que le guaraní était une langue orale qui ne possédait presque aucune expression écrite. Il est dès lors plausible d'apprécier *Cacique Lambaré* et *Cabichuí* comme un vecteur qui insuffla aux masses paraguayennes une conscience nationale pilotée par le régime lopiste.

1. Il semble nécessaire de rappeler l'épisode durant lequel un soldat paraguayen frappa avec son épée, dans la décade de 1850, le frère du consul nord-américain pour avoir effrayé les brebis qu'il gardait. L'incident est généralement évoqué comme un élément de l'affrontement diplomatique entre le Paraguay et les États-Unis ; il est toutefois intéressant de mettre l'accent, ici, sur l'attitude du soldat convaincu d'être dans son droit en traitant de la sorte un étranger important. Au Brésil ou en Argentine, il aurait pensé différemment.

Il semble bien que le gouvernement voulut ainsi exprimer que le Paraguayen authentique, celui qui soutenait la cause nationale de toute son âme, était guaranophone. La différence avec l'époque de don Carlos, dont la « constitution » ne contenait pas le moindre mot en guaraní, saute aux yeux. La guerre détruit, c'est incontestable, mais elle construit aussi. Et ce qu'elle construisit en cette occasion était un nationalisme reposant sur la tradition.

N'oublions pas que la fraction hispanophone de la population paraguayenne était faible et que, en dépit de son importance aux yeux de Carlos Antonio López et de ceux de sa génération, elle était encore en diminution. À la bataille de Tuyutí, le 24 mars 1866, les Paraguayens perdirent 13 000 hommes, dont de nombreux membres de la classe aisée. Le pharmacien George Frederick Masterman n'exagère en rien lorsqu'il dit que, avec cette bataille, « *la race espagnole cessa d'exister au Paraguay ; les hommes de toutes les meilleures familles du pays étaient en premières files et furent annihilés presque totalement ; des centaines de familles, particulièrement les plus argentées, étaient sans mari, sans père, sans fils ou sans frère* »¹. Et ce qui avait débuté dans les grandes batailles se consumma dans la guerre de guérilla, à San Fernando et à Cerro Corá.

On a coutume de citer l'énorme perte en vies humaines subie par l'Union Soviétique durant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, l'analyse des statistiques fait apparaître une perte de 12 % de la population de l'URSS. Le Paraguay perdit, lui, en revanche, plus de 60 % de sa population entre 1864 et 1870. Il n'existe, à ma connaissance, aucune explication convaincante pour attribuer au despote López la seule responsabilité à ce sujet. Un tyran peut contraindre à l'obéissance, mais non au courage ni à l'ultime sacrifice. Il faut, au contraire, rechercher l'explication dans la croyance populaire des Paraguayens, qu'ils affrontaient l'extermination de leur quintessence – leur communauté, leurs épouses, leurs enfants – mise en péril par les soldats alliés, nouveaux Guaikurú, nouveaux barbares. Ainsi, le nationalisme, qui se développa au Paraguay pendant la guerre, favorisa une longue résistance, jusqu'à une fin lugubre autant qu'amère :

1. George Frederick Masterman (1869), *Seven Eventful Years in Paraguay : A Narrative of Personal Experience among the Paraguayans*, Londres : Low, son, and Marston, 1869, p. 137.

« Llorá, llorá, urutaú,
en las ramas del yataí.
Ya no existe el Paraguay,
donde nací como tú. »¹

(Pleure, pleure, urutau, / dans les branches du yataí. /
À présent le Paraguay n'est plus, / là où je naquis comme toi.)



1. Carlos Guido y Spano, « Nenia », in : *Poesías completas*, Buenos Aires : 1911. - Prologues de Joaquín González et Santiago Estrada.

La política del Imperio del Brasil en relación al Paraguay 1864-1872

FRANCISCO DORATIOTO

LOS OBJETIVOS DEL IMPERIO DE BRASIL Y LA GUERRA



Durante el período colonial, la región rioplatense se convirtió en el área de contacto entre los imperios español y portugués. Este último procuró extender la frontera sur de su posesión territorial americana hasta el estuario del Río de la Plata, como una forma de garantizar su acceso al interior de América del Sur, a través de la navegación de los ríos Paraná y Paraguay. Por su parte, España creó el Virreinato del Río de la Plata en 1776, siendo Buenos Aires su capital, en un intento de fortalecer su presencia en la región y de anular el esfuerzo portugués.

Entre 1825 y 1828, terminado ya el período colonial, las Provincias Unidas del Río de la Plata y el Imperio de Brasil lucharon entre sí por la posesión de la Banda Oriental del río Uruguay. De este modo, la rivalidad de las

Traducción del portugués por Marcela Cristina Quinteros

antiguas metrópolis fue heredada por estos dos nuevos Estados americanos, convirtiéndose en una «fuerza profunda»¹ en las relaciones bilaterales.

Durante la década de 1840, en Brasil se dio la consolidación del Estado monárquico, centralizado y parlamentario; pero aún así el emperador Pedro II concentraba grandes poderes. Fue justamente en la segunda mitad de esta década que, el Partido Conservador, defensor de la centralización, construyó la política externa brasileña en relación al Paraguay, sobre la base de tres objetivos: apoyar su independencia, como parte de la política del gobierno imperial de contención de Buenos Aires; consolidar la herencia territorial recibida del expansionismo colonial portugués, definiendo sus fronteras sobre la base del *uti possidetis facto* al momento de la independencia, y garantizar la libre navegación del río Paraguay, para favorecer el contacto regular entre Rio de Janeiro y la provincia de Mato Grosso, que era inaccesible por tierra en relación al resto del país.

En 1844, como consecuencia de la política de contención a Rosas, el Imperio de Brasil reconoció la independencia paraguaya y estimuló a Carlos Antonio López a formalizar esta independencia de acuerdo a las normas internacionales como a realizar las gestiones necesarias, por intermedio de las representaciones diplomáticas brasileñas, para que la misma fuera reconocida por los países europeos². Mientras Rosas constituía una amenaza común, los gobiernos paraguayo y brasileño estrecharon las relaciones entre sí; pero, a partir de la caída de este dictador, las mismas se tornaron cada vez más difíciles debido a la falta de acuerdo en relación a la definición de los límites entre ambos países y de la garantía de la libre navegación fluvial. Paraguay reivindicaba la frontera sobre el río Blanco, de acuerdo a los títulos coloniales, mientras que el Imperio Brasileño rechazaba este argumento afirmando que el límite era el río Apa. El gobierno paraguayo trató de condicionar la libre navegación a la aceptación del río Blanco como frontera por parte de Brasil, lo que casi provocó la reacción militar del Imperio. Ésta fue evitada gracias al Tratado de 1856, por el cual se permitía la libre navegación del río Paraguay por navíos con bandera brasileña, al mismo tiempo que se fijaba un plazo de seis años para la definición de los límites.

1. Utilizo «fuerza profunda» siguiendo el concepto propuesto por Pierre Renouvin.

2. Antonio Ramos (1976), *La Independencia del Paraguay y el Imperio del Brasil*, Rio de Janeiro: Conselho Federal de Cultura & Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, 1976.

El dictador Carlos Antonio López fue un hábil gobernante. Al llegar al poder en 1844, puso fin a la situación del aislamiento paraguayo en el mundo. López era uno de los sobrevivientes de la persecución del antiguo dictador Francia a los propietarios rurales y recibió de herencia un gran aparato estatal. Ante la falta de un núcleo burgués articulado, el Estado se transformó en el instrumento de la dinamización económica, al mismo tiempo que representaba los intereses de la naciente burguesía rural, cuya base de poder estaba constituida por la exportación agropecuaria. *«El Estado de los López implementó poco a poco, con bastante coherencia, una estrategia de “crecimiento hacia afuera” basada, esencialmente, en la exportación de rubros primarios al mercado regional y mundial»*¹.

Puede decirse que, en la búsqueda de una imagen simbólica, durante la dictadura de Francia se dio una estrategia de «estancamiento hacia adentro». La opción adoptada por Francia de aislar Paraguay del resto del mundo fue fundamental para garantizar la independencia nacional (al mismo tiempo que para asegurar la permanencia del déspota en el poder) y para mantener a su país al margen de las cuestiones internacionales vinculadas al Río de la Plata. Pero el aislamiento trajo también como consecuencia el estancamiento de la economía paraguaya que no incorporó los avances tecnológicos ni experimentó aumentos en su productividad, como tampoco buscó ganar mercados externos. Al adoptar el modelo de «crecimiento hacia afuera», casi automáticamente Paraguay pasó a participar en las cuestiones rioplatenses, ya que necesitaba tener acceso permanente al Océano Atlántico para poder ampliar su comercio exterior. A comienzos de la década de 1860, esto significó obtener una moneda fuerte para dar continuidad a la importación de maquinarias y equipamientos británicos, como de técnicos también ingleses², tendencia que se había iniciado en la segunda mitad de la década de 1850, básicamente para favorecer la modernización militar paraguaya.

El esfuerzo de Paraguay por incorporarse a la división internacional del trabajo, no necesariamente era antagónico a los intereses que argentinos y brasileños tenían en la cuenca del Plata, como lo demostró Carlos Antonio López. Sin embargo, este antagonismo se presentó entre 1862 y 1864,

1. Juan Carlos Herken Krauer & María Isabel Giménez de Herken (1982), *Gran Bretaña y la Guerra de la Triple Alianza*, Asunción: Arte Nuevo, 1982, p. 46.

2. *Ibidem*, p. 39.

cuando se produjo una secuencia de acontecimientos que tuvieron como contexto el proceso político regional marcado por la consolidación de los Estados nacionales.

El año de 1862 se convirtió en el marco de una nueva realidad regional. Surgió la República Argentina, como Estado centralizado y antiguo proyecto hegemónico de Buenos Aires; en Uruguay, Bernardo Berro, del Partido Blanco, presidente de la República desde 1860, implementó una nueva política; en Paraguay murió Carlos Antonio López y fue sustituido en el poder por Francisco Solano López; mientras que, en Brasil, el Partido Conservador que había permanecido en el gobierno durante casi dos décadas, fue reemplazado por el Partido Liberal.

Estos acontecimientos repercutieron sobre los padrones de las relaciones internacionales entre los países rioplatenses, alterándolos. Berro trató de romper con el virtual protectorado brasileño sobre Uruguay, pero sin alinearse a la Argentina gobernada por Mitre, aunque sí se acercó a la oposición federalista de éste y a Paraguay. Por su lado, tanto los federalistas como Solano López estaban interesados en debilitar al gobierno argentino, lo que los llevó a estrechar los contactos entre sí y a ver a Montevideo como puerto marítimo para su comercio exterior. Por lo tanto, para Mitre era necesario neutralizar a la oposición interna retirándole los apoyos del exterior, o sea, de los gobiernos uruguayo y paraguayo. Por ello, los políticos mitristas apoyaron a los colorados uruguayos, liderados por el general Flores, cuando organizaron el movimiento armado para derribar a Berro. Esto significó el inicio de la guerra civil uruguaya, en la cual los colorados recibieron el apoyo de los hacendados brasileños de Río Grande do Sul, que eran propietarios de tierras en la Banda Oriental y que habían sido perjudicados por medidas adoptadas por Berro. Estos hacendados presionaron a favor de una intervención de Brasil en contra del gobierno uruguayo¹.

Durante 1864, se organizaron dos ejes políticos informales en el Río de la Plata: Argentina-Brasil-rebeldes colorados (General Flores) y Montevideo-Asunción-federalistas argentinos (Justo José de Urquiza). En octubre, las tropas brasileñas entraron en Uruguay y, todo indica, que Solano López se convenció de los argumentos de la diplomacia uruguaya, según la cual Brasil y

1. Francisco Doratioto (2002), *Maldita guerra: Nova história da Guerra do Paraguai*, São Paulo: Companhia das Letras, 2002; trad. cast. por Juan Ferguson: *Maldita guerra: Nueva historia de la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires: Emecé, 2004, p. 66-68, 73.

Argentina actuaban de común acuerdo en relación a la independencia uruguaya y que, más tarde, se volverían contra Paraguay. Esto no era verdadero, pero para el dictador paraguayo (al margen de si realmente creía o no en esta amenaza) ello significaba la oportunidad de alterar la geopolítica regional a favor de su país mediante el uso de la fuerza. Al final de cuentas, Paraguay contaba con la superioridad militar terrestre (el ejército paraguayo era, como mínimo, el doble de la suma de las tropas argentinas y brasileñas), y además suponía que contaba con el respaldo del gobierno uruguayo y de los federalistas argentinos. En diciembre de 1864, las tropas paraguayas ocuparon el territorio disputado con Brasil. En 1865, garantizada la retaguardia, el Ejército paraguayo avanzó sobre el sur e invadió las provincias de Corrientes (en abril), en Argentina, y de Rio Grande do Sul (en junio), en Brasil. Los objetivos eran derrocar a Mitre y vencer al Ejército de Brasil en Uruguay.

El 1° de mayo de 1865, los representantes de Argentina, Brasil y Uruguay firmaron el Tratado de la Triple Alianza contra Paraguay. El texto del acuerdo era secreto y definía, además de la alianza militar, los prerrequisitos para el establecimiento de la paz, como así también, de las fronteras entre el país guaraní y sus vecinos argentino y brasileño. Durante las negociaciones, el representante de Brasil, Almeida Rosa, adoptó una postura enérgica para que se garantizara, en el acuerdo, la independencia de Paraguay una vez finalizada la guerra¹. Tanto el representante inglés como el español relataron a sus gobiernos sobre esta exigencia del negociador brasileño y de la dificultad para que fuera atendida².

El Tratado de la Triple Alianza garantizaba la independencia de Paraguay, pero le imponía la pérdida de territorios que hasta ese momento habían estado bajo su soberanía o bien eran zonas en litigio. El acuerdo establecía que toda la margen derecha del río Paraguay, el Chaco Boreal así como el territorio de Misiones, pasarían a dominio argentino. La frontera con el Imperio de Brasil sería delimitada por la línea del río Igurey, por la sierra de Mbaracayú y por los ríos Apa y Paraguay. Los aliados se comprometían a no bajar las

1. Almeida Rosa a Dias Vieira, nota confidencial, Buenos Aires 04-05-1865, Archivo Nacional (Brasil), caja 811, paquete 1.

2. Thornton a Russel, Buenos Aires 24-04-1865, in: Juan Bautista Alberdi, *Historia de la Guerra del Brasil*, Buenos Aires: Patria Grande, 1962, p. 143; Carlos Creus a Secretaría de Estado de Asuntos Exteriores, nota n° 36, Buenos Aires 26-05-1865, Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores (España), Política Exterior Argentina, paquete 2313.

armas sino por común acuerdo y después de derrocar a Solano López. En el tratado también se establecían las condiciones de paz según las cuales, terminado el conflicto, el nuevo gobierno paraguayo debería indemnizar a los gobiernos aliados por todos los gastos de guerra como por los daños y perjuicios ocasionados por la invasión de las tropas paraguayas sobre propiedades públicas y particulares ubicadas en los territorios de los países vecinos.

Por iniciativa de Almeida Rosa, los aliados intercambiaron notas entre sí, en las que se le garantizaba a Bolivia el derecho de presentar su reivindicación sobre el Chaco Boreal. También por iniciativa de Almeida Rosa, el 1° de mayo de 1865 se firmó un protocolo que establecía la demolición de la fortaleza de Humaytá y se prohibía la construcción de otras fortificaciones futuras por parte del país guaraní que pudieran obstaculizar la libre navegación del río Paraguay.

Aún en 1865, el gobierno argentino presentó a la Cancillería brasileña un proyecto de tratado de paz, a ser firmado entre los aliados y Paraguay una vez finalizada la guerra. Pedro II presentó este proyecto y el texto del Tratado de la Triple Alianza al Consejo de Estado, órgano consultivo del Emperador. Los consejeros del Partido Conservador, al tomar conocimiento del contenido de estos dos documentos, reaccionaron duramente, afirmando que el Tratado de la Triple Alianza contradecía la política del Imperio que sustentaba la independencia de Paraguay, al mismo tiempo que apoyaba su soberanía sobre el Chaco, para evitar que Brasil fuera fronterizo de Argentina en esta área. Según los consejeros, con los territorios de Chaco y Misiones bajo soberanía argentina, la independencia de Paraguay quedaba amenazada ya que sería fronterizo con Argentina de este a oeste, además de la frontera sur ya existente. También otros aspectos del proyecto argentino fueron motivo de críticas.

En julio de 1868, el Partido Conservador retornó al gobierno en Brasil, retomando su tradicional política de contención de la influencia argentina en Paraguay. En octubre del mismo año, en Argentina, terminaba el mandato de Mitre, siendo sustituido por el presidente electo, Domingo Faustino Sarmiento. Éste desconfiaba de los deseos de Brasil de transformarse en una potencia una vez finalizada la contienda, a costa de sus vecinos, inclusive del debilitado Paraguay¹.

1. Domingo F. Sarmiento al general Emilio Mitre, Buenos Aires 21-01-1869, in: José S. Campobassi, *Sarmiento y su época*, Buenos Aires: Losada, 1975, vol. II, p. 212.

LA INSTALACIÓN DEL GOBIERNO PROVISORIO

Una vez ocupada Asunción, el gobierno brasileño pensó que la guerra ya estaba llegando a su fin. Por ello en febrero de 1869, el ministro de Relaciones Exteriores, José Maria da Silva, vizconde de Rio Branco, viajó al Río de la Plata. Su principal objetivo era conseguir la formación de un gobierno provisorio en Paraguay, en cuanto no se dieran las condiciones de asegurar una organización constitucional. El gobierno imperial temía que la persistente resistencia de López pudiera estimular «*la intervención de algún otro Estado a su favor*»¹. probablemente por parte de Estados Unidos, país que había mostrado simpatía con la causa paraguaya durante el desarrollo de la guerra. La instalación de un gobierno paraguayo, por más que fuera provisorio, contribuiría a evitar cualquier maniobra norteamericana a favor de Solano López, en la medida en que éste podría ser presentado como el líder de una de las facciones políticas paraguayas. Por otro lado, la existencia de esta autoridad provisorio sería una forma de reafirmar la independencia paraguaya ya que, para la Cancillería Brasileña, «*las ansias [de Argentina] de absorber Paraguay ni siquiera eran disimuladas*»². Y por último, un gobierno provisorio debilitado firmaría sin mayores inconvenientes los tratados de paz, en los términos establecidos por el Tratado de la Triple Alianza.

El presidente Sarmiento se oponía a la idea de formar un gobierno provisorio, ya que en Asunción apenas se encontraban los paraguayos que habían estado al servicio de los aliados y también porque López aún no había sido derrocado³. Aún así, Paranhos viajó a Asunción, donde llegó el 20 de febrero de 1869 y articuló la formación de un gobierno provisorio bajo la forma de triunvirato, para poder conciliar los diferentes intereses paraguayos que en ese momento estaban en la ciudad. La Argentina terminó por aceptar la instalación del gobierno provisorio, decisión en la que

1. Barón de Cotegipe, Ministro interino de Asuntos Extranjeros, a Paranhos, Rio de Janeiro 06-04-1869, in: Wanderley Pinho, *Cartas do imperador D. Pedro II ao Barão de Cotegipe*, São Paulo: Companhia Editora Nacional, 1933, p. 24.

2. Cotegipe a Paranhos, 22-02-1869, ibidem, p. 73.

3. Domingo F. Sarmiento a Wenceslau Paunero, Buenos Aires 12-02-1869, Museo Mitre, Archivo del General Wenceslau Paunero, A7 C4 C11, doc. n° 848.

influyó la presión de los liberales mitristas sobre Sarmiento¹. El 2 de julio de 1869, los aliados firmaron dos Protocolos en los que se decidía la creación de un gobierno provisorio, con tres miembros, y las condiciones para su instalación.

Los grupos paraguayos se organizaron para disputar el gobierno provisorio. Un grupo fundó el Club del Pueblo, que defendía las ideas liberales, pero como principios generales, sin un proyecto político o económico concreto. Su líder era Juan Francisco Decoud y estaba integrado, mayoritariamente, por miembros de la Legión Paraguaya, compuesta por emigrados que lucharon durante la guerra como parte del Ejército argentino. Otro grupo, bajo el liderazgo de Cándido Bareiro, creó el Club Unión que concentraba a los sobrevivientes del régimen de López y a algunos integrantes de la Legión Paraguaya que eran enemigos de Decoud².

Los liberales, debido a los vínculos que éstos tenían con la Argentina, no merecían confianza de la diplomacia imperial. Según la opinión de Paranhos, los antiguos seguidores de Solano López, que abandonaron su causa y, simultáneamente, eran enemigos del grupo liberal, constituían «*los hombres llamados "lopiztas" por el círculo argentino y los que nos ofrecen mayores garantías para el futuro.*»³

Mientras tanto, para el enviado argentino en Asunción, José Roque Pérez, no había más que «*dos docenas de hombres medio aptos para el desempeño de los puestos públicos*». Aún así, no se podía contar con ellos como para organizar el gobierno provisorio porque:

los paraguayos *soit dissant* liberales: quieren hacer gobierno de sólo sus amigos [...] Sustituir la familia López por la familia Loizaga, Decoud, Machaín, Recalde; todo es una misma y esto no es posible acordarlo [...] Aquí no hay que contar con nada porque los paraguayos no son unidos. Cada uno quiere para sí el mando que ni aún sabe cómo ejercer y todos juntos son la nulidad personificada.⁴

1. José S. Campobassi (1980), *Mitre y su época*, Buenos Aires: Universitaria, 1980, vol. II, p. 213.

2. Harris Gaylord Warren (1978), *Paraguay and the Triple Alliance: The Post-War Decade, 1869-1878*, Austin: University of Texas, 1978, p. 52.

3. Paranhos a Cotegipe, carta particular nº 22, Asunción 08-07-1869, Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, Arquivo do Barão de Cotegipe, lata 920, carpeta 133.

4. José Roque Pérez a Mariano Varela, Asunción 01-08-1869, in: Liliana Brezzo (1999), «La Argentina y la organización del gobierno provisorio en el Paraguay: La Misión de José Roque Pérez, 1869», in: *Historia Paraguaya*, Asunción: Academia Paraguaya de la Historia, 1999, vol. XXXIX, p. 302.

Ninguno de los dos «Clubes» tenía como proyecto establecer una relación de subordinación a Rio de Janeiro ni a Buenos Aires, ya que poseían sus propios objetivos. Pero para alcanzarlos, se acercaron tanto a la Argentina como a Brasil, en búsqueda de respaldo y protección. Sin embargo, la fragilidad de cada una de estas facciones y hasta de Paraguay, las terminó colocando en una relativa subordinación a uno de estos dos aliados.

El 15 de agosto se instaló el gobierno provisorio y estaba integrado por Antonio Cirilo Rivarola, Carlos Loizaga y José Díaz de Bedoya. Las nuevas autoridades sólo fueron reconocidas por los aliados y no tenían el control de todo el país, ya que Francisco Solano López continuaba combatiendo en el interior de Paraguay y, frente al resto del mundo, continuaba siendo el jefe de su Estado.

A fines de 1869, se configuró el movimiento del Imperio de distanciarse de Argentina en relación a la situación del Paraguay de postguerra. En ese entonces, el norteamericano Edward Hopkins instaló un aserradero en el Chaco y, para no pagar impuestos a las nuevas autoridades paraguayas, recurrió al general Emilio Mitre, comandante de las fuerzas argentinas. El gobierno provisorio paraguayo protestó y Paranhos afirmó que Argentina no tenía posesión automática del Chaco. El canciller argentino Mariano Varela respondió que su país estaba dispuesto «a devolverlo si Paraguay llegara a presentar pruebas que venzan a las nuestras en cuestión de derecho»¹.

López murió en combate el 1º de marzo de 1870. Dos meses más tarde, el 9 de mayo de 1870, los aliados llegaron a un consenso sobre las condiciones para firmar la paz con Paraguay. El 20 de junio, firmaron con las autoridades provisorias un acuerdo por el cual los tratados definitivos de paz serían rubricados por el gobierno permanente que se instalara en el futuro. En esta ocasión, también se garantizaba que Paraguay pudiera proponer cambios que considerara de su interés en las negociaciones de paz, las que deberían comenzar en un plazo de tres meses². Así, se caracterizaba la continuidad de Paraguay como país independiente al respetarse actos jurídicos internacionales, a la vez que se le abría la posibilidad de reducir las pérdidas territoriales impuestas por el Tratado de la Triple Alianza. Las

1. Nota del gobierno provisorio a los aliados, Asunción 25-11-1869, in: Relatório da Repartição dos Negócios Estrangeiros do Império do Brasil, 1872, anexo 1, p. 118-119; Paranhos a Emilio Mitre, Asunción 23-11-1869, ibídem, p. 112-113; Nota del gobierno argentino al gobierno provisorio paraguayo, Buenos Aires 27-12-1869, ídem, p. 122.

2. Ibídem, p. 172-174

diplomacias argentina y brasileña podían interpretar el acuerdo como victorias propias, en la medida que se inviabilizaba el proyecto expansionista sobre Paraguay que cada una veía en la otra.

Dentro de este contexto, se dieron las elecciones en Paraguay, convocadas por el gobierno provisorio para formar una Asamblea Constituyente. La sesión inaugural de la Constituyente fue el 15 de agosto y, tres meses más tarde, el 18 de noviembre, fue aprobada la Constitución paraguaya, que se basaba en el liberalismo clásico. En las elecciones para presidente constitucional fue elegido, con apoyo de Brasil, el antiguo triunviro Cirilo Rivarola¹. En realidad, la diplomacia brasileña fue la grande electora de la política paraguaya durante el período considerado en este artículo.

Así comenzaba la vida constitucional de la República paraguaya. Brasil alcanzó parcialmente sus objetivos, en la medida en que Paraguay se reafirmó como país independiente y tenía un presidente que no estaba bajo la influencia de la Argentina. Sin embargo, faltaba lograr otros objetivos como la firma del tratado de paz definitivo con Asunción (garantizando las fronteras en los términos propuestos por el Imperio desde la década de 1850) y evitar que Argentina tomara posesión del territorio del Chaco.

LA PAZ POR SEPARADO ENTRE BRASIL Y PARAGUAY

A fines de 1870, nuevamente se reunieron en Buenos Aires los representantes aliados para llegar a un acuerdo de formalización de las condiciones de paz que debían ser ofrecidas a Paraguay. En este momento, Argentina tenía una nueva postura debido a las negativas consecuencias de la política de Varela en relación a las reivindicaciones sobre el Chaco, lo que había desencadenado las protestas de los liberales mitristas². El nuevo canciller argentino, Carlos Tejedor, comenzó a exigir el cumplimiento del Tratado de la Tripe Alianza en lo que hace a la definición de sus fronteras con Paraguay. Sin embargo, por el acuerdo del 20 de junio de ese mismo

1. Warren, *op. cit.*, 1978, p. 88.

2. Campobassi, *op. cit.*, 1980, vol. II, p. 214-215.

año, Tejedor debió respetar el derecho del gobierno paraguayo de discutir esta cuestión¹.

El 25 de enero de 1871, se firmó el Acuerdo Previo entre los aliados, con las condiciones de paz que serían ofrecidas al gobierno paraguayo. Los representantes aliados viajaron a Asunción: Argentina estaba representada por Manuel Quintana; Uruguay por Adolfo Rodríguez y Brasil por el barón de Cotegipe, el cual tenía la instrucción de limitar la posesión territorial argentina sobre el Chaco hasta la altura del río Pilcomayo².

A fines de octubre de 1871, cuando estos negociadores llegaron a Asunción, se había desatado una nueva crisis política. El presidente Rivarola había disuelto el Congreso, lo que era inconstitucional, pero contaba con el apoyo de Brasil. Al mismo tiempo, Quintana era a favor del grupo político de Cándido Bareiro, ya que éste le había prometido que en el caso de que su agrupación triunfara, Paraguay aceptaría las pretensiones argentinas sobre el Chaco³. Sin embargo, en los momentos decisivos de estas conspiraciones, el representante argentino se abstuvo de dar cualquier tipo de apoyo concreto. En realidad, una intervención militar por parte de Argentina en las luchas políticas internas de Paraguay hubiera provocado la inmediata reacción del Imperio.

Se efectuó la elección legislativa y el nuevo Congreso comenzó sus actividades el 8 de diciembre, bajo la presidencia de Juan Bautista Gill, ex ministro y protegido de Rivarola. Éste renunció a su cargo en el Ejecutivo, según lo prometido dos meses antes cuando disolviera el Congreso, en un intento de mostrar que no pretendía transformarse en un dictador, pero confiando en que Gill organizaría el rechazo de su renuncia, lo que no ocurrió⁴. Por el contrario, Gill coordinó una articulación contra Rivarola, con el conocimiento y aprobación de Cotegipe⁵. Rivarola había perdido el apoyo del gobierno imperial al ignorar la sugerencia de Cotegipe (que dado el

1. Protocolo del 13 de diciembre de 1870. Relatório da Repartição dos Negócios Estrangeiros, 1872, anexo 1, p. 180.

2. Instrucciones para el Barón de Cotegipe, s.d., Arquivo Histórico do Itamaraty, Missão do Barão de Cotegipe, 272-3-24.

3. Ramón J. Cárcano (1941), *Guerra del Paraguay: Acción y reacción de la Triple Alianza*, Buenos Aires: Domingo Vian y Cia., 1941, p. 461.

4. Gomes Freire Esteves (1921), *Historia contemporánea del Paraguay*, Buenos Aires: s.n., 1921, p. 25; Ricardo Caballero Aquino (1985), *La Segunda República paraguaya: 1869-1906. Política, economía, sociedad*, Asunción: Arte Nuevo, 1985, p. 30-31.

5. Gill a Cotegipe, Asunción 16-12-1871, Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, Arquivo do Barão de Cotegipe, lata 94, carpeta 136.

contexto, esto equivalía a una orden) de nombrar a Salvador Jovellanos para negociar los tratados de paz con los aliados¹. El Congreso paraguayo aceptó la renuncia del Presidente y Jovellanos asumió el cargo máximo del Ejecutivo.

Durante las negociaciones en Asunción, Manuel Quintana mantuvo la postura de que fueran respetados los términos del Tratado de la Triple Alianza, en relación a la definición de las fronteras con Paraguay. Y aún más, defendía la posición de que los otros dos aliados sólo podrían firmar tratados de paz con Paraguay cuando la Argentina así lo hiciera. Cotegipe y Rodríguez rechazaron tanto esta exigencia como la idea de la reivindicación territorial argentina, sin que Paraguay pudiera presentar los documentos necesarios como para poder defender su posición. Al no lograr sus objetivos, Quintana defendió la suspensión de la apertura de las negociaciones con el gobierno paraguayo y se retiró, regresando a Buenos Aires.

Frente a la declaración de Quintana de que su posición era la del gobierno argentino, el representante brasileño informó que no sería posible una reunión en Buenos Aires y que negociaría la paz directamente con el gobierno paraguayo. No fue una decisión personal de Cotegipe, sino que éste actuó siguiendo las indicaciones del Consejo de Estado, el cual había aconsejado que se firmara la paz con Paraguay por separado en el caso de que la diplomacia argentina insistiera en no negociar con el gobierno de Asunción². Durante las conferencias en esta capital, Cotegipe concluyó que era necesario tratar por separado con Paraguay y que la actitud de Quintana, de querer suspender las negociaciones, constituía el fin de una serie de razones por las cuales el Imperio debía negociar por su lado. Cotegipe escribió que *«fue una feliz coincidencia el hecho de que yo aún no había dado a conocer al gobierno paraguayo mi resolución de negociar por separado, ya que el paso dado por el plenipotenciario argentino me justificó por completo»*³.

El presidente Jovellanos nombró como plenipotenciarios paraguayos a Carlos Loizaga, uno de los integrantes del antiguo triunvirato y a José Falcón, ministro de Relaciones Exteriores, para discutir los términos y suscribir los tratados de paz con Brasil. Falcón había sido ministro de Solano López y, en ese entonces, había tenido la oportunidad de estudiar las cuestiones de

1. Paranhos a Cotegipe, Rio de Janeiro 16-01-1872. Ídem, lata 922, carpeta 36.

2. Acta del Consejo de Estado del 26-04-1870, Biblioteca del Senado Federal (Brasilia), microfilme 02/72.

3. Cotegipe a Paranhos, Rio de Janeiro 17-12-1871, Arquivo Histórico do Itamaraty, Missão do Barão de Cotegipe, 272-3-22.

límites, llegando a crear un archivo particular (en 1868, el Archivo Nacional paraguayo había sido aprehendido por las tropas imperiales en Peribeubú), con documentos que podrían servir como base para iniciar las negociaciones. En el transcurso de éstas, Falcón expuso los documentos que poseía, al mismo tiempo que le solicitó a Cotegipe que hiciera lo mismo. Su propuesta era ceder los territorios situados al norte del río Apa, que el Imperio reclamaba desde hacía dos décadas, como indemnización de guerra. Según Cotegipe, Falcón reproducía las pretensiones de Solano López en las negociaciones de límites y la solución que la diplomacia imperial encontró fue la de conseguir su alejamiento¹.

Carlos Loizaga negoció y firmó un tratado de paz con Cotegipe. Paraguay reconoció dos deudas de guerra con Brasil, una de Estado a Estado y la otra, del Estado paraguayo con los ciudadanos de Río Grande do Sul y de Mato Grosso. Cotegipe aceptó dejar de lado la exigencia de la prohibición de las fortificaciones y Loizaga aceptó que Brasil mantuviera sus tropas sobre el territorio paraguayo. El Imperio declaró respetar y garantizar la independencia, soberanía e integridad de la República vecina por el plazo de cinco años². A partir de ese momento, cualquier acción militar por parte de la Argentina con el objetivo de garantizar su posesión sobre el Chaco equivaldría a una declaración de guerra contra Brasil. En relación a los límites, en 1872 se definió la misma frontera que Paranhos le había propuesto a Carlos López en la década de 1850 y que Portugal le había disputado a España en el siglo XVIII. El área en litigio, reconocida como territorio imperial, era rica en el cultivo de yerba mate, producto de amplio consumo en Argentina, Uruguay, Chile y sur de Brasil. Así, estas plantaciones pasaron a ser explotadas por brasileños, provocando la declinación del comercio de la yerba mate paraguaya en esos mercados. Esta caída en las ventas se agravó entre 1875 y 1880, cuando fueron introducidas nuevas técnicas de industrialización en la región curitibana. Estas mejoras provocaron que la yerba mate paraguaya, y también la de Río Grande do Sul, fueran sustituidas en dichos mercados internacionales por la producida en la provincia de Paraná (Brasil)³.

1. Cárcano, *op. cit.*, 1941, p. 520. Cotegipe a Paranhos, oficios reservados del 08 y del 15-01-1872, Asunción, Arquivo Histórico do Itamaraty, 272-3-22.

2. Protocolo de la Conferencia del 07-01-1872. Relatório da Repartição dos Negócios Estrangeiros, 1872, anexo 1, p. 226.

3. Temístocles Linhares (1969), *História econômica do mate*, Río de Janeiro: José Olympio, 1969, p. 172, 251.

Los plenipotenciarios brasileño y paraguayo también firmaron el Tratado para la entrega de criminales y desertores de guerra y el Tratado de Amistad, Comercio y Navegación. En este convenio se establecía la libre navegación de los ríos sin el cobro de tasas o impuestos, ni la intervención de la policía local en los navíos mercantes, a no ser para mantener el orden público. También se determinaba un trato igualitario a los barcos de ambas banderas, lo que constituía una estipulación ficticia ya que Paraguay no poseía ninguna marina mercante ni de guerra¹.

CONCLUSIONES

Desde la década de 1840, la política del Imperio de Brasil en relación a Paraguay tuvo tres objetivos principales: apoyar la independencia paraguaya en el contexto de la acción diplomática imperial para contener la influencia de Buenos Aires sobre la cuenca del Río de la Plata; obtener el reconocimiento de la frontera según el criterio de *uti possidetis facto*, para consolidar los territorios heredados del expansionismo portugués bajo la soberanía brasileña y, por último, garantizar la libre navegación del río Paraguay para asegurar el contacto regular entre Río de Janeiro y la provincia de Mato Grosso que, por tierra, se encontraba aislada de la capital.

Las relaciones entre el Brasil y el Paraguay, a partir de 1844, oscilaron entre tensión y normalidad. Los momentos conflictivos fueron causados por el litigio fronterizo y por la resistencia de Carlos Antonio López a garantizar la libre navegación fluvial para los barcos brasileños. Entre los años 1862 y 1864, la compleja situación política en el Río de la Plata derivó en la guerra entre Paraguay y la Triple Alianza, integrada por Argentina, Brasil y Uruguay.

La guerra contra la Triple Alianza truncó los movimientos de modernización de la economía paraguaya y de su inserción en la división internacional del trabajo. Finalizada la guerra, Paraguay sufrió un conjunto de factores negativos que afectaron su crecimiento económico como la ausencia

1. Protocolo de la Conferencia del 07-01-1872. Relatório da Repartição dos Negócios Estrangeiros, 1872, anexo 1, p. 236-240.

de una burguesía nacional, la destrucción material y demográfica del país, la inestabilidad política, la falta de seguridad jurídica, la corrupción de parte de los hombres públicos, la pronunciada distancia de las rutas marítimas comerciales y, principalmente, la falta de un producto que fuera comparativamente ventajoso y que interesara al capitalismo central. Como resultado, la economía paraguaya se transformó en una economía periférica de país periférico, es decir, se tornó dependiente del mercado argentino y no tuvo contacto directo con el centro capitalista. Pero el Imperio de Brasil se valió de una acción diplomática coherente y de la presión militar, lo que sumado a la inferioridad argentina en estos aspectos, le permitió controlar la vida política paraguaya.

Al finalizar la guerra, y después de décadas de un régimen dictatorial, Paraguay no contaba con un sector organizado de la sociedad civil, ni con una población que tuviera noción de participación política y ni siquiera con líderes políticos preparados para administrar el país. Como consecuencia, lo que predominó en la vida política local hasta 1872, no fueron los intereses de los ciudadanos paraguayos y sí los de la diplomacia imperial. Irónicamente, la diplomacia imperial encontró apoyo entre los seguidores de Francisco Solano López, sobrevivientes de la guerra que, por el hecho de ser contrarios a la Argentina, eran más confiables y por lo tanto, se les brindó el respaldo decisivo en la lucha política interna.



Mission humanitaire ou voyage d'étude ?

Le CICR et la guerre du Chaco

DANIEL PALMIERI



ans les victimes, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) n'existerait pas. Depuis sa fondation en février 1863, le CICR s'efforce en effet d'« *humaniser la guerre* »¹. Les premières personnes à profiter de cette idée charitable sont les « victimes naturelles » des conflits armés, à savoir les militaires blessés ou en mains ennemies. Une protection particulière leur est accordée à la suite de l'adoption des Conventions de Genève de 1864 et de 1929. Parallèlement à ses efforts de codification de la guerre, le CICR développe aussi sur le terrain même des affrontements des activités dont la palette et les bénéficiaires iront en s'élargissant au cours du XX^e siècle. La Première Guerre mondiale marque ainsi une véritable césure dans l'histoire de l'institution, avec l'implication de dizaines de délégués du CICR auprès des belligérants.

1. Selon les mots d'un des fondateurs du CICR, cités par André Durand (1978), *Histoire du Comité international de la Croix-Rouge*, t. II, *De Sarajevo à Hiroshima*, Genève : Institut Henry-Dunant, 1978, p. 160.

Dans ces conditions, sa présence lors du conflit du Chaco (1932-1935) n'a *a priori* rien de surprenant, tant il est vrai que cette guerre sanglante, avec ses milliers de prisonniers de guerre et de blessés, s'offrait comme une occasion incontournable pour une intervention humanitaire d'envergure. De fait, dès les premières escarmouches entre troupes boliviennes et paraguayennes en 1928, le Comité international avait été informé de la situation instable prévalant dans cette zone frontalière et son concours avait même été sollicité¹. Mais le CICR n'avait pas jugé utile de donner suite à l'affaire².

La reprise des hostilités durant l'été 1932, et leur intensification à la fin de l'année obligent pourtant le CICR à sortir de sa réserve. Par le truchement des consulats suisses à Asunción et à La Paz, il s'informe de la gravité des combats et de la présence éventuelle de prisonniers de guerre. Puis, ayant appris l'existence d'un « camp de concentration » (selon la terminologie de l'époque) près de la capitale paraguayenne, le CICR décide en mars 1933 de l'envoi d'une délégation auprès des deux belligérants ; il s'agit de s'assurer de l'état matériel et moral des captifs et, le cas échéant, de faire toutes les démarches tendant à améliorer leur condition de vie³. Pour des raisons de commodité et d'économie, il renonce à envoyer une mission depuis Genève, mais choisit de recruter deux personnes déjà sur place : Emmanuel Galland, un citoyen genevois établi depuis une quinzaine d'années en Argentine, et le Dr Rodolfo Talice, un médecin uruguayen.

Ce n'est qu'à la fin du mois de mai 1933 que les deux délégués se rendent au Paraguay. Ils y visitent « ...la presque totalité des camps ou cantonnements des prisonniers de guerre dans la capitale, ses environs et dans l'intérieur du pays »⁴. Les délégués n'obtiennent toutefois pas l'autorisation de visiter la ligne de front, ni ses arrières. Les représentants du CICR constatent que les quelque 1 200 prisonniers de guerre boliviens sont bien traités, et qu'ils sont nourris, logés, habillés, soignés dans des conditions similaires à celles des mobilisés paraguayens. Ils notent toutefois avec satisfaction que les conditions de vie des captifs ont été améliorées depuis l'arrivée de la délégation du CICR. Après une brève interruption, Galland et Talice effectuent fin

1. Archives du CICR (ci-après ACICR), CR 182, 1.

2. ACICR, CR 182, 4.

3. ACICR, A PV, séance du Comité du 3 mars 1933; ACICR, CR 182, 65.

4. Emmanuel Galland & Rodolfo Talice (1933), « Mission au Paraguay », *Revue internationale de la Croix-Rouge* (ci-après RICR), Genève, n° 174, juin 1933, p. 521-522.

juin 1933 une mission similaire en Bolivie¹. Ils y rencontrent 128 des 137 militaires paraguayens prisonniers de guerre. Là également, les délégués se disent satisfaits de la façon dont les prisonniers sont traités, d'autant plus que leur visite a été l'occasion « ... comme au Paraguay, de bien des améliorations »². La délégation intercède par ailleurs auprès des belligérants qui procèdent à la libération et au rapatriement de quelques prisonniers mutilés ou malades chroniques dans le courant de l'été 1933. Au total, « MM. Galland et Talice pouvaient se féliciter du résultat de leurs gestions. Grâce à l'activité et à la compétence dont ils avaient fait preuve au cours de leurs deux voyages, des soldats mutilés avaient pu être rendus à leurs familles, leurs camarades demeurés captifs avaient vu leur situation s'améliorer... »³.

De retour à Buenos Aires, Galland se voit confirmé dans sa fonction de représentant du CICR en Amérique latine. À ce titre, il doit, depuis l'Argentine, continuer à veiller sur les intérêts des captifs, tout en informant le siège du CICR du déroulement du conflit⁴.

Or, à l'automne 1933, le conflit prend une nouvelle tournure. L'avance régulière des troupes paraguayennes au Chaco se solde en effet par la capture de milliers de prisonniers de guerre boliviens. En janvier 1934 le CICR les estime à 12 000 (ils seront bientôt 30 000, tandis que les Boliviens détiennent de leur côté quelque 1 500 Paraguayens). L'institution genevoise étudie dès lors la possibilité de conduire une nouvelle mission sur le continent latino-américain.

Cette fois, malgré les frais importants qui en découlent, la mission s'organise depuis Genève, et elle est conduite par l'un des membres les plus expérimentés du Comité, Lucien Cramer⁵. La mission débarque en Amérique du Sud au début d'octobre 1934, pour un séjour de près de quatre mois. Elle visite les prisonniers de guerre dans les deux pays. En quittant la zone du conflit, à la mi-décembre 1934, Cramer note : « *Les constatations que nous avons faites, tant au Paraguay qu'en Bolivie, nous ont donné l'impression que, d'une façon générale, les deux gouvernements faisaient ce qui dépend*

1. Guillaume Favre (Colonel-divisionnaire) (1934), « L'Intervention du Comité international de la Croix-Rouge en Amérique latine (conflit du Chaco) », *RICR*, n° 183, mars 1934, p. 205-209.

2. *Ibidem*, p. 208.

3. *Idem*, p. 211.

4. Cécile Aubert (2001), *Les Premiers pas du CICR en Amérique latine : La guerre du Chaco (1932-1935)*, Genève : Université de Genève, Faculté des Lettres, juin 2001, p. 67-68.

5. Il a déjà effectué plusieurs missions pour le CICR durant et après la Grande Guerre.

d'eux pour assurer aux prisonniers un traitement humain et convenable ...»¹. Cramer s'assure aussi que le CICR continuera d'être représenté auprès des belligérants, en proposant et en obtenant la nomination d'un nouveau délégué permanent en remplacement de Galland, démissionnaire. Ainsi, Lucien Cramer peut-il tout de même conclure dans son rapport de mission que : « C'est avec sollicitude également que le Comité international poursuit l'activité entreprise sur place par ses délégués en intervenant auprès des deux gouvernements en guerre, pour [notamment] assurer l'échange des grands blessés et grands malades »².

Deux missions, deux satisfecit. Telles sont les conclusions qui ressortent des rapports officiels. Une nouvelle fois donc, le CICR a rempli son rôle en faveur des victimes de la guerre, comme l'indiquent les historiographes de l'institution³. Or, ceux-ci ne relatent que par la marge, en deux à trois pages, l'épisode du Chaco, un peu comme si cette guerre avait été oubliée, ou en tous les cas n'avait pas laissé une grande trace dans la mémoire du CICR. Cette relégation ex-post du conflit du Chaco au rang d'événement mineur contraste trop fortement avec les descriptions élogieuses de l'action que le CICR y a menée pour ne pas insinuer un doute quant à la réalité ou à la véracité du récit officiel. Et le doute n'est plus permis quand ce sont les contemporains des événements eux-mêmes qui s'expriment, de façon assez négative, sur l'opération Chaco. Ainsi lors d'une réunion du Comité en août 1937, ses membres estiment-ils que « Le Comité international n'a pas obtenu de grands résultats au Chaco pour les 50 000 francs qu'il y a dépensés »⁴. À quoi est dû ce bilan mitigé ?

MANQUE DE MOYENS OU D'EFFICACITÉ ?

Une analyse factuelle des conditions dans lesquelles le CICR est intervenu en Amérique du Sud offre une première ébauche de réponse. En effet,

1. Lucien Cramer (1935), « Mission au Paraguay et en Bolivie », *RICR*, n° 195, mars 1935, p. 176.

2. *Ibidem*, p. 178.

3. Voir Durand, *op. cit.*, 1978, p. 225-226 ; François Bugnion (1994), *Le Comité international de la Croix-Rouge et la protection des victimes de la guerre*, Genève : Comité international de la Croix-Rouge, 1994, p. 158-160.

4. ACICR, A PV, séance du Comité du 20 août 1937.

on ne peut tout d'abord que s'étonner de la manière dont le Comité international a conduit son action lors du conflit, à commencer par sa lenteur à intervenir. L'envoi de sa première mission sur le théâtre des hostilités ne date en effet que de mai 1933, alors même que la guerre a éclaté l'été précédent. Ensuite, le caractère décousu et épisodique de l'opération (la seconde mission arrive plus d'une année après la fin de la première), son manque de suivi tout comme le choix des délégués qui y participent – Cramer excepté – témoignent d'un certain dilettantisme chez une institution pourtant déjà plus que septuagénaire à l'époque et qui, en outre, a une expérience certaine du travail sur le terrain.

Sans doute, plusieurs éléments objectifs peuvent-ils être avancés pour comprendre cette situation ambivalente. Nerf de la guerre, mais aussi de l'action humanitaire, la question financière pèse ainsi de tout son poids, surtout lorsqu'on sait que l'institution genevoise, impliquée dans d'autres conflits d'envergure pendant la durée de la guerre du Chaco, est largement déficitaire dans les années 1930¹. Raison certainement pour laquelle le CICR s'informe et tergiverse avant de se lancer dans de nouvelles dépenses, d'autant que l'éloignement géographique du champ de bataille est un facteur non négligeable de coûts. Dès lors, on comprend l'intérêt de l'institution genevoise à vouloir engager du personnel déjà sur place, malgré son amateurisme évident en matière humanitaire.

En second lieu, il manque au CICR une base juridique incontestable pour pouvoir intervenir. En effet, si la Convention de Genève protégeant les prisonniers de guerre existe depuis 1929, ni le Paraguay ni la Bolivie n'en sont signataires au moment où éclate le conflit. La démarche du Comité international ne peut donc pas se fonder sur un cadre conventionnel existant et reconnu par les gouvernements impliqués, mais uniquement sur le bon vouloir de ceux-ci qu'il s'agit dès lors de ne pas froisser par des initiatives intempestives. D'où peut-être des envies bien compréhensibles de temporiser.

À l'inverse, le CICR doit aussi se méfier des sollicitations appuyées pour une intervention, surtout lorsqu'elles proviennent des protagonistes du conflit, de peur de faire le jeu de l'un ou l'autre dans l'intense guerre de propagande qu'ils se livrent. La crainte d'une instrumentalisation pourrait ainsi

1. Jean-François Gollay (1990), *Le Financement de l'aide humanitaire : L'Exemple du Comité international de la Croix-Rouge*, Berne, Frankfurt am Main, New York & Paris : Peter Lang, 1990, p. 50.

expliquer la politique de tâtonnement de Genève. De plus, le CICR voit sa liberté d'initiative, déjà restreinte au niveau juridique, se heurter à une vive concurrence « humanitaire » sur le terrain. Car il n'est pas le seul à s'intéresser aux prisonniers de la guerre du Chaco. Il doit d'abord compter sur la compétition d'acteurs nationaux (Sociétés de la Croix-Rouge et gouvernements sud-américains, en particulier) défenseurs d'un panaméricanisme tout azimut, et qui voient d'un mauvais œil une organisation étrangère s'aventurer dans leur pré carré. Mais il y a aussi l'intervention d'organes ou organismes étrangers supranationaux (et avant tout les *Rotary Club* bolivien et paraguayen qui sont les intermédiaires incontournables pour tout ce qui a trait aux prisonniers de guerre). Or, ces multiples initiatives, plus ou moins charitables, ne sont pas sans effet sur le travail du CICR.

Enfin, l'absence d'une représentation permanente et professionnelle du Comité international auprès des belligérants, comme le fait que le conflit soit géré par l'institution depuis l'extérieur sont deux éléments qui accentuent encore le caractère désordonné et vain de l'opération. Ainsi le représentant du CICR, laissé en Argentine après le départ de Lucien Cramer, se retrouve-t-il dans l'incapacité totale d'agir. Dépendant de la bonne (mauvaise) volonté des belligérants, et souffrant des hésitations de Genève sur la marche à suivre, le délégué permanent en Amérique latine est bientôt relégué au rôle d'« observateur dans un pays voisin »¹. Après la mission Cramer, plus aucune opération humanitaire concrète ne sera du reste entreprise par le CICR dans le cadre du conflit ou de ses suites immédiates.

Or, les besoins étaient bien réels, bien que cela ne ressorte pas vraiment du récit assez laconique qui sera fait des missions du Comité international. Ainsi, le rapport de Lucien Cramer, cité plus haut et constatant les conditions satisfaisantes dans lesquelles vivaient les prisonniers de guerre, se poursuit-il de la manière suivante : « *mais, qu'absorbés presque entièrement par les nécessités de la guerre, ils [les gouvernements] n'avaient pas eu toujours le loisir de suivre d'assez près la question de l'établissement et du traitement des prisonniers de guerre* »². Une jolie formule diplomatique qui n'en contient pas moins des critiques sévères à l'encontre des autorités locales, et en particulier boliviennes. Le détail des griefs se retrouve au fil des

1. Aubert., *op. cit.*, 2001, p. 122.

2. Cramer, *art. cit.*, 1935, p. 176.

rapports que Cramer envoie à Genève. Il y est fait mention, parfois très crûment, du confinement dans lequel vivent certains officiers captifs, du manque de vêtements, de nourriture ou de soins médicaux pour l'ensemble des prisonniers, du travail abusif auquel sont soumis les soldats, des mesures de représailles et des châtiments corporels qu'ils doivent subir, quand ce n'est tout simplement pas de la mise à mort de certains d'entre eux¹.

Malgré son inexpérience dans le métier de délégué, Galland ne manquait pas lui non plus d'informations sur la brutalité du conflit dans lequel il s'engageait, comme l'indique l'extrait d'une lettre d'un médecin militaire paraguayen qu'il fait parvenir à Genève : « ... Cette guerre devient de plus en plus sanglante. Le gouvernement bolivien envoie de grandes masses d'Indiens qui viennent mourir sur le front d'une manière désastreuse. Il semble, par ailleurs, que les Paraguayens ont reçu la consigne de ne pas se préoccuper de faire des prisonniers..., mais d'en finir avec tous les ennemis qui s'approchent. Dernièrement dans un combat près de Toledo, 2 000 Boliviens furent entourés par 8 000 Paraguayens et furent complètement exterminés »². Galland était aussi au courant des problèmes que peuvent rencontrer les prisonniers de guerre immédiatement après leur capture. Le CICR l'avait d'ailleurs enjoint à se rendre le plus près possible de la ligne de feu, indiquant que « ... les prisonniers dans la zone des armées [sont] toujours dans un état plus précaire que ceux qui sont dans des camps de concentration à l'intérieur du pays »³. De même, lorsqu'il compare les conditions de vie des captifs boliviens à celles des militaires paraguayens, il dresse un tableau accablant pour ces dernières : « ... Les soldats couchent habillés, côte à côte, par terre, sur le sol ou sur des briques. L'insuffisance des vêtements, et surtout des couvertures, est frappante »⁴.

Par ailleurs, durant ses visites, Galland constate *de visu* des manquements à la Convention de Genève de 1929 et reçoit des plaintes pour des châtiments corporels infligés à des détenus, griefs que le délégué minimise aussitôt indiquant avoir reçu des explications satisfaisantes à leur propos⁵. Malgré tout, Galland recommande aux belligérants des améliorations à

1. ACICR, CR 182, 358, 424, 429.

2. ACICR, CR 182, 55.

3. ACICR, CR 182, 30.

4. ACICR, CR 182, 119.

5. ACICR, CR 182, 95. Cet élément est repris textuellement dans la *RICR*, n° 183, mars 1934, p. 203.

apporter tant pour les officiers que pour les simples soldats en tenant compte de l'esprit de la Convention.

Le délégué reconnaîtra *a posteriori* que les accusations relatives à des violations du droit de la guerre n'étaient pas toutes sans fondement : « *Il s'est passé des choses déplorables sur les deux fronts. [Les officiers prisonniers paraguayens et boliviens] nous ont fait des dénonciations au sujet de certains de leurs camarades qui avaient disparu peu de temps après avoir été faits prisonniers avec eux. Nous les avons écoutés que d'une oreille, hésitant quant à l'autorité que nous avons pour recevoir ces dénonciations* »¹. À l'automne 1933, c'est même un Galland inquiet qui écrit à Genève : « *Je souffre en pensant au nombre des prisonniers boliviens au Paraguay – presque doublé récemment – et je crains que leur situation n'aille en empirant à cause de la grande pauvreté de ce pays* »².

Enfin et surtout, le CICR reçoit des informations relatives à des transgressions du droit international humanitaire de la part d'un Espagnol, le Dr Vaya, travaillant pour la Croix-Rouge paraguayenne. Or, ce rapport confidentiel, transmis en secret en Uruguay au Dr Talice, puis envoyé à Galland en Argentine³, était accablant. Il dénonçait les conditions de vie des captifs boliviens au Paraguay, sous-alimentés, battus, exploités. Le rapport insistait aussi sur les mises en scène qui président aux visites de délégués étrangers dans les camps de prisonniers, indiquant que : « *Chaque fois qu'un journaliste ou un délégué étranger désire visiter les camps on y envoie d'abord des officiers munis d'instructions, le téléphone fonctionne, on hospitalise les malades, on habille ceux qui sont nus, et on augmente les rations* »⁴. À Genève, le document avait fait une si grande impression que le CICR avait rapidement conclu à la nécessité d'envoyer un nouveau délégué, en la personne de Cramer, sur les lieux⁵. Confier cette mission ex-Genève à un membre expérimenté du Comité était du reste la preuve d'une grande préoccupation du CICR par rapport à ce qui se passait au Chaco.

1. ACICR, CR 182, 175.

2. Ibidem, p. 69.

3. Aubert, *op. cit.*, 2001, p. 80.

4. ACICR, CR 182, annexe au document 278.

5. ACICR, A PV, séance du Comité du 31 août 1934 qui démontre l'impact décisif du rapport Vaya dans l'envoi de la mission du CICR.

UN MANQUE D'IMPARTIALITÉ ?

Mais alors comment expliquer, face à la gravité de la situation, le manque de pugnacité, voire la désinvolture avec lesquels le CICR a géré l'ensemble du conflit du Chaco. Car, « à peine la mission de la Croix-Rouge internationale, présidée par vous, eût-elle quitté le pays, que les choses redevinrent semblables et souvent même pires qu'avant. [...] après votre départ, de dures représailles furent exercées contre des prisonniers soupçonnés d'avoir dénoncé les cruautés dont furent victimes leurs camarades décédés ou eux-mêmes »¹. Tel est le constat amer du Dr Vaya sur les résultats de la seconde délégation du CICR.

Certes, on l'a vu, il y a des contingences matérielles qui ont entravé tant la préparation des missions que leur déroulement. Mais il y a aussi une seconde grille de lecture possible, qui se base sur des facteurs d'ordre psychologique, à commencer par une méconnaissance du terrain de la guerre.

En ce premier tiers du XX^e siècle, l'Amérique latine reste en effet largement une *terra incognita* pour les membres du CICR. Avant la guerre du Chaco, l'institution n'y est encore jamais directement intervenue et n'a que des échos lointains de ce qui s'y passe. Et ce n'est pas la mission d'étude qu'effectue, entre 1923 et 1924, l'une des collaboratrices du CICR, qui comble cette lacune. Car, malgré un séjour d'une dizaine de mois, la déléguée n'en livre à son retour à Genève qu'un récit pittoresque, mondain, ne reflétant que très imparfaitement la situation sociopolitique réelle des pays visités². Cette ignorance du CICR pour les affaires sud-américaines est encore aggravée par le postulat communément admis à Genève³, voulant que ce continent vive en paix depuis 1884. Cette affirmation mérite d'être nuancée. En effet, l'Amérique du Sud n'a pas été épargnée par les conflits à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Mais il est vrai que la majeure partie d'entre eux prend la forme de guerres civiles. Or, dans ce domaine, le CICR s'estime longtemps incompetent et sans légitimité pour intervenir ; ce qui ne l'empêchera pas d'être régulièrement informé de l'éclatement de troubles

1. ACICR, CR 182, 493.

2. Aubert, *op. cit.*, 2001, p. 40-46 ; Suzanne Ferrière (1924), « Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud », *RICR*, novembre 1924, n° 71, p. 853-870.

3. Bugnion, *op. cit.*, 1999, p. 158 ; Aubert, *op. cit.*, 2001, p. 6.

sur le sol latino-américain¹. Mais plusieurs guerres internationales affectent également le continent durant cette période. Le CICR en publie lui-même la liste en 1896², et écrit que « ... égaré dans le dédale de ces guerres qui s'enchevêtrent perpétuellement, a-t-on omis de signaler la fin de l'une d'elles et le commencement de la suivante »³. Toutefois cette agitation belliqueuse ne se reflète guère dans les délibérations du Comité international⁴.

Cette méconnaissance de l'Amérique latine n'est-elle pas aussi teintée d'un certain désintérêt pour ce continent lointain ? La chose ne serait pas surprenante, si on la replaçait dans le contexte de l'époque, très européo-centriste. Jusqu'en 1914, le champ d'intervention directe du CICR s'est limité aux guerres européennes. Et si, à la faveur de la Grande Guerre et de ses suites, ses délégués ont été envoyés bien plus loin, (Maroc, Indes, Sibérie), ils n'en ont pas moins travaillé pour des ressortissants européens, généralement des prisonniers de guerre allemands ou austro-hongrois. Qui plus est, la composition même du Comité international, recruté parmi la haute bourgeoisie conservatrice genevoise, puis helvétique⁵, accentue encore cet eurocentrisme. Et comme leurs pairs des autres pays « civilisés », les membres du CICR n'affichent que peu d'ouverture d'esprit pour l'« Autre ». Cet état de fait transparaît dans le compte rendu d'un entretien de préparation à la mission Cramer, au cours duquel un médecin suisse, résidant depuis une quarantaine d'années au Paraguay, déclare tout de go : « *Le Bolivien est une sorte d'animal qui ne peut se passer de coca [...]. Le Bolivien ignore l'eau, et ne se lave jamais. [...]. Le Paraguayen est très intelligent et très propre* »⁶. Des paroles qui ne choquent guère les membres du Comité international.

Or, c'est notamment sur la base de cette vision partielle des choses – et qui n'est pas contrebalancée par le point de vue d'un « connaisseur » de la Bolivie – que la mission Cramer se rend en Amérique latine. Doit-on dès lors s'étonner que le délégué focalise son attention sur le sort des captifs en mains boliviennes ? Certes, les conditions de vie dramatiques de certains

1. Une douzaine de cas entre 1875-1912, cf. Jacques Moreillon (1973), *Le Comité international de la Croix-Rouge et la protection des détenus politiques*, Lausanne : L'Âge d'Homme, 1973, p. 29 et sq.

2. *Bulletin international de la Croix-Rouge*, Genève, n° 107, juillet 1896, p. 168-178.

3. *Ibidem*, p. 170 (nous soulignons).

4. Jusqu'en 1914, seuls trois conflits sud-américains sont mentionnés dans les procès-verbaux du CICR : Cuba (1869-1878), la Guerre du Pacifique (1879-1884) et la guerre hispano-américaine (1898).

5. Diego Fiscalini (1985), *Des élites au service d'une cause humanitaire : Le Comité international de la Croix-Rouge*, Genève : Université de Genève, Faculté des Lettres, 1985.

6. ACICR, CR 182, 274.

d'entre eux¹ nécessitaient une intervention énergique du CICR. Mais ne s'était-elle pas faite au détriment d'efforts similaires en faveur des prisonniers de l'autre camp ? C'est en tout cas l'avis de la Croix-Rouge bolivienne. Au lendemain de la publication de la version pourtant édulcorée du rapport de Cramer par la *Revue internationale de la Croix-Rouge*, cette organisation se lance dans une violente polémique à l'encontre de son auteur : « *M. Cramer n'a pas vu ou voulu voir les scènes de misère et de douleur dont il a été le témoin dans les camps de prisonniers boliviens au Paraguay. C'est dire que M. Cramer s'est posé en défenseur du Paraguay, oubliant sa condition de représentant du Comité* »². La Croix-Rouge bolivienne n'est pas forcément la mieux placée pour accuser le délégué du CICR d'avoir manqué d'impartialité. En revanche, les remarques critiques émanant du sein même de l'institution ont une toute autre valeur. Ainsi Galland écrit-il à Cramer : « *Vous avouerez-vous que je vous ai trouvé bien optimiste quant à la situation des quelques 30 000 prisonniers boliviens au Paraguay...* »³. De même, s'étonnera-t-on au CICR que Lucien Cramer n'ait jamais fait allusion au rapport du Dr Vaya, rapport qui, en quelque sorte, motivait sa mission⁴.

S'agit-il d'un simple oubli ? La réponse est plus complexe. En tant que délégué expérimenté obéissant au mandat du CICR, Cramer a certes visité et écouté les prisonniers de guerre des deux bords, entreprenant de manière égale, quand cela était nécessaire, des démarches en vue d'améliorer leur sort. Pourtant, il ne semble pas avoir vu, ni entendu ces victimes de la même manière. Dans un de ses rapports, Cramer fera une différenciation fondamentale entre « *les personnes incultes toujours portées à exagérer leurs plaintes et même à inventer des griefs inexistantes* », et « *les prisonniers cultivés et d'une origine plus relevée [qui] ont presque tous la tendance à analyser plus calmement la situation qui leur est faite dans un esprit critique qui donne une couleur de sincérité et d'exactitude à leur témoignage* »⁵. En d'autres termes, le délégué distingue ici les simples soldats de leurs officiers. Or, sur ce distinguo social vient se greffer une appréciation raciale qui prend toute sa valeur lorsque l'on la transpose à la composition de l'armée

1. ACICR, CR 182, 424.

2. Respectivement ACICR, CR 182, 628 bis, CR 182, 588 bis.

3. ACICR, CR 182, 449. Dans sa réponse, Cramer se justifie en indiquant qu'une dénonciation de sa part aurait amené des représailles à l'encontre des prisonniers, ACICR, CR 182, 503.

4. ACICR, CR 182, 381.

5. ACICR, CR 182, 413.

bolivienne. La grande masse de ses effectifs est en effet constituée d'« *Indiens simples soldats, [traités comme] du vil bétail, indigne d'intérêt* »¹, de « ... *pauvres êtres incultes et illettrés qui ont été arrachés brutalement à la vie de pasteurs paisibles qu'ils menaient au milieu de leurs troupeaux sur les hauts plateaux des Andes pour être envagonnés comme des bestiaux et conduits à cette boucherie du Chaco* »². Les officiers boliviens sont, eux, « *presque tous de race blanche* »³.

Ces considérations raciales ont-elles influé sur le travail des délégués du CICR et modifié, sinon faussé leur perception des victimes en fonction du camp auquel elles appartenaient ? Il est évident que ce genre de discours conforte pleinement les préjugés européens concernant la supériorité des « Blancs » ou des « presque Blancs », un bagage mental que partagent, on l'a vu, les membres du CICR. La question qui se poserait alors serait de savoir si leur empathie s'est arrêtée à la victime *blanche*, la seule vraiment digne de considération. Tandis que pour les autres, certaines circonstances viendraient atténuer ce statut de victimes. Ainsi à propos des châtiments corporels infligés à des prisonniers boliviens, Cramer écrit encore : « ... *Il faut se pénétrer de l'idée que dans des régions où sévit la guerre cruelle du Chaco, la notion des peines corporelles ne revêt pas la même signification que dans nos pays évolués. [...] L'inertie de certains Indiens passait aux yeux de leurs surveillants paraguayens pour de la résistance passive. [...] Il n'en fallait pas plus pour provoquer des fustigations contre lesquelles nous nous sommes élevés, mais il est à craindre que nos protestations n'arrivent pas à modifier une coutume enracinée dans ces populations primitives, dures à elles-mêmes comme aux autres* »⁴. Dès lors, « ... *comment faire comprendre à ces populations qui vivent encore à l'état de nature les règles élaborées dans une civilisation plus évoluée au milieu de toutes les expériences de la Grande Guerre et dans un milieu que tout différencie de celui où vivent ces êtres primitifs* »⁵.

De tels termes renvoient à l'imaginaire rousseauiste du « bon sauvage » et font aussi douter de la nature exacte de la première intervention du CICR en Amérique latine. S'est-il véritablement agi d'une mission humanitaire ?

1. ACICR, CR 182, 433.

2. ACICR, CR 182, 413, annexe « Les deux Conventions de 1929 ».

3. ACICR, CR 182, 433.

4. ACICR, CR 182, 413.

5. ACICR, CR 182, 413, annexe « Les deux Conventions de 1929 ».

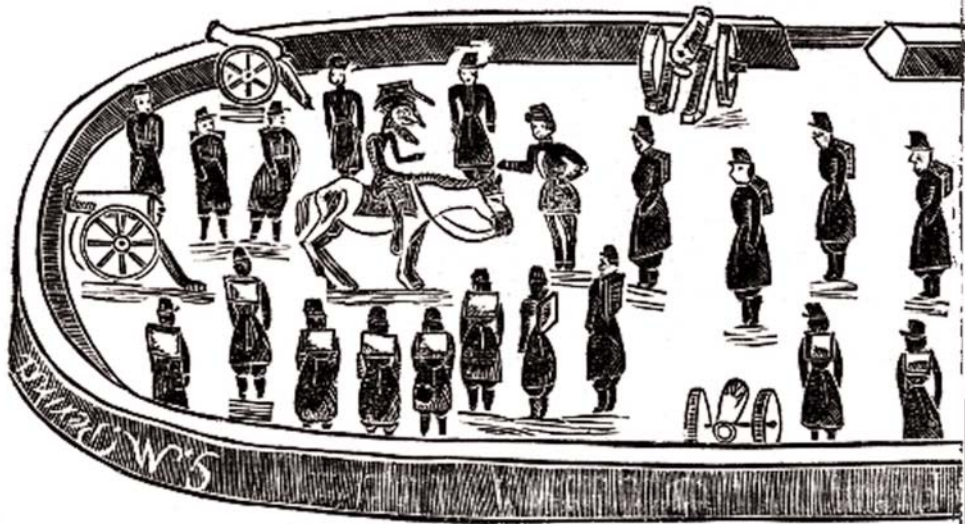
Le périple des délégués ne prend-t-il pas plutôt l'allure d'un voyage d'étude ; tant il est vrai qu'une partie non négligeable de la documentation écrite est composée de descriptions géographiques, sociétales, voire ethnologiques ou anthropologiques des pays et des peuples visités ?¹

Alors mission humanitaire ou voyage d'étude ? Finalement, il y a un peu des deux dans ces « premiers pas du CICR en Amérique latine », mais des premiers pas hésitants et vacillants en raison même de la nouveauté du contexte dans lequel le Comité international est appelé à travailler. On comprend dès lors mieux pourquoi cette première expérience latino-américaine a laissé un goût d'inachevé et a relégué la guerre du Chaco dans les tréfonds d'une mémoire institutionnelle nourrie par la vision glorieuse de ses activités passées. À moins que ce ne soit à cause du remord né *a posteriori* d'avoir négligé des victimes de la guerre, c'est-à-dire d'avoir perverti la philosophie même à laquelle le CICR doit son existence. La question reste ouverte.



1. ACICR CR 182, 191. Voir aussi CR 182, 106 ; 119, *RICR*, n° 176, août 1933, ou n° 183, mars 1934.

CHAPITRE II
HISTORIOGRAPHIES



Fuentes documentales, bibliotecas públicas y privadas en el Paraguay para el estudio de las dos guerras

ADELINA PUSINERI



evisar y reelaborar la historia paraguaya y en especial las de ambas guerras inscriptas para siempre en nuestro destino, es una tarea que ya no debe tratarse solamente de batallas, héroes y fechas, sino de un paisaje general del presente a partir del pasado.

Tanto la historia y la geografía americana, como las letras o las representaciones literarias, los mitos y las leyendas, las sociedades, la antropología, los actores y personajes mítico/legendarios y héroes, la mujer, el imaginario general y local, la memoria colectiva de los pueblos involucrados, la lengua, las empresas y la economía, la tecnología, los viajeros, las curiosidades, la música, los monumentos y lugares históricos, la vida cotidiana, la imagen, tanto el grabado como el fotográfico y el cine, los joyas y el oro, la muerte y los cementerios, la cultura popular, el folklore y en fin todo lo que podamos ver, consultar, interpretar y recrear, están relacionados con las dos grandes guerras que tuvo que librar el Paraguay en los siglos XIX y XX.

Limitar las fuentes para el estudio de las dos guerras sólo a los archivos, bibliotecas, museos y colecciones privadas en el Paraguay es hoy el

«pasado», pues casi todo investigador accede a nuevos medios y soportes que facilita la tecnología.

Este trabajo será siempre provisorio y corregible, porque se tendrá acceso a fuentes hasta hoy desconocidas y porque se limitará a las fuentes editadas y documentales, quedando para un trabajo posterior las fuentes iconográficas, como la fotografía, el cine, la pintura, los monumentos y lugares históricos, etc.

El método mayormente utilizado fue la entrevista no estructurada, por los lugares, las personas encargadas de los centros de investigación, los coleccionistas y bibliotecas privadas que hizo más abierta y coloquial la comunicación. Además se ha utilizado la información o medio de difusión de los diferentes centros, como trípticos, folletos, hojas sueltas, los sitios web, catálogos y la bibliográfica sobre la historiografía paraguaya y en especial de las guerras.

Se analizó el trabajo ya existente sobre el tema, el de Carlos A. Pusineri Scala: *Archivo Nacional de Asunción, bibliotecas, colecciones y museos del Paraguay*¹, primero editado como *Museos y Colecciones del Paraguay*². Hemos continuado fielmente su legado, el que sirvió de gran orientación para recorrer numerosos lugares y fuentes que cita, así como los museos, bibliotecas, repositorios y colecciones privadas, pero tomando las notas de los testimonios sobre las dos guerras.

Se revisó en las bibliotecas la bibliografía relacionada con las dos guerras, teniendo en cuenta especialmente aquellas que reseñan la historiografía paraguaya. Pioneros y de larga data son los trabajos de Rafael Eladio Velázquez, quien escribió *Los estudios históricos en el Paraguay*³ y una buena y sintética *Paraguay. La Historiografía*⁴. En 1973, tanto Margarita Kallsen⁵ como John Hoyt Williams⁶ han escrito trabajos guías donde consultar la historia paraguaya. John Hoyt Williams señala con razón y consideramos que es el título adecuado para el presente trabajo: *Guías para el estudio de la Historia*

1. Carlos A. Pusineri Scala (1995), *Archivo Nacional de Asunción, bibliotecas, colecciones y museos del Paraguay*, Asunción: Imprenta Nacional, 1995, p. 83.

2. Carlos A. Pusineri Scala (1987), *Museos y Colecciones del Paraguay*, Asunción: Ministerio de Educación y Culto, 1987, p. 56.

3. Rafael Eladio Velázquez (1956), «Los Estudios históricos en el Paraguay», in: *Estudios Americanos*, Sevilla, vol. XI, nº 52, 1956, p. 65-79.

4. Rafael Eladio Velázquez (1961), «Paraguay: La Historiografía», in: *Anuario de Estudios Americanos*, Sevilla, vol. XVIII, 1961, p. 167-179.

5. Margarita Kallsen (1973), «Referencias bibliográficas de la historia paraguaya: Guerra contra la Triple Alianza. Guerra del Chaco», in: *Estudios Paraguayos*, Asunción, vol. 1, nº 1, 1973, p. 87-137.

6. John Hoyt Williams (1973), «Del calor al frío: Una visión personal de la historiografía paraguaya», in: *Estudios Paraguayos*, Asunción, vol. 1, nº 1, 1973, p. 139-163.

del Paraguay¹. El referido artículo de Margarita Kallsen, fue actualizado como: *Paraguay. Bibliografía. Guerra de la Triple Alianza (1865-1870)*² y *Referencias bibliográficas de la Guerra del Chaco*³. Alfredo Viola, en su *Apuntes de Historiografía Paraguaya*⁴, llega hasta un poco más de la Independencia.

No podemos dejar de citar la *Propuesta de la Academia Paraguaya de la Historia para la reforma de programas y textos escolares de la materia*⁵, para estudiar los manuales de Historia, evaluarlos y proponer a la reforma educativa métodos, principios y contenidos de los currículos y textos de historia paraguaya⁶. Se encuentra en anexos: *Listado de temas para la reforma de textos y currículums, Bibliografía recomendada y Fuentes Iconográficas*⁷, citando en este último, los museos, colecciones y bibliotecas en su mayoría privadas donde encontrar fotos, grabados, mapas, óleos, etc.

Entre otros el de Liliana M. Brezzo es el trabajo más actualizado en historiografía paraguaya, *La Historiografía Paraguaya: Del aislamiento a la superación de la mediterraneidad*⁸ presentando en el Resumen:

Este trabajo examina las circunstancias y características historiográficas que rodearan el nacionalismo del cual llamamos *nueva historiografía sobre la guerra de la Triple Alianza*. Para eso partimos de una recapitulación de las interpretaciones que de ella nos ofrecen las diversas construcciones, desde fines del siglo XIX, en los países actores del conflicto, particularmente en el Paraguay. En un segundo momento se muestran las líneas historiográficas que están emergiendo a partir de 1990⁹ (traducción libre de la autora).

Presenta una muy buena reseña de la bibliografía reciente sobre la guerra grande, producida tanto en Paraguay, como en el exterior, sin dejar de

1. *Ibidem*, p. 139 y 162.

2. Margarita Kallsen (2004), *Paraguay: Bibliografía. Guerra de la Triple Alianza (1865-1870)*, Asunción, 2004, p. 86.

3. Margarita Kallsen (1982), *Referencias bibliográficas de la Guerra del Chaco*, Asunción: Centro de Publicaciones de la Universidad Católica "Nuestra Señora de la Asunción", 1982, 2ª ed, p. 68.

4. Alfredo Viola (1994), Mecanografiado, Asunción, 1994, p. 129.

5. Documento elaborado por Margarita Durán Estragó, Milda Rivarola y Margarita Prieto (1996), *Historia Paraguaya*, Asunción, vol. XXXVI, 1996, p. 255-293.

6. *Ibidem*, p. 255.

7. *Ídem*, p. 267-293.

8. Liliana M. Brezzo (2003), «La Historiografía Paraguaya: Del aislamiento a la superación de la mediterraneidad», in: *Diálogos*, Maringá: Departamento de História, Universidade Estadual de Maringá, vol. 7, 2003, p. 157-175.

9. *Ibidem*, p.157.

lado las clásicas y las nuevas formas como las literarias, la imagen, los cambios sociales, la cultura popular, etc.¹ Con otro enfoque, pero sobre el mismo tema: *La Guerra de la Triple Alianza en los límites de la ortodoxia: Mitos y Tabúes*², la autora analiza también la producción bibliográfica sobre la guerra, considerando como «mitos y tabúes»: las causas y consecuencias de la guerra, López el «tirano» o el «traidor» y los «antilopistas» o los «lopistas» o la teoría imperialista sobre la guerra, etc, recorriendo el panorama de lo producido en los países involucrados así como en otros, incluyendo las literarias, iconográfica, los periódicos, la lengua guaraní, etc.

Otros importantes materiales que complementan los trabajos historiográficos para orientar la investigación, son los catálogos, índices, listados, etc. de los archivos y bibliotecas. En la Biblioteca Nacional y en otras bibliotecas, se conservan el Catálogo de la biblioteca perteneciente a Enrique Solano López³. Catálogos de las microfilmaciones del Archivo Nacional de Asunción, sus secciones⁴ y publicaciones, otros como el Catálogo de la Colección «Gondra»⁵ o Catálogos del Museo Mitre y del Museo Histórico Militar⁶.

Para un ordenamiento lógico de las fuentes y repositorios, presentamos primeramente la revisión general de los Archivo Públicos, entendiendo los que son dependientes del Estado paraguayo y de los respectivos Ministerios. La *Ley de Archivo General de la Nación* está en estudio para su ordenación y funcionamiento⁷.

El Archivo Nacional de Asunción que es eminentemente histórico, tiene documentos sólo hasta 1870 y carpetas sueltas de fechas posteriores. Todo el resto de la documentación posterior a 1870 producida por los respectivos Ministerios e instituciones públicas, están en sus propios Archivos,

1. Brezzo, *op. cit.*, 2003, p. 175.

2. Liliana M. Brezzo (2004), «La Guerra de la Triple Alianza en los límites de la ortodoxia: Mitos y tabúes», in: «Guerra y paz en el Cono Sur», *Universum*, Talca: Instituto de Estudios Humanísticos Juan Ignacio Molina, Universidad de Talca, 2004, vol. 1, nº 19, p. 11-27.

3. Catálogo de la Biblioteca Paraguaya Solano López, Asunción: Talleres Nacionales de H. Kraus, 1906, p. 984 (en Biblioteca Nacional y Biblioteca Museo A. Barbero).

4. Catálogos del Archivo Nacional de Asunción, por Secciones y microfilmaciones.

5. Carlos Eduardo Castañeda & Jack Autrey Dabbs (1952), *Calendar of the Manuel E. Gondra. Manuscript Collection. The University of Texas Library*, México, Jus, 1952, p. 467.

6. En Museo A. Barbero: Catálogo Museo Mitre, Sección Paraguay, República Oriental del Uruguay y República Argentina, Buenos Aires, p. 313-460 y Primer Catálogo General Museo Histórico Militar, Asunción, Ministerio de Defensa Nacional, 1958, p. 27 (mecanografiado).

7. Comunicación del Director del Archivo Nacional de Asunción, Lic. Ramón Rolandi, en la Embajada Argentina, 18 08 2005, en ocasión del Seminario sobre la cooperación «Fondo Argentino para la Cooperación Horizontal (FO-AR)», quien presentó las actividades que con dicha cooperación se están realizando.

haciendo muy difícil la consulta. Tomando las expresiones de John Hoyt Willams «... *El estudio de la historia paraguaya es más difícil de lo que debería ser, debido a una virtual ausencia de guías para orientar al estudioso...*»¹, pretendemos esbozar este trabajo como una guía para ayudar a los estudiantes e investigadores en sus labores y afanes por la historia paraguaya.

ARCHIVOS, TANTO PÚBLICOS COMO PRIVADOS²

*Archivo Nacional de Asunción*³

En el Archivo Nacional de Asunción, actualmente dependiente del Ministerio de Educación y Cultura, Vice Ministerio de Cultura, Dirección General de Patrimonio Histórico y Cultural, se guardan documentos fechados en España en 1534, siendo el más antiguo, el *Título de Gobernador y Capitán General para Don Pedro de Mendoza*⁴.

La creación del Archivo data del 26 de julio de 1544, en que se ordena por primera vez hacer «*un arca con tres llaves*» para guardar todos los papeles⁵, en tiempos del primer Gobernador Domingo Martínez de Irala.

Los diferentes índices y catálogos del Archivo, sirvieron para revisar su contenido, en especial los referidos a la Guerra Grande de la que hay más documentos. En *Carpetas Sueltas* se encontraron documentos de la Guerra del Chaco.

Están accesibles casi todos los volúmenes y documentos en diferentes formas, como cajas con folios sueltos, carpetas y la *Colección Río Branco*, cuyos papeles han sido restaurados. Suman aproximadamente 7.000 volúmenes y más de 2.500.000 expedientes, ordenados por Secciones.

La mayor cantidad de documentación relacionada con la Guerra contra la Triple Alianza se encuentra en la *Sección Historia*, que consta de 449 volúmenes y en la *Sección Nueva Encuadernación*. Esta cuenta con un

1. Williams, *op. cit.*, 1973, p. 162.

2. Algunas instituciones citadas además de archivos, son museos o guardan colecciones diversas.

3. Ramón Rolandi, entrevista con el Director y funcionarios, 07-07-2005/10-08-2005.

4. Archivo Nacional de Asunción, Material informativo, s/p.

5. *Ibidem*, p. 7.

catálogo de 23 libros, en el que se detalla cada documento de los 3.417 volúmenes, el orden no es cronológico, por lo que hace lenta la consulta, aunque no difícil, pues cada documento está debidamente identificado. De estas dos secciones se tiene microfilms¹, aunque no todos están disponibles por deterioro.

De las *Secciones Testamentos y de Propiedades*, los catálogos están ordenados por orden alfabético y cronológico.

El Catálogo de la *Colección Río Branco*², se presenta ordenado cronológicamente. Los documentos están numerados y tiene un índice onomástico y de procedencia, sean nombres de personas, ciudades, indios, lugares geográficos, etc. y por tanto de fácil consulta.

Otras colecciones: Caja con Planos, diseños y mapas, tiene un listado³, que fueron separados de las *Carpetas Sueltas*.

Los tres grandes volúmenes son *Libros Mayores* en los que están consignados los nombres de personas por ciudades, detallando las joyas y alhajas donadas para la Guerra Grande.

En las *Carpetas sueltas* se encuentran documentos procedentes del Ministerio de Relaciones Exteriores y de otros orígenes, algunas con la aclaración de «secreta».

Se destaca como un importante proyecto del Archivo Nacional de Asunción mediante la cooperación del FO-AR (Fondo Argentino de Cooperación Horizontal), la *Publicación de Documentos de la Colección Estanislao Zeballos*⁴, digitalizando el fondo documental que se encuentra en el Museo Histórico Militar del Ministerio de Defensa Nacional y que procede de la colección del investigador Juan Bautista Gill Aguiñaga, cuyos descendientes han donado sus colecciones al Estado paraguayo.

Este importante rescate, que evita la pérdida de más carpetas, fue gracias a la gestión del Lic. Ramón Rolandi y la asesoría técnica de la Dra. Liliana Brezzo.

1. ANA, Catálogo de Microfilms.

2. ANA, Catálogo da Coleção Vizconde do Rio Branco, Ministerio das Relações Exteriores, Instituto Rio Branco, vol. I, p. 508.

3. Ana María Argüello (1996), *Catálogo de Mapas y Planos, Croquis y Diseños*, Asunción: ANA, Parte I, 1996.

4. CDrom: *Una mirada inédita de las relaciones entre Paraguay y Argentina: Estanislao Zeballos y la Guerra de la Triple Alianza*. - Vol. I y II, Proyecto FO-AR N° 4869, «Publicación de documentos de la Colección Estanislao Zeballos», Lic. Ramón Rolandi, Director ANA y Dra. Liliana Brezzo, Asesora Técnica, Asunción, 2004.

*Instituto de Historia y Museo Militar del Ministerio
de Defensa Nacional¹*

Inaugurado el 13 de agosto de 1958 en el Ministerio de Defensa Nacional. Se reunieron las colecciones durante la Guerra del Chaco con trofeos tomados al enemigo y otros devueltos por los países involucrados en la Guerra Grande, además de donaciones³.

Son de mucha importancia las colecciones del material bélico, pinacoteca, fototeca, mapoteca y biblioteca.

La Biblioteca temática, tiene catálogo de libros de la Guerra contra la Triple Alianza y la Guerra del Chaco. Otros documentos: Carpetas de sumarios de Auditores y Tribunales Militares de la Guerra del Chaco, lista de fallecidos y Sección copias de documentos.

Donación de la colección privada del Cap. Juan Melgarejo, contiene libros y volúmenes encuadernados de transcripciones del Segundo Cuerpo del Ejército, de fuentes originales de los Partes de la Guerra del Chaco, detallando cada batalla librada.

Desde 1990, la Colección Juan Bautista Gill Aguínaga, donada al Estado por sus herederos, se encuentra en esta Biblioteca. Catalogada y ordenada en 197 carpetas, contiene: Colección Estanislao de Zeballos publicada en dos CDrom², Colección de la Asociación Paraguaya en Buenos Aires y Legión Paraguaya.

La Fototeca contiene colección de fotos de la Guerra Grande, de batallas, originales de W. Bate y Cía. de la colección Gill. Otras fotos: de la filmación de la película Cerro Corá, de producción nacional, dirigida por Guillermo Vera y otras.

Archivo Central del Ministerio de Defensa Nacional³

Este archivo histórico está ordenado en volúmenes y catalogado. La documentación procede de la base reglamentaria del gobierno: órdenes

1. Hugo Mendoza, Director, entrevista 05-07-2005 y con Lic. Ramón Flores y otros funcionarios. Ver: Sitio web: Organigrama: www.mdn.gov.py.

2. Pusineri Scala, *op. cit.*, 1995, p. 62-63.

3. Waltermán Acosta, Jefe de Departamento Archivo Central, entrevista 04-08-2005.

generales o especiales o de grupos organizados para el servicio militar y de las guerras. Aunque la documentación es considerada aún «reservada», se puede acceder para su consulta.

Los volúmenes están encuadernados y por secciones: inicia en 1869/70 con sueldo y planillas de excombatientes de la Guerra Grande. El encuadernado es original desde que se inició el archivo.

De la Guerra del Chaco, son de importancia los documentos relativos a los preparativos años 1926/28, 1929, 1930/31. Informes secretos sobre compra de armamento, informes y cartas de espías de frontera y de guardias de fortines. Los documentos tienen sellos de «Secreto» o «Reservado».

Volúmenes con telegramas oficiales entre 1927 a 1934, en los que se puede leer la guerra al instante, cada día y cada hora y algunos están cifrados.

Volúmenes con ordenes generales y ministeriales durante la guerra del Chaco y Colección casi completa de los Registros Oficiales desde 1871.

En este Archivo se conservaba el Censo de 1870/1871, hoy desaparecido.

*Archivo de las Fuerzas Armadas de la Nación*¹

Este Archivo cuenta con documentación de suma importancia, aunque su ordenación es sumamente precaria. Es el Archivo central de las Fuerzas Armadas con sede en el Estado Mayor Conjunto. Inicia la documentación aproximadamente en 1905.

Contiene las ordenes militares por Cuerpos y Divisiones. Documentos originales de la Guerra del Chaco no clasificados, ni ordenados, por tanto no tiene índice ni catálogo.

Tiene colecciones de la Revista de las Fuerzas Armadas, cajas con correspondencia oficial y confidencial, mapas, informes de todas las Unidades Militares en el país.

Archivo del Tribunal Militar

Dependiente del Comando en Jefe de las Fuerzas Armadas de la Nación. Poco conocido y de acceso restringido.

1. Depende del Departamento de Informaciones de las Fuerzas Armadas de la Nación.

Este Archivo es muy importante para la historia política; está ordenado y fichado. Los expedientes que se conservan –en buen estado– y datan de 1913, son los sumarios, juicios, testificales, de las revoluciones y de la Guerra del Chaco, hasta nuestros días.

Sin embargo, los expedientes judiciales previos al periodo mencionado, desde 1870 hasta 1910, se encuentran en el Archivo Central del Ministerio de Defensa Nacional.

Centro de Documentación y Archivo y Biblioteca Jurídica del Poder Judicial¹

El Archivo histórico se encuentra en el subsuelo del Palacio de Justicia y se puede consultar.

Van a este centro los expedientes de todas las secciones del Tribunal, del crimen, civil, laboral, litigios, propiedades, juicios de sucesión y toda la documentación de las secretarías, Corte Suprema de Justicia. En cuanto a la Guerra Grande y la del Chaco, son muy importantes las causas sobre reclamos de tierras, herencias, litigios, etc.

En el 8º piso del Palacio de Justicia se encuentra una biblioteca y hemeroteca.

Archivos del Congreso de la Nación

Ambas Cámaras del Congreso tienen sus Archivos. La Cámara de Senadores² cuenta con un Archivo y Biblioteca en la planta baja de su nueva sede donde guardan los Diarios de Sesiones, documentos de las comisiones, correspondencia desde 1948. También se conservan los Diarios de las Plenarias de las Constituyentes de 1967 y de 1992.

Es dependiente de ésta Cámara el nuevo *Centro Cultural de la República*³, antigua sede del Congreso y edificio histórico más conocido como *el Cabildo*.

1. Ver Organigrama del sitio web www.pj.gov.py.

2. Sitio web www.senado.gov.py, Director Lic. Carlos Feltes.

3. Sitio web www.senado.gov.py, Creación del Centro Cultural de la República.

En la Cámara de Diputados¹, también se conservan documentos de Informes de Comisiones, notas recibidas y remitidas, los libros taquigráficos de apuntes de las sesiones. Tanto el Archivo como la Biblioteca están ordenados y el acceso es libre, funciona en la plata baja de la actual sede del Congreso.

Archivo General del Ministerio de Relaciones Exteriores²

La Dirección de Documentación y Biblioteca³, todavía funciona en el Edificio Museo Godoi, ex sede de la Cancillería, pues aún no fue trasladado al Palacio Benigno López, la nueva sede. La consulta es restringida, previo pedido por nota.

Los volúmenes, encuadernados y numerados, contienen notas recibidas y remitidas, sin ningún orden cronológico, cartas y diferentes documentos oficiales⁴.

Muchos volúmenes son muy importantes, contienen los Tratados y convenios internacionales desde 1811 hasta nuestros días, pues se sigue sumando toda la documentación oficial de las Embajadas y Consulados del Paraguay en el mundo.

Archivo de la Dirección de Tratados del Ministerio de Relaciones Exteriores⁵

En este Archivo se conservan todos los Tratados vigentes. La documentación del Tratado de Asunción que crea el MERCOSUR y todo lo concerniente a este Tratado, porque Paraguay es sede del Archivo y del Tribunal del MERCOSUR.

Los Tratados vigentes, tanto los Bilaterales, como los Multilaterales y los del MERCOSUR pueden ser consultados en el sitio web del Ministerio de Relaciones Exteriores⁶.

1. Sitio web www.camdip.gov.py Directora/bibliotecaria Lic. Angelina Cabrera.

2. Maximina Suárez, Directora, entrevista 20-08-2005.

3. Sitio web www.mre.gov.py.

4. En el volumen n° 457 se encuentran notas procedentes de Bolivia desde el año 1871.

5. Sitio web: www.mre.gov.py/tratados: Bilaterales/Multilaterales/Mercosur.

6. Ibidem.

*Dirección de Publicaciones Oficiales*¹

Más conocida como Imprenta Nacional, es la encargada de todas las publicaciones oficiales y dependiente del Gabinete Civil de la Presidencia de la República.

Son sus publicaciones: Registro Oficial, Gaceta Oficial, publicaciones de Decretos y Leyes, a más de ediciones facsimilares de libros antiguos de historia paraguaya. Pueden ser consultados en su Archivo los Registros Oficiales desde 1869 en adelante, aunque está incompleta.

*Archivo de la Policía Nacional*²

El Departamento de Identificaciones³ de la Policía Nacional data del año 1906, aunque la expedición de cédulas de identidad recién se reglamentó en 1921, conservándose los prontuarios desde esta fecha. Son importantes los documentos sobre filiación, genealogía, lugar de procedencia de connacionales y extranjeros, etc. Su consulta es restringida.

Archivo de la Dirección del Registro Civil

Es una Dirección dependiente del Ministerio de Justicia y Trabajo. Fue creada en 1880, durante el gobierno de Bernardino Caballero⁴. Ha sufrido deterioros y pérdidas por incendio. Actualmente está en proceso de restauración, en especial los volúmenes más antiguos.

*Archivo Central del Ministerio de Educación*⁵

Es una Dirección⁶ del Ministerio de Educación y Cultura. Su fondo documental data del año 1920 en adelante y son planillas de calificaciones de las escuelas y colegios nacionales de todo el país.

1. Sitio web: www.presidencia.gov.py/presidencia y www.gacetaoficial.gov.py.

2. Sitio web www.policia.gov.py.

3. Sitio web www.policia.gov.py/organizacion/Depto.Identificaciones

4. Milda Rivarola (1998), *La República liberal: Crónica ilustrada del Paraguay. Paraguay independiente*, Buenos Aires: Distribuidora Quevedo, 1998, 2ª ed, t. II, p. 589.

5. Sitio web www.mec.gov.py.

6. Esther Chamorro de González, Directora, entrevista 20-08-2005.

*Archivo del Instituto Nacional de Desarrollo Rural y de la Tierra
(INDERT)*¹

Actualmente es una entidad estatal autónoma y autárquica de reciente creación. Le antecedieron el Instituto de Bienestar Rural (IBR, dependiente del Ministerio de Agricultura y Ganadería), el Instituto de Reforma Agraria (IRA), que sustituyó al Departamento de Tierras y Colonización en 1951². Se conservan en el Archivo expedientes desde el año 1960.

*Archivo del Arzobispado de la Santísima Asunción*³

Tiene su sede en la Curia Metropolitana de Asunción.

Su fondo principal y especial es referente a la Iglesia. Libros de Actas de matrimonio, bautismos, defunciones, certificado de soltería, confirmaciones, impedimentos matrimoniales, dispensas de matrimonios, demandas de divorcio (pasó a los Tribunales Civiles, pues la iglesia ya no entendía en este tema), legajos de alumnos del Colegio Seminario Metropolitano, correspondencias, tanto remitidas, como recibidas en el Arzobispado y anteriores a su creación, libros de Cofradías, carpetas por Obispos y Mayordomías, etc.

Archivo no está informatizado, aunque se microfilmaron una gran mayoría de los volúmenes de documentos. En el año 1980, «La Iglesia de Jesucristo de los Santos de los últimos días» (Mormones)⁴ microfilmó y entregó copias para este Archivo. Algunos libros se deterioraron totalmente, quedando sólo las cintas microfilmadas para la lectura. Para consultar este fondo se cuenta con un catálogo y tiene un buen lector.

En los Libros de Certificados de Soltería del año 1870 hay tres volúmenes y en solo uno de ellos, se encuentran 43 certificados de soltería a *brasileros* (sic), especificando que son soldados. Los volúmenes de los años posteriores a la Guerra Grande están llenos de nacionalidades y apellidos extranjeros, solicitando casarse con paraguayas. Estos libros tienen una importancia crucial para estudiar la formación social del Paraguay de postguerra.

1. Sitio Web www.indert.gov.py.

2. Carlos Pastore (1972), *La Lucha por la tierra en el Paraguay*, Montevideo: Antequera, 1972, p. 414.

3. Rosa Marecos de Cáceres, entrevista con la responsable, 19-08-2005.

4. La Iglesia de Jesucristo de los Santos de los últimos días posee sitios para consultar estos documentos microfilmados en los Centros de Historia Familiar, en sus diferentes templos.

Volúmenes de Sacerdotes procesados desde 1812-1885. Pastorales del Obispo Manuel Antonio Palacios años 1865-1866. Dimisorias y Orden Sacro de todos los sacerdotes ordenados: años 1845-1865.

Cuatro volúmenes de *Comunicación del Arzobispado* correspondientes a los años 1932-1935, donde hay notas relativas a pedidos de Capellanes militares para la Guerra del Chaco.

Siete volúmenes titulados Guerra del Chaco, con notas de Mons. Bogarín solicitando la devolución de prisioneros de guerra, lista de prisioneros enviados al Nuncio Apostólico de Buenos Aires para mediar su devolución.

*Círculo de Oficiales Retirados de las Fuerzas Armadas de la Nación:
Salón de Bronce*¹

El Salón de Bronce fue declarado Monumento Nacional por Ley N° 473 en octubre de 1974. Está en el 4° piso de la sede de dicho Círculo. Fue concebido y ejecutado por el Cnel. Diplomado del Estado Mayor Juan Manuel Torres Villanueva.

Se plasmaron más de 200.000 letras en bronce con los nombres de los combatientes con grados de Oficial, sumando 8.500; con Orden de Batalla, Ejército, Armada, y Aviación. En los nombres se leen los que sirvieron voluntariamente, como médicos, enfermeras, choferes, radio operadores, entre los que se destacan muchos extranjeros.

El Círculo tiene una Biblioteca de acceso libre, con fichero, pueden consultarse las revistas del Círculo y del Ejército. La temática es variada, aunque se destacan los libros sobre la Guerra del Chaco.

El Archivo, es muy completo. Están registrados todos los Oficiales que pasaron por el Ejército y muchos ex combatientes de la Guerra del Chaco que aún viven ocupan cargos de la directiva del Círculo.

1. Cap. PAM (R) Félix Zárate Monges, Director del Salón de Bronce y Veterano de la Segunda guerra mundial, entrevista 19-08-2005.

BIBLIOTECAS, TANTO PÚBLICAS COMO PRIVADAS¹

*Biblioteca Nacional*²

Dependiente del Ministerio de Educación y Cultura, Vice Ministerio de Cultura, Dirección General de Patrimonio Histórico y Cultural.

Las bibliotecas que se salvaron del saqueo cuando los aliados entraron en Asunción en 1869, dieron origen a la creada el 21 de setiembre de 1887 como Biblioteca y Museo Nacional, haciéndose cargo de ellos una Comisión Nacional en 1893. La biblioteca contenía 1.324 volúmenes³.

Según el material informativo⁴, son sus ...*Colecciones*

«*Colección Enrique Solano López (compra)*
Colección Eduardo Víctor Haedo (dejado por testamento para el Paraguay)
Colección Juan E. O'Leary
Registros Oficiales
Diario de Sesiones
Libros Paraguayos (antiguos y nuevos por el depósito legal)
Folletos Paraguayos
Obras del Siglo XVI, XVII, XVIII; nacionales y extranjeras
Publicación de las Naciones Unidas
Periódicos Paraguayos
Obras Internacionales
Revistas Paraguayas...»⁵

El catálogo más antiguo que se conserva es un listado numerado, indicando inclusive el estante en el que se encontraban los libros: *Catálogo de la Biblioteca Nacional del Paraguay*⁶ de 1904, anterior al *Catálogo de la Biblioteca Paraguaya «Solano López»*⁷, comprada por el Estado paraguayo

1. Ver más bibliotecas en: Pusineri Scala, *op. cit.*, 1995, p. 30-43.

2. Petrona Alvarenga, entrevista a funcionaria 12-08-2005.

3. Pusineri Scala, *op. cit.*, 1995, p. 30-33.

4. Ministerio de Educación y Cultura, Biblioteca Nacional, Asunción, s/f s/p, Tríptico.

5. *Ibidem*.

6. Catálogo de la Biblioteca Nacional del Paraguay, Asunción, Imprenta y Encuadernación de El País, 1904, p. 87.

7. Catálogo de la Biblioteca Paraguaya Solano López, *op. cit.*, 1906, p. 984.

a Enrique Solano López en 1906 con más de 5.000 ejemplares¹. Este catálogo está por autores, detallado por tema y orden cronológico.

La Hemeroteca tiene un listado de los periódicos paraguayos desde *La Regeneración* (1869-70) donde se consigna para consultar como *Microfilmado* o *Fuera de circulación*, los de consulta restringida por encontrarse en mal estado. También se conservan originales de los periódicos de la Guerra Grande: *Cabichuí* y *La Estrella*, *El Centinela* y el *Cacique Lambaré* son ediciones facsimilares.

Colecciones más notables relativas a las dos guerras y hechos relevantes de la historia paraguaya son: Colección de Grabados del siglo XIX de Alfredo Demersay y Adolfo Methfessel² que forman parte de la Colección Solano López.

En la Colección O'Leary se conservan documentos originales de las cartas intercambiadas entre Mitre y el Mcal. López, cartas de Gregorio Benítez (de uso restringido solo a investigadores), álbumes con fotografías del Mcal. López y de generales tanto de la Guerra Grande como la del Chaco. Tiene un listado de los documentos. Esta colección llegó a la Biblioteca Nacional luego de muchas vicisitudes y con faltante de la colección original.

*Museo Gral. Bernardino Caballero*³

Dependiente del Ministerio de Educación y Cultura, Vice Ministerio de Cultura, Dirección General de Patrimonio Histórico y Cultural.

Casa de la Familia Bedoya, esposa del Gral. Bernardino Caballero y viuda del Presidente Juan Bautista Gill, donde se conservan objetos personales del Gral. Caballero y su familia, además de documentos de su pertenencia y de su hijo Francisco Caballero Álvarez, conocido como Pancholo, héroe de la Guerra del Chaco. En el local funciona una Biblioteca.

1. Pusineri Scala, *op. cit.*, 1995, p. 35.

2. Alberto Duarte de Vargas, Demersay y Methfessel. Obras restauradas, Asunción, Biblioteca Nacional, MEC, 2003, s/p.

3. Ana María Argüello, Directora, entrevista 30-06-2005.

*Banco Central del Paraguay: Museo y Colecciones Oro de la Guerra*¹

El museo y la exposición permanente del Banco Central, data del 26 de noviembre de 2001, que se formó a partir de las colecciones tanto numismáticas como de joyas y alhajas de la Guerra Grande, así como de bienes sin herederos que quedan al Estado².

*Academia Paraguaya de la Historia: Biblioteca Félix de Azara*³

El nombre de la biblioteca fue dado por el Dr. Julio César Chaves, quien en 1955 reactivó el Instituto de Investigaciones Históricas.

La Biblioteca de la Academia es la más completa en la temática de la Historia del Paraguay, por su fondo, las colecciones donadas y en custodia.

La colección de la biblioteca de la Academia tiene catálogo/listado y fichero de libros, revistas, folletos copias de documentos, mapas, antiguos. Publica periódicamente el *Anuario Historia Paraguaya*, cuyos artículos están relacionados con las dos guerras, en especial las últimas publicaciones de documentos de la Guerra Grande.

Por Escrituras Públicas, se recibieron colecciones privadas en donación o como depositaria. Estas se conservan como fondos separados, sin que se sumen a la colección de la Academia y son:

Colección Dr. Rafael Eladio Velázquez, donada por la familia del Dr. Velázquez en el año 1998.

En esta colección se encuentran tres rollos de microfilms, del periódico *Semanario de avisos y conocimientos útiles*, más conocido como *El Semanario* de los gobiernos de don Carlos A. López y de Francisco Solano López⁴. Procede de la colección de la Biblioteca Nacional de Montevideo Uruguay, además de libros, revistas de historia paraguaya colonial y americana. Se conservan las fichas de sus trabajos de investigación no catalogado.

1. Esta exposición permanente puede ser consultada en sitio web del Banco: www.bcp.gov.py.

2. Banco Central del Paraguay (2001), *Exposición Numismática permanente y de Joyas*, Asunción, 2001, p. 4.

3. Roberto Quevedo, ex Presidente y Bibliotecaria Elsa Ramírez Cousiño, entrevistados 13-07-2005 y Dr. Washington Ashwell actual Presidente de la Academia Paraguaya de la Historia, entrevista 22-07-2005.

4. Según rótulos cada microfilm contiene: 1. años 1853/1858 (falta 43); 2. 1858/1863 (faltan varios números); 3. 1863/1865 (faltan 557, 558).

Colección Archivo del Liberalismo de la Fundación Friedrich Neumann y el Partido Liberal, reunidos por el historiador Alfredo Seiferheld. Está en custodia en la Academia desde el 2002.

Entre sus colecciones: *Registro Oficial* desde el N° 1 de 1869/72 hasta 1990 y otros.

Biblioteca del Dr. Carlos Pastore recibida en el año 2004, entregada por sus herederos por escritura pública, en virtud de un decreto de compra por el Estado en el que se establece como depositaria a la Academia Paraguaya de la Historia.

El Dr. Pastore catalogó y fichó su colección. Están listados los volúmenes de folletería, importante colección de materiales sobre variados temas, muy antiguos. Los libros de historia, economía, política, temas jurídicos y casi toda la bibliografía clásica de las dos guerras producidas tanto en el extranjero como en Paraguay. Archivo personal en carpetas, todas con índice.

Biblioteca del Dr. Manuel Domínguez entregada en donación por su hija Doña Nelly Domínguez de Poletti, en el año 2004 por escritura pública.

Son en su mayoría libros de historia universal y diccionarios antiguos.

Colección del Dr. Gustavo Riart mapas de la Guerra del Chaco.

Colección de Documentos Personales correspondencia privada del Dr. Justo Pastor Benítez con Pablo Max Insfrán.

Colección de Documentos Personales correspondencia del Dr. Benjamín Vargas Peña con el Presidente José P. Guggiari.

*Biblioteca Pablo VI*¹

Es la biblioteca Central de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, con sede en el Campus de la Universidad.

Es una biblioteca general. Sus colecciones principales provienen de donaciones y compra de importantes bibliotecas privadas. Están todas catalogadas y encuadernadas y pueden ser consultadas. Existen además libros, revistas, folletos, etc.

Sección Hemeroteca, con revistas paraguayas muy completa y actualizada y periódicos antiguos, colección incompleta.

1. Margarita Kallsen, Directora, entrevista 27-07-2005.

En la colección general se puede encontrar bibliografía clásica y actualizada sobre la historia de las dos guerras.

La Biblioteca está informatizada, los libros, folletos están por autor, título y tema.

*Biblioteca Roosevelt del Centro Cultural Paraguayo Americano*¹

Por su naturaleza es una biblioteca general, totalmente informatizada, cuyo catálogo electrónico esta al servicio del público.

La Colección Paraguaya: se puede consultar en el sitio web², en *Centro de Recursos*.

La bibliografía paraguaya y extranjera de libros referente a las dos guerras está al día. Tiene colección completa de Registro Oficial, microfilms en cintas de la Colección de documentos del Dr. Natalicio González de la Universidad de Kansas: *Kenneth Spencer Research Library*. De uso restringido.

Por convenio del CCPA con la Biblioteca Nacional se han microfilmados en microfichas diarios antiguos de esa colección, desde 1870 hasta aproximadamente 1900 especialmente los que estaban en mal estado y casi destruidos.

Colección Especial: aun no se puede consultar, pues se halla sin encuadernar: fotocopia del *Censo General de 1870/1871... Archivo del Ministerio de Guerra y Marina hecho por Cándido Bareiro por instrucción de Cirilo Antonio Rivarola*, es un ejemplar fotocopiado y donado por Jerry W. Cooney, cuyo portador fue el Dr. Thomas Whighan³.

*Biblioteca del Centro Cultural Paraguayo Japonés*⁴

Es una biblioteca general, se encuentra alejada del centro de Asunción. En custodia, pero como fondo separado, se encuentra la *Biblioteca de*

1. Ana María Gaona, Coordinadora, entrevista 09-08-2005.

2. Sitio web: www.roosevelt.ccpa.edu.py/biblioteca

3. República del Paraguay (1870-1871) que utilicé en mis investigaciones sobre la historia de aquel período durante mi visita a la Asunción en 1998. En la ocasión de mi visita los documentos se encontraban en el Archivo del Ministerio de Defensa Nacional en dicha ciudad capital. Firmado Jerry W. Cooney, Marzo 14, 2003 Universidad Lousville, Ky....

4. Dependiente de la Dirección General de Cultura de la Municipalidad de Asunción.

la *Fundación Yma Guaré*, grupo documental y bibliográfico que perteneció al Dr. Edgard L. Insfrán. Es una colección muy importante para la historia paraguaya y en especial la política, por la folletería y panfletos de agitación, así como manuscritos y libros muy antiguos. Está catalogada.

*Biblioteca del Centro Cultural «Juan de Salazar»*¹

Cuenta con una muy buena biblioteca general. En la colección paraguaya se encuentran los libros de historia, tanto clásicos como modernos.

El fondo más importante donde se encuentra mucho material referente a las dos guerras es la colección del antropólogo Miguel Chase-Sardi, quien en vida donó una gran parte de su biblioteca. Se conserva individualizada para su consulta.

*Biblioteca Virtual Paraguaya*²

Esta Biblioteca Virtual Paraguaya, está en la línea desde el año 2003. Es una importante iniciativa del Arq. Manuel Rivarola Mernes, quien es autor intelectual y coordinador del sitio.

Tiene títulos muy antiguos e importantes de la historia paraguaya, con la posibilidad de consulta ágil. Se pueden bajar los libros en forma gratuita. Está interrelacionado con bibliotecas del mundo virtual.

*Biblioteca y Colecciones del Museo Etnográfico «Dr. Andrés Barbero»
de la Fundación La Piedad*³

Colección privada de la Fundación La Piedad, continuadora de la obra filantrópica del Dr. Andrés Barbero y sus hermanas Josefa y María Barbero.

En el año 1931 toma la dirección del Museo y la Biblioteca el Dr. Max Schmidt, quien aportó su biblioteca y algunas de las colecciones etnográficas proceden de sus viajes al Chaco en el año 1935, con el fin de acompañar

1. Dependiente de la Embajada de España, Funciona en el Centro Juan de Salazar.

2. Biblioteca exclusivamente en sitio web: www.bvp.org.py.

3. Sitio web. www.museobarbero.org.py.

el éxodo de un grupo de Chiriguano y Tapieté de Macharetti, como consecuencia de la guerra chaqueña.

La Dra. Branislava Susnik llegó al Paraguay en 1951 para proseguir los trabajos de la ordenación del museo. Realizó varios viajes de campo para tomar contacto con las comunidades indígenas, completando la colección etnográfica y acrecentando la biblioteca. Tanto Schmidt como Susnik dieron al museo y a la biblioteca la orientación etnológica, con especialización en antropología paraguaya y americana, así como la historia y la geografía.

La sección de la Biblioteca paraguaya, tiene libros muy importantes para la historia de las dos guerras del Paraguay. Folletería antigua, álbumes gráficos, registros oficiales, anuarios estadísticos, colección de revistas antiguas, colección de Tratados de Límites, Protocolos y una interesante colección de Leyes, Decretos, Reglamentos y otros.

Cabe destacar que en el año 2005, se ha recibido la donación del Archivo de documentos del historiador fallecido Alfredo Seiferheld, con una importante colección de documentos privados de muchos excombatientes, listado de documentos en poder de excombatientes y una colección de 125 casetes de grabaciones de excombatientes y políticos. Estas grabaciones son inéditas, no fueron incluidas en sus cuatro Tomos de *Conversaciones político-militares*¹, siendo un valioso material como grabaciones realizadas en el exilio al ex presidente Gral. Higinio Morínigo, al gran músico Herminio Giménez, también en el exilio y a otros políticos, etc.

Museo «Juan Sinfioriano Bogarín»¹

Dependiente de la Conferencia Episcopal Paraguaya. Es un museo de Arte Sacro. Tiene su origen en las colecciones que recogió el Monseñor Juan Sinfioriano Bogarín en su gira pastoral realizada por toda la República.

Tiene una sala dedicada a los López con objetos personales. Otra con trofeos de las guerras.

Los demás salones son exclusivamente de colecciones del arte sacro paraguayo.

1. Alfredo M. Seiferheld (1984/87), *Conversaciones político-militares*, Asunción: El Lector, 1984, t. I y II, & El Autor, t. IV, 1987.

2. Revisión del Catálogo y de las colecciones 08-08-2005.

*Biblioteca del Instituto Superior de Estudios Humanísticos
y Filosóficos de la Compañía de Jesús (ISEHF)*

Se encuentra bajo la custodia del P. Bartomeu Meliá (SJ)¹, también conservador testamentario de los manuscritos y la biblioteca del etnógrafo León Cadogan. Por su naturaleza, es una biblioteca especializada en lengua y antropología guaraní.

Los manuscritos del archivo personal del P. Meliá, son copias de sus investigaciones sobre el Paraguay en el Archivo del Vaticano. Sobre capellanes de guerra, copias de cartas, fusilamiento del Obispo Palacios², y muchos otros documentos del clero paraguayo.

Centro de Artes Visuales / Museo del Barro³

Documentos y archivo de acceso restringido⁴. Foto documental de la Guerra contra la Triple Alianza de la colección Dr. José Antonio Vázquez. Originales de Bate y Cía.

Tacos originales de los grabados/xilografías originales del periódico en combate el *Cabichuí* (dos colecciones) y *El Centinela*, también de la Guerra Grande.

Colecciones de joyas de oro y platería de la Fundación Carlos Colombino Lailla⁵.

Biblioteca privada del Dr. Mauricio Tomás Osuna⁶

El Dr. Osuna escribió sobre la Guerra del Chaco para el diario *Ultima Hora*, reseñándola día por día. Se inició desde el 15 de junio de 1977 hasta el año 1981.

1. Bartomeu Meliá, entrevista 02-09-2005.

2. Bartomeu Meliá (1983), «El Fusilamiento del Obispo Palacios. Documentos Vaticanos», in: *Estudios Paraguayos*, Asunción, vol. 21, nº 1, 1983, p. 25-50.

3. Propiedad de Fundaciones privadas.

4. Ticio Escobar, entrevista 16-08-2005.

5. Carlos Colombino (1999), *Oro y plata en el Paraguay*, Asunción: Departamento de Documentación e Investigación, Centro de Artes Visuales & Museo del Barro, 1999, p. 81.

6. Osvaldo Masi Pusineri, entrevista 12-08-2005.

Para ese fin, fue coleccionando y creó una biblioteca especializada en la Historia de la Guerra del Chaco, sus prolegómenos, así como de la historia paraguaya y regional en general, geografía, antropología, literatura, llegando a tener una muy buena biblioteca privada.

Estas reseñas se editaron en ocho tomos. El primer tomo fue en coautoría con el historiador Benigno Riquelme García y el Lic. Osvaldo Masi Pusineri¹.

Colección de periódicos paraguayos que salieron durante la Guerra del Chaco, colección original de Telegramas *cifrados* enviados desde el Comanchaco (Villa Militar, López de Filipis y Reconquista) al frente, al Destacamento de Ingavi, hoy Gabino Mendoza, años 1934-1935.

Colección de copias de Partes del Frente de Guerra *cifrados* y radiogramas recibidos en el puesto de combate del Comando en Jefe. Cartas personales de excombatientes. Fotos de la Guerra de diferente origen, por compra o donación de excombatientes. Álbumes sobre la Guerra del Chaco². Colección completa del periódico *Trinchera*³, Colección de periódicos y revistas conmemorativas a la Guerra del Chaco⁴.

Revista curiosa: *30 años después, Carmenes y vestigios de la épica jornada chaqueña. Redactado en castellano y guaraní*⁵, a los 10 años cambió de nombre: *40 años después*, luego *50 años después*. Para Setiembre de 1998 salió, el Año XXXIII, N° 319 con el nombre de *60 años después*, llegó hasta el Año XXXVII, N° 452 del 2002, cuyos volúmenes tenían el apoyo de la biblioteca Osuna, dado que el redactor/propietario había agotado sus temas referentes a la guerra.

Colección de *Radio-prensa*, informativo oficioso de Comanchaco con fines propagandísticos. Los tres primeros informativos fueron escritos por el

1. Mauricio T. Osuna, Benigno Riquelme García & Osvaldo Masi Pusineri (eds.) (1988/94), *De la epopeya del Chaco*, Asunción : Litocolor, t. I, desde 15 de junio de 1932 hasta 23 de octubre de 1932, 1988, p. 446. Compilación revisada y ampliada de los artículos publicados en el diario *Ultima Hora* de Asunción. Mauricio T. Osuna y Osvaldo Masi Pusineri, desde el t. II, 1988; t. III, 1989; t. IV, 1991; t. V, 1992; t. VI, 1993; t. VII, 1993; t. VIII, 1994, en el último tiene un índice general onomástico y toponímico. Cada tomo tiene mapas.

2. *Gran Enciclopedia Fotográfica de la Guerra del Chaco*, t. I y t. II, editado con fotos del periódico *Trinchera*, Álvaro Ayala Producciones, s/f.

3. Juan Blas Ojeda, Director, sobre temas de la Guerra del Chaco. Su primer número data del 29 de setiembre de 1969 y salieron 27 números.

4. *Chaco-Ré*, Año I, n° 1, del 12 de Junio de 1962. Vocero oficial de la Unión paraguaya de excombatientes de la Guerra del Chaco. Director Leandro Aponte y otros más, pues tuvo cuatro épocas, el último número fue el 54, sin fecha.

5. Feliciano González, Director Propietario, Lisiado de la Guerra del Chaco, Carnet n° 3755, cuyo n° 1 del Año I salio en enero de 1965, costando Gs. 50.

Dr. Eusebio Ayala y el resto por el Dr. Julio César Cháves. Salió el N° 1 el 18 de julio de 1934 y se enviaba a los periódicos, teniendo algunos cuatro o más publicaciones en un día¹.

Colección de grabaciones de conferencias dictadas por ex combatientes. Colección editadas de mapas de la Guerra. Informe original del Gral. Juan Belaieff. Fichas de excombatientes, casi completa. Memorias inéditas de Rufino Gorostiaga sobre su actuación en la Guerra del Chaco. Escritos inéditos de excombatientes que entregaron a la biblioteca. Todo el material se halla fichado por Autor, Título, separada por Guerra del Chaco y por biblioteca general.

Colección de *vainillas*-cápsulas servidas de balas de distinta procedencia, que traían los combatientes como recuerdo del frente.

Colección de las Condecoraciones de la Guerra contra la Triple Alianza. Colección de las Condecoraciones de la Guerra del Chaco.

Museo y Biblioteca de la «Fundación Carlos Alberto Pusineri Scala»

Como Museo: colecciones de trofeos de ambas guerras, recuerdos de prisioneros bolivianos, un ala de madera de avión, uniformes militares, de enfermeras, etc. En la Sección numismática: condecoraciones, distintivos, medallas, botones, de ambas guerras.

Biblioteca: colección de documentos, siendo una de las muy consultadas por investigadores las carpeta de correspondencias del Presidente Juan Bautista Gill. Cartas personales de Mme. Lynch y de Emiliano López, algunos documentos personales de excombatientes, cartas personales de prisioneros bolivianos, cartas de madrinas de Guerra del Chaco, archivo completo de la Comisión de Damas del Hospital Naval durante la Guerra del Chaco, libros antiguos, álbumes, fotos.

Colección de periódicos paraguayos desde 1869: colección completa de *La Regeneración*, y muchos otros periódicos y revistas varias, raros y curiosos como *El látigo*, y una colección de *Periódicos Chaqueños*². Colección

1. Trabajo inédito de Mauricio T. Osuna y Osvaldo Masi Pusineri, basado en estos informes Anotaciones a radio-prensa.

2. Carlos A. Pusineri Scala (1984), «Periódicos chaqueños», in: *Historia Paraguaya*, Asunción, vol. XXI, 1984, p. 101-129.

de Libros de lectura y de texto antiguos para la educación, desde fines del siglo XIX.

*Otras bibliotecas y colecciones privadas*¹

Biblioteca Municipal «Augusto Roa Bastos»², Biblioteca Nacional de Agricultura (Bina) «Dr. Moisés S. Bertoni»³, Biblioteca Central de La Universidad Nacional de Asunción⁴, Biblioteca de la Facultad de Filosofía de la UNA, Instituto Cultural Paraguayo Alemán: Biblioteca «Ulrich Schmidl»⁵, Biblioteca «Juan Bautista Alberdi»⁶, Biblioteca del Club Centenario⁷.

Existen otras bibliotecas y colecciones privadas de acceso limitado, cuyo contenido en volúmenes y títulos desconocemos. El destino futuro de éstas fuentes documentales es impredecible. Entre ellas mencionamos: Biblioteca del Dr. Efraím Cardozo, biblioteca privada del Dr. Washington Ashwell⁸, del periodista Luis Verón⁹, del Arq. Jorge Rubbiani¹⁰, del Capitán Jaime Grau¹¹, biblioteca y archivo de Don Raul Amaral, el Dr. Leandro Prieto Yegros tiene una buena biblioteca y la colección de la Revista Cuadernos Republicanos. Tal vez la biblioteca privada más rica en Paraguay sea la del Dr. Manuel Riera Ferraro, un «bibliómano»¹², ya fallecido quien invirtió su fortuna en comprar en todo el mundo libros referentes al Paraguay y libros paraguayos, tanto antiguos como de reciente publicación. Especializada en cartografía es la biblioteca del Dr. Alfredo Boccia Romañach. Investigación y biblioteca sobre la inmigración y participación en la guerra del Chaco de los rusos blancos de la Arq. Lucia Giovine Gramachikof. Existe además en cada familia de descendientes de excombatientes, de oficiales, conductores,

1. Ver más bibliotecas en: Pusineri Scala, *op. cit.*, 1995, p. 30-43.

2. Zaida Caballero, Directora, entrevista 16-08-2005.

3. Maximina Simbrón de Díaz, Directora, entrevista 16-08-2005.

4. Pusineri Scala, *op. cit.*, 1995, p. 36.

5. Catalina Ehrsam, Responsable, entrevista 11-08-2005.

6. Director Angel Alfredo Alfonso López.

7. Sitio Web www.clubcentenario.org.py/www/biblioteca, Catálogo.

8. Washington Ashwell, entrevista 22-07-2005.

9. Luis Verón, entrevista 23-08-2005.

10. Jorge Rubiani, entrevista 27-07-2005.

11. Jaime Grau, entrevista 04-08-2005, su especialidad es la marina de la guerra contra la Triple Alianza y de la historia de la marina paraguaya.

12. Washington Ashwell, entrevista 22-07-2005.

uniformes, armas, objetos en general, documentos, cartas de madrinas de guerra, etc., que hace infinitamente imposible acceder a todas ellas.

El Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos tiene una Biblioteca del Centro Paraguayo de Documentación social y una publicación periódica: *Revista del Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos*, con más de 35 años de continua aparición. El Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, cuya revista *Suplemento Antropológico* cumplió en el 2005 cuarenta años de continua aparición. Ha editado también la Revista *Estudios Paraguayos* bajo la Dirección del Dr. Adriano Irala Burgos, dedicada a la historia general y paraguaya en especial, suspendida actualmente. Cuenta con una biblioteca.

El Archivo y Biblioteca de los Padres Salesianos, bajo la dirección del P. Carlos A. Heyn. El Archivo de los Padres Oblatos de María Inmaculada. El Archivo y Biblioteca de la Iglesia Anglicana en Paraguay, por sus misiones evangelizadoras entre los indígenas en el Chaco de preguerra.

Para la música y la danza paraguaya del siglo XIX, se destacan las recientes investigaciones de Luis Szarán¹ y Celia Ruiz de Domínguez², respectivamente, sin olvidar a los grandes investigadores y músicos que les precedieron como Manuel Mosqueira, Juan Max Boettner, Mauricio Cardozo Ocampos, Julian Rejala, Cayo Sila Godoy entre otros.

Para la música popular del siglo XX, un archivo privado y casi único en Paraguay es de Félix Trujillo, fundador de la Revista *Ocara Poty cue mi*, «... durante la Guerra del Chaco... miles de ejemplares fueron enviados para alentar a los combatientes en el frente»³.

Mario Rubén Álvarez⁴, ha publicado en el diario *Ultima Hora*, las vicisitudes de las composiciones populares de distintos autores, hoy editadas en cuatro volúmenes. De Víctor Barrios Rojas⁵ son las recopilaciones de «compuestos», algunos recreando temas de la Guerra Grande.

1. Luis Szarán (1997), *Diccionario de la música en el Paraguay*, Asunción: s.e., 1997, p. 507; y Luis Szarán (2000), *Paraguay siglo XIX: Los Años dorados*, Asunción, 2000, Cd grabado en base a la recopilación de Luis Sazarán de la Partitura de la Gran Polea Militar «El 10 de Noviembre» y de la Caja de Música de Colección Fundación Carlos A. Pusineri Scala.

2. Celia Ruiz de Domínguez (2000), *Danzas tradicionales paraguayas: Método de enseñanza. Reseña histórica de la danza en el Paraguay y nociones sobre el folklore*, 3ª ed, Asunción, 2000, p. 318.

3. *Ibidem*, p. 413.

4. Mario Rubén Álvarez (2003/04), *Las Voces de la memoria: Historia de canciones populares paraguayas*, Asunción, 4 vols., ver Sitio web: www.musicaparaguaya.org.py.

5. Víctor Barrios Rojas (2002), *Motivos populares tradicionales del Paraguay*, Asunción: Fondec/Ateneo de Lengua y Cultura Guaraní, 2002, p. 64, más un Cd.

Música, bandas y músicos en la Guerra del Chaco: Herminio Jiménez, Emiliano R. Fernández, P. Ernesto Pérez Acosta, Darío Gómez Serrato, Julián Alarcón, César Medina, etc.

Una tesis de Maestría en Letras en curso es la del investigador Lic. Ricardo Pavetti, titulada: *El cancionero épico de Emiliano R. Fernández. Imaginario y simbólica*, abre un nuevo panorama de la historia, frontera con otras ciencias.

Archivos, bibliotecas y colecciones en el interior del País¹

La Entidad Binacional Yacyretá, creó un museo para resguardar los objetos arqueológicos que afloraron con la construcción de la represa y de objetos de la cultura de la zona de Itapúa. Su director, el Lic. Alberto Delvalle², organizó el Museo de la Entidad con dichas colecciones arqueológicas, históricas y de ciencias naturales. También organizó un museo de la Guerra del Chaco en Encarnación con la Unión PeChaco³. Sus miembros donaron documentos, trofeos y objetos personales, incluso condecoraciones.

También la Entidad Binacional Yacyretá, ha restaurado los cuarteles de López de Isla Umbú, Paso de Patria y Humaitá en Ñeembucú.

El Lic. Delvalle⁴ ha comprado en Pilar de un heredero de excombatiente de la Guerra Grande, una colección de 13 láminas con representaciones de la guerra, de grabados pintados del suizo Adolfo Methfessel, quien fue contratado por Estanislao Zeballos⁵ para ilustrar su gran proyecto de escribir la Guerra contra la Triple Alianza en base a testimonios de excombatientes tomados en Asunción, Montevideo y Buenos Aires, entre los años 1887 y 1920, quedando inconclusa a su muerte. Su archivo y «... 25 acuarelas y 11 cepias (sic) de A. Methfessel...», fueron entregadas en donación al Museo Colonial e Histórico de la ciudad de Luján⁶.

1. Ver más bibliotecas en: Pusineri Scala, *op. cit.*, 1995, p. 40 y 71-76.

2. Alberto Delvalle, Director del Museo de la Entidad Binacional Yacyretá en Ayolas, entrevista 12-06-2005.

3. Unión Paraguaya de Ex combatientes de la Guerra del Chaco.

4. *Ibidem*.

5. Cf. Miguel Ángel Cuarterolo (comp.) (2000), *Soldados de la memoria: Imágenes y hombres de la guerra del Paraguay*, Buenos Aires: Planeta. 165 p.

6. CDrom: *Una mirada inédita de las relaciones entre Paraguay y Argentina: Estanislao Zeballos y la Guerra de la Triple Alianza*, vol. I y II, Proyecto FO-AR N° 4869, «Publicación de documentos de la Colección Estanislao Zeballos», Lic. Ramón Rolandi, Director ANA y Dra. Liliana Brezzo, Asesora Técnica, Asunción, 2004, vol. I, Presentación.

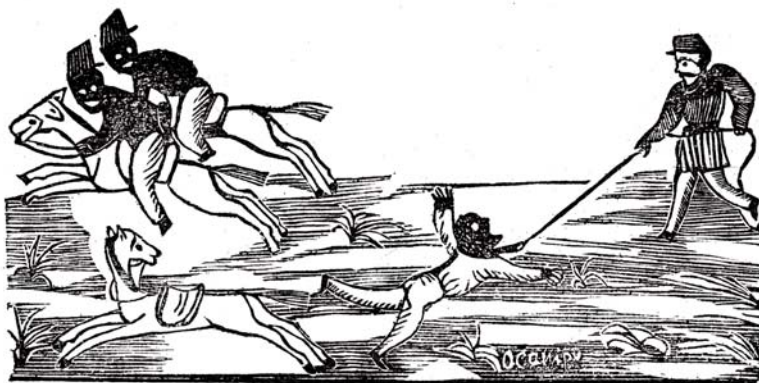
El Museo de la Tierra Guaraní, de la Entidad Binacional Itaipú de Hernandarias, fue recientemente reestructurado.

La Municipalidad de la ciudad de Concepción tienen una biblioteca, archivo y museo histórico.

La ciudad de Villarrica tiene un muy importante Archivo del Obispado de la Diócesis del Guairá y un Museo Municipal.

En el Chaco central, en Filadelfia, el Museo Jakob Unger¹ guarda objetos de la colonización Mennonita y cuenta con un Archivo y Biblioteca.

Reiteramos que este trabajo está incompleto porque no se pudo acceder a tantas bibliotecas y colecciones privadas, o ignoramos tal vez muchos otros centros de documentación, así como bibliotecas o lugares históricos del país y porque no se incluyeron las fuentes iconográficas, las que serán tema de un próximo trabajo.



1. Museo Jakob Unger, Filadelfia, Tríptico Informativo, s/f, s/p.

La guerre du Paraguay à travers la mémoire de ses acteurs

Le projet historiographique d'Estanislao Zeballos

LILIANA BREZZO



Le 1^{er} février 1893 l'*Album de la guerre du Paraguay* commençait à être publié à Buenos Aires sous les auspices de l'Association des Guerriers du Paraguay¹ fondée l'année précédente. Avant d'énumérer les objectifs du journal, son éditeur, le capitaine d'artillerie José Soto, exposait : « *je crois que l'histoire de la guerre du Paraguay n'est pas encore écrite dans tous ses détails. Cette lutte gigantesque de quatre jeunes nations n'a pas encore trouvé son historien et il faudra encore du temps pour que ce drame énorme soit connu dans toutes ses dimensions* ». En fait, la publication ne s'était pas fixée pour but de raconter l'événement

Traduction avec l'aide de Patricia Amatiello.

1. Institution créée en 1892 ayant pour but principal le secours et l'aide aux vétérans qui ne recevaient pas d'aide de l'État et secourir les veuves, les orphelins et les invalides de la guerre, puisque – comme on expliquait dans les premiers tirages de l'Album –, « *c'est une vérité humiliante et cruelle que le gouvernement argentin n'a pas encore appris à éviter la nudité ou la famine du citoyen qui a laissé dans la tranchée le bras avec quoi se procurer le pain.* » L'Association était présidée par le général Joaquín Viejobueno, 1^{er} Vice-président le colonel Juan C. Boer, 2^e Vice-président le colonel José María Morales, secrétaires le capitaine José C. Soto et le colonel Faustino Miñones, trésorier le colonel Ernesto Rodríguez, 2^e trésorier le lieutenant-colonel Luis N. Basail. Parmi les membres de l'association, il y avait

(à qui on donnait le concept de « croisade libératrice ») mais de « collectionner sous forme de galerie de portraits ceux des participants, les armes utilisées, les uniformes qu'ils portaient, les moyens de transport dont ils disposaient à l'époque, la vue des camps qu'ils occupèrent [...] les marais, les fleuves, les forêts qui ont été traversés, et qui seront une source d'informations pour le biographe ou l'historien, permettant de présenter aux générations futures le cadre complet de cette guerre-là, les causes qui l'ont motivées, les sacrifices imposés aux nations de l'Alliance, son action libératrice et les bénéfices octroyés à la civilisation et à la liberté de cette partie de l'Amérique »¹. Dans cette première publication l'avocat et écrivain Estanislao Zeballos a écrit un article intitulé « Combat naval du Riachuelo », rédigé sur la base du témoignage qu'il avait recueilli à partir des archives privées du capitaine de vaisseau Bernardino Guastavino, qui occupait le poste de pilote du vaisseau *Amazonas* au cours de l'épisode armé². Dans l'article, Zeballos avançait que ce texte faisait partie d'une œuvre majeure qu'il était en train de préparer et qui s'appellerait *La politique internationale du Río de la Plata et la guerre du Paraguay*. Celui-ci constituait le premier de quelques articles qu'il inséra dans les pages de *l'Album* et les seules dans lesquelles il communiqua les résultats provisoires d'un projet historiographique né en 1884 et qu'il allait poursuivre jusqu'à sa mort survenue en 1923, sans avoir pu lui donner une forme définitive et complète.

L'article ci-dessous expose une recherche en cours. Il se situe dans le cadre d'un travail d'analyse historiographique aspirant à montrer le contexte dans lequel Estanislao Zeballos conçut son histoire de la guerre. L'analyse

le général Luis María Campos, le général José Ignacio Garmendia, le sergent-major Antonio M. Silva, le colonel Juan José Castro, le colonel Remigio Gil, le lieutenant-colonel Melitón Panelo, le général Lonrenzo Winter. Comme membres suppléants : le colonel Abraham Walker, le commodore Rafael Blanco, le colonel Carlos Smith et le colonel Manuel Fernández Oro. L'association avait des relations avec son équivalent brésilien, le Club de Protection des Volontaires et Honorables Officiers de l'Armée, dirigé par José J. Ramos Ferreira.

1. *Album de la Guerre du Paraguay*, Buenos Aires, 1^{er} février 1893, n° 1. La publication paraissait tous les 15 jours, de 1893 à 1896, il y eut au total 44 parutions. Elle comptait des abonnés argentins et uruguayens.

2. Estanislao Zeballos fit la connaissance de Bernardino Guastavino en 1882, mais il ne recueillit pas son témoignage personnel. Cela eut lieu en 1888, après le décès de Guastavino, quand il obtint de la famille du pilote le Journal de Navigation et la représentation du combat du Riachuelo, peinte par lui : « l'unique et authentique cadre de ce qui est arrivé dans ce combat ». *Album de la Guerre du Paraguay*, op. cit., 01-02-1893. Zeballos le qualifie comme le meilleur pilote présent pendant la guerre. Museo y Archivo Histórico Militar, Col. Juan Bautista Gill Aguinaga, Sección Estanislao Zeballos (dorénavant SEZ), Informes de Santiago Guidici, 1888.

porte sur les arguments principaux qu'il développa sur l'événement et présente quelques considérations sur la manière de Zeballos de faire de l'histoire. Ce dernier point constitue selon nous, son aspect le plus original. Autrement dit, la recherche a pour principal objectif d'étudier l'argumentation sur l'origine et le déroulement de la guerre des acteurs et des témoins de l'événement.

UN PROJET D'HISTOIRE INHABITUEL

Les premiers récits de la guerre du Paraguay virent le jour sous les décombes, il s'agit de trois témoignages d'étrangers l'ayant vécue du côté paraguayen : l'ingénieur anglais George Thompson, qui a publié *The War in Paraguay* (1869)¹; George Frederick Masterman, pharmacien de la santé militaire paraguayenne qui rédigea *Seven eventful years in Paraguay* (1870)² et le Ministre américain auprès du gouvernement de Francisco Solano López, M Charles A. Washburn, qui écrivit *The History of Paraguay* (1871)³.

Seulement une décennie plus tard, de brefs récits parurent, fondés sur des souvenirs singuliers, par exemple, ceux de l'argentin José Ignacio Garmendia : *Bataille de Sauce* (1883) et *Bataille de Píkisiry* (1884). Le plus remarquable de ces récits – et aussi des récits rédigés pour l'enseignement de l'histoire –, c'est que la guerre, dans l'Argentine de la fin du XIX^e siècle, connaissait une interprétation convergente : dans tous les cas, l'événement

1. George Thompson (1869), *The War in Paraguay : With a historical sketch of the country and its people and notes upon the military engineering of the war*, London : Longmans, Green, and co., 1869, x+347 p. ; trad. esp. de D. Lewis & A. Estrada : *La Guerra del Paraguay : Acompañada de un bosquejo histórico del país y con notas sobre la ingeniería militar de la guerra*, Buenos Aires : Imprenta Americana, 1869, 384+cxxviii+viii p. Thompson arriva au Paraguay en 1858 et servit le gouvernement jusqu'au 30 décembre 1868 quand il devint prisonnier des Alliés à Angostura après la bataille de Itá Ybaté, lorsque l'armée paraguayenne fut détruite. En 1871, il rentra au Paraguay et le président Jovellanos lui confia la direction des voies ferrées jusqu'à son décès en 1876.

2. George Frederick Masterman (1869), *Seven eventful years in Paraguay : Une narrative of personal experience among the Paraguayans*, London : Low, son, and Marston, 1869, xv+356 p. ; trad. esp. : *Siete años de aventuras en el Paraguay*, Buenos Aires : Imprenta Americana, 1870, 501 p. Masterman était à Asunción en 1861, pour devenir pharmacien principal de l'armée.

3. Charles A. Washburn (1871), *The History of Paraguay : With notes of personal observations and reminiscences of diplomacy under difficulties*, Boston : Lee and Shepard, 1871, 2 vols. ; trad. esp. : *Historia del Paraguay : Con notas y observaciones personales y reminiscencias de algunas dificultades diplomáticas*, Buenos Aires : Impresores con tipos de propiedad de la Revista del Paraguay, 1892/98, 3 vols.

s'expliquait comme une réponse à l'agression du maréchal López – l'unique responsable – et à ses ambitions démesurées pour dominer la région ; l'heureux résultat de l'affrontement était la libération du peuple paraguayen du système barbare imposé par les gouvernements tyraniques qui l'avaient isolé des nations civilisées¹. Jusqu'alors, les œuvres appartenant à ce contexte n'avaient pas été produites dans le but de réaliser une histoire générale de cette guerre.

Pour pouvoir expliquer les raisons, les motifs qui auraient incité Zeballos à penser son projet historiographique, on peut tenir compte des données suivantes. Né dans la ville de Rosario (province de Santa Fe) le 27 juillet 1854, il abandonna bientôt sa ville natale pour être admis au collège national de Buenos Aires, institution fondée par le général Bartolomé Mitre. Dans ces salles de classe il connut et se lia d'amitié au futur président paraguayen, Emilio Aceval, du même âge que lui et avec lequel (et avec d'autres camarades de classe) ils constituèrent le groupe de collégiens *Los Muchachos* partageant l'édition du journal *El Colegial*. Les initiatives de ces adolescents ont coïncidé avec le développement de la guerre qui impliquait les deux pays. À propos de ces années-là et en rapport avec cet événement, Zeballos écrivait un peu plus tard : « *bataillons et divisions formés dans les différentes régions et provinces qui marchaient, l'éclat des armes, la vibration des musiques martiales, touchèrent profondément mon esprit et déterminèrent des sentiments qui ne s'évanouirent plus jamais* ». En 1869 Zeballos connut le Paraguay. L'armée argentine venait d'occuper Asunción. Il y rendit visite à de la famille et des amis. Je logeai, racontait-il quelques années

1. On peut aussi constater dans José Manuel Estrada (1865), *Ensayo histórico sobre la revolución de los comuneros del Paraguay en el siglo XVIII*, Buenos Aires : Imprenta de la Nación Argentina, 1865, x+366 p., seguido de un apéndice sobre la decadencia del Paraguay y la guerra de 1865 ; Vicente Fidel López (1896), *Historia argentina*, Buenos Aires, 1896 ; Mariano Pelliza (1897), *Historia argentina*, Buenos Aires, 1897, les deux derniers, textes didascaliques. Le même *Album de la Guerra del Paraguay* montre, dans son contenu, la même argumentation ; ainsi on peut lire, par exemple, l'article élogieux dédié au Colonel Juan Francisco Decoud, Paraguayen, commandant de la « légion paraguayenne », appartenant à l'armée argentine pendant la guerre contre le Paraguay. Dans cet écrit on peut lire que « *il existait une communion d'idées solidaires, de nobles aspirations, entre les Argentins et les Paraguayens libéraux, et la guerre proclamée ne s'adressait pas contre ce peuple vaillant et malheureux mais contre le tyran qui l'opressait* » (Buenos Aires, le 15 février 1893, n° 2). Dans le même genre aussi, on peut lire dans le numéro 3 de l'*Album* nommé, du 1^{er} mars 1893 : « *la guerre du Paraguay fut un berceau et un tombeau. Elle tua un despotisme, tua une monarchie et elle créa les deux Républiques qui manquaient dans l'harmonie de l'Amérique. Par sa vertu, l'Amérique est aujourd'hui la terre de la République depuis le détroit de Magellan jusqu'au sein du golfe du Mexique, et par sa vertu il s'agit déjà d'un dogme, en elle-même, que ne sont plus possibles les dictatures à vie et les tyrannies héréditaires* ».

plus tard, « dans une ville solitaire, où on ne trouvait que des soldats. Il manquait les habitants et les familles ! Dans chaque foyer ouvert tout grand, avec le mobilier traditionnel de l'aristocratie paraguayenne à la portée de qui le voulait, il flottait un nuage infini de désolation, d'angoisse, de mort [...] qui toucha profondément mon âme d'enfant. Je sentis alors de la pitié et de l'amour pour ce peuple martyr qui quand l'armée argentine campait dans la Trinidad, errait et se battait encore pour sa patrie, durant une croisade homérique qui s'acheva dans la forêt de l'Amambay ! [...] C'est alors que j'ai commencé à aimer le Paraguay et je réclame pour moi l'honneur d'avoir été fidèle à mes impressions d'enfant. Depuis ce moment, quand j'avais à peine 14 ans et que je ne connaissais pas les raisons de la guerre, je me proposai de l'étudier, de connaître ses causes, de me renseigner sur les conséquences et d'examiner les responsabilités pour les deux peuples »¹.

En 1872, lorsqu'il étudiait le droit à l'Universidad de Buenos Aires, Zeballos prononça sa première conférence publique sur la politique extérieure argentine, intitulée : *El tratado de la Alianza*. La référence à cet exposé n'est pas accessoire, puisque le centre de sa démonstration fut une objection catégorique à l'esprit du traité et à la politique de l'Alliance patronnée, selon lui, par le Brésil. Pour Zeballos, l'Argentine n'aurait pas dû être parmi les pays signataires du traité de 1865, car « il aurait mieux valu à cette époque ne pas prendre partie, de sorte qu'il fut plus facile d'éviter un grand danger ». Il tirait la conclusion que la « sagacité brésilienne » portait la responsabilité d'avoir provoqué le conflit avec le gouvernement paraguayen, car « le Brésil a semé des maux plus ou moins considérables et les négociations diplomatiques postérieures à la guerre étaient dans une impasse »².

À 20 ans, jeune avocat bénéficiant d'une célébrité précoce, il assumait la direction du journal *La Prensa*. Il commença à ce moment-là une carrière publique active et ininterrompue : député national de la capitale fédérale et de la province de Santa Fe, président de la *Sociedad Rural Argentina*, ministre des Affaires étrangères, professeur et recteur de la faculté de droit de l'Université de Buenos Aires.

1. Cf. *Revista de Derecho, Historia y Letras*, Buenos Aires, 1907, n° 30.

2. Il faisait référence à la mission diplomatique de Manuel Quintana à Asunción qui avait pour objectif de parvenir aux accords définitifs de paix, questions limitrophes et commerce. On considéra cette année-là qu'elle avait échoué (la mission) et que la question des limites avec le Paraguay présageait que ce problème formerait le noeud gordien des négociations d'après-guerre.

Aimant voyager, et étant donné son intérêt pour les études géographiques et ethnographiques, Zeballos commença aussi à écrire et à publier une série de récits descriptifs et de chroniques de ses explorations de diverses régions de l'Argentine qui obtinrent un grand succès littéraire¹. À partir de ces thèmes, il entama une correspondance avec Bartolomé Mitre². La lecture de cet échange explique qu'en 1884 Zeballos avait prévu un programme pour développer une recherche historique sur la guerre du Paraguay incluant les antécédents, le déroulement militaire et les conséquences politiques. Cette année-là, Mitre lui écrivait : « *comme je vous l'ai fait dire par un ami, je ne pense pas écrire l'histoire de la campagne du Paraguay et même si je me proposais de réunir tous les éléments auxquels elle se réfère, j'estimerais très agréable de savoir que vous vous êtes décidé à entreprendre ce travail* »³. En 1886, Zeballos soumit à Bartolomé Mitre son plan complet : « *en attendant que vous veuillez me communiquer franchement les observations que le plan vous suggère* »⁴. Il prévoyait 12 tomes :

Tome 1. Le Paraguay : Notice historique, sociale, politique et descriptive du Paraguay⁵.

Tome 2. Politique du Río de la Plata : étude des relations de gouvernement du Brésil, de la Bolivie et du Río de la Plata, depuis l'indépendance en présentant « *les facteurs accumulés tout au long des relations qui intervinrent dans la grande rupture de 1865* ».

Tome 3. La Triple Alliance : causes immédiates de la guerre et de l'union des puissances. Étude critique du traité d'alliance et des polémiques à son origine.

Tome 4. Campagne de Mato Grosso : historique du mouvement politique et militaire du Paraguay. Rupture avec le Brésil. Expédition de Mato

1. Parmi les plus importantes, on peut compter *Estudio Geológico sobre la provincia de Buenos Aires : Una excursión orillando el río de la Matanza* (1876) ; *Informe sobre el túmulo prehistórico de Campana* (1878), *La Conquista de las 15.000 leguas* (1878), *Descripción amena de la República Argentina* : le premier tome de cette série fut *Viaje al país de los araucanos* (1881), le deuxième *Viaje a la región del Trigo* (1883), *Viaje a través de las Cabañas* (1888). On trouve aussi *Calfulcurá y la dinastía de los piedra* (1884), *Painé o la dinastía de los zorros* (1886), *Cancionero Popular* (1905).

2. *Correspondencia literaria, histórica y política del general Mitre*, Buenos Aires, 1912, tome 3.

3. Musée Enrique Udaondo, Buenos Aires, Archive Estanislao Zeballos (dorénavant AEZ), carton 136, Buenos Aires, le 13 mai 1884.

4. AEZ, carton 136, Buenos Aires, le 13 mai 1884.

5. Le ministre argentin résidant à Asunción en 1888, Martín García Merou lui fournit un cahier dans lequel le représentant diplomatique avait rédigé une synthèse de l'histoire du Paraguay jusqu'à l'après-guerre. Dans SEZ, classeur N° 121.

Grosso. Combats navals et terrestres. La retraite des forces brésiliennes. Reconquête des positions perdues. Avantages obtenus par le Paraguay. Situation des provinces brésiliennes de l'Alto Paraguay.

Tome 5. Campagne vers l'Uruguay : invasion paraguayenne à Misiones, Corrientes et Río Grande. Situation du Brésil. Situation militaire et politique de la République argentine. Défense de Corrientes. Concordia. Urquiza. Opérations dans le Río Grande et dans l'Uruguay. Yatay. Uruguayana.

Tome 6. Le Paso de la Patria : marche des armées alliées à travers Corrientes. Étude de Corrientes durant l'invasion ennemie. L'armée paraguayenne envahisseuse. Combat du Riachuelo. Les Alliés sur le Paraná. Cuevas. Le pouvoir des Alliés. Paso de la Patria.

Tome 7. Campagne des marais : débarquement à Itapurú. Combats. Camp de López. Marais Bellaco. Batailles rangées. Lagune Piris. Deuxième ligne ennemie et combats de juillet. Positions des deux armées. Curuzú. Chemin dégagé. Entretien avec López. Marche sur Curupaytí.

Tome 8. Humaitá : grands ouvrages défensifs de l'ennemi. Nature favorable. Assaut de Curupaytí. Campagne sur le Chaco. Opérations dans le fleuve. Reddition de Humaitá. Concentration de López à Angostura et Cerro León.

Tome 9. Campagne de Itá Yvaté : division des Alliés, les Argentins face à Angostura, marche de l'armée brésilienne à travers le Chaco, opérations d'escouades, débarquement, combats, bataille de Itá Yvaté, résultat critique de la campagne. Appel des Argentins, victoire, fuite de López, le Paraguay pendant la guerre.

Tome 10. Campagne des cordillères : quelques mouvements et opérations jusqu'à la mort du tyran. Conclusion de la guerre.

Tome 11. La paix : étude des traités et des négociations qui l'ont précédée.

Tome 12. Atlas historico-géographique¹.

Comment réaliser ce programme ? Quelle méthodologie adopter pour un tel projet demandant la collecte de matériaux considérables ?

Zeballos n'a pas explicité les raisons qui le menèrent à choisir une démarche qui reposait sur le fait de suivre « *la marche des armées, de*

1. Musée Mitre (dorénavant MM), Buenos Aires, Archive inédit, AIII C26 C3 n° 7663. L'Atlas attira immédiatement l'attention non seulement de Mitre mais de tous ceux qui avaient participé à la guerre en tant que géographes et cartographes. Parmi le courrier échangé entre Mitre et Zeballos, il y a une lettre du lieutenant-colonel d'ingénieurs Roberto Chodaciewicz à Mitre, datée du 2 mars 1886 à Corrientes, exprimant un vif intérêt à propos du projet de l'Atlas et il cite quelques publications en rapport avec ce sujet. Chodaciewicz avait participé au conflit armé du côté argentin.

Uruguayana à Paso de los Libres en Uruguay, et de là jusqu'au fleuve Paraná puis à Asunción à travers les champs de bataille, des forêts, des marais et des forteresses, témoins silencieux ; tout cela dans le but de recueillir les impressions de la vérité sur le théâtre même des opérations, avec la conscience impartiale de l'écrivain qui respecte les deux combattants »¹ ; peut-être faudrait-il voir, dans le choix de cette option, la trajectoire du voyage et des explorations géographiques.

Pour la collecte des matériaux pour son œuvre, Zeballos réalisa deux voyages qu'il nomma « Théâtre de la Guerre » : le premier en avril 1887, et le deuxième le même mois de l'année suivante. Le premier eut pour objectif de les recueillir sur les champs de bataille de Corrientes à Humaitá, en parcourant Itapirú, Tuyutí, Boquerón, Paso Pucú, Tuyu Cué et Curupaytí. Tout d'abord il parcourut la ville de Goya (dans la province de Corrientes) à partir du 10 avril 1887. En plus de la grande et minutieuse description topographique de la zone, on découvre avec grand intérêt ses impressions sur les particularités de cette localité de 12 000 habitants. Il la définit comme un noyau de riches fermiers bénéficiant de la prospérité des champs, permettant le développement d'un grand centre commercial. Le Goyano (habitant de Goya) – décrivait Zeballos – « *croit que sa ville est plus élégante, riche et cultivée que la ville de Corrientes, capitale de la province, il se vante que les personnes cultivées de Goya ne parlent pas le guaraní, parmi d'autres manifestations de cette mentalité* »². De là, il poursuivit le chemin de l'armée alliée – par terre – depuis Paso de los Libres, à travers la province de Corrientes, jusqu'à Paso de la Patria. Le 23 avril 1887 il se trouvait déjà à Libres. Le lendemain, il parcourut le champ de bataille de Yatay, accompagné du docteur Ernesto Quesada et par José Luis Madariaga, ancien gouverneur et ancien député de la province de Corrientes. Sur ce lieu, Zeballos notait par exemple que pendant la guerre il y avait 80 maisons de commerce, alors qu'« *aujourd'hui on n'en compte que 20* ». De même, en 1865 la garde nationale comptait 500 hommes pour défendre l'honneur national, en revanche en 1887 « *on ne trouve [plus] que 50 soldats* » ; le nombre de maisons inhabitées « *est énorme et son port très délabré* ». En revanche, la ville d'Uruguayana, disait-il est prospère, « *elle grandit*

1. Le même Zeballos relata vingt ans plus tard ses impressions à l'occasion d'un hommage à la délégation paraguayenne à Buenos Aires. Dans *Revista de Derecho, Historia y Letras*, Buenos Aires, 1907, n° 30.

2. SEZ, classeur 141.

et accumule des richesses, elle domine le commerce d'Uruguay. La plupart des maisons de commerce de Libres, tous ses hôtels, ses cafés, ses maisons de billard, ses salons de coiffure, quelques familles même émigrèrent à Uruguayana avec leurs meubles. La décadence ahurissante de Libres depuis 1865 est due à la négligence avec laquelle le gouvernement argentin conserva la rive du fleuve Uruguay : sans ressources, sans bureaux, les villages en ruines de la rive uruguayenne demeurèrent un foyer perpétuel de nombreuses conspirations »¹.

Paso de la Patria, situé face au confluent des fleuves Paraná et Paraguay, était devenu en 1872 un marché local, peuplé par la population qui suivait l'armée alliée. En 1887 la localité comptait 500 habitants. C'est là que Zeballos prit la déposition du lieutenant de la garde nationale Pedro Alaman, qui avait fait toute la campagne sous les ordres du colonel Nicolás Ocampo. Précédant ce témoignage, Zeballos précisa : « *lieutenant Alaman, homme de la campagne sachant lire et écrire, n'est pas un esprit vulgaire. Doté de la sagesse caractéristique du gaucho argentin, il a toujours vécu en cotoyant des personnes cultivées et il possède du bon sens et une sensibilité qui donnent de l'intérêt et de l'importance à ses propos* ». Selon sa propre description, après avoir recueilli les données, Zeballos prit un canoë et par ce moyen il arriva, avec un groupe de camarades de voyage qui lui servait de guide, à une pointe de terre qui avançait dans le fleuve : « *il s'agissait du bastion d'Itapirú, entouré de quantité de mitraille cassée de l'escadron brésilien, qui s'entassait encore là* ». Ensuite, ils passèrent à cheval par Paso Pucú, s'acheminant vers Estero Bellaco. Le chemin, poursuit le récit de Zeballos, était sablonneux, le terrain devenait un immense dos de baleine étendu entre deux eaux. Là, le capitaine Rufino Godoy, qui le guidait, il avait fait la guerre sous les ordres du général Nicolás Ocampo, s'exclama : « *celui-ci, c'est le champ de bataille de Tuyutí, le plus grand, le plus ensanglanté, le plus lugubre des champs de bataille de l'Amérique du Sud". On pouvait y trouver l'orangerie de Flores, où il y avait l'avant-garde des Orientaux avec les braves, les soldats invincibles de Palleja, l'artillerie de Viejobueno et on pouvait encore voir des piles artistiques de balles, comme si elles s'offraient encore à la main vibrante de l'artilleur furieux ; on pouvait aussi y trouver les orangers du quartier général du président Mitre, et sur la lagune Piris les*

1. SEZ, classeur 141.

lignes brésiliennes semblaient toujours présentes. À droite, en tournant vers Tuyu Cué, les cavaleries héroïques de Corrientes allaient paître, on les considérait comme cousines germaines de celles du Paraguay ». Zeballos, au galop, voulut monter sur la hauteur et dominer les lignes noires, les grandes tranchées paraguayennes qui se voyaient au nord du marais : « arrivé sur le coteau, disait-il, s'est présenté à mon âme le spectacle le plus émouvant, solennel et douloureux que je me souviens avoir vu. Deux lieues couvertes de croix et sur ces croix des suaires blancs flottaient au vent dans cette effrayante solitude. Il s'agissait des témoignages très tendres – des larmes montèrent à mes yeux forts – de l'amour des femmes paraguayennes qui tous les ans, le 24 mai, viennent de tous les coins de la République en pèlerinage attendrissant, pour couronner de toiles fines brodées par leurs mains affectueuses, les ossuaires des morts brûlés, où gisent les cendres de ceux que leur propre sang anima, en des tas anonymes »¹. À Curupaytí, dernière étape de ce premier voyage, il rencontra le capitaine Godoy. Celui-ci avait, après la guerre acheté une parcelle de terre – il résidait parmi les anciennes tranchées. Il lui raconta les superstitions et des phénomènes en relation avec la guerre, que l'écrivain consigna avec détails dans un rapport intitulé « Humaitá »².

Le second voyage sur le théâtre de la guerre le ramena à Asunción. À la fin du mois de mars 1888, Zeballos achevait de mettre au point son départ de Buenos Aires. Il reste une lettre du docteur Adolfo Carranza, qui remplissait la fonction de secrétaire de la Légation argentine au Paraguay. Dans cette missive il lui indiquait les témoignages qu'il considérait être les plus importants à recueillir dans cette ville : « *Je dois vous recommander pour que vous tentiez de rencontrer les personnes suivantes, car je considère qu'elles détiennent les informations les plus importantes et qu'il s'agit des acteurs les plus éminents : le général Caballero, le général Escobar, le général Meza, le général Duarte, le général Delgado, les colonels Oviedo, Aveiro, Solalinde, Decoud, le Père Maíz, Román, Saguier, Cirilo Solalinde, Miranda. N'oubliez pas de demander au docteur Acebal les mémoires de don José Falcón. Le Román auquel je me réfère, même s'il s'agit d'un ivrogne, peut vous fournir des renseignements très intéressants sur l'expédition à Coimbra et le général Delgado sur l'émigration des familles vers l'intérieur du pays, lorsque Asunción fut évacuée. Je pense que vous devez rester au*

1. *Revista de Derecho, Historia y Letras*, art.cit., Buenos Aires, 1907, n° 30.

2. SEZ, classeur 141.

moins un mois, afin de pouvoir tout fouiller comme il faut et de terminer ce travail. Surtout, je vous signale José Segundo Decoud, d'une manière particulière, qui par sa position, ses connaissances et son éducation, vous servira d'une manière satisfaisante. C'est quelqu'un que vous saurez apprécier et que je souhaiterais que vous cultiviez. Entre nous, je dois vous dire que c'est le premier homme de ce pays »¹.

Zeballos prit un billet pour le *Cosmos*, qui faisait le trajet Asunción/Buenos Aires, sous la direction de Santiago Giudice, marin italien, résident argentin, et avec qui l'écrivain parla largement pendant les cinq journées sur le fleuve Paraguay, en regardant les berges, pendant ce temps-là ils examinèrent deux fois le site de la bataille navale du Riachuelo. Sur le *Cosmos*, il recueillit également les déclarations du colonel Manuel Reina, adjoint du général Nicanor Cáceres, qui lui offrit des détails très intéressants sur le combat Pehuajó-Corrales.

La présence de Zeballos à Asunción n'est pas demeurée inaperçue dans les sphères politiques et diplomatiques. L'écrivain paraguayen Juan Silvano Godoy demanda au colonel Aveiro : « *Mon bel ami : Je voudrais savoir si vous pourriez m'accompagner cette première nuit pour avertir monsieur Zeballos – si vous me faites le plaisir – que vous êtes prêt et que par conséquent il peut nous attendre aujourd'hui de 6 à 7 h pm* »². Et Juana C. Resquín, veuve du général Francisco Resquín répondit à l'invitation que l'écrivain lui avait fait parvenir par l'intermédiaire de José Mernes : « *on m'a informé de la demande du docteur Zeballos concernant quelques notes que feu mon mari avait écrites sur notre guerre. Je regrette énormément ne pas pouvoir satisfaire à vos désirs et ceux de ce monsieur parce que j'ai déjà remis ces papiers à mon compère, le général Caballero. C'est là où vous devez vous adresser, et je crois qu'il vous sera facile de vous mettre au courant du contenu. Nous avons des informations, que ce monsieur Zeballos est une personne illustre, c'est pour nous une satisfaction la garantie de savoir qu'il va faire l'histoire de notre guerre nationale, en séparant ce qui appartient aux caprices d'un homme de la valeur légendaire d'un peuple* »³.

De sa propre initiative, le président Patricio Escobar décida de convoquer tous les chefs et d'autres personnes qui auraient accompli un rôle

1. SEZ, classeur 136.

2. SEZ, classeur 149.

3. Ibidem.

important à côté de López pour organiser une réunion, chez, lui afin de raviver leurs souvenirs et de présenter à Zeballos une mémoire militaire des événements, en plus des autres conversations privées sur la guerre que Zeballos avait eu avec ces acteurs¹. Zeballos quitta Asunción le 21 avril. Au moment de son embarquement, Juan Crisóstomo Centurión lui donna une page de sa propre main, avec la composition et les caractéristiques de l'escadre paraguayenne². Quelques jours plus tard, le 28 avril, le général Bernardino Caballero lui écrivit pour lui annoncer qu'il lui adressait le *Mémoire* par le biais du colonel Salvañach, c'est-à-dire les « notes » de feu le général Resquín avec la prière de « ne pas prendre en compte les commentaires sur les survivants qui apparaissent dans le *Mémoire*, mais d'en extraire les renseignements dont il avait besoin pour l'histoire qu'il écrivait »³. Le 25 avril, Zeballos était rentré à Buenos Aires, il informait Mitre que son voyage avait été « extrêmement fructueux », et de l'état d'esprit positif de tous ceux qu'il avait rencontré : « tous les chefs survivants du drame de Cerro Corá, et d'autres, sont venus me voir en arrivant à Asunción, même de très loin, invités par le général Escobar, l'actuel président. Les généraux Duarte, Caballero et Delgado, les colonels Meza, Centurión, Aveiro, le secrétaire de López pendant toute la guerre, l'homme que tous les Paraguayens m'indiquent comme la source première et le propriétaire des grands secrets, qui est malade et qui deviendra bientôt muet, aide de camp et homme de confiance de López, commandant en chef le 31 janvier à Corrales, le 10 et le 11 juillet à Yatay Corá, dans le Potrero Sauce et lors de quelques autres engagements remarquables. Gill, capitaine de frégate, l'implacable artilleur de Curupaytí »⁴. En résumé, 1 400 pages de papier grand format, pleines, quelques plans, les mémoires inédits de Resquín⁵, des portraits, toutes les médailles de López, tel fut le résultat de ce second voyage sur le théâtre de la guerre, en plus de la connaissance exacte du terrain et du croquis qu'il avait réalisé. Au mois de mars 1889, Zeballos voyagea aussi à Montevideo, pour prendre contact avec les parents du général Venancio Flores et du pilote Bernardino Guastavino, afin de recueillir également des documents privés

1. SEZ, classeur 130.

2. SEZ, classeur 118.

3. SEZ, classeur 131.

4. MM, Archive inédit, AIIC26C3 N° 7665. De Estanislao Zeballos à Bartolomé Mitre, Buenos Aires, le 27 avril 1888.

5. SEZ, classeur 131.

et des rapports personnels du docteur Ildefonso García Lagos¹ et du docteur Joaquín Requena.

Au cours des années suivantes, Zeballos accrût sa documentation avec d'autres témoignages provenant du côté paraguayen, comme par exemple, les mémoires recueillis des lèvres du colonel Centurión à Buenos Aires, les rapports du docteur Ángel Peña, secrétaire du général Caballero, la notice des services militaires du sergent Pedro Duarte, le journal de bord complet du chirurgien-major Guillermo Stewart, des lettres de Enrique Solano López, les mémoires de Madame Concepción Domecq de Decoud, épouse du colonel Juan Francisco Decoud et mère de José Segundo Decoud ; ainsi que de ceux qui luttèrent dans l'armée argentine comme par exemple les généraux Luis María Campos, Pedro P. Pico et Eduardo Racedo ; les capitaines Martín Viñates et Benjamín Sastre ; les colonels Manuel Reina et Juan Carlos Boer.

À la fin du XIX^e siècle, de nouveaux récits de guerre furent publiés, émanant d'autres acteurs, par exemple les *Mémoires* du colonel Juan Crisóstomo Centurión², les *Faits historiques sur la guerre du Paraguay*, du général Francisco Isidoro Resquín³, les écrits de Gregorio Benítes, les *Annales diplomatique et militaire de la guerre du Paraguay, Guerre du Paraguay, Premières batailles*⁴.

Zeballos cultiva avant, pendant et après avoir visité Asunción pour son projet historiographique une abondante amitié avec des intellectuels et des responsables politiques de ce pays, comme on peut le vérifier en parcourant sa correspondance inédite, parmi lesquels on trouve Enrique Solano López, Blas Garay⁵, et le jeune écrivain Manuel Domínguez qui publia la première fois son œuvre « Raíces Guaraníes » dans la *Revista de Derecho, Historia y Letras*⁶, fondée et dirigée par Zeballos. En 1908, par exemple quand celui-ci apprit que l'Argentin laissait le ministère des Affaires étrangères, il lui écrivit :

1. Rapports qui pour Zeballos n'ont pas de crédibilité parce qu'ils proviennent d'une personne « incolore et insipide », dans SEZ, Classeur 141.

2. Juan Crisóstomo Centurión (1894), *Memorias o sean Reminiscencias históricas sobre la Guerra del Paraguay*. - Buenos Aires : J.A. Berra, 1894, 4 vols.

3. Francisco Isidoro Resquín (1875), *Datos históricos sobre la guerra del Paraguay contra la Triple Alianza*, Buenos Aires : Compañía Sud-Americana de Billetes de Banco, 1895, 188 p.

4. Gregorio Benítes (1906), *Anales diplomático y militar de la guerra del Paraguay*, Asunción : Muñoz hnos., 1906, 2 vols. ; Gregorio Benítes, *Guerra del Paraguay : Las Primeras batallas contra la Triple Alianza*, Asunción : Talleres Gráficos del Estado, 1919, 289 p.

5. AEZ, carton 231, le 15 mai 1896.

6. AEZ, carton 241, Asunción, le 11 septembre 1908.

« Vous reviendrez à vos activités littéraires. Terminez, s'il vous plaît, cette histoire de la guerre du Paraguay, affaire digne de votre plume brillante ! »¹

Mais Zeballos mourut en 1923 en laissant son projet inachevé².

LE RÉCIT QUI NE FUT PAS HISTOIRE

La première œuvre en Argentine avec un programme similaire à celui prévu par Zeballos, fut celle que le colonel Juan Beverina commença à publier en 1921, bien que le développement de la guerre fût orienté et limité aux actions militaires³. Comme nous le signalions un peu plus haut, excepté les articles publiés dans *l'Album de la Guerre* du Paraguay, il ne nous a pas été possible de trouver d'autres textes dans lesquels Zeballos aurait publié des résultats partiels de sa recherche, on peut donc conclure que son projet resta arrêté à l'étape de la compilation documentaire.

Qu'est-il advenu de tout le corpus narratif recueilli par l'écrivain, c'est-à-dire de toute la série de mémoires, récits et notes personnelles recueillis directement des lèvres d'acteurs et de témoins argentins, paraguayens et uruguayens, des portraits écrits par l'écrivain, au sujet de ses informateurs, des descriptions des sites parcourus (villes, campagnes, fleuves), des matériaux plus qu'abondants et inédits qu'il avait fait copier provenant des archives du ministère des Affaires étrangères et du courrier échangé en rapport avec le projet ? En 1929, comme il manquait la sanction d'une loi par

1. AEZ, carton, 241, Asunción, le 25 juin 1908.

2. Dans les milieux intellectuels et académiques de l'Argentine et du Paraguay on connaissait les travaux de Zeballos en préparation de la rédaction de son histoire de la guerre. En effet, dans le tome de la *Revista de Derecho, Historia y Letras*, consacrée à la mémoire de son directeur immédiatement après sa mort, Ignacio Garmendia fait savoir dans un bref article que Zeballos, « dans ces derniers temps, même malade, il se dédiait avec plus d'acharnement au livre sur la guerre du Paraguay, qu'il laisse fatalement inachevé, et pour lequel je lui ai prêté mon album pictural sur le conflit ». Rodolfo Rivarola aussi dans le même numéro : « Tout le monde sait que dans ses archives il reste une très abondante documentation historique et que dans ses écrits inédits il y a une œuvre étendue, de plusieurs volumes, l'histoire de cette campagne militaire-là et de ses conséquences politiques ».

3. Juan Beverina (1921), *La Guerra del Paraguay : Las Operaciones de la guerra en territorio argentino y brasileño*, Buenos Aires : Ferrari hnos., 1921. Le développement des opérations militaires reste raconté dans sept tomes en mettant l'accent sur les opérations menées en territoire argentin et brésilien. Bien que son contemporain, Beverina ne cite pas le projet de Zeballos.

laquelle l'État argentin pouvait acheter sa bibliothèque – qui réunissait autour de 30 000 volumes – et ses archives, le fils de Zeballos fut obligé de vendre aux enchères quelques-uns des biens de son père comme par exemple des livres, des meubles et des collections de cartes. En ce qui concerne les archives, composées de 318 cartons avec de la documentation privée et des matériaux diplomatiques, il décida de les confier provisoirement au Musée colonial et historique de la ville de Luján (province de Buenos Aires). En 1934, la succession de Zeballos donna définitivement les archives, en ajoutant l'Atlas Historique, 25 aquarelles et 11 sépias de A. Methfessel, un Atlas Topographique, 20 plans et 289 photographies parmi lesquelles on trouvait 15 vues de la guerre du Paraguay de chefs et de personnages argentins. Cependant, la série de mémoires, récits et notes de protagonistes de la guerre de la Triple Alliance qu'il avait recueillis pour la rédaction de son histoire avaient été inclus dans la vente aux enchères et achetés par le paraguayen Juan Bautista Gill Aguinaga, dont les archives particulières, fonds extraordinaire, furent léguées après sa mort, en 1982, à l'État paraguayen¹.

L'étude et l'analyse des documents réunis par Zeballos, que nous avons trouvés jusqu'à présent dans des classeurs d'Asunción et de Buenos Aires, permettent d'avancer quelques résultats : 1°) On peut affirmer qu'il s'agit du premier projet en Argentine d'une histoire générale de la guerre ; 2°) Que dans cette compilation de témoignages, il apparaît une multiplicité d'acteurs en plus des militaires : des témoins civils, des femmes, nationaux et étrangers, ce qui présente également une multiplicité de mémoires ; 3°) Que l'emphase de Zeballos dans la collecte de témoignages provenant du côté paraguayen extériorise une nouvelle sensibilité, celle de faire une histoire respectueuse, en situant le vainqueur et le vaincu sur le même plan historiographique, mais en éloignant en même temps le processus d'héroïsation.

Pour cette synthèse d'urgence, on pourrait conclure que l'étude des matériaux de Zeballos présente aujourd'hui une grande potentialité pour une meilleure compréhension de la guerre du Paraguay, car il s'agit d'une part des témoignages des acteurs et d'autre part en raison de son importance proprement dite sur le plan historiographique.

1. Par le décret n° 37142 du 28 décembre 1982, le gouvernement accepta la donation de Madame Alice Ayala de Gill Aguinaga, consistant en une collection de pièces de monnaie, d'anciens documents et de livres. Gill Aguinaga avait légalisé la donation par acte authentique du 10 novembre 1982.

ANNEXE

Liste des mémoires, des rapports, des récits et des entretiens réalisés par E. Zeballos pour son *Historia de la guerra del Paraguay*, recueillis jusqu'à présent et dont l'analyse avance.

ACTEURS PARAGUAYENS

1. Renseignements recueillis des lèvres du colonel Juan Crisóstomo Centurión
2. Rapports du Dr. Ángel Peña
3. Rapports du Père Fidel Maíz
4. Défense de son rôle envoyé à Estanislao Zeballos par le Père Fidel Maíz
5. Mémoires du docteur José Segundo Decoud, ministre des Affaires étrangères du Paraguay
6. Lettres envoyées à Estanislao Zeballos par Enrique Solano López
7. Mémoires de Madame Concepción Domecq de Decoud
8. Mémoires et souvenirs du sergent majeur Pedro Duarte, accompagnés du croquis de la bataille de Yatay
9. Mémoires de la guerre du Paraguay par le général Patricio Escobar
10. Mémoires de la guerre du Paraguay du général Bernardino Caballero
11. Rapports du sergent-major Julián N. Godoy
12. Rapports du capitaine de frégate Pedro V. Gill
13. Rapports du capitaine Remigio Cabral
14. Lettre de Bernardino Caballero à Estanislao Zeballos
15. Lettre du colonel Juan Crisóstomo Centurión.
16. Notes de ma biographie pour mes enfants, par le capitaine de vaisseau Romualdo Núñez (copie)
17. Portrait de l'auditeur de guerre Juan Bautista del Valle (copie)
18. Lettre du général Bernardino Caballero à Estanislao Zeballos.
19. Souvenir de la bataille du Riachuelo, par le colonel Juan Crisóstomo Centurión.

ACTEURS ARGENTINS

20. Souvenir de la campagne du Paraguay, par Cándido López
21. Conversation avec le général Luis María Campos
22. Rapports du capitaine Martín Viñates

23. Mémoires de José N. Alsina
24. Déposition du lieutenant de gardes nationales Pedro Alaman
25. Dépositions du colonel Manuel Reina
26. Rapports du capitaine Benjamín Sastre
27. Notes du colonel Juan Carlos Boer
28. Dépositions de José Luis Madariaga
29. Témoignage du général Pedro P. Pico
30. Renseignements du général Eduardo Racedo
31. Rapports de Manuel Vallejos
32. Rapports du pilote Antonio Valentino
33. Récits du Dr. Juan B. Ambrosetti
34. Lettre de Martín García Merou à Estanislao Zeballos
35. Lettre de Adolfo Carranza à Estanislao Zeballos, 1888

ACTEURS URUGUAYENS

36. Souvenirs de la guerre, par le sergent-major Justiniano Salvañach
37. Rapports du Dr. Joaquín Requena
38. Témoignage du Dr. Juan José Herrera
39. Rapports du Dr. Ildefonso García Lagos
40. Entretien avec la famille du général Venancio Flores

TÉMOINS ÉTRANGERS

41. Dépositions du vice-consul français résidant à Paso de los Libres, Auguste Parmentier
42. Dépositions de Jean Baptiste Verdier, fermier de Paso de los Libres
43. Dépositions de Santiago Guidice
44. Journal de bord du chirurgien major de l'armée paraguayenne Guillermo Stewart.

DESCRIPTIONS

45. Description de la ville de Goya, par Estanislao Zeballos
46. Description de la zone de Humaitá, par Estanislao Zeballos
47. Description de Uruguayana, par Estanislao Zeballos
48. Description de la bataille de Corrientes, par Estanislao Zeballos

La guerre de la Triple Alliance dans la littérature paraguayenne

MAR LANGA PIZARRO



La guerre de la Triple Alliance est une de celles qui a suscité le plus de passions. Aujourd'hui encore, quelqu'un qui se rend au Paraguay aura l'occasion de vérifier à quel point une lutte qui s'est déroulée il y a presque un siècle et demi se poursuit au travers des monuments, des noms des rues, des conversations des gens, des thèmes des publications. Dans une telle atmosphère, il n'est pas étrange qu'un auteur soit à l'origine d'une œuvre vouée à la défense des acteurs de cette guerre, discrédités par une autre œuvre. Tel est le but déclaré de Mario Vidal dans *Alianza para la muerte*, dont la publication a été annoncée en juillet 2005, pour réfuter les thèses que Francisco Doratioto expose dans l'essai *Maldita Guerra*¹. Je dis que ce n'est pas étrange, parce que tout rapprochement sans une vénération que beaucoup considèrent indispensable, peut susciter des commentaires difficilement compréhensibles dans un autre contexte. Lily Tuck, gagnante du « Prix national du livre » aux États-Unis en

1. Francisco Doratioto (2002), *Maldita guerra : Nova história da Guerra do Paraguai*, São Paulo : Companhia das Letras, 2002, 617 p.; trad. esp. de Juan Ferguson : *Maldita guerra : Nueva historia de la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires : Emecé, 2004, 637 p.

2004 avec *The News from Paraguay*¹, a même dû subir des jeux de mots obscènes sur son nom de famille. Ainsi, la version digitale d'*ABC Color* du 8 février 2005 suggérait : « *Il conviendrait de changer la consonne initiale du nom de famille de l'auteur par un "F" »*² et n'hésitait pas à qualifier le roman de « *lascif et de faible qualité* », bien que faisant remarquer : « *La narration est agile, avec quelques réminiscences de Hemingway [...] On la lit avec intérêt [...] Elle est fluide, intéressante, agréable* ». Bien que cette critique rende compte du fait que Tuck « *affirme s'être fondée sur des livres écrits par quelques étrangers contemporains de ces événements [...] en mettant l'accent sur le fait que l'œuvre est une "fiction historique"* », cela n'empêche pas le journaliste de conclure de la façon suivante : « *L'holocauste du peuple paraguayen ne peut pas être traité avec tant de légèreté [...] Dans l'œuvre, les scènes d'excessive cruauté ou d'érotisme sont particulièrement mises en avant* ». Le lendemain, le même journal rendait compte des réactions institutionnelles : la ministre paraguayenne de l'Éducation affirmait que le livre était une insulte au pays parce qu'il « *blesse notre histoire et notre dignité* ». Et elle ajoutait même : « *L'ambassadeur de France s'est empressé de me confirmer que Lily Tuck n'est pas française, mais américaine, et qu'elle écrit en anglais. Le président Duarte Frutos a aussi été très préoccupé* ».

Le 10 février, *ABC Color* annonçait l'arrivée de Tuck au Paraguay, invitée par une agence paraguayenne de tourisme qui alléguait que tout n'était pas négatif dans le roman « *[qui] découvre aussi la beauté impressionnante de cette terre [...] de nos coutumes, comme le maté, le tereré, le ñandutí. Il parle extrêmement bien de la harpe, de la chipa, de la sopa paraguaya. Il présente aussi un Francisco Solano López parlant couramment quatre langues, un grand connaisseur de la musique [...] ; avec une grande confiance en soi, il a obtenu [...] que le Paraguay soit considéré comme un pays progressiste et respecté. Il parle très bien de Carlos Antonio López, du docteur Francia [...] Il dit expressément : "les soldats paraguayens ont combattu avec un grand courage jusqu'à la mort"* ». En défense de l'auteur, Jorge Rubiani faisait part de ses appréciations positives : « *Il faut prendre The News from Paraguay pour ce que c'est : un roman, et pas une œuvre historique* ». Par conséquent, je considère que les défauts de ce roman doivent être appréciés

1. Lily Tuck (2004), *The News from Paraguay : A Novel*, New York : Harper Collins, 2004, 248 p. ; trad. esp. par Rita Da Costa : *Noticias desde Paraguay*, Barcelona : Grijalbo, 2005, 333 p.

2. Cette traduction, comme toutes les autres, est mienne.

comme tels : ceux qui voulaient le dénoncer n'auraient eu qu'à dire qu'il manque de rythme et souffre de défauts de construction, qu'il tombe dans les clichés et dans l'arrogance, qu'il fourmille d'erreurs et manifeste son ignorance du pays.

Un dernier exemple trouvé dans la presse récente : le 25 juillet 2005, le site Web du journal *Última Hora* parlait de l'hommage à López à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de celui-ci. Les participants ne se sont pas contentés de mettre en valeur « le patriotisme et le nationalisme du maréchal », mais ils ont exprimé leur désir que « les générations futures de Paraguayens se montrent des héritiers dignes de l'ex-mandataire » et leur espoir que « le gouvernement actuel défende la souveraineté nationale contre les intérêts étrangers », ainsi que López est supposé avoir agi.

LA GUERRE « ROMANTIQUE » ET LA LITTÉRATURE « DE CONSOLATION »

La prégnance de cette guerre dans le Paraguay d'aujourd'hui est le fruit d'une série de circonstances, la première d'entre elles résidant dans la coïncidence de ce conflit avec le moment du développement du Romantisme dans le pays. Cela a facilité le fait que le conflit ait été interprété comme une guerre romantique conduite par un homme charismatique¹.

Pendant la lutte, ni les journaux paraguayens ni ceux des Alliés n'ont hésité à manier l'insulte contre l'adversaire. Mais une différence de taille résida dans le fait que, tandis qu'une partie de la presse alliée s'opposait à la guerre, celle du Paraguay était intégralement aux ordres : « on ne publiait pas une ligne sans [la] censure préalable [de López] ». Cela explique, au moins partiellement, le ton des compositions destinées à encourager les troupes et à chanter les louanges du maréchal. On trouve un exemple de cette première fonction dans ce fragment d'*Hymne de la patrie*, de Natalicio Talavera (1839-1867) :

1. En outre, entre les représentants de la première étape du Romantisme paraguayen, on trouve Francisco Solano López lui-même. Jacinto Vicencio, dans son livre *La Tiranía de Francisco Solano López*, reprend des poèmes attribués au maréchal par quelques-uns qui ont survécu à la guerre. Concepción Leyes de Cháves en transcrit deux dans son roman historique (1957), *Madame Lynch y Solano López*, Buenos Aires : Péuser, 1957, p. 89-90 et 327.

*¡Paraguayos!, ¡corred a la gloria!
y colmad vuestra patria de honor
inscribiendo, al luchar, en la historia
nuevos tintes de noble valor.
El feroz y cobarde enemigo
que cien veces tembló a nuestra vista
viene audaz a buscar la conquista
de la tierra que el cielo nos dio*¹.

La seconde fonction de ces textes est aisément observable dans ce poème anonyme dédié à López pour le jour de son anniversaire, et paru dans le journal bimensuel *Cabichuí* le 24 juillet 1868 :

*¡El veinticuatro de Julio!
¡Día célebre e inmortal!
¡Que al mundo por Dios fue dado!
¡Un héroe sin igual! [...]
Es el día que la Patria
¡Recibió a su Salvador! [...]
¡Don Francisco Solano López!
¡Nuestro Invicto Mariscal!
Los bárbaros enemigos
De nuestra dichosa paz
Pactaron en feroz guerra
La muerte del Paraguay [...]
Nuestro honor y nuestras glorias,
Nuestra vida y dignidad,
La fama de nuestra Patria,
Su grandeza y libertad:
Todo, todo lo debemos
¡A ese Genio tutelar!
¡A ese brazo de Dios vivo!
¡Nuestro Invicto Mariscal!*²

1. Siforiano Buzó (1959), *Índice de la poesía paraguaya*, Asunción : Nizza, 1959, p. 34. La traduction pourrait être : « Paraguayens !, courez à la gloire !/et comblez votre patrie d'honneur/en inscrivant dans l'histoire, quand vous combattez,/nouvelles encre de noble valeur./L'ennemi, féroce et lâche,/qui a tremblé cent fois à notre vue/vient audacieux chercher la conquête/de la terre que le ciel nous a donné ».

2. « Le vingt-quatre juillet !/jour célèbre et immortel !/dans lequel Dieu a donné au monde !/un héros sans égal ! [...] C'est le jour que la Patrie/a reçu son Sauveur ! [...] Monsieur Francisco Solano López!/ Notre Maréchal Invaincu !/Les ennemis barbares/de notre paix heureuse/ont pactisé dans une guerre féroce/le décès du Paraguay [...]/Notre honneur et nos gloires,/notre vie et notre dignité,/la renommée de

Une guerre qui dressait le Paraguay contre l'alliance de l'Argentine, du Brésil et de l'Uruguay ne pouvait que mener à la défaite et à la destruction du Paraguay. En août 1869, le gouvernement provisoire déclara López « traître à la patrie ». Il devenait dès lors nécessaire de régler les comptes avec le passé, de reconstruire le pays et de lui restituer la confiance et la fierté perdues. C'est dans cette perspective qu'est née la littérature appelée « de consolation », inaugurée par l'espagnol Victoriano Abente (1846-1935), qui arriva au Paraguay en 1869. Parmi les représentants de cette littérature, on trouve Enrique D. Parodi (1857-1917), auteur d'histoires de mœurs parues dans la *Revista Paraguaya*, publication qu'il a fondée et dirigée à Buenos Aires. Il est ainsi l'auteur du poème *Patria* :

*¡Patria, diosa querida de mi culto,
compendio de mi amor y mi esperanza;
cuna del patriotismo y la hidalguía [...]
Y allí, en la soledad de la hecatombe
los brazos sobre el pecho, abandonada,
esperas como Lázaro el mensaje,
la voz potente que te diga: ¡marcha!*¹

Quant au poète et narrateur Adriano Mateu Aguiar (1859-1913), il a inclus des chroniques romancées dans la série *Episodios militares de la guerra contra la Triple Alianza* (1898), où des personnages fictifs rapportent des faits de guerre. Dans son poème *Memoria de Patria*, Aguiar dit :

*Soy hijo de ese pueblo que en la lucha no se abate
y muere en el combate sin exhalar un ¡ay!. [...]
¡Cinco años de exterminio! Por fin la hueste fiera
luchó por vez postrera allá, en Cerro Corá,
y López, su caudillo, envuelto en la matanza
al bote de una lanza rodó al Aquidabán*².

notre Patrie,/Sa grandeur et sa liberté:/Tout, tout nous lui devons/À ce Génie tutélaire !/À ce bras de Dieu vif !/Notre Maréchal Invaincu ! ».

1. Siforiano Buzó, *op. cit.*, 1959, p. 40-43. La traduction pourrait être : « Patrie, chère déesse de mon culte,/abrégé de mon amour et de mon espoir ;/berceau du patriotisme et de la noblesse [...]/Et là, dans la solitude de l'hécatombe/les bras sur la poitrine, abandonnée,/tu attends, comme Lazare, le message,/la voix puissante qui te dit : marche ! ».

2. Siforiano Buzó, *op. cit.*, 1959, p. 46-48. Possible traduction : « Je suis le fils de ce peuple qui dans la lutte n'est pas abaissé / et qui mort dans le combat sans lâcher un "aïe !" [...]/Cinq années d'extermination !

Pour terminer ce bref coup d'œil sur la littérature de consolation, voici une partie du poème *Al Paraguay*, de Venancio López (1862-1926) :

*Levanta, patria mía, tu lívida cabeza
y mira los escombros de tu poder de ayer;
levántate y contempla la huella de grandeza
que sublimes héroes dejaron caer*¹.

LE COURS DE LA MYSTIFICATION

C'est dans cette atmosphère, aux environs de 1900, qu'est apparue dans le pays la première génération d'intellectuels plus préoccupée de réfléchir sur l'histoire que de créer des œuvres de fiction. Un de ses membres, Cecilio Báez (1862-1941), a publié dans *El Cívico* une série d'articles dans lesquels il accusait le maréchal López d'être le responsable des maux du Paraguay. Sa *Lettre à la jeunesse* de 1902 (reproduite dans son livre *La tiranía en el Paraguay*, 1903) affirmait que la vérité et l'éducation étaient les seuls espoirs du Paraguay :

... la verdad debe decirse aun contra el crédito del propio país, porque esa es la manera de servirle y de corregir sus errores.

¿Qué mal hay en decir que el despotismo ha embrutecido al pueblo paraguayo, anulando su sentido moral y su sentido político?

¿Qué mal hay en decir que el tirano López ha acometido al Brasil y la Argentina sin causa justificada, acarreado al país su ruina y el exterminio de sus habitantes? [...]

Debemos educar al pueblo para no volver a caer bajo el yugo del despotismo².

Finalment l'armée qui se battait comme un forcené/a combattu par la dernière fois, là-bas, à Cerro Corá,/et López, son capitaine, entouré dans le massacre/d'un coup de lance tomba à l'Aquidabán. »

1. « Lève, ma patrie, ta tête livide/et regarde les déchets de ton pouvoir d'hier;/lève-toi et contemple la trace de la grandeur/que des héros sublimes ont laissée tomber. »

2. « On doit dire la vérité, même contre le crédit du propre pays, parce que celle-là est la manière de lui servir et de corriger ses erreurs. Quel mal y a-t-il à dire que le despotisme a abruti le peuple paraguayen, en annulant son sens moral et son sens politique ? Quel mal à dire que López le tyran a attaqué le Brésil et l'Argentine sans cause justifiée, et a apporté au pays sa ruine et l'extermination de ses habitants ? [...] Nous devons instruire le peuple pour ne pas tomber à nouveau sous le joug du despotisme. »

Contre ces affirmations, la voix de Juan O'Leary (1879-1969) s'est élevée. O'Leary, un autre membre de cette génération de 1900, qui avait été élève de Báez, avait dénoncé la cruauté du maréchal, dont sa propre famille avait eu à souffrir. López avait ainsi emprisonné le premier mari de sa mère, un juge ayant prononcé une sentence qui n'avait pas plu au président. Sa mère fut ensuite exilée et obligée d'entreprendre un voyage dans lequel sont morts les plus jeunes enfants de ce mariage. À partir de 1902, après avoir connu un des fils de López¹, O'Leary changea d'attitude : il se revendiqua des héros de la patrie dans des œuvres comme *Historia de la Guerra de la Triple Alianza* (1912), *Nuestra epopeya* (1919), *El mariscal Solano López* (1925) et *Apostolado patriótico* (1930), dans lesquelles il exalte la figure de López et la valeur montrée par son peuple pendant la lutte. Comme Claude Castro l'a écrit :

Al principio, la versión triunfalista de los acontecimientos de 1861-1870 propuesta por O'Leary no consigue muchos adeptos. Es todavía difícil, dada la proximidad temporal del conflicto, manipular la historia. Una parte de la población, que ha vivido los acontecimientos directamente, tiene su propia visión de la guerra².

La campagne argentine qui a justifié la guerre de la Triple Alliance comme une lutte de la civilisation contre la barbarie de López³ a poussé beaucoup d'intellectuels paraguayens à défendre leur pays : Anselmo Jover Peralta (1895-1970) a écrit des poèmes modernistes consacrés à Francia et à López ; et le français Jean-Paul Casabianca (1865 ?-1960 ?), qui a été professeur au Paraguay, s'est associé dans sa poésie à l'entreprise de glorification (*Oda*, 1903 ; *Le Maréchal López*, 1921). Ces revendications ont été déjà dénoncées le 1^{er} mars 1920 dans l'éditorial de *El Libéral* :

1. Dans la décennie 1880, le fils du maréchal López et d'Elisa Lynch, Enrique Solano López, est retourné au Paraguay dans le but de réclamer les possessions que sa mère avait obtenues au Paraguay. Bien qu'il ait manqué dans cette mission, O'Leary l'a aidé dans sa seconde tâche : réhabiliter la mémoire de son père. Enrique Solano López est devenu sénateur élu du parti colorado en 1917.

2. Claude Castro (1997), *Historia y ficción : "Caballero" de Guido Rodríguez Alcalá*, Asunción : Don Bosco, 1997, p. 35. L'idée est : « Au commencement, la version triomphaliste des événements de 1864-1870 proposée par O'Leary n'obtient pas beaucoup d'adeptes. Il est encore difficile, étant donnée la proximité du conflit, de manipuler l'histoire. Une partie de la population, qui a vécu les événements directement ayant sa vision propre de la guerre ».

3. La phrase qui a qualifié la guerre de la Triple Alliance comme « *une guerre de civilisation contre la barbarie* » est de l'auteur et politicien argentin Faustino Sarmiento, mais elle a été adoptée presque comme un slogan par l'ensemble des Alliés.

Este hombre [Solano López], más que tal, una fiera abrasada de ambiciones desatadas, de instintos carniceros, sensual, codicioso y pusilánime, arrastró tras de sí, hasta el exterminio, a su pueblo, noble, sufrido, valeroso [...] hay compatriotas que se proponen glorificar a este protervo, presentándolo como modelo de gobernante y conductor de pueblos [...] pero esta pretensión absurda sólo se cifra y fundamenta en la necesidad [...] de forjar un ser superior, legendario, epónimo para inculcar [...] el sentimiento del nacionalismo de cuño tiranófilo¹.

Selon les « revendicateurs », le pays de la période précédant la guerre était une nation puissante et heureuse qui a été détruite pour ne pas être soumise aux intérêts britanniques. Ainsi, Manuel Domínguez (1868-1935) a soutenu que, dans le Paraguay des López, « *il n'y avait pas une seule famille sans maison [...] Dans le domaine de l'instruction, [le Paraguay] avait dépassé l'Europe et l'Amérique [...]. Il était le seul pays sud-américain qui n'était pas en état de banqueroute, le seul avec une monnaie saine [...]. La production d'aucune nation américaine n'égalait la sienne.* »² Des recherches postérieures³ ne permettent plus d'avancer de telles affirmations. Pendant l'entrevue qu'il a accordée à Laura Bado pour la revue *La Nación* (le 13 juillet 1997), Guido Rodríguez Alcalá affirmait : « *Jusqu'en 1870, le Paraguay était un exportateur d'herbe, de tabac, de bois et de cuir. C'est-à-dire de matières premières. C'était un pays très en retard. [...] Il était plus prospère durant l'époque coloniale.* »

La thèse révisionniste affirme que la Grande-Bretagne a financé la Triple Alliance parce que l'indépendance paraguayenne freinait ses intérêts économiques. Toutefois, durant les années précédant la guerre, les relations entre les deux pays pouvaient être qualifiées d'excellentes. La Grande-Bretagne était non seulement le principal fournisseur d'armes et de techniciens du Paraguay, mais, « *au milieu des années cinquante [du XIX^e siècle], on estime*

1. « Cet homme (Solano López), plus que cela, une bête féroce brûlée d'ambitions déliées, d'instincts carnassiers, sensuel, avide et pusillanime, a entraîné, jusqu'à l'extermination, son peuple, noble, souffert, courageux [...] il y a des compatriotes qui se proposent de glorifier ce pervers, en le présentant comme un modèle de dirigeant et conducteur de peuples [...] mais cette prétention absurde est seulement basée et fondée dans la nécessité [...] de forger un être supérieur, légendaire, éponyme pour inculquer [...] le sentiment du nationalisme de marque philyrannique. »

2. Manuel Domínguez (1934), « El Paraguay, lo que fue, lo que es y lo que será », in : *Guarania*, Asunción, 20 novembre 1934.

3. Voir les travaux de Thomas Whigham (1991), *The Politics of river trade : Tradition and development in the Upper Plata, 1780-1870*, Albuquerque : University of New Mexico, 1991, xviii+274 p. ; et *La Yerba mate del Paraguay, 1780-1870*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, 1991, 152 p.

que la Grande-Bretagne fournissait 75 % des importations paraguayennes [...]. Dans un premier temps, l'intérêt officiel et privé britannique n'a pas été de pousser à la guerre, mais de l'éviter [...]. La presse britannique [...] adopta une attitude [...] généralement en défense de la position paraguayenne »¹.

Ces faits ont peu importé à ceux qui se sont donnés pour objectif de créer une image du pays dont les habitants pourraient être fiers : « J'ai voulu être, avant tout, l'animateur [...]. Pour restituer à la nationalité sa foi perdue [...] pour la soigner de sa défaite et de son défaitisme », clamait O'Leary dans *Apostolado patriótico*. Et son disciple, Raúl Amaral, dans *Historia de la Triple Alianza*, glorifie le fait que, pour O'Leary,

La historia es [...] una escuela de patriotismo [...] más cerca de la literatura [...] que de la aportación erudita [...]. Prefiere entonces ser cronista a historiador [...] la descripción psicológica o ambiental a las indagaciones de la pura documentología. [...] O'Leary anticipa [...] un vasto movimiento de reivindicación nacional, de revalorización histórica (por lo común denominada revisionismo)².

Comme le même Amaral le reconnaît, il est difficile de tracer les limites entre un essai historique construit sur de telles bases, et une narration fictive des faits. Pour ce qui est de celle qui est délibérément conçue dans un but purement littéraire, il faut rappeler que ses auteurs ont été trois étrangers. Pour le sujet qui nous intéresse, nous nous devons de souligner la contribution de l'argentin Martín de Goycochea Menéndez (1877-1906), qui a séjourné cinq années au Paraguay (de 1901 à 1906), pendant lesquelles il a collaboré à différents journaux, s'est déclaré disciple de O'Leary et s'est consacré à la revendication nationaliste. Ainsi en est-il, par exemple, de certaines des histoires contenues dans *Guaraníes* (1905). *El asta de la bandera* raconte comment un enfant décide de risquer sa vie, d'utiliser son corps comme celui d'une fouine, pour relever le drapeau paraguayen, abattu pendant le bombardement allié à la forteresse d'Humaitá. *La espada rota* présente un légionnaire qui trouve les corps sans vie d'une mère et de ses

1. Juan Carlos Herken & María Giménez (1983), *Gran Bretaña y la guerra de la Triple Alianza*, Asunción : Arte Nuevo, 1983, p. 16-18.

2. « L'histoire est [...] une école de patriotisme [...] plus près de la littérature [...] que de la contribution érudite [...]. Il préfère, alors, être chroniqueur qu'historien [...] la description psychologique ou environnementale aux recherches de la documentation pure [...] O'Leary anticipe [...] un vaste mouvement de revendication nationale, de revalorisation historique (ordinairement appelé révisionnisme) ».

deux fils ; et *La batalla de los muertos* rapporte la confrontation à Curupaytí du point de vue d'un cacique indigène. Le conte poétique *La noche antes – Cerro Corá* décrit de la manière suivante la nuit qui précéda la mort du maréchal :

Ante su deshilachada tienda de campaña, el mariscal contempla su ejército [...] en la noche precursora de la Historia [...]. De sus conciudadanos no quedaba sino un montón informe, un harapo de pueblo [...]. ¡Y aquel señor de naciones, a quien concluían de hostigar sus mismos hermanos de raza [...]; aquel amo de pueblos, ante cuyo camino se prosternaban las multitudes, como ante el paso de un dios; aquel guerrero [...] se sintió inmenso porque se sintió la Patria! [...] Llegaba el día [...] se desplomaban un ideal, una patria, una raza ¹.

Petit à petit, le travail d'O'Leary et de ses disciples a porté ses fruits. Ainsi des souvenirs d'Hugo Rodríguez Alcalá (1917) et de José María Rivarola Matto (1917-1998) :

En la tercera década de este siglo [XX] el lopismo ya se establecía como religión patriótica. En los recreos, [...] no faltaba algún muchachón agresivo y grosero que fuera preguntando a uno y otro escolar: -¿Vos sos lopista o antilopista? El que decía anti se llevaba una trompada ².

Esa época anterior a la Guerra del Chaco [...]. Se usaba leer en voz alta para la audiencia menuda. Entusiasmaban los relatos de las hazañas de la Guerra Grande. Cierta día un oyente más agudo notando que cada batalla se peleaba como nunca y se perdía como siempre preguntó: «¿Pero quién ganó la guerra?» Mi tía [...] vaciló un momento [...]. Esta clase de patriotismo sólido valdría por divisiones

1. Teresa Méndez-Faith (1994), *Breve antología de la literatura paraguaya*, Asunción : El Lector, 1994, p. 158-163. Une possible traduction : « Devant sa tente effilochée, le maréchal contemple son armée [...] dans la nuit qui précède l'Histoire [...]. De ses concitoyens il ne restait qu'une masse informe, un lambeau de peuple [...]. Et ce Seigneur de nations, qui venaient d'harcéler leurs mêmes frères de race [...] ; ce maître de peuples, devant le chemin duquel se prosternaient les multitudes, comme devant le pas d'un dieu ; ce guerrier [...] s'est senti immense parce qu'il s'est senti la Patrie! [...] Le jour arrivait [...] S'effondraient un idéal, une patrie, une race. »

2. Hugo Rodríguez Alcalá (1995), *La Doma del jaguar*, Asunción : El Lector, 1995, p. 117. On pourrait le traduire comme : « Pendant la troisième décennie de ce siècle [XX^e] le lopisme était déjà établi comme une religion patriotique. En récréation, [...] il ne manquait pas un garçon agressif et grossier qui demandait à un écolier ou à un autre : – Tu es lopiste ou antilopiste ? Celui qui disait anti recevait un marron. »

en la guerra que vino después, pero a mí me dejó desconfiado de las verdades de la historia¹.

Entre la fin de la guerre de la Triple Alliance et le début de celle du Chaco, on a façonné une historiographie idéalisée, que Pérez-Maricevich a caractérisée comme « *la ficcionalización de la historia o la historificación de la ficción* »². La nouvelle guerre internationale est devenue une occasion parfaite pour revendiquer la lutte contre la Triple Alliance, pour chercher les similitudes avec le conflit du Chaco et pour essayer d'extraire de tout cela les vertus immanentes du peuple paraguayen. Manuel Domínguez prétendait :

En realidad, el Mariscal fue la personificación fascinante de las virtudes excelsas de su raza, como lo son ahora tantos jefes que en el Chaco, con su voluntad irreductible, están encadenando la victoria. En ellos y en su ejército revive el Mariscal, el espíritu de ese profesor de heroísmo que brindó al Universo una emoción de epopeya y le enseñó cómo [...] se muere por la Patria³.

Si tel est le ton d'une revue culturelle, il n'est pas surprenant que de pareils rapprochements aient été faits – avec encore davantage de motivations et de vigueur – dans les publications destinées à la troupe. La victoire dans la guerre du Chaco a supposé, en outre, un essor du militarisme qui a favorisé les dictatures des décennies suivantes. Et ces mêmes régimes, dans le but de se justifier, ont cherché à se comparer avec les dictateurs du passé (France et les deux López), qu'il convenait donc d'exalter comme des précurseurs.

1. José María Rivarola Matto (1980), *La Belle Époque y otras hadas*, Asunción : Arte Nuevo, 1980, p. 12-14. Voici la traduction : « Cette époque précède la guerre du Chaco [...] on avait l'habitude de lire à haute voix pour les enfants. Les histoires des exploits de la Grande Guerre enthousiasmaient. Un certain jour, un auditeur plus vif, en remarquant que à chaque bataille on se battait comme jamais et que comme toujours l'on perdait, a demandé : "Mais, qui a gagné la guerre ?". Ma tante [...] a hésité un instant [...]. Cette solide leçon de patriotisme valait pour les divisions de la guerre qui vint ensuite, mais moi elle me rendit méfiant quant aux vérités de l'histoire ».

2. Francisco Pérez-Maricevich (1969), *La Poesía y la narrativa en el Paraguay*, Asunción : Centenario, 1969, p. 57.

3. Manuel Domínguez (1935), « El Juramento del héroe », in : *Guaranía*, Asunción, le 20 mars 1935. On pourrait le traduire : « En réalité, le maréchal a été la personification fascinante des vertus éminentes de sa race, comme le sont maintenant tant de chefs qui, dans le Chaco, avec leur volonté irréductible, enchaînent les victoires. En ces derniers et dans leur armée revivent le maréchal, l'esprit de ce maître d'héroïsme qui a offert à l'univers une émouvante épopée et qui lui a enseigné comment [...] on meurt pour la Patrie ».

La guerre de la Triple Alliance a continué à occuper des pages littéraires. En 1919, Teresa Lamas (1887-1975) a gagné le concours de contes de *El Diario* avec une histoire qui rend l'atmosphère des tranchées de Curupaytí (*La vengadora*). Dans sa production postérieure, l'histoire a toujours eu un rôle fondamental, comme le démontre la thématique de son dernier livre de contes, *La casa y su sombra* (1955), où elle inclut *La última salida del dictador* (sur Francia), *Emociones de la Guerra del Chaco*, *Romance del camino* et *Drama de una soledad* (tous les trois sur la guerre du Chaco), et *De aquel viejo dolor*, *Entre las dos hogueras*, *Un sueño marcial* et *Repique de una campana* (tous sur la guerre de la Triple Alliance).

Ercilia López de Blomberg (1865-1963) a dépeint la vie dans le Paraguay de l'après-guerre dans le premier roman connu écrit par une femme paraguayenne : *Don Inca* (1920, publié en 1965), une histoire sentimentale conditionnée par la vision de la guerre de la Triple Alliance en tant qu'épopée héroïque. Et Ana Iris Cháves (1922-1993) a rappelé la mémoire de la guerre de la Triple Alliance dans le roman *Crónica de una familia* (1966), qui montre l'évolution de la pensée des Paraguayens entre 1870 et 1950, en mélangeant des ressources innovatrices – comme le monologue intérieur indirect et l'ellipse – avec l'exaltation du nationalisme, et des trames amoureuses de type romantique.

LA GUERRE DE LA TRIPLE ALLIANCE DANS LA LITTÉRATURE RÉCENTE

Bien que la passion pour l'histoire du plus international des auteurs paraguayens, Augusto Roa Bastos (1917-2005), soit assez connue, il n'est pas superflu de rappeler que son conte *El sonámbulo* (apparu dans la revue *Crisis* en 1975, et développé comme roman en 1976) se centre sur le récit d'un des militaires accusés de trahir López peu avant la fin de la Grande Guerre, le colonel Silvestre Carmona. Comme on le sait, avec *Yo, el Supremo*, Roa a inauguré le roman moderne du dictateur. Il n'y a pas eu d'autres romans historiques paraguayens jusqu'à l'apparition de la première partie de la trilogie de Juan Bautista Rivarola Matto (1933-1991), *Diagonal de sangre* (1986), dans laquelle il s'agit d'analyser la guerre de la Triple Alliance avec une

objectivité digne d'un essai, en se situant à mi-chemin entre les louangeurs et les détracteurs de López, grâce à l'utilisation de multiples sources documentaires. *La isla sin mar* (1987), située durant les premières années de la dictature de Stroessner, analyse le présent comme la continuation de ce qui est arrivé depuis la guerre de la Triple Alliance et met en question la conception révisionniste de l'histoire. *El santo de guatambú* (1988) reconstruit la vie du père Fidel Maíz, à travers la figure d'un personnage inventé : son page, qui apparaît comme témoin de l'étape préalable à la Triple Alliance.

Si Rivarola Matto symbolise le passage de la mythification à une tentative d'objectivité, Guido Rodríguez Alcalá (1946) est le paradigme d'une démythification ironique dans la lignée du « nouveau roman historique hispano-américain » et de ses techniques. *Caballero* (1986) raconte la guerre de la Triple Alliance en dépeignant López comme un lâche paranoïaque obsédé par des conspirations hypothétiques, Bernardino Caballero (fondateur du parti *colorado* et considéré par le révisionnisme comme le successeur de López) comme un *pícaro* servile et un profiteur, et les Alliés comme des incapables, plus intéressés à profiter de la guerre qu'à la gagner. Ainsi, la lutte que les révisionnistes avaient presque transformée en un mythe constitutif est effacée et dégradée.

Même si ce roman n'a pas connu l'issue des œuvres révisionnistes (comme *Facundo Meza y la guerra del Paraguay*, 1997, de Marcelo Galli Romanach), *Caballero* a jeté les bases d'une nouvelle façon de traiter un événement, intéressant encore beaucoup les auteurs locaux. Celui-ci a été abordé ces dernières années selon des perspectives très diverses : de la peinture de la vie quotidienne pendant la guerre de la Triple Alliance et l'analyse de la figure de la fiancée du maréchal (*Pancha*, de Maybell Lebrón, 2000), à la fusion du récit historique et de la trame policière (*Una herencia peligrosa*, de Michael Brunotte, 1993), en passant par le récit de science-fiction qui mélange des personnages du XXII^e siècle avec ceux qui ont vécu la guerre (*El goto*, de José Eduardo Alcazar, 1998), ou par la mise en scène post-moderne qui conditionne toute l'histoire (*El dedo trémulo*, d'Esteban Cabañas, 2002).

Parfois, les œuvres actuelles sur la guerre de la Triple Alliance sont des réécritures de textes plus anciens. Il s'établit ainsi un dialogue intertextuel de voix et contre-voix offrant une intéressante matière à étude. *Caballero* provient de la biographie laudative que O'Leary écrivit sur Bernardino Caballero, *El centauro de Ybycuí* (1970), dont il reprend des passages complets dans un but opposé à celui du biographe. Renée Ferrer (1944) réécrit

dans *Santa (La Seca y otros cuentos, 1986)* le conte de Teresa Lamas, *La vengadora*. Dirma Pardo (1934) a recours à l’Odyssée classique pour montrer le retour à maison de quelques-uns des soldats de López, dans *La odisea del regreso (Verdad y fantasía, 1995)*. Et Helio Vera (1946) fonde un de ses contes les plus impressionnants, *Destinadas (Angola y otros cuentos, 1984)*, sur le témoignage de Dorotea Duprat, publié en 1868, et repris par Guido Rodríguez Alcalá dans *Residentas, destinadas y traidoras (1991)*.

Grâce à la littérature et aux essais du siècle et demi écoulé, nous pouvons suivre comment la représentation de la guerre de la Triple Alliance s’est formée au Paraguay. Symbole de la folie d’un tyran pour quelques-uns, de l’héroïsme d’un peuple pour d’autres, cette lutte reste, pour tous, un sujet brûlant¹.



1. Seulement quelques exemples finaux qui le confirment : Guido Rodríguez Alcalá a été menacé après avoir publié *Caballero* ; les livres scolaires continuent à proposer comme modèles les enfants qui ont permis la fuite de López, en périssant dans la bataille d’Acosta Ñu ; et il n’est pas inhabituel que les pères offrent aux adolescents la lecture d’œuvres sur le sujet, comme rapportait Laura Ramos dans la version digitale de *Clarín* du 3 mai 2005 (www.clarin.com) : « *Cuando tenía once años mis padres decretaron que ya era adulta y me obsequiaron los tres volúmenes de Manuel Gálvez sobre la guerra del Paraguay: Humaitá, Jornadas de agonía y Los caminos de la muerte. Desde la muerte de Beth en el segundo tomo de Mujercitas yo no había llorado tanto. Podría decir que esos fueron los sucesos más dramáticos de mi vida. Las lágrimas como sentido de lo trágico, como género, como cultura* ». (Quand j’avais onze ans, mes parents ont décrété que j’étais déjà adulte et ils m’ont offert les trois volumes de Manuel Gálvez sur la guerre du Paraguay : *Humaitá, Jornadas de agonía* et *Los caminos de la muerte*. Depuis la mort de Beth dans le second volume de *Mujercitas*, je n’avais pas tant pleuré. On pourrait dire que ceux-là ont été les événements les plus dramatiques de ma vie. Les larmes comme sens du tragique, comme genre, comme culture).

L'historiographie brésilienne de la guerre du Paraguay

CRISTINA SCHEIBE WOLFF



atrie libre, ou mourir pour le Brésil ! » Selon l'un des historiens brésiliens les plus respectés, cette phrase de l'hymne de l'indépendance du Brésil, mis en musique par l'empereur Pedro I^{er} en personne en 1822, a pris un nouveau sens, plus intense, avec la guerre du Paraguay (1864-1870) opposant le Paraguay, commandé par la personnalité paradigmatique de Francisco Solano López à la Triple Alliance composée du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay. Pour José Murilo de Carvalho et Pedro Paulo Soares, elle a été la guerre la plus importante de l'histoire du Brésil, apparaissant dans l'historiographie brésilienne de façon très variée¹. Mon intention, dans ce texte, est de montrer comment l'interprétation de la guerre du Paraguay dans l'historiographie brésilienne a été liée aux positions politiques et idéologiques qui ont fortement marqué l'histoire successive du Brésil. En même temps, j'aimerais montrer, aussi, qu'outre l'historiographie spécifique sur la guerre, l'événement apparaît dans de

1. José Murilo de Carvalho & Pedro Paulo Soares (2000), « Brasileiros, uni-vos ! », in : « Brasil 500 », *Folha de São Paulo*, São Paulo, 2000. Disponible sur http://www1.uol.com.br/fol/brasil500/histpar_3.htm.

nombreux thèmes clés discutés dans l'historiographie brésilienne contemporaine comme étant un événement fondamental, notamment en ce qui concerne la participation des militaires à la vie politique républicaine du pays, l'abolition de l'esclavage, les processus de citoyenneté au XIX^e siècle, l'intégration d'immigrants allemands dans le Sud du pays et les relations établies par le Brésil avec ses voisins.

L'HISTORIOGRAPHIE TRADITIONNELLE

Depuis la guerre, beaucoup de choses ont été écrites au Brésil sur les événements et leur interprétation. Le livre le plus connu à propos de la guerre, écrit par un témoin, est certainement la fameuse *Retraite de Laguna* d'Alfredo d'Escragnolle Taunay, publié originellement en français en 1871. Les caractéristiques les plus marquantes de l'historiographie qu'il a inaugurée sont la glorification des militaires brésiliens et une représentation négative de Solano López, rendu responsable du conflit et de ses conséquences. Selon Francisco Doratioto, auteur du dernier ouvrage de référence sur cette question, la génération des militaires de la Triple Alliance rendait responsable Solano López de son déclenchement par l'invasion du Mato Grosso et de ce fait de la destruction de son pays « *par la décision de sacrifier les Paraguayens, même en sachant que la guerre était perdue, au lieu de mettre fin au conflit* ». Pour cet auteur :

De cette génération est née l'historiographie traditionnelle sur la guerre qui a simplifié l'explication du conflit en s'attachant aux caractéristiques personnelles de Solano López, réputé comme ambitieux, tyrannique, voire presque déséquilibré. Cette caractérisation n'était pas loin de la vérité et peut même expliquer certains moments de la guerre, mais non pas son origine et sa dynamique¹.

1. Francisco Doratioto (2002), *Maldita Guerra : Nova história da guerra do Paraguai*, São Paulo : Companhia das Letras, 2002, p. 19

Cette historiographie, aussi, s'est chargée de construire des héros brésiliens du conflit comme le général duc de Caxias, Luís Alves de Lima e Silva (1803-1880), le général marquis de Herval, Manuel Luís Osório (1808-1879), ou l'amiral marquis de Tamandaré, Joaquim Marques Lisboa (1897-1897). Célébrés par l'attribution de leurs noms à des rues, des avenues et des places dans tout le pays, ces militaires, surtout le duc de Caxias, sont devenus des héros nationaux parmi les plus connus du nord au sud du Brésil. Une femme, Jovelita Alves Feitosa, a été représentée comme une sorte de Jeanne d'Arc locale, et a aidé à recruter des hommes pour le corps des « volontaires de la Patrie », pendant la première phase de mobilisation. Finalement, si une femme montrait son patriotisme et son courage en s'enrôlant dans l'armée, vêtue en homme, les hommes qui ne se portaient pas volontaires devaient avoir honte, blessés dans leur orgueil de mâles guerriers, car ils ne se présentaient pas pour lutter contre les infâmes ennemis de la patrie¹.

Des voix discordantes ont toujours existé dans l'historiographie. Doratioto parle de la position des militaires positivistes brésiliens de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e qui rendaient responsable l'Empire brésilien de la déflagration de la guerre, en prenant l'intervention en Uruguay comme son point de départ, au lieu de l'invasion paraguayenne du Mato Grosso². Mais les grands héros étaient des soldats spécialement liés à l'Armée de Terre, ceux-là même célébrés par la République proclamée en 1889, à la suite de l'action menée par des militaires, anciens combattants de la guerre du Paraguay. Lors des événements qui ont marqué le 15 novembre, la guerre du Paraguay a été évoquée dans les différents discours – rapportés dans l'historiographie – rendant légitime la prise de pouvoir par l'armée. D'après Marco Villa : « *Deodoro da Fonseca, commandant les militaires du coup d'État, est entré dans le quartier général et s'est rendu dans la salle où se tenait le cabinet. Il a tenu à rappeler au premier ministre le mépris que, selon lui, les gouvernements civils avaient pour les militaires, lui qui pendant la guerre du Paraguay avait passé trois jours et trois nuits à combattre dans un marécage.* »³

1. Shuma Schumacher & Erico Vital Brasil (orgs.) (2000), *Dicionário Mulheres do Brasil*, Rio de Janeiro : Jorge Zahar, 2000. Une rapide biographie est disponible sur le WEB, site : http://www.rapix.com.br/paginas/valorizando_personalidades.asp?situacao=4.

2. Francisco Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 19.

3. Marco Antônio Villa (2000), « A Batalha republicana », in : « Brasil 500 », *Folha de São Paulo*, São Paulo, 2000. Disponible sur http://www1.uol.com.br/fof/brasil500/histpar_8.htm.

Donc, même si les militaires avaient combattu au Paraguay pour l'Empire, sous le commandement au moins théorique de l'empereur Pedro II, il semble que les circonstances ont doté l'armée d'une position de force qui, certainement avec d'autres facteurs, a amené de nombreux officiers à se penser comme une avant-garde politique. Il est intéressant d'observer qu'à partir de la proclamation de la République, il y a eu de nombreuses occasions au cours desquelles des officiers ont repris cette attitude « avant-gardiste », c'est-à-dire « de coup d'État », où ils ont utilisé le pouvoir de la force armée pour imposer une direction politique au pays, de façon autoritaire, le plus souvent en ayant des relations privilégiées avec les élites émergentes qui se sentaient exclues. Il en a été ainsi lors de la proclamation de la République, en 1889, mais aussi lors de la révolution de 1930 et du coup d'État de 1964.

La guerre du Paraguay et la façon dont elle a été présentée dans l'histoire traditionnelle, a été un événement clé dans la légitimation de l'armée comme institution de défense des intérêts de la nation. Une défense réalisée dans de très mauvaises conditions, car on accusait l'Empire d'envoyer au Paraguay des soldats non préparés au combat, en leur donnant une nourriture de très mauvaise qualité, en les abandonnant aux maladies et à toutes les misères induites par l'éloignement des grands centres et du littoral. José Murilo de Carvalho a déjà montré dans ses études l'importance de la construction de nouveaux symboles nationaux dans la consolidation de la République au Brésil de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, particulièrement sur la revalorisation de Tiradentes en tant que martyr et précurseur des idées républicaines¹. Jusqu'à aujourd'hui, l'anniversaire de la mort de Tiradentes, le 21 avril, est un jour de fête nationale. La guerre du Paraguay, aussi, a été utilisée comme un ensemble important de symboles consolidant la République qui, dans un premier temps a vécu sous la direction de présidents militaires (Deodoro da Fonseca et Floriano Peixoto, tous deux, vétérans de cette guerre), s'affrontant à plusieurs mouvements de révoltes fédéralistes ou monarchistes. Il en fut de même avec leurs successeurs civils, qui ont souvent appelé l'armée pour réprimer des rébellions populaires ou régionales qui contrariaient leurs politiques favorisant le sud-est du pays et la culture exportatrice du café.

1. José Murilo de Carvalho (1990), *A Formação das almas : O Imaginário da República no Brasil*, São Paulo : Companhia das Letras, 1990, 166 p.

DE LA GUERRE DU PARAGUAY À LA DICTATURE MILITAIRE,
L'HISTORIOGRAPHIE DES ANNÉES 1970

L'historiographie traditionnelle présentait la guerre du Paraguay comme un lieu d'expérience de l'Armée brésilienne, lui ayant donné une légitimité historique, lui ayant permis d'assumer un rôle important dans la politique. L'histoire critique et inspirée par le marxisme des années 1970, dans son élan anti-impérialiste, a fini par inverser la polarité de cette interprétation, afin de « délégitimer » le pouvoir militaire. Depuis 1964, le Brésil vivait sous une dictature militaire. Tout ce qui pouvait porter tort à l'image du duc de Caxias, patron de l'armée brésilienne, était considéré comme subversif par les militaires, et à l'opposé comme important pour la révolution, par ceux qui croyaient à la possibilité d'une transformation radicale de la société. Plusieurs auteurs indiquent le livre de l'argentin León Pomer, *La Guerre du Paraguay : grande affaire*, publié en Argentine en 1968 et traduit au Brésil en 1980, comme à l'origine de ce nouveau courant historiographique. León Pomer était professeur à l'Université de Buenos Aires, d'où il fut expulsé en 1977 avant d'être accueilli à l'Université de Campinas, l'une des plus importantes et des plus influentes au Brésil. Le livre, défendait l'idée selon laquelle la motivation principale de la guerre du Paraguay était liée à l'impérialisme anglais dans la région. Le modèle économique et social du Paraguay des López, avec de grandes surfaces de terres publiques et des entreprises d'État, contrariait l'impérialisme anglais. D'autant plus que le Paraguay développait une industrie propre. De ce fait, l'Angleterre aurait prêté les fonds nécessaires au Brésil et à l'Argentine pour qu'ils soutiennent la guerre autant d'années nécessaires à la victoire sur le Paraguay anti-impérialiste et détruisent cette alternative au développement autonome en Amérique du Sud. Cette thèse a été rendue populaire au Brésil, surtout par le livre *Genocide américain : la Guerre du Paraguay* de Julio José Chiavenato¹ et par le livre *best seller* de Eduardo Galeano, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*². Chiavenato, outre le fait de rendre populaire cette image

1. Júlio José Chiavenato (1979), *Genocídio Americano : A Guerra do Paraguai*, São Paulo : Brasiliense, 1979, 188 p.

2. Eduardo Galeano (1971), *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine : Une contre-histoire*, Paris : Plon, 1981.

anti-impérialiste et même héroïque de Solano López (ce qui, d'ailleurs, correspondait à l'image que le dictateur paraguayen Stroessner, pour des raisons diverses, donnait à sa propagande) rendait responsable l'armée brésilienne et, particulièrement, certains de ses commandants et officiers – le comte d'Eu (gendre de l'Empereur) et le duc de Caxias – du massacre d'enfants et de vieillards à la fin du conflit (que l'historiographie traditionnelle attribuait au fanatisme de Solano López), et enfin, de la destruction du Paraguay, lequel aurait représenté une alternative à la voie adoptée par les autres pays d'Amérique Latine. On doit dire que 1979, année de parution de ce livre, a été l'année qui a marqué au Brésil une ouverture vers la transition politique. À ce moment-là, avec la loi d'amnistie des prisonniers politiques et le relâchement de la censure stricte imposée aux *media*, le gouvernement militaire commençait à montrer des signes de changement, la dictature prenant fin en 1985. Le ton de dénonciation de ces livres fit qu'ils ont été beaucoup vendus, lus et crus. Ma génération, qui a été élevée à cette époque-là, a gardé cette image de la guerre du Paraguay. L'affaire des Anglais, le massacre des Paraguayens, la cruauté des militaires et du gouvernement brésiliens. Pis, je pense, c'est l'image que dans toute notre histoire, les personnages latino-américains, López, Pedro II, les soldats des deux cotés, n'étaient que des marionnettes manipulées par les Européens, présentement, les Anglais. Il faut dire aussi, que à ce moment, l'historiographie des années 1960 et 1970, et peut-être même 1980, en raison de la fin de la dictature, était marquée par le contexte international : la décolonisation de nombreux pays africains, la guerre du Viêtnam, la guerre froide. L'impérialisme états-unien perçu comme l'héritier des Anglais en ce domaine, remplissait les pages des journaux, et les discours de tous les leaders politiques de gauche.

Presque trente ans après la publication de son livre, León Pomer a écrit dans la *Folha de São Paulo* : « *La guerre n'a pas été déclenchée par le gouvernement anglais et moi, personnellement, je n'ai pas de preuves comme quoi les chefs d'État britanniques l'aient voulue (en dehors du cadre de leurs sentiments personnels) dans le cadre de la politique de la Plata* »¹. Cependant, l'auteur continue à défendre la responsabilité de la Grande-Bretagne en ce qui concerne l'extension de la guerre grâce aux juteux emprunts concédés

1. León Pomer (2000), « A Chave dos cofres britânicos », in : « Brasil 500 », *Folha de São Paulo*, São Paulo, 2000. Disponible sur http://www1.uol.com.br/fof/brasil500/histpar_6.htm

par des banques britanniques aux gouvernements du Brésil et de l'Argentine. L'auteur attire l'attention, ce qu'il faisait déjà dans son livre, sur l'importance de l'Argentine dans ce conflit. Il considère Mitre et ses alliés comme étant les véritables instigateurs de la guerre, visant la formation de l'État national argentin et le renforcement de sa position politique, en contrepoint de ce qui se passait en Uruguay¹.

DE NOUVELLES PERSPECTIVES HISTORIOGRAPHIQUES

À partir des années 1990, bien que timidement, des nouvelles perspectives sont apparues à propos de l'histoire de la guerre du Paraguay. Peut-être qu'une des explications du caractère tardif de la publication de ces nouveaux travaux et de leur petit nombre malgré l'importance du thème, se trouve justement dans les directions théorico-méthodologiques que l'historiographie brésilienne a suivies au cours des dernières années du XX^e siècle. La nouvelle histoire, privilégiant l'histoire sociale et micro-historique, cherchant à fuir les « faits historiques » privilégiés par l'histoire traditionnelle, a tendu à reléguer les « grands événements » dans un coin sombre. Ce n'est pas que la guerre du Paraguay ait été oubliée. Elle apparaît dans les analyses sur la consolidation de la République, dans des travaux qui se sont penchés sur l'histoire des Afro-descendants et, surtout, sur l'abolition de l'esclavage, d'autres sur l'immigration allemande dans le sud du Brésil et enfin dans des recherches récentes qui, en questionnant la citoyenneté et le genre se sont penchées sur le recrutement militaire². Mais, les travaux qui ont problématisé la guerre proprement dite sont beaucoup moins nombreux. Parmi ceux-ci, se détache la synthèse de Francisco Doratioto, *Maudite Guerre*³.

1. L'Uruguay avant la Guerre, était dominé par le Parti blanco, soutenu par Solano López. L'Argentine et le Brésil sont intervenus en Uruguay en faveur du Parti colorado, ce qui a donné à Solano López le prétexte de commencer la guerre.

2. Je me rapporte, ici, spécialement au travail de Peter M. Beattie (2001), *The Tribute of Blood : Army, honor, race, and nation in Brazil, 1864-1945*, Durham & London : Duke University Press, 2001, xxiv+390 p.

3. Doratioto, *op. cit.*, 2002.

Doratioto analyse la guerre du Paraguay sur la base d'une importante recherche documentaire réalisée notamment au Brésil et au Paraguay, mais aussi, en utilisant la documentation argentine et uruguayenne. Son travail se caractérise aussi par un intense dialogue avec l'historiographie paraguayenne sur la guerre, ce qui le différencie des travaux antérieurs. De son livre émerge à nouveau un Solano López à la personnalité forte et obstinée, emmenant le peuple paraguayen vers un désastre unique dans son histoire. Pourtant, l'auteur ne se limite pas à cela, il marque ainsi sa différence par rapport à l'histoire traditionnelle de la guerre produite à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Par l'étude de documents diplomatiques et des archives militaires, Doratioto analyse la dispute pour le pouvoir dans la région de la Plata, il en fait la question de fond expliquant la dynamique du conflit. L'événement semble ainsi résulter d'une suite de facteurs qui, dans leur combinaison, a amené à une guerre qui s'est prolongée pendant cinq ans et a eu d'innombrables conséquences pour tous les pays belligérants, marquant ainsi leur formation en tant qu'État-nation.

Certaines critiques ont été portées sur le travail de Doratioto, hormis l'estime unanime exprimée envers l'ampleur de cette recherche. Parmi ces critiques, se détache celle disant que Doratioto retournerait à une histoire politique proche de l'histoire traditionnelle, laissant de côté les aspects sociaux et économiques de la question. D'après Mario Maestri, par exemple, l'auteur ne contextualise pas les immenses différences sociales qui existaient entre les nations en guerre – le Brésil esclavagiste, l'Argentine où prédomine le travail libre, le Paraguay ayant une bonne partie des moyens de production aux mains de l'État et une grande partie de la population d'origine guaraní. Pour Maestri, ceci finit par évoquer une espèce d'identité martiale pour les Paraguayens, opposée à une certaine léthargie monarchiste brésilienne¹. Finalement, tant de lectures ont été entreprises et tant viendront à être faites sur cette « Maudite Guerre », comme si la vérité sur l'événement pouvait surgir en un instant.

Outre ce livre, plusieurs travaux ont été cités, notamment les livres de Ricardo Salles, *Guerre du Paraguay : esclavage et citoyenneté dans la formation de l'Armée*²; Wilma Peres Costa, auteur d'un doctorat en sociologie

1. Mário Maestri (2003), « Da instauração à restauração historiográfica : Guerra contra o Paraguai », janeiro 2003. Disponible sur <http://www.consciencia.net/2005/mes/04/maestri-paraguai.html>, consulté le 21-05-2005.

2. Ricardo Salles (1990), *Guerra do Paraguai : Escravidão e cidadania na formação do Exército*, São Paulo : Paz e Terra, 1990, 165 p.

publié : *L'épée de Damoclès – L'Armée, la Guerre du Paraguay et la Crise de l'Empire*¹; Mauro César Silveira : *La bataille de papier – La guerre du Paraguay par la caricature*² et le travail d'André Amaral de Toral³, comme exemples de la nouvelle historiographie brésilienne de la guerre du Paraguay. En fait, ces productions présentent des perspectives plus centrées sur des analyses de certains processus ou d'un type d'archive, fuyant une histoire globale de l'événement.

APPROCHES THÉMATIQUES

Comme je l'ai indiqué au début de cette communication, la guerre du Paraguay n'apparaît pas, dans l'historiographie brésilienne, seulement dans des ouvrages et des textes lui étant exclusivement consacrés. Elle intervient dans les démonstrations portant sur des thèmes et des processus historiques variés, surtout au XIX^e siècle. Certains de ces thèmes sont des lieux majeurs de l'historiographie brésilienne, en formant le socle de la compréhension de la société, de la culture et de la politique du pays. En raison du temps imparti, je vais me limiter à en présenter quelques-uns et proposer quelques éléments de réflexion.

La formation de l'armée brésilienne et son rôle politique dans la République

J'ai déjà parlé, ici, de l'importance attribuée par toute l'historiographie à la guerre du Paraguay comme moment capital de la formation de l'Armée

1. Wilma Peres Costa (1996), *A Espada de Dâmocles : O Exército, a Guerra do Paraguai e a Crise do Império*, São Paulo : Hucitec & Unicamp, 1996, 333 p.

2. Mauro César Silveira (1996), *A Batalha de Papel : A Guerra do Paraguai através da caricatura*, Porto Alegre : L&PM, 1996, 206 p.

3. André Amaral de Toral (1999), « Entre retratos e cadáveres : A Fotografia na Guerra do Paraguai », *Revista Brasileira de História*, São Paulo : Associação Nacional de História, 1999, vol. 19, n° 38, p. 283-310. Voir aussi André Toral (1999), *Adeus, amigo brasileiro : Uma história da Guerra do Paraguai*, São Paulo : Companhia das Letras, 1999.

brésilienne. Ceci semble être un point consensuel, accepté par tous les courants historiographiques, bien que les interprétations varient, bien sûr, selon les opinions. Pour l'historiographie traditionnelle et pour ceux qui la poursuivent, la guerre a été le moment où le Brésil a eu besoin de son armée en tant qu'institution. Différents travaux rapportent que l'armée avait mauvaise réputation dans le Brésil du Second Empire. La Marine, comme institution militaire était plus prestigieuse. Ses officiers étaient issus de familles importantes de la cour. Cependant, la guerre du Paraguay s'est réalisée à l'intérieur du continent. Certes, certaines batailles navales ont été extrêmement importantes. Mais l'armée terrestre devint l'institution clé et a dû être organisée au cours du conflit. Tout au long de celle-ci, elle gagna en autonomie et, petit à petit a construit sa propre identité, en s'orientant vers l'idée de nation plus que vers l'État monarchiste, comme le soutient Victor Izeckson¹, ce qui a permis sa participation, voire son commandement lors des événements qui conduisirent à la proclamation de la République brésilienne presque vingt ans après.

Armée et citoyenneté : les « volontaires de la Patrie »

Au premier moment de la guerre du Paraguay, il n'a pas été difficile au gouvernement brésilien de mobiliser des hommes. Une fois l'appel lancé aux « volontaires de la Patrie », nombreux ont été ceux à se présenter spontanément pour « lutter pour le Brésil ». Les méthodes habituelles de recrutement furent également utilisées : notamment l'enrôlement forcé d'hommes emprisonnés pour vagabondage, ivresse, pratique de *capoeira* et autres délits, l'envoi d'esclaves comme remplaçants de leurs propriétaires. Avec le prolongement des hostilités, l'enthousiasme des volontaires a faibli. Il suffit de préciser qu'en cinq ans de guerre, le Brésil qui envoya près de 140 000 soldats au front, en perdit 50 000 environ, au combat pour certains, et surtout à la suite de maladies : le choléra, la fièvre jaune, etc.² À partir des analyses de León Pomer et de Julio Chiavenato, l'historiographie a mis en question les formes de la mobilisation, dénonçant la pression et même la violence exercées par l'État monarchiste afin de recruter des soldats, et l'utilisation

1. Vitor Izeckson (1997), *O cerne da discórdia : A Guerra do Paraguai e o núcleo profissional do Exército brasileiro*, Rio de Janeiro : Biblioteca do Exército, 1997, 201 p. ; Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 278.

2. Maestri, *op. cit.*, 2003, p. 1.

d'esclaves (qui en participant au conflit étaient libérés). Ce thème était d'ailleurs relayé par la propagande paraguayenne dans le but de démoraliser l'armée brésilienne. Selon Doratioto, López lui-même, se moquait du discours du gouvernement brésilien qui disait « *vouloir laver l'honneur national* » : « *l'honneur que l'on remet dans les mains de galériens et de noirs n'est pas de l'honneur, c'est un mensonge* »¹. L'ensemble de ce débat est directement lié à la question de la formation politique du Brésil et de la construction de la citoyenneté. Certains historiens vérifient dans l'étude du recrutement, qu'une bonne partie des analyses dit être forcé, un argument de plus sur la faible participation politique des Brésiliens et l'absence de sentiment de citoyenneté pour la plupart d'entre eux. Le livre récent de Peter M. Beattie aborde directement les rapports entre le recrutement militaire et la citoyenneté au Brésil, de la guerre du Paraguay à l'*Estado Novo*, tout en articulant une étude de genre originale, se situant dans ce débat remontant à la guerre elle-même².

Esclaves, soldats, libérés

Dans cette discussion, la question liée à l'esclavage est mise en relief. D'un côté, comme je l'ai expliqué ci-dessus, plusieurs auteurs ont montré l'importante participation d'Afro-descendants au conflit, ce qui s'est produit dans les autres armées engagées – donc pas seulement dans la brésilienne, comme on le dit habituellement – notamment celles du Paraguay et de l'Uruguay³. Surtout, la guerre de la Triple Alliance est très présente dans l'historiographie brésilienne comme étant l'un des événements qui aurait dynamisé le mouvement abolitionniste et favorisé l'abolition de l'esclavage en 1888. En premier lieu, car l'une des décisions adoptées par le gouvernement afin d'augmenter le recrutement de soldats « volontaires de la patrie » fut en effet d'offrir la liberté aux esclaves engagés, qu'il s'agisse d'esclaves

1. Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 275.

2. Beattie, *op. cit.*, 2001.

3. Cf. Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 272-278 ; Salles, *op. cit.*, 1990 ; André Amaral de Toral (1995), « A participação dos negros escravos na Guerra do Paraguai », in : *Estudos Avançados*, São Paulo : Instituto de Estudos Avançados da Universidade de São Paulo, maio-agosto 1995, vol. 9, n° 24 ; et Jorge Prata de Sousa (1996), *Escravidão ou morte : Os Escravos brasileiros na Guerra do Paraguai*, Rio de Janeiro : Mauad, Adesa, 1996.

de l'État, qu'ils aient été donnés ou achetés à leurs propriétaires, voire en fermant les yeux en engageant des fugitifs. Ceci n'a pas été qu'une pratique liée à la guerre du Paraguay, bien qu'elle se soit renforcée à ce moment-là, comme le montre Álvaro Pereira do Nascimento, à propos de la Marine¹. L'engagement dans la Marine ou dans l'Armée était l'une des stratégies utilisées par de nombreux esclaves à la recherche de la liberté². Dans l'historiographie plus traditionnelle on a l'habitude d'avancer aussi l'argument selon lequel en luttant aux côtés de noirs, les officiers et les soldats blancs auraient développé une empathie envers eux, les idées abolitionnistes se seraient alors étendues dans l'armée. Néanmoins, une partie de la documentation publiée par Doratioto, n'abonde pas dans ce sens³.

Immigrants, intégration et citoyenneté

C'est un sujet encore peu abordé dans des études historiographiques. La participation d'immigrants européens à la guerre, surtout des Allemands à cette époque-là, peut être une indication de plus sur la relation entre citoyenneté et recrutement militaire au Brésil au XIX^e siècle. Je ne sais pas précisément ce qu'a représenté numériquement la participation des immigrants au conflit, celle-ci ne fut probablement pas très significative. L'immigration allemande dans le sud du Brésil a commencé en 1824, avec de petits contingents qui se sont implantés dans le Rio Grande do Sul et dans le Santa Catarina. Elle a pris de l'importance à partir de 1850 avec la fondation de colonies dans ces deux États, et quelques autres dans le Paraná et l'Espírito Santo. Pourtant, l'immigration n'est devenue massive qu'à partir de 1880. Alors, la masse des immigrants n'était plus allemande. C'étaient principalement des Portugais, des Espagnols, des Italiens qui se rendaient dans les plantations de café du sud-est. Pourtant, j'aimerais mettre en relief le fait que, dans l'historiographie locale des colonies allemandes, le discours vise

1. Álvaro Pereira do Nascimento (2000), « Do cativo ao mar : Escravos na Marinha de Guerra », in : *Estudos Afro-Asiáticos*, Rio de Janeiro : Centro de Estudos Afro-Asiáticos, Universidade Cândido Mendes, dezembro 2000, n° 38, p. 85-112.

2. Cf. Hebe M. Mattos de Castro (1990), *Das cores do silêncio : Os Significados da liberdade no sudeste escravista*, Rio de Janeiro : Arquivo Nacional, 1993 ; et Sidney Chalhoub (1990), *Visões da liberdade : Uma história das últimas décadas da escravidão na Corte*, São Paulo : Companhia das Letras, 1990.

3. Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 275.

essentiellement à prouver l'intégration d'immigrants à la nation brésilienne et leur patriotisme. Certes, cette intégration ne s'est pas faite sans conflits, résistances, voire problèmes assez sérieux au cours du XX^e siècle. Mais le fait d'être issus de colonies allemandes, pour certaines fondées de fraîche date, et d'avoir participé aux bataillons de « volontaires de la Patrie », est souvent valorisé dans ces histoires locales. Il est important de rappeler qu'une partie des premiers immigrants venus former ces colonies, sont entrés au Brésil en tant que mercenaires recrutés au cours de la guerre d'indépendance, puis au cours de la guerre Cisplatine. Certes d'autres fuyaient l'Europe marquées par les guerres¹.

Par exemple, Blumenau, une colonie allemande fondée en 1850, qui à l'époque de la guerre de la Triple Alliance comptait à peine 2 500 habitants, a organisé un bataillon de 56 combattants volontaires de la Patrie, dont le drapeau aux couleurs des révolutionnaires allemands de 1848 avait été bordé par les dames de la ville. José Ferreira da Silva, en décrivant le départ de la troupe, montre bien le sens patriotique attribué à l'événement :

La correspondance nous donne une bonne idée de l'état d'esprit que l'événement a produit dans la colonie et l'enthousiasme avec lequel, pas seulement les hommes, mais aussi les femmes et les enfants ont regardé le départ des copains qui, avec abnégation et détermination, ont répondu à l'appel de la Patrie qui n'était pas la leur, mais qu'ils étaient déjà habitués à aimer vraiment².

Dans une nouvelle perspective historiographique, Reinaldo L. Lonh montre que cette vision héroïque s'insère dans l'effort de prouver le patriotisme des Allemands, après la guerre de 1939-1945. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les immigrants allemands au sud du Brésil avaient été confrontés à la répression de l'usage de la langue allemande et furent même

1. Sur cette participation des mercenaires allemands dans les guerres d'Indépendance et Cisplatine témoignage très intéressant de Carl Seidler (1835), *Zehn Jahre in Brasilien während der Regierung Dom Pedro's und nach dessen Entthronung*, Quedlinburg & Leipzig : Basse, 1835, 2 vols. ; trad. port. : *Dez anos no Brasil*, Belo Horizonte : Itatiaia & São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo, 1980.

2. José Ferreira da Silva (1989), *História de Blumenau*, Blumenau : Fundação Casa Dr. Blumenau, 1989, 2^e ed., p. 71. Les noms des combattants du bataillon allemand et toutes les circonstances de sa création sont évoqués par l'historien militaire de Santa Catarina, Lucas Alexandre Boiteux (1972), *A Província de Santa Catarina nas guerras do Uruguai e do Paraguai*, Florianópolis : Editora da Universidade Federal de Santa Catarina, 1972, 119 p.

parfois emprisonnés pour soi-disant espionnage¹. Cette situation aurait incité les historiens de l'après-guerre à écrire une histoire de l'immigration démontrant l'importance des colonies allemandes et italiennes dans le processus d'industrialisation du pays et le développement des régions méridionales, et conjointement en apportant des arguments en faveur de leur patriotisme, notamment par leur participation aux guerres et aux révolutions du XIX^e siècle : la révolution Farroupilha, la guerre Cisplatina, et celle de la Triple Alliance.

L'écriture de l'histoire, souvent biaisée par les conflits, les champs de forces et les enjeux du temps présent, est ainsi un miroir de ces moments politiques. La consolidation démocratique régionale favorise une ouverture historiographique en cours, par les échanges d'informations, et le dialogue entre les historiographies, conduisant à changer les perspectives sur cette sanglante et tragique guerre qui a tant marqué les pays belligérants, et dont les conséquences demeurent importantes pour les quatre populations. Espérons que celle-ci participe d'une meilleure coopération régionale.



1. Reinaldo Lindolfo Lohn (2001), « Uma história fardada : A Guerra contra o Paraguai vista de Santa Catarina », in : Ana Brancher & Sílvia Maria Fávero Arend (orgs.), *História de Santa Catarina no Século XIX*, Florianópolis : Editora da Universidade Federal de Santa Catarina, 2001, p. 165-204.

TABLE RONDE

Écrire l'histoire entre les pays fondateurs du MERCOSUR



armi les moments forts du colloque, une table ronde a été organisée sur le thème de la mémoire de la guerre de la Triple Alliance au regard de l'intégration régionale menée dans le cadre du MERCOSUR. Souhaitant en conserver la trace, nous reproduisons ici la trame de cette séance et les réponses communiquées par trois des participants.

N. RICHARD, L. CAPDEVILA, C. BOIDIN :

Nous avons décidé d'organiser cette table ronde, car il nous semblait important au cours du colloque de sortir des discussions strictement scientifiques pour nous déplacer dans l'espace public et débattre de nos pratiques en tant qu'acteurs dans la cité. De ce fait, le débat public à bâton rompu était le meilleur cadre pour traiter de ces questions.

La guerre de la Triple Alliance est un événement-monstre, aux conséquences dramatiques, qui s'est produit il y a un peu plus de cent trente ans.

Le souvenir de cet événement, pour nombre d'acteurs aujourd'hui parmi les responsables politiques, les intellectuels et bien au-delà des élites, s'inscrit toujours dans des conflits de mémoires. Au Paraguay, le clivage entre lopistes et antilopistes reste particulièrement vif. Or, cet événement a opposé les quatre pays, qui depuis une quinzaine d'années essaient de construire un cadre d'intégration régional à partir du MERCOSUR.

Que faire de cet événement qui en réunissant les quatre États voisins autour d'une histoire commune rappelle les déchirements du passé et divise toujours les sociétés. Cela, au moment où l'ouverture démocratique s'est imposée et engendre un renouvellement en profondeur des questionnements scientifiques sur l'histoire très contemporaine, tout en impulsant une re-écriture des histoires nationales.

Nous souhaitons organiser le débat autour de trois thèmes :

Le premier est celui de l'évolution des pratiques et des problématiques scientifiques à la suite de l'ouverture démocratique.

Le deuxième porte sur les problématiques du temps présent et des phénomènes de mémoire comparés pour les quatre pays fondateurs du MERCOSUR.

Le troisième est celui de la place de la guerre de la Triple Alliance dans l'enseignement primaire et secondaire, et sur les formes que pourrait prendre l'écriture d'une histoire commune pour les États de la région.

1 – En quoi l'ouverture démocratique et la construction du MERCOSUR ont-elles modifié ou pas le métier d'historien ?

Autrement dit quelle est votre expérience de chercheur ? Avez-vous été amenés à repenser votre métier notamment sur la question des problématiques et en ce qui concerne la diffusion de vos travaux ?

Les cadres académiques ont-ils évolués : revues, maisons d'édition, séminaires, échanges universitaires, colloques ?

Quels sont les centres d'intérêt des nouvelles générations d'étudiants et de chercheurs ? Font-ils émerger de nouvelles problématiques, notamment dans la prise en compte de l'histoire du voisin ?

2 – Sur les phénomènes de mémoire et d'histoire du temps présent. Faisons un tour de table sur les situations nationales. C'est-à-dire en quoi aujourd'hui, la question de la guerre de la Triple Alliance reste un enjeu de mémoire, ou pas et sous quelles formes ?

3 – La question de l'enseignement.

En Europe, en France en particulier la place de la Première Guerre mondiale et de la Deuxième Guerre mondiale est très importante dans l'enseignement de l'histoire du XX^e siècle à l'école primaire et au lycée. La question des guerres coloniales est plus compliquée. De ce fait, les conflits de mémoire à propos des guerres récentes relèvent davantage des problématiques nationales, plutôt qu'européennes. Il faut dire, qu'à l'échelle européenne la question a été réglée dès le discours de Robert Schuman et la fondation de la CECA au début des années 1950 : la construction européenne était la réponse à la suppression des guerres en Europe, et notamment au conflit franco-allemand. Aussi l'enseignement des deux guerres mondiales participe pleinement de l'histoire de l'Europe. C'est une question d'autant plus facile à traiter sur le plan international que, à la suite du procès de Nuremberg et de l'attitude adoptée par l'ex-République fédérale allemande à l'égard de son passé, pensons en particulier aux actions symboliques menées par l'ex-chancelier Willy Brandt, l'Allemagne, assume la position historique de l'agresseur.

Si on engage une comparaison avec le MERCOSUR et ses guerres internationales, sachant que les conditions historiques qui ont participé à sa fondation – intégration économique et consolidation démocratique – sont très différentes de celles qui ont prévalu en Europe :

Quelle est la place de la guerre de la Triple Alliance dans l'enseignement de l'histoire à l'école primaire et au collège ?

Est-ce qu'une réflexion est engagée au niveau des gouvernements pour écrire une histoire qui rapproche les uns et les autres ?

Comment selon vous faudrait-il aborder cet événement, en particulier dans les manuels scolaires ?

GUIDO RODRÍGUEZ ALCALÁ *

L'ouverture démocratique et la construction du MERCOSUR ont eu deux conséquences positives.

En premier lieu, des archives publiques qui jusqu'alors étaient restées fermées sont devenues accessibles aux chercheurs. Au Paraguay, par exemple,

* Traduction de Luc Capdevila.

le ministère de la Défense nationale et celui des Relations extérieures ont ouvert leurs fonds. L'histoire des guerres – c'est-à-dire en fait leur instrumentalisation – participait pleinement de l'idéologie du gouvernement du général Alfredo Stroessner (1954-1989) ; l'accès aux archives n'en était que plus compliqué.

D'autre part, les chercheurs des pays du MERCOSUR ont eu la possibilité de comparer les versions traditionnelles des histoires nationales. Celles-ci, en règle générale, expliquaient la formation des nations de manière isolée, prétendant que la construction des identités (paraguayité, argentinéité, etc.) remontait à la nuit des temps. Grâce à l'intensification des échanges, il est désormais plus facile de réfléchir sur les interactions et les processus communs à l'échelle régionale.

Autour de 1900, l'écrivain espagnol Rafaël Barrett (1874-1910) était surpris par l'importance que les Paraguayens accordaient au passé, alors que leur pays connaissait des problèmes sérieux. Dès cette époque en effet, les polémiques sur la guerre de la Triple Alliance, les discussions entre lopistes et antilopistes étaient animées sur l'espace public. La guerre du Chaco (1932-1935), qui a imposé l'armée comme arbitre de la vie politique au Paraguay, a fait du lopisme la doctrine des gouvernements militaires successifs. Certes, la ferveur lopiste a décliné avec la chute d'Alfredo Stroessner en 1989. Mais l'intérêt – pour ne pas dire l'obsession – du passé persiste. La guerre de la Triple Alliance, sa version mythique, continue d'imprégner l'espace public au quotidien. Il est par conséquent important que l'histoire critique parvienne à remplacer le mythe dans des secteurs considérables de la population.

En 1989, la chute de Stroessner a entraîné au Paraguay une transition démocratique. Mais l'implication des universités et des centres de recherche dans la transition politique est restée faible, voire nulle. C'est pourquoi, même si la recherche a progressé dans des domaines qui auparavant n'auraient pas été envisageables, les représentations mentales issues de l'ancien régime subsistent dans les textes d'enseignement. L'aspiration d'écrire une histoire acceptable pour tous les pays du MERCOSUR existe. Mais pour l'instant sa concrétisation ne s'est pas traduite dans les faits, de manière satisfaisante.

FRANCISCO DORATIOTO

El inicio del proceso de integración económica Brasil-Argentina, que es el origen de lo que vendría a ser MERCOSUR, ocurrió al comienzo de la redemocratización de los dos países. Ella trajo libertad académica para los historiadores y les facilitó el acceso a archivos, mientras que la integración argentino-brasilera y posteriormente el MERCOSUR despertaron mayor interés en la historia de los países hispanoamericanos, principalmente los de la América meridional. Los pocos programas de postgrado en Historia que, de uno u otro modo, trataban sobre América Latina fueron fortalecidos y otros fueron creados con diversas líneas de investigación, predominando empero las dimensiones política y de integración. Los cursos de postgrado tienen sus propias publicaciones, si bien varias de ellas son de alcance restringido, sea por su periodicidad insuficiente, sea por su circulación limitada a causa de la gran extensión geográfica del Brasil; la utilización de Internet, sin embargo, redujo este problema.

Esos avances resultan menos satisfactorios si consideramos que la comparación se hace con la producción historiográfica anterior a 1985, cuando eran pocos los historiadores dedicados al estudio de temas latinoamericanos. La producción historiográfica brasileña necesitar tener mayor amplitud geográfica, pues hoy se da, comprensiblemente, una concentración de estudios sobre la América meridional, particularmente sobre la Argentina. También necesita una ampliación temática y temporal, pues buena parte de las investigaciones está orientada hacia las historias política y económica, principalmente del siglo XX.

La historiografía brasileña tiene un largo camino que recorrer antes de alcanzar una razonable amplitud temática y un conocimiento de la evolución de las sociedades hispanoamericanas. Creo que posee las condiciones para ello, pues cuenta con investigadores motivados y, por lo que se ha visto, bien preparados.

Las condiciones históricas y la motivación de la construcción de la Unión Europea son diferentes de las del MERCOSUR. Una de las principales preocupaciones de Europa era la de buscar la paz, la confianza mutua entre sus sociedades después de siglos de guerra, siendo dos de las mayores las trabadas en la primera mitad del siglo XX. Ya en el caso del MERCOSUR, la motivación principal de su creación fue la de buscar mejores condiciones de inserción internacional, para fortalecer el esfuerzo de desarrollo

económico y social de sus poblaciones. No tenemos en la América meridional una historia de guerras frecuentes, lo que evitó el desarrollo de sentimientos profundos de aversión al vecino como ocurrió, por ejemplo, entre franceses y alemanes. Hubo, eso sí, una tentativa artificial de crear ese sentimiento por parte de un revisionismo histórico que se manifestó como nacionalista, de carácter autoritario y se fortaleció con el surgimiento del nazi-fascismo en la década de 1930. Fue el caso del revisionismo argentino que posteriormente encontró protección política en el movimiento peronista; del lopismo paraguayo iniciado en la última década del siglo XIX, fortalecido por el dictador Rafael Franco (1936-1937) y convertido en ideología oficial del Estado por la dictadura de Alfredo Stroessner (1954-1989) y de una fracción del integralismo brasileño, la cual no sobrevivió a la Segunda Guerra Mundial. Esos nacionalismos autoritarios no consiguieron que las sociedades locales incorporasen la xenofobia que propugnaban ellos; no hay aversión entre argentinos, bolivianos, brasileños, paraguayos y uruguayos. Hay sí manifestaciones bibliográficas de ese nacionalismo xenófobo y, en el caso del Paraguay, de algunos nostálgicos de la dictadura estronista. Estos no constituyen en rigor investigadores sociales, pues no tienen método, carecen de honestidad académica y no aceptan el diálogo intelectual en que se respeta el ejercicio de la crítica. Esos nostálgicos empero llegan a los medios de comunicación de masas gracias a la utilización del lenguaje populista, siempre simplificador y emocional, y pueden así crear imágenes negativas del proceso de integración regional.

Europa demuestra que la confianza mutua constituye un elemento fundamental en la construcción de la integración e identidad regionales. La enseñanza de la Historia tiene, sin dudas, un papel importante para construirse esa confianza. Hay, en la estructura del MERCOSUR, un grupo de trabajo que estudia la armonización de los programas educativos de los países miembros. Pienso que, en el caso de la Historia, la orientación debe ser, usando el concepto expresado por Liliana Brezzo en este seminario, la de escribir una «historia sincera», sin que eso significa dejar de lado las historias nacionales o sus personajes. Para eso se debe respetar el método histórico y contextualizar los acontecimientos y sus sujetos históricos, para comprender motivaciones y consecuencias. Los estudiantes aprenderán que, finalmente, los factores históricos de larga duración –además de la realidad nacional– justifican e incluso exigen la cooperación regional y que estudiamos el pasado, no para quedar presos en él, sino para superar aquellas

herencias históricas que obstaculizan la construcción de sociedades más justas y desarrolladas en el MERCOSUR.

MARIA LAURA REALI

Dans la deuxième moitié de la décennie de 1980 diverses transformations ont commencé à s'opérer dans la sphère universitaire, dans le cadre de l'ouverture démocratique. Celle-ci a impliqué, en premier lieu, la réincorporation des anciens enseignants qui avaient été destitués de leurs postes par des motifs politiques et se trouvaient, dans certains cas, exilés à l'étranger. Les autorités universitaires proposèrent des changements au niveau de la structure académique concernant la modification des plans d'étude, la création de disciplines nouvelles ou leur redistribution parmi les différentes facultés. Pour ce qui est de l'enseignement public, la formation à la recherche en Histoire se déroule à la Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación de l'Universidad de la República¹. En 1995, cette institution enrichit son offre académique initiale (licence, bac+4) en proposant des mastères d'une durée de deux ans. Les deux dernières éditions de ce programme (inaugurées en 2001 et 2004) ont été consacrées à l'histoire *rioplatense*. Aussi bien en raison des thématiques traitées que de la participation d'enseignant étrangers (notamment des Argentins et des Brésiliens), ces études sont susceptibles de favoriser le développement d'approches régionales. Cette initiative se combine à l'accroissement des études de post-graduation menées par des étudiants uruguayens à l'étranger. Les centres de formation les plus fréquents se trouvent dans des pays comme l'Argentine, le Brésil, les États-Unis, l'Espagne et la France. Ces expériences encouragent les échanges avec des étudiants et des spécialistes de l'histoire latino-américaine, pouvant favoriser les analyses d'ensemble des problématiques communes et les études de type comparatif. La multiplication des rencontres entre historiens et la création de groupes de travail formés de chercheurs de

1. L'Instituto de Profesores Artigas (IPA), institution publique rattachée au Consejo de Educación Secundaria, est chargé, pour sa part, de la formation des professeurs d'histoire au niveau secondaire. L'enseignement supérieur en Uruguay a été le monopole de l'État jusqu'à 1985. Quelques institutions privées se sont établies à partir de ces années. Parmi elles, l'Universidad Católica Dámaso Antonio Larrañaga. Néanmoins, l'université publique (Universidad de la República) continue à concentrer la plupart de la population étudiante et de la recherche, notamment dans le domaine de l'Histoire.

divers pays contribuent elles aussi à l'élargissement de la perspective d'étude. Dans le cas uruguayen, la portée de ce phénomène ne serait cependant pas la même pour l'ensemble des périodes et des thématiques historiques. En effet, certaines questions liées à la vie frontalière, à la construction des espaces nationaux durant la période de l'indépendance, à des problématiques économiques ou sociales comme le commerce et le travail servile ou, enfin, à l'histoire politique du XX^e siècle – et notamment le passé récent – l'emporteraient sur d'autres sujets en ce qui concerne les approches régionales. En particulier, la guerre du Paraguay reste marginale comme objet de recherche et son étude n'a pas généré des espaces internationaux d'échange et de réflexion auxquels participent des historiens uruguayens¹. Ce colloque constitue, donc, une exception et, dans le même temps, une occasion pouvant aider à surpasser la situation d'isolement actuelle.

À peine amorcée sur le terrain universitaire, cette ouverture ne s'est pas encore annoncée dans le champ de l'enseignement primaire² et secondaire, où l'histoire nationale et universelle a été privilégiée par rapport aux problématiques régionales et continentales. Cette tendance n'aurait pas changé dans le contexte des réformes récentes de l'éducation secondaire, celles-ci visant en particulier à introduire l'histoire du temps présent dans les programmes d'étude. En plus d'y occuper une place réduite, la guerre du Paraguay y est traitée dans le cadre de la politique interne de l'Uruguay. Quant aux représentations du conflit, la lecture des manuels d'utilisation fréquente suggère l'existence d'un certain consensus sur quelques points³.

1. En Uruguay, l'absence d'un regard régional comprenant le Paraguay va au-delà de l'événement en question. Même pour ce qui est du passé récent – période privilégiée par des nombreux chercheurs dans le domaine des sciences humaines et sociales et qui s'est avéré être d'un fort pouvoir médiatique – l'intérêt a souvent été porté, mis à part l'Uruguay, sur le cas argentin et chilien et, dans une mesure moins significative, brésilien. Rares sont les allusions fait à l'histoire du Paraguay, sauf, peut-être, dans les travaux consacrés à l'époque des guerres d'indépendance. L'exil au Paraguay, sous le gouvernement de Gaspar Rodríguez de Francia, du héros national de l'Uruguay José Gervasio Artigas a été l'un des sujets occasionnellement traités par les chercheurs de ce dernier pays.

2. Dans le cas de l'enseignement primaire, une unité du programme de 6^e année est consacrée aux « Étapes de l'histoire institutionnelle de notre pays au XIX^e siècle ». L'un des objectifs visés est celui d'établir les liens entre l'histoire de l'Uruguay indépendant et les événements les plus marquants de la scène internationale. C'est dans ce cadre que la guerre du Paraguay peut éventuellement être mentionnée par les enseignants, cette décision étant de leur ressort.

3. Ce commentaire s'appuie sur les textes suivants : José Pedro Barrán (1982), *Apogeo y crisis del Uruguay pastoril y caudillesco* : 1839-1875, Montevideo : Banda Oriental, 1982, 144 p. ; Carlos Machado (1972), *Historia de los orientales*, Montevideo : Banda Oriental, 1972, 393 p. ; Washington Reyes Abadie & Andrés Vázquez Romero (1985), *Crónica General del Uruguay*, Montevideo: Banda Oriental, 1985,

À grands traits, ceux-ci pourraient se résumer dans les termes suivants : le conflit, évoqué par plusieurs auteurs comme « guerre d'extermination », a provoqué la dévastation du Paraguay. La responsabilité de l'Empire du Brésil et du gouvernement argentin dans le déclenchement du conflit est particulièrement soulignée dans les textes. Les motivations attribuées à ces deux pays concernent le tracé définitif, à leur profit, des frontières avec le Paraguay, et la consolidation des États nationaux. Leurs dirigeants entendaient vaincre, au moyen de la guerre, les résistances internes opposées par les mouvements séparatistes au Brésil, et par la tendance fédérale en Argentine. L'Uruguay, pour sa part, n'avait pas d'affaires à régler avec le Paraguay, et son engagement dans la guerre s'explique par la dette de Venancio Flores envers l'Empire et le gouvernement de Mitre, tous les deux ayant contribué au triomphe du soulèvement du caudillo *colorado* en Uruguay. La participation à la guerre n'a néanmoins pas été sans conséquences pour ce dernier pays, du fait que le développement du commerce uruguayen à cette époque-là aurait été dû, en partie, à la présence des forces brésiliennes sur son territoire. Le rôle joué par l'Angleterre a été en revanche l'objet d'interprétations plus contrastées. Bien que les auteurs convergent généralement sur le fait que cette puissance a tiré profit des conséquences de la guerre, une bonne partie d'entre eux affirme qu'aucune preuve n'a été trouvée pour démontrer son intervention destinée à provoquer le conflit. D'autres historiens, d'habitude proches du courant révisionniste, inscrivent cet événement dans le contexte des offensives impérialistes dans l'Amérique latine du XX^e siècle¹.

La place faite à la guerre de la *Triple Alianza* dans la mémoire de la collectivité uruguayenne actuelle reste difficile à déterminer. Il est cependant possible de signaler que le souvenir de cet événement a été associé, depuis le début du conflit, aux transformations de la scène politique uruguayenne

t. II ; Benjamín Nahum (1993), *Manual de historia uruguaya*, Montevideo : Banda Oriental, 1993 ; Gerardo Caetano & José Rilla (1994), *Historia contemporánea del Uruguay : De la colonia al MERCOSUR*, Montevideo : Fin de Siglo, 1994 (Dans l'édition augmentée de 2005 le titre original a été substitué par *Historia contemporánea del Uruguay : De la colonia al siglo XXI*) ; Benjamín Nahum (2003), *Breve historia del Uruguay independiente*, Montevideo : Banda Oriental, 2003 ; Nancy Pontet Purstcher (2003), *El Perfil uruguayo y su historia : Historia de sexto año*, Montevideo : Fin de Siglo, 2003. Je remercie vivement les textes et l'information concernant l'enseignement primaire et secondaire fournis par Cecilia Robilotti et Wilson González de l'Universidad de la República (Uruguay).

1. C'est le cas, par exemple, de l'ouvrage de Carlos Machado précédemment cité.

intervenues à la veille de la guerre. Dans ces premières étapes, la mémoire de celle-ci a été donc marquée, bien qu'elle ne le fût jamais de manière exclusive, par le parti pris des divers acteurs face aux événements de la scène locale. Le processus de modernisation vécu par les partis politiques uruguayens dans les premières décennies du XX^e siècle a impliqué la construction de traditions à partir de l'héritage des anciens groupements, qui a été partiellement recueilli et investi de nouveaux sens. Dans ce contexte, la guerre a pu jouer un rôle dont il n'est pas simple de préciser la portée, dans la construction des identités politiques et dans la formation des sentiments d'appartenance aux partis. Plusieurs décennies plus tard, le sujet de la guerre de la *Triple Alianza* a été repris par un mouvement révisionniste situé plutôt à gauche. Dans le contexte de la mobilisation politique des années 1970, les membres de ce courant ont mis l'accent sur les effets de l'impérialisme en Amérique Latine, phénomène dont la guerre du Paraguay constituait à leurs yeux un bon exemple historique. Il n'est pas aisé de saisir dans quelle mesure cette interprétation a eu une incidence sur la construction de la mémoire de la collectivité uruguayenne. En tout cas, la version révisionniste aurait considérablement circulé et elle a toujours des porte-parole dans l'enseignement secondaire.



CHAPITRE III
MEMOIRES DE GUERRE



Pour une anthropologie et une histoire régressive de la guerre de la Triple Alliance

2000-1870

CAPUCINE BOIDIN



« C'est ainsi que sont emmagasinées,
dans les archives de la mémoire collective,
des blessures réelles ou symboliques. »

Paul Ricœur¹

La guerre de la Triple Alliance (1864-1870), sujet classique de l'histoire latino-américaine, commence à être revisité par l'histoire culturelle et l'histoire des sensibilités. En dialogue avec ces nouvelles histoires², nous proposons de penser l'événement à partir de l'anthropologie. Il s'agit de focaliser l'attention sur les mémoires de l'impact de la guerre de la Triple Alliance en un point du territoire, comme si nous réalisions une coupe géologique, en partant des couches les

1. Paul Ricœur (2000), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil, 2000, p. 99.

2. En particulier je remercie Luc Capdevila pour nos discussions et ses travaux. Pour ne citer que le plus récent : Luc Capdevila (2006), « Au pays des femmes ou chronique de la mort annoncée de l'homme paraguayen 1864-1870 et après », in : Luc Capdevila & Marc Bergère (éds.), *Genre et événement, du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 85-104.

plus récentes et en remontant dans le « temps » pour faire émerger la structure des profondeurs. Méthodologiquement, cette démarche implique de combiner un travail d'ethnographie, réalisé dans deux compagnies rurales¹ de San Ignacio Guasú (Misiones Paraguay) et un travail dans les archives locales et nationales². Ce faisant c'est un essai qui ne relève ni de l'anthropologie historique, laquelle pose des questions anthropologiques au passé ni de l'ethnologie structurale pour laquelle l'historicité des constructions symboliques, sans être niée, passe au second plan. C'est un essai d'anthropologie des mondes contemporains qui recherche le point de vue actuel des acteurs sur leur histoire, la structure symbolique dans laquelle un événement prend sens. Il s'agit de s'interroger sur la signification de telle ou telle modalité particulière de mémoire tout en montrant l'historicité et les processus de construction de ces mémoires³.

Nous sommes en présence de mémoires et de mythes locaux, voire familiaux, d'un fait national, d'une guerre inter-étatique. Ce sont des récits oraux, des témoignages écrits, mais aussi des arbres généalogiques qui constituent les matériaux de cet article et dont il faut présenter les voies de

1. Le terme *compañía rural* pour désigner des hameaux vient du vocabulaire militaire du XVIII^e siècle : c'est une troupe d'infanterie dirigée par un capitaine [Rafael Eladio Velázquez (1977), « Organización militar de la gobernación y capitania general del Paraguay », in : *Estudios Paraguayos*, Asunción, vol. 5, n° 1, p. 25-69]. Toutefois, ce terme, selon les archives que nous avons consultées pour le district de San Ignacio, est absent des documents écrits antérieurs à 1870. L'usage d'un mot militaire pour désigner le plus petit noyau de population de la campagne se serait généralisé à Misiones à la suite de la guerre de 1870, nous révélant l'impact qu'a eu la militarisation de toute la population masculine du pays. Et de fait, Isla Guasú fut refondée en 1870 par un capitaine et plusieurs soldats dont on sait qu'ils combattirent ensemble.

2. Travail de terrain et d'archive mené en 1999 (six mois), 2000 (quatre mois) et 2001 (trois mois) dans le cadre d'une thèse de doctorat en sociologie : *Guerre et métissage au Paraguay : Deux compagnies rurales de San Ignacio Guasú (Misiones 2001-1767)*, Paris-10, 2004, 2 vols.

Nous remercions les responsables des archives locales de nous avoir donné toute liberté pour y travailler. Dans les archives du juge de paix, le document le plus ancien date de 1880. Les registres paroissiaux comprennent surtout 8 tomes d'actes de baptêmes pour un large XIX^e siècle (1797-1918), avec des interruptions entre 1815-1845 (période qui correspond environ au régime dictatorial du Docteur Francia (1813-1840) et entre 1865-1872 (période de guerre entre 1864 et 1870). Il y a un indice réalisé au XX^e siècle, qui n'est pas tout à fait complet. Le premier tome, paradoxalement est un des mieux conservés. L'état civil consigne surtout les actes de naissance et de mort, mais selon les dires de tout le monde, il est moins complet que le registre paroissial. Nous avons donc surtout consulté les livres des morts, *Libros de defunciones*, et en particulier les tomes 1 à 3 de manière systématique. Ceux-ci commencent seulement en 1906, soit 36 ans après la guerre de 1870.

Aux Archives nationales d'Asunción, ANA, créés par Don Carlos Antonio López en 1855, consultation des sections *Nueva Encuademación*, NE, *Historia* SH, *Propriedés et Testaments*, *Rio Branco* RB.

3. Marc Augé (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris : Aubier, 1994, Coll. Critiques, 195 p.

transmission avant toute chose. À Misiones, que les récits actuels soient oraux ou consignés par écrit, ils ont été transmis par une génération qui vécut la guerre dans son enfance. Ils ont été livrés à leurs petits enfants dans leur enfance... lesquels devenus âgés les racontent à leur tour à leurs petits-enfants et à l'ethnologue.

De fait Ña Genara, Don Labri et Ña Evarista, habitants d'Isla Guasú et de Taturuguai, qui ont entre 75 et 90 ans en parlent comme s'ils l'avaient vécu. Les événements se sont déroulés plus de 130 ans en arrière, mais ils reprennent à leur compte les récits transmis par leurs propres grands-parents. Par exemple, le récit que nous allons analyser du « *Jaguarete ava* » (jaguar indien) de Ña Genara est une histoire que lui racontait sa grand-tante pour lui faire peur lorsqu'elle était enfant. C'est pour cela qu'elle l'a mémorisée. Le récit présente bien des éléments qui lui confèrent une vraisemblance tout en ayant de nombreux accents de légende. La transmission est très familiale au hameau, loin de tout enjeu politique *a priori*.

En revanche, en ville, un livre paru en 1989 à compte d'auteur, raconte les mémoires d'un vétéran de la guerre de la Triple Alliance qui vécut dans le hameau d'Isla Guasú¹. L'ouvrage se présente comme un procès de réhabilitation de la période du Dr. Francia et des López, de la guerre, des vétérans, du général Caballero, du parti *colorado*, de la langue guaraní – et d'attaques contre le parti libéral et les étrangers. Il est soi disant écrit à partir des souvenirs qu'un vétéran de la guerre de 1870 racontait à Saturnino Ferreira à la fin des années 1920 lorsque ce dernier avait à peine dix ans. Ce sont des mémoires de mémoires d'un autre. Cette mise en abîme ajoutée à l'idéologie de son auteur rend problématique l'analyse du contenu de cet ouvrage. En revanche il est un exemple emblématique d'une certaine manière de faire mémoire de la guerre dans la région, contradictoire avec les récits des habitants des hameaux.

En analysant récits oraux, écrits et arbres généalogiques, nous montrons que l'année 1870 est symboliquement construite comme une « année zéro », quelle que soit la modalité de mémoire mobilisée. Nous en avons dégagé trois types : mythique (jaguar), empêchée (rupture et reconstruction imaginaire des liens de filiation et d'alliance) et manipulée (partis politiques).

1. Saturnino Ferreira Pérez (1989), *Testimonios de un capitán de la guerra del 70 (Justiniano Rodas de Benítez)*, *Parte de la historia de San Ignacio*, Asunción : Litocolor, 1989, 220 p.

Effectivement, lorsque les mémoires sont mises en regard des documents d'archives, nous comprenons l'ampleur du drame humain et les complexités des mémoires qui en portent la trace : plus de la moitié de la population, en particulier indienne et *parda* disparût durant le conflit, que ce soit sur les champs de bataille, lors de l'évacuation forcée, des suites de la famine et des épidémies ou du métissage. L'aller retour entre archives et mémoires est double : les archives permettent de documenter l'ampleur des pertes démographiques et de comprendre pourquoi les mémoires construisent symboliquement les lendemains de guerre comme des origines. Inversement, les mémoires orales donnent accès aux sens actuellement donnés à l'événement et à ses chiffres.

MÉMOIRE MYTHIQUE DES LENDEMAINS DE LA GUERRE : 1870,
LE RETOUR À LA NATURE SAUVAGE OU LE JAGUARETE AVA

Evacuation, fin du bétail et des hommes paraguayens

Dans les récits des femmes les plus âgées, il ressort clairement que les familles du hameau d'*Isla Guasú* furent déplacées pendant la guerre.

Ceux-là ont tout emporté de ce côté-ci parce que de l'autre côté les Brésiliens allaient venir en les tuant totalement, et ils emportaient tout de ce côté-là et la guerre a duré cinq ans. [...] Ils sont revenus, ceux qui ne sont pas morts, celles dont les maris n'étaient pas morts. Et eux, dit-on avaient beaucoup de vaches, et ils les ont toutes emportées leurs vaches. Ils avaient des charrettes, ils avaient des bœufs, ils ont emporté toutes leurs petites affaires, tout ce qu'ils avaient, tout ce qu'ils pouvaient emporter. Et ils ont tout emporté. Et après ils sont partis, on leur a tout enlevé, les bœufs, on leur a enlevé les charrettes parce que ceux-là devaient porter des armes. On leur a déjà enlevé toutes leurs vaches, parce qu'ils devaient les abattre pour la nourriture des soldats. Eux [les soldats] ne savaient pas où ils allaient mais ils les emmenaient. [...] Et aussi lorsqu'ils allaient lentement, celles dont ils n'avaient pas encore emporté leurs maris, ils les violaient celles-là.

Plein de choses mauvaises avaient lieu en ce temps-là [...] Et notre tante, Bonaventure nous racontait tout cela, et c'est pour ça que je le sais d'ailleurs. (Ña Genara, I, Isla Guasú, 2000, traduit du guarani par C. Boidin¹)

Effectivement au début de l'année 1866, San Ignacio est abandonné sur ordre du Maréchal López, afin que la population et ses champs ne fournissent pas les troupes ennemies et ne favorisent pas leur avancée. Les familles se sont dirigées au nord du fleuve Tebicuary et se sont principalement installées à « Caacupe, Quyyqyo et Mbuyapei » tandis que certaines sont remontrées jusque Paraguari. Quelques hommes, parmi les plus jeunes et les plus âgés restent surveiller les *partidos abandonados*.

En los trabajos de agricultura nada se ha hecho en razon de que se halla el vesindario evacuado de las familias, [...] pues [...] individuos para la escolta de la Gefatura y el Juez de Paz y algunos cuantos vecinos entre viejos y muchachos, estos que se hallan depachados en las conducciones de remesas de ganado de abasto dirigidos de este y otros partidos para el Ejercito Nacional al Campamento General en Humaita, y aquellos en la vigilancia de los partidos abandonados. Participamos también que hasta la fecha no se ha hecho todavia en este distrito el harreo general de los animales y ganados para la derecha del tevicuari con motivo de que los vecinos de Laureles y Yabebiri que tramitan por nuestro distrito dirigidos tambien a la derecha del rio dicho no pueden todavia acabar de pasar con sus ganados y animales que llevan en su viaje y mientras tanto estan volviendo varias familias de esta vecindad con el objeto de llevar como llevando de sus chacras alguna cosa de bastimento para sostenerse en su residencia de la derecha de tevicuari².

Dans ces extraits de correspondance entre les chefs politiques et juges de paix locaux avec la présidence de López, nous retrouvons l'importance

1. Sauf précision, tous les entretiens sont en guarani et traduits par nos soins. Pour une analyse de la langue guarani des entretiens, voir Boidin (2005), « Analizar el guarani jopara : Un desafio », in : Wolf Dietrich & Haralambos Symeonidis (eds.), *Tupí y Guarani : Estructuras, contactos y desarrollos*, Münster : LIT-Verlag, Coll. Regionalwissenschaften Lateinamerika, n° 11, publiée par le Lateinamerika-Zentrum/ Centro Latinoamericano, Université de Münster, 2006, Actes du colloque Der aktuelle Stand der europäischen Forschung zum Tupí-Guaraní und Tupí, Université de Münster, 28-29 02 2005), sous presse.

2. (Mois illisible) 1866, signé par J. P. Irigoytia Manuel R. Cespedes, dirigé à Exmo Señor. ANA SH 381, n°2, feuilles 330-331.

accordée au bétail et trouvons un écho du drame démographique qui s'est alors joué. Un tableau saisissant montre une diminution drastique de la population de San Ignacio tandis que celle des villes voisines comme Santa Rosa, San Isidro et Santa María ne bougent pas.

Mission	1864	1865	1866	1867
San Isidro	691	615	640	626
Santa María	562	562	562	562
Santa Rosa	230	264	381	16
<i>San Ignacio</i>	800	635 (e)	326 (e)	16 (e)
Santiago	520	224	5	Guerre
Total Mission	53 019	50 583	46 072	44 232
Total Pays	318 114	303 498	276 432	265 392

Source : Vera Blinn Reber²

San Ignacio, situé plus à l'ouest, c'est-à-dire plus proche des lieux de combat, a été évacuée assez rapidement et Santa Rosa l'a ensuite suivi sur ce chemin. Ceci nous permet de comprendre aussi, en partie, pourquoi la mémoire de la guerre présente des traits si traumatiques dans les hameaux de San Ignacio. Nous avons personnellement calculé et estimé que la population de l'ensemble du district de San Ignacio (le centre urbain et la vingtaine de hameaux environs) atteignait 6 800 habitants². Après la guerre, le

1. (e) = estimations de Vera Blinn Reber (1988), « The Demographics of Paraguay : A reinterpretation of the great war, 1864-1870 », in : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, 1988, vol. 68, n° 2, p. 289-437. Les sources ne sont pas directement citées, il est demandé de consulter l'auteur pour avoir des précisions. Voir à ce sujet la polémique engendrée par les travaux de Vera Blinn Reber (Barbara Potthast & Thomas L. Whigham (1990), « Some strong reservations : A critique of Vera Blinn Reber's "The demographics of Paraguay : A reinterpretation of the great war, 1864-1870" », in : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, November 1990, vol. 70, n° 4, p. 667-678). En ce qui nous concerne, il est clair que les chiffres apportés par l'auteur concernant San Ignacio ne peuvent que correspondre à la population urbaine de San Ignacio. Elle omet donc toute la population rurale ! Or il y a loin de ses 800 habitants aux 6 800 que nous avons pu estimer grâce à d'autres sources

2. La *feligresía foránea* de San Ignacio en 1846 (c'est-à-dire la population non indienne), comptait 4 677 personnes (ANA NE 3300). Si nous appliquons le taux de croissance annuel moyen du pays calculé par Whigham et Potthast, nous obtenons le chiffre de 6 415 [Barbara Potthast & Thomas L. Whigham (1998), « La Piedra "Rosetta" paraguaya : Nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la Guerra de la Triple Alianza, 1864-1870 », in : *Revista Paraguaya de Sociología*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, septiembrediciembre 1998, vol. 35, n° 103, p. 147-159]. Dans ce total ne sont pas inclus les Guaraní chrétiens des réductions dont le recensement de 1846 est introuvable. Mais nous disposons d'un document pour 1862 : le recensement des *arrendatarios oriundos* qui nous donne le chiffre de 88 chefs de famille. Soit au minimum environ 400 personnes (ANA NE 2244).

recensement de 1870 ne fait même pas apparaître le nom du district : aucune autorité politique ne s’y trouve pour calculer le nombre d’habitants et les superficies de terres cultivées¹. À l’échelle nationale, sur les champs de bataille ou à cause des conséquences indirectes de la guerre, le Paraguay perdit lors de cette guerre plus de 60 % de sa population totale, dont 80 % de sa population masculine en âge de porter les armes². Mais les variations au niveau régional doivent être assez considérables entre celles qui vécurent l’évacuation, la répression et/ou l’occupation comme Misiones et Concepción, et celles qui purent l’éviter comme San Pedro ou le Guaira de Villa Rica par exemple.

Qu’apportent les mémoires orales par rapport aux archives ? Elles donnent une idée du sens que les habitants ont donné à l’événement et des relations symboliquement établies entre leurs animaux, leurs possessions, leurs personnes et la nature. De riches, en vaches, bœufs et charrettes, les habitants se retrouvèrent dépossédés de tout. Leur bétail fut tué pour nourrir les soldats, les charrettes réquisitionnées pour porter les armes. Les femmes – même lorsque leurs maris étaient vivants – violées. Or la mort du bétail national est intimement corrélée avec le viol des femmes. Comme nous allons le voir, la guerre, en sonnait la fin des vaches des hommes paraguayens, sonne aussi leur arrêt de mort sociale.

Incertitudes

La fin de la guerre ne fut pas vraiment un soulagement pour les habitants qui n’y crurent pas et restèrent cachés au fond des bois.

... la guerre s’est terminée, il y avait encore des tirs, dit-on [...] ils allaient plus loin, dit-on, dans les bois, parce qu’ils ne croyaient pas que la guerre était terminée. Et comme ça donc ils allaient durant 5 ans. (Ña Genara, I, Isla Guasu, 2000)

De fait l’incertitude concernant les mouvements des troupes alliées et paraguayennes s’accroît pendant la guerre à partir d’Août 1868 et ne

1. Potthast & Whigham, *op. cit.*, 1998.

2. *Ibidem.*

disparut pas avec la fin officielle des hostilités le 1^{er} mars 1870. Si les combats militaires avaient pris fin, les séquelles de la guerre, l'insécurité et le banditisme étaient le lot quotidien des habitants. Selon une circulaire du 26 mars 1870, le gouvernement provisoire avait ordonné l'évacuation de la région de Misiones dont il ne pouvait garantir la sécurité. Alors même que certains étaient déjà retournés y habiter : des vétérans qui étaient (re)venus s'installer dans la région s'organisèrent pour prouver au gouvernement qu'ils pouvaient assurer eux-mêmes la sécurité de la région, la défendant des « bandits » venus de Corrientes. Un mois plus tard, le 30 avril 1870, les autorités de Misiones furent établies en faisant référence à une circulaire antérieure, datant du 4 octobre 1869¹. Mais il n'y avait pas que les bandits « étrangers » qui perturbaient la région, la fin de la guerre fut marquée par les ravages d'un jaguar.

Une forêt infinie où rode un jaguar indien

À leur retour des survivants trouvèrent « *une forêt infinie* » qui avait tout envahi et fait disparaître les champs et les maisons d'avant guerre. Chacun défrichait une portion de forêt qu'il encerclait et prenait pour propriété.

Vers Paraguay [Asunción], on a envoyé les gens d'ici, vers Asunción parce que la guerre avait lieu. Et c'était terminé, il n'y avait plus personne, Paraguay. Et après lui ont rapporté les Brésiliens et ils ont rapporté à nouveau tout le monde, et ils sont venus et restés ici, la forêt infinie, dit-on, et ils ont fait leurs champs. Et il y en avait qui faisaient leur propriété. (Ña Evarista Domínguez, Isla Guasú, 2000)

Mais un jaguar rôdait qui empêchait tout retour à la normale. Il fit en particulier deux victimes dans des circonstances tout à fait symboliques. La première est une femme à la recherche de la viande crue distribuée par un *tropero* (bouvier) argentin. La seconde est un homme à la recherche d'une bête entière mais fatiguée, prête à être abattue et mise à disposition par le nouveau grand propriétaire terrien local. Les deux quêtes entraînent la mort par jaguar interposé. Or dans cette région traditionnellement tournée vers

1. Archives du Registro Oficial, Asunción, folio 40, cité dans Ferreira, *op. cit.*, 1989, p. 101.

l'élevage, la viande fonde la hiérarchie entre homme et femme mais aussi entre hommes. L'homme se spécialise dans l'abattage et la cuisson par grillade (*estaca* de préférence) lors des réunions politiques ou lors des rites de passage des filles (pour leurs 15 ans) et des garçons (pour l'anniversaire de leur 1 an) et par *estofado* lors des repas qui finalisent une neuvaine hono- rant un mort, le *ñembo'é paha*, « dernière prière ». Suivant en cela un sché- ma universel¹, pour l'homme, le fait de pouvoir distribuer de la viande grillée-fumée ou cuite à l'étouffée lors de ces différentes fêtes rituelles qui rassemblent – dans l'idéal – toute la communauté, démontre/donne à voir sa plus ou moins grande autorité sociale et politique dans le hameau. Les femmes, quant à elles, ont le monopole de sa cuisson bouillie, quotidienne.

Le jaguar tue l'homme paraguayen à la recherche d'une vache fatiguée restée en chemin, il tue la femme paraguayenne à la recherche de viande crue. Le jaguar interdit l'instauration de la communauté politique et de la famille. Il est un agent du désordre mais aussi le symbole d'un nouveau cycle.

Un jaguar indien

Or, selon le récit, le jaguar est un Indien, *ava*, qui n'a pas voulu aller à la guerre. Le jaguar symbolise probablement les Indiens-chrétiens des réductions jésuites qui ne migrèrent pas suite à l'expulsion de ces derniers en 1767.

En effet, à la veille de la guerre, les ex-guaraní chrétiens de San Ignacio, dits *oriundos* ou *hijos del pueblo de San Ignacio* se distinguaient encore du reste de la population, blanche et mulâtre, dans les recensements, l'organi- sation de la milice. Une grande partie d'entre eux se distinguait aussi par leurs noms de famille²– malgré le décret de 1848 qui déclarant leur pleine citoyenneté paraguayenne les invitait aussi à changer leurs patronymes.

1. Claude Levi-Strauss (1965), « Le Triangle culinaire », in : *L'Arc*, Aix-en-Provence, 1965, n° 26, p. 19-29 ; et Salvatore D'Onofrio (1998), « La Table des saints », in : Marie Alexandrine Martin & Martine Garrigues-Cresswell (eds.), « Dynamiques des pratiques alimentaires », *Techniques et Culture*, Ivry-sur-Seine, 1998, n° 31-32, p. 203-217.

2. Un recensement des locataires de l'État datant de 1862 leur consacre un document différent du reste de la population : « *Arrendatarios de tierras del estado de la zona de San Ignacio* » (ANA NE 2244, 1862). Leurs noms de famille (Arasaye, Ixibetu, Ñangara...) ne sont pas espagnols sauf 3 parmi 88. Or, cette liste reprend la disposition géographique des maisons, village par village. Nous sommes donc en

Une question demeure, si des hameaux d'ex-Indiens chrétiens et de *pardos* peuvent encore être distingués à la fin du XIX^e siècle, pourquoi n'en trouve-t-on aucune trace aujourd'hui ? Il faut se rendre à l'évidence, la guerre de 1870 les a probablement décimés. Ce que ni la société coloniale ni la société républicaine n'avaient réussi, la grande guerre l'a fait¹. Une disparition symbolisée par la présence de ce jaguar indien dans les récits locaux.

Chrétien, intelligent et rusé, l'Indien du récit est supposé ne pas manifester de patriotisme, ne pas être tout à fait paraguayen. Non seulement il ne défend pas la patrie, mais encore il la menace. Il est un danger qui entraîne le maintien du côté de la nature sauvage et empêche l'élevage et l'agriculture. C'est une manière, *a contrario*, de se situer soi-même du côté des Paraguayens, patriotes et civilisés. C'est cet autre qui refuse la guerre nationale et les conséquences de la défaite : la soumission et la mixtion avec l'étranger. Puni de ce comportement asocial, il est transformé en jaguar. Il est finalement capturé, mis en cage et tué par des soldats qui étaient revenus s'installer dans une ancienne caserne. La vie sociale peut (re)prendre son cours et les mélanges opérer. Comme dans d'autres récits, de tradition guarani ou non², le jaguar inaugure et symbolise une rupture par rapport au passé. Nous sommes là dans la mémoire mythique.

mesure de faire l'hypothèse qu'existaient d'une part des hameaux métis et d'autre part des hameaux intégrés par d'ex-Indiens. Une certaine distinction (créoles et métis paraguayens/Indiens des réductions) demeurerait. Et cela n'interdisait pas aux Indiens d'aller à l'école du *Pueblo*. En 1863, à la veille de la guerre, trois enfants de noms de famille indiens vont à la chapelle du *Pueblo* pour y apprendre le latin et le catéchisme (ANA SH 381 n°2 Feuille 309-311).

Par ailleurs, la population masculine était organisée par la milice rurale en trois types de compagnies, de *blancos*, de *pardos* et d'*oriundos*. Pour un effectif total de 1 383 hommes de milice, nous trouvons 65 % de *blancos*, 23 % de *pardos*, lesquels étaient deux fois plus nombreux que les *oriundos* (12 %) (ANA SRB 1579 feuille 73). Pour plus de détails voir Capucine Boidin (2004), « Esclaves, pardos et milices au Paraguay XVII^e-XIX^e siècles », in : Sandro Stella & Carmen Bernand (éds.), *D'esclave à soldat : Miliciens et soldats d'origine servile, XIII^e-XX^e siècle*, Paris : L'Harmattan, 2006, Actes du colloque international du 27-29 mai 2004, École des hautes études en sciences sociales & Université Paris X-Nanterre, p. 341-364.

1. Cette disparition explique le fait que personne, mis à part Cadogan, n'ait fait l'hypothèse de leur existence avant la guerre, et que nous ayons été si surpris en les « découvrant » présents avant la guerre. Cf. León Cadogan (1967), « Algunos datos para la antropología social paraguaya », in : *Suplemento antropológico*, Asunción : Centro de Estudios Antropológicos, Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, septiembres de 1967, vol. 2, n° 2, p. 429-480.

2. Jean-Pierre Chaumeil (1992), « La Légende d'Iquitos (Version Iquito) », in : *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, Lima, vol. 29, n° 1, p. 311-325.

MÉMOIRES EMPÊCHÉES : 1870 OU LE PAYS DES FEMMES

Des filiations brisées et réinventées

Lors de la reconstitution des arbres généalogiques, deux faits sont particulièrement marquants. Tout d'abord personne ne remonte *au-delà* de la guerre de 1870. Cela pourrait paraître normal puisque cela correspond pour les plus âgés à la connaissance des deux générations antérieures (parents, grands-parents). Cette impossibilité à remonter au-delà de la guerre de 1870 est-elle un effet de la guerre ou un effet de la mémoire ? Deux exceptions permettent de pencher en faveur de la première interprétation. Même lorsque les personnes manifestent le désir d'en savoir davantage concernant la génération précédant la guerre, elles se heurtent au vide. Ña Benita, 80 ans (qui se souvient de son arrière-grand-mère Liberata Quiroga la seule pour laquelle nous ayons trouvé trace dans le recensement de 1846) et Ña Genara, 90 ans (qui parvient jusqu'à la génération de ses arrière-grands-parents) disent ne pas pouvoir remonter au-delà. De fait, nos propres efforts pour retrouver trace de ces ancêtres dans les archives paroissiales de San Ignacio (dont on a pourtant des volumes remontant aux années 1810) ont été infructueux.

À une rare exception près, il semblerait que les habitants du hameau d'Isla Guasú installés en 1870 ne correspondent pas aux anciens occupants du lieu avant la guerre mais à des personnes venues des quatre coins du pays. La coupure des arbres généalogiques au niveau de la guerre de 1870 est donc bien réelle, dans les archives comme dans les mémoires.

Or, au cours des nombreuses discussions, entretiens et réalisation des arbres généalogiques avec les personnes âgées, quelques images reviennent inlassablement et presque de manière répétitive pour certains. Celle de la jeune fille au combat, de la fin des hommes paraguayens et de l'arrivée des hommes étrangers.

*Une grand-mère qui s'est battue parce qu'il n'y avait plus
d'hommes, des ancêtres étrangers*

La réalisation de l'arbre généalogique de Don Labri révèle ainsi des résultats intéressants. L'évocation des parents et grands-parents renvoie aussitôt à

l'histoire du hameau et à l'histoire nationale, à la guerre de 1870 et à celle de 1935 contre la Bolivie. Il ne peut parler de sa famille sans évoquer les événements nationaux.

Toribia Acosta, la mère de sa mère, avait les yeux bleus et la peau blanche, contrastant avec la noirceur de sa fille, Telesfora Acosta. Est-ce une allusion aux unions avec les soldats brésiliens perçus globalement comme noirs ? Tout se passe comme si la génération des grands-parents était idéalisée au regard de celle, plus récente, des parents. Surtout elle alla à la caserne et revint de la guerre. Elle avait 15 ans et combattit aux côtés d'autres femmes, sous le commandement du Maréchal López. Elle utilisait un fusil « Chipa » (guaranisation du terme espagnol *chispa*, étincelle) qui ne pouvait tirer qu'une seule fois. On croirait entendre les coups de fusils : un coup du côté paraguayen, deux du côté ennemi :

Elle a combattu. À Cerro Corá, elles allaient se battre les femmes. Ma grand-mère était un sergent de 15 ans. Elle a vécu la *Residenta*, venait la troupe, elle se retirait, elle [la troupe] les emportait les faire se battre. « Fusil Chipa », c'était l'arme de l'État, d'un seul tir, le fusil Chipa. Ils attendaient deux tirs et ils rechargeaient. (Don Labri, Taturuguái, 2000)

Don Labri insiste par trois fois pour dire que sa grand-mère a combattu. Pourtant il emploie aussi un terme consacré – « Elle a vécu la *residenta* » – qui n'implique pas nécessairement, que les femmes aient combattu. Dans le récit de Don Labri, sa grand-mère subit : il dit qu'elle *oiko*, vit la *residenta* et non pas qu'elle fut *residenta*. Don Labri dans une autre séquence, condamne encore plus explicitement le Maréchal López pour avoir obligé les femmes à combattre.

Le Maréchal López est le premier des assassins, un tueur de femmes, tu formes une file et tu es tuée. Ma grand-mère avait 15 ans pendant la guerre de 70... (Don Labri, 75 ans, Taturuguái, 1999)

Envoyer des femmes grossir les rangs des combattants, c'est être un assassin, un tueur. Mais si les femmes ont combattu, il faut bien que leur sacrifice serve à quelque chose, ainsi la défaite est niée par la légende suivante. En effet Don Labri évoque alors la légende selon laquelle le Maréchal López aurait avalé le drapeau paraguayen afin qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi lors de la dernière bataille du Cerro Corá.

Le Maréchal commandait le feu. Cerro Corá est sur la côte du Brésil. Son drapeau a disparu, il ne l'a pas rendu, il a mangé le drapeau, il l'a mis dans sa bouche le Maréchal. Et là il a de nouveau gagné la guerre le Paraguay. «Il s'applaudit, il a gagné la guerre, il n'a pas rendu le pays» dit-il. (Don Labri, Taturuguái, 2000)

Finalement, qu'ils condamnent ou non López, la même logique est à l'œuvre : les femmes combattent parce qu'il n'y a plus d'hommes paraguayens.

Mais Ña Toribia, la mère de Juan Acosta, après la guerre, elle s'est battue, elle, autrefois pendant la guerre, elle était, dit-on, sergent, pendant la guerre, parce qu'il n'y avait plus d'hommes, et lorsqu'il n'y avait plus d'hommes, dit-on, à partir de 10/12 ans et au milieu, ils parlaient déjà, les femmes aussi, au milieu, il y avait sélection [ojeporavo] celles qui n'avaient pas de seins devaient y aller parce que de cette manière elles mettaient les vêtements des hommes et parfois, dit-on, pendant qu'elle y allaient, leurs seins grossissaient très fortement, pour ne pas y aller [...] Elles se fabriquaient tout simplement des seins. Peut-être qu'il y en avait qui les surprenaient en train de le faire et elles y allaient. Il y a une chanson qui dit quel âge elles avaient lorsqu'elles devaient vivre en caleçon à cause des fusils. (Ña Genara, Isla Guasú, Entretien I, 2000, traduit du guaraní, C. Boidin)

Et comme tous les hommes paraguayens sont morts, les étrangers sont arrivés.

Après 1870, c'est complètement terminé au Paraguay les hommes. C'est un étranger qui a élevé les premières maisons car il n'y a plus d'hommes paraguayens. Bernardino Caballero apporte de l'Argentine, de l'Uruguay et de l'Espagne afin de faire que le Pays se redresse. Parce que les Brésiliens ont tout tué. Ma grand-mère s'est battue, comme un homme. Elle a vécu la Residenta. Ils ont tout emporté au Cerro León, non au Cerro Corá. Mon père était un Argentin complètement peau de cochon, uruguayen et espagnol. (Don Labri)

Le père de Don Labri était selon lui « *argentin, totalement "peau de cochon", uruguayen et espagnol* ». Il est difficile de concevoir comment il peut être tout à la fois, mais la confusion est très révélatrice. Il est doublement ennemi, argentin et uruguayen. Il est aussi étranger. Correspond-il à la

vague d'immigrants espagnols et italiens arrivés au port de Buenos-Aires à la fin du XIX^e siècle et dont certains remontèrent jusqu'au Paraguay ? Ou bien rappelle-t-il la figure du conquérant espagnol de l'époque coloniale ? La guerre de 1870 ne se serait-elle pas inscrite dans l'imaginaire antérieur de la conquête ? Il est difficile de répondre à l'heure actuelle et seule l'hypothèse peut être lancée.

Finalement Ña Genara et Don Labri ont en mémoire la figure de Ña Toribia Acosta (pour Genara elle était plutôt non pubère et pour Don Labri elle avait l'âge liminal de 15 ans) qui fut envoyée au combat, malgré elle mais qui acquit un certain prestige et grade. En tous les cas, et c'était là l'objet de notre démonstration, la participation des femmes à la guerre est pensée et présentée comme conséquence/preuve de la fin des hommes paraguayens. Argument logique que nous trouvons également chez l'historien local Saturnino Ferreira.

Dans un fascicule qu'il édita en 1977 avec le Lion's Club de San Ignacio, *San Ignacio a sus héroes*, les noms des sergentes de premier rang María del Socorro Palacios et Toribia Acosta figurent en bonne place. Il est précisé qu'elles répondirent présentes le 29 février 1870, à la veille de la dernière bataille de Cerro Corá où elles furent faites prisonnières. Saturnino Ferreira donne quelques détails supplémentaires : María del Socorro Palacio était sergente de l'escorte de Madame Lynch, la compagne du Maréchal López. Et de Mauricia Acosta, il nous dit qu'elle avait une épée, ce qui laisserait à entendre qu'elle aurait combattu. Après la guerre, Madame Lynch leur aurait proposé de venir avec elle en Europe, mais elles auraient refusé, préférant revenir vivre, avec d'autres femmes, dans leur région de San Ignacio.

Oublier les vétérans d'Isla Guasú

Un homme pour trois femmes à l'issue de la guerre¹ représente un déséquilibre très important et largement suffisant pour créer une légende, celui du pays des femmes – qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Mais l'existence de ce mythe a bloqué les recherches. On s'attachera donc surtout à comprendre les rouages du mythe et à lui opposer quelques faits.

1. Potthast & Whigham, *op. cit.*, 1998.

Il ne me fut jamais précisé que certains des ancêtres hommes cités étaient d'anciens combattants de la grande guerre. Au total, parmi les sept re-fondateurs du hameau que nous avons pu reconstituer à l'aide des arbres généalogiques : six sont mentionnés comme étant des vétérans par l'historien local Saturnino Ferreira.

Pourtant, les habitants des hameaux ne le disent pas, au contraire, ils précisent plutôt pour trois d'entre eux qu'ils devaient être Espagnols ou descendants d'Espagnols : évidence qui n'a pas besoin d'être dite ? Refoulement ? La deuxième hypothèse est la plus probable dans la mesure où l'on aime souligner ses ascendants étrangers, quitte à les inventer étrangers au besoin.

Finalement, les mémoires généalogiques opèrent des sélections/inventions/transmutations très cohérentes entre elles : il s'agit de se présenter métis de femmes paraguayennes et d'hommes étrangers. Les habitants d'Isla Guasú, lorsque nous remontons dans leur histoire familiale, transforment leurs ancêtres masculins vétérans de la guerre de 1870 en « Espagnols ». Ils effacent de leurs annales familiales leurs ancêtres paraguayens hommes, vaincus. On se souvient des femmes qui combattent car il n'y a plus d'hommes, on oublie ses ancêtres vétérans car ils doivent tous avoir été tués pour défendre leur patrie, on se souvient et surtout on s'invente des ancêtres étrangers espagnols ou *correntinos* prestigieux – qui sont étrangement surtout masculins. En racontant ainsi leur ascendance c'est une manière de dire qu'ils sont fils de riches vainqueurs étrangers – globalement Espagnols, tout en étant aussi fils de Paraguayennes héroïques, qui attention ne sont pas nécessairement indianisées (Don Labri souligne que si mère était noire, sa grand-mère était grande, blanche et avec les yeux bleus). C'est une manière de donner un sens à ce métissage de vainqueurs/vaincues. Le pays vaincu est féminisé tandis que les pays vainqueurs sont masculinisés.

MÉMOIRES MANIPULÉES : *PARTIDO LIBERAL* ET *PARTIDO COLORADO*

Les mémoires locales ont opéré une *distorsion* de la réalité passée et permis une « intégration *du monde commun par le moyen de systèmes symboliques* »

immanents à l'action »¹. Il ne s'agit pas de dénoncer ces distorsions. Au contraire elles nous permettent de comprendre le sens donné par les habitants à cet événement traumatique. Ce travail d'herméneutique des mémoires serait cependant tronqué s'il n'était replacé dans l'histoire politique des mémoires de la guerre. En effet, au fur et à mesure de notre travail, nous nous sommes rendu compte que nos informateurs dans les hameaux, tous libéraux, étaient porteurs d'une mémoire remontant aux années 1880-1920, lorsque le parti libéral était globalement dominant sur la scène politique nationale. Au contraire l'historien local Saturnino Ferreira, fervent colorado, est porteur d'une mémoire qui s'élabore dans les années qui précèdent la guerre du Chaco et qui devient dominante sous la dictature colorado de Stroessner.

Ce n'est pas une question d'âge biologique : Saturnino Ferreira avait plus de 90 ans à l'époque de nos entretiens tandis que les habitants avaient entre 75 et 90 ans. Ce sont les voies de transmission qui diffèrent : les habitants des hameaux ont reçu une mémoire familiale tandis que l'historien local a « découvert » une autre manière de faire mémoire de la guerre à l'école dans les années 1920. Cette « découverte » l'a alors conduit à recueillir les témoignages d'un vétéran de la grande guerre, le capitaine Rodas.

Leurs mémoires ne sont ni bleues (parti libéral) ni rouges (parti colorado) en tant que telles. Mais elles correspondent à des contextes historiques et politiques différents. D'une certaine manière les habitants des hameaux sont porteurs d'une mémoire historiquement dépassée et aujourd'hui dominée sur la scène politique nationale. C'est en ce sens que nous réalisons une archéologie des mémoires en les écoutant. Les mettre en vis-à-vis dans un tableau synthétique permet de mettre à jour les deux types d'opérations symboliques auxquelles est soumise la guerre de la Triple Alliance au Paraguay.

1. Ibidem, p. 100.

Habitants des hameaux, libéraux,
porteurs de la mémoire dominante
dans les années 1870-1920

Le maréchal López : tyran et vainqueur
Les femmes ont combattu sous la contrainte
Les vétérans sont socialement morts, ils
sont tous morts pour la patrie
Les ancêtres sont étrangers et sont valorisés
1870 est une année zéro, de retour à la
forêt sauvage. Le jaguar est le symbole d'un
nouveau cycle

Historien de San Ignacio, *colorado*,
porteur d'une mémoire dominante
de 1935 à nos jours

Le maréchal López : héros
Les femmes ont combattu par patriotisme
Les vétérans sont nos ancêtres, des héros
dont il faut célébrer la mémoire
Les ancêtres venus de l'étranger sont des
légionnaires, des traîtres à la patrie
Les continuités entre les régimes du XIX^e et
du XX^e sont soulignées

Le désir de comprendre les sens donnés à l'événement s'est alors mué pour nous en une volonté de savoir. Volonté de savoir si réellement il y a eu ou non rupture en 1870 pour la ville de San Ignacio. Des préoccupations de l'anthropologue nous sommes passé à celles de l'historien, réalisant à cette fin tout un travail d'archives.

CONCLUSIONS

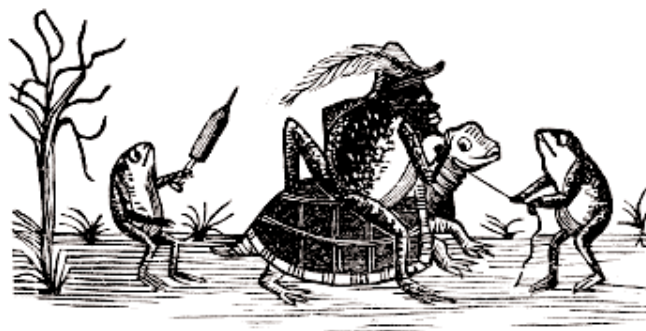
Les mémoires locales nous ont dépeint tout d'abord des lendemains de guerre comme des années zéro pleines d'incertitudes, de recherche désespérée de viande par les hommes et les femmes paraguayens, de forêts infinies où rode un jaguar qui empêche tout retour à la normale. Dépossédés de leur bétail, dépendant des troupeaux venus de Corrientes, les hommes paraguayens sont socialement morts. Après la guerre c'est un jaguar qui les achève. Ce jaguar était un « indien », chrétien, intelligent, qui ne voulut pas aller à la guerre. Des soldats l'achevèrent dans une ancienne caserne. Un nouveau cycle commence. Mémoire mythique de rupture totale.

Les arbres de parenté, à une exception près, ne remontent pas au-delà de 1864, que ce soit en faisant appel aux souvenirs des habitants ou aux

archives. Des ruptures de filiation qui permettent de se réinventer ses ancêtres. Il ne reste de la place dans l'imaginaire que pour les hommes étrangers. Ainsi leurs ancêtres masculins vétérans de la guerre de 1870 sont présentés comme étant « Espagnols ». Ils effacent de leurs annales familiales leurs ancêtres paraguayens hommes, vaincus. Mémoire empêchée des vétérans paraguayens.

Finalement, au niveau des mémoires et des filiations des hameaux, la guerre de la Triple Alliance est pensée comme une rupture totale. La démographie telle qu'elle apparaît dans les sources permet de comprendre pourquoi la guerre a pu être ainsi conçue : chute drastique de la population, dispersion des familles traditionnelles du lieu, liée à l'évacuation forcée, disparition totale des *pardos* et des *oriundos* en tant que catégories perçues, déséquilibre des sexes... En ce sens les mémoires et les archives se répondent.


Mais ces mémoires mythiques et empêchées sont aussi entremêlées de mémoires manipulées. Cette mémoire dramatique de la rupture totale a été élaborée dans l'immédiat après-guerre et fut dominante jusque dans les années 1920 alors que le parti libéral était lui aussi hégémonique. Elle contraste avec celle qui s'élabora dans les années 1920-1930, appelée *revisiónismo histórico*, et qui s'imposa en même temps que le parti colorado de Stroessner. Mémoire héroïque qui souligne les continuités nécessairement positives entre les régimes de Francia, López et Stroessner.



Les vétérans paraguayens de la guerre de la Triple Alliance (1870-1910)

Des oubliés de l'histoire ?*

LUC CAPDEVILA

 Comment comprendre l'absence des vétérans de la guerre de la Triple Alliance dans la mémoire collective paraguayenne ? Dès le début du XX^e siècle, le récit de la mort de tous les hommes au cours du conflit et l'image du Paraguay peuplé seulement par des femmes, des enfants, des vieillards et quelques invalides au lendemain de la bataille de Cerro Corá, formaient un stéréotype national prégnant, sur lequel était adossée l'identité nationale. Cette représentation n'a fait que se renforcer au cours du XX^e siècle, jusqu'à devenir un *impensé* sous la dictature d'Alfredo Stroessner, notamment au moment des commémorations du centenaire de l'épopée nationale (1964-1970). Elle reste forte aujourd'hui¹.

* Je tiens à remercier chaleureusement Ramón Rolandi, Antonio Elizech, Ramón Flores, le colonel Agustín Olmedo Alvarenga et Waltermán Acosta, qui en 2000 et 2004 m'ont donné toute facilité pour accéder aux archives de la Défense nationale à Asunción.

1. Capucine Boidin (2004), *Guerre et métissage au Paraguay : Deux compagnies rurales de San Ignacio Guasú (Misiones 2001-1767)*, Thèse de doctorat de sociologie, Nanterre : Université Paris X-Nanterre, 2004, 2 vols.

Le problème est le suivant : la guerre de la Triple Alliance est un événement-traumatisme dont le souvenir participe de l'essence des identités sociales. Dès le lendemain de la guerre du Chaco, le pouvoir militaire paraguayen a imposé, sans partage, une narration héroïque et virile de la nation en guerre contre la Triple Alliance. En fait dès les années 1910 et 1920, cette version patriotique de l'histoire occupait une position dominante sur l'espace public, en bénéficiant notamment des relais du service militaire et de l'instruction primaire. Quel sens donner au fait que les vétérans paraguayens de la guerre de la Triple Alliance sont des oubliés de l'histoire nationale, et plus encore qu'il est devenu inconcevable qu'ils aient pu exister, car aucun homme d'âge mûr n'est censé avoir survécu ? Autrement dit, en quoi la survie d'un groupe est-elle incompatible avec le statut de héros ? Dès lors, comment comprendre que les vétérans de la guerre de la Triple Alliance aient été dans l'incapacité de transmettre leur expérience et de s'imposer en tant que catégorie sociale visible sur l'espace public ?

Selon l'enquête de 1872, il restait un peu moins de 30 000 hommes âgés de plus de 15 ans. Le groupe des anciens combattants potentiels représentait 13 % de la population totale. Par conséquent, ils disposaient d'une masse critique suffisante pour laisser des traces.

LES VÉTÉRANS DANS LES ARCHIVES PARAGUAYENNES

Il existe des sources permettant de repérer les anciens combattants et de saisir leur parole, d'appréhender leur identité, de connaître leur expérience et d'évaluer comment ils se considéraient dans la société paraguayenne d'après-guerre. En fait, toute parole masculine publique émise dans les années 1870-1890, tels les discours du président Caballero étaient des paroles combattantes, bien que le locuteur ne s'identifiait pas explicitement comme tel. Certains documents sont très connus. Les récits et témoignages du général Resquín, du colonel Centurión, de Silvestre Aveiro publiés autour des années 1900 et au-delà sont abondamment utilisés par les historiens. Moins connus, moins exploités existent d'autres textes ou des simples paroles recueillies, voire suscitées, par des érudits porteurs d'un

projet de mémoire dès le début du XX^e siècle, tels Juan O'Leary, Manuel Domínguez, Estanislao Zeballos¹. La place de l'individu est importante pour comprendre l'histoire, encore faut-il être en mesure d'évaluer sa trajectoire et ses représentations à l'aune de celles de la collectivité dont il émane. La difficulté est d'appréhender un groupe dans sa diversité pour parvenir à isoler un milieu avec une identité collective, voire des identités.

Le ministère de la Défense nationale à Asunción a conservé une source où ont été fixées des centaines de paroles de vétérans à la fin du XIX^e siècle, issus de toutes les classes sociales et de presque toutes les localités de la République. Une première série date de 1872. Elle concerne les actes de reconnaissance des titres de gradés ayant perdu leurs documents au cours des événements². La deuxième rassemble les demandes d'anciens combattants déposées à partir de 1899 afin de bénéficier de la pension attribuée aux invalides de la Grande Guerre³. Ces archives permettent un traitement sériel et qualitatif de la parole combattante. Je vais rapidement présenter la source et les conditions d'exploitation, l'analyse portant sur l'identification des vétérans comme porteurs de mémoire.

L'índice de reconocimiento y verificación de 1872 conserve les demandes de reconnaissance des titres militaires émises par des gradés, officiers et sous-officiers ayant égaré leurs documents. La preuve était apportée par deux témoins. Au total 546 demandes sont réunies dans deux volumes.

Cette source ne concerne qu'une minorité de vétérans. Les soldats formant 80 % de la troupe ne sont pas présents. Au regard des effectifs existants on peut considérer que seul un gradé sur quatre ou sur cinq a accompli cette démarche. La demande est stéréotypée. Elle est énoncée en castillan. Même lorsque le demandeur sait écrire il n'est pas automatiquement le rédacteur de la lettre. La masse des gradés, au total 444, soit plus de 80 %, déclare avoir obtenu ses titres sous la présidence du maréchal Francisco S. López. Les autres font référence au gouvernement provisoire, au gouvernement Rivarola, ou à celui de don Carlos et même quelques un à Gaspar Rodríguez de Francia. Seuls deux font état de l'obtention de leurs titres dans la *Legión Paraguaya*. Mais certains n'hésitent pas à préciser que, gradés sous

1. Bibliothèque du musée d'histoire militaire d'Asunción, fonds Zeballos/Gill Aguinaga.

2. Archives du ministère de la Défense nationale du Paraguay, « Índice de reconocimiento y verificación de grados de los veteranos (1872) ».

3. Archives du ministère de la Défense nationale du Paraguay, « Veteranos reconocidos y no reconocidos (1896 et au-delà) ».

Francisco Solano López, ils furent promus sous l'occupation par le commandement des forces brésiliennes¹.

Les demandes répondent à des injonctions administratives. Elles sont censées ne fournir que des données factuelles. Leur sécheresse limite l'étude de contenu. Mais deux éléments émergent de l'archive. Le premier est la fidélité exprimée à l'égard de Francisco Solano López. Les références à sa personne marquent le respect. Elles reprennent les titres du défunt président : « *maréchal président de la République* » pour les uns, « *citoyen président de la République* » pour d'autres, le « *défunt président don Francisco Solano López* » pour beaucoup. Elles sont parfois sensibles, faisant état de liens directs noués avec le maréchal, en apportant la précision, par exemple, qu'il était l'auteur de la promotion.

Le deuxième élément est plus ténu. Le document, lui même peu bavard, ne se prête pas aux épanchements. Il concerne le jugement porté par ces soldats sur leur trajectoire militaire. Deux grands types identitaires non-exclusifs l'un de l'autre émergent de leurs demandes : celui du patriote fervent, parfois exalté et celui du survivant du désastre. À titre d'exemple, le patriote fervent est repérable par la co-occurrence « *mémorable* » qui accompagne « *bataille* », ou dans celle de « *glorieuse* » qui précède « *armée paraguayenne* ». Le survivant du désastre est identifiable par la co-occurrence « *désastreuse* » qui accompagne « *guerre* », ou quand les « *souffrances* » remplacent les faits d'armes. On retrouve ces deux sensibilités bien marquées dans d'autres sources éparses du lendemain de la guerre conservées au ministère de la Défense, et dans une certaine mesure dans le discours du président Bernardino Caballero sur la « *régénération* » du pays, où « *l'épopée nationale* » concerne la reconstruction de l'après-guerre et non la guerre, qu'il dit lui aussi « *désastreuse* »².

Il est intéressant d'observer la pérennité de ces deux sensibilités dans des sources postérieures.

1. Archives du ministère de la Défense nationale du Paraguay, « Índice de reconocimiento y verificación de grados de los veteranos », demande de Fidel Cáceres, Asunción 10 juin 1872, n° 717.

2. Mensajes del Presidente de la República del Paraguay al abrir las sesiones del Congreso de la Nación, 1881-1886.

LA PRISE EN CHARGE DES INVALIDES DE GUERRE PAR L'ÉTAT

L'impulsion de l'État est également à l'origine de la seconde source. La production de cette archive a été réalisée en deux temps. Le 16 août 1899 fut promulguée la loi accordant une pension « aux vétérans de la guerre contre la Triple Alliance ». En fait, seuls les invalides de guerre bénéficiaient de la mesure, soit en raison des blessures contractées sur le champ de bataille, soit parce qu'âgés de plus de 60 ans, la vieillesse les mettait dans l'impossibilité de subvenir par eux-mêmes à leurs besoins. En apportant la preuve de leur invalidité et celle de leurs faits d'armes, ils pouvaient espérer recevoir à vie une indemnité correspondant – initialement – à la moitié de la solde reçue par les militaires d'active de rang équivalent. Trois ans auparavant, en préparation de la loi de 1899, par la note circulaire du 25 mai 1896, le ministère de la guerre et de la marine avait demandé aux chefs politiques de recenser tous les vétérans invalides de la guerre résidant dans leur département, et de fournir des informations sur leurs faits de guerre. Ils avaient trois semaines pour répondre. Les listes arrivèrent en juin, parfois commentées par les chefs politiques. La promulgation de la loi en 1899 amena dès lors les vétérans invalides, informés depuis trois ans sur leur situation et désignés comme tels, à adresser au ministre de la guerre une demande pour recevoir une pension. Cette fois-ci le dossier est plus épais. Il conserve la lettre du demandeur dans laquelle celui-ci raconte sa guerre en précisant généralement : date d'enrôlement, batailles, officiers, grades, blessures invalidantes, celle-ci étant contresignée par deux témoins, le plus souvent anciens combattants de la Grande Guerre eux aussi. Le certificat médical attestant de l'invalidité du demandeur la complète. Au total les archives de la défense nationale ont conservé seize volumes rassemblant les demandes de plus de 900 invalides reconnus entre 1899 et 1910, plus deux volumes d'invalides non reconnus. Les causes de non reconnaissance portent sur des différends sur le grade, concernent des dossiers incomplets ou des demandeurs dont le handicap est jugé insuffisant pour justifier une indemnité. Mais le statut de vétéran ne semble pas avoir donné lieu à des contestations.

On dispose ainsi d'une source remarquable permettant de saisir le groupe des vétérans et la parole individuelle des combattants, trente ans après la guerre. En préalable, il est nécessaire de rappeler le contexte d'é-

locution. L'impulsion à détente du ministère de la guerre entre 1896 et 1899 a conduit à mobiliser le groupe des vétérans, à l'identifier sur l'espace public, voire à le construire. Ceux-ci furent amenés à se remémorer leurs parcours guerriers selon les aspects les plus martiaux : les faits d'armes, les blessures, les chefs. Les compagnons d'armes étaient sollicités pour témoigner. Eux-mêmes constituaient leur propre dossier. Les exigences du ministère public sont très précises et le cadre administratif se prête à l'héroïsation de soi, à l'exaltation de sa propre virilité. La demande se fait en castillan, par écrit. Provenant d'un même lieu, il arrive que des déclarations aient été rédigées à l'identique. De ce fait, la comparaison entre la signature du demandeur et la calligraphie de la lettre montre que la plupart des demandeurs n'ont pas rédigé leur propre récit. Néanmoins l'analyse de contenu se prête à cette source, à laquelle on peut associer un traitement sériel permettant de collecter des données de base sur cette population.

PROFIL DES VÉTÉRANS PENSIONNÉS

La population combattante rassemblée dans ce corpus présente des distorsions avec le groupe vétéran existant à cette époque. Seuls les invalides sont représentés. Surtout la démarche est accomplie majoritairement par des anciens âgés de plus de 60 ans, soit nés avant 1840. Ainsi, l'un des effets de la source est de sur-représenter le corps des officiers et celui des sous-officiers. À partir d'un échantillon composé de six volumes répartis sur l'ensemble de l'alphabet (A1, B1, D, G2, M1 et P1) totalisant 373 demandes, le rapport est de 16 % d'officiers, pour 55 % de sous-officiers, contre seulement 29 % de soldats. Or l'armée paraguayenne était très hiérarchisée. Les proportions au début de la guerre étaient de 80 % de troupiers, pour 15 % de sous-officiers et un peu moins de 5 % d'officiers. La génération qui s'exprime dans cette source est donc la plus âgée, celle des hommes combattants mobilisés souvent dès 1864, certains étant dans l'armée régulière depuis beaucoup plus longtemps. Homme est à préciser, car bien que des femmes aient combattu, aucune ne semble avoir été concernée par cette procédure. Le député Telémaco Silvera l'a souligné dans le discours qui

accompagnait son projet de loi sur les droits civils et politiques des femmes en 1919¹.

Un autre élément caractéristique de cette population est son niveau d'instruction, donc son intégration dans la société d'avant-guerre. À partir d'un échantillon composé de trois volumes (B1, D, G2) réunissant 178 demandes, l'analyse des signatures montre que 51 % des demandeurs signent avec une plume cursive apportant l'évidence qu'ils savent écrire et donc lire. Ils sont 20 % à reporter leur nom d'une main hésitante, voire ils dessinent les lettres, manifestant ainsi leur absence de pratique de l'écriture. Seuls 29 % ne signent pas. En général parce qu'ils ne savent pas écrire. Certains le justifient par un handicap. Ils se disent aveugle, signalent une amputation du bras ou la perte d'usage de la main. Le groupe des vétérans non reconnus vérifie un niveau d'instruction plus faible que celui des reconnus. Les deux volumes recueillant aux alentours de 140 demandes rejetées présentent les proportions suivantes : 39 % de signatures cursives, pour 34 % de signatures hésitantes et 27 % de demandeur ne sachant pas signer. Ces groupes d'hommes scolarisés sous le docteur Francia et sous don Carlos possédaient vraisemblablement une bonne instruction². De ce fait, leur niveau d'alphabétisation semble avoir eu de l'importance dans l'aboutissement de leur démarche. Il est vraisemblable également qu'il eut un rôle discriminant dans les dépôts de demandes, mais la source ne permet pas de le vérifier.

Un dernier élément caractérise ce groupe vétéran : il s'agit des conditions dans lesquelles ils ont terminé la guerre. Ils n'étaient pas tenus d'apporter cette précision pour parfaire leur dossier. C'est donc spontanément qu'ils précisèrent le contexte de leur démobilisation, afin de conclure leur récit. Deux volumes (D et G2), soit 118 déclarations ont donné lieu à un traitement systématique. Exactement la moitié d'entre eux, 59, ne fournissent aucune précision. Quant à l'autre moitié, elle avoue ou assume une fin honteuse pour un patriote guerrier : 52 disent avoir terminé la guerre après avoir été capturés par l'armée brésilienne ou argentine ; quatre précisent être rentrés chez eux au moment des batailles de la cordillère ou au cours de l'exode vers

1. Projets de loi sur les droits civils et politiques des femmes présentés par Telémaco Silvera, dans Line Bareiro, Clyde Soto & Mary Monte (1993), *Alquimistas : Documentos para otra historia de las mujeres*, Asunción : Centro de Documentación y Estudios, 1993, p. 129-135.

2. Heinz Peters (1984), *Das Paraguaysche Erziehungswesen von 1811 bis 1865 : Schule und Staat in einem Modell autozentrierter Entwicklung*, Frankfurt am Main : P. Lang, 1984, 397 p. ; trad. esp. : *El Sistema educativo paraguayo desde 1811 hasta 1865*, Asunción : Instituto Cultural Paraguayo-Alemán, 1996, 347 p.

Cerro Corá ; les trois derniers racontent que trop blessés, ils durent cesser de participer aux combats avant la fin du conflit. Autrement dit, une identité masculine abîmée fonde le socle de ces déclarations. Leur identité de genre est d'autant plus blessée, ici, que les vétérans en demandant la reconnaissance de la patrie pour leurs faits d'arme doivent conjointement apporter la preuve de leur « inutilité », c'est à dire de leur incapacité physique à travailler.

LES VÉTÉRANS ET LEUR RAPPORT À LA GUERRE PASSÉE

Pour réaliser l'étude de contenu, un échantillon aléatoire de quatre-vingts dossiers a été constitué à partir de l'ensemble des demandes des vétérans reconnus et non reconnus. L'objectif est d'analyser comment ils évoquent leur guerre. Certes, leurs discours sont stéréotypés. Ils sont tenus de préciser leurs dates d'enrôlement, leurs unités, de donner les noms de leurs commandants, de décliner les grades obtenus, d'énumérer les batailles auxquelles ils participèrent, de détailler les blessures qu'ils ont reçues. Dans l'ensemble tous ces récits sont très répétitifs. Néanmoins, une première variable d'ordre culturel concerne le besoin de témoignage et la capacité d'élocution trente ans après les faits. Certains récits sont aphasiques et se résument à quelques lignes creuses. D'autres, emphatiques, peuvent s'étendre sur une dizaine de pages.

Le contexte institutionnel favorise davantage une expression emphatique. Les chefs politiques ont sollicité les vétérans. Les officiers publics qui dirigeaient cette opération participèrent eux-mêmes à l'exaltation patriotique et civique prégnante dans les dossiers. Dans la première série de 1899, le magistrat, qui statuant sur la demande orientait la décision du ministre, ne cacha pas son admiration pour les vétérans. Pour Silvestre Aveiro il conclut le 26 décembre 1899 : par ailleurs « *il est de notoriété publique que le demandeur est une des reliques de la grande armée paraguayenne qui défendit durant un lustre pied à pied le sol de la patrie contre l'invasion des troupes de la Triple Alliance* »¹. Plus généralement, il termina par : « *les antécédents*

1. Archives du ministère de la Défense nationale du Paraguay, Asunción, « Veteranos reconocidos », vol. A1, n° 1.

militaires du demandeur sont de notoriété publique, de même qu'il fut l'un des fidèles serviteurs de la nation durant la guerre contre la Triple Alliance ».

Cette célébration de la patrie est présente dans des formules toutes faites employées par les vétérans. Ainsi, ils conclurent le plus souvent leur demande par : « *Ceci sont, monsieur le ministre, les faits de ma vie militaire dans l'héroïque armée nationale* ». De même, ils introduisaient leur demande en se présentant comme vétéran ou militaire de « *la guerre passée contre la Triple Alliance* », ou « *que le Paraguay a soutenu contre les nations de la Triple Alliance* », voire « *contre les ennemis coalisés* ». Grandiloquent, le sergent-major Gregorio Benítez, d'Asunción, présenta « *les services qui lui furent échus durant la guerre nationale la plus grande que le continent américain a connu jusqu'à aujourd'hui* ». Mais Galo Benítez, lui aussi d'Asunción, reprit à la virgule près la même formule dix jours après¹. D'autres demandes en restèrent à une expression neutre, telle celle du sous-lieutenant Juan Pío Bama de Caazapá. Il se présenta simplement comme ayant participé à « *la guerre passée avec la Triple Alliance* »². De même, José Benítez, de Pirayú, 61 ans en 1900, se contenta de réclamer la pension attribuée aux « *vétérans rendus invalides (inutilizados) par la guerre internationale passée* »³. Ce sont ici des exemples, parmi d'autres, permettant d'observer comment, par l'usage de formules stéréotypées, les vétérans ont donné des signes sur la posture qu'ils avaient adoptée par rapport à leur passé.

Beaucoup de déclarations donnent peu d'indice, à l'image de la demande du sergent Manuel Bernal de Limpio. Celui-ci fournit simplement « *les attestations de personnes âgées de son voisinage qui [le] connaissent, pour apporter les preuves nécessaires sur son âge, sur son état physique qui le rend inutile et dans lequel il se trouve en raison des blessures reçues dans les différents combats dans lesquels il s'est trouvé.* » Déclaration laconique, elle renseigne sur la difficulté du témoin à transmettre. Peut être témoigne-t-elle également sur les difficultés de l'individu engagé dans une démarche envers l'État, incapable de livrer une parole à un scribe. Lui-même ne savait pas écrire, et ses témoins laissèrent une signature très malhabile.

La typologie des évocations de la guerre décline trois sensibilités non exclusives l'une de l'autre. La première concerne les vétérans peu loquaces.

1. Ibidem, vol. B1, n° 42 et n° 43.

2. Idem, vol. B1, n° 22.

3. Idem, vol. B1, n° 33.

C'est souvent le cas des demandeurs peu alphabétisés. Ce caractère est présent aussi chez les plus jeunes. Tel Emergildo Cárdozo, vétéran non reconnu âgé de 45 ans en 1901¹, voisin de Itá, illettré, enrôlé en 1868 dans l'infanterie alors qu'il avait 12 ans, il ne lui reste que très peu de souvenir de sa guerre. Ici, on peut seulement prendre en compte la difficulté de ce groupe vétéran à transmettre une expérience.

L'autre sensibilité est celle du combattant fervent, célébrant les faits d'armes, les chefs, les camarades, la mort des guerriers, mettant en relief les services rendus à la patrie. Tel Gabino González qui aimait rappeler « *les actions glorieuses* » et les « *braves de Tuyutí* »². Les témoins étaient alors choisis parmi les « *compagnons d'armes* ». Le discours est souvent stéréotypé. Le vétéran évoque une guerre « *légendaire* », menée au nom « *de la cause de notre grand Paraguay* » et énumère les « *blessures que son corps montre avec orgueil* ».

Le dernier type apparaît dans les expressions de la souffrance et l'évocation des sacrifices. Le vétéran affirme sa participation au désastre en précisant son appartenance au groupe des « *rare à avoir survécu* ». Cosme Báez, de Caazapá, 81 ans en 1900, se présenta comme l'un des plus vieux serviteurs de la patrie. Il précisa que « *en raison de toutes les pénuries dont il a souffert, durant tout le temps qu'il a consacré au service de la patrie, il se trouve dans l'incapacité à travailler* ». Enfin, il fait « *partie des rares invalides à avoir survécu à cette époque de lutte sanglante que la République a malheureusement traversé* »³. José Benítez de Pirayú rappelle qu'il était marié, lorsqu'il fut parmi les premiers à être appelé à Cerro León. Il dut « *abandonner son épouse et ses jeunes (tiernos) enfants* ». Il précise alors tous les sacrifices accomplis et explique qu'il termina la guerre avec ses vingt-cinq hommes à l'arrière-garde, car ils n'avaient plus aucune ressource⁴. Dans ces déclarations des vétérans se disaient « *martyrs de la patrie* » et ils présentaient leurs témoins comme des « *compagnons de sacrifice* ». La manifestation d'une souffrance, symptomatique du syndrome du survivant revient souvent. Daniel Benítez d'Ibitimí, sergent, justifie d'avoir survécu à

1. Archives du ministère de la Défense nationale du Paraguay, Asunción, « *Veteranos no reconocidos* », t. 1, n° 45.

2. Archives du ministère de la Défense nationale du Paraguay, Asunción, « *Veteranos reconocidos* », vol. G2, n° 62.

3. Ibidem, vol. B1, n° 14.

4. Idem, vol. B1, n° 33.

« cette terrible guerre », car « finalement les balles et les épées ne lui étaient pas destinées »¹. Quant à Francisco Duarte, né en 1823, tombé à la bataille d'Avai, alors que les Brésiliens égorgeaient tous les Paraguayens restés à terre, il survécut grâce à l'intervention de l'un de ses compatriotes de Pilar engagé dans l'armée brésilienne. Puis, fait prisonnier et déporté à Humaitá, il fut alors libéré par un ami de Corrientes².

L'expression de l'héroïsme de soi et celle de la souffrance sont souvent présentes dans la même déclaration. Elle montre l'ambivalence de cette identité combattante en quête de reconnaissance et travaillée par une certaine mauvaise image de soi. Par contre l'estime des chefs semble consensuelle, en particulier à l'égard des généraux Resquín, Caballero et surtout Díaz ; il est vrai que le cadre de la déclaration se prêtait à leur énonciation. Quant à la personne de Francisco Solano López, sans être omniprésente, car de nombreuses déclarations ne prononcèrent pas son nom, elle restait une figure tutélaire pour beaucoup de vétérans. Tel Apolinario Báez, 73 ans en 1900, il était membre de l'escadron Acá Carayá dès l'époque de don Carlos³. De nombreuses déclarations témoignent de l'importance donnée aux liens personnels noués avec Solano López, en apportant la précision que telle décoration avait été remise par le maréchal en personne, ou que celui-ci était l'auteur de telle promotion ; ils l'avaient salué ou l'avaient accompagné à Humaitá, à San Fernando voire à Cerro Corá, comme le précise Ramón Léscano d'Isla Urubú⁴.

Ces vétérans formaient un groupe d'hommes pour lesquels l'expression du patriotisme signifiait avoir combattu sous les ordres de Solano López ou de ses lieutenants. Mais ils portaient dans leurs consciences la responsabilité d'avoir participé à la catastrophe, même s'ils étaient convaincus que l'agression était alliée, donc que la défense nationale était légitime. Ils se sentaient coupables également d'avoir survécu. D'où la quête d'explications, mais puisée dans des justifications peu glorieuses pour des guerriers : la capture, l'abandon de poste, l'invalidité. Dans la collection Gill Aguinaga est conservé un mémoire inédit de Romualdo Núñez, capitaine de frégate pendant la guerre⁵.

1. Idem, vol. B1, n° 53.

2. Idem, vol. D, n° 21.

3. Idem, vol. B1, n° 52.

4. Archives du ministère de la Défense nationale du Paraguay, Asunción, « Veteranos no reconocidos », t. 2, n° 7.

5. Bibliothèque du musée d'histoire militaire d'Asunción, fonds Gill Aguinaga, dossier n° 139, non daté.

Celui-ci était accusé de désertion dans les mémoires de Resquín¹. Il y répondit immédiatement par voix de presse, dans *la Opinión*, en juillet 1895, dès leur première parution². Mais le document conservé à la bibliothèque du musée militaire, censé avoir été écrit pour ses enfants, bien que reprenant une partie du texte publié, consiste *in fine* dans la justification des conditions de sa survie. Tout en montrant qu'il avait fait la guerre bravement de bout en bout, il explique que grièvement blessé, alors qu'il suivait López dans son exode vers Cerro Corá, il ne pouvait plus physiquement avancer. Or, Resquín avait donné l'ordre de passer à la lance les retardataires. La guerre était perdue. Lui ne servait plus à rien. Il décida de quitter la colonne, avec son frère. La dernière partie du récit porte sur sa fuite dans la forêt et la rencontre d'autres déserteurs qui se joignirent à eux.

Par leur faillite singulière les vétérans étaient les buttes témoins du désastre collectif. Leur propre expérience avait consisté aussi dans le voisinage de la désertion et dans la participation aux massacres. C'était là un legs ambivalent difficile à transmettre.

Malgré une mesure politique qui aurait pu favoriser l'élévation des anciens combattants en héros de la patrie, en dépit de l'action menée par le mouvement nationaliste dans les années 1900/1920, qui tenta d'organiser les vétérans pour en faire une clientèle politique, ce groupe ne s'est pas imposé sur l'espace public. Il n'est pas davantage parvenu à se nicher dans la mémoire collective. Finalement, les survivants exprimaient une mauvaise conscience nationale en incarnant les nombreuses contradictions par lesquelles leur pays s'était abîmé dans la guerre. Néanmoins, l'histoire dite révisionniste s'est précocement imposée au Paraguay. Or, les intellectuels révisionnistes mirent la guerre en récit selon les représentations viriles qui étaient véhiculées dans la mémoire combattante. Le projet des révisionnistes ne répondait pas à un simple calcul politique, il satisfaisait aussi une demande sociale masculine. Par cette réécriture de l'histoire les vétérans recouvrèrent provisoirement un peu de fierté. Mais la cohérence interne au mythe national, à terme, les condamna à se faire oublier.

1. Francisco I. Resquín (1875), *Datos históricos de la guerra del Paraguay con la Tripla Alianza*, Buenos Aires : Compañía Sud-Americana de Billetes de Banco, 1895, 188 p. Le récit fut écrit en 1875, mais la première édition posthume a été publiée à l'initiative du Dr Angel M. Veneroso en 1895. Sur la désertion de Núñez, p. 144 dans l'édition d'*El Lector* (Asunción) de 1996.

2. Romualdo Núñez (1895), « Rectificación histórica », in : *La Opinión*, juillet 1895.

Entre histoire et mémoire

La production de Luis A. de Herrera aux origines d'un récit *revisionista* de la guerre du Paraguay*

LAURA REALI



istorien et homme politique uruguayen, Luis Alberto de Herrera¹ consacra à l'étude de la *Guerra de la Triple Alianza* une partie substantielle de sa production historique des premières décennies du XX^e siècle. Ses propositions ont suscité des réactions bien différentes. Parfois considérée comme la restitution de la mémoire des vaincus, la démarche d'Herrera a aussi été perçue comme une instrumentalisation du discours historique à des fins politiques. Plutôt que de s'aligner sur l'une de ces interprétations, le présent travail essaye de

* Ce travail reprend certains aspects d'une thèse doctorale élaborée sous la direction de François Hartog (EHESS) et soutenue en juin de 2005 à l'EHESS. Elle a été suivie de près par Fernando Devoto (UBA) et Carlos Zubillaga (UDELAR). Capucine Boidin (CERMA, EHESS) a fourni des commentaires très utiles à la version finale de la thèse. Les remarques faites par Ana Frega (UDELAR) ont beaucoup apporté au présent travail. Adrien Delmas s'est attaché à améliorer la rédaction de ce texte.

1. Homme politique et historien uruguayen (1873-1959). À partir des années 1920 il occupa la présidence du parti Nacional durant de longues périodes. Ce groupement politique créé dans les dernières décennies du XIX^e siècle a recueilli de manière partielle, progressive, et non exempte de conflits, le legs de l'ancien parti *blanco*, opposé au parti colorado uruguayen. Ce processus a impliqué la construction d'une tradition nouvelle par le biais de la sélection, et de la transformation des anciens contenus. Herrera

restituer à cette problématique toute sa complexité. Pour y parvenir, il s'agit d'examiner les conditions d'élaboration du discours d'Herrera, les différents espaces d'appartenance de l'auteur, et la réception de ses ouvrages.

LA CONSTRUCTION DU RÉCIT D'HERRERA

Entre 1908 et 1926, Herrera publia cinq volumes consacrés à la guerre du Paraguay. Les deux premiers travaux de cette série parurent en 1908 et en 1911 sous le titre *La Diplomacia Oriental en el Paraguay* (I et II). L'auteur prenait comme point de départ les papiers conservés dans les archives de son père, Juan José de Herrera, relatifs à son action diplomatique durant la période précédant le conflit paraguayen¹. La reproduction de ces documents était précédée d'une étude rétrospective préparée par Herrera qui représentait les trois quarts du volume total de l'ouvrage. Loin de constituer une exception, ces travaux s'avèrent être un bon exemple des conditions d'élaboration du récit historique à cette époque-là. Malgré l'attention grandissante portée à ce sujet par les autorités des pays de la région, la concentration des documents publics dans les archives ne constituait pas encore une pratique systématique. Dans le cas particulier en question, cela se combine à la destruction et à la dispersion de documents intervenues

a été le leader de l'herrerismo, fraction souvent majoritaire du parti Nacional ancrée dans son aile conservatrice. Il a occupé diverses positions dans la sphère publique : député en 1905 et 1914, président du Conseil National d'Administration (organisme du pouvoir exécutif collectif uruguayen) dans la décennie de 1920, sénateur pendant deux périodes législatives successives dans les années 1930. Il s'est porté candidat à la présidence de la République à plusieurs reprises. Dans le champ historiographique, Herrera se trouve parmi les animateurs les plus marquants du courant appelé *revisionismo* dans la région du Río de la Plata, constituant une figure clé du versant uruguayen du mouvement.

1. Juan José de Herrera avait joué un rôle de premier plan sur le plan international dans les gouvernements de Bernardo P. Berro et de Atanasio Aguirre en Uruguay, à la veille de la guerre de la Triple Alliance. Bien que Berro ait préconisé une certaine renonciation à la politique de parti, les événements qui jalonnèrent son administration contribuèrent à nourrir des représentations largement antagoniques. Le soulèvement initié en 1863 par le caudillo Venancio Flores contre le gouvernement de Berro aboutit, deux ans plus tard, au triomphe des forces rebelles. L'accès de Flores au pouvoir ayant entraîné une longue période d'administration colorada en Uruguay, ce moment a pu être perçu comme celui de l'exclusion du parti blanco du pouvoir.

dans le contexte de la guerre¹. L'appartenance à certains cercles liés à la fonction publique soit directement, soit par tradition familiale, se révélait être un facteur clé pour l'accès à la documentation. Les réseaux d'échange établis sur les terrains culturel, politique et familial jouaient un rôle tout aussi considérable dans la consultation de la bibliographie et des sources imprimées.

La correspondance d'Herrera illustre ces processus de circulation de textes et de documents, et contribue ainsi à mettre en lumière les modalités de production du discours sur le passé. Dans la première décennie du XX^e siècle, cet auteur uruguayen a entretenu des échanges épistolaires et personnels avec divers intellectuels de la région, le réseau de communication le plus dense s'étant structuré autour des rapports avec les auteurs paraguayens. Plusieurs des principaux membres du mouvement de réhabilitation de la figure de Francisco Solano López parmi lesquels son fils Enrique, Juan O'Leary, et Ignacio Pane, ont été les correspondants d'Herrera. Au Paraguay, ces auteurs ont fortement contribué à mettre en circulation les écrits de celui-là, les reproduisant totalement ou partiellement pour diverses campagnes de propagande². Les échanges épistolaires établis par Herrera avec des auteurs argentins et brésiliens n'ont pas, pour leur part, été si fréquents. Il est malgré tout intéressant de signaler la communication entamée dans la deuxième moitié des années 1910 entre Herrera et Ernesto Quesada. Cet historien argentin avait abordé le sujet du conflit paraguayen dans deux travaux publiés au début de la décennie précédente³. Sa lecture remettait en question certains aspects de la version traditionnelle de la guerre, soulignant notamment la responsabilité des hommes d'État argentins aussi bien dans la chute du gouvernement d'Atanasio Aguirre

1. Cette question fut traitée par la chambre des députés paraguayenne lors d'un débat autour de la figure historique de Francisco Solano López. Au cours de la discussion, divers orateurs se sont prononcés pour l'adoption de mesures législatives visant à promouvoir la transmission à l'État de documents publics conservés par des particuliers. D'après certains députés, la difficulté d'accès aux sources ne concernait pas seulement ce fait, mais aussi le déplacement d'un volume important d'archives vers les archives des pays alliés, dans la période de l'après guerre. Cf. « El Mcal. López : Una sesión histórica en la Cámara de Diputados », in : *Cuadernos Históricos*, publication bimestrielle de l'« Archivo del Liberalismo », Asunción, 1^{re} année, n° 4, juillet-août de 1988.

2. En plus de prendre en charge à plusieurs reprises la distribution d'exemplaires de *La Diplomacia Oriental en el Paraguay*, Enrique Solano López fit publier en 1912 une brochure contenant le chapitre XV du deuxième volume de cet ouvrage accompagné d'une préface de Doroteo Márquez Valdez et d'un article d'Ignacio Pane.

3. Cf. Ernesto Quesada (1901), « La Política argentina en el Paraguay », in : *Vida Moderna*, Montevideo, 2^e année, février 1901 ; et Ernesto Quesada (1902), *La Política argentino-paraguaya*, Buenos Aires : Bredahl, 1902.

en Uruguay que dans le déclenchement d'une guerre qu'il estimait dévastatrice pour le peuple paraguayen, et négative pour l'équilibre politique régional. Si certains acteurs argentins et Adolfo Decoud, membre de la *Junta de Historia y Numismática Americana* le premier, ont exprimé leurs réserves à l'égard de cette position¹, elle a, en revanche, été favorablement accueillie par les représentants de la tendance révisionniste en Uruguay et au Paraguay. Les ouvrages de Quesada sont ainsi cités à plusieurs reprises par Herrera à partir du deuxième volume de *La Diplomacia Oriental en el Paraguay*. Juan O'Leary, quant à lui, a insisté plus d'une fois sur les apports de cet historien argentin au renouvellement historiographique à l'échelle continentale, mouvement initié – toujours selon l'écrivain paraguayen – par Juan Bautista Alberdi.

En 1919 et en 1920, l'auteur uruguayen publia deux nouveaux travaux de la série consacrée à la *Guerra de la Triple Alianza*, ayant pour titre *Buenos Aires, Urquiza y el Uruguay*, et *La clausura de los ríos*. Le conflit paraguayen – ou, plus précisément, ses antécédents – restaient le fil conducteur d'un récit dont le centre géographique se déplaça au territoire de la Confédération argentine. Cette réorientation s'est produite parallèlement à l'amplification des contacts établis par Herrera avec l'historiographie de ce pays. En témoignent la correspondance échangée par l'auteur, la présence de la production argentine dans ses ouvrages, les rapports entretenus par celui-ci avec le milieu provincial, et les modalités de distribution et de circulation de ses travaux. Les archives d'Herrera gardent traces de sa correspondance avec Dardo Corvalán Mendilaharsu, Martín Ruiz Moreno, Alfredo F. de Urquiza et Juan N. Pujol Vedoya. Plusieurs d'entre eux ont été cités dans *Buenos Aires, Urquiza y el Uruguay*. À l'évocation de ceux-ci se joint, au cours du livre, aussi bien celle d'Ernesto Quesada, David Peña, Lucas Ayarragaray, Francisco Ramos Mejía et Ricardo Rojas – déjà mentionnés dans des ouvrages antérieurs d'Herrera –, que celle d'historiens provinciaux tels que Urbano d'Iriondo, Benigno Martínez et Juan Álvarez. Dans les années qui suivirent la parution de cet ouvrage, l'auteur uruguayen a été invité à participer aux hommages rendus à Justo José de Urquiza dans la ville de Paraná, et à Martín M. de Güemes dans la ville de Salta.

1. Selon un commentaire paru dans *Vida Moderna*, Decoud avait publié une recension peu favorable de *La Política argentino-paraguaya* d'Ernesto Quesada dans la *Revista Nacional de Buenos Aires*, en juin 1902. Cf. *Vida Moderna*, « Revista de Revistas », Montevideo, septembre 1902, p. 126-129.

L'appel aux témoignages directs ou indirects de la période étudiée constitue un autre aspect à signaler dans les nouveaux écrits d'Herrera¹. Dans son travail de 1919, l'auteur transcrivait une lettre envoyée cette même année à l'amiral Martín Guerrico, alors en poste dans le vaisseau ayant conduit Flores en territoire uruguayen en avril de 1863, action qui a marqué le début du soulèvement armé². En tant que protagoniste, Guerrico pouvait confirmer la présence du général Gelly y Obes au moment de l'embarquement. D'après l'information fournie par Herrera dans *Buenos Aires, Urquiza y el Uruguay*, le témoin en question avait soutenu oralement cette version des faits devant le colonel Mariano Espina et, ultérieurement, en présence de son propre fils et d'Herrera. En raison de circonstances associées, par ce dernier, à l'appartenance politique du témoin, il n'a pas réussi à obtenir en l'occurrence la ratification écrite des propos de Guerrico. De nouvelles tentatives de l'auteur uruguayen dirigées dans ce sens peuvent être repérées dans ses archives au cours des années suivantes³. Les témoignages oraux s'avéraient spécialement utiles lorsqu'il s'agissait d'établir des faits qui n'auraient probablement pas laissé de traces dans la documentation écrite. Cela était le cas des épisodes concernant l'attitude des autorités argentines à l'égard du soulèvement de Flores, puisque toute action favorable à ce dernier était incompatible avec les déclarations de neutralité faites par le gouvernement de Mitre. Dans les exemples précédemment cités, Herrera s'était limité à demander des renseignements ponctuels sur certains événements. À d'autres occasions, l'auteur encouragea les protagonistes à consigner par écrit leurs souvenirs sur la période en question. En mai de 1927, un membre du parti politique d'Herrera accusait réception de *Buenos*

1. Cette problématique fut traitée par Pablo Buchbinder en ce qui concerne l'historiographie argentine de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Selon l'auteur, le fait d'avoir recours aux témoignages directs des protagonistes au moyen d'interviews ou de demandes d'information mise par écrit aurait constitué une pratique fréquente chez les historiens argentins de cette époque-là. Cf. Pablo Buchbinder (1995), « Vínculos privados, instituciones públicas y reglas profesionales en los orígenes de la Historiografía argentina », in : *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana "Dr. Emilio Ravignani"*, Buenos Aires, 3^e série, n° 13, 1^{er} semestre de 1995.

2. Cf. Luis A. de Herrera (1943), *Buenos Aires, Urquiza y el Uruguay*, Edición Homenaje ; 2, Buenos Aires, 1943, p. 196-197.

3. Les échanges épistolaires établis par Herrera entre 1919 et 1924 concernaient aussi bien des témoins directs des événements que des personnes ayant connu les faits par le truchement de leur tradition familiale ou par le biais des récits de protagonistes. Parmi les premiers Herrera a entretenu des contacts avec Martín Guerrico, Emilio Casares, Clemente L. Fregeiro et Martín Ruiz Moreno. Quant aux seconds il est possible de nommer Mariano Espina et Francisco Seguí.

Aires, Urquiza y el Uruguay, et de *La clausura de los ríos*. À cette occasion, le destinataire des ouvrages signalait à leur auteur : « *Suivant vos estimables et précieuses indications, je me suis déjà engagé dans le récit des événements auxquels mon humble personne à participé, au cours des campagnes de 1863, 1870 et 1875, et au Quebracho* »¹. Quelques mois plus tard, cet ancien combattant faisait parvenir à Herrera le texte élaboré à l'initiative de ce dernier.

EL DRAMA DEL 65 : HISTOIRE, MÉMOIRE ET TRADITION
À TRAVERS LA RÉCEPTION D'UN LIVRE

En 1926, Herrera publia *El Drama del 65, la culpa mitrista*, cinquième titre consacré à la guerre du Paraguay. De même que dans ses travaux antérieurs, l'auteur s'y employait à établir la responsabilité du gouvernement argentin et de l'administration impériale brésilienne aussi bien dans la chute de l'ordre légal en Uruguay que dans le déclenchement du conflit paraguayen. Mais, à la différence de ses approches précédentes, la nouvelle lecture de la guerre proposée par Herrera mettait l'accent sur le rôle joué par certains hommes publics dans un processus désormais analysé en termes de conspiration. Le démembrement du territoire paraguayen au profit de ses puissants voisins aurait constitué l'un des mobiles principaux d'un affrontement qu'Herrera estimait froidement planifié. Mitre occupait une place de premier ordre dans le déploiement de cette intrigue. L'année de la publication de *El Drama del 65* coïncida avec la commémoration du centenaire de la naissance de Francisco Solano López au Paraguay. En mars 1926, Herrera a été nommé membre émérite par la commission chargée d'organiser l'anniversaire. La décision reposait sur la contribution de cet auteur au processus de réhabilitation de « la mémoire du Maréchal »². En 1927, divers indices suggèrent la circulation du livre d'Herrera en Argentine où, cette même

1. Museo Histórico Nacional, Archivo Luis A. de Herrera, Correspondance (1927) (dès lors, MHN, ALAH, C), t. XXV, f. 64. Lettre de Cipriano G. Semería, « El Tajamar », Curtina, 16-05-1927. La traduction des sources a été réalisée par l'auteur du présent travail.

2. Cf. MHN, ALAH, C (1926), f. 23, Asunción, 08-03-1926.

année, un monument à Mitre fut inauguré. L'hommage a suscité des commentaires mettant face à face le discours officiel sur l'homme politique argentin et le regard porté sur celui-ci par l'auteur uruguayen dans son dernier ouvrage. Diego Pérez, compatriote d'Herrera résidant en Argentine, lui adressait une lettre en 1927 dans le but d'« *applaudir la manière précise dont votre brillant ouvrage éclaire les nouvelles générations, à l'appui de documents irréfutables, sur la culpabilité de Mitre dans l'invasion de l'année 63* ». Si la neutralité déclarée par celui-ci « *avait été réelle, aurait été évitée [...] la guerre civile dans notre pays et la guerre de la Triple Alianza. Toute ce sang couvrira la statue du général Mitre* »¹.

Qu'elle ait été perçue comme un apport au processus de réhabilitation de la figure de Francisco Solano López, ou comme une remise en question du parcours historique de Bartolomé Mitre, la production d'Herrera a souvent été inscrite dans le champs de la commémoration. Les registres de la mémoire familiale et de la tradition politique n'étaient pas non plus absents du récit de Diego Pérez, qui se présentait dans sa lettre comme étant le « *petit fils du général Pantaleón Pérez qui a eu l'honneur de partager, dans le ministère de la Guerre, les responsabilités qu'a dû affronter le gouvernement de l'illustre citoyen M. Bernardo P. Berro, administration exemplaire dont j'ai entendu des commentaires faits par mon père lors des repas de famille* ». Ce compatriote d'Herrera ne fut pas le seul à évoquer le témoignage de ses prédécesseurs lorsqu'il accusa réception de *El Drama del 65*. En août 1927, Eduardo Castro Caravía écrivait à l'auteur en ces termes : « *en lisant ton ouvrage je me souviens à chaque instant de ce que j'ai si souvent écouté raconter par mes aïeux, qui étaient des hommes qui disaient la vérité. Tu les as connus. De telle sorte que cela vient me confirmer dans les idées que j'ai toujours eues et défendues* »². Presque jour pour jour, un autre correspondant d'Herrera s'exprimait dans un registre similaire : « *J'ai lu ton livre et sa lecture n'a fait que confirmer la mémoire de mon Père* »³. À d'autres occasions, des acteurs directs des faits historiques analysés par l'auteur uruguayen se sont intéressés à sa production. Au cours d'une communication

1. MHN, ALAH, C (1927), t. XXV, f. 117, Buenos Aires, 20 07 1927.

2. Le correspondant d'Herrera soulignait, en outre, le fait que l'œuvre était parue « *dans un moment on ne peut plus opportun que celui d'ériger une statue au funeste Mitre* ». MHN, ALAH, C (1927), t. XXVI, f. 9, Concepción de la Sierra, 09 08 1927.

3. MHN, ALAH, C (1927), t. XXVI, f. 20, Lettre de I. C. Arcos Pérez, Montevideo, 15-08-1927.

mettant en évidence les liens d'amitié qui unissaient les deux hommes, Zacarías Arbiza se félicitait d'avoir trouvé, dans la presse, l'annonce de la prochaine parution d'un livre d'Herrera concernant le conflit de 1865 et les causes qui l'avaient provoqué. L'intérêt porté à la lecture de ce travail reposait sur la conviction qu'« il y aura probablement des faits que j'ai vus et dont j'ai entendu parler à cette époque-là, desquels je garde de nombreux souvenirs et que je parviens parfois à raconter lors des réunions d'amis ; mais ils ne me comprennent pas ou ne m'écoutent pas, et il leur semble que tout n'est qu'un mensonge de vieillard. Comme par exemple l'attitude de Mitre lors de la prise de Paysandú. Aujourd'hui, ces gens nouveaux supposent qu'il n'a rien fait à cette occasion, mais nombreux sont les vieux comme moi qui savons que s'il n'avait pas fourni des munitions à la marine brésilienne le résultat n'aurait pas été aussi désastreux qu'il l'a été ; et bien d'autres choses encore que je sais, et c'est pourquoi je souhaite tellement lire votre livre qui sera mon contemporain »¹. À différence des témoignages précédemment cités, il ne s'agissait pas dans ce cas d'une évocation de la mémoire familiale suscitée par la lecture de l'ouvrage. Le récit d'Herrera représentait, en revanche, pour Arbiza, un mécanisme capable de confirmer la correspondance entre ses souvenirs et les faits de l'époque de la guerre par le biais de l'autorité de l'historien.

Les événements traités par Herrera concernaient non seulement les souvenirs personnels et les mémoires familiales, mais aussi la tradition des partis politiques uruguayens. À l'occasion des remerciements adressés à Herrera pour le don de vingt exemplaires de *El Drama del 65*, le directeur du parti *Nacional* affirmait qu'il considérait ce travail comme ayant rendu « service au pays et au parti ». Dans la même lettre, les autorités politiques établissaient que le livre s'appuyait sur une « documentation irréfutable, il rectifie des versions sectaires qui déformaient les faits au détriment de notre tradition »².

1. L'orthographe et la grammaire, très irrégulières, relèvent probablement de la faible instruction du correspondant d'Herrera. Toutes les deux ont été partiellement adaptées aux règles actuelles afin de rendre plus aisée la lecture du texte. MHN, ALAH, C (1924), f. 92, Tres Cruces, 03-10-1924.

2. MHN, ALAH, C (1927), t. XXV, f. 120, Montevideo, 22-07-1927. Faisant l'objet d'interprétations historiques opposées, la période de la guerre fut également présentée comme étant le point de départ d'une configuration politique qui perdurait jusqu'à l'époque d'Herrera. En allusion directe à la longue hégémonie du parti colorado dans le gouvernement, un caudillo appartenant à son homologue nacional, Dionisio Coronel, soutenait, en décembre 1926, que « les oligarchies coloradas » étaient « les filles de l'alliance criminelle de 1865 entre Flores, Mitre et Pedro II. » MHN, ALAH, C (1926), f. 147, Montevideo, 15-12-1926.

Cette déclaration n'impliquait pas seulement la reconnaissance d'un héritage propre à ce parti politique que l'ouvrage en question aurait contribué à sauvegarder. Elle supposait aussi l'existence d'une interprétation historique fautive formulée par les vainqueurs du conflit paraguayen et véhiculée par le parti au pouvoir. Herrera lui-même encouragea cette perspective. Dans son travail de 1926, l'auteur signalait : « *Le silence des vaincus au combat a semblé long et définitif. Une génération peuplée d'histoire est passée, et aussi la suivante, sans jamais entendre une autre voix que celle du dominateur. Ses versions tendancieuses, cent fois répétées, ont semblé être forgées pour toujours. [...] Eh bien, après tellement d'années et de lustres d'oubli et de sourde adversité, les débris d'un temps révolu commencent à se remuer. Nous nous rapprochons de la vérité définitive, très différente, certainement, des versions cumulées* »¹.

La mémoire conservée par les membres du parti politique d'Herrera occupa une place significative dans la réflexion de ce dernier. Dans la mesure où la période de la guerre était censée faire l'objet d'une interprétation partielle ayant déformé les faits, le recours à la mémoire s'avérait essentiel, soit pour établir des événements qui n'auraient pas laissé de traces dans les archives, soit pour orienter l'historien en quête de sources écrites. En tant que fruit d'un travail de recherche bibliographique et documentaire, le récit d'Herrera pouvait servir, dans le même temps, à légitimer le souvenir. L'existence de rapports entre le discours historique de cet auteur et la tradition de son parti politique a été mise en évidence à plusieurs reprises par des membres du parti *Nacional* et même par ses dirigeants. Cela dit, telle reconnaissance ne supposait pas néanmoins l'identification complète entre la lecture proposée par cet auteur et la version véhiculée par sa tendance politique. Loin de susciter l'unanimité, les représentations de la guerre du Paraguay et du conflit uruguayen qui le précéda soulevèrent plus d'une controverse dans les rangs du parti politique d'Herrera². Source de cohésion, le souvenir était également susceptible de nourrir la dissidence au sein du parti.

1. Luis A. de Herrera (1926), *El Drama del 65 : La Culpa mitrista*, Montevideo : Cámara de Representantes, 1990, p. 117.

2. En 1909, Alberto Palomeque publia son travail *Conferencias Históricas*. La version des faits qu'il proposait remettait en question divers aspects de l'interprétation fournie une année auparavant par Herrera. Dans les décennies qui suivirent, la différence de point de vue de ces deux auteurs s'est exprimée par des polémiques auxquelles ont aussi participé quelques écrivains brésiliens.

Le discours politique d'Herrera et ses approches du passé régional s'inscrivaient dans le cadre d'une tradition. Le fait d'en faire partie en raison de son origine familiale et, plus largement, l'appartenance à certains cercles liés à la fonction publique, se sont révélés fondamentaux en ce qui concerne l'accès de l'auteur à la documentation historique. La circulation de textes au sein d'un réseau d'échange entre auteurs du Paraguay, de l'Argentine, du Brésil et de l'Uruguay constituait une autre source d'information non négligeable. Ces documents se combinaient aux témoignages directs et indirects auxquels l'auteur uruguayen a souvent eu recours. Ainsi, divers acteurs de la période, dont quelques représentants de sa tradition politique, apportèrent-ils ses souvenirs à la construction du récit d'Herrera. Il ne s'agissait pas d'un cas isolé. Tout au contraire, son travail constitue un bon exemple des conditions de production du discours sur le passé dans une communauté où le processus d'institutionnalisation et de professionnalisation de l'histoire était à peine amorcé.

Quelle est donc la place faite aux souvenirs et à la tradition dans la réflexion historique d'Herrera ? Dans quelle mesure son récit peut-il être présenté – et il l'a été par certains acteurs de la période – comme étant la restitution de la mémoire des vaincus ou, en revanche, comme étant une instrumentalisation du discours historique pour en faire un usage politique ?

Une réponse à cette question pourrait être formulée en des termes qui ne répondent pas, précisément, à la dichotomie présentée ci-dessus. Bien que le récit d'Herrera ait intégré des éléments présents dans une tradition liée, dans une bonne mesure, au champ politique, le discours de cet auteur constitue avant tout une construction originale. Son travail est le produit d'un processus de sélection qui a impliqué de souligner certains aspects, de reléguer au second plan ou d'en rejeter d'autres, de fixer enfin des versions diverses et variables de la tradition dans un récit unique. Loin de constituer la transmission passive d'un héritage, l'approche d'Herrera réorganise et réactualise ce legs, l'investit de nouveaux sens en fonction des problématiques de l'époque de l'auteur. Les représentations du passé acquièrent alors un caractère mobilisateur face aux questions d'actualité et sont susceptibles de contribuer, dans un sens plus large, à la construction des identités politiques et du sentiment d'appartenance à un parti.

Divers acteurs de la période ont établi une correspondance entre le récit d'Herrera et leurs propres souvenirs de la guerre soit directe, soit transmise par la génération précédente. Le fait de se reconnaître dans le discours d'Herrera pourrait découler en partie de la proximité avérée entre l'interprétation proposée par cet auteur et certaines représentations véhiculées par la tradition. Dans le même temps, ceux qui ont constaté la conformité entre les souvenirs transmis par leurs familles et la version des faits présentée par Herrera dans son récit de 1926 déclarent, dans certains cas, connaître la production précédente de l'auteur consacrée à la guerre du Paraguay. Ainsi, en admettant que le récit d'Herrera ait fait sens pour certains de ses correspondants, il faudrait s'interroger sur les effets de l'appropriation de ce discours – mis en circulation depuis plus de deux décennies – sur la manière dont ces acteurs se représentaient la période historique en question. Le souvenir des faits pourrait donc porter l'empreinte des travaux d'Herrera et d'autres approches de la période consacrées à la guerre de la Triple Alliance. D'ailleurs, ce fait ne saurait être résolu sans tenir compte aussi bien de la place de leadership occupée par cet auteur dans les rangs de son groupement politique, que du rôle remarquable joué par les structures de parti dans la mise en circulation de sa production.

Comme déjà signalé, Herrera a élaboré ses travaux dans un milieu où le processus de professionnalisation et d'institutionnalisation de l'histoire venait de commencer. Dans ce contexte, l'auteur a situé son récit sur le passé dans le champ de la production historique. Il a souvent mis en avant la recherche documentaire qui était à la base de ses écrits, et il a essayé d'élargir les sources d'information disponible au moyen des contacts établis avec d'autres auteurs. Herrera a ainsi participé à divers réseaux d'échange de bibliographie et de documents constituant l'une des modalités de sociabilité caractéristique des écrivains intéressés par les sujets historiques à cette époque-là. Il a d'ailleurs soumis ses travaux à la critique d'autres auteurs, et il a fait partie d'institutions consacrées à l'étude du passé. Herrera se veut donc historien, et il réclame pour son interprétation des faits l'autorité qui découle de son statut. Dans la mesure où son récit a été identifié, du moins partiellement, à une tradition politique, il a pu servir à légitimer celle-ci. Néanmoins, dans un parti où des traditions diverses et même antagoniques coexistaient, comme cela était le cas du Parti national en Uruguay, ce mécanisme était aussi susceptible de se constituer en facteur de différenciation et même d'exclusion au sein du parti.

Au cours du présent travail, la production d'Herrera sur la guerre du Paraguay a été analysée en fonction des divers niveaux d'appartenance de l'auteur. Les statuts d'homme politique, d'historien, et de représentant d'une tradition ont été privilégiés par rapport à d'autres. La réflexion d'Herrera s'est construite dans le cadre d'une interaction constante entre l'histoire, la mémoire, et les problématiques de l'époque de l'auteur. La considération de ces divers niveaux permet de restituer, ne fût-ce qu'en partie, la complexité d'un discours qui ne saurait être réductible ni au champ politique, ni au champ intellectuel.



Images de la guerre et du système

GUIDO RODRÍGUEZ ALCALÁ



ette guerre-là fut grandiose. Le Paraguay de López connut son âge d'or. C'est ainsi que l'on pourrait résumer une certaine idéologie qui s'est forgée autour de la guerre de la Triple Alliance. Cette idéologie s'exprime de manière précise dans le discours prononcé par le général Alfredo Stroessner le 1^{er} mars 1970. Il y déclarait que la guerre, fruit d'une conspiration internationale contre le Paraguay, s'était soldée par la destruction d'un des pays les plus avancés d'Amérique latine ; que les étrangers victorieux et leurs complices paraguayens avaient taxé de tyrannie le maréchal Francisco Solano López, mais que le révisionnisme historique initié par J.E. O'Leary avait réparé cette injustice historique. Certains ex-colaborateurs du maréchal López, accompagnés du général Bernardino Caballero, avaient restauré la tradition patriotique liée au maréchal. Le parti colorado, fondé par Caballero en 1887, était le continuateur et le défenseur de cette tradition¹.

Traduction de Caroline Natali.

1. « ... une fois que se furent tus les derniers coups de feu de la guerre que livra la Triple Alliance contre le Paraguay, l'ignominie, la calomnie et l'outrage ont grossi contre notre patrie, car ce furent les

Or l'idéologie stroniste méconnaissait la véritable histoire ; en effet le général Caballero avait affirmé en 1871 :

... Depuis l'avènement de son premier tyran, José Gaspar de Francia, le Paraguay a disparu du concert des nations, oublié et ignoré pour de longues années [...] Plus tard, le nouveau Néron américain (López) lui a arraché la vie, lui a ôté tout avenir, sacrifiant à ses passions brutales tant d'illustres victimes¹.

La participation de Caballero et d'autres hauts fonctionnaires du gouvernement renversé par la guerre, à un gouvernement d'après-guerre est due au fait que les vainqueurs acceptèrent l'entrée des partisans de López qu'ils considéraient comme récupérables et ce en vertu de leur grande capacité d'adaptation aux changements de pouvoir².

En 1873, Caballero déclarait que les années du gouvernement de Francia et des López, tant encensées par Stroessner et les *Colorados* du XX^e siècle avaient été déplorables :

Soixante années d'enfermement, d'obscurantisme et de tyrannie sont plus que suffisants pour que les tristes enseignements de cette époque ne se répètent jamais sur ces terres aujourd'hui dépeuplées de notre chère patrie. [...] Notre isolement, notre enfermement, le

vainqueurs qui écrivirent l'histoire à leur manière, mais dans le fonds de l'âme du peuple, la mémoire du Héros [Francisco Solano López] est demeurée intacte ; son instinct sûr lui a permis de percevoir l'intention secrète d'une conspiration internationale, dont la trame est en train d'être révélée jusque dans ses moindres recoins grâce au révisionnisme historique [...]. Le général Bernardino Caballero [...] a recueilli le legs immortel du maréchal Francisco Solano López, dont il fut l'ami loyal et le collaborateur courageux [...]. Et qui en temps de paix eut à sa charge la noble mission de fonder l'Association Nationale Républicaine, dit parti colorado, source imputrescible du nationalisme paraguayen ». *ABC Color*, Asunción, 2 mars 1870, p. 17.

1. Message du pouvoir exécutif au Congrès, *El Pueblo*, 18 août 1871. Le gouvernement présidé par Cirilo Rivarola avait confisqué tous les biens « du tyran Francisco Solano López » et d'« Elisa Lynch, qui, aux côtés du tyran jouait le rôle le plus criminel et le plus impur » le 10 juillet 1871. Le jour suivant, Caballero, rejoignit le gouvernement comme ministre de la guerre. *Registro oficial de la República del Paraguay*, Asunción, 1871, p. 210-213.

2. En juillet 1869, « Paranhos [chancelier brésilien] et le comte d'Eu [général en chef brésilien] étaient d'accord avec le fait que "les hommes que les milieux argentins appellent lopistes, sont ceux qui offrent le plus de garanties pour l'avenir" [...] Bien que l'Empire ne transigeait pas avec Solano López, il était disposé à parvenir à un arrangement avec ses subordonnés, qui plus que des ennemis du Brésil étaient des victimes de l'obéissance et la soumission aveugle que leur imposait le dictateur ; ces lopistes étaient sur le point de devenir orphelins et la diplomatie brésilienne avait besoin d'adopter un groupe politique paraguayen qu'il puisse manipuler ». Francisco Doratioto (2002), *Maldita guerra : Nova história da Guerra do Paraguai*, São Paulo : Companhia das Letras, 2002 ; trad. cast. por Juan Ferguson : *Maldita guerra : Nueva historia de la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires : Emecé, 2004, p. 410.

manque de sens public parmi nous, ont livré les destins du pays à trois tyrans parmi lesquels deux (Francia et López) sont sans égaux dans l'histoire des siècles ¹.

Il y avait dans cette proclamation une pointe d'opportunisme (le pays était militairement occupé) mais également la conviction, généralisée à cette époque selon laquelle le pays devait surmonter sa tradition de régimes tyranniques et être gouverné selon des principes libéraux ².

Une fois terminée l'occupation militaire et en tant que président du Paraguay, Caballero proposait dans son message de 1844 de poursuivre « *la tâche ardue de la reconstruction commencée en 1869, quand l'incendie de la guerre désastreuse n'était pas encore éteint et qu'on entendait au loin le fracas des combats* » ³.

En août 1869, dans une Asunción occupée par les Alliés, fut formé le gouvernement qui mit hors-la-loi « *le tyran López* » ; en ce même mois d'août, Caballero, alors lieutenant de López, combattait les Alliés au cours de la bataille d'Acosta Ñu, à la tête d'une armée composée en grande partie d'enfants. En 1887 dans l'acte de fondation du parti *colorado*, José Segundo Decoud, l'idéologue du parti avait déclaré : « *Nous sommes réunis ici au terme de dix-sept ans de régénération politique si péniblement atteinte et dans laquelle il nous a fallu mettre fin à un despotisme terrible* ». Aucun des présents ne remet en question le fait que la régénération ait commencé avec la mort de López ; ni la prédiction selon laquelle l'époque « *au cours de laquelle sous la République on pouvait disposer impunément de la vie et des biens de ses habitants est derrière nous et plus personne n'aura l'impudence de s'ériger en défenseur des despotes du passé* » ; ni que les « *principes libéraux* » étaient l'apanage du parti *colorado* ⁴.

L'historien argentin Estanislao Zeballos, qui visita le Paraguay en 1888, écrivait que Caballero était le « *chef absolu du parti au pouvoir, appelé parti militaire car il accueillait en son sein les principaux chefs de López survivants* » ;

1. Proclamation du général Bernardino Caballero, 22 mars 1873. Archives Nationales d'Asunción (ANA). Collection Rio Branco, numéro 5027.

2. Branislava Susnik (1992), *Una visión socio-antropológica del Paraguay del siglo XIX*, Asunción : Museo Etnográfico Andrés Barbero, 1992, p. 67.

3. Bernardino Caballero, *Mensajes*, Asunción, 1987, p. 94.

4. « Discours du citoyen José Segundo Decoud », *El Paraguayo*, Asunción, 12 septembre 1887. Ricardo Caballero Aquino (1985), *La Segunda República paraguaya : 1869-1906. Política, economía, sociedad*, Asunción : Arte Nuevo, 1985, p. 287-289.

cependant, ni Caballero ni les autres survivants étaient partisans de la guerre ou de la carrière militaire¹.

L'IDÉALISATION DE LA GUERRE

L'idéalisation de la guerre fut l'œuvre d'une génération qui n'avait pas connu la guerre². Son principal artisan fut Juan Emiliano O'Leary, dont le révisionnisme historique n'était ni une révision, ni de l'histoire, mais qui condamnait avec verve chauviniste la moindre critique émise contre López. Et cependant le nationalisme d'O'Leary était français par ses origines, bien qu'il ne fût pas représentatif de la meilleure tradition française³.

Il y eut en France un esprit *revanchard* qui avait pris fin à la suite de la Première Guerre mondiale lorsqu'on se rendit compte que la guerre ne serait ni aussi facile, ni aussi rapide, ni aussi glorieuse qu'on l'avait imaginée. Les conséquences de l'utilisation de l'industrie moderne à des fins destructrices généralisèrent la vision de la guerre comme étant une boucherie absurde. C'est par exemple la vision qu'Erich Maria Remarque offre dans son roman *À l'ouest rien de nouveau*, publié en 1929. La même année toutefois O'Leary présentait la guerre du Paraguay comme un sport de gentils-hommes : « Une bonne humeur permanente, constante, imperturbable conservait un bon moral chez nos troupes. Elles pouvaient connaître les moments les plus pénibles, elles ne perdaient jamais leur jovialité. [...] Elles affrontaient la mort en riant »⁴. Les femmes paraguayennes, mues par un « héroïsme romantique » allaient au combat sans armes : « Des armes ? Pour quoi faire puisqu'elles ne leur servaient à rien ? Il s'agissait de mourir

1. Liliana Brezzo & Ramón Rolandi, *Una mirada inédita de las relaciones entre el Paraguay y Argentina : Estanislao Zeballos y la guerra de la Triple Alianza*. Prologue et entretien avec le général Caballero (Document disponible sur CD).

2. Harris Gaylord Warren (1985), *Rebirth of the Paraguayan Republic : The First Colorado era, 1878-1904*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1985, with the assistance of Katherine F. Warren, p. 111.

3. Sur l'influence des idées françaises conservatrices au Paraguay, on peut se référer à mon ouvrage intitulé *Ideología autoritaria*, Asunción, 1987.

4. Juan E. O'Leary (1929), *El Centauro de Ybicui : Vida heroica del general Bernardino Caballero en la Guerra del Paraguay*, Paris : Livre libre, 1929, p. 276-277.

et pour ce faire, les armes ennemies étaient plus que suffisantes »¹. Les enfants étaient des soldats formidables : « Ces enfants sublimes combattaient avec une telle intrépidité que les lourds bataillons [ennemis] battaient en retraite apeurés »². Ce bellicisme irresponsable a tellement d'affinités avec le fascisme, qu'il survécut au Paraguay après la chute du Reich à la faveur de l'asile qu'offrit Stroessner à son idéologie et ses idéologues, tel le Dr Joseph Mengele. Cependant O'Leary déclara le général Stroessner héritier du maréchal López, lequel général érigea un monument à O'Leary, qui demeure sur la place du même nom à Asunción³.

Pour en revenir à l'influence française, citons le disciple d'O'Leary, Natalicio González (1896-1966), qui reprochait au président Eusebio Ayala de professer « une conception judaïque de la patrie » :

Conception propre à cette grande nation errante qui n'a pas d'expression physique sur la terre. Mais pour un Français, par exemple, héritier d'une vieille race sédentaire et paysanne, qui se sent attachée à la terre de ses ancêtres, la patrie est tout autre chose. Un Renan, un Taine, un Barrès, la définissent d'une autre manière que le Dr Ayala⁴.

L'antisémitisme de González prenait sa source chez Charles Maurras, le nationaliste envoyé en prison comme collaborateur ; il y trouva aussi la critique du libéralisme⁵. Pour González, le Paraguay doit « tordre le cou au libéralisme », faire table rase de toute la tradition initiée en 1870, pour revenir au système de Francia et des López⁶.

Changeant ce qui devait être changé, d'autres révisionnistes latino-américains dans la lignée de Maurras voulurent liquider le libéralisme, peut-être le plus cohérent fut-il le mexicain José Vasconcelos (1881-1959) qui avait la nostalgie de l'époque coloniale⁷.

1. Juan E. O'Leary (1922), *El Libro de los Héroes : Páginas históricas de la Guerra del Paraguay*, Asunción : Librería La Mundial, 1970, p. 352.

2. Juan E. O'Leary (1921), *El Mariscal Solano López*, Asunción : Casa América-Moreno, 1970, p. 299. Un décret du 14 février 1869 déclarait adultes les garçons de douze ans. Communication de Margarita Durán, ANA, Section Histoire, vol. 356, n° 9.

3. *El País*, Asunción, 21 mai 1959, p. 1 ; *Patria*, Asunción, 3 mars 1955, p. 1.

4. J. Natalicio González (1935), *El Paraguay eterno*, Asunción : Guarania, 1935, p. 103.

5. González transcrit in extenso la critique de Maurras contre le libéralisme dans *El Paraguay eterno*, p. 76-79.

6. Ibidem, p. 110-113.

7. Norberto Bobbio & Nicola Matteucci (1976), *Diccionario de política*, México : Siglo XXI, 1976, p. 1453.

Manuel Domínguez (1869-1935), un autre révisionniste paraguayen, considérait le Paraguay des López comme : « *L'âge d'or de l'agriculture et de l'élevage [...] le peuple, sans besoins superflus, était heureux dans sa simplicité [...] On disait que c'était le peuple le plus heureux de la terre.* »¹

Domínguez affirmait cela sans argumenter, passant sous silence par exemple que dans le Paraguay des López, des lois du XII^e siècle étaient encore en vigueur (*Las siete partidas*) et que subsistaient l'esclavage et la servitude². En 1846 le gouvernement se déclara propriétaire de toutes les forêts, qui étaient exploitées avec peu d'égards envers les ouvriers agricoles, lesquels étaient punis de mort s'ils fuyaient face à l'attaque des Indiens³. Les plus grands négociants en maté étaient les personnes liées au gouvernement⁴. En 1848 le gouvernement confisqua les biens que les communautés indigènes avaient conservés depuis l'époque coloniale⁵.

Arturo Bray, apologiste du maréchal López, affirmait cependant qu'il n'y avait pas de différence entre les biens de l'État et les biens de la famille López⁶. Le cas d'Elisa Lynch est un exemple de cette confusion : compagne

1. Manuel Domínguez (1946), *El Alma de la raza*, Buenos Aires : Ayacucho, 1946, p. 33.

2. Branislava Susnik, *op. cit.*, 1992, p. 154-157. « *Son Excellence Monsieur le Président de la République [Carlos Antonio López] a fait remettre quarante-cinq pesos en pièces de monnaie pour l'achat d'un jeune esclave de l'État du nom de Desiderio Cartaman, âgé de dix ans* ». ANA, *Libro de Caja para el año 1853*. [Livre de caisse de l'année 1853], 15 juin 1852, n° 308, feuillet n° 109.

3. Message de Carlos Antonio López de 1849, in : *Mensajes de Carlos Antonio López*, Asunción, 1987, p. 125 ; Thomas Whigam (1991), *The Politics of the River Trade*, Albuquerque, 1991, p. 125-131. « *À partir d'aujourd'hui les déserteurs au travail de la canne seront punis de mort tels que des déserteurs au combat* » ; Décret sur la désertion dans les champs de maté, 16 septembre 1848, ANA, Section Histoire, 282, 18.

4. Francisco Solano López vendait du maté à Buenos Aires (Juan Livieres Argaña (comp.) (1970/71), *Con la rúbrica del Mariscal : Documentos*, Asunción, 1970/71, t. 4, p. 44-45, 190-191, 193, 201, 203, 215, 218-19, 222, 242-243, 248). Les autres fils du président Carlos López, Benigno (ANA, Caisse 1855/1857, n° 689, 1020 et 1057) et Venancio (Caisse 1859/1860, n° 236 et 252) ; ainsi que ses gendres Saturnino Bedoya et Vicente Barrios (Caisse 1860/1861, n° 674 et 715).

5. Message de C.A. López de 1849 in : *Mensajes*, p. 125. ANA, Collection Rio Branco, n° 520 à 540. Carlos Pastore (1972), *La Lucha por la tierra en el Paraguay*, Montevideo : Antequera, 1972, p. 127-132.

6. Arturo Bray (1945), *Solano López, soldado de la gloria y el infortunio*, Asunción, 1984, p. 349. Carlos López fit l'acquisition d'une terre publique à Capiipobo (ANA, Caisse 1855/1857, 6 juin 1856, n° 826). Benigno López acheta quant à lui des terres et du bétail à l'ancienne communauté jésuite de San Joaquín (ANA, CRB, 1259 et 1354). Venancio López acheta une terre dans la Province de Rosario (Caisse 1858/1859, n° 434).

de Francisco Solano López, elle arriva au Paraguay en 1855 et y demeura jusqu'à la fin de la guerre, époque à laquelle elle retourna en Europe, où elle résida jusqu'à sa mort. En 1871, elle déclarait devant un tribunal anglais, qu'elle avait acheté au Paraguay des biens immeubles pour une valeur de 20 000 livres sterling ; qu'elle avait envoyé du Paraguay 50 000 livres à l'étranger durant la guerre ; qu'elle possédait 10 000 autres livres en bijoux et autres valeurs, soit au total environ 80 000 livres¹. Cette somme équivalait à l'époque à 400 000 pesos paraguayens, une somme considérable. En 1871, tandis qu'Elisa Lynch se déclarait propriétaire de 400 000 pesos devant un tribunal anglais, le Congrès paraguayen approuvait un budget national de 357 470 pesos (71 494 livres) que le pays ne possédait pas et espérait couvrir avec l'arrivée d'un emprunt anglais². En 1867, lorsque la destruction causée par la guerre n'avait pas encore atteint des extrêmes, l'inventaire réalisé au mois d'août révélait qu'il n'y avait que 265 450 pesos dans les caisses de l'État, dont 48 615 (9 723 livres) en pièces de monnaie et le reste en papier monnaie émis sans les réserves suffisantes³.

Ce qui précède en dit long sur la disproportion entre la richesse du pays et celle de Mme Lynch, dont la fortune était sans doute encore plus grande. Dans un fascicule qu'elle publia, *Exposición y protesta* (Buenos Aires, 1875) elle présentait une liste de 32 propriétés rurales et urbaines, presque toutes acquises pendant la guerre pour une valeur de 174 835 pesos, soit 34 967 livres, et non pas 20 000 livres comme elle l'avait déclaré devant le tribunal anglais. Sa fortune déclarée s'élevait à près de 95 000 livres avec cette particularité – c'est elle qui souligne – que la valeur des propriétés était dépréciée en raison de la guerre⁴. C'est une explication insuffisante car ses propriétés rurales au Paraguay couvraient 3105 lieues carrées (5 412 000 ha) et le prix de la lieue rurale avant-guerre était estimé entre 1800 et 3100

1. Notes of Evidence in Causa William Stewart Antoine or Antony Gelot and Mandatory, Edinburgh, 19 mai 1871, p. 32-37.

2. *El Pueblo*, Asunción, 17 novembre 1871. Sur la situation calamiteuse du Paraguay de l'après-guerre, voir Harris Gaylord Warren (1978), *Paraguay and the Triple Alliance : The Postwar decade, 1869-1878*, Austin : Institute of Latin American Studies, University of Texas at Austin, 1978, Col. American Monographs, n° 44, 376 p., with the assistance of Katherine F. Warren.

3. Relevé de compte au 31 août 1867, ANA, CRB 4171. Teodosio González, *Infatunios del Paraguay*, Asunción, non daté, p. 289 ; Ramón Zubizarreta (1904), « La Cuestión de la moneda », *Revista del Instituto Paraguayo*, Asunción, 1904, n° 49, p. 113-140.

4. Elisa Alicia Lynch (1875), *Exposition y protesta*, Asunción : Fundación Cultural Republicana, Col. Documental, 1987, p. 58-63.

pesos ; en prenant le prix le plus bas, la valeur de la propriété s'élevait donc à 5 589 000 pesos, soit 1 117 800 livres sterling. Les 3 105 lieues cependant furent achetées pour 90 000 pesos, environ 29 pesos la lieue, ce qui est une valeur non pas dépréciée mais dérisoire¹. La liste citée de ses 32 propriétés n'incluait pas d'autres propriétés à elle : 3 317 500 hectares dans l'actuel État de Mato Grosso et 437 500 dans l'actuelle Province de Formosa².

FONCTION DU RÉVISIONNISME

À qui bénéficiait cette exaltation du passé militaire ? Aux généraux Bernardino Caballero, Patricio Escobar, Pedro Duarte et autres grands propriétaires terriens qui appartenaient aux cercles du pouvoir avant et après la guerre³. Ils furent responsables des lois sur la vente des terres publiques de 1883 et 1885, qui appauvrirent le paysannat et flouèrent le fisc⁴. Il était préférable selon eux que les critiques retombent sur le passé, l'Empereur du Brésil et Bartolomé Mitre.

1. Ramón Zubizarreta (1888), *Dictamen sobre el valor legal de los títulos de Madame Lynch en la reclamación de la tres mil y pico de leguas*, Asunción, 1888 ; ANA, Dossiers, XIX^e siècle Copies de documents 1848-1869 ; Juan Crisóstomo Centurión (1894), *Memorias o sea Reminiscencias históricas sobre la Guerra del Paraguay*, Asunción : Guaranía, 1944/45, t. 4, p. 145-146 ; Branislava Susnik, *op. cit.*, 1992, p. 83-84.

2. Pastore, *op. cit.*, 1972, p. 147-159 ; Efraím Cardozo (1967), *Hace 100 años*, Asunción : Emasa, 1967, Crónicas de la Guerra de 1864-1870 publicadas en *La Tribuna* de Asunción en el centenario de la epopeya nacional, vol. XIII, p. 198-199 ; Héctor F. Decoud (1939), *Elisa Lynch de Quatrefages*, Buenos Aires : Librería Cervantes-Julio Suárez, 1939, p. 230-231 ; Andrés Moscarda (1920), *Las Tierras de Madama Lynch : 1865-1920*, Asunción, 1920.

3. Caballero devint membre de la Industrial Paraguaya SA, la plus grande exploitation latifundiaire de maté de la région orientale du pays [Ramón Fogel & Marcial Riquelme (comps.) (2005), *Enclave Sojero : Merma de soberanía y pobreza*, Asunción : Centro de Estudios Rurales Interdisciplinarios, 2005, p. 219]. Escobar fut bénéficiaire du droit exclusif et gracieux d'exploiter des plantations de maté de l'État pendant dix ans avec exonération d'impôts [Caballero Aquino, *op. cit.*, 1985, p. 121]. Pedro Duarte avait de grandes propriétés dans les zones de Paraguarí et Carapeguá (Communication personnelle de Manuel Pesoa).

4. Teodosio González, *Infortunios del Paraguay*, Asunción, non daté, p. 148. Pastore, *op. cit.*, 1972, p. 255-256. Un détail pittoresque de ces opérations immobilières fut la vente d'un terrain « de taille indéterminée » au général Maximo Santos (Président de l'Uruguay) et à Carlos de Castro, qui avait signé le traité de Triple Alliance en représentation de l'Uruguay. *El Herald*, journal d'opposition publié à Asunción, écrivait le 10 novembre 1885 : « Nous saluons et félicitons le docteur don Carlos de Castro [...] salutations indéterminées ». Pastore, *op. cit.*, 1972, p. 241.

Le révisionnisme paraguayen a fait son apparition comme une idéologie de camouflage même si ses promoteurs se flattaient d'avoir relevé le moral d'un peuple abattu par la défaite de 1870 : « *J'ai voulu être l'aiguillon, l'unificateur et le restaurateur de l'esprit national* » disait O'Leary¹. L'esprit national avait besoin d'un autre genre d'anti déresseur et il aurait difficilement été capable d'assimiler les remèdes qu'offraient les révisionnistes fin de siècle. Bartomeu Meliá estime qu'en 1900, 80 % des Paraguayens ne comprenaient que le guaraní (communication personnelle). L'analphabétisme atteignait alors des niveaux similaires². Les journaux avaient un tirage très limité³. Pour ceux qui savaient lire, la rhétorique de la Troisième République française devait paraître très étrange ; elle était celle de ces historiens de la Grande Guerre.

Rafael Barrett (1876-1911), un Espagnol arrivé au Paraguay en 1904 exprimait son étonnement devant l'attention portée au passé, dans un pays qui connaissait de si graves problèmes présents. Fidèle à sa vocation d'écrivain engagé, Barrett dénonça la triste situation de l'ouvrier agricole des plantations de maté, réduit à la condition d'esclave. Tandis qu'O'Leary faisait l'éloge des militaires propriétaires terriens, Barrett s'exclamait : « *J'accuse de spoliateurs, de tortionnaires d'esclaves et d'assassins les administrateurs de la Compagnie industrielle du Paraguay et autres propriétés qui cultivent le maté* »⁴.

Cela ne pouvait pas être élogieux pour le général Caballero, cultivateur de maté tout comme son ancien chef le maréchal López, ni pour les autres magnats. Barrett fut expulsé du Paraguay tandis qu'O'Leary mena une vie facile de diplomate sous les gouvernements successifs.

Le révisionnisme historique se mêla à l'idéologie des gouvernements militaires du Paraguay à partir de 1936. Pour comprendre l'histoire de cet amalgame, il faut lire l'excellent livre de Liliana Brezzo et Beatriz Figallo, *L'Argentine et le Paraguay : de la guerre à l'intégration*⁵. Il faut ajouter que l'école historique de Stroessner a mené une politique de destruction systématique des

1. Juan O'Leary, *Prosa polémica*, Asunción : NAPA, 1982, p. 157.

2. Caballero Aquino, *op. cit.*, 1985, p. 152.

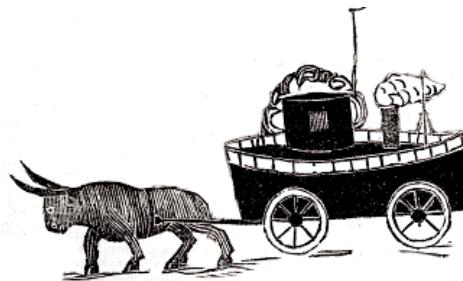
3. Certains ne tiraient qu'à cinq cents exemplaires. Communication personnelle de Cesar Garay.

4. Rafael Barrett (1910), « Lo que son los yerbales paraguayos », in : Rafael Barrett, *Obras completas*, Buenos Aires : Americalee, 1943, p. 116 et 126.

5. Liliana Brezzo & Beatriz Figallo (1999), *La Argentina y el Paraguay : De la guerra a la integración. Imagen histórica y relaciones internacionales*, Rosario : Instituto de Historia, Facultad de Derecho y Ciencias Sociales del Rosario, Pontificia Universidad Católica Argentina, 1999, 535 p.

documents qui la contredisaient : il ne reste dans les Archives du Paraguay aucun exemplaire du catéchisme de San Alberto, texte absolutiste utilisé dans les écoles de Francisco Solano López. Le catéchisme rédigé par l'évêque José de San Alberto à la fin du XVIII^e siècle, enseignait que « *l'origine des rois est la divinité elle-même* » ; López l'utilisait en remplaçant *roi* par *président*¹.

Certains opposants à Stroessner adoptèrent son révisionnisme. Pour Domingo Laino, président du Parti libéral paraguayen, tous les maux du pays commencèrent en 1870 avec la mort du maréchal López. En cela il coïncide avec le président du Parti communiste paraguayen, Oscar Creydt². La fête nationale n'est plus célébrée le 24 juillet (date de l'anniversaire du maréchal López) mais certains groupes minoritaires décidèrent de commémorer cette date³. Le *Lopisme* a survécu mais le lopisme n'a pas d'avenir.



1. Margarita Durán en a trouvé un exemplaire dans des archives argentines et l'a édité en facsimil, *Catecismo de San Alberto*, Asunción: Intercontinental, 2005.

2. Domingo Laino (1976), *Paraguay : De la independencia a la dependencia*, Buenos Aires, 1976 ; Oscar Creydt (1963), *Formación histórica de la nación paraguaya*, Asunción, 2005.

3. « *Des membres du Front Patriotique Paraguayan ont rendu hier hommage à l'ex-président et héros suprême du pays, le maréchal Francisco Solano López. [...] Les personnes présentes ont mis en avant le patriotisme et le nationalisme du maréchal López et ont émis le vœu que les générations futures de Paraguayens soient de dignes héritiers du mandataire. [...] Les membres du Front [sont les] Partis révolutionnaire fébrériste, démocrate chrétien, communiste Paraguayan, Frente Amplio, Humanista et Convergencia Popular Doctor Francia* ». *Ultima Hora*, Asunción, 25 juillet 2005, p. 8.

CHAPITRE IV
INDIENS DANS LA GUERRE



Les Guaikurú et la guerre de la Triple Alliance

MARIA DE FÁTIMA COSTA



Le conflit au cours duquel l'Empire brésilien s'est allié à l'Argentine et à l'Uruguay contre le Paraguay, entre 1864 et 1870, a suscité de nombreux travaux depuis le XIX^e siècle. Avec des approches variées, les auteurs de nationalités différentes ont d'abord mis la focale sur l'histoire militaire, parfois avec emphase, ou se sont intéressés aux questions politiques et économiques liées à l'événement. En parallèle de ces thématiques, des études récentes ont centré les problématiques sur les acteurs du conflit, permettant d'observer la présence des noirs et des femmes. On a aussi essayé de rendre visible les indigènes qui participèrent de leur propre volonté ou qui furent mobilisés par l'un et l'autre camp.

Du côté brésilien la participation des groupes indigènes, dont les territoires étaient situés dans le Pantanal, est connue. Parmi les plus remarquables on compte les Txané-Guaná (Guaná, Terena, Kinikinawa et Layano) et les Mbayá-Guaikurú (Guaikurú, Kadiwéu) ; outre ceux-ci, on trouve dans les archives des mentions éparses sur les Guató.

Traduction de Luc Capdevila.

Il s'agit ici d'étudier la participation des groupes indigènes du Pantanal dans cette guerre sud-américaine. L'objectif est de broser le tableau général de leur participation et de mettre en relief l'action spécifique des Guaikurú. On sait que ces Indiens sont allés à la guerre avec leurs propres motivations, concrétisant ici ce que Cunha a qualifié de « *politique indigène* »¹.

Dans la mémoire de ce peuple, la guerre du Paraguay a acquis la valeur d'un tournant ; ce fait a été observé par Pechincha, qui a travaillé avec les Kadiwéu en 1992. Après avoir entendu des dizaines d'histoires de la part de ces Indiens, l'anthropologue a conclu que la guerre du Paraguay « *est l'événement qui définit la relation des Kadiwéu avec la nation brésilienne. Il constitue un cadre fondamental dans la revendication des droits territoriaux* »².

Avant la guerre, la population Mbayá-Guaikurú se composait de sept tribus : quatre Kadiwéu, une Beauquéo, une Atoguéo et une Guatadéo, pour un total de 1 500 individus³. Toutefois, dans les archives et dans la bibliographie les seules références sur leur participation au conflit concernent les Guaikurú, les Kadiwéu et les Beauquéo. Les premiers, depuis la fin du XVIII^e siècle s'étaient rapprochés des Luso-brésiliens, ils s'étaient établis près du fort de Coimbra et du petit village d'Albuquerque. Les deux autres, toujours libres, ne s'étaient pas laissés séduire par les propositions insistantes de regroupement (*aldeamento*) faites par les autorités brésiliennes. Les Paraguayens, pour leur part, les appelaient tous indifféremment des Mbayá.

Dans cette étude, ces différents groupes sont nommés Mbayá-Guaikurú, ou plus simplement Guaikurú, excepté lorsque la documentation mentionne explicitement un groupe particulier. De cette manière on répond au vœu que le capitaine *Guazú-Ãcã* avait confié à Rivasseau. Quand il lui avait demandé pourquoi « *on les appelait Caduvéus ou Cadineos* », le capitaine *Guazú-Ãcã* lui répondit qu'« *ils avaient toujours été Guaikurús, et qu'ils souhaitaient et voulaient conserver pour toujours ce seul nom* »⁴.

1. Manuela Carneiro da Cunha (1992), « Introdução a uma história indígena », in : Manuela Carneiro da Cunha (org.), *História dos Índios no Brasil*, São Paulo : Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo, Companhia das Letras & Secretaria Municipal de Cultura, 1992, p. 18.

2. Mônica Pechincha (1994), *Historias de Admirar : Mito, rito e história Kadiwéu*, Tesis de Maestrado, Brasília : Universidade de Brasília, 1994, p. 135.

3. « Mappa da População Indígena da Província de Mato Grosso », in : Joaquim José Oliveira (1849), *Relatório do Presidente da Província de Mato Grosso : Em 3 de maio de 1849*, Rio de Janeiro : Villeneuve e Comp., 1850.

4. Emilio Rivasseau (1936), *A Vida dos Índios Guaicurús : Quinze dias nas suas aldeias (sul de Matto-Grosso)*, São Paulo: Companhia Editora Nacional, 1936, p. 188.

QUELQUES DONNÉES SUR LES GUAIKURÚ

On a utilisé les qualificatifs les plus divers pour décrire les Guaikurú. Entre autres, qu'ils étaient forts, courageux et excessifs ; sauvages et violents ; traîtres et dissimulateurs ; beaux, fiers et rusés. Il semble que la plupart étaient impressionnés par leur aspect imposant : « *Comme leur taille, la beauté et l'élégance de leurs formes, ainsi que leurs forces, sont bien supérieures à celles des Espagnols, ils regardent la race européenne comme très inférieure à la leur* », rapportait Félix de Azara¹.

Au-delà des jugements subjectifs, la première caractéristique de ces Indiens originaires du Chaco est qu'il s'agissait d'un peuple qui, très tôt, est devenu cavalier. On ne sait pas précisément à partir de quel moment les Guaikurú ont domestiqué le cheval. Selon Schindler, cela ce serait produit à la fin du XVI^e siècle². En tout cas, ils montaient déjà des chevaux quand ils attaquèrent les missions jésuites d'Itatim et firent de ce lieu [la] *Terra Mbaianica*, c'est-à-dire la région comprise entre les rivières Jejuí et Taquari³. En tant que vainqueurs, ils donnèrent de nouveaux noms à la géographie : les rivières que les Castellans appelaient Corrientes et Piray sont devenues l'Apa et l'Aquidaban ; la région appelée précédemment Pitun, Piray et Itati, prit le nom d'Aguaguigo, et ainsi de suite. Ce qui pour Azara « *embrouille la géographie et la démarcation des limites* »⁴, est la preuve de la domination territoriale guaikurú.

Dans son mythe des origines, ce peuple raconte que, après que les hommes aient été créés et les richesses distribuées, un oiseau charognard – le caracará – se lamenta que dans le monde il n'y avait pas de Guaikurú ; alors ils furent créés à leur tour et ils reçurent comme armes le casse-tête, la lance, l'arc et les flèches ; avec celles-ci ils devaient faire la guerre aux autres

1. Félix de Azara (1809), *Voyages dans l'Amérique méridionale : Depuis 1781 jusqu'en 1801*, Paris : Dentu, 1809, vol. II, p. 107.

2. Helmut Schindler (1983), *Die Reiterstämme des Gran Chaco*, Berlin : Dietrich Reimer, 1983.

3. U.R. de Bastos définit la « *terra mbaianica* » comme : el territorio delimitado aproximadamente por el polígono que tiene por un lado la serra de Maracajú, los ríos Paraguay, Jejuí y Mboteteu, aujourd'hui fleuve Miranda, Mato Grosso do Sul, Brasil. Cf. Uacury Ribeiro de Assis Bastos (1972), *Expansão territorial do Brasil colonial no vale do Paraguay, 1767-1801*, São Paulo : Universidade de São Paulo, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, 1979.

4. Azara, *op. cit.*, 1809, vol. II, p. 102.

nations, dont ils devaient prendre les fils pour en faire des captifs, et voler tout ce qu'ils pouvaient¹. Et il en fut ainsi.

Darcy Ribeiro, qui a travaillé avec les Kadiwéu dans les années 1940, a observé que le trait le plus singulier de leur philosophie était leur désintérêt pour les humbles. Au contraire, « *leur patrimoine mythique, affirme l'anthropologue, reflète la mentalité d'un peuple de seigneurs, et a comme caractéristique la plus affirmée l'ethnocentrisme et l'idée de la prédestination des Kadiwéu pour la domination du monde* »². Leur histoire raconte qu'ils combattaient tous les peuples qu'ils rencontraient sur leur chemin, qu'ils fussent Indiens ou non, à la seule exception peut-être des Txané-Guaná, un peuple d'agriculteurs avec lesquels ils s'étaient associés dans le Chaco, ayant établi avec eux une relation intertribale complexe.

Entre temps, dans la mesure où le processus de colonisation ibérique était consolidée dans la région – d'une part à Concepción et au fort Borbón, d'autre part, avec les noyaux de Coimbra, Albuquerque et Miranda –, s'est formée une guerre tripartite entre Espagnols, Portugais et Guaikurú. Castillans et Portugais combattaient entre eux pour la domination et l'extension de leurs frontières ; les Mbayá luttèrent contre les deux pour défendre leur territoire. Il était clair que la victoire de la colonisation ne pourrait se faire qu'en nouant une alliance avec les indigènes. Conscients de cela, les Guaikurú ont agi avec perspicacité face à leurs deux ennemis.

Peu à peu, on assiste à un rapprochement plus grand des Mbayá avec les Portugais, qui a abouti au traité de paix et d'amitié signé en 1791. Depuis lors, jusqu'à 1826 on ne connaît pas de confrontations violentes entre les Luso-brésiliens et les Indiens cavaliers.

Avec les Asuncènes, par contre, les Indiens continuaient de jouer un double jeu : tandis que d'une part ils tentaient un rapprochement, parallèlement ils continuaient leurs incursions à la frontière, qui s'accrochèrent après l'indépendance du Paraguay.

En 1826, la paix avec les Brésiliens connut un revers. Les Paraguayens capturèrent et tuèrent le capitaine Calabá, au fort Borbón. Comme le chef guaikurú avait été emmené au fort par un Portugais habitant Albuquerque, pour les Indiens il y avait eu une trahison. En représailles ils attaquèrent des

1. Francisco Ribeiro do Prado (1814), « História dos índios cavalleiros ou da nação Guaycuru », in : *O Patriota*, Rio de Janeiro, 1814, n° 4, p. 26.

2. Darcy Ribeiro (1980), *Kadiwéu : Ensaios etnológicos sobre o saber, o azar e a beleza*, Petrópolis : Vozes, 1980, p. 42.

personnes et des propriétés près de Camapuã et Albuquerque. La région devint instable. La préoccupation des Brésiliens était que les Guaikurú révisent leur alliance et partent vivre « *pacifiquement dans les limites* » paraguayennes¹. Mais ceci ne s'est pas produit.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, la position des Guaikurú contre Asunción en faveur du Brésil était claire. Les mesures prises par le gouvernement Francia, notamment la destruction de la forêt existante près de la ville de Concepción – lieu où les Mbayá séjournèrent tous les ans et récoltaient des fruits² –, a renforcé la haine des Indiens et a accru leurs attaques violentes contre les estancias paraguayennes. En même temps augmentait leur attrait pour les Brésiliens, qui les fournissaient en armes et en munitions, en plus de leur acheter leurs butins.

Pendant le gouvernement de Carlos Antonio López, les réclamations auprès des autorités brésiliennes au sujet de ces affaires étaient permanentes. La situation était complexe, car le Brésil essayait de négocier un traité de libre navigation avec le Paraguay, une question essentielle pour la province du Mato Grosso.

Après le grave épisode de 1850 à la localité de Fecha dos Morros, au cours duquel le capitaine Lapagate, commandant des Indiens et des Brésiliens, prit le fort Olimpo, les autorités matogrosenses furent forcées de contenir l'impétuosité des Guaikurú. Le président de la province, Auguste Leverger, écrivit dans un courrier confidentiel en 1851 : « *Ces Indiens ont toujours porté préjudice à nos relations de bon voisinage avec le Paraguay, tant en raison de leur caractère, que parce qu'ils trouvent malheureusement parmi nous autres des pourvoyeurs en armes et en poudre, qui leur achètent le produit de leurs vols, ce qui a été toléré parfois, consenti voire promu par ceux qui auraient dû le réprimer* »³.

En 1856, le gouvernement du Brésil obtient la signature du Traité de Libre Navigation ; il redouble alors de volonté pour maintenir l'ordre, et

1. Luis d'Alincourt (1857), « Reflexões sobre o systema de defesa que se deve adoptar na fronteira do Paraguay, em consequencia da revolta e dos insultos praticados ultimamente pela nação dos Índios Guaicurus ou Cavalleiros », in : *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, Rio de Janeiro, 1857, vol. XX, p. 364-365.

2. Nidia R. Areces (1998), « Los Mbayás en la frontera norte paraguaya : Guerra e intercâmbio em Concepción, 1773-1840 », in : *Anos 90*, Porto Alegre : Universidade Federal do Rio Grande do Sul, julio de 1998, n° 9, p. 70.

3. Libro 117, Registro dos Ofícios da presidência da Província à vários Ministérios 1851-1853, p. 55, Manuscrito, Arquivo Público de Mato Grosso ; passim : Mss., APMT.

lance une vigoureuse politique de regroupement qui visait principalement les Indiens de la frontière.

Cet objectif n'était pas nouveau, mais le Statut des Missions, de 1845, a accéléré le processus « catéchisme et civilisation ». Dans le Pantanal, les agriculteurs guaná furent ceux qui répondirent le plus favorablement à cette initiative. Mais il existait la volonté insistante de sédentariser les Kadiwéu. Il y eut plusieurs tentatives dans ce sens, toutes sans succès. Selon Leverger, parfois, les Kadiwéu visitaient les points habités de la frontière brésilienne, et parfois aussi la capitale, « *sollicitant la protection de la Province, et annonçant leur intention de se sédentariser et d'abandonner leur vie vagabonde* ». Lors de ces rencontres ils recevaient « *des outils de travail et autres faveurs* », et ensuite disparaissaient¹.

Indépendamment des objectifs politiques de la province, les conflits persistent en impliquant même les groupes indigènes qui habitaient des deux côtés de la frontière. Selon un rapport du commandant du fort de Coimbra, daté du 8 février 1862, trois Indiens chamacoco se sont présentés devant lui. Ils disaient venir au nom de leur chef, pour demander un transport afin de déplacer leur village vers le fort, « *car ils étaient constamment menacés par des Indiens d'autres nations* »². En août de la même année, selon un rapport du Directeur Général des Indiens du Mato Grosso, les Guaikurú de Nabilek « *ont volontairement attaqué des Indiens du Paraguay, avec l'autorisation du délégué de la police de Término, et firent prisonniers deux Cayuás qu'ils emmenèrent comme captifs* »³. L'année suivante, le missionnaire Mariano de Bagnaia signala que « *avait été assassiné par l'Indien guaikurú Labotto, dans le lieu appelé Chatoloto [...] le Paraguayen du nom de João Estevão, qui résidait là depuis 1860* »⁴. De même que les Inima – Indiens de la frontière paraguayenne –, qui prétendaient s'être établis à Miranda, « *furent assaillis par les Guaikurú, qui capturèrent et enlevèrent leurs fils, et frappèrent et tuèrent les adultes...* » ; les survivants effrayés s'étaient réfugiés dans la forêt⁵.

1. « Para a legação Imperial no Paraguai. Reservado », Libro 117, *op. cit.*, p. 13v.

2. Libro 191, Registro da Correspondência Oficial da Diretoria Geral dos Índios com a Presidência da Província 1860-1873, p. 22. Mss. APMT.

3. Libro 191, *op. cit.*, p. 29.

4. Libro 191, *op. cit.*, p. 34v.

5. *Ibidem*, p. 44v.

Les Mbayá-Guaikurú continuaient d'agresser les Paraguayens. Ces attaques, selon l'analyse du Directeur Général, pouvaient « *compromettre la politique internationale de l'Empire, avec l'invasion du territoire voisin par des Indiens établis dans nos limites* »¹.

Au-delà de ces préoccupations, ce ne sont pas les Indiens qui ont déclenché la guerre. Celle-ci était latente et Francisco Solano López avait d'autres motifs quand il ordonna l'invasion du Mato Grosso en décembre 1864. À leur façon, les Indiens prendront part activement à la bataille.

LES INDIENS DANS LA GUERRE

Dès l'invasion du Mato Grosso, la défense brésilienne fut réalisée avec l'appui des Indiens du Pantanal.

Au cours des années 1850, les autorités impériales avaient envisagé que les forces paraguayennes pussent traverser l'Apa, fermer à la navigation le fleuve Paraguay, et isoler le Mato Grosso. Mais, peu avait été fait pour protéger la frontière. De sorte que les Paraguayens ne se heurtèrent pratiquement à aucune résistance lorsqu'ils envahirent puis occupèrent la province.

C'est avec l'appui du capitaine Lapagate et dix autres Guaikurú qu'a été entreprise la maigre résistance du fort de Coimbra. De la même manière, en accord avec Taunay, ce furent les Guaná et les Guaikurú qui prirent l'initiative de préparer des embuscades et de menacer l'ennemi². Ce furent aussi les peuples indigènes du Pantanal qui, avec leur connaissance du terrain, ont guidé les Brésiliens fugitifs à travers les montagnes voisines – région connue comme *Morros* –, où ils leur trouvèrent les conditions pour survivre pendant les années du conflit.

Entre temps, alors qu'il était consulté « *sur les Indiens de la frontière* », le président du Mato Grosso, éloigné du théâtre des opérations, répondit :

1. Idem, p. 29.

2. Alfredo d'Escagnolle Taunay (1946), *Memórias do Visconde de Taunay*, São Paulo : Melhoramentos, 1946, p. 187.

« le bénéfique que nous pouvons retirer de leur part est problématique. La collaboration des Guaikurú sur laquelle on comptait lors de l'attaque du fort de Coimbra, a déjà échoué. De vagues informations ont circulé sur les bons services des Indiens établis à Miranda, mais je ne puis à ce jour rien dire de positif à ce sujet »¹.

Néanmoins, ce sont les Txané-Guaná et les Guaikurú qui ont mené la défense en première ligne au début de la guerre. Dans une certaine mesure, les Indiens avaient été préparés pour cela dans les missions de Bom Conselho et Miranda. En accord avec le Statut des Missions, dans l'article 2^o § 13, il était du ressort des commandants de recenser les Indiens qui seraient en état de rendre un certain service militaire, pour opportunément créer des compagnies indigènes². Par conséquent, il n'est pas surprenant que le lieutenant Taunay associe les Guaná en mobilisant les gardes nationales au côté de l'armée brésilienne³.

Dans le Pantanal les Txané-Guaná intervinrent aussi à plusieurs reprises de manière isolée contre l'ennemi, dans des actions de guérilla. En septembre 1865, un groupe Terena a vaincu les Paraguayens, en perdant trois Indiens pour onze morts paraguayens, dont ils prirent les ponchos et les munitions⁴. En octobre de la même année, ces Indiens s'affrontèrent à nouveau aux forces paraguayennes et, sous des tirs intenses vainquirent l'ennemi qui abandonna la place, laissant beaucoup d'animaux. Après cet épisode, se trouvant sans munitions, les Guaná s'adressèrent aux forces impériales demandant leur renouvellement. Selon l'analyse d'un fonctionnaire brésilien, cette demande devait être satisfaite « parce qu'ils ont fait beaucoup »⁵. À leur tour, les Paraguayens prirent l'avantage sur les Guaná au port de Joaquim Souza Moreira : « alors que les Indiens débarquaient, ils furent attaqués et [les Paraguayens] ayant capturé une Indienne, ils la tuèrent et la mirent en pièces »⁶.

1. « Confidencial. Cuiabá 22 de abril de 1865 », Libro 180. Ofícios Expedidos ao Império ano 1858-1866, p. 97v., Mss. APMT.

2. Manuela Carneiro da Cunha (org.) (1992), *Legislação indigenista no século XIX : Uma compilação, 1808-1889*, São Paulo : Comissão Pró-Índio de São Paulo & Editora da universidade de são paulo, 1992, p. 196.

3. Alfredo d'Escragno Taunay (1923), *Scenas de Viagem*, São Paulo : Livraria do Globo, 1923, p. 205.

4. Notícias dadas por Manuel de Gomes e Silva no Acampamento do Batalhão de Caçadores da Província de Goiás, no porto Colonial de Coxim, em 6 de setembro de 1865. Mss., Caja 1865, APMT.

5. Informações dadas por José Antonio Dias, Tenente-Coronel a Augusto Leverger, Campamento Volante en la Hacienda de Agua Fría, 8 de octubre de 1865. Mss., Caja 1865, APMT.

6. Ibidem.

Les Guaná ont été également des informateurs précieux. Leurs renseignements ont permis au gouvernement du Mato Grosso de suivre les mouvements de l'ennemi. Le 24 juillet 1865, par exemple, quelques Indiens venus de la frontière du bas Paraguay, fournirent des informations sur les effectifs ennemis et les navires stationnés à Corumbá et Dourados¹.

Dans les archives, il y a aussi des indices sur la présence de Guato, mais uniquement pour le début du conflit et comme alliés des Paraguayens.

Durant les années 1860, les Guato vivaient en bordure des rivières São Lourenço et Cuiabá, ils entretenaient des relations amicales avec les Brésiliens. Avec la guerre, ils assistèrent eux aussi à l'invasion de leur territoire. Ils se dispersèrent dans le Pantanal où ils auraient attaqué Manoel Francisco Pereira et sa famille, tuant et faisant quelques prisonniers². Dans les rapports de João Antonio Ferraz, un des fugitifs de Corumbá, a été enregistré que, dans un lieu appelé *Passa Vinte*, ces Indiens faisaient partie du détachement paraguayen³. Tout indique que cette alliance fut momentanée et motivée par des questions particulières⁴. Au point que, les Guato ont fait savoir par la suite au bataillon d'artilleurs d'infanterie n° 2, qu'ils « *s'étaient retirés de la compagnie des Paraguayens, et qu'ils se trouvaient au bord du fleuve Paraguay, près d'Uberaba, avec l'intention d'entrer par les baies dans le São Lourenço, aussitôt que les eaux du fleuve commencent à monter* »⁵.

ET LES GUAIKURÚ...

Comme il a été dit, les Indiens depuis longtemps menaient leur propre guerre contre les Paraguayens. Quant aux autorités du Mato Grosso elles se méfiaient de l'appui mbayá dans un conflit armé. En 1851, Leverger tenait

1. Ofício del Secretario de Policía de Cuiabá al Presidente de la Provincia de Mato Grosso, del 24 de julio de 1865. Mss. Caja 1865, APMT.

2. Relatório do Diretor Geral dos Índios, João Gualberto de Mattos ao Presidente da Provincia de Mato Grosso. Cuiabá 3 de mayo de 1865. Mss. Caja 1865, APMT.

3. Cópia. Ofício do Capitão do Porto de Cuiabá, Antonio Cláudio Souto, em 19 de junio de 1865. Mss. Caja 1865, APMT.

4. Relatório do vice-presidente da provincia de Matto-Grosso, Augusto Leverger, em 17 de outubro de 1865, Cuiabá, Typ. de Souza Neves, 1865, p. 21.

5. Ofício do Quartel do Batalhão de Artilharia a pé n° 2, Poconé, 4 de diciembre de 1865. Mss. Caja 1865, APMT.

ces propos : « Il y a ceux qui pensent [...] que, en cas de guerre nous aurions avec ces Indiens des auxiliaires précieux ; je ne vois pas les choses ainsi ; ils pourront rendre certains services comme pompiers, ou pour tendre des embuscades, mais ils attaquent seulement par surprise et ne peuvent participer à des combats réguliers, car après avoir gagné ils deviennent difficiles à contenir, se livrant à des excès, tuant et spoliant les vaincus... »¹. C'était aussi l'opinion du lieutenant Taunay, qu'il exprima dans le *Relatorio General* qu'il présenta en 1867 : « Les Cadiuéos, ennemis tenaces des Paraguayens, ne méritent aucune confiance, en certaines occasions ils ont causé autant de torts aux Brésiliens qu'aux ennemis. Ces Indiens ont autant attaqué les Paraguayens sur la ligne de l'Apa, qu'ils ont assassiné des familles entières, comme cela s'est produit avec celle du malheureux Barbosa Bronzique, à Bonito »². Dans les archives ont trouve quelques références sur des attaques guaikurú, relatées après la guerre d'après le subdélégué de la police du district de Miranda. Dans un rapport, ce policier informe que, lors de l'invasion paraguayenne du Mato Grosso, les Indiens guaikurú, conduits par le capitaine Joaquim, sont allés à l'hacienda de Bonito, où était réfugiée la famille de Maria Clementina. Ils volèrent le bétail et d'autres troupeaux, assassinèrent cette femme et toute sa famille, laissant en vie seulement le plus jeune du nom de Miguel. En 1870 il était toujours au pouvoir des Mbayá, retenu comme captif³. Toutefois, ces événements ponctuels mettent en évidence des haines particulières. Ils représentent des faits isolés qui relèvent directement d'histoires de vengeance personnelles.

Malgré ces faits, du début à la fin du conflit, ce qui a pu être effectivement observé c'est l'alliance systématique des Guaikurú à l'empire brésilien. Dès le début, ils participèrent à la défense du fort de Coimbra et de la ville de Miranda, et pendant toute la guerre ils eurent un rôle essentiel dans les détachements d'avant-garde. Leur connaissance empirique de la région, permit à l'armée de se déplacer en sécurité dans des lieux pour lesquels il n'existait pas de carte précise. Le fait qu'ils étaient placés à l'avant-garde, vérifie que les autorités avaient confiance dans leur loyauté.

1. « Para a legação Imperial no Paraguay, Reservado », Libro 117, *op. cit.*, p. 13v.

2. Alfredo d'Escragno Taunay (1874), « Relatório Geral da Comissão de engenheiros junto às forças em expedição para a provincia de Matto Grosso 1865-1866 », in : *Revista do Instituto Histórico Geográfico Brasileiro*, Rio de Janeiro, vol. XXXVI, Parte Segunda, 1874, p. 320.

3. Ofício do sub-delegado de Polícia do Distrito de Miranda, Luiz Generoso da Silva Albuquerque, ao Chefe de Polícia da Provincia de Mato Grosso, em 17 de setembro de 1870. Mss. Lata 1870 C. APMT.

Néanmoins, ils menaient aussi leur propre guerre. Selon V. Fritch – cité par Baldus – et G.A. Colini, en 1865 les Kadiwéu commandés par le capitaine Nauvilla, armés avec des fusils brésiliens, ont attaqué la ville de San Salvador, la pillèrent et la laissèrent en flammes. Ils prirent pour butin des vivres, des munitions et des armes qu'ils portaient en bandoulières – ils les portaient de manière ostentatoire à la ceinture encore en 1879 –, et beaucoup de noires et de femmes guaraní¹.

Le lieutenant Taunay mentionne aussi le cas du capitaine Nadô qui se présenta avec toute sa tribu pour participer à la force expéditionnaire brésilienne qui marchant sur l'Apa a envahi le Paraguay jusqu'à l'estancia Laguna², dans un épisode qu'il relate dans son livre *La Retraite de Laguna*. Dans plusieurs passages de ce livre on voit les Mbayá en reconnaissance, prenant part aux batailles et aux pillages. Sur ce point, l'auteur apporte le commentaire suivant : « *Les auxiliaires guaikurú et terena n'étaient pas les derniers à participer au pillage ; au combat, par contre, ils manifestaient peu d'enthousiasme, au point que lors des marches nous leur criions en les dépassant : "En avant, camarades courageux !" Mais leur indolence changeait pour une ardeur sans limite lors du pillage. Ils s'étaient dispersés dans les champs de manioc et de canne, dont ils ramenaient, sans retard, des charges sous le poids desquelles ils étaient pliés, mais sans ralentir le pas* »³.

À son tour, le commandant par *interim* du bataillon 21 d'infanterie, José Prises Gonçalves, en faisant son rapport sur les combats qui eurent lieu au fort Bella Vista pendant l'offensive brésilienne au Paraguay, évoque la conduite de trente indigènes relevant du corps des Chasseurs à Cheval : « *les Indiens guaicurú et terena, démentirent l'opinion infondée qui est généralement émise sur eux, ils firent preuve d'un grand courage, ces faits les rendant dignes de considération, ont relevé l'opinion sur les aborigènes du district de Miranda. En avançant la poitrine découverte, ils ont délogé l'ennemi d'un*

1. Herbert Baldus (1975), « Introdução », in : Guido Boggiani, *Os Caduveos*, São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo & Belo Horizonte : Itatiaia, 1975, p. 37 ; Giuseppe Angelo Colini (1945), « Notícia histórica e etnográfica sobre os Guaicurus e os Mbayá », in : Guido Boggiani, *Os Caduveos*, São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo & Belo Horizonte : Itatiaia, 1975, p. 297.

2. Taunay, *op. cit.*, 1874, p. 319.

3. Alfredo d'Escagnolle Taunay (1867), *La Retraite de Laguna*, Rio de Janeiro : Typographie Nationale, 1871, xi+224 p. Rééd. : Paris : Phébus, 1995. Trad. port. : *A Retirada da Laguna*, São Paulo : Companhia das Letras, 1997, p. 94.

fourré, faisant beaucoup de morts, suivant l'exemple que leur donnait la première compagnie de mon bataillon »¹.

Comme les autres membres de l'expédition malheureuse qui pénétra au Paraguay en 1867, les Guaikurú souffrirent aussi de la faim et des maladies, le choléra étant le principal fléau attaquant indistinctement les noirs, les blancs, les femmes et les Indiens.

Une des premières victimes du choléra fut un Terena, suivi de près par son chef. Le tableau est terrible. Les commandants donnaient l'ordre d'abandonner les malades à leur sort. Les Indiens semblèrent ne pas comprendre ce qui leur arrivait. Selon Taunay « *ces malheureux sauvages en étaient au dernier degré de la terreur, mais ils ne pouvaient plus se séparer de la colonne, toute la plaine étant occupée par un ennemi [les Paraguayens] qui ne manquait pas, lorsqu'il les prenait, de les faire mourir dans les plus horribles supplices* »². Pour les Guaikurú, toutefois, le monde obéissait à un autre ordre. Refusant d'être condamnés à ce destin, les Mbayá abandonnèrent la colonne ; selon les mots de Taunay : « *Nos Indiens guaikurú nous quittèrent, la crainte du sort qui les attendait, s'ils étaient pris par les Paraguayens, ne suffisait plus à les retenir* »³. Il n'y a pas de document relatant ce qu'il est advenu de ces Indiens. Néanmoins, ils connurent certainement une forte mortalité, et ceux qui survécurent emmenèrent le choléra à leur campement.

Les Guaikurú n'ont pas arrêté la guerre. Ils combattirent avec les Brésiliens jusqu'à la fin du conflit. Pendant la fuite désespérée du *Supremo*, en 1870, les Kadiwéu convoqués et armés avec des fusils à canon rayé, c'est-à-dire avec des armes de première ligne provenant d'Asunción, reçurent l'ordre de stationner à l'embouchure de la rivière Branco⁴. Gastón d'Orléans lui-même, le commandant en chef de l'armée brésilienne, envoya des instructions pour que les Kadiwéu surveillent les bords du Paraguay et la Ville de Miranda, afin qu'ils suivent les mouvements de l'ennemi⁵. Ensuite, la guerre se termina par la victoire de la Triple Alliance.

1. Copia de oficio de José Thomaz Gonçalves, Mayor de Comisión interino, al Coronel Carlos Moraes Camisão, Comandante de las Fuerzas en Operación. Campamento del Batallón 21 de Infantería, en el riachuelo Invernada, en la República del Paraguay, 6 de mayo de 1867. *Revista Archivo*, Año 1, vol. IV, Colección facsimilar completa 1904-1906, Várzea Grande, Fundação Júlio Campos. Coleção Memórias Históricas, vol. 3, 1993, p. 195-196.

2. Taunay, *op. cit.*, 1867, p. 191.

3. *Ibidem*, p. 198.

4. Carta de Fillipe Orlando Short, s/l, s/d. Mss. Lata 1870 B, APMT.

5. Comandante em Chefe de todas as forças brasileiras em operação na Republica do Paraguai, Cuartel General de Vila do Rosário, 12 de febrero de 1870, Mss., Lata 1870 B, APMT.

Mais, la question suivante se pose : Qu'est-ce qui a fait changer d'avis les autorités quant à la loyauté des Guaikurú ? Autrement dit, qu'est-ce qui a conduit ces Indiens rebelles à se soumettre à d'autres chefs et à rester sous leurs ordres pendant presque six années ?

Beaucoup d'auteurs affirment que l'empereur don Pedro II leur avait promis la propriété de leurs terres en échange de l'aide prêtée aux troupes alliées. Toutefois, jusqu'à présent aucune archive attestant de cette négociation n'a été trouvée. Ceci ne signifie pas que ce document n'existe pas ou qu'il n'ait pas existé : il a pu avoir été détruit, être perdu, il a pu aussi consister dans une promesse orale. Indépendamment des traces matérielles, cette référence reste très présente dans la mémoire des Kadiwéu. Selon les Indiens, comme ils l'affirmèrent en 1992 à l'anthropologue Mónica Pechincha, les Brésiliens avaient contracté une dette pour obtenir la victoire, en échange ils avaient promis de garantir la propriété des terres. Ainsi, « *ils n'ont pas combattu seulement pour le Brésil, et les Brésiliens auraient perdu le territoire des mains des Paraguayens si les Kadiwéu n'étaient pas intervenus dans la guerre* »¹. Cette opinion avait été précédemment émise par le général R. S. de Mello, dans son livre *Historia do Forte de Coimbra*, dans le chapitre intitulé « *Le Brésil doit le sud du Mato Grosso aux Guaikurú* »².

En observant avec la distance de plus d'un siècle, il n'est plus possible d'ignorer qu'un lien très fort a uni les Guaikurú à ce conflit. Pour eux, il y avait une guerre dans la guerre. Ils pensaient obtenir la garantie de la propriété de leurs terres avec la victoire.

APRÈS LA GUERRE

La fin de la guerre n'a pas signifié la fin des problèmes pour les Indiens pantaneros. Ils ont dû faire face à une cruelle épidémie de variole. La maladie sévissait depuis 1867, mais elle s'est accentuée après la guerre. En ayant

1. Pechincha, *op cit.*, 1994, p. 146.

2. Raul Silveira de Mello (1961), *História do Forte de Coimbra*, Rio de Janeiro : Imprensa do Exército, 1961, vol. 4, p. 232.

pour épicer le port de Corumbá, cette terrible maladie s'est répandue dans toute la province et a provoqué beaucoup de décès parmi les Indiens.

Un récit de 1872 décrit la situation : « *Il existe encore à l'état nomade les restes de la grande nation guaikurú, habitant la rive gauche du Paraguay, en aval du fort de Coimbra ; à l'état nomade, les restes de la nation chama-coco, habite la rive droite de la même rivière. Nous disons les restes, parce que les deux nations furent cruellement décimées par l'épidémie de variole. Il existe sur les rives de la lagune Gaiva et Mandioré [...] au bord de la rivière São Lourenço, les restes très diminués de la nation Guato, que l'épidémie de variole a fait disparaître presque complètement* »¹.

Ces survivants ont encore dû coexister avec la masse des sans-emploi, anciens combattants, des hommes venus dans la région et qui, à la fin de la guerre, décidèrent d'y rester, occupant les territoires des indigènes². D'autre part, l'ouverture du fleuve Paraguay et le flux émergent du « progrès » arrivant au Mato Grosso, ont considérablement modifié l'environnement des Pantaneros. L'urbanisation, l'implantation de sociétés commerciales, la vie portuaire et la construction d'une ligne de chemin de fer, outre la création de nouvelles haciendas pour le développement de l'élevage et l'exploitation de la yerba-mate, ont été des facteurs qui ont altéré la vie de ces peuples. En ces temps, il y eut de nombreuses épisodes au cours desquels les Guaikurú s'affrontèrent aux forces de police, voire même aux soldats envoyés par le gouvernement³. Les Indiens sont devenus de la main-d'œuvre bon marché, perdant une grande partie de leurs terres et de leurs références culturelles.

Les Guaikurú furent contractés pour la construction de la ligne de chemin de fer, comme arrimeurs dans le port de Corumbá, et comme *peones* dans les estancias d'élevage qui se développèrent à l'intérieur du Pantanal.

À la campagne, l'épizootie, connue comme *la peste de Cadeiras*⁴, qui depuis le début de la guerre décimait les chevaux pantaneros, continuait de faire des ravages. Il est facile d'imaginer ce que la perte de leur monture a significé pour les Indiens cavaliers.

1. Cité par Lúcia Salsa Corrêa (1999), *Historia e fronteira : O sul de Mato Grosso 1870-1920*, Campo Grande : Universidade Católica Dom Bosco, 1999, p. 112.

2. Ibidem.

3. Emilio Rivasseau (1936), *A Vida dos índios Guaicurus : Quinze dias nas suas aldeias (sul de Matto-Grosso)*, São Paulo : Companhia Editora Nacional, 1936, p. 54.

4. Tripanosomiase, affectant en particulier les chevaux (NdT).

En 1899, dix ans après la proclamation de la République brésilienne, le processus de délimitation de la réserve indigène des Kadiwéu était initié. Le gouvernement du Mato Grosso la reconnut officiellement en 1903. Mais le processus ne s'arrêta pas là. Jusqu'à aujourd'hui, les Indiens coexistent avec ceux qui ont toujours voulu s'approprier leur territoire.



Cette guerre qui en cachait une autre

Les populations indiennes dans la guerre du Chaco

NICOLAS RICHARD



De 1923, date de la fondation par la Bolivie du fortin Saavedra, jusqu'à l'éclatement du conflit en 1932, les armées bolivienne et paraguayenne occupèrent progressivement le Chaco en y construisant une centaine de fortins, et en traçant quelques deux mille kilomètres de pistes carrossables qui formèrent le maillage à partir duquel s'organisa le conflit entre États. Les commentateurs sont unanimes à signaler l'importance militaire et diplomatique de l'événement, à décrire avec plus ou moins de détails l'important effort fourni par les armées dans l'entreprise, à expliquer les orientations stratégiques qui recommandaient la construction d'un fortin, ou à discuter des limitations logistiques et tactiques qui la décommandaient : tout se passe comme si les lieux étaient vides, et comme si cette guerre avait dessiné d'elle-même l'espace qu'elle allait plus tard investir¹.

1. Pour une description détaillée du processus de fondations militaires et d'occupation du Chaco par les armées : Roberto Querejazu Calvo (1965), *Masamaclay : Historia política, diplomática y militar de la Guerra del Chaco*, La Paz : Los Amigos del Libro, 1975, 540 p. ; Ange-François Casabianca (1999), *Una guerra desconocida : La Campaña del Chaco Boreal, 1932-1935*, Asunción : El Lector, 1999, 7 vols. ; Oscar Moscoso (1939), *Recuerdos de la Guerra del Chaco*, Sucre : Escuela tipográfica Salesiana, 275 p. ;

Or, nous le savons, ce territoire était peuplé par une multiplicité de groupes ethniques. De ce fait, la question se pose de savoir quelle relation s'est établie entre le dispositif déployé par les armées dans le Chaco et les populations qui organisaient préalablement ces lieux. Autrement dit, il s'agit d'interroger la relation entre la morphologie du champ de bataille et le substrat sociologique et culturel sur lequel il s'est construit. Cette relation, nous dit-on, serait de pure extériorité, ce qui autoriserait les commentateurs à traiter du déploiement des armées dans le Chaco sans avoir à se soucier des populations qui l'habitaient. Posons donc l'hypothèse inverse : cette relation serait non pas arbitraire mais nécessaire, en ce sens que le dispositif militaire a nécessité des populations sur lesquelles il s'est déployé. Ce dispositif se greffe sur un espace social déjà constitué, dont il calque les principales lignes d'organisation, en véhiculant les tensions interethniques qui le traversaient, et en exploitant les principales ressources disponibles. Cette guerre interétatique se dévoile alors selon une autre généalogie. Non plus celle, « contemporaine », des guerres entre États-nations souverains, sinon celle, coloniale, des campagnes militaires d'occupation des territoires indiens que les jeunes républiques sud-américaines ont entrepris dès la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Les modalités de l'occupation militaire diffèrent selon les armées et les populations indiennes. Afin de montrer les enjeux de cette lecture de la guerre, nous proposons ici quelques éléments d'analyse issus d'une recherche en cours. Deux situations exemplaires ont été retenues pour cet exposé : le secteur Pilcomayo, et celui du Haut Paraguay.

SUR LES RIVES DU PILCOMAYO

Esteros, fondé en 1912, était le dernier des fortins censés assurer à la Bolivie le contrôle de la rive gauche du Pilcomayo. Derrière lui, Linares,

Juan Carlos Joy (1992), *Los Fortines de la guerra : Toponimia chaqueña*, Asunción : Estudio Gráfico, 1992, 159 p. ; Sindulfo Barreto (1969), *Por qué no pasaron : Nubes sobre el Chaco, revelaciones diplomáticas y militares*, Asunción : Talleres gráficos de la Escuela Técnica Salesiana, 362 p. ; David H. Zook (1960), *The Conduct of the Chaco War*, New York : Bookman, 1960, 280 p., trad. esp. : *La Conducción de la Guerra del Chaco*, Buenos Aires : Policarpo Artaza, 1962, 463 p. ; Carlos J. Fernández (1955/87), *La Guerra del Chaco*, Buenos Aires : Pellegrini Impresores, 1955/87, 7 vols..

Ballivián, Guachalla, D'Orbigny et Crevaux, bâtis dès la fin du XIX^e siècle au gré des différents projets de colonisation, complétaient ce dispositif qui tenait pour centre Villamontes, une ancienne mission franciscaine. Mais aucune route ne reliait les fortins. Ils dépendaient pour tout ravitaillement de celles qui, sur l'autre rive du Pilcomayo, permettaient d'accéder – pendant quelques périodes de l'année – aux foyers de colonisation argentins. Ces derniers jalonnaient le chemin de fer, encore en construction, reliant Formosa à Embarcación, puis Jacuiba, d'où partait une route vers Villamontes (voir cartes en fin d'article). Il s'agissait donc, jusque-là, d'un dispositif peu développé, sans lignes de ravitaillement ni de communication autonomes, avec une population militaire réduite qui tournait le dos au Chaco et vivait en relation avec le front de colonisation argentin. La construction de Magariños, Muñoz et Saavedra constitua un saut qualitatif dans la nature du dispositif militaire bolivien déployé dans la zone. Avec Muñoz et Saavedra, il s'éloignait nettement du fleuve, et il approchait la zone de colonisation mennonite et des missions anglicanes établies sous les auspices d'Asunción. Magariños, quant à lui, permit la construction d'une route reliant l'ensemble des fortins à Villamontes. Après la fondation de Saavedra (1923), l'armée bolivienne s'avança vers le nord en fondant successivement : Alihuatá, Arce, Fernández, Platanillos, Bolívar, Loa et Camacho, ce dernier en 1931. Désormais, un réseau suffisamment important de fortins reliés par des routes, avec un ravitaillement direct et hébergeant une population militaire significative, permettait la présence bolivienne dans le Chaco.

Or, cette zone était sans doute l'une des plus densément peuplée du Chaco boréal. Le déploiement de la quatrième division bolivienne dans le secteur Pilcomayo concernait directement les populations manjui et niwaklé, puis marginalement, sur ses positions les plus orientales, des groupes enlhet et maká¹. Daniel Campos estimait, en 1888, à quatorze mille individus la population niwaklé. Nordenskjöld évalua à dix mille les Niwaklé en 1912, chiffre retenu par Chase-Sardi² et repris par R. Kehn, qui surveillait en

1. « Niwaklé » est le terme actuellement en cours pour désigner ceux qui, au moment de la guerre, étaient identifiés comme « Chulupí », « Ashluslay », « Suhín » ou « Sociagay ». De même, « Manjui » s'est substitué à « Chorotí » et « Enlhet » à « Lengua ». Voir cartes et pour un panorama général sur les groupes ethniques au Paraguay, http://www.museobarbero.org.py/pagina_nueva_2.htm.

2. Une analyse de l'évolution démographique des groupes niwaklé, Miguel Chase-Sardi (2003), *¡ Palavai Nuu ! : Etnografía Nivaclé*, Asunción : Centro de Estudios Antropológicos, Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 2003, vol. I, p. 99-110.

1929 l'activité bolivienne dans la zone, dans un rapport à l'état-major paraguayen¹. Chaque campement, à l'emplacement changeant (il était fixé, sauf accident, entre une et deux années, avant de se déplacer vers quelque autre endroit aux conditions favorables, toujours à l'intérieur d'un territoire défini), rassemblait une population comprise entre cinq cent et mille individus, possédant du bétail, pratiquant une agriculture extensive (maïs, manioc, melon d'eau, tabac...) associée aux activités de chasse, cueillette et pêche². Chaque campement constitué par des familles apparentées était politiquement autonome. La plus grande partie de la population, « *ceux du fleuve* » – Tovochavos –, habitait la frange de quelques soixante dix kilomètres de largeur qui longeait le cours moyen du Pilcomayo. Au-delà, chez « *ceux de l'intérieur* » – Yitalhavos –, les campements se faisaient moins denses, plus mobiles, ces derniers s'adonnaient davantage à la chasse et à la cueillette, plutôt qu'à l'élevage et aux cultures.

Dans l'attente d'études plus approfondies, on ne peut que s'étonner de ce que les publications sur le déploiement militaire bolivien dans la zone ne mentionnent que les quelques centaines de soldats, qui y étaient détachés, opéraient dans un espace organisé, peuplé par dix mille personnes environ, vivant dans des villages importants, dont les stocks alimentaires étaient significatifs. En effet, la présence de populations indiennes constituait une des conditions nécessaires à la fondation d'un fortin. Le fait que les officiers se plaignt constamment de la taille des portes des habitations, ou admirèrent que dans leur construction « *l'ingéniosité de nos soldats* » ait permis de suppléer l'absence de cordes par des « *tressages en fibres végétales* »³, illustre l'ampleur du travail fourni par ces populations lors de la construction des fortins. Le terme « *pagüiche* » servait ainsi indistinctement dans l'armée bolivienne pour désigner les huttes chulupí et les habitations

1. Roberto Kehn (1929), « Memoria sobre la situación militar actual en la zona sudeste del "Chaco boliviano" », Media Luna (Argentina), 26 abril 1929, 3 p., Archivo del Estado Mayor Paraguayo, Asunción.

2. Nordenskjöld, qui visita le pays en 1909, décrit le campement du « *cacique* » Toné, qu'il trouva « *à quelques dizaines de kilomètres* » du « *poste militaire bolivien le plus éloigné* », « *à deux cents cinquante kilomètres de Guachalla* » : dans ce village, « *qui comptait environ 400 habitants, j'ai noté la présence d'environ 200 vaches, 200 chevaux, mulets et ânes, dont beaucoup de juments et poulains, et plus de 500 moutons et chèvres. En plus de ces animaux, on remarquait un grand nombre de poules, de chats et surtout de chiens ; le chiffre de ces derniers s'y élevait à plus de 200* ». Erland Nordenskjöld (1910), *La Vie des Indiens dans le Chaco (Amérique du sud)*, Paris : Revue de Géographie, t. VI, fasc. 3, 1912, p. 50 ; trad. esp. de la version allemande par Gudrun Birk & Ángel E. García : *La Vida de los indios : El Gran Chaco (Sudamérica)*, La Paz : Apoyo para el Campesino-Indígena del Oriente Boliviano, 2002, x+314 p.

3. Barreto, *op. cit.*, 1969, p. 20.

des soldats¹. Ces fortins ne se trouvaient pas dans les déserts que décrivent les manuels, mais à proximité ou à l'intérieur même des campements indiens. « *Leur concours était indispensable* » et ils effectuaient « *les tâches les plus rudes et ingrates* »². Les explorateurs militaires faisaient de la présence d'une population indienne l'un des facteurs décisifs qui décidait de l'emplacement d'un fortin.

Les témoignages niwaklé systématisés à ce jour font de la question des femmes la clé des mémoires indiennes de cette guerre : « *Les Paraguayens ne pouvaient pas voir nos femmes. Ils devenaient fous. Comme des chiens en chaleur ils se jetaient sur elles. Les pauvres ! C'est pour cela que le nom de palavai nuu, "paraguayens chiens", leur est depuis resté* »³. Les sources publiées sur ce sujet restent pudiques. Barreto évoque « *quelques femmes de vie dissipée* » au fortin Gral. Bruguez⁴. Le journal de Hoyos est plus explicite : près de Esteros, « *les Indiens [la indiada] étaient poursuivis, nos officiers les assassinaient en toute tranquillité pour outrager les pauvres indiennes qui étaient aliment de la luxure* ». De même : « *les officiers qui venaient d'arriver de La Paz, au lieu de travailler à une organisation active, se lançaient dans les campements pour chercher des Indiennes, ce qui fut en tout temps la perte de notre armée* ». Ce n'est pas sans joie que Hoyos se souvient du jour où « *nous découvrîmes quelques tribus dont les femmes étaient très jolies. Nous partîmes tous visiter le campement et chacun emmena avec lui la femme qu'il avait choisie. Elles étaient vraiment belles et d'un corps merveilleux. Elles firent nos délices, car nous avons organisé tout cela comme un cabaret* »⁵.

Les exemples peuvent être multipliés. Ils témoignent de l'ampleur des sévices et des exactions commises dans le Chaco par les armées. En ce sens,

1. Barreto, *op. cit.*, 1969.

2. Le carnet du médecin Arturo Hoyos fut confisqué par l'armée paraguayenne lors des premiers combats. Il fut publié dans la presse paraguayenne en 1932. Je remercie Osvaldo Masi et Adelina Pusineri de l'avoir mis à ma disposition. Arturo Hoyos (1932), « El Proceso de usurpación boliviana en el Chaco » [memorias de Arturo Hoyos], in : *El Orden*, Asunción.

3. Chase-Sardi intitula pertinemment « ¡ Palavai nuu ! » la monographie en deux volumes qu'il dédia aux niwaklé. Il transcrit deux longs récits niwaklé sur la guerre, celui de Yacutch'e (vol. I, p 158-168) et celui de Ta'nuuj (vol. I, p. 112-118). Voir aussi Alejandra Siffredi & Susana Santini (1993), « Movimiento, relocalización y experiencia : Una aproximación a la historia oral de los nivaclé septentrionales en los últimos sesenta años », in : *Memoria Americana*, Buenos Aires : Universidad de Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Ciencias Antropológicas, 1993, n° 2, p. 1-29.

4. Barreto, *op. cit.*, 1969, p. 66.

5. Hoyos, *op. cit.*, 1932.

il est frappant de constater que les quelques analyses dédiées aux femmes dans la guerre ont systématiquement occulté la dimension indienne du problème. Quoi qu'il en soit, celui-ci est plus complexe que ce qu'il paraît, et il ne saurait se limiter au terme trop simple des abus exercés par la force sur le corps passif des sociétés indiennes. Car, à un premier moment d'affrontements directs et d'hostilité permanente, se succède un deuxième, où une certaine relation se normalise entre ces populations et les armées. Elle est bien évidemment encadrée par une situation de force, mais cela n'empêche aucunement le fait que des échanges, des médiations, des routines apparaissent. Or les femmes indiennes sont au cœur de celles-ci. D'une part, elles deviennent l'objet de tous les échanges avec le monde indien, d'autre part elles assument dans cette relation le rôle de médiatrices. Il faudrait donc examiner l'évolution qui sépare ces deux moments. Caractérisé dans un premier temps par l'exercice d'une violence nue – « *les Indiens étaient assassinés pour outrager leurs femmes* », « *les femmes étaient traînées à volonté vers les fortins* »¹, etc. – il est suivi par un deuxième, plus complexe, que la situation dans le fortin bolivien « La China » illustre bien :

Son nom [La China] vient précisément des grandes fêtes que les officiers y faisaient avec les Indiennes qui étaient ramenées des campements [...]. Les femmes étaient toutes corrompues. Elles goûtaient à tous les plaisirs. La coca et les boissons les plus spiritueuses [...]. J'ai été franchement déçu lorsque je vis les cadres de dépravation qui se succédaient toutes les nuits et qui se répétaient sans aucune délicatesse. Les tribus indiennes ne travaillaient plus ni ne cherchaient à gagner leur pain. Le plus facile était d'emmener leurs femmes et pendant qu'elles se jetaient dans le plaisir, les Indiens recevaient ses rations d'aliments et s'enivraient de leur côté en dansant toute la nuit².

On peut interpréter de plusieurs façons ce passage. Au premier abord, il apparaît que « *les tribus indiennes* » (mais, dans une perspective de genre, de qui parle-t-on ?) auraient « *emmené leurs femmes* » aux fortins, avec le double objectif de pacifier la relation avec les soldats et de profiter d'une certaine réciprocité en alcool ou en denrées. Hoyos insiste plusieurs fois sur les échanges qui permettaient aux soldats de maintenir une quantité de femmes

1. Hoyos, *op. cit.*, 1932.

2. *Idem.*

dans les fortins : « *Les soldats parcouraient alors les campements indiens pour prendre les meilleures femmes. Comme tout était basé sur l'échange et comme les femmes ont vite préféré la vie du fortin où les boissons étaient abondantes et de véritables orgies avaient lieu, Platanillos [le fortin] s'anima très vite* »¹. Or en ne faisant des femmes que l'objet d'une relation d'échange – symétrique ou non – entre l'armée et ces « *tribus* » (les hommes de ces tribus), cette interprétation risque de laisser des faits dans l'ombre et projeter, sans les précautions ethnographiques nécessaires, des idées reçues sur le statut des femmes, et sur ce qu'une relation de prostitution pourrait bien vouloir dire à l'intérieur du monde niwaklé. Certes, au fur et à mesure que la situation se normalisait, ces échanges stabilisaient une situation initialement marquée par la brutalité. Mais cette dynamique faisait aussi des femmes les médiatrices d'une relation que les « *caciques* » ne contrôlaient plus. Il semble même que cette dynamique joua à l'encontre de leur position d'autorité. « *La relation avec les sauvages était devenue intolérable* », nous dit Hoyos, car les conflits se multipliaient du fait que « *les femmes des caciques étaient traînées sans considération par les officiers, en présence de leurs époux, attirées par l'argent* ». Sans considération envers qui ? Susnik note, en parlant des Chamacoco, que les femmes qui avaient été faites captives, lors des combats inter-groupaux antérieurs, furent les premières à se « *prostituer* » lorsque le front de colonisation approcha, ce qui leur permit de modifier substantiellement leur statut à l'intérieur des groupes². Sans nous risquer à des extrapolations fragiles, posons simplement l'idée que ces femmes étaient devenues le lien dans la relation entre les campements indiens et les fortins. Les hommes pouvaient approcher les établissements militaires, « *recevoir leurs rations d'aliments* » et s'enivrer « *de leur côté* ». Mais les femmes circulaient à volonté et pouvaient même s'établir durablement dans les fortins (« *à la fin elles sont restées pour laver le linge des soldats...* »³, etc.). Il est probable que les hommes aient pu espérer qu'à terme une « *ouverture* », une relation d'affinité, voir même de parenté, s'établisse avec les soldats par le biais de ces femmes qui s'installaient dans les fortins. C'est peut-être pour empêcher ce développement que l'état-major bolivien,

1. Hoyos, *op. cit.*, 1932.

2. Branislava Susnik (1969), *Chamacocos I : Cambio cultural*, Asunción : Museo Etnográfico Andrés Barbero, 1995, p. 13-17.

3. Hoyos, *op. cit.*, 1932.

après avoir pris connaissance de la situation à Platanillos, ordonna une rotation permanente des effectifs détachés dans le Chaco¹. Mais on ne peut aucunement conclure que cette dynamique a conforté la position des caciques, ni que « les tribus » ont bénéficié du commerce de « leurs » femmes : les structures d'autorité furent bouleversées par l'émergence d'une nouvelle strate de médiateurs et de nouvelles logiques de médiations qui altéraient les anciennes légitimités. On peut ainsi relire ce récit, « *elles se sont montrées comme des anciennes amitiés et peu à peu ceux qui manquaient sont sortis de la brousse* », pour montrer qu'au centre de ces dynamiques émergentes les femmes jouèrent un rôle décisif. Quoi qu'il en soit, s'il est clair que l'occupation militaire des territoires niwaklé pose une série de problèmes quant au statut des femmes à l'intérieur des groupes – comment furent-elles réintégrées ? que s'est-t-il passé avec l'importante population métisse qui en résultat (en ce cas précis, après la victoire paraguayenne, fils d'indiennes et d'ennemis boliviens) ? quelles évolutions ont marqué leurs statuts ? comment s'entrecroisent d'anciennes logiques de rapt et d'échange inter-groupe avec celles émergentes de prostitution et de métissage ? etc. – il reste que ce dossier permet seulement en l'état actuel de formuler de modestes hypothèses : au refus de l'historiographie de cette guerre d'ouvrir l'analyse aux dynamiques d'occupation, d'implication et de spoliation du monde indien, on doit ajouter le fait que l'écrasante majorité des témoignages indiens compilés à ce jour sont des témoignages masculins.

Tous ces éléments nous permettent de relire sous un nouvel angle le déploiement de la quatrième division sur le secteur Pilcomayo. Ce dispositif ne s'établit pas dans l'indifférence d'un désert, et il ne se décide pas seulement en fonction des considérations stratégiques imposées par une guerre à venir. Au contraire, en cette décennie d'avant-guerre, il concrétise une occupation en règle des campements indiens visant à utiliser leurs ressources humaines et économiques pour soutenir l'action colonisatrice de l'armée. Aussi, faut-il se garder de tout anachronisme. La guerre n'est alors qu'une éventualité. L'occupation militaire du Chaco n'a pas pour seul objectif de la préparer. Le « Plan de pénétration et d'occupation militaire du Chaco » élaboré par l'état-major bolivien, tant de fois cité, est avant tout un plan de colonisation du Chaco. Si l'éventualité de la guerre y est manifeste,

1. Hoyos, *op. cit.*, 1932.

l'essentiel du document traite des potentialités productives du territoire, des emplacements possibles pour les futurs noyaux de peuplement civil, des problèmes d'infrastructure qu'ils supposent¹. Le fait que cette guerre ait eu lieu, efface rétrospectivement cette dimension proprement colonisatrice du déploiement militaire dans le Chaco.

Quoi qu'il en soit, on observe déjà que la carte militaire montrant l'emplacement des fortins boliviens dans le secteur Pilcomayo en traduit une autre, celle – effacée – de l'emplacement des principaux campements niwaklés : la morphologie du front calquerait alors l'organisation territoriale des campements indiens. Le processus de fondation des différents fortins (Alihuatá, Fernández, Platanillos, etc.) qui organisaient le secteur Pilcomayo peut être réinterprété. Alihuatá fut le premier fortin d'importance construit après Saavedra. La patrouille d'exploration s'avança pour trouver un emplacement adéquat au fortin. À un moment elle se divise, « *dans le fortin sont restés le capitaine avec vingt soldats et un sergent qui était indien chulupí* ». À leur retour, les éclaireurs, qui s'étaient éloignés de vingt kilomètres, disent avoir trouvé « *une excellente position peuplée par des nombreuses tribus* ». Fernández fut fondé lorsque « *une patrouille qui était sortie d'Arce [...] trouva, sur le chemin, un grand campement [gran toldería] d'Indiens qui paraissaient sauvages et méfiants. L'ordre fut donné pour que d'autres aillent les voir et essayer d'établir une relation amicale avec eux* ». Lorsque les soldats entreprirent de fonder Platanillos, ils ont « *trouvé des grands campements, qui savaient déjà que les nôtres étaient "malos y delicados" de sorte qu'ils se rendirent à nous et se sont alliés avec nos soldats pour poursuivre les Paraguayens* ». Lorsqu'ils fondèrent Loa, « *à plusieurs kilomètres de Bolívar nous trouvâmes quelques campements indiens* », et à quelques mètres « *nous sommes arrivés à un endroit que les Indiens nommaient Neytachase, et Ustárez décida d'y fonder le fortin* ». Les exemples peuvent être multipliés : à Campos, « *les Indiens ont fui et seulement sont restés les anciens* », à Trifunké « *nous avons forcé le cacique yoke à nous montrer les lieux* », etc. Ils annoncent déjà une toute autre topologie en marche, qui sous-tend le déploiement militaire.

1. E.M.G.-Bolivia (1931), « Plan de penetración y ocupación militar en el Chaco : Sus bases generales », [Fdo. Gral. Osorio, 2 mayo de 1931], in : Eduardo Arze Quiroga (ed.), *Documentos para una historia de la Guerra del Chaco*, La Paz : Don Bosco, vol. I : *Archivo de Daniel Salamanca*, 1951, p. 89-96.

Campagne d'occupation ou guerre de colonisation, cette première phase de la guerre du Chaco introduit avec elle une ambiguïté qui va perdurer. En effet, amorcée dans la continuité de la violence colonisatrice exercée par les armées argentine, chilienne ou bolivienne au XIX^e siècle sur les territoires indiens « libres », elle opéra rapidement à la façon d'une guerre « nationale » ou internationale. La guerre nationale fut livrée sur le théâtre qu'une guerre de colonisation lui avait préparé ; de ce fait, cette ambivalence travailla en permanence le rapport aux populations indiennes du Chaco. Cette typologie – guerre de colonisation, guerre nationale – nous intéresse ici, car elle induit deux modalités différentes dans la relation aux populations locales. Ces deux modèles résolvent de façon différente le lien entre le champ des violences internes qui organisait cet espace et celui, externe, que la guerre a elle-même introduit. Ils posent différemment l'équation entre ce que l'on pourrait appeler les « guerres indiennes », qui configuraient l'espace ethnique du Chaco, et la violence bipolaire internationale qu'elle a introduite.

En effet, les conflits qui depuis longtemps opposaient de temps à autre les acteurs coloniaux, ou étatiques, dans la région se traduisaient par un recours systématique à des « milices » indiennes. À travers la variété historique des formes et des logiques qui les instituaient, les « milices indiennes » ont ainsi articulé, au cours des siècles, le champ interne des guerres indiennes et celui, externe, des guerres entre acteurs étatiques ou coloniaux. Voici donc, au sein d'une histoire des guerres dans le Chaco, la double spécificité introduite par la guerre du Chaco : elle serait la première à ne pas avoir fait recours à des « milices indiennes », mais elle constituerait aussi ce seuil au-delà duquel toute trace de combats ou de violences interethniques aurait disparu. Double point de suture, donc, qui abolit le domaine des guerres interethniques dans un même mouvement par lequel elle s'impose comme la première guerre à ne pas reconnaître, dans l'exercice de sa violence, les partitions socio-ethniques que les conflits antérieurs véhiculaient. L'inexistence des milices indiennes et l'extinction des violences interethniques constitueraient donc, sous cet angle, la double particularité qui distingue la guerre du Chaco des guerres interétatiques, civiles ou coloniales, qui dans la région l'ont précédée.

Or ce mouvement n'est pas unanime. La guerre du Chaco articule, successivement, une campagne militaire d'occupation, et une guerre « nationale » entre acteurs étatiques. L'utilisation de milices indiennes est un développement propre au premier moment, elle en serait même le trait distinctif. Dans un deuxième moment celles-ci ont disparu, broyées ou dissoutes dans l'engrenage des deux corps militaires récemment reformés, et respectivement constitués avec un horizon « national ». L'articulation proprement coloniale du premier moment – lorsque les armées se déployèrent et occupèrent les territoires indiens –, attisa les tensions qui opposaient les différents groupes impliqués. Elle transforma la morphologie d'un champ de violences multilatéral et pluridirectionnel, qui devint progressivement, par l'action des armées, bilatéral et binational. L'utilisation des rivalités interethniques, et l'établissement d'alliances corporatives avec le monde indien étaient fonctionnels dans le cadre d'une campagne d'occupation militaire des territoires indiens. Elles cessèrent de l'être lorsque les armées s'affrontèrent dans une guerre où les dimensions humaines, techniques et spatiales rendirent superflues toutes les alliances qu'elles avaient nouées avec ces groupes. Ainsi, au cours de la décennie qui précéda le conflit, l'armée bolivienne pensa à organiser des « milices chulupí »¹, l'armée paraguayenne envisagea de même la formation d'une « cavalerie chamacoco » (voir infra). Mais une fois la guerre déclenchée, la machine nationale des armées au combat exclut toute participation constituée des populations indiennes : renommés par les appareils de conscription, les Indiens qui participèrent aux combats le firent individuellement, parfois collectivement, mais jamais dans des corps auxiliaires reconnus en tant que tels. Des individus ont pu ainsi traverser cette guerre, en conservant initialement leurs noms indiens au sein de corps auxiliaires ethniquement différenciés, puis en prenant un nom chrétien en tant que soldats indistinctement intégrés dans les armées nationales constituées. Ce clivage est décisif : la guerre aurait opéré, au cours de l'événement, comme un moment de transition entre ces deux modèles ; c'est-à-dire, entre deux façons de poser la relation entre le champ interne des violences interethniques et le champ externe d'une guerre interétatique. Le cas des groupes chamacoco, dans le Haut Paraguay, est de ce point de vue paradigmatique.

1. Voir récit de « yacutch'e » dans Chase Sardi, *op. cit.*, 2003, v. I, p. 158-168 ; Casabianca, *op. cit.*, 1999, p. 231, signale aussi ce projet et lui pose comme antécédent la participation de bataillons indiens du Chaco lors de la guerre du Pacifique.

Selon les sources publiées, en mars 1931, après deux mois d'exploration, une équipe dirigée par le général I. Bélaïeff parvint à occuper le lac de Pitiantuta¹. La vulgate voudrait que « les Chamacoco » aient ouvert le chemin du lac à Bélaïeff, ce qui permit au Paraguay d'y fonder le fortin C.A. López et de contrôler le centre du Chaco boréal en empêchant la liaison entre la 3^e et la 4^e divisions boliviennes. L'occupation en force du fortin par l'armée bolivienne fut à l'origine de la guerre. À vrai dire, après la découverte du lac, un véritable engouement pour « les Chamacoco » se fit sentir au sein de l'armée paraguayenne. Une carte militaire identifie en 1932 comme « chamacoco » la totalité des populations indigènes de l'hinterland du Chaco². Les ethnonymes chamacoco, tel « Moro » pour les Ayoré, tout comme leurs toponymes – Pitiantuta, Ornameta, Inmakata – furent largement diffusés par l'armée et continuent d'être utilisés de nos jours. Au sein de l'armée, une unité même se fit appeler « *les Chamacoco* », car « *nous passions d'un endroit à l'autre sans arrêt* »³.

Cette « passion chamacoque » avait des antécédents immédiats. Bélaïeff avait commencé ses campagnes d'exploration du Chaco boréal dès son arrivée au Paraguay, en 1924. Dans un rapport de mission, après avoir décrit les difficultés que le climat et la topologie imposaient à tout système défensif dans la région, l'ancien général tsariste préconisa la formation d'un corps de gardes-frontières et d'un corps de cavalerie, qui seuls pouvaient assurer la souveraineté paraguayenne sur ces vastes territoires. Or, tenir le Chaco, soutint Bélaïeff, est impossible « *sans avoir les clés du désert, et ces clés sont entre les mains des Indiens* »⁴. Comme sans cavalerie « *la meilleure infanterie*

1. Les mémoires inédites du général russe sont aujourd'hui perdues. Carlos J. Fernández (1955/87), *La Guerra del Chaco*, Buenos Aires : Pellegrini Impresores, 1955, t. I, p. 60-64, qui les a consultées, transcrit un passage important. Il est à l'origine des analyses de Zook, *op. cit.*, 1960, p. 92 ; Querejazu Calvo, *op. cit.*, 1965, p. 45 ; Barreto, *op. cit.*, 1969, p. 23, et Ramón César Bejarano (1974), *Estudio de un pacto de no agresión entre Bolivia y Paraguay : Noviembre 1931-diciembre 1932. Pitiantuta (cronología)*, Asunción : Editorial Toledo, 55 p., sur la découverte de Pitiantuta. La source publiée la plus complète à ce jour est le récit détaillé que fit Alexander von Eckstein (1986), *Pitiantuta, la chispa que encendió la hoguera en el Chaco Paraguayo : Expedición del Gral. Belaïeff*, Asunción : Dirección de Publicaciones, Fuerzas Armadas, 112 p., il accompagna Bélaïeff lors de l'expédition qui découvrit le lac. Selon Von Eckstein, à la mort de Bélaïeff, les services secrets soviétiques se seraient emparés des archives personnelles de l'ancien général tsariste.

2. Luis Verón (2005), *La Guerra del Chaco*, Asunción : ABC Color, 2005, p. 118.

3. Fernández, *op. cit.*, 1955/87, t. I, p. 232. Von Eckstein, enfin, se fit dédier ces quelques vers qui témoignent peut-être du phénomène : « con tus recuerdos de la guerra heroica/de las que nos cuentas mil y una y mil historias/de los indios chamacocos, de aquellos años locos... [...] Chamacocos, en tu ruta./ Pitiantuta fue tu luz./Pitiantuta, Chamacocos/Ichico guerrero y as ! » Von Eckstein, *op. cit.*, 1986, p. 109.

4. Ian Bélaïeff (Gral) (1924), « Informe de la misión de reconocimiento de 1924 elevado al Ministerio de Guerra y Marina », Biblioteca Ossuna-Massi, Asunción, 13 p.

aurait un aspect lamentable, complètement perdue dans le désert... », le Paraguay se doit d'organiser une cavalerie indienne qui pourrait maîtriser cette immensité sans se soucier de l'eau, des insectes ou de la nourriture. Et Bélaieff de préciser à quel type de guerre il faudrait se préparer : « toutes les nations qui ont des colonies ont formé et quelques fois basé leurs forces sur les troupes de Couleur »¹.

Qu'en fut-il de cette cavalerie ? Rien ne permet d'affirmer qu'elle ait été constituée. La guerre qui est advenue ne fut pas celle, à cheval et sabre au clair, que l'ancien général tsariste avait imaginée. Mais la coopération des Chamacoco avec l'armée fut effective. En décembre 1930, Bélaieff est cité au ministère de la Guerre pour déchiffrer un rapport émanant des dernières positions paraguayennes dans le Haut Paraguay : le « sergent Tuvichá » informait de la présence de traces boliviennes aux alentours du lac de « Picha Hentoda », à proximité de Pitiantuta. Ce « sergent » était, selon Bélaieff, le « chef guerrier des "Chamacoco bravos" », il avait été obtenu « que tout mouvement bolivien menaçant Pitiantuta serait immédiatement communiqué par les Chamacoco »². C'est alors que l'équipe de Bélaieff (Ian Bélaieff, Basil Serebriakoff, Alexander von Eckstein, auxquels se sont joints plus tard le lieutenant Hermes Saguier, les soldats Franco et Dávalos, plus les « guides chamacoco »)³ partit à la découverte du lac pour y fonder une position militaire permanente, avec les résultats que l'on sait.

L'analyse de l'implication des populations « chamacoco » dans cette guerre est intéressante en ceci qu'elle permet d'interroger de nouvelles dimensions du problème. Les sources indiennes systématisées à ce jour montrent l'ambiguïté et la complexité de la situation⁴. D'une part, la guerre s'inscrit dans une dynamique de guerres connectées, que depuis longue date articulait le champ des violences interethniques et celui des violences entre acteurs coloniaux ou étatiques. Ainsi, il est probable que le soutien apporté par des groupes chamacoco à l'avancée paraguayenne dans le Chaco ait

1. Bélaieff, *op. cit.*, 1924.

2. Fernández, *op. cit.*, 1955/87, t. I, p. 60.

3. Von Eckstein, *op. cit.*, 1986.

4. Nous disposons de trois versions indigènes de l'expédition. La première fut recueillie par E. Cordeu à Puerto 14 de Mayo en 2000 [Edgardo J. Cordeu (2003), « Textos etnohistóricos de los Ishir del Chaco Boreal », in : Edgardo J. Cordeu, Analia J. Fernández, Cristina Messineo, Ezequiel Ruiz Moras & Pablo Wright, *Memorias Etnohistóricas del Gran Chaco : Etnias Toba (Qóm) y Chamacoco (Ishir)*, Buenos Aires : PICT-BID/98 N° 4400, 2003, p. 147-496, informe de proyecto] et les deux autres par nos soins en 2002 et 2004 à Puerto María Elena (thèse en cours de préparation).

cherché à repousser la pression croissante que les groupes ayoreo exerçaient sur leur territoire. C'est-à-dire que l'armée s'est vue impliquée dans un conflit interethnique dont elle ne maîtrisait ni le cadre ni les enjeux. De même, cette action permit à des strates importantes de populations de s'émanciper de la pression esclavagiste que le front de colonisation, par le biais de groupes indiens intermédiaires, exerçait sur l'intérieur du Chaco¹ : séculièrement soumises à l'action des groupes indiens frontaliers, qui jouissaient du soutien en armes ou en chevaux des acteurs coloniaux, ces populations soutinrent l'avancée paraguayenne comme un moyen d'établir un lien direct avec les pouvoirs périphériques et de rompre ainsi leur situation de subordination.

Mais d'autre part, l'implication de ces populations dans le conflit permet de comprendre le développement que cette guerre en particulier, et que ces guerres en général, ont eu quant à l'évolution de l'espace ethnique et la production des sujets ethniques qui intégraient le Chaco. Car, si tout système de violences joue fonctionnellement dans la production et dans l'affirmation des identités collectives, cette guerre provoqua, elle aussi, une nouvelle territorialité et une nouvelle organisation des identités ethniques du Chaco. Dans le cas des Niwaklé, les femmes furent l'agent intermédiaire entre les groupes indiens et les soldats boliviens détachés sur place – ce qui n'empêche nullement d'insister sur le fait que cette relation fut marquée par une violence extrême. En contrepartie, dans le Haut Paraguay l'armée paraguayenne put s'appuyer sur l'importante population de captifs que les campements chamacoco détenaient. Or, ces flux de violence et ces contre flux de captifs organisaient auparavant les principales distinctions inter-groupales à l'intérieur de l'espace chamacoco. À l'issue de la guerre les commentateurs purent décrire un sujet ethnique « chamacoco » unitaire, parce que celle-ci supposa la fin des dynamiques qui étaient à la base des tensions et des fractionnements travaillant ces sociétés. Autrement dit, le problème posé par l'implication des groupes chamacoco dans la guerre ne nous paraît

1. S'il est vrai que la menace mbayá sur les groupes chamacoco s'était dissipée dès 1870 (Susnik, *op. cit.*, 1969, p. 28) et que les chroniqueurs et les explorateurs ont décrit, lorsqu'ils parcoururent le fleuve, un paysage relativement pacifié, il ne l'est pas moins que l'urucú ou le tabac caduvéo continuaient de s'échanger contre des « captifs tomârxa ». Ceux-ci étaient nombreux, vers 1900, à nourrir la population des campements mbayá-caduveo [Guido Boggiani (1900), « Compendio de etnografía paraguaya moderna (I. Los Toba, II. Los Machicui, III. Los Chamacoco) », in : *Revista del Instituto Paraguayo*, Asunción, vols. I et II, p. 40-48, 129-144, 145-206 et 49-64, 65-58] : la guerre, qui avait disparu du fleuve, sévissait à l'intérieur du Chaco. Pour une analyse des tensions intra et inter-groupales que la circulation des captifs produisait dans le monde chamacoco, voir Susnik, *op. cit.*, 1969, p. 9-52.

soluble que sous condition, d'une part, de rendre visibles les antécédents immédiats de cette guerre dans les mémoires et dans l'histoire indienne, et, d'autre part, de faire apparaître l'ensemble des tensions et des contradictions qui travaillent et qui contredisent l'unité des sujets ethniques impliqués.

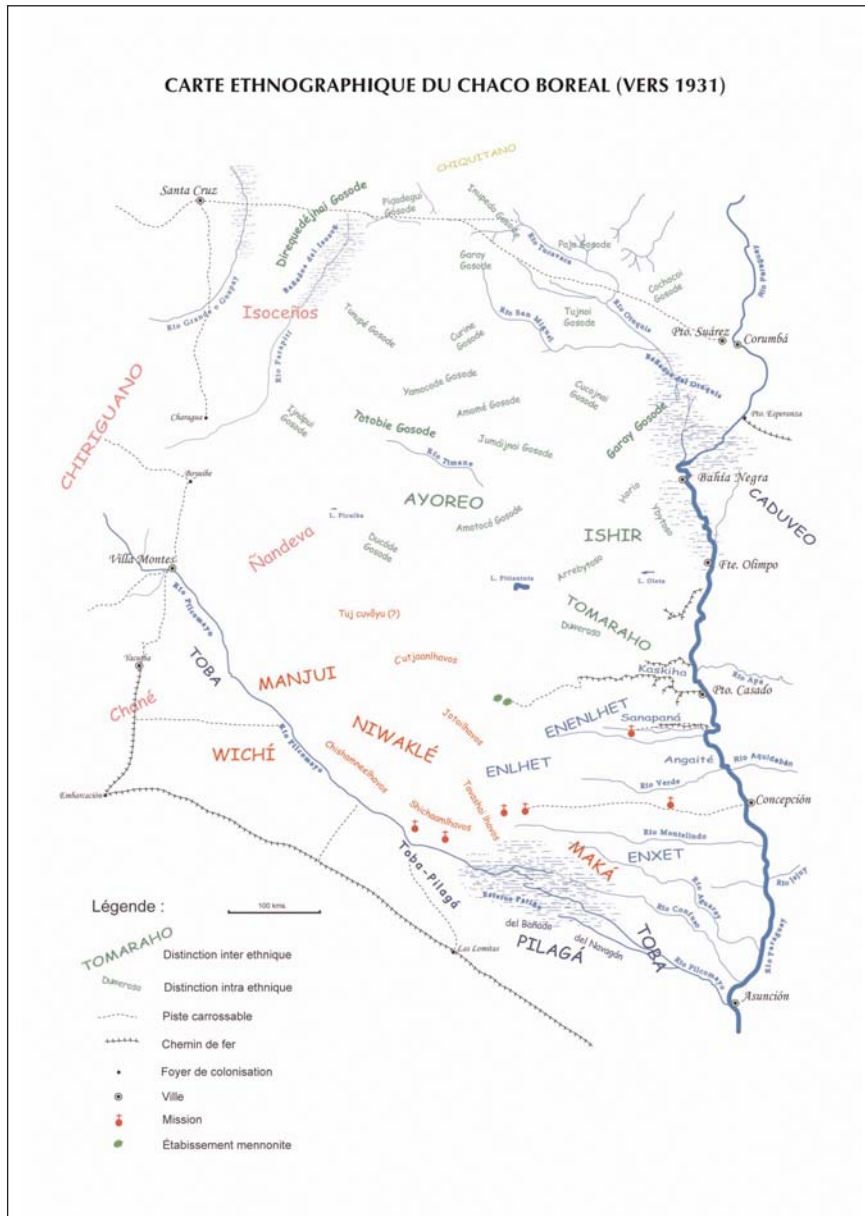
* * *

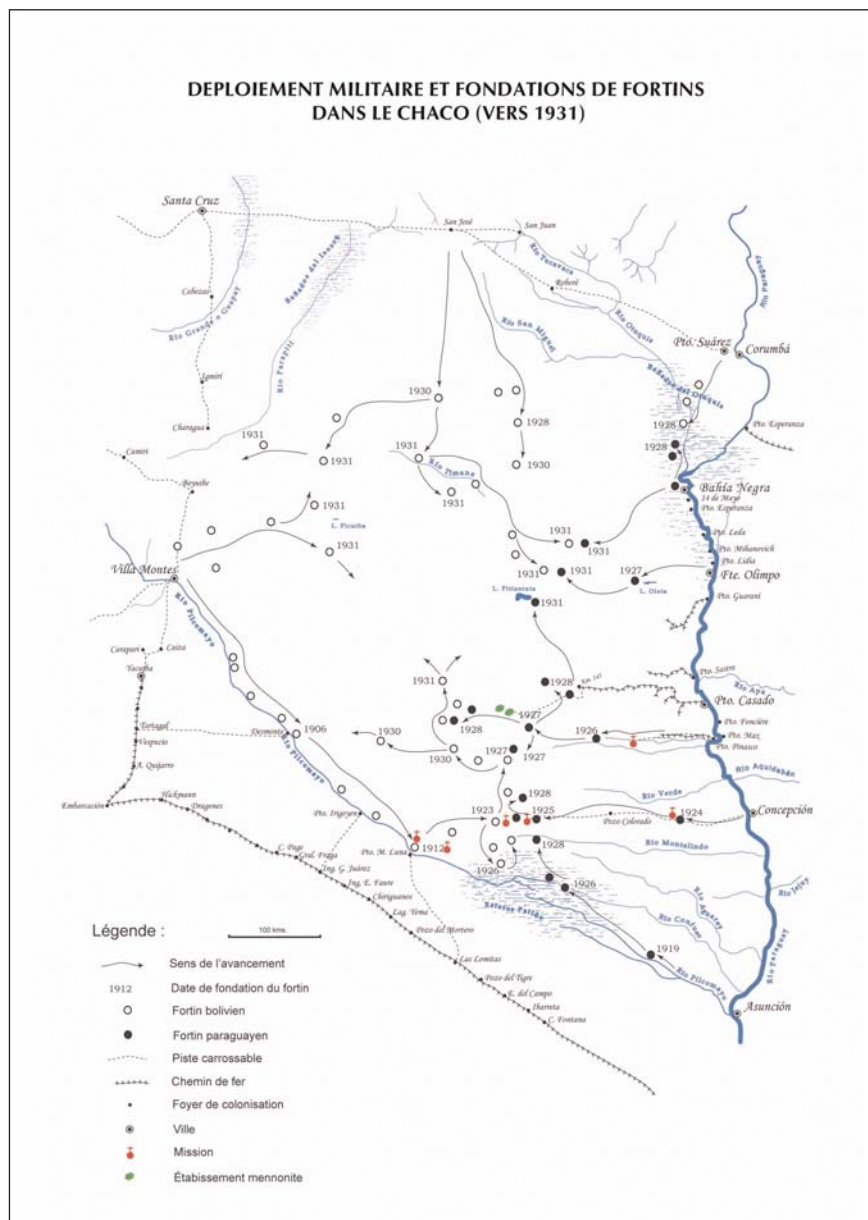
En effaçant tout autre acteur de la scène du conflit, et en ne faisant de celui-ci que l'apanage de deux armées modernes se livrant bataille sur l'espace abstrait et vide décrit par les cartographies militaires, et véhiculés par les études disponibles, cette guerre a été progressivement « blanchie ». Elle se définirait même par son caractère « non-indien », jusqu'à en faire le parangon d'une guerre contemporaine, technicisée et professionnelle en Amérique du sud. Bulle de modernité projetée dans l'espace virginal d'une région inexplorée, elle n'aurait pas plus de relation avec ces populations qu'avec le paysage de cet « enfer vert », ou de ce « désert » qu'imaginent ses chroniqueurs. L'analyse du déploiement des armées dans le Chaco permet de lui assigner une toute autre généalogie. Dans le Grand Chaco, cette guerre a prolongé les campagnes militaires qui avaient permis à l'armée argentine d'occuper progressivement le Chaco austral jusqu'au fleuve Pilcomayo (l'armée de ligne avait été démobilisée en 1917), et celles qui permirent à l'armée bolivienne d'amorcer la colonisation de la bande occidentale du Chaco après avoir battu militairement (bataille de Kuruyuki 1892) les forces indiennes de la « cordillera chiriguana ». C'est donc en continuité avec les campagnes d'occupation militaire des territoires indiens que les armées bolivienne et paraguayenne entreprirent l'occupation du Chaco boréal, dernier grand espace indien de l'Amérique méridionale resté en marge des dynamiques étatiques et des souverainetés nationales.

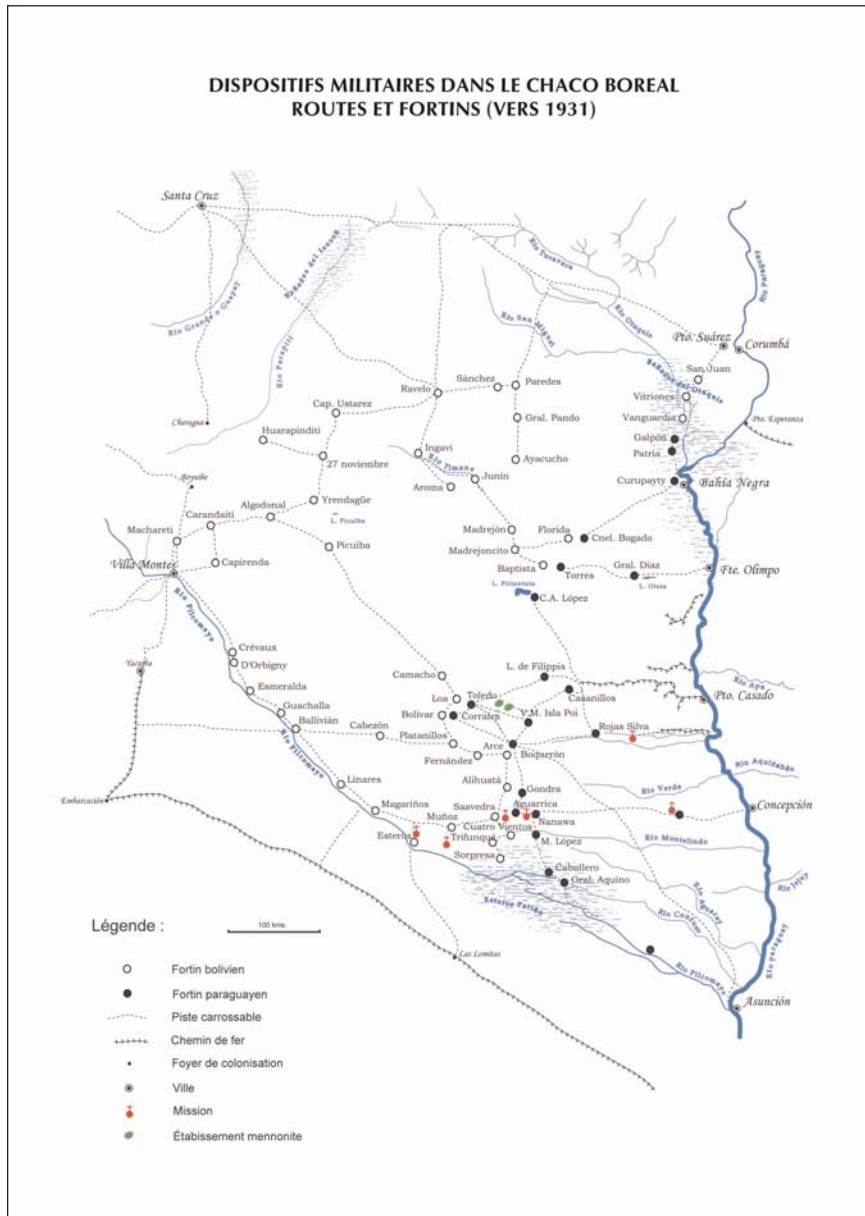
Ce n'est qu'à la condition de rendre visible cette continuité que tout un ensemble de phénomènes associés à la guerre du Chaco peuvent être compris : le déploiement des missionnaires sur le terrain investi par les armées, le déplacement programmé de populations indiennes ou la création de réductions indiennes sous contrôle militaire, qui sont autant de dispositifs de contrôle des populations caractérisant une campagne d'occupation militaire et d'annexion colonisatrice de cet espace. Nouvelle généalogie donc, qui ouvre le champ d'analyse à un ensemble de pratiques, de dispositifs et de dynamiques obligeant à redéfinir la qualification de cette guerre.

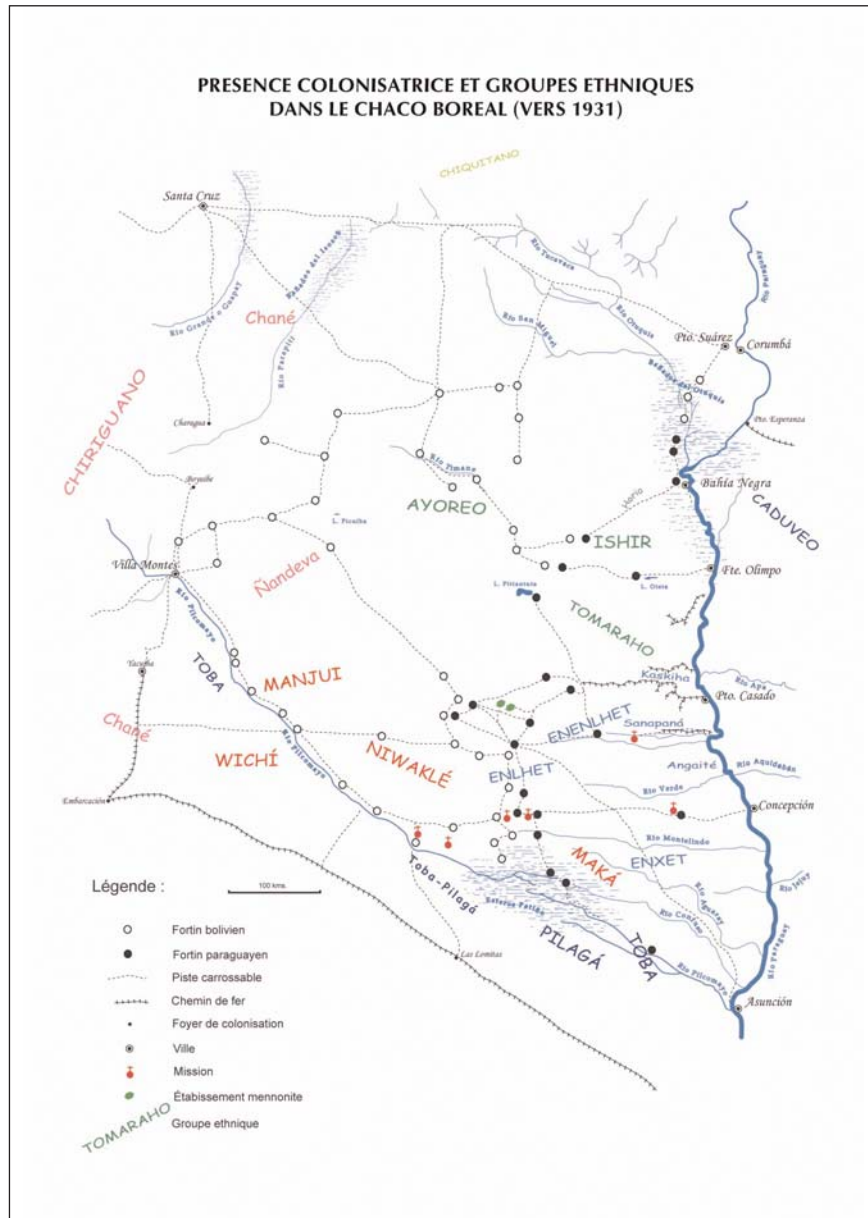
LES GUERRES DU PARAGUAY

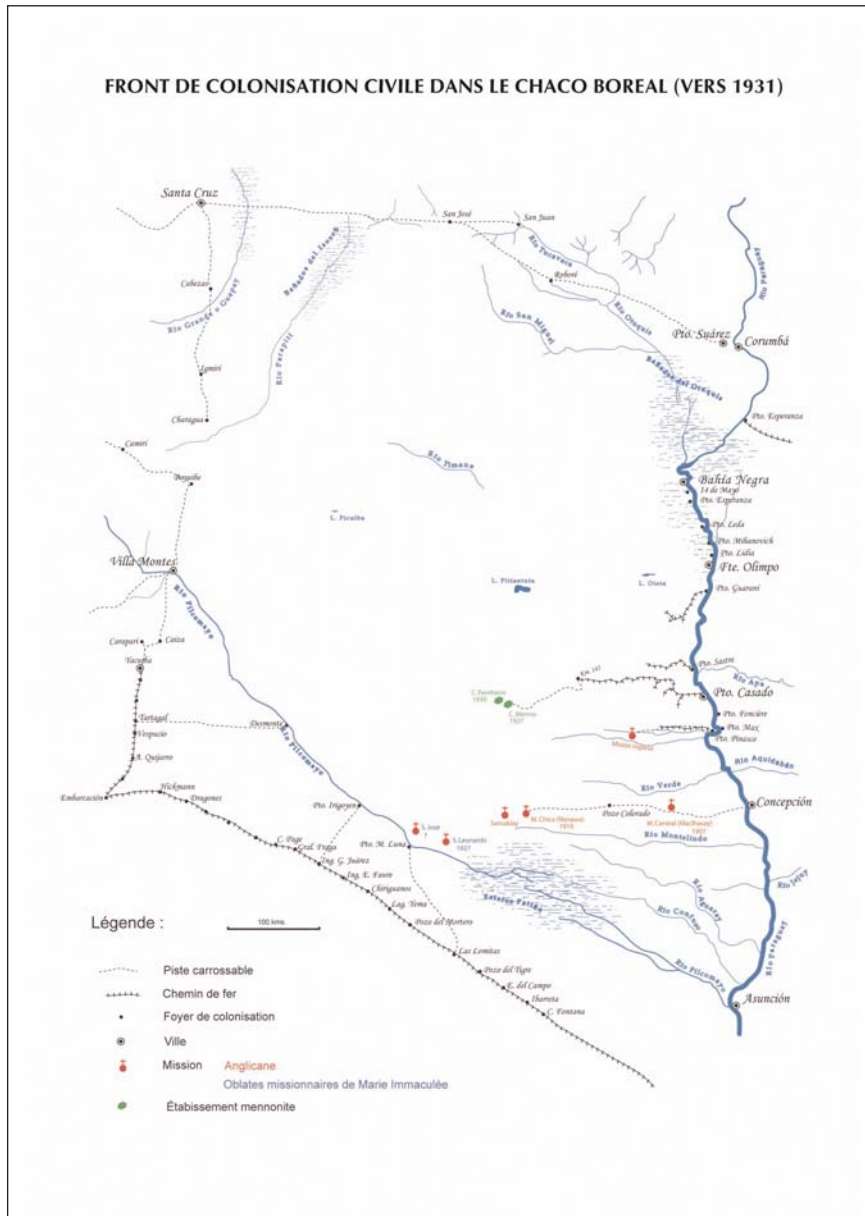
FAMILLE LINGUISTIQUE	GROUPE (NOM ACTUEL)	EN 1931 CONNU SOUS LES NOMS DE
GUARANI	Chané, Isoceños	Chiriguano, Chané, Tapui, Guaraní
	Guaraní fiandeva	Tapieté, Tapii, Yanoa, Nanaigua, Guasurangüe, Chiriguano
	Guaraní occidental	Guarayo, Chiriguano
GUAYCURÚ	Qom-lik, Takshika, Toba	Toba
	Pilagá	Pilagá
	Caduveo	Caduveo
MATACO	Niwaklé	Chulupí, Suhín, Ashluslay, Sociagay
	Maká	Maká
	Manjui	Chorotí, Chorote
	Wichí	Mataco
MASCOY	Enlhet	Lengua
	Enenlhet (Kaskiha, Sanapaná, Angaité)	Lengua, Guaná, Toba, Mascoy, Sanapaná, Angaité
	Erwet	Lengua
ZAMUCO	Ayotoo	Moro, Maquianosis, Tsirakúa, Guarañoca, Otutquis
	Ebitoso (Ishir)	Chamacoco, Chamacoco manso, Horio, Eshiro
	Tomaraho (Ishir)	Tumereha, Chamacoco (bravo), Moro











SOURCES CARTOGRAPHIQUES

Mapa etnográfico del Chaco Paraguayo

Ian Bélaieff, 1941

Asunción, Sociedad Científica del Paraguay.

Mapa etno-histórico do Brasil e regiões adjacentes

Curt Nimuendaju, 1944

Rio de Janeiro, Fundação Instituto Brasileiro de Geografia e Estadística & Fundação Nacional pró-memória, 1987.

Tribes of the Gran Chaco : Present day locations

Alfred Métraux, 1946

« Ethnography of the Chaco », in : Julian H. Steward (ed.), *Handbook of South American Indians*, Washington : USGPO, LIX(1), vol. 1 : *The Marginal tribes*, 1946, p. 197-370.

Exploraciones en el Alto Paraguay

Ian Bélaieff, 1955

Fernández, C. J. (1955). *La Guerra del Chaco*. Buenos Aires : v. 1

« Etnografía del Paraguay actual »

Museo Etnográfico Andrés Barbero

www.museobarbero.org.py/pagina_nueva_2.htm

Fortines bolivianos y paraguayos en el Chaco

Roberto Querejazu Calvo, 1965

Masamaclay : Historia política, diplomática y militar de la Guerra del Chaco,
La Paz : Los Amigos del Libro

Mapa del Chaco Boreal :

Preparado para el estudio de la guerra 1932-35

Ramón C. Bejarano, 1973

Imprenta Militar, Asunción

*Territorio poblado por los Ayoréode mostrando los
subgrupos de la tribu Ayoréode*

Bernd Fischermann, 1976

J. Riester, *En busca de la Loma Santa*, La Paz & Cochabamba :
Los Amigos del Libro, 1976

*Localización de las etnias y « caciques » del río Pilcomayo
hacia principio del siglo XX*

Luis María de la Cruz, 1990

J. Braunstein (ed.), *Hacia una nueva carta étnica del Gran Chaco*,
Las Lomitas, Argentina, 1991.

Fortines de la Guerra del Chaco

Juan Carlos Joy, 1992

Los fortines de la guerra : Toponimia chaqueña, Asunción : Estudio Gráfico, 1992.

Areas trekked by the Toba of West Formosa, 1920s-1940s

Marcela Mendoza, 1999

E. Miller (ed.), *Peoples of the Gran Chaco*, Connecticut : Bergin & Garvey, 1999.

Carte des principaux campements Ishir vers 1920

Nicolas Richard, 2005

Thèse en cours de préparation, Paris : EHESS.

Je remercie Jorge Escobar, Miguel Fritz,
Hannes Kalish, Diego Villar, Isabel Combès, Edgardo Cordeu
de leurs précisions et corrections.

Iyambae-Ser Libre

La Guerra del Chaco en la memoria indígena isoseña

JÜRGEN RIESTER¹



Las primeras investigaciones acerca de la antropología y la situación histórica del pueblo isoseño las realizamos durante una investigación interdisciplinaria en el Isoso entre los años 1976-1978². Especial atención durante estas investigaciones dio Barbara Schuchard al tema de la Guerra del Chaco³.

En el contexto de la primera fase de un proyecto de APCOB⁴, que consiste en el registro fílmico de testimonios de los momentos más importantes de la vida socio-económica y cultural de cinco pueblos indígenas

1. Consultar el documental Jürgen Riester, *Iyambae-Ser Libre La Guerra del Chaco 1932-35*; y Jürgen Riester (2005) *Iyambae-Ser Libre*, Textos bilingües guaraní-castellano, trad. Justo Mandiri, Santa Cruz de la Sierra, 2005, p. 209. Para obtener estos materiales consultar apcob@apcob.org.bo y www.apcob.org.bo.

2. Grupo compuesto por Barbara Schuchard, Brigitte Simon de Souza, Barbara Simon Riester, nuestra hija Nina Elizabeth de dos años y Jürgen Riester. Investigación financiada por la DFG (Asociación Científica Alemana, Deutsche Forschungsgemeinschaft).

3. Barbara Schuchard (1982), «La Conquista de la tierra: Relatos guaraníes de Bolivia acerca de experiencias guerreras y pacíficas recientes», in: Jürgen Riester (ed.), *Chiriguano*, Santa Cruz de la Sierra: Apoyo para el Campesino-Indígena del Oriente Boliviano, 1995, p. 421-476.

4. Denominado La Memoria de los Pueblos Indígenas, Mujeres y Hombres Indígenas de las Tierras Bajas de Bolivia dan Testimonio de su Cultura.

de las tierras bajas de Bolivia¹, los entrevistados en el Isoño tocaron, entre otros temas, siempre la Guerra del Chaco, dándole una importancia especial a su historia.

Nace la idea de ir profundizando la *memoria de esta guerra* narrada, interpretada y puesta en escena desde la perspectiva isoseña.

Las entrevistas en Bolivia, Isoño, se realizan en los años 1999 y 2000 en las comunidades de Yapiroa, Ibasiriri, La Brecha, Aguaragua e Iyoovi. Los informantes isoseños siempre se referían al hecho, que una vez terminado el conflicto bélico, muchos de *sus paisanos* se quedaron en el Paraguay. La necesidad de registrar fílmicamente a algunos informantes de origen isoseño que ahora viven en el Paraguay, se hizo necesaria².

Muchos pueblos chaqueños, que vivieron en los territorios en disputa entre Bolivia y Paraguay, fueron afectados profundamente por esta guerra. Muerte, destrucción de gran parte de su cultura, migraciones forzosas, pérdida de la soberanía de sus territorios, despojo, violación de los derechos humanos, genocidio y etnocidio han sido la consecuencia de la guerra para estos pueblos. Me atrevo decir que a ningún pueblo indígena de la zona le importaba bajo que bandera vivir, dormir o morir. Ellos eran y son en gran parte hasta hoy los *damnificados de este mundo*. Modestamente se ha comenzado a recuperar *la otra memoria de una guerra*, escribiendo la historia vista por los indígenas.

Aunque los siguientes cuatro testimonios se refieren a los indígenas chaqueños nivaclé, los vemos representativos para los contactos entre indígenas y blanco-mestizos.

Porque hubo hasta un ataque aéreo, con el cual fue borrado del mapa toda una aldea Nivaclé, aparte de fusilamientos, aparte de violaciones, aparte de enfermedades que traían los bolivianos y las víctimas eran los indígenas.

1. Isoseño, gwarayu, chiquitano, ayoréode, sirionó.

2. Las entrevistas en el Paraguay fueron realizadas en el año 2002 en Mariscal Estigarribia, Filadelfia, Laguna Negra y Boquerón. Todas las entrevistas en sitio fueron realizadas por Jürgen Riester y Justo Mandiri. El material registrado fue transcrito en guaraní y traducido por Justo Mandiri, quien por más de veinte años es miembro de nuestra institución y co-fundador de APCOB. El material registrado en video de la Guerra del Chaco, tanto en Bolivia como en el Paraguay, llega a 63 horas y es parte de nuestros archivos sobre el mencionado proyecto. Mayor información sobre el archivo y como consultarlo, dirigirse a apcob@apcob.org.bo.

Y el recuerdo de los Nivaclé en cuanto a los bolivianos es terrible, lo peor...

... Los bolivianos eran muy rápidos en matar a los indígenas y no respetaban tampoco a las mujeres, era realmente un miedo por perder la vida cuando encontraban bolivianos.

Se fueron (unos Nivaclé) algo así de ciento veinte, cavaron una fosa grande, mientras que estaban preparando el asado, y cuando estaba todo listo y hecha la fosa, se tuvieron que poner en fila y (los militares boliviano) les mataron a todos y cayeron en la propia fosa...¹

EL CONTEXTO HISTÓRICO

Isabelle Combès, en una reciente publicación² nos da un amplio panorama histórico de la zona del Isoso, que incluye también su situación antes, durante y después de la guerra del Chaco. Combès reconstruye –usando la etnohistoria como herramienta principal– los momentos claves en la historia de esta región, dando mayor énfasis, como ella misma expresa, a los aspectos políticos, tanto internos como externos.

Un hito, sin duda alguna, es la batalla de Kuruyuki de 1892 para toda la zona guaraní hablante del sur de Bolivia; significa una nueva época y un nuevo relacionamiento con los blancos. La batalla de Kuruyuki es ganada por los karaireta y las consecuencias para los indígenas se sienten por muchas décadas. Dejando los indígenas la guerra y guerrilla contra los karaireta como táctica del pasado, su opinión sobre los mismos no cambió, más bien se reconfirma y va fortaleciéndose: el karai es el ajeno, el patrón que hace esclavos a los indígenas, es el enemigo principal al cual no hay que tener confianza, al cual no hay que comunicar lo íntimo de la propia cultura, al cual hay que evitar en el contacto. Resistencia pasiva, sabiendo que la desigual lucha armada ya no es factible ni ganable por parte de los indígenas.

1. Todas las entrevistas están en Riester, *op. cit.*, 2005.

2. Isabelle Combès (2005), *Etno-historias del Isoso: Chané y chiriguano en el Chaco boliviano (siglos XVI a XX)*, La Paz: Fundación Programa de Investigación Estratégica en Bolivia & Lima: Instituto Francés de Estudios Andinos, 2005, 396 p.

Lo que reconfirma Combès en 1992¹:

la lucha armada es imposible, la lucha legal es imposible: quedan los mitos y los ritos del arete donde el tigre vence al toro-patrón, queda la desobediencia pasiva,

Ya fue expresado por otros investigadores en años anteriores (1979 y 2000²).

Huyendo de la presencia karai omnipotente, la solución para cientos de indígenas de la zona es el traslado a la Argentina. Nino³ habla hasta de la migración indígena a la Argentina de *una verdadera plaga* y que en el caso del Isoso los indígenas son llevados en masa por sus propios dirigentes (*mburuvixa*). Argentina, *Mbaaporenda (lugar de trabajo)*, era más que un lugar de trabajo, era una especie de refugio terrenal.

Lo que pasó en este tiempo fue registrado gracias al grupo de investigación que realizó trabajos de campo entre 1976-78, en especial por Schuchard-Gómez⁴.

Antes de la guerra, alrededor de 1925 se inician los trámites de territorios isoseño, momentos claves en la historia indígena de las tierras bajas⁵. Los grandes capitanes de la época dedican mucho tiempo y recursos humanos en los aspectos legales para conseguir los títulos de sus territorios.

Iniciando alrededor del año 1925 algunos de los trámites, recién en 1945 y 1949 son concluidos, otros se tardaron hasta los años 80 del siglo pasado. Entre las razones de tanta tardanza, podemos nombrar los conflictos bélicos de la Guerra del Chaco pero más que nada los obstáculos contruidos y puestos en escena por parte de las autoridades nacionales y los

1. Isabelle Combès (1992), *Iyambae, une utopie chiriguano*, Thèse de doctorat en anthropologie, Paris: École des hautes études en sciences sociales, 1992, citado aquí en Combès, *op. cit.*, 2005.

2. Barbara Schuchard (1979), *Nandé ñé: Gramática guaraní para castellano hablantes*, Santa Cruz de la Sierra: Ayuda para el Campesino del Oriente Boliviano & Centro Boliviano de Investigación y Acción Educativas, 1979, xl+184 p., Introducción por Barbara y Jürgen Riester, Barbara Schuchard y Barbara Simon; Jürgen Riester (ed.) (1998), *Yembosingaro Guasu, el Gran Fumar: Literatura sagrada y profana guaraní*, Santa Cruz de la Sierra: Ministerio de Desarrollo Sostenible y Planificación, Viceministerio de Asuntos Indígenas y Pueblos Originarios, Programa Indígena-PNUD, 1998, 5 vols., viii+2426 p.

3. Bernardino de Nino (1912), *Etnografía chiriguana*, La Paz: Argote, 1912, xxi+332 p. Citado en Combès, *op. cit.*, 2005, p. 257.

4. Compuesto por Barbara Riester, Barbara Schuchard, Brigitte Simon y Jürgen Riester, financiado por la DFG (Deutsche Forschungsgemeinschaft, Asociación Científica Alemana). Schuchard realizaron las principales entrevistas, acompañado por Cecilio Gómez. Estas entrevistas aún no están publicadas en su totalidad y se encuentran en AP-COB bajo el título Entrevistas a Natalio Barrientos.

5. Schuchard, *op. cit.*, 1982.

karai en el Iso. Pero los blancos no hubieran creído que el deseo de tener su propio territorio, el *yvy*, y ser *iyambae, ser libre*, en este territorio, era y es más fuerte. Los siglos de opresión, y las décadas de lucha no lograron anular esta meta indígena. Esta lucha es única en este tiempo para las tierras bajas de Bolivia y muestra el rol protagónico que han jugado los isoseños en la historia del movimiento indígena. No es de casualidad que décadas posteriores y con el apoyo de la institución no gubernamental APCOB, junto con Bonifacio Barrientos *Iyambae*, capitán Grande del Bajo y Alto Iso, fallecido en 1985, se inició en 1978 el proceso de la fundación de la Confederación Indígena del Oriente Boliviano, CIDOB¹.

Combès reconoce que la lucha por la tierra es «*por cierto pionera en las tierras bajas bolivianas*», pero «*no debe ser idealizada*». Sin embargo la investigadora no nos dice ¿quién la «*idealiza*»? ¿los indígenas, científicos, agentes estatales? Creo que la lucha por el territorio merece una mayor atención, y, coincidimos con Combès cuando concluye

lo que debe recalcarse de la historia del Iso en estos años anteriores a la Guerra del Chaco es la política... que busca asegurar un territorio libre y legal...²

EL CONTEXTO ETNOGRÁFICO

Si la gente tiene otras costumbres te quitan la tierra, tú vives como esclavo, tu sudor mezclado con tus lágrimas caen sobre tu propia tierra³.

Aquí no quiero entrar en la discusión las relaciones chané (aruak) y guaraní. Lo han hecho antes otros autores como Nordenskiöld, Métraux,

1. La organización es Apoyo Para el Campesino-indígena del Oriente Boliviano, APCOB, fundada oficialmente en 1980 y dirigida por Jürgen Riester

2. Combès, *op. cit.*, 2000, p. 279.

3. En Riester, *op. cit.*, 2000, t. 1, p. 93, testimonio de un isoseño.

Dembo y Paulotti en Califano, Combès y muchos otros más¹. Queda sin duda alguna que los actuales habitantes del Iso² hablaban originalmente una lengua aruak y que fueron guaranitizados. Todavía hoy encontramos isoseño que se recuerdan de palabras en chané. Hay algunos elementos de la cultura chané que se han mantenido y son interpretados por los isoseños como elementos de sus antepasados, como por ejemplo el baile y la danza de los ayarize.

En el transcurso de la historia los habitantes de la zona han recibido una variedad de nombres. Los más importantes son tapui, chiriguano, isoseño, guaraní³.

En este trabajo seguimos la onda de los mismos habitantes de la zona, que se autodeterminan isoseño. Con esta denominación se refieren a las 25 comunidades que se establecen al margen izquierdo y derecho del río Parapetí, «comprendido entre los 19 y 20° sw latitud sur y entre los 62 y 63° de latitud oeste»⁴.

En esta zona se ubica el territorio de los isoseños con una superficie de 1.951.782 hectáreas, y si incluimos al parque *Kaa Iya*, tenemos aproximadamente 4 millones de hectáreas. Calculamos unas 8.000 personas en la zona del Iso, sin contar los que viven fuera de la zona, en centros urbanos como Charagua, Abapó y más que nada en más de 40 asentamientos al rededor de Santa Cruz de la Sierra.

Los isoseños ubican sus aldeas en la cercanía del río Parapetí, ya que sus cultivos dependen de las aguas. En los meses que este río trae agua, los isoseños llevan mediante acequias agua a sus cultivos. Estas acequias, hasta de 40 km. de largo, son obras hidráulicas impresionantes y necesita una muy buena organización interna para reglamentar el acceso ordenado al agua.

Son agricultores de maíz en primer lugar y establecen sus cultivos usando el roce y la quema, con la diferencia a la zona tropical, que sus cultivos tienen una vida útil de entre 18-25 años, dependiente del agua. El río se seca en la parte central por lo menos durante seis meses al año.

1. Erland Nordenskiöld (1910), *Indianliifi: El Gran Chaco, Syd-Amerika*, Stockholm: A. Bonnier, 1910, 319 p., trad. cast. de la versión alemana por Gudrun Birk y Ángel E. García: *La Vida de los indios: El Gran Chaco (Sudamérica)*, La Paz: Apoyo para el Campesino-Indígena del Oriente Boliviano, 2002, x+314 p., (ed. Jürgen Riester); Alfred Métraux (1927), «Les Migrations historique des Tupi-Guaraní», in: *Journal de la Société des américanistes*, Paris, 1927, n° 19, p. 1-45; Mario Califano (1978), «Los Tapui: Un enigma etnográfico», in: *Cuadernos Franciscanos*, Salta, 1978, n° 49, p. 169-188; Isabelle Combès, *op. cit.*, 2005.

2. Acerca de la discusión de Iso ver Combès, *op. cit.*, 2005, p. 23-29 y partes en p. 30-33.

3. Ver Combès, *op. cit.*, 2005.

4. Ídem, p. 24.

Los isoseños se identifican claramente como un solo pueblo y la figura central de su cultura es el chamán. Mantienen viva una rica mitología y ritos que reglamentan la vida diaria¹.

En la zona paraguaya los isoseños que decidieron quedarse durante y después de la guerra del Chaco son llamados guaraní occidental o gwarayos. El último término lo rechazan y además es confuso². Tenemos las siguientes comunidades en el Paraguay:

actualmente tenemos cuatro comunidades guaraníes aquí en el Chaco paraguayo; Pedro Peña, Santa Teresita, Filadelfia y Machareti.

En estas aldeas se sigue hablando el guaraní-isoseño y se mantiene la gran fiesta del arete³.

¿QUÉ NOS DICEN LOS INFORMANTES?

Situación en el Isoso

La marcada desconfianza frente al karai es una actitud generalizada entre los isoseños antes de la guerra. Esta actitud es el resultado de una larga relación entre el indígena y el no-indígena de esta zona⁴:

En aquel tiempo se temía mucho de los blancos, había una miniatura de los blancos yo vi a aquel señor ¡Ah! No dejaba pararse a nadie, y por lo que él era un blanco y éramos exageradamente unos tontos por eso ni defendernos podíamos, y mucho menos para discutir con alguien no sabíamos.

1. Ver Jürgen Riester, *op. cit.*, 2000.

2. En Bolivia, al nordeste de Santa Cruz de la Sierra, a 270 Km. se ubica la zona de los indígenas Guarayos (gwarayu), que son aproximadamente 11.000 personas de habla guaraní.

3. Ver José Zanardini & Walter Biedermann (2001), *Los Indígenas del Paraguay*, Asunción: Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 2001, p. 169-180.

4. Esta situación no ha variado en mucho en la postguerra.

Y creer en una justicia para los indígenas era una meta casi inalcanzable, más aún que no conocieron los canales adecuados para relacionarse con el mundo externo:

Por lo que ignorábamos quién podía hacernos justicia, no podíamos defendernos.

Eran concientes, que los karai les tenían desprecio y los clasificaron como gente de segunda categoría:

En aquel entonces los blancos no nos miraban como gente, nos miraban como animales, pero a pesar de todo eso, nos hacían participar de alguna manera en ese conflicto bélico.

Como ya hemos visto en la parte anterior en el contexto histórico, los isoseños no se quedaron con las manos cruzadas y trataron –y con cierto éxito– relacionarse con los gobernantes:

... entró Casiano y viajó a La Paz. Los vivientes de Güirayoasa le dijeron: vaya hermano vaya, ya no vamos a estar en paz ya nos están atacando los blancos, ahora vaya.

Bueno, mire les voy a decir, vayan por aquí dijo, porque aquellos pobres viejos se fueron por Santa Cruz, pero ahí son muchos los que nos odian, dijo.

– Los Gutiérrez todos ellos son los que nos odian, ¡no van a querer enviarnos donde está el gobierno! Y ahora hermano te voy decir, váyase por acá por Lagunilla, vaya por La Quiaca, sálgase en La Quiaca y allá va a tomar el tren que va hacia Cochabamba¹.

– Si llegas a Cochabamba, ya has salido dijo, de Cochabamba a este lado son puro Gutiérrez, de Cochabamba para este lado. Y ahora si logras llegar hasta allá ya has salido dijo.

El proceso de buscar aliados en la clase política en la sede de gobierno se ve abruptamente interrumpida por las acciones bélicas entre ambos países.

1. Evitando de esa manera pasar por Santa Cruz de la Sierra, lugar considerado de opresión y sede de los que quieren evitar que haya justicia para los indígenas. La misma visión tienen los indígenas gwarayú y chiquitano.

Las razones de la guerra

... el mojón lo movían siempre los collas,
de eso se disgustaron

Combès expresa que la gran mayoría de los indígenas no sabían las razones de la guerra, y que la gente, por lo general, tiene como respuesta *¿por qué será?*¹ Este *por ¿qué será?* no hay que entender como *¡no lo sé!* sino *¡no me interesa, es tan lejos de mi realidad que no vale para mí!*, o simplemente el entrevistado se libera con esta respuesta rápidamente del investigador, pues no hay nada más que decir después del *¿por qué será?*

Un hecho tan importante, que ha sido esta guerra en la historia de los isoseños, considerada *una catástrofe, un cataclismo* por los isoseños –y los cataclismos en su cosmovisión es la destrucción total de su mundo–, no pasó sin dejar hondas huellas en la vida diaria y, más que nada, en la memoria colectiva de este pueblo «fronterizo».

Nuestros ancestros lucharon allá, porque el territorio de los paraguayos es allá y el nuestro era acá, así era, un especie de cataclismos nos hicieron, cuando los gobernantes nos crearon la guerra, dejando quitar nuestra tierra. Antes había un especie de cataclismo provocado por los blancos, hubo un gran cataclismo antes, se pelearon, mucho se mataron por defender nuestra tierra, de eso era la contienda de antes con los paraguayos.

Porque el límite de nuestro territorio era hasta el gran río del Paraguay a este lado, por ese mojón dice que se pelearon, que el mojón de los paraguayos los bolivianos siempre movían de su lugar.

Y de eso se crearon el disgustos los collas con los paraguayos, de ahí se originó el conflictos antes.

Nuestra gente de aquella época no tenía los límites de sus territorios y por esa razón no sabían lo que es una frontera. Pero cuando entraron los blancos, ellos ya limitaron su territorio hasta donde les pertenece, y de ahí surgió lo que ellos llaman frontera. Nuestros ancestros tampoco conocían lo que es la bandera, y todo fue por las costumbres de la gente blanca que en esa época eran desconocidas por nuestra gente. El conflicto se originó por lo que los blancos llaman frontera, ya que cada uno de los gobernantes de ambos países quería ampliar su territorio.

1. Isabelle Combès, *op. cit.*, 2005, p. 290.

La guerra

Porque es horrible la guerra,
es horrible la tragedia, no es bueno eso,
muchos se mueren en eso, niños y
jóvenes se mueren quedaron muchos huérfanos.

No sabemos con certeza cuantos isoseño dejaron su vida en la guerra, ya que los datos no son precisos¹.

Los indígenas nos dan descripciones cortas y precisas de lo que ellos vieron y sintieron en carne propia durante la guerra:

Muchos se han matado los blancos, muchos han muerto de los bolivianos, como leña apilada eran junto a los caminos, así juntaron a los cadáveres.

Imagínese este camino viejo estaba lleno de cadáveres de soldados como por tareas, en el Cruce igual era, como leña por tarea era cadáver de soldados bolivianos muertos, mucho han matado.

Y así fue, puro cadáveres iba todo eso, como por tarea eran. Eso fue lo que yo he visto, como leña amontonada era en el cruce, para este lado era igual, sus prendas de vestir estaban bien no tenía nada.

Habían con dientes de oro, algunos puro oro, y eran collas. Mucho se mataron los blancos por demás se mataron, puro cadáver era eso y por entremedio íbamos.

Lo que sí era una realidad *el Isoso quedó vacío*.

Participación en la guerra

pero no habrá gorra...

Los militares bolivianos tomaron la decisión que los isoseños no tendrían uniforme (*no habrá gorra*) y no serían soldados, más bien el ejército boliviano utilizó a los isoseños como peones para abrir sendas, hacer caminos, espiar al enemigo, localizar agua en el seco Gran Chaco, etc. Los isoseños no eran reconocidos como ciudadanos y eso dejó una profunda desconfianza

1. Ver nota nº 2, p. 256.

por parte de los indígenas hacia la población karai y por supuesto a los militares. En todo este escenario no falta la burla de los indígenas sobre los soldados de los valles y el altiplano –denominado con el término general *collas*–, que en un ambiente como el Gran Chaco estaban casi perdidos. Mientras el isoseño se encontraba en su ambiente, los soldados sufrían de hambre, sed y de calor.

Cuando terminamos con esos caminos, ya vamos a hacer el camino que va a Santa Fe, acabando con eso vamos a entrar, hijo. Eso nos ha dado el gobierno que hagamos, decía. Y siempre estarán haciendo camino, y si se frega el camino en alguna parte ahí irán a arreglar el camino y así irán yendo, pero no habrá gorra.

Mire patrón, estamos mal nos han avanzado, nuestro ejercito no saben combatir, entonces el finado Boni dijo; por eso es que estos no nos quieren dar gorras porque no sabemos manejar armas, decía. Pero ¿Quién tiene la culpa? Sólo las autoridades tienen la culpa.

Puro jóvenes, los nuestros igual, también muchos collas habían, pero no sabían pelear, como ovejas eran en la batalla, por eso fue que fácilmente vienen avanzando ellos.

Los isoseños ofrecieron su ayuda a los militares bolivianos, y frente al rechazo y la discriminación racial por parte de los karai, los indígenas no dejan de criticar lo que pasó, indicando en primer lugar la valentía de los antiguos guerreros indígenas (*iyambae*). No falta denunciar también errores de ataque:

Imagínese, si desde más antes los blancos nos reconocieran como bolivianos, nunca íbamos a perder. Porque nosotros éramos más valientes. Yo ahora reconozco eso, actualmente al recordarme de aquellos tiempos que nuestros abuelos cuando eran puros guerreros natos, y realmente eran valientes.

Por tal razón era que nuestros abuelos se llamaban *iyambae*. Porque no se dejaban comprar con nadie y tampoco se dejaban vencer, y en esta guerra eso mismo íbamos a pasar, pero venían avanzando todos ellos.

Dicen que algunos disparaban su arma al aire, y eso los sabían muy bien los enemigos, cuando sienten que las balas pasaban muy alto: ¡Ah, estos son collas! Pero si las balas va bien bajito: ¡Ah, estos son los hermanos! dicen. Y ya nomás al ratingo se retiran. Porque bien bajito les mandan las balas, con eso nomás los identifican.

Pero si sienten pasar muy alto las balas, ellos ya se van solamente caminando por debajo, porque ya sabían que ahí están puro collas.

Por eso venían avanzando rápido, y mucho han matado a los pobres, por demás mataron.

¿Y habían también que morían de sed?

Que morían de sed, eso me impresionó mucho, hijo, harto me ha impresionado, daba pena y no saben nada que ahí nada lejos quedaba para salir hacia el camino de Santa Fe, y el Veintisiete ya quedaba acá de ellos, si supieran eso allá nomás tranquilos iban a salir y los enemigos ya quedaban al otro lado.

Y así todos murieron, ahí los pobres con sus armas, los pusieron en un pabellón, imagínese como durmiendo nomás estaban.

Hay lugares donde los enemigos les cierran el paso, los isoseños sólo se internan en el bosque para escapar, y ninguno cae prisionero en esas emboscadas. Cuando les quitan el pozo de agua, los isoseños igualito nomás de noche tienen que ir a sacar agua del pozo, estando ahí cerca de los enemigos.

Los paraguayos en los ojos de los isoseños. La lengua

No abusaron¹ de nosotros

Las cifras de los isoseños, que fueron trasladados voluntariamente o como prisioneros más allá de las líneas de combates entre Bolivia y Paraguay, calcula Schmidt en casi 2.500, mientras un informante indígena informa a Silvia Hirsch que fueron 5.000². Creemos que la cifra está entre 2.500 y 5.000.

Volvemos a los *prisioneros isoseño*, según Combès. Los informantes expresan:

No abusaron de nosotros [los paraguayos] nos dieron de comer, no abusaron de nosotros, eran buenos con nosotros.

No nos llevaron arreando ellos, los hemos seguido nomás a ellos, como si estuviéramos yendo a nuestra propia casa, ... niños en el seno de su madre, otros caminaban por delante y otros en la nuca.

1. Los paraguayos.

2. Ver Max Schmidt (1938), «Los Chiriguano e izozós», in: *Revista de la Sociedad Científica del Paraguay*, Asunción, 1938, vol. 4, n° 3, p. 1-115, en Isabelle Combès, *op. cit.*, 2005, p. 290. Schmidt habla de unos 2.500 isoseño que fueron con las tropas paraguayos, sin embargo un informante indígena informa a Silvia Hirsch en el Isoso que fueron 5.000. Cf. Silvia Hirsch (1987), «Entrevistas a comunarios del Isoso», Buenos Aires, 1987, mimeo, 11 p., en Isabelle Combès, *op. cit.*, 2005, p. 288.

Nosotros nomás venimos a entregarnos a ellos, porque cuando estuvimos en Cuevo, mucho sufríamos. Los jefes bolivianos ni siquiera nos atendían con algo de alimentos, y eso era el motivo para venir a entregarnos.

Lengua

Resalta en los testimonios que los paraguayos hablaban bien la lengua de los isoseños. Aunque no hablaron muy bien, el hecho es que se comunicaron en guaraní, en el *ñandé ñe, en nuestra lengua*. El dominio del guaraní significa también para el isoseño un altísimo valor y el que habla el *ñandé ñe* da confianza, es de la familia, es paisano¹.

Algunos sabían el castellano y también sabían nuestra lengua. Los Tenientes hablaban bien nuestra lengua, nos hablaban, a mis abuelas les decía: ya no se vayan madres, ya no se vayan a Bolivia decía.

La mayoría de los guaraníes isoseño y también los de Machereti, habían optado por los paraguayos, era más fácil de comunicarse.

Quedan en el Paraguay y ¿quiénes son ahora?

... cumplir su promesa² de darles tierra, vacas, y ciudadanía

Un número considerable de isoseño, que voluntariamente habían seguido a los paraguayos, tomaron la decisión de quedarse después de la guerra en el Paraguay y fundaron cuatro comunidades.

Las razones de estos isoseño para no regresar son varias:

Y aquellos son de acá, ya tienen miedo de venir, creen que pueda haber otro conflicto, por eso tenían miedo a volver (a Bolivia).

Nosotros nomás venimos a entregarnos a ellos, porque cuando estuvimos en Cuevo, mucho sufríamos. Los jefes bolivianos ni siquiera nos atendían con algo de alimentos, y eso era el motivo para venir a entregarnos a los paraguayos...

1. El hecho que los isoseños fueron fácilmente incorporado a los paraguayos lo ve Combès igualmente por la facilidad de la lengua.

2. Los paraguayos.

Los otros insistieron a los militares paraguayos de cumplir su promesa de darles tierra, vacas, y ciudadanía.

Y ¿cómo se identifican estos isoseños hoy en el Paraguay?

Nos identificamos como indígenas del Paraguay, a pesar de que mantenemos la lengua de nuestros ancestros bolivianos, aunque también manejamos bien la lengua del guaraní paraguayo. Lo usamos cuando estamos en contacto con ellos, pero cuando estamos entre nosotros nos comunicamos en nuestro.

Razones para el regreso al Isoso

era nuestro pago, nuestra tierra

El Isoso quedó despoblado por razones del conflicto bélico.

Para los isoseños de entonces *que andaban entre los muertos como tarea de leña amontonada* y en la memoria de los indígenas de hoy fue *un gran desastre, un cataclismo*. La guerra es el momento más crítico de su pueblo en el siglo XX.

El deseo de regresar al Isoso quedaba vigente entre un gran número de isoseño que estuvieron en el Paraguay¹, pues el Isoso *era nuestro pago, nuestra tierra* y difícilmente se podían acostumbrar en *otra tierra*. Sin embargo muchos isoseño, como hemos visto en el capítulo anterior, decidieron quedarse en el Paraguay en la postguerra por varios motivos: el miedo a que los militares bolivianos se venguen y los maten –y de hecho pasó.

Sólo querían venirse y así veníamos porque no era nuestro pueblo, cómo nos vamos a acostumbrar en tierra ajena, sólo en nuestro pago nos acostumbramos.

Pero no nos vamos a acostumbrar, las familias, las abuelas no se van acostumbrar, era imposible que se acostumbren, porque no es su pueblo.

1. Muchos isoseño desaparecen en la caminata de regreso. Schmidt (*op. cit.*, 1938, en Combès, *op. cit.*, 2005, p. 290) habla de 1.823 isoseño que regresan, aunque solamente la mitad de ellos llegaron finalmente al Isoso: mueren muchos en el camino, otros se van a la Argentina, o a comunidades guaraní no isoseño en la zona de los ava-guaraní.

Consecuencias y reflexiones sobre la guerra

se fueron, huyendo de hambre

Llegando al Ioso, las aldeas estaban destruidas, los cultivos hechos arena, los animales muertos, las casas quemadas o quedaron solamente galpones:

Nada, todos se perdieron, todas las chivas se perdieron. Se perdieron los burros, las vacas, toditas y así nos hemos regresado hasta aquí.
– ¿A pie se vinieron, y ya no traían nada de por allá?

... nuestros tíos ya volvieron de la guerra y habían armas por acá y con eso cazaban venados para nosotros, de eso vivíamos.

[La gente] se fueron, huyendo de hambre, por eso es que muchos pueblos se pierden.

La consecuencia de la guerra, la guerra destruyó a los pueblos.

Era un gran desastre porque muchos murieron en eso, jóvenes murieron. Aquel desastre nos sumió más en la pobreza, era un gran conflicto aquel, por cuyos motivos recién nos vamos estableciendo de nuevo.

Situación postguerra

los blancos comenzaron a matar a los pobres viejos que estaban sentados en su casa, así es, mataban al que estaba descansando en su casa.

Casiano Barrientos fusilado, sin haber tenido un juicio civil o militar el 12 de octubre del 1936, era una personalidad discutida: para los unos un hombre valioso, para los otros traidor. Y entre su propia gente encontró envidia, lo que es una actitud no muy extraña entre los isoseños y muchas veces interpretada como «conflictos internos» por científicos. Un aspecto de Casiano poco considerado hasta ahora, es el hecho que logró, mientras estuvo con su gente en poder de los paraguayos, un trato especial de los isoseños en el Paraguay, que –como expresa Combès– «*consiste en ganar la confianza de los paraguayos para tener las manos más libres*»¹. Sus habilidades como diplomático lo mostró en todas las relaciones mientras estuvo

1. Combès, *op. cit.*, 2005, p. 289.

en el Paraguay, sin olvidarse de su tierra natal, *su pago*, su tierra prometida: el Isoso. Para los indígenas de entonces –como hoy en día– de primera importancia es el Isoso y luego puede ser *Paraguay, el Paraguay pequeño*, o Bolivia. Recordemos, cuando en los años 80 del siglo pasado un presidente boliviano visitó el Isoso y preguntó a Bonifacio Barrientos por la bandera, le contestó: «es la pala, el hacha y el machete», expresando así que en el Isoso ninguna bandera tiene validez que no sea la propia identidad indígena.

Casiano es uno de los grandes líderes indígenas, que aunque tenía sangre de mestizo, ello no tiene importancia en su actuar y no traicionó a su pueblo; más bien logró sus anhelos y regresó al Isoso, sabiendo que encontraría la muerte y sabiendo que había gente en sus propias filas, que con envidia vieron que la caminata de regreso se hizo realidad. ¿Un *hombre Dios* en tiempos de guerra? Seguramente no cumple las características en términos de Métraux¹, pero hay aspectos que nos indican que tenía una misión y una visión muy clara y no temía a la vida y a la muerte.

El tiempo de la postguerra se ve inaugurado con un hecho conocido: Casiano Barrientos fue asesinado en 1936 en el mismo Isoso acusado de traición a la patria². Combès deja entender que la matanza es un caso aislado y lo relaciona «*por sus propios conflictos internos que utilizaron este nuevo escenario para exacerbarse*»³. Sabemos que la matanza de Casiano no es un caso aislado –pero sí el más conocido⁴.

De aquí habían también de los que salen a Santa Cruz, de la última aldea, es por falta de justicia, los blancos de la zona nomás comenzaron a matar a los pobres viejos que estaban sentados en su casa, así es, mataban al que estaba descansando en su casa. De Coropo llevaron a los viejos a hacer cavar sus propias fosas allá detrás del chaco de Añarai. Ahí los mataron sin motivo, con todo eso nos hemos dispersado en ese tiempo, no.

Después de la guerra no había justicia para nosotros los indígenas. Los blancos que eran de acá, al ver que todos estábamos volviendo a nuestras comunidades, salían a matar a los hombres que encontraban

1. Alfred Métraux (1931), «Les Hommes-dieux chez les Chiriguano», in: *Revista del Instituto de Etnografía de la Universidad Nacional de Tucumán*, Tucumán, vol. II, 1931, p. 61-91.

2. Ver carta del ex militar Gonzáles del 13-11-1979 a Barbara Schuchard, aquí citado en Combès, *op. cit.*, 2005, p. 289.

3. *Ibidem*, p. 286

4. Ver también en testimonios del Paraguay, el de Miguel Fritz OMI.

a su paso, o a los que pillaban sentados en la puerta de su casa los mataban sin reclamo alguno de nuestra parte. Incluso hacerles cavar su propia fosa y ahí los mataron sin motivo. Esos eran los motivos por los que mucha gente no volvió al Isoso para quedarse a vivir donde les parezca mejor.

Eso ha sido nuestro sufrimiento, y a veces me duele recordarlo todo, porque a pesar de todo eso, las autoridades no nos reconocen para nada, ni siquiera nos reconocen que también somos ciudadanos como ellos. Ellos nos dicen que somos bárbaros, como si no sirviéramos para nada. Los blancos sólo nos querían tener como esclavos, no nos daban educación, entre ellos nomás se educaban.

Reflexiones y conclusiones indígenas

Intentemos una vez más, a ver si existe gobierno para nosotros.

Ahora tomemos en cuenta a pesar que ya mataron por el camino a nuestros pobres anteriores simbas, pero intentemos una vez más, a ver si existe gobierno, porque no sabíamos del gobierno, nada.

Que tomen en cuenta aquellos sacrificios, de los que hacían nuestros abuelos. No sólo los hombres en ese tiempo, todas las pobres mujeres, y ancianas hicieron. Para darnos esta libertad nuestros abuelos.

Y cuando miramos en la actualidad estos ya quieren vivir separados, ya quieren vivir cada cual en su pueblo. Pero aquello era lo que nuestros abuelos no querían, y si fuera así nos debilitamos frente a los blancos decían.

Y ahora que hagan el bien la juventud y los adolescentes y están también los que no son de aquí, que hagan el favor, si han escuchado el mensaje, que hagan el favor que aconsejen a sus jóvenes, a sus hijos, y a sus nietos.

Eso recomiendo con mucha insistencia, que vivan en amor, como las vivencias de antes, sin humillarse entre ellos, tomando en cuenta lo que están haciendo, y no es así que nos dejaron nuestros ancestros.

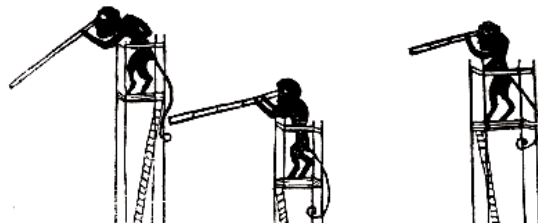
Nos dejaron que vivamos amándonos, evitar que algunos nos miren con deseos de los que hacemos, ya que somos pobres. Por lo tanto es bueno tratarnos bien, y siendo así todos viviremos como en la abundancia, siendo así Dios nos ha de conceder buena vida para todos.

O si viene algún blanco de mal carácter, para defenderse y así serán si son unidos frente a cualquier situación tendrán fuerza con justicia, porque con mentira no es bueno.

Eso les recomiendo mucho, no hablen con mentira y tampoco roben las cosas de los blancos, esas cosas son malsimas, porque nadie lo va defender a aquel.

Pero con ternura todos vamos a tener fuerza, con ternura todos vamos a demostrar lo bueno y vamos a ser divulgados en los buenos, o si viene un blanco hay que demostrar la generosidad, aunque tengamos pocas cosas, pero si les invitamos algo; ¡Ah, se va poner contento! ¡Si allá es así!! Va decir.

Porque no sólo a los conocidos se debe demostrar lo bueno. Si viene algún desconocido es mejor todavía, porque así se va poner contento aquel, es imposible que no se ponga contento, peor si es la primera vez que viene conocido o desconocido, así es.



Impactos de la Guerra del Chaco en la territorialidad Ayorea

VOLKER VON BREMEN



Desde la perspectiva colonizadora, la zona fronteriza entre Paraguay y Bolivia en el Norte del Chaco Boreal constituyó una de las últimas manchas incógnitas del Gran Chaco, no dominada por los Estados nacionales. Por los Ayoréode, es la región considerada como centro de su territorio. Desde los comienzos de la época colonial, la población indígena de aquella zona tenía contactos esporádicos con exploradores y expedicionarios culminando en una convivencia temporal durante la época jesuítica del siglo XVIII. Pero recién en la época de la Guerra del Chaco la presencia continua y duradera de la sociedad colonizadora comenzó causando efectos determinantes para el destino de los Ayoréode. Aun cuando los Ayoréode no llegaron a conectarse directamente con las zonas principales de batalla entre los ejércitos de Bolivia y Paraguay, los movimientos de tropas, la apertura de caminos y la ocupación permanente de aguadas y lugares importantes por las fuerzas militares les produjo cambios profundos en sus desplazamientos y su organización socio-política. El encuentro con elementos y artefactos totalmente desconocidos les obligó, además, encontrar una interpretación correspondiente en base a su cosmovisión.

EL TERRITORIO DE LOS ZAMUCOS/AYORÉODE¹ A COMIENZOS DEL SIGLO XX

Pendientes de los límites de asentamientos coloniales y neocoloniales, los grupos Zamucos vivían en regiones muy remotas, a las cuales Bolivianos como Paraguayos casi no tuvieron acceso. Al comienzo del siglo XX, el centro de su territorio se ubicaba –al igual que en la época jesuítica– al Sur de las Salinas de Santiago y San José y del Cerro San Miguel, donde Cardus ya les había localizado².

Con nombres diferentes, exclusivamente impuestos por terceros, se los encuentra en documentos de viajeros e investigadores de la época. Por no conocer las diferencias étnicas entre los grupos, el uso sinónimo de ciertos términos en referencia a grupos diferentes no permitió de ver claro la identidad específica de cada grupo de referencia. Dado que la sociedad Zamuco/Ayoreo nunca era homogénea ni mucho menos contó con una organización centralizada, era muy difícil lograr una identificación étnica conjunta tomando en cuenta, además, que ya en aquella época existían relaciones de hostilidad entre grupos locales diferentes de la étnia. Movimientos migratorios posteriores como desplazamientos de otros grupos obstaculizaron aún más la identificación de los grupos y la definición de sus territorios respectivos.

A pesar de los términos «bárbaros», «salvajes», «empelotas» aplicados por la población boliviana a cualquier grupo hostil, en la literatura se encuentran nombres diferentes utilizados por otros grupos indígenas, los cuales exigen una clarificación correspondiente para saber a quienes se refieren.

Para la determinación de los territorios de los Zamucos/Ayoréode a comienzos del siglo XX, todos los datos disponibles en relación a estos términos pueden ser referencias interesantes. Si se refieren a los «Guarañocas», «Tsirakuas», y «Moros», su identidad con los Ayoréode es determinante. Con ciertas limitaciones y con cautela se deben analizar las fuentes que utilizan los términos «Bárbaros», «Empelotas», y «Yanaiguas», puesto que pueden aplicarse también a los Sirionó/Mbía y los Tapieté. En estos casos, deben identificarse las regiones y la época histórica a las que se refieren.

1. Se utiliza el término «Zamuco/Ayoreo» para identificar la étnia de esta época histórica. Aunque el término «Ayoreo» aún no se conocía al comienzo del siglo XX, los grupos identificados, ya son los antepasados directos de los Ayoréode de hoy justificando su uso también para aquella época.

2. José Cardus (1886), *Las Misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia*, Barcelona: Librería de la Inmaculada Concepción, 1886, p. 272.

Tomando en cuenta los conocimientos actuales sobre las étnias diferentes, su historia y cultura, y sus tradiciones correspondientes es posible una aproximación a la identidad del grupo mencionado en las fuentes.

Desde que Alcide d'Orbigny visitó las antiguas misiones de la Chiquitanía en los años 30 del siglo XIX, el centro del territorio por el cual ambulaban los grupos Zamucos/Ayoréode se identifica por la región alrededor de las Salinas en la actual zona fronteriza entre Bolivia y Paraguay. Autores posteriores confirman esta definición. También los Ayoréode contemporáneos identifican la región entre las Salinas y el Cerro León como centro antiguo de su territorio. Es de suponer, que la reducción jesuítica de San Ignacio de Zamuco se ubicaba también en aquella región por la referencia que nos ofrece una leyenda ayorea. Los datos ofrecidos por los Chamacocos a Boggiani, Fric y, posteriormente, a Belaieff mencionan el Cerro San Miguel ubicado en la cercanía de las Salinas, donde se produjo una guerra entre Chamacocos y Ayoréode/Moros.

Desde las Salinas hacia el Norte, el geógrafo alemán Helmuth Kanter indica aún en el año 1931 al río San Miguel cerca del Fortín Paredes como límite norte¹. Si fuera así, solamente podría referirse al área central del territorio. Pues, tanto hacia el Noreste como el Noroeste, se sabía de la existencia de grupos Ayoréode hasta varios grados de paralelos más al norte. Hacia el Este, el límite posiblemente se alteró desde la aproximación y concentración de la población Chamacoca al río Paraguay. Mientras que Cardus menciona una rama en dirección al río Otuquis, Fric comenta una aproximación a unos 13 kilómetros a Bahía Negra alrededor del año 1910². De todas maneras, la expansión hacia el Este y Sureste está directamente relacionada con la colonización (neoamericana). A fines del siglo XIX, equipos de exploración llegan a las Salinas desde la Chiquitanía abriendo un camino que cruza por el territorio Zamuco/Ayoreo hasta Puerto Pacheco/Bahía Negra. La llegada de estos grupos y los viajes frecuentes de la población chiquitana a las Salinas motivó a una parte de los Zamucos/Ayoréode de aquella región de retirarse aún más a la selva. Por otro lado, los Chamacocos tuvieron la oportunidad de ubicarse más en la zona del río Paraguay a causa

1. Ver Helmuth Kanter (1936), *Der Gran Chaco und seine Randgebiete*, Hamburg: Gruyter, 1936, Col. Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde, band 43. Reihe c. Naturwissenschaften, Band 13, p. 79.

2. Ver Albert Vojtech Fric (1910), «Resultados de mi último viaje al Chaco», in: XVII Congreso Internacional de Americanistas (1910), Buenos Aires, 1912, p. 475.

de contactos pacíficos que lograron establecer. Las relaciones tensas entre Chamacocos y Zamucos/Ayoréode resultaron en ataques repetidos de ambos lados. Conflictos al interior de grupos chamacocos disminuyeron su capacidad de defender su territorio tradicional ante las presiones de los Zamucos/Ayoréode. Las tradiciones de los Chamacocos dan testimonio que su orientación hacia el río Paraguay se debía principalmente a la presión que los Moros ejercían¹. En el año 1910, la presencia Zamuco/Ayoreo en la zona tradicional chamacoco al noroeste de Bahía Negra ya estaba tan consolidada, que un movimiento mesiánico incipiente entre los Chamacocos del río Paraguay con dirección hacia el centro de su territorio tradicional fue sofocado por los Moros que ya defendieron esta región.

En el Sur, por lo menos hasta el comienzo de la Guerra del Chaco los Zamucos/Ayoréode aún no llegaron hasta Pitiantuta y más allá. Pues, el General Belaieff no menciona presencia ninguna de ellos. Sin embargo, es posible que ya llegaron a esta zona durante excursiones de cacería aisladas. Más hacia el Oeste, ya hubo presencia ayorea confirmada por los mismos Ayoréode que vivían ahí. Además, a comienzos del año 1932, un piloto de exploración de las fuerzas armadas bolivianas observó un campamento y una rozada indígena en la zona del actual lugar de Teniente Martínez, donde se encuentra el Riacho Zamuco. Del mismo año, Belaieff informa de una guerra entre Chamacocos y Moros en la zona del Fortín Florida, ubicado también sobre el río Zamuco al noreste de Teniente Martínez.

Sobre la extensión territorial hacia el Suroeste en esta época, aún se sabe poco. Sin embargo, la colonización y el aumento de la presencia boliviana tuvo su influencia en el desplazamiento Zamuco/Ayoreo también en aquellas regiones. La instalación de puestos militares sobre el río Pilcomayo empujó parcialmente a la población Wichí/Chorote/Nivaklé. La población indígena movilizada hacia el Norte empujó a su vez a los Yanaiguas, según Nordenskiöld². En la región del río Parapetí se observaron movimientos migratorios a comienzos del siglo XX. Después de la «pacificación» parcial de los Chiriguano, restos de grupos Chiriguano que no se sometieron a la dominación colonial fueron empujados hacia el Este, donde presionaron a los Yanaiguas/Tapieté que vivían en esta zona. Estos, empujados a su vez

1. Ver Branislava Susnik (1981), *Etnohistoria de los Chaqueños: 1650-1910*, Asunción: Museo Etnográfico "Andrés Barbero", 1981, Col. Los aborígenes del Paraguay, vol. III, n° 1, p. 183.

2. Ver Erland Nordenskiöld (1931), «Das Allermeiste von den Indianern in den Urwäldern Boliviens», *Der Erdball*, Jg. 5, 1931, p. 132.

hacia el Este, entraron en conflictos con grupos Zamucos/Ayoréode. Por el aumento de presión sobre los Tapieté a causa de la colonización progresiva del río Parapetí después del año 1910, ellos lucharon fuertemente contra los Zamucos/Ayoréode por fuentes de agua y áreas de caza y recolección¹. En sus contraataques, los Zamucos/Ayoréode llegaron hasta la orilla oriental del río Parapetí, donde se encontraron también con pobladores neoamericanos/blancos logrando que estos abandonen parcial- o temporalmente sus estancias². Perseguidos tanto por indígenas como no-indígenas, trasladaron su hábitat más hacia el Norte³. Ya para el año 1910, Burela informa sobre ataques de los «Yanaiguas» o Yanas a viajeros a la Chiquitanía⁴. Según la descripción, también en este caso se trataba de Zamucos/Ayoréode⁵. Noticias sobre asaltos en el Monte Grande⁶ hasta el Distrito de Guarayos aumentan a partir del año 1920. De esta manera, Herzog menciona ataques indígenas en el trayecto entre Equitos y el Monte Grande como también cerca del río Grande, por lo cual se manda fuerzas militares⁷. Ryden se refiere a ataques de los Yanaigua en «*las zonas selváticas cerca de Santa Cruz y en el Distrito Guarayú, donde anteriormente atacaron los Sirionó*»⁸. Wavrin informa, entre otros, sobre cuatro asaltos a «Los Cafeses» y un puestito de la estancia «La Esperanza» sobre el río San Julián⁹. Es de suponer que los asaltantes eran Ayoréode, dado que se encontraban aldeas de los «Yanaigua» en los alrededores, cuyos habitantes usaban flechas cortas, lo que descarta

1. Ver Marquis Robert de Wavrin (1926), *Les Derniers Indiens primitifs du bassin du Paraguay*, Paris: Larose, 1926, p. 43.

2. Ver Bernd Fischermann (1986), *Zur Weltsicht der Ayoréode Ostboliviens*, Tesis doctoral, Bonn, 1986, p. 30.

3. Fischermann deduce la migración hacia el Norte de la presión ejercido por los grupos Ayoréode del Sur a los grupos del Norte. Ver Bernd Fischermann (1976), «Los Ayoreode», in: Jürgen Riestler, *En Busca de la Loma Santa*, La Paz: Los Amigos del Libro, 1976, p. 70.

4. Ver Benjamin J. Burela (1912), «Contribución al Estudio de la Etnografía Boliviana», in: XVIII. Congreso Internacional de Americanistas, Buenos Aires, 1912, p. 453.

5. Las flechas relativamente cortas de una longitud de solamente 80 cm.s y sobre todo la referencia a «*sandalias de madera, de forma trapecial*» indican la identidad con los Zamucos/Ayoréode. Pues, los Tapieté/Yanaiguas mismos lo conocían solamente de los Tsirakuas; ver Erland Nordenskiöld (1910), *Indianerleben: El Gran Chaco (Südamerika)*, Leipzig: Bonnier, 1912, p. 306; trad. cast. de la versión alemana por Gudrun Birk y Ángel E. García: *La Vida de los indios: El Gran Chaco (Sudamérica)*, La Paz: Apoyo para el Campesino-Indígena del Oriente Boliviano, 2002.

6. Como Monte Grande se identifican los montes extensivos desde el Río Grande hacia el Este, en el Norte rumbo a Guarayos, y en el Sur hasta los Bañados del Iso.

7. Ver Theodor Herzog (1923), *Vom Urwald zu den Gletschern der Kordillere*. Stuttgart: Strecker & Schröder, 1923, p. 24.

8. Ver Rydén Stig (1941), *A Study of the Sirionó Indians*, Göteborg, 1941, p. 26.

9. Ver Marquis de Wavrin, *op. cit.*, 1926, p. 82-83.

la identificación de ellos con los Sirionó-Mbía. Estos se distinguen de sus vecinos «*por la longitud considerable de sus arcos y flechas*»¹.

Antes de este tiempo, el Monte Grande era hábitat de los grupos sur-orientales de los Sirionó-Mbía, los cuales frecuentemente asaltaban también a viajeros y colonos. También a ellos se les denominaron repetidas veces «Yanaiguas»; y asaltos realizados por los Ayoréode se les atribuyeron equivocadamente a ellos por desconocer todavía, en aquella época, los movimientos migratorios de los Ayoréode. La guerra por el Monte Grande instalado entre Ayoréode y Mbía-Sirionó en los años veinte era cruel y trajo muchas consecuencias. Los Ayoréode superaron técnica- y estratégicamente a los Sirionó-Mbía dejando muchos muertos entre ellos. Las luchas decisivas supuestamente fueron realizadas entre el año 1924 y 1925². Además, los Sirionó-Mbía fueron debilitados por una epidemia de gripe que causó también muchas víctimas³. En el transcurso de las décadas siguientes, todos los grupos Mbía-Sirionó del Sureste o sus restos se retiraron cada vez mas hacia el Norte dejando al Monte Grande a los Ayoréode.

Expediciones aisladas llevaron a los Ayoréode mucho más allá del límite Norte de su territorio, hasta el río Tarvo⁴. El hecho que no se quedaron mas tiempo en estas regiones norteñas, Fischermann atribuye a la diferencia ecológica muy marcada (selva tropical húmeda)⁵.

LA PENETRACIÓN MILITAR ANTES DE LA GUERRA DEL CHACO

Mientras que la colonización civil del Chaco Boreal quedó relativamente limitada, los intereses nacionales exigían una definición clara de la

1. Heinz Kelm (1983), *Gejagte Jäger. Aché- und Mbía-Indianer in Südamerika*, Frankfurt am Main: Museum für Völkerkunde, 1983, Teil 2: *Die Mbía in Ostbolivien*, p. 166. Kelm deja abierto, si se trataba de Mbía-Sirionó o de Ayoréode (Ibidem, p. 56); al mismo tiempo identifica a los «Yanaiguas» de Wavrin claramente con los Ayoréode. Aunque Wavrin no identifica explícitamente a los asaltos mencionados con los «Yanaiguas», la existencia de las aldeas Yanaiguas en la cercanía hace suponer que se trataba de Ayoréode.

2. Ibidem, p. 50.

3. Ver Richard N. Wegner (1934), *Indianer-Rassen und vergangene Kulturen: Betrachtungen zur Volksentwicklung auf einer Forschungsreise durch Süd- und Mittelamerika*, Stuttgart: Enke, 1934, p. 3.

4. Ver Fischermann, *op. cit.*, 1976, p. 70.

5. Ibidem.

soberanía del Chaco. Ya en los años 1906 y 1907 el ejército Boliviano fundó los fortines Guachalla, Ballivián y Esteros sobre el río Pilcomayo. En 1913 se descubrieron Yrendagüe y Picuiba donde se establecieron también fortines. Sin embargo, recién bajo el gobierno de Daniel Salamanca a partir de marzo del 1931 se extendió ampliamente la red de comunicación del ejército boliviano. Para el contexto de nuestro tema, las consideraciones se limitan a aquellos movimientos relacionados con el Norte del Chaco o sea el territorio ayoreo.

En junio de 1931, cuando el geógrafo alemán Helmuth Kanter de la Universidad de Hamburg realizó una excursión durante su viaje por el Oriente Boliviano, la cual le llevó desde Roboré al Cerro San Miguel, las Salinas y finalmente a San José de Chiquitos, existían solamente dos fortines en este trayecto ocupados por soldados, los cuales eran Fortín Maximilian Paredes y Fortín Ravelo¹. Este último se ubica al pie del Cerro San Miguel, de donde – según Kanter²– un camino va hacia el Sur al Palmar de las Islas. Lastimosamente, Kanter no logró saber hasta donde llegaba este camino en el Sur, dado que se le impidió el acceso al Fortín Ravelo. Sin embargo, el ejército aún no había llegado hasta el Cerro León. Pues solamente por informaciones que Kanter recibió posteriormente por carta a través de un poblador de Roboré, se conseguían datos más precisos sobre la ubicación de una cerranía que Kanter ya había visto desde el Cerro San Miguel³. Recién a través de un vuelo de exploración realizado en julio de 1931 se llegaba a saber por primera vez de la existencia del Cerro León, denominado «Serranía de Zamucos» o «Serranía de San Jorge» por las fuerzas armadas bolivianas⁴.

En un mapa confeccionado por el Comité Patriótico Boliviano del año 1928 figura la picada que Cristián Suárez Arana utilizaba en los años 80 del siglo XIX para llegar a Puerto Pacheco. En la altura del Palmar de las Islas se encuentra una bifurcación por la cual la picada al Sur pasa por una laguna del río Timane hasta llegar al Fortín Mariscal Santa Cruz⁵. Aunque está identificado

1. Ver Helmuth Kanter (1933), «Der nördliche Chaco und das Bergland von Chiquitos», in: *Petermanns Geographische Mitteilungen*, Gota, Jg. 79, 1933, p. 246.

2. *Ibidem*, plano 15.

3. *Ibidem*, p. 244.

4. Ver Eduardo Arze Quiroga (ed.) (1951/71), *Documentos para una Historia de la Guerra del Chaco*, La Paz & Cochabamba: Don Bosco, 1951/71, vol. 1, p. 105.

5. Ver Moriz Bach (1838), *Das land Otuquis in Bolivia*, Frankfurt am Main: Schmerber, 1838, ix+54 p.; trad. cast.: *Descripción de la nueva provincia de Otuquis en Bolivia*, La Paz: Litografía e imprenta Unidas, 1929, xvii+39 p., mapa del Chaco Boliviano.

el río Timane, no se menciona la cerranía del Cerro León. Por lo menos el camino al Sur desde el río Timane no existía todavía en esta época tratándose entonces de una picada planficada, dado que la ubicación del Fortín Mariscal Santa Cruz no solamente está equivocada, sino es más: en esta época aun no existía. Al mismo tiempo es de suponer que hasta el año 1928 ya habían avances de exploración hasta el río Timane.

Los documentos del archivo de Daniel Salamanca sistematizados por Arze Quiroga, nos facilitan explicaciones sobre la historia de exploración del Norte Chaqueño. Estos documentos nos revelan que los fortines Ravelo, Ingavi, Aroma, y Junín se construían entre marzo y diciembre de 1931. En diciembre de 1931, se encontraban unos 400 soldados y oficiales en toda la región entre Roboré y el Cerro León¹. La exploración hacia el Este y el Sur contaba con el acompañamiento de vuelos exploratorios. Los informes accesibles para toda la época de exploración entre 1931 y 1932 muestran un desconocimiento total de la región. Todos los avances al Sur y al Este se producen precipitadamente y bajo mucha presión de tiempo con el objetivo de contrarrestar los avances de las fuerzas armadas del Paraguay.

Durante el primer semestre del año 1932, aún se establecían los siguientes fortines bolivianos: Sucre, Madrejón, Florida y Baptista.

Desde el río Parapetí, los nexos con Ingavi se establecían a través de la laguna Pikyrenda y 27 de Noviembre. Otra vía de conexión, la principal hacia el Chaco Central constituía la línea Carandayty-Picuiba-Camacho. Todos estos caminos se construyeron entre abril de 1931 y junio del 1932 sirviendo exclusivamente para el transporte de tropas y una ocupación acelerada del Chaco.

Los planes del Estado Mayor Boliviano para la exploración del Norte del Chaco originalmente preveían el desarrollo de una red de caminos mucho mas denso y la fundación de otros fortines más². Sin embargo, su implementación fracasó por el desarrollo de los acontecimientos bélicos, los cuales llegaban a instalarse a partir de la ocupación de la Laguna Pitiantuta con fecha del 15 de junio de 1932.

Encuentros con indígenas que vivían en aquellas regiones no están documentadas explícitamente. Sin embargo, en un mapa militar está marcado un «campamento de bárbaros» al Este de Ingavi en la orilla del río

1. Ver Arze Quiroga, *op. cit.*, 1951, vol. 1, p. 123-124.

2. *Ibidem*, vol. 1, Anexo al Oficio n° 13-32 de 12 02 1932, Reservado n° 300.

Timane¹. Para el piloto quien lo marcó este lugar, le debe haber llamado mucho la atención, dado que en toda la zona entre el Fortín Bogado en el Sur y Tucavaca en el Norte no se ubicó ningún otro campamento indígena.

Los planes de penetración militar del Norte Chaqueño preveían en el presupuesto el pago a «6 indios del lugar». No se pudo averiguar a quienes se referían². No es de excluir que Ayoréode/Guarañoca de la Chiquitanía sirvieron como exploradores baqueanos. Pues, llama la atención que desde su descubrimiento el río Timane fue identificado bajo este nombre derivado de la lengua Zamuco/Ayoreo.

Además vale mencionar una observación en un informe sobre un vuelo de exploración en la región de Fortín Baptista. A 35 kilómetros al sur-sureste de Madrejoncito, el piloto descubrió con fecha del 9 de enero de 1932 a «barbechos de bárbaros»³. Tomando en cuenta comentarios de informantes Ayoréode sería bien posible que se trataba de campamentos o aldeas Ayoréode establecidos en las cercanías de Teniente Martínez sobre el río Zamuco.

El avance de las fuerzas armadas paraguayas hacia el Norte del Chaco antes de la Guerra se limitaba principalmente a aquellas zonas habitadas por los Chamacocos y consideradas básicamente como territorio suyo. Especialmente las expediciones realizadas por Juan Belaieff a partir del año 1924 desde el río Paraguay, desde Bahía Negra, Puerto Sastre, Puerto Talavera y Puerto Casado hacia el Poniente hasta Pitiantuta y la zona del posterior Fortín Baptista promovieron la ocupación militar paraguaya de aquella región. El éxito de las exploraciones de Belaieff se basaba principalmente en el apoyo y la cooperación de sus acompañantes Chamacocos. Hasta el comienzo de la Guerra se fundaron los fortines siguientes en aquella región: General Díaz, Torres, Bogado, y Carlos Antonio López (Pitiantuta). El abastecimiento de estos puestos que contaban con pocos integrantes de las fuerzas armadas, se organizó por los puntos diferentes sobre el río Paraguay donde las posibilidades de transporte por medio de los ferrocarriles de las empresas quebracho/tanineras en Puerto Casado, Puerto Sastre y Puerto Guaraní eran de mucha importancia.

Los resultados de las expediciones de Belaieff ofrecen también datos sobre los Moros/Ayoréode. Aunque Belaieff no dejó detalles explícitos sobre

1. Arze Quiroga, *op. cit.*, 1951, vol. 1, Anexo al Oficio n° 13-32 de 12-02-1932, Reservado n° 300.

2. *Ibidem*, vol. 1, p. 102.

3. *Ibidem*, vol. 1, p. 177.

acontecimientos históricamente importantes desde la perspectiva de sus acompañantes Chamacocos, los puntos geográficos se encuentran marcados en el mapa publicado por Carlos Fernández sobre las expediciones de Belaieff¹. Especialmente alrededor del Fortín Batista se registran varios puntos como «lugares de batalla entre los indios» que marcan encuentros con Ayoréode.

LA GUERRA DEL CHACO Y LA OCUPACIÓN DEL TERRITORIO AYOREO

Hasta los años 20, los contactos con la sociedad colonial y neocolonial eran marginales. Aún con los avances de la colonización, los Ayoréode estaban en condiciones de retirarse a regiones remotas. Aunque ya existían tendencias de modificación, como por ejemplo en la zona al Este del río Parapetí, la ocupación ayorea del Monte Grande y la expansión hacia el Norte permitía la sobrevivencia de los grupos locales manteniendo su modo de vida tradicional. Pero también la desocupación de regiones anteriormente frecuentadas por otras etnias como consecuencia de la colonización les ofrecía a los Ayoréode posibilidades de retiro. Era el caso en la zona al noroeste de Bahía Negra donde anteriormente vivían grupos Chamacocos.

Con la Guerra del Chaco, estas condiciones de vida cambiaron fundamentalmente. Aunque si fuera que los Ayoréode no hubieran tenido contactos directos con los mismos acontecimientos bélicos, puesto que los lugares de batalla se encontraron casi totalmente fuera de su territorio, la penetración militar iba tener efectos duraderos para su desarrollo siguiente. Pues, las fuerzas armadas llegaron a ocupar en forma permanente puntos claves de su territorio. El acceso a fuentes de agua principales quedó inhibido a largo plazo por la instalación de puestos y fortines militares en aquellos sitios.

Ya en vísperas de la guerra, caminos y puestos militares construidos en el territorio Ayoreo estaban ocupados por tropas bolivianas. Dentro de 12 meses, habían llegado hasta Pitiantuta, apoderándose de puntos claves del territorio tradicional.

1. Cf. Carlos J. Fernández (1955/87), *La Guerra del Chaco*, Buenos Aires: Pellegrini Impresores, 1955/87, vol. 1, mapa n° 1.

Más afectados estaban aquellos grupos Ayoréode que vivían sobre el río Timane en la región de Ingavi donde el numeroso grupo local de los Tiegosode tenía sus aldeas de verano. La ocupación de estos sitios les dividió de los fuentes de agua importantes para el abastecimiento de semejante cantidad de Ayoréode. Además, los movimientos de tropas imprevisibles exigían mudanzas mayores a otros sitios y otras regiones. Tenían que abandonar las chacras cultivadas en los alrededores amplios de las aldeas del río Timane.

La línea del frente en el noreste del Chaco pasaba desde Bahía Negra con rumbo al suroeste por Florida/Bogado, Baptista/Torres y Pitiantuta hacia Loa/Corrales. Por lo tanto, el hábitat de los Ayoréode fue ocupado por las tropas bolivianas a través de sus caminos y fortines que dominaban hasta el avance de las tropas paraguayas en el año 1934.

Según el coronel boliviano Secundino Olmos, en agosto de 1934 los fortines siguientes estaban ocupados por tropas bolivianas¹: 27 de noviembre, Ingavi (sede del tercer cuerpo del ejército), Madrejón, Madrejoncito, Independencia (Teniente Martínez?), una estancia en el Palmar de las Islas al Sur de Ravelo. En este sector, el Tercer Cuerpo del Ejército disponía de más que 1850 soldados y oficiales. El abastecimiento se organizaba principalmente por el camino desde el río Parapetí por 27 de noviembre.

En el mes de septiembre de 1934, las tropas paraguayas comenzaron con el avance desde Pitiantuta hacia el Norte después de que las fuerzas aéreas habían bombardeado a Fortín Florida en el mes de agosto del mismo año². Dentro de un mes avanzaron hasta Ingavi tomando este fortín el 5 de octubre de 1934. De esta manera, las tropas paraguayas se habían apoderado de toda la región al Sur de una línea Ingavi-Bahía Negra. Al finalizar la Guerra, se produjo todavía un combate último al Norte de Ingavi, cuando las tropas bolivianas intentaron atacar al puesto paraguayo de Ingavi desde Ravelo. Para tal acción tres regimientos paraguayos fueron movilizados desde el río Parapetí en 50 camiones³. Era la última acción bélica de toda la Guerra entre tropas bolivianas y paraguayas antes del cese de fuego.

1. Ver Secundino Olmos (1934), «Informe sobre la situación del III Cuerpo del Ejército y las rutas de comunicaciones desde Villamontes a Ingavi y de Ingavi a Roboré, con vías conexas», en: Eduardo Arze Quiroga, *op. cit.*, 1974, vol. 6, p. 136 y siguientes.

2. Ver Arze Quiroga, *op. cit.*, 1974, vol. 6, p. 138.

3. Ver Ramón César Bejarano (1982), *Síntesis de la Guerra del Chaco: Homenaje al cincuentenario de la defensa del Chaco Paraguayo*, Asunción: Editorial Toledo, 1982, p. 42.

A pesar de los acontecimientos durante la época colonial, era en esta época de la Guerra del Chaco que los Ayoréode tuvieron sus primeras experiencias con tropas militares organizadas. Y estas experiencias traían una calidad nueva de relacionamiento con los *cojñone*, los «Blancos». Aunque ya conocían las armas de fuego de los salineros y de equipos expedicionarios que aparecían esporádicamente en su territorio, su arsenal de armas se limitaba a pistolas, fusiles y escopetas. La maquinaria militar de guerra introdujo nuevos artefactos desconocidos hasta este momento en la zona, como por ejemplo metraladoras, minas, bombas, camiones y aviones. Los ruidos extraños que se produjeron con la aplicación de estos instrumentos penetrando la selva habitada por los Ayoréode causaron inquietud e inseguridad. Cada vez que escucharon una detonación de proyectiles explosivos, los Ayoréode creían que una estrella cayó del cielo. La existencia de una armada permanente, los movimientos de tropas y su abastecimiento, la extensión de la red vial enfrentaron a los Ayoréode con una serie de elementos totalmente nuevos, los cuales no existían en su modo de vida y no sabían ubicar fácilmente dentro de su propia cosmovisión.

Mientras que el interés principal de los viajeros esporádicos (salineros, exploradores) se concentraba en la explotación puntual, momentánea de recursos específicos, las fuerzas militares tenían la tarea primordial de ocupar una región muy amplia asegurando la soberanía a largo plazo. Conflictos violentos con grupos que se iban a oponer a esta tarea se incluían en la estrategia y la planificación. Como enemigos en este sentido se consideraban también a los indígenas, aunque estaban de importancia meramente marginal, por lo que no aparecen en los documentos de la guerra en este contexto.

Cualquier resistencia de los Ayoréode en contra de la ocupación de su territorio fue vencido. Por el hecho que ningún grupo entró en un contacto amistoso duradero con tropas militares, queda solamente la conclusión que matanzas y desalojos marcaban las experiencias de los Ayoréode con los nuevos intrusos. No es comprobable cuántos Ayoréode fueron víctimas directas de esta manera de enfrentamiento. Un exterminio sistemático parece improbable, dado que las fuerzas militares estaban totalmente inferiores a los Ayoréode en su potencial de movilidad y flexibilidad tomando en cuenta los medios a su alcance. Ataques a aldeas o campamentos Ayoréode solamente hubieran sido «exitosos», según el interés militar, al realizarlos por aire.

Después del cese de fuego al terminar la Guerra y la demobilización siguiente, las fuerzas armadas de ambos países se redujeron a unos 5.000

soldados. Sin embargo, la definición del límite internacional se determinó recién en el año 1938.

Una gran parte de los fortines de la época de la guerra se abandonó por haber perdido su utilidad. En el territorio Ayoreo del lado actual paraguayo eran los fortines Sucre, Junín, Madrejoncito, Baptista, Florida, Torres, Ayacucho y C.A. López (Pitiantuta). Quedaron con presencia militar Ingavi (Lagerenza) como base principal del Norte, Madrejón, Bogado como también diferentes puntos sobre el límite internacional, como p.e. Gabino Mendoza (27 de Noviembre).

Una vez determinado la soberanía territorial nacional, la colonización aumentó desde los años 40 comenzando en el lado boliviano hacia la Chiquitanía. La extensión de vías de comunicación entre Santa Cruz y Puerto Suarez y Corumbá por el lado de Brasil y la construcción de la vía férrea trajeron trabajadores y nuevos colonos a esta región y zonas adyacentes. Además se intensificaron las prospecciones de petróleo que habían comenzado en los años 20, aunque todavía se concentraron en áreas fuera del territorio Ayoreo.

EL CONTACTO PERMANENTE

Desde el fin de la Guerra del Chaco, misiones religiosas aumentan su afán de establecer un contacto permanente con los Ayoréode motivados por el crecimiento de la población en la Chiquitanía y a partir de la construcción de la vía férrea. Por otro lado, la migración de grupos Ayoréode empujados desde el Sur hacia el Norte causó presiones sobre las áreas de caza y recolección, de manera que los enfrentamientos con la población no-indígena ocurrieron con mayor frecuencia.

Desde los años 30 se llegaba a saber repetidas veces de Ayoréode aislados o Bárbaros robados, por lo general, en la selva y llevados a estancias u hogares en los pueblos antiguos de la Chiquitanía donde vivían como esclavos sin poder tener mas contactos con sus parientes. Como los primeros intentos misioneros de contactarse con grupos Ayoréode se sabe de dos momentos en los años 30:

Durante la primavera de 1936, el misionero George Haight de la sociedad misionera norteamericana «South American Indian Mission» (SAIM) encontró un grupo cerca de Aguasucia (al sureste de Santiago) apoyándose en un esclavo Ayoreo. En vista de los blancos, el grupo huye; sin embargo, una mujer fue capturada por no poder correr rápidamente con sus hijos. Este encuentro fue el único¹.

A fines de los años 30, el franciscano Luís M. Oefner empezaba con el intento de contactarse con los Bárbaros sin éxito². Sus informaciones publicadas en 1940-41 había recibido de algunos «Guarañocas» de estancias o del pueblo de Santiago que constatan que los Ayoréode se encontraban desde unos dos años en la región de Santo Corazón rumbo a San Rafael³.

En los años 40 se producen los primeros contactos permanentes con algunos grupos locales. Antes, un grupo de cinco misioneros de la organización norteamericana «New Tribes Mission» (NTM) fue matado en noviembre de 1943 al intentar de llegar a una aldea de Ayoréode en la selva entre Santiago y Santo Corazón⁴. En 1947 un primer grupo aparece sin armas en la vía férrea cerca de Ipías donde existía un campamento de trabajo de la empresa de ferrocarril. Ahí encontraron a dos ingenieros los cuales tomaron contacto con los misioneros de NTM que estaban en la zona, quienes se dedicaron a ellos.

En junio de 1948, por primera vez un grupo se quedaba en forma permanente con misionero de NTM en San Juan. Con este grupo de Noraide de unos 180 integrantes Ayoréode, la NTM fundaba la primera estación misionera en Tobité a partir del año 1949.

1. Cf. C. Peter Wagner (1967), *Defeat of the Bird God: The History of missionary Bill Pencille, who risked his life to reach the Ayorés of Bolivia*, Gran Rapids: Zondearvan, 1967, p. 43 y siguientes

2. Refiriéndose a Kelm [Heinz Kelm (1960), «Zur Frage der ethnographischen Einordnung der Ayoreo, Moro und Yanaigua im ostbolivianischen Tiefland», in: *Baessler-Archiv*, Berlin, N.F., vol. VIII, nº 2, 1960, p. 351-352], Lind constata que Oefner tenía contacto con los Tobuigosode del Río San Miguel [Ulf Lind (1974), *Die Medizin der Ayoré-Indianer im Gran Chaco*, Tesis doctoral, Bonn, 1974, p. 40]. Sin embargo, Oefner mismo no confirma esta afirmación. Al contrario, constata que ni él ni otro misionero protestante lograron, a pesar de varios intentos, de acercarse a los campamentos, sin que los indígenas huyeran. Ver Luis M. Oefner (1940/41), «Apuntes sobre una tribu salvaje que existe en el Oriente de Bolivia», *Anthropos*, vol. 35-36, 1940/41, p. 108.

3. Oefner, *op. cit.*, 1940/41, p. 102.

4. Cr. Jean Dye Johnson (1966), *God Planted Five Seeds*, New York: Harper & Row, 1966, vi+213 p.

A partir del año 1950 siguieron otros grupos con los cuales misioneros lograron establecer contactos a través de Ayoréode que ya vivían en contacto permanente con misioneros en la zona¹.

Mientras que en Bolivia los primeros grupos ya estaban en contacto permanente con la población regional de la Chiquitanía y los primeros asentamientos misioneros se habían establecidos, los grupos del Sur siguieron viviendo en la selva. Recién en la década del 60 llegaron a convivir en asentamientos misioneros.

LA CAPITULACIÓN

Al final de un proceso de deestabilización los Ayoréode se encontraban en momentos de capitulación ante el poder de la sociedad no-indígena. En el transcurso de una generación se destruyó su soberanía sobre su territorio y su vida. La Guerra del Chaco constituyó el punto de partida de este proceso el cual les llevó a una vida en dependencia de la misión y del mercado. Hasta la Guerra del Chaco, la libertad de movimiento estaba dada como para sostener la vida de sus grupos en base a sus propias fuerzas reproductivas. Como es el caso para todos los pueblos de cazadores/recolectores, la dependencia de las condiciones ambientales siempre había sido muy alta también para los Ayoréode. Y experiencias históricas en el relacionamiento con extraños también producían cambios en los modos de vida. La historia de los Morotocos de la época colonial lo muestra, cuando estos adoptaron cada vez más el modo de vida de productores agrícolas de vecinos en la Chiquitanía integrándose más fácilmente en las reducciones jesuíticas; lo muestran también aquellos grupos Zamucos que tuvieron contactos con los jesuitas en la reducción de San Ingancio de Zamucos, cuando estos volvieron a la vida en la selva después del abandono de esta reducción por parte de los jesuitas; y, finalmente, lo muestran también los enfrentamientos con

1. Para detalles mayores, ver Volker von Bremen (1991), *Zwischen Anpassung und Aneignung: Zur Problematik von Wildbeuter-Gesellschaften im modernen Weltsystem am Beispiel der Ayoréode*, München: Anacon, 1991, 109 y siguientes.

la población colonial y nacional en los límites de los territorios de grupos locales diferentes, formando parte de las fuentes para la seguridad vivencial de los Ayoréode donde conseguían «bienes de la civilización».

Sin embargo, a pesar de estos cambios, parcialmente muy significativos, los Ayoréode/Zamucos del comienzo del siglo XX y sus antepasados directos seguían determinando su vida en base a una soberanía territorial construyendo la continuidad de su organización socioeconómica y manteniendo su cosmovisión y su orden simbólico. Con el proceso introducido a partir de la preparación de la Guerra del Chaco a comienzos de los años 30 comenzó el ataque directo a la soberanía de esta étnia. La invasión al territorio de los Zamucos/Ayoréode y la ocupación permanente de puntos vitales causaron el aumento de enfrentamientos entre grupos locales al interior de la misma etnia por límites territoriales de grupos diferentes. Mientras que la amenaza colonial pudo compensarse a través de asaltos a otras étnias y la adquisición de sus áreas, estas posibilidades ya no existían a partir de los años 30.

Más allá de la limitación definitiva de las posibilidades para un reubicación territorial hacia afuera, se observaba la ocupación permanente de puntos estratégica- y económicamente claves al interior del territorio por tropas militares. A causa de estos hechos, la presión interna entre grupos Ayoréode aumentó con enfrentamientos violentos entre grupos locales por fuentes de caza y recolección. Pues ante la maquinaria de guerra, los Ayoréode no disponían de los medios para defenderse. De esta manera, Ayoréode e integrantes de las fuerzas armadas eran enemigos desde el comienzo. Otros grupos que aparecieron en el territorio Ayoreo, perseguían otros intereses que los militares y con varios de los primeros ganaderos, cazadores de pieles silvestres y misioneros se establecieron también contactos pacíficos. Sin embargo, la relación con las fuerzas armadas se mantuvo de una manera muy distanciada aún después de los contactos con los misioneros y hasta hoy en día. Demasiado traumática resultaba el destino de esta étnia por los enfrentamientos violentos.

Durante los años 50, la ocupación territorial se intensificó a través de las prospecciones petroleras en territorio paraguayo. Mientras que la presencia permanente se reducía, hasta aquel entonces a unos puntos estratégicos sin causar aún un arranque de colonización mayor, la situación cambió con la extensión de la red vial y la presencia creciente de una población masculino, neocolonial, no-militar.

Según los documentos accesibles sobre los encuentros entre Ayoréode y trabajadores de empresas petroleras, al comienzo se intentaban establecer contactos pacíficos. Los Ayoréode esperaban poder participar en la riqueza de bienes de los prospectores de petróleo, no solamente a través de regalos aislados o esporádicos sino, según los principios de distribución ayorea, en todos los bienes accesibles inmediatamente, especialmente aquellos no utilizados y almacenados en los centros de abastecimiento. La colisión de ambos sistemas de valores, especialmente en esta cuestión, constituía el punto de partida para el desarrollo de las relaciones hostiles entre ambos grupos. Desde la perspectiva de los Ayoréode, los petroleros cortaron la amistad por impedir el acceso a los almacenes y no compartir con ellos los bienes de los cuales disponían. Saqueos de alimentos y herramientas llevaron a una escalación de la actitud hostil de los petroleros, dado que tuvieron que suponer – según sus valores – un comportamiento mal intencionado de los indígenas de robar propiedad ajena. Los Ayoréode, desde su perspectiva, no percibían su comportamiento como una violación de sus códigos, sobre todo cuando encontraron que los campamentos estaban abandonados. Asaltos violentos se justificaron entonces, puesto que los petroleros ya rechazaron contactos pacíficos y no estaban dispuestos de compartir.

Una próxima etapa del proceso de desestabilización estaba vinculada a la aparición de enfermedades desconocidas como gripe y sarampión que los Ayoréode traían a sus aldeas por sus contactos con los petroleros y los soldados causando consecuencias devastadoras. Grupos familiares enteros fueron exterminados y con el intento de salvarse huían a todas partes. Por falta de tratamientos apropiados, estas experiencias producían tensiones con el liderazgo dentro de los grupos. Como los shamanes y los líderes políticos no lograron vencer estos ataques, la discordia aumentó escalando a posiciones contradictorias entre las generaciones: los antiguos querían seguir enfrentando a los blancos con sus medios de contraataques conocidos rechazando cualquier posibilidad para una relación pacífica. Identificaron como ataques de los blancos no solamente el enfrentamiento violento abierto sino también las enfermedades y la negación de compartir bienes. Entre los jóvenes surgía la posición que la superioridad de los blancos llegaba a tal extremo que ellos mismos no podían contrarrestarla. Esta postura tenía la mayoría dentro de los grupos locales de los Guidaygosode del Sur cuando ellos se encontraron con el misionero Bill Pencille de la

South American Indian Mission en el año 1960¹. Sin embargo, las experiencias posteriores de contagios con enfermedades epidémicas les hicieron volver nuevamente a la selva, aunque habían pensado poder establecer un contacto pacífico con los blancos a través del misionero. Pero ya no volvió a surgir entre ellos la postura tradicional de hostilidad en defensa de ellos ante los blancos. Solamente estaban huyendo desesperadamente de los blancos, los cuales habían comprobado repetidas veces su desinterés en un contacto pacífico.

Las experiencias durante una convivencia corta con el misionero norteamericano comprobaba a los Ayoréode, que los blancos no solamente disponían de un poder de acceso a bienes materiales extraños, sino también sobre poderes sobrenaturales/shamánicos para tratar con potencias que les destruían a ellos. El éxito de curación de Ayoréode enfermos por el misionero se les ponía en evidencia.

Una fuga ante los blancos ya no era posible puesto que el territorio tradicional de los Ayoréode fue ocupado cada vez mas. Colonizadores y cazadores de pieles preciosas reducían los accesos a las fuentes de caza y recolección. Al final de los años 60, la soberanía y el potencial de autodefensa de la gran mayoría de los grupos Ayoréode fueron vencidos. A partir de estos momentos, solamente les quedaba la posibilidad de construir la vida propia a través del contacto permanente y la convivencia con los blancos. Empezaba un gran éxodo de su territorio tradicional siguiendo a los misioneros hacia lugares más accesibles a los centros de mercado, prometiéndoles una vida nueva.

Sin embargo, hasta hoy en día existen todavía grupos aislados del pueblo Ayoreo que siguen viviendo según sus formas tradicionales en los restos del monte chaqueño. Su existencia constituye un desafío constante tanto para los grupos Ayoreos diferentes como para la sociedad regional del Gran Chaco en general. Ultimamente, se observa un movimiento nuevo entre los Ayoréode que busca rectificar su relación con sus territorios ancestrales tomando en cuenta la existencia de los grupos remanentes en la selva. Pero esto será otro capítulo.

1. Ver C. Peter Wagner (1967), *Defeat of the Bird God: The Story of missionary Bill Pencille, who risked his life to reach the Ayorés of Bolivia*, Grand Rapids: Zondervan Pub. House, 1967, p. 223 y siguientes.

Nanek aña'y'a kempohakme o en aquel tiempo de los *enojados*

Testimonios de los Angaité sobre la Guerra del Chaco

RODRIGO VILLAGRA



Las dos primeras referencias específicas sobre los Angaité mentados como tales, dado que en más antiguos recuentos sobre los pueblos chaqueños como los realizados por Aguirre o Félix de Azara¹ –un siglo antes de Juan de Cominges²– no aparece tal nombre si bien obviamente se menciona otros nombres y pueblos que hacen parte del hoy conocido y constituido grupo de etnias de la familia lingüística Enlhet-Enenlhet³, también conocido por Maskoy, que la integran los Enxet, Enlhet, Toba Maskoy o Enenlhet, Angaité, Sanapaná y Guaná. En cuanto a la obra de Demersay, de mediados del siglo XIX, no hemos tenido un acceso exhaustivo a ella y aquellos que si lo han hecho, hacen silencio sobre alguna

1. Félix de Azara (1790), *Geografía física y esférica de las Provincias del Paraguay y Misiones Guaraníes*, Montevideo: Museo Nacional de Montevideo, 1904.

2. Juan de Cominges (1882), *Exploraciones*, Madrid: Editora de Don Juan A. Alsina, 1882.

3. Aquí seguimos la fundamentada renombración de la familia Maskoy, argumentada lingüística e históricamente por Hannes Kalish & Ernesto Unruh (2003), «Enlhet-Enenlhet: Una familia lingüística chaqueña», *Thule: Rivista di studi americanisti*, Lecce: Centro studi americanistica Circolo Amerindiano, nº 14/15, aprile/ottobre 2003, p. 207-231.

mención del mismo sobre los Angaité como etnónimo. Asimismo, el *Compendio Etnográfico del Paraguay* (1900) de Boggiani¹ es cerca de veinte años más nuevo que las *Exploraciones* de Cominges y hace reiteradas referencias al mismo para convalidar datos sobre aquel pueblo chaqueño.

Hay tres hechos que queremos remarcar. En primer lugar, la aparición del nombre Angaité, no creado por Kemmerich ni por Cominges dado que ellos lo mencionaban ya como un uso local, por lo que su origen podría ser sospechado o atribuible a los ribereños *paraguayos*, como sinónimo de la etnia y su lengua, y por lo tanto, el nombre proviene del lugar del contacto, es decir, la ribera. En segundo lugar, la ubicación ya prefigurada a *grosso modo* por Cominges –y corroborada por Kemmerich– de un territorio tradicional de los Angaité en un faja geográfica que tiene un ancho de cincuenta kilómetros en el eje vertical Norte-Sur y desde el río y noventa de largo, en el eje horizontal Este-Oeste. En tercer lugar, queremos hacer notar la existencia de un flujo de bienes, lo que hoy diríamos un mercado. Este intercambio se producía en la ribera del río Paraguay y se centralizaba por las aldeas allí constituidas, siendo limitado en el espectro de objetos de comercio (plumas, pieles, artesanía a cambio de galletas, caña, velas, yerba, lienzos, anzuelos y otros objetos utilitarios). No obstante, esta circulación implicaba ya una relación política y económica entre «*el mundo civilizado*» y los «*hijos del desierto*» al decir de Cominges.

Ahora conviene hilar la cadena de sucesos que llevan a la llamada Guerra del Chaco (1932-1935) y consolidan la ocupación chaqueña, por tropas paraguayo-bolivianas, es decir extranjeras, desde el punto de vista indígena.

El territorio chaqueño se divide en gabinete en leguas cuadradas (unas aproximadamente 1.875 hectáreas) y luego se opera la famosa venta de las tierras públicas² de 1885-1887 por el Estado paraguayo. Por la envergadura y significación posterior que tendría, la apertura de la primera fábrica de tanino del que luego se llamó Puerto Casado en 1889, constituye un hito de la penetración no indígena. Desde entonces la abundancia del árbol *quebracho colorado* extendió el establecimiento de puertos industriales sobre

1. Guido Boggiani (1900), «Compendio de etnografía paraguaya moderna (I. Los Toba, II. Los Machicui, III. Los Chamacoco)», in: *Revista del Instituto Paraguayo*, Asunción, vols. I et II, p. 40-48, 129-144, 145-206 et 49-64, 65-58

2. Carlos Pastore (1972), *La Lucha por la tierra en el Paraguay*, Montevideo: Antequera, 1972, xvi+526 p.

las márgenes derecha –los más– e izquierda del río Paraguay para explotar los bosques de dicha especie y extraer el tanino del mismo, materia prima industrial importante para aquella época¹.

Otra penetración casi individualizada y luego gradualmente mayor en número y presencia es la de los misioneros anglicanos. Su «éxito» es debido al misionero británico Warbrooke Grubb², cuya larga permanencia entre los Enxet y manejo de su idioma le permitió ganar confianza y predicamento entre varios líderes y shamanes, y convencer a algunos de la conveniencia de cristianizarse. Hacia el final del siglo XIX otros misioneros se unieron a él y a la Sociedad Misionera Sudamericana, de la cual eran parte y enviados³.

Las estancias, a su vez, se forjaron a partir del trabajo de los «pioneros» extranjeros y nacionales de la zona norte de la región Oriental, contratados por las grandes empresas latifundistas para erigir las estancias. Otros colonizadores, más ligados ya a los prolegómenos de la Guerra del Chaco, los menonitas, compraron tierra de la compañía Carlos Casado en el Chaco central, dentro del territorio de los Enlhet, y se establecieron en tres diferentes colonias *Ferheim* (1928) y *Menno* (1932) y *Neuland* (1947) con posterioridad.

La ocupación militar la constituyen los puestos de avanzada, mayormente fortines, que se van situando de manera muy aislada en principio y luego con mayor extensión y cantidad hacia los años que desembocarían en el conflicto bélico.

La Guerra del Chaco como continuidad de la colonización implica, por una parte, un cambio desde una ocupación gradual y localizada en términos geográficos y demográficos, y por otra, un cambio no necesariamente en las estrategias de relacionamiento –económicas, políticas y militares– con los indígenas por parte de los colonizadores, sino en el agravamiento de su carácter oneroso, dominante y represivo hacia los primeros.

1. Jan M.G Kleinpenning (1998), *Rural Paraguay, 1870-1932*, Amsterdam: CEDLA, 1998.

2. Warbrooke B. Grubb (1911), *An unknown people in an unknown land*, London : Seeley and co., 1911, xvi+17+329 p., trad. esp. : *Un pueblo desconocido en tierra desconocida*, Asunción : Iglesia Anglicana Paraguaya & Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 1993, xv+210 p.

3. Hunt citado por Brice. Eduardo Brice (2003), Resumen de la Historia de la iglesia anglicana paraguaya en el Chaco basada en «The Livingstone of South America» («el Livingstone de Sudamérica») por el rev. E.J. Hunt, recopilada y traducida por Eduardo G. Brice, Asunción, material inédito, 2003.

LA GUERRA DEL CHACO Y LA CRÓNICA OFICIAL

Debo traer a colación dos elementos históricos para contextualizar a los hoy llamados Angaité –en menor medida a los Sanapaná y Enxet– como el objeto de mira en la Guerra y como sujetos que se sitúan en ella.

Primeramente, se debe recordar que el establecimiento de las líneas de fortines en distintos puntos del Chaco empezó de manera sistemática tanto por Bolivia como Paraguay desde la década de 1920, principalmente a lo largo y paralelamente al río Pilcomayo¹. Esto situó el primer teatro inicial de operaciones bélicas al Oeste del territorio de los Angaité descrito más arriba. Es decir, las aldeas Angaité estaban ubicadas no directamente en el frente de batalla, como en el caso de otros pueblos (Nivaclé o Enlhet), sino en la retaguardia y hacia el Este del ejército paraguayo. En segundo lugar, las vías de comunicación terrestre de dicho ejército para el ingreso, salida y abastecimiento de tropas fueron dos: una la que partía de Puerto Casado por sus vías ferreas hasta el lugar hoy conocido como punta riel, y la otra, que venía de Puerto Pinasco, siguiendo también su vía ferrea y de allí hasta Riacho González². Conforme transcurrió la guerra, el frente de batalla fue trasladándose hacia el Noroeste, y por lo tanto apartándose del territorio Angaité.

Esto hace que la participación «global» de los Angaité, es decir, como población *civil* directamente afectada por el fuego cruzado, y el avance y retroceso de tropas beligerantes de ambos bandos, es menor en relación a los Enlhet ubicados más al Noroeste, los Nivaclé ubicados bastante más al Oeste³, o los Ayoreos situados bien al Norte⁴.

1. David H. Zook (1960), *The Conduct of the Chaco War*, New York: Bookman, 1960, 280 p.; trad. cast.: *La Conducción de la Guerra del Chaco*, Buenos Aires: Círculo Militar, 1963, p. 51.

2. Roberto Eaton (hijo), comunicación personal.

3. Margarita Durán (2001), *La Misión del Pilcomayo 1925-2000: Memoria viva*, Asunción: Biblioteca Paraguaya de Antropología, vol. 35, 2001, p. 58-59.

4. Miguel A. Bartolomé (2000), *El Encuentro de la Gente y los Insensatos: La Sedentarización de los cazadores Ayoreo en el Paraguay*, Asunción: Instituto Indigenista Interamericano & CEADUC, vol. 34, 2000, p. 95.

TESTIMONIOS DE LOS ANGAITÉ

A modo de contextualización debo señalar que mi trabajo entre los Angaité, Enxet y Sanapaná se remonta a mediados de la década de los noventa, época en que ingrese a la organización Tierraviva, de apoyo a reivindicaciones territoriales de estos pueblos y sus comunidades.

Desde diciembre del 2004 hasta el presente, he estado residiendo por temporadas en la Comunidad La Patria¹, asimismo mayoritariamente del pueblo Angaité, específicamente en la Comunidad de Karova Guazú, donde estoy realizando mi trabajo de campo con miras al doctorado en antropología de la Universidad de *St Andrews*. Inicie mi trabajo de campo a partir de la invitación del Sr. Félix Navarro, líder de Karova Guazú. Una vez allí, mi trabajo de aprendizaje del idioma y recolección de testimonios de ancianos de manera a entender los cambios socio-lingüísticos operados en los Angaité antes y después de la colonización, ha sido inspirado, apoyado y acompañado por el shamán y también líder de Karova Guazú, el señor Agapito Navarro. En el marco de este trabajo aún en curso se realizaron las entrevistas de donde provienen los testimonios a tratar y ha sido precisamente Agapito quién me ha enseñado mis rudimentarios conocimientos del *Koahlvo*, uno de los grupos y/o idiomas pre-coloniales que hoy es considerado parte de los Angaité. Agapito también me ha guiado hacia las personas a entrevistar, y ha traducido, discutido y analizado conmigo la información obtenida, por lo que gran parte de esta ponencia se inspira en su soporte, conocimiento y voluntad investigativa.

No obstante, quiero resaltar que tales testimonios serán expuestos conforme a una selección de las transcripciones de los mismos de manera a contestar las siguientes preguntas: i) ¿Cuál fue la experiencia, en términos generales, si se quiere vitales, de los Angaité de la Guerra del Chaco?, ii) ¿Es posible un recuento diacrónico a partir de sus testimonios, lineal, que desafía nuestra percepción mitológica sobre algunos de los relatos?, iii) ¿Existe una versión medianamente común sobre los sucedido en la Guerra o varias percepciones irreconciliables entre sí?, iv) ¿Cuáles son las consecuencias para los Angaité, percibidas por ellos mismos y cuáles las consecuencias en

1. Ernesto Brun, Miguel Chase Sardi & Miguel Ángel Enciso (1990), *Situación sociocultural, económica, juridico-política actual de las comunidades indígenas en el Paraguay*, Asunción: CIDSEP, 1990.

relación al Estado nación?; en particular v) ¿Cuáles son las consecuencias jurídicas a partir de la propia legislación nacional e internacional de derechos humanos de este conflicto?

Dolo Benítez

Este señor, miembro de la comunidad Urunday de la Colonia La Patria, a quién entreviste en mayo del presente año, murió en el mes de agosto. Dolo era una de las personas de mayor edad entrevistadas, aunque su cédula de identidad apuntaba como año de nacimiento 1933, su esposa Chinita Duarte y el mismo aseveraron que el había nacido bastante años antes. Dolo declaró que en el tiempo de *Kempohakme*, *los enojados* literalmente, el vivía en lugar actualmente conocido como Riacho González (a unos 130 kilómetros aproximadamente al Oeste de la ribera del río Paraguay), que era *Koetevesh* –otro grupo y/o idioma precolonial distinto al *Koahlvo*¹ al cual también se adscribe el nombre de Angaité (además de otros)– y que:

De Puerto Pinasco venían los enojados/Kempohakme y del poniente también. Se encontraron, se alcanzaron. Nosotros teníamos trabajo con los paraguayos en el Riacho Paraguay y al atardecer terminábamos... Llegaron hasta el lugar del Riacho González. El patrón escuchó que venían y fue a esperar el capataz a los bolivianos, casi le alcanzaron y luego retrocedieron los bolivianos. En Pto. Pinasco llegaron muchos y fuertes los paraguayos; los otros [los bolivianos] retrocedieron porque sus rivales eran muchos y fuertes y se temía de ellos. Eso es lo que yo vi hace mucho tiempo, los enojados/Kempohakme... En aquella época había muchos indígenas en Maskoykaha (algarrobo amargo), había misioneros ingleses... Antes no tomábamos tereré como ahora, no tomábamos eso... Nosotros vivíamos antes en *Yá'a Saga* (Laguna redonda), luego nosotros llegamos a otro lugar *Yetnapanak aphak* (Tronco caído), una laguna en el Riacho González, veníamos buscando trabajo con los paraguayos, buscábamos yerba, para cambiar por cotorritas, loros. No había antes paraguayos. Luego

1. Análisis más extensamente la relación entre el nombre Angaité y los nombres precoloniales y su uso como categorías étnicas y políticas por el Estado nación en: Rodrigo Villagra Carrón (2005), *Repensando las categorías pre-coloniales y presentes de identificación y diferenciación social a partir del caso de los Angaité*, Material galardonado con el Premio Branislava Susnik 2005 del Museo Andrés Barbero.

dispersaron a los indígenas, tomaron la tierra, el ganado de los Koetevesh que tenían ovejas, cabras... Había otros indígenas en otros lugares: *Konhongnava*, en la punta, *Kelyakmok* en otro lugar, los *Koyehlina*, y los *Kemme Peyem*...¹.

Capataí Segura

Es miembro de la comunidad Carpincho, también de la Colonia La Patria y hablante del *Koahlvo*. Su hijo, Isacio Segura, líder de dicha comunidad también colaboró en la entrevista. Capataí comenzó a trabajar para los paraguayos, como estanciero, en la Estancia 14 de Mayo, lugar llamado *Maskoma Yamma* en su idioma. Al preguntársele sobre el tiempo de Kempohakme, Capataí, dijo que:

Yo era chico cuando vivía mamá y ella apagó la hoguera de noche, tenía miedo de la bomba del avión, después de morir papá; volaba bajo el avión, estaban enojados los paraguayos. Estábamos en la Estancia 14 de Mayo, «Vamos a trabajar mañana» me dijo un paraguayo y mamá no quería que yo vaya. Era peligroso y malo ver el fuego de los aviones, se tenía miedo de la bomba, mamá nos metía [a sus hijos] debajo de las camas para salvarnos... Nos íbamos a dormir al monte para escondernos. «Capataí vamos a ir a ver donde pelean los paraguayos» me dijo José Coronel... Su nombre era José Coronel, Ña Petrona era su señora, de San Pedro eran. Me dieron un fusil, yo no sabía disparar, no quería disparar... Llegó luego José González, indígena, su barba era larga... él fue a la guerra y recibió después carne, traía carne de vaca en un camión. Fue al almacén, sacó provistas, plata, el mandaba... Llevaba carne al frente...

Capataí también mencionó que uno de los líderes de su antiguo lugar, la Estancia 14 de Mayo, era Pablino Roa, *Koahlvo*, y quién había traído a los paraguayos al lugar. El otro líder era Manuel Agüero, de la etnia Enxet, quién llegó a ir a la guerra y se casó con una *Koahlvo*.

1. Los *Konhongnava* (los que provienen de la zona de quebracho blanco) y los *Koyehlina* (los que provienen de la zona donde hay frutos) son nombres de grupos y sus idiomas que hoy en día pueden ser atribuidos a los Angaité, o aparentemente a los Sanapaná. Los *Kemme Peyem* son los Ayoreos.

Sebastián Vera

También vivió en Carpincho, comunidad de la Colonia La Patria y previamente en la colonia paraguaya Ceibo. Él mismo también murió en agosto de este año. Su sobrenombre era «Colorado Pochy» (Colorado enojado) y se lo consideraba un shamán poderoso. En relación a la guerra dijo:

Kempohakme/los enojados, mi padre fue a allí. Vino a trabajar entre los paraguayos, se le dio trabajo de pelar quebrachos en el obraje en el monte. Luego se descompuso la situación y los paraguayos agarraron a los indígenas, les dieron armas para ir pelear contra los «Boli», los bolivianos, quienes pelearon contra los paraguayos... Yo vi la guerra, Nestor Bareiro me llevó, quién era colorado. Fuimos y salimos a campo abierto. Allí habían soldados, en Remonta Kue; fuimos a juntarnos con otras tropas allí... Había muchas armas, fusiles. Tenían muchas municiones, bajaban municiones. Había mucha gente para la pelea. Ya estaban enojados, atajaban los caminos, no querían que se pase... Había una misión en Campo Flores pero se vino abajo, allí había un misionero antes, se llamaba *Yephonape eñetek*, «nuca inflamada». Luego ocurrió lo que tenía que ocurrir, los paraguayos les ganaron a los bolivianos.

Andrés Tomé

Miembro de la comunidad La Leona, de la Colonia La Patria. Declaró lo siguiente:

Antes no había paraguayos, ahora recién vemos. Sólo nuestros abuelos estaban, no había ni siquiera un paraguayo. Sólo trabajaban en la chacra... Nuestros abuelos huyeron porque venían los *sokelo* (soldado)... Ellos salieron, estaban aquí derecho en el camino que estamos, había una gran casa donde estaba gente. No sabían nuestros abuelos que tipo de gente eran los *sokelo*, no había comunicación. Yo conocí un *sokelo* acompañado por dos jefes. Llegaron y tomaron batatas cocidas que estaban en nuestro horno. Primero preguntaron si podían tomarlas pero no sabíamos guaraní. Dijeron «Buen día». Nadie habló; buscaban comida. ¿Qué dice? nos preguntábamos. No estaban enojados los *sokelo*, sólo buscaban comida. «Ah, quieren comer batata» dijo alguien; no sabíamos. «Denle» dijo y le dimos.

«Les vamos a dar yerba, les vamos a dar galleta» dijeron los soldados. Nos dijeron como debíamos hacer, pusieron en el porongo la yerba y éste en las brasas, no había guampa, sólo un pequeño porongo. «Yerba Mate» dijeron los soldados. «Tomen pues maté. Después de tomar maté pueden tomar tereré». Dijeron. Nadie habló. Los soldados vaciaron sus bolsos en los que tenían galleta y yerba y cargaron batata y dijeron «Carguen esto en algún envase... esto es el pago por las batatas». Nosotros tiramos la galleta, derramamos la yerba. «Puede que tenga veneno» pensamos... Yo llegue a ver los Kempohakme. No los seguí ni tampoco mi padre. Había un misionero inglés, nosotros le llamábamos en nuestro idioma *Tengyama'ak* (Busquemos), no escuchamos como se le decía en guaraní. Hace mucho, estaba en Maskoykaha (Algarrobo amargo), Campo Flores. Nuestro lugar era Yave Saga (Laguna Redonda), Remonta Kue, era su nombre en guaraní, ese era nuestro lugar. El misionero vino hasta donde estábamos en Yave Saga y nos dijo que venían los Kempohakme y que vayamos hasta Campo Flores y nos dijo que dejemos nuestras casas... Terminó la guerra y vinieron los Kempohakme, se dispersaron por los caminos, hacía el lado de Salazar [más al Oeste de Campo Flores], vinieron y mataron gente. El gringo nos salvó, quería que vayamos a Campo Flores. Ya estaban ciertamente enojados, los Kempohakme. «Vamos a Campo Flores», dijimos, llegamos a tiempo a lo del inglés. Dejamos nuestras chacras donde había mucha comida, desenterramos algunas batatas para comer por el camino. Venían los soldados, escuchamos que habían matado a gente, que venían matando a otra gente Konhongnava, Kelyakmok en Salazar. Después de Maskoykaha fuimos otra vez a Yave Saga. Cuando se fue el gringo. Ya no estaban más enojados los Sokelo, buscaban personal entre los indígenas. Ya se veía a los paraguayos. Ya querían personal en Puerto Pinasco, por todas partes, como estancias. Ya apareció también Puerto Colón, era suya la tierra. Después los paraguayos encontraron los indígenas y ya hablaban guaraní... Nosotros alcanzamos el guaraní, después de morir nuestros abuelos, encontramos a los paraguayos y hablamos su idioma. Después quedamos nosotros. Antes nuestros abuelos sólo hablaban su idioma. Nosotros estábamos errados, después de eso aprendimos guaraní. Nosotros le preguntábamos a los paraguayos «¿Qué dices?» y nos indicaban y decían como se llamaban las cosas...

Cacho Lima

El Sr. Cacho Lima vive en Puente Kaigüe, también comunidad que pertenece a la Colonia La Patria. El mismo narra cuanto sigue:

Yo tenía 12 años más o menos y llegaron los paraguayos para ir donde los bolivianos. Yo era chico cuando vi los Kempohakme, a mi padre lo llevaron los paraguayos así nomás porque él conocía los caminos [de baqueano], el guiaba a los paraguayos a los que venían de Puerto Pinasco. Los paraguayos alcanzaron a los bolivianos que querían entrar. Los bolivianos querían las tierras, querían matar a todos los paraguayos. Los paraguayos vinieron y vieron que este lugar era muy lindo, no había monte y llegaron aquí los paraguayos... encontraron que la tierra buena. Sabía nuestro Presidente de aquél entonces, de hace mucho, Presidente Stroessner. En el comienzo el estaba en Asunción. En Maskoykaha/ Campo Flores estaba la casa de un inglés, le decían *Tenvuaik'a* (se cayó), estaba su hermano, le decían *Pook Napaat* (otra cara). Era shamanes. Dos eran. En el comienzo había otro inglés. Mister Kent, el que vino primero. Fue el que llegó primero, vivía con los indígenas. No había paraguayos, sólo inglés, como misioneros parece que salieron juntos de *Makhave* (Makxawayá). Allí solían ir los indígenas. Decíamos Makhave, allí iban a aprovisionarse a conseguir rifle de pólvora (carabinas)... Los paraguayos vieron que el lugar era lindo y vinieron a pelearse, después de pelearse, se fueron a lo del Presidente y fueron a decirle que había un lugar lindo. Llegaron los paraguayos y se hicieron casas... La casa de ladrillo es una casa antigua en Riacho González. No se hallaban en esa casa. El jefe hizo hacer y llegó el Presidente, le trajeron al Presidente, tenía muchas vacas. Eso pasó entonces. Era el lugar de los *Enenlhet* (gente), no era lugar de paraguayos. Yo me iba y mezclaba con ellos cuando hacían fiestas grandes, había mucha gente, a 40 (Estancia) nos íbamos, así se llamaba el lugar *Antenak hlenpenek* (Ala quebrada). Lugar de indígenas, no había paraguayos. Yo tengo 82 años. Ya estoy asentado en mi espíritu. La gente de antes ya murió. Mi hábito/espíritu es fuerte aún. Ya no veo bien de lejos. A veces miro un rostro y no sé quién es...

A partir de aquí interviene por momentos la esposa de Cacho Lima. Otacia Italiano también vive en Puente Kaigüe, estuvo presente en la entrevista hecha a Cacho:

[Otacia] En la Paciencia vivíamos antes. Teníamos muchas ovejas y salieron huyendo cuando escucharon los disparos que todos juntos hicieron los Kempohakme. Allí en el puente de Paciencia [sobre el Riacho González], fueron a quedarse, allí esperaron a sus contrarios. [Desde aquí continúa otra vez Cacho Lima]... Muchas ovejas teníamos antes. Tenían miedo de los disparos. Sabían que los colorados querían enojarse. No eran los bolivianos, los liberales, los colorados hace tiempo. Huyeron nuestras cabras. Los paraguayos fueron a esperar y dormir bajo el puente. [Otacia] En el riacho. [Cacho] Ellos vinieron a esconderse bajo el puente, no fueron más a Asunción. Había muchos soldados y fueron a hacerse casas en Remonta, todos fueron a quedarse allí. Querían ir a donde los bolivianos. Vieron que había un lugar lindo. El jefe de los soldados ¿Cómo se llamaba? Teniente Sabe, era su jefe. El era el que mandaba en Remonta. Desde el comienzo el estuvo, desde que aparecieron los paraguayos. Vino e hizo su casa, su estancia. Eran extraños los paraguayos para los Enenhet, a los indígenas no les gustaban y querían enfrentarlos. Había un indígena que sabía un poco de Guaraní, le hablaron los bolivianos «Nosotros no venimos para matarlos a ustedes», le dijeron. Los paraguayos fueron a contarle al Presidente Stroessner que era lindo el lugar, que no había monte. Stroessner le dijo: «Vayan a quedarse allí». Despachó a los paraguayos, «Vamos, vayan, les voy a enviar vacas», les dijo. [Otacia] No había paraguayos, mi abuelo era cacique. Tenía dos mujeres, le tenían miedo antes los paraguayos. Mi abuelo, el papa de mi mamá, su nombre era Martín... Riacho González era su lugar... allí murieron todos, allí había fiesta, *Maalen* (Baile llamado zorrillo)... [Cacho]: después vinieron los paraguayos, nosotros nos mezclábamos con ellos. Ellos vieron los alambrados viejos, trabajábamos y allí llegó IPC, con ella yo subí al caballo como estanciero. Era ganado del Pte. Stroessner, tenía mucho ganado, tanto que la tierra era blanca, era grande el potrero. Ya había muchos paraguayos, estancieros, con los indígenas. No conocíamos antes el trabajo de los paraguayos. Sólo el trabajo de los Enenhet, en las farras se hacía la farra del Waingka. Se hallaba la gente en la farra, dos noches duraba...

Tomas Kilwaia

Esta entrevista fue realizada por el antropólogo Stephen Kidd, quien convivió largos años con los Enxet sur y tuvo alguna vez la idea de publicar

ésta y otras entrevistas sobre veteranos y víctimas de la Guerra del Chaco de ese pueblo. La entrevista fue hecha a profundidad y quince años atrás. El testimonio gana una dimensión más coherente, presumo por el mayor conocimiento del idioma de Stephen, por la relación pre-existente entre él y Tomás y quizás por su edad. Tomás nació en 1914 y al tiempo en que se llevó a cabo la entrevista tenía 76 años y vivía en Makxawaya. Tomás narra:

Quiero contar un poco lo que pasó cuando los paraguayos se enojaron [Champahakma en Enxet]. Nosotros trabajábamos aquí en Makxawaya cuando un teniente llegó que se llamaba Careaga. Entonces empezamos a trabajar en el monte reparando el camino y los puentes. Trabajamos con el camino hasta *Takhee Sagye* (Estancia Deolinda) reparándolo. Llegamos donde vivían los misioneros en *Naktee Amyep* (Misión'í)... Llegamos después en *Eltakhecak aaxa*, lo que se llama Yasamataaxa... Un capitán dijo que tal vez nos tendría que llevar en seguida para matar a los bolivianos. Pero el teniente Careaga nos mezquinó y seguimos nuestro viaje y de noche llegamos en Orihuela... Había muchos paraguayos y muchos oficiales. Un oficial nos vio y preguntó «¿Qué clase de tropa es esta?» «Es una tropa indígena» contestó el teniente. Bueno los oficiales estaban muy felices nos querían mandar en seguida al frente pero no fuimos por el momento. Nos quedamos en Orihuela trabajando. Eso fue porque este teniente nuestro nos mezquinó. Algunos oficiales nos querían mandar al frente pero este oficial nuestro no lo permitió... Y eso me hace pensar mucho porque ninguno de nosotros murió en esa guerra de los paraguayos. Y creo que es porque había mucha gente orando por nosotros en Makxawaya. Había un inglés que vivía allá llamado *Taxnoyamelchet*. El era el encargado. El nos dijo que sería bueno si nos fuésemos. Entonces nos fuimos, muchos de nosotros. Por causa de él fuimos a la guerra. Pero no era nada fácil; en cambio, era muy difícil. No había comida ni muchas otras cosas. Los paraguayos comían las varias clases de tuna nomás. Muchísimos paraguayos estaban muy flacos porque tenían hambre. Nosotros estábamos igualmente también muy flacos. Cuando volví a Makxawaya casi morí porque yo era un esqueleto nomás. Había también muchas enfermedades en esta guerra y muchos paraguayos murieron por eso. También estas enfermedades casi nos mataron a nosotros también. Lo pasamos muy mal en la guerra. Y eso siempre se lo digo a los muchachos hoy en día. Piensan que la guerra es algo fácil. Pero no lo es. Es muy pesada. Por ejemplo, siempre teníamos que dormir a mediodía cerca de

un hoyo/trinchera. Un día llegó un avión boliviano y soltó una bomba y acertó un edificio. Nosotros nos escondimos entrando en los hoyos. Hicimos otro viaje y llegamos al riacho cerca de Laguna Pato. Teníamos que reparar el puente que atravesaba el riacho. Un día llegaron más aviones bolivianos, tres en total. Venían de Pinasco donde se dice que murieron muchos paraguayos. Al ver los aviones todos los paraguayos huyeron para esconderse en el riacho. Nosotros también lo hicimos. Nos quedamos un tiempo en Laguna Pato reparando el camino aunque teníamos que trabajar de noche.

Era difícil nuestro trabajo. Teníamos que hacer muchas cosas. Por ejemplo llegaban los carros del Oeste, tal vez 20 en total. Llevaba paraguayos muertos a bala que teníamos que sacar. Ya estaban pudriéndose. Algunos ya habían muerto cuando ya estaban en los carros. Fue eso lo que me enfermó. Entró en mi estómago [waxok] el olor de sangre podrida que vino de esos paraguayos muertos. Tuvimos que trabajar mucho y era trabajo muy feo. A veces los paraguayos llegaban en 14 carros, a veces en 20. Sacábamos a todos los paraguayos muertos y también a los heridos. Al principio tuvimos mucho cuidado cuando sacábamos a los cadáveres y los acostábamos sobre el piso. Pero llegó un teniente y nos dijo «Apúrense, apúrense. Échenlos nomás». Entonces nos apuramos y echamos así nomás a los cadáveres. El Teniente después nos dijo «En seguida vamos a cargar los carros con balas para mandarlos al Oeste». De mañana llevábamos a los cadáveres a una casa. Los heridos llevamos a una casa larga. A las once dejamos de trabajar. Había muchos paraguayos todavía en el sol y varios murieron. Entonces les llevamos al cementerio. Después empezamos otra vez a llevarles a los heridos a la casa. Y fue esta clase de trabajo que hicimos en la guerra, y como ya dije era muy difícil. Estábamos muy flacos porque no teníamos nada que comer.

También contaré algo que pasó en Makxawaya. Es que la represa se descompuso. El agua la cortó y cuando llegaron los presos bolivianos tuvieron que agarrar bolsas de tierras sobre sus hombros y ponerlas en el agua. Después se cargó un carro con provistas y forzaron a los bolivianos a estirarlo. Los clavaban con un palo que tenía un clavo en un extremo. Muchos soldados les gritaban. Querían que los bolivianos se esforzaran más. Por eso los clavaban. El trabajo de esta gente también era difícil. Después tuvieron que llevar otra vez las bolsas y siguieron siendo clavados como si fueran vacas. Yo miraba esto pero casi no lo podía aguantar y cuando lo veía siempre casi lloraba.

También en Orihuela 18 soldados desertaron. Entonces nosotros con un sargento y un cabo les perseguimos a los soldados hacia

Makxawaya. El sargento nos dijo, «Si uno de esos paraguayos corre entonces fusílenlo»: cuando habíamos cubierto Makxawaya encontramos a estos desertores paraguayos y les agarramos. Después dijo el sargento «Si vemos a un paraguayo vamos a disparar encima de él». Después cuando agarramos a estos desertores yo disparé una vez nomás y no lo podía soportar más. Ya quería llorar. Cuando vi a esa gente no lo podía hacer. Pero los paraguayos eran distintos. Dispararon muchas veces un poquito arriba o en la cabeza de sus compañeros.

Sí, era muy difícil en aquel tiempo. Ese tiempo que pasamos entre los paraguayos era muy feo. Y es por eso que los muchachos de hoy actúan como actúan, por causa de esa guerra. Todo eso digo para que sepan ustedes lo que pasó. Hasta aquí mi palabra.

ALGUNAS RESPUESTAS Y CONJETURAS

Nos preguntábamos al inicio varias cosas. Mi impresión personal es que en la medida que uno se adentra en la época de los Kempohakme, va pasando de la visión inocente, anecdótica y fragmentada que aparentan presentar los testimonios, a una constatación compleja y dolorosa como constituye cualquier guerra, y en este caso, guerra que podía llevar el apellido de ocupación.

Para iniciar el recorrido recordemos la mención que habían hecho Sebastián Vera, Andrés Tomé y Cacho Lima sobre misioneros que estaban en Maskoykaha, Campo Flores. En la primera versión había uno llamado «Nuca inflamada», luego en otra uno llamado «Busquemos» y en la tercera otros dos llamados «Se cayó» y «Otra Cara». Los anglicanos visitan por primera vez Yowe Sage o Ya'a Saga en 1916¹, es el misionero Farrow el primero, pero no pueden hacer una misión permanente por falta de fondos ocasionados por la 1ª Guerra Mundial en Europa. En 1920 visita Grubb Yave Sage y va hasta Puerto Pinasco para hablar con el Presidente de la IPC, quién no le asegura la venta de un lote para la misión. Entonces años más tarde en

1. Versión traducida y ampliada por Eduardo Brice de la Historia de la Iglesia Anglicana basada en el Livingstone of South America, R.J. Hunt, Asunción: 2003.

1928 se establece otra base en Laguna Rey, pero que es abandonada en enero de 1929 por causa de la cercana Guerra del Chaco. Dos años más tarde la IPC alquiló a la Misión una legua de terreno, a un precio muy bajo, en Campo Flores (Maskoykaha).

Desde otro lado de la historia el Sr. Roberto Eaton (hijo) me proporcionó información sobre Riacho González, y algunos sucesos de la época. Efectivamente, Mr. Kent, su abuelo (padre de Dorothy Kent casada con Robert Eaton) fue uno de los primeros no indígenas en internarse más al norte de la zona de influencia anglicana. Según Eaton (h) él llegó a salvar a muchos indígenas en el Fortín Salazar cuando allí se desató una epidemia de viruela. Por otro lado, ciertamente la casa de material construida en Riacho González a la que hizo referencia Cacho Lima, data de aquella época –1932– cuando Robert Eaton, entonces empleado de la IPC en Tuparenda, se trasladó con su esposa a aquel sitio, con la promesa del Presidente de la compañía de construir una casa para ellos. Asimismo, Robert Eaton antes de casarse acompañó al misionero Sanderson en Maskoykaha. Además, las tropas quedaron acampadas por un buen tiempo en Riacho González, todo en coincidencia con la versión de Cacho Lima y Otacia Ataliano. En otro momento, también Eaton (h) dijo que su padre acompañó a tropas de baqueano de Orihuela a Laguna Pato, algo que Tomás Kilwaia había mencionado (en su caso para reparación de un puente) y que fue acompañado también por indígenas, además de soldados.

Resumiendo, volvamos sobre las preguntas:

i) ¿Cuál fue la experiencia, en términos generales, si se quiere vitales, de los Angaité de la Guerra del Chaco?

La experiencia de los Angaité –y agregamos tangencialmente los Enxet– esta mediada en muchos sentidos por su posición geográfica, es decir, en la retaguardia del teatro principal de operaciones. Vemos que ciertamente varios individuos participaron, directa o indirectamente de la guerra más que nada como baqueanos (por ejemplo el padre de Cacho Lima), carreros (Manuel Agüero) y algunos como combatientes (Sebastián Vera y su padre), pero más bien todo parece indicar que los indígenas era tropa de todo uso, como relata Tomás Kilwaia. Hay casi siempre también la referencia a una persona concreta que insta a ir a la guerra, a acompañar a los Kempohakme: José Coronel (a Capataz Segura), Nestor Bareiro (Sebastián Vera), el Teniente Careaga (Tomás Kilwaia). A veces los nombres de los no indígenas aparecen

borrosos, sólo se presume su condición, como en el relato de Andrés Tomé del sargento y soldados que piden batatas, o el misionero «Busquemos» que en el mismo relato los invita a trasladarse a Campo Flores. Así mismo, aparecen las personas que salvan a otros como el mismo misionero «Busquemos» o el Teniente Careaga. A veces, son las propias virtudes shamanicas o mismo las oraciones de los de Makxawaya que salvan al contingente de Tomás Kilwaia. Pero también, hay presencias desconcertantes, los dos misioneros de Campo Flores, «Se cayó» y «Otra Cara» son shamanes, señala Andrés quizás malévolos como el misionero de Makxawaya que dice que deben ir a la guerra a Tomás y sus compañeros.

Como población civil, se hace referencia permanente a la amenaza constante de bombardeos aéreos, como comienza su relato Capataí Segura o indica Tomás Kilwaia, o el avance de tropas señalado por Andrés Tome, cuando se mudan de Yave Saga a instancias del misionero. Asimismo, la llegada de los soldados causa temor e inseguridad, incluso para la propiedad de los indígenas –su ganado de cabras y ovejas– como en el caso de Riacho González, narrado por Cacho y Otacia, así como para sus propias casas, como el establecimiento de Remonta Kue en Yave Saga. También vemos la incomunicación que a veces deriva en encuentros amistosos y hasta cómicos, como el intercambio de batatas por yerba y galletas, narrado por Andrés. En ese sentido insisten (Capataí Segura, Andrés Tomé, Cacho Lima), la falta del manejo del guaraní y el inicio de algún modo de su aprendizaje de este idioma en este período.

Por otro lado, no está ausente la posibilidad latente de rebelión a la llegada de los Kempohakme, lo dice claramente Cacho Lima, que no le gustaba a los Enenlhet su presencia y pensaban en enfrentarse a ellos. Asimismo, la posibilidad de aliarse a los otros parece también latente, cuando los bolivianos declaran a un indígena «que ellos no venían a matarlos», según el relato del mismo.

Asimismo, la contextualización cultural y social está presente no sólo en referencia al antes y después y los cambios en costumbres (llegada de la yerba, fusiles, etc.) sino a las técnicas de cocina y utensilios (batatas cocidas al horno, porongo), la práctica de algunos de las poliginia (el abuelo Martín de Otacia), el uso extensivo del idioma (Cacho Lima, Andrés), la participación en fiestas (Cacho Lima) y la información geográfica y social sobre los grupos Koahlvo, Koetevesh, Konhongnava, Kelyakmok en varios relatos.

ii) ¿Es posible un recuento diacrónico a partir de sus testimonios, lineal, que desafía nuestra percepción mitológica sobre algunos de los relatos?

Dolo Benítez en parte de la narración no escrita se refería al tiempo de sus abuelos e inclusive, a la guerra entre Koetevesh contra Koyehlina y Konhongnava. En casi todos los relatos hay una referencia a la manera de vivir de antes y después de la Guerra. La referencia de antes hace al hecho de plantar chacras (Cacho Lima), de nombres de lugares y asentos de tolderías como Yenakta aphak, Ya'a Saga (Cacho Lima), Panakta Kenten (Vera). Sin embargo, en varios de ellos se deja traslucir el hecho de que ya había paraguayos (Capataí, cita a los hermanos Coronel), que los nombres eran latinos (en guaraní como repiten ellos, Otacia refiriéndose a su abuelo Martín), que Puerto Pinasco ya existía y que inclusive había estancias (Cacho Lima se refiere a los alambrados caídos), Dolo Benítez ya trabajaba en aquel entonces en Riacho Paraguay. En varios relatos hay un cierre de la guerra (Vera, Tomé, Lima) y luego una continuidad en el establecimiento de las estancias (Tomé, Lima).

Asimismo conspira injustamente sobre la linealidad la carencia de referencia a fechas y años. Los sucesos se remarcan en los protagonistas y a veces largos períodos de tiempo carecen de detalles. En otros casos la información aparece obviamente trastocada, como la cita sobre el Presidente Stroessner. Aún así, es muy interesante el cruzamiento de referencias con los recuentos de los anglicanos y del mismo Eaton que coinciden en precisar hechos como la línea de abastecimiento y el camino de los soldados (de Puerto Pinasco hasta Riacho González, Eaton y Lima), los puestos misioneros y de estancias (Eaton y Lima; Hunt, Vera, Tomé y Lima), o la Laguna Pato como lugar de abastecimiento de agua y de paso (Eaton y Tomás Kilwaia). El hecho asimismo que se puede hacer una cadena: el tiempo de los abuelos, los Kempohakme, Stroessner, las compañías y estancias, y el tiempo actual (las colonias indígenas), da una percepción de linealidad clara, más allá de los altibajos y simultaneidades que también se dan en esta sucesión.

iii) ¿Existe una versión medianamente común sobre los sucedido en la Guerra o varias percepciones irreconciliables entre sí?

A mi entender existen percepciones testimoniales y según el punto de vista de los participantes –pero claramente la etnia, lugar y circunstancias median estas percepciones. La visión de Capataz Segura no deja de ser casi inocente, la de Sebastián Vera omite detalles de su participación como

combatiente, quizás oscurecida por sucesos terribles pero que aparece con toda contundencia y dramatismo en el relato de Tomás Kilwaia, la de Cacho Lima raya un poco con lo mítico en términos narrativos, dado que utiliza la imaginación para situar a los protagonistas y las motivaciones de su actuar un poco más allá de los hechos conocidos oficialmente. En este caso por ejemplo, la justificación de que tanto bolivianos como paraguayos vieron que «la tierra era linda» nos señala un perfecto silogismo desde su punto de vista de qué podría motivar la guerra entre gente que nunca había estado antes –o masivamente– en el Chaco. De todos modos la llegada, el nombre mismo da un campo de significación común a este suceso, aún más allá de los Angaité, dado que Kempohakme es Chanpahakma para los Enxet con el mismo significado, «los enojados». Asimismo, la mención de la palabra *sokelo* como transformación de la palabra soldado también se populariza entre los distintos dialectos.

iv) ¿Cuáles son las consecuencias para los Angaité, percibidas por ellos mismos y cuáles las consecuencias en relación al estado nación?

En las consecuencias también hay un consenso: introducción del guaraní y gradual pérdida de los idiomas propios, reducción de la autonomía y movilidad a partir de la inseguridad, despojo de sus lugares tradicionales, de sus casas, chacras y de sus animales, aparición o consolidación de compañías y empresas (IPC) que toman las tierras y establecen estancias, introducción y aumento del ganado en cantidad, aumento del consumo de bienes traídos por los no indígenas, preponderancia del shamanismo de los misioneros antes de los propios shamanes, nuevos mecanismos de legitimación de liderazgos (ex combatientes se convierten en líderes y distribuidores de bienes), mezcla de grupos «originales» en nuevos asentamientos, cambios de nombres propios a nombres no indígenas tanto en lugares como en personas, cambio de costumbres. En particular, también se da la conciencia de un mayor grado de dignidad, independencia previa, cuando por ejemplo Otacia reivindica el hecho de que su abuelo Martín era temido por los paraguayos o Cacho Lima dice que la gente era más feliz, recordándose de las fiestas.

En cuanto al Estado nación simplemente pondré tres hipótesis a consideración. La primera es que con la Guerra del Chaco se extiende el nombre Angaité a todos los pueblos que se encontraban hasta la altura más o menos de Campo Flores, y se hace esto considerando también las referencias de

Cominges y Kemmerich. La segunda es que el nombre se extiende sobre el territorio prefigurado como tradicional de éstos por aquellos autores, como sí fuera un modo de «pintar» sobre el mapa, pintura que luego se toma para establecer la clasificación moderna de los pueblos indígenas consolidada por Susnik y aceptada por el Estado. La tercera, es que la mentada deculturación de los Angaité, principalmente considerada por la pérdida del idioma Angaité y el pasó al guaraní, es una aseveración que parte de una lectura simplista de la historia y realidad. Aquí vimos que había más grupos e idiomas que sabemos por donde más o menos han venido a ser re-nominados y unificados en el grupo Angaité, pero no conocemos criterios que los uniformicen y puedan hablar de un idioma común con tal nombre, aunque la identidad étnica es más aceptada. Asimismo, el idioma no es el único distintivo cultural, pero mentar aquí los elementos tradicionales aún presentes en los Angaité sería de alguna manera revalidar la idea de que las culturas y los pueblos se deculturan cuando cambian, antes que plantear los términos de cómo cambian y qué ello implica para ellos mismos.

v) ¿Cuáles son las consecuencias jurídicas a partir de la propia legislación nacional e internacional de derechos humanos de este conflicto?

Consecuencias jurídicas importantes son obviamente el despojo territorial y la violación directa e indirecta de derechos de propiedad, individuales y de todo tipo de los pueblos y personas afectadas. Las masacres, sobre las que no hay demasiados datos o los mismos despojos, son delitos de genocidio¹ y por lo tanto imprescriptibles². Eso lisa y llanamente significa que se podría hacer comisiones de verdad³, de manera análoga a los procesos de los países postdictaduras, para establecer la responsabilidad de los ejércitos y personas en los asesinatos indígenas. Esto nos sitúa en un plano bastante menos anecdótico o estrictamente académico. ¿Es posible llevar a cabo ello? Depende de muchas circunstancias, incluyendo la propia capacidad de memoria y testimonio de los participantes, hoy desmejorada por

1. Artículo 319 sobre Genocidio y Artículo 320 Sobre Crímenes de Guerra, *Código Penal Paraguayo*, Ley 1160/97, Asunción: Librería El Foro.

2. Artículo 5 de la Constitución Nacional, segunda parte, «*El genocidio y la tortura, así como la desaparición forzada de personas, el secuestro y el homicidio por razones políticas son imprescriptibles*» (Idem).

3. Luis Alfonso Resk, Soledad Villagra & Nadimy Perla Yore (2005), *Manual de formación en Derechos Humanos*, Asunción: Comisión Nacional de Derechos Humanos & Nunca Más al Terrorismo de Estado/ CODESU, 2005.

el paso del tiempo, que quizás diez años atrás hubiera contado con mucho más protagonistas; así como la propia voluntad de ellos en reclamar justicia y reivindicar su pasado. Por de pronto, cuando hacía las entrevistas a Sebastián Vera y Capataí Segura en Carpincho, sus parientes y amigos reclamaban la pensión de combatientes para los mismos, un reconocimiento siquiera marginal que el estado paraguayo no ha hecho.

Para terminar o empezar, quiero retornar al testimonio de Tomás Kilwaia y su horror ante lo ignominioso, lo inhumano, lo absurdo de la guerra, similar a miles y miles de testimonios reales, literarios o cinematográficos sobre otras guerras. Además, volver para adelante cuando en el Paraguay de hoy, y precisamente en el Chaco, el Gobierno y los Estados Unidos hablan de establecer una base militar yanqui. ¿Vuelven los Kempohakme?



Ethnies et États nationaux pendant la guerre du Chaco

Contribution au problème de l'identité indigène
(l'exemple des Isoceño-Guaraní)

BARBARA SCHUCHARD



J'introduirai ma contribution par le récit d'un fait historique qui est survenu peu après la fin de la guerre du Chaco. Quelques détails pour localiser ce fait : il s'est produit dans une ethnie qui sera présentée pendant ce colloque dans le film de Jürgen Riester : les Isoceño, qui sont une des deux branches des Chiriguano boliviens. Ce récit – comme d'ailleurs tout mon texte – s'appuie sur les témoignages oraux que j'ai enregistrés entre 1977 et 1982 auprès de ces Isoceño lors de recherches interdisciplinaires parrainées par la Deutsche Forschungsgemeinschaft. L'habitat de cette ethnie s'étend au nord-ouest du Chaco boréal paraguayen le long du Parapetí, rivière qui parcourt l'Isoso pendant la saison des pluies. Enclavé entre les frontières du Paraguay, de l'Argentine et du Brésil l'habitat des Isoceño forme le sud-est du département bolivien de Santa Cruz. Dernier point important dans notre contexte : les Isoceño parlent une variante du guaraní paraguayen qui ne se distingue que par l'accent tonique qui porte sur la pénultième syllabe au lieu de la dernière au Paraguay (ce qui a pour conséquence de légères différences dans la formation des mots).

J'avais antérieurement déjà exploité mes enregistrements du point de vue de la littérature orale et de la mémoire collective. Vu l'insistance avec

laquelle se discutent les problèmes des frontières, des zones, des nations émergentes, des métissages, de l'espace culturel et d'une reconfiguration géoculturelle de notre monde sous le point de vue des *Area* et *Ethnic Studies*, je me permets de présenter ce même matériel sous l'angle de ces discussions¹. Dans mes publications antérieures² se trouvent d'abondantes citations qui appuient les analyses suivantes.

UN PERSONNAGE HISTORIQUE : CASIANO BARRIENTOS

Brièvement résumé, le fait qui me sert de point de départ est l'exécution du *capitán grande* des Isoceño par des militaires boliviens à la fin de la guerre du Chaco. Ce *mburuvixa guasu* – tel est toujours le titre en guaraní – s'appelait Casiano Barrientos et avait conservé cette charge suprême pendant la guerre. Sa renommée se basait sur le fait qu'il avait été le premier à entamer la procédure pour faire certifier et attitrer la propriété du territoire de son peuple par les autorités boliviennes. Comment arriva-t-il, lui, citoyen bolivien, depuis les bureaux de l'officialité jusqu'au peloton militaire bolivien qui l'a abattu ? Nos interlocuteurs, unanimes, nous avaient parlé d'une réunion à Yuki sur le Parapetí – dans la zone occupée par les Paraguayens – à laquelle Casiano avait convoqué tous les *capitanes* et autres hommes importants de l'Isoceño. Au terme de cette réunion un groupe d'Isoceño, Casiano Barrientos à leur tête, avait été amené au Paraguay. Les avis que nous avons enregistrés divergent sur l'origine et la cause de ce transfert.

1. Pour l'histoire de la Bolivie cf. entre autres : Waltraud Q. Morales (2003), *A Brief History of Bolivia*, New York : Facts on File, 2003, xxxii+288 p. ; Herbert S. Klein (1992), *A Concise History of Bolivia*, Cambridge [UK] & New York : Cambridge University Press, 2003, xvi+320 p. (titre original : *Bolivia : The Evolution of a multi-ethnic society*) ; René Danilo Arze Aguirre (1987), *Guerra y conflictos sociales : El Caso rural boliviano durante la campaña del Chaco*, La Paz : Centro de Estudios de la Realidad Económica y Social, Col. Movimientos sociales, n° 4, 1987, xi+303 p. ; Porfirio Díaz Machicao (1955), *Historia de Bolivia*, vol. 3 : *Salamanca, la Guerra del Chaco, Tejada Sorzano, 1931-1936*, La Paz : Gisbert, 1955, xiv+11-297 p.

2. Barbara Schuchard (1981), « The Chaco War : An Account From A Bolivian Guarani », in : *Latin American Indian Literatures*, Pittsburgh : University of Pittsburgh, 1981, n° 5, p. 47-58 ; Barbara Schuchard (1982), « Ethnien und Nationalstaaten im Chaco-Krieg : Zur kolonialen Identitätsproblematik in Hispano-Amerika », in : Jürgen von Stackelberg (éd.), « Probleme der Dekolonisation (Afrique francophone-Amérique latine) », in : *Romanistisch Zeitschrift für Literaturgeschichte : Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, Heidelberg, vol. VI, n° 1/2, 1982, p. 45-67.

Selon les uns Casiano Barrientos, en tant que collaborateur, aurait convoqué les hommes les plus importants pour les faire connaître aux Paraguayens, c'est-à-dire les trahir. Selon les autres ce transfert apparaît comme un simple déplacement de prisonniers ou d'otages depuis la zone occupée à la capitale du Paraguay. Antonio E. González, chef de l'état-major paraguayen pendant la campagne du Parapetí, parle discrètement d'un voyage à Asunción dans son livre sur la guerre du Chaco¹; mais dans ses commentaires il nous avait écrit qu'il s'agissait d'une manœuvre de la guerre psychologique visant à convaincre les leaders rétifs de l'Isoso, à leur faire croire qu'en réalité le Paraguay était *ñaneretä guasú*, leur «grande patrie». Quoiqu'il en soit de ce séjour à Asunción, après la guerre Casiano Barrientos retourne en Bolivie avec d'autres ex-prisonniers isoceño, mais lui, retenu dans la caserne de Copere sur le Parapetí est exécuté pour haute trahison.

ANALYSE DES PRISES DE POSITION

Un sous-titre de Roberto Bolaño, « *Mexicanos perdidos en México* »², résume bien pour ce fait le sens irréel de l'appartenance – où la patrie est un labyrinthe où on se perd, un horizon insaisissable. L'analyse de nos enregistrements révèle la langue comme l'un des facteurs décisifs pour l'identité de la personne et du groupe, pour les affinités et les délimitations subjectives. Je rappelle que le guaraní est l'une des deux langues nationales du Paraguay et qu'il est la langue maternelle des Isoceño-Guaraní.

Casiano Barrientos était fils d'une femme isoceña-guaraní et d'un *Colla*. On désigne comme *Colla* les Boliviens des hauts plateaux de l'Altiplano, en général des indiens ou métis qui parlent le quechua ou l'aymara, à la différence des *Camba*, des plaines du Sud-est qui récusent tout métissage avec un indien. Pour éclairer davantage ce métissage il faut dire que les *Colla* qui

1. Antonio E. González (1941), *La Guerra del Chaco : Contribución a la Historia*, São Paulo : Cupolo, 1941, 242 p.

2. Roberto Bolaño (1998), *Los Detectives salvajes*, Barcelona : Anagrama, 1998, Col. Narrativas hispánicas, n° 256, 609 p.

sont venus s'établir dans le sud-est n'y sont pas bien vus par les *Camba* ; ils les concurrencent, avec succès, dans les grandes affaires comme sur les marchés des villes et villages, de même que dans la politique locale et départementale¹. En tant que *cruzado* Casiano Barrientos parlait le guaraní de par sa mère, mais parlait aussi bien l'espagnol de par son père *colla* et il savait lire et écrire, ce qui, à l'époque, faisait une notable différence avec le reste des Isoceño et avait comme effet une certaine distance face à eux qui l'avaient pourtant élu comme leur *mburuvixa guasu*. Cette distance devint hostilité dans le témoignage de quelques soldats isoceño qui ont combattu sur le front bolivien et qui virent revenir les prisonniers rapatriés du Paraguay où, comme ils disent, eux avaient eu la vie belle. Ces combattants insinuent que Casiano Barrientos pourrait être coupable de collaboration. Retenons que pour ceux « au sang pur », le « sang-mêlé » est souvent synonyme de fausseté, infidélité, trahison.

Il faut néanmoins opposer à ce jugement celui de beaucoup d'autres, surtout des femmes, qui regardent la collaboration avec les Paraguayens comme tout à fait normale puisque, justement, ceux-ci parlent presque la même langue qu'eux. Rappelons qu'il n'y avait pas encore d'écoles dans l'Isoso et que seul le service militaire enseignait aux hommes les quelques bribes d'espagnol nécessaires pour comprendre les ordres. Les femmes se souviennent surtout des innombrables soldats morts² qu'elles ont vus. Elles, comme quelques simples recrues, restaient interdites quand on leur demandait pourquoi avait eu lieu la guerre : « *No sé por qué se han peleado entre ellos* ». Et de rappeler la félicité, les embrassades et les échanges de gourdes, même des uniformes entre les Guaraní des deux côtés à la fin du conflit.

À la langue et au groupe ethnique communs vient s'ajouter l'incompréhension du problème politique du Chaco boréal, cette steppe de buissons épineux dont l'appartenance exacte n'avait intéressé aucune *audiencia*, aucun vice-royaume de l'époque coloniale. Après l'Indépendance les délimitations des cartes difféèrent entre la Bolivie et le Paraguay³, les pourparlers diplomatiques répétés échouèrent, les empiètements réciproques

1. Cf. à ce sujet Allyn MacLean Stearman (1985), *Camba and Kolla : Migration and Development in Santa Cruz, Bolivia*, Orlando : University of Central Florida, 1985, xi+227 p.

2. Les chiffres de soldats morts, selon des historiens modernes, sont de 60 000 Boliviens contre 40 000 Paraguayens (cf. Morales, *op. cit.*, 2003, p. 108).

3. Ricardo Mujía (1933), *El Chaco : Monografía histórico-geográfica y los alegatos paraguayos en la cuestión de límites con Bolivia*, Sucre : Imprenta y Litografía Salesiana, 1933, vi+169 p.

aboutirent – dix ans après les premières concessions pétrolières vendues à la Standard Oil – à la guerre du Chaco¹. La discussion persistante sur ses causes et les intérêts impliqués n'est pas notre propos ici. Mais les faits historiques comme nos témoignages évoquent l'image d'une « zone de contact » (selon Mary Louise Pratt²) ou de « *spaces in between* » (selon Homi K. Bhabha³) dont l'ambivalence et l'instabilité sont accentuées par l'éloignement et l'indifférence – jusqu'aux découvertes pétrolières – des pouvoirs centraux.

Les habitants indiens étaient désorientés, les recrues guaraní de la Bolivie admettaient mal devoir se battre contre les recrues guaraní du Paraguay qu'ils comprenaient bien, qui avaient les mêmes habitudes qu'eux et dont ils admiraient l'habileté à vivre avec les difficultés naturelles du Chaco. Leurs officiers les engageaient au contraire à se battre côte à côte avec des recrues colla qui parlaient des idiomes qu'ils n'entendaient pas, qui se nourrissaient de façon différente, qui mouraient de soif dans le Chaco faute d'en connaître les fruits et les plantes aqueuses. Ces « autres » Boliviens avaient besoin d'être guidés par les Isoceño-Guaraní, c'est-à-dire les Boliviens « indigènes » au sens propre du mot, qui servaient avant tout comme éclaireurs et comme pionniers pour déboiser, ouvrir des chemins et creuser des tranchées.

Précisons que les stratagèmes de la propagande paraguayenne jouaient sur les revendications des « patries » ennemies apparues depuis peu dans le monde conceptuel des indigènes. L'évacuation de la population civile de l'Isoso vers Camacho au Paraguay⁴ est très présente dans la mémoire collective. Les femmes rappellent la bonne chaire avec laquelle les Paraguayens entreprirent de gagner leurs sympathies ; on les nourrissait avec du riz, des biscuits, on leur donnait de l'eau, du café et du sucre ; les témoignages déprécient, par contre, le *chuño*, la pomme de terre conservée grâce au gel et à la sécheresse des hauts plateaux, ingrédient alimentaire essentiel des Aymara et Quechua. Quant à l'exploitation de la langue commune par le côté paraguayen, retenons un témoignage de la propagande à laquelle

1. Très peu avant seulement, sous la présidence de Daniel Salamanca, le Chaco bolivien fut exploré, colonisé et militarisé. En juillet 1931 ce même président s'est servi d'un incident frontalier pour rompre les relations diplomatiques avec le Paraguay. On sait d'ailleurs aujourd'hui que la Standard Oil avait acheté des concessions pétrolières dans le Chaco aussi bien à la Bolivie qu'au Paraguay.

2. Mary Louise Pratt (1992), *Imperial eyes : Travel writing and transculturation*, London & New York : Routledge, 1992, xii+257 p.

3. Homi K. Bhabha (1994), *The Location of culture*, London & New York : Routledge, 1994, xiii, 285 p.

4. Camacho s'appelle Mariscal Estigarribia depuis les grandes avancées de ce dernier sur le territoire bolivien en 1935, lesquelles amenèrent l'armistice.

étaient exposés les évacués. Quand ceux-ci disent qu'ils viennent de l'Isozo, on leur réplique : « *No se llama Isozo, se llama Paraguay-mi. Ustedes son nuestros hermanos de nosotros* ». Comme *-mi* est un suffixe diminutif en guaraní, cela veut dire que l'Isozo est le « petit Paraguay », qu'on exige la fraternisation de cette soi-disant partie du Paraguay.

Je termine l'analyse des facteurs qui ont du poids dans la mémoire collective par la prise de position d'un Isoceño qui a été promu caporal pendant la guerre du Chaco et joua un rôle dans le puissant groupe politique des anciens combattants. « *La gente colla es mala. No sabe defender a nuestra, a su patria, no sabe. Los mataban. Como uno mata palomas con escopeta, ahí amontonadas, así estaban haciéndolo los Paraguayos a los Colla* ». Les Isoceño, en revanche, font sentir la force des Chiriguano aux Paraguayens et ceux-ci éprouvent la différence d'avec les Colla, « *esos son Guaraníes* », continue-t-il et ajoute l'explication suivante : « *Tenemos otra historia nosotros, otro pensamiento* »¹. Quand il s'élève au niveau national il conclut : « *Ahora están tranquilos ellos en Santa Cruz, tranquilos están en todo el interior [c'est-à-dire les Camba comme les Colla dans le reste du pays]. Y su causa : los Chiriguano, son los Chiriguano. Tienen mucho coraje los Chiriguano* ». C'est dire, finalement, que les Colla portent préjudice à leur propre pays, que ce sont les Chiriguano-Guaraní qui sauvent la patrie à eux seuls et qui en garantissent la tranquillité jusqu'au jour même de ce discours. Ces commentaires montrent le point extrême où peuvent aboutir les évaluations et les attributions dans un milieu fort politisé qui n'est déjà plus celui de l'Isozo.

L'ESPACE CULTUREL ET L'ESPACE NATIONAL

Nous fondant sur cette analyse nous allons discuter, pour terminer, l'espace culturel et national et ses frontières, en relation avec les allégeances subjectives. Les affinités individuelles comme les allégeances au groupe

1. Cet orgueil en parlant de leur histoire vient de loin : le vice-roi Toledo et la Real Audiencia de Charcas avaient dû officiellement déclarer la guerre aux Chiriguano en 1574, ce qui n'avait jamais été fait de la part des Espagnols face à un groupe indigène.

ethnique et, possiblement, à la nation se révèlent être sujettes à des interférences d'origine diverse. Nous avons pu voir que les récits de la guerre contiennent ainsi presque autant de variantes qu'il y a de témoins, leurs différences s'expliquant par l'expérience vécue, par l'âge, le sexe et le statut social de chacun. Un correspondant aux armées ou un historien non prévenus procéderaient tout simplement à la classification dichotomique de l'armée des soldats boliviens contre celle des soldats paraguayens. Nous avons vu en revanche que, du point de vue des participants, l'armée bolivienne est des plus composites. La langue et l'origine ethnique et géographique établissent tout d'abord deux grands groupes de soldats du côté bolivien : ceux qui parlent quechua ou aymara, de l'Altiplano, et ceux qui parlent guaraní ou d'autres langues indigènes, du Sud-Est¹. Cette classification au niveau des simples soldats est remplacée par une autre, plus générale, dans les rangs de la hiérarchie militaire où on distingue les *Camba* provenant de la région de Santa Cruz de la Sierra et des plaines, d'avec les *Colla* venant des hauts plateaux.

Ainsi la classification principale selon l'état d'appartenance est croisée ou, mieux dit, interagie par la répartition linguistique : la langue commune oppose d'un côté les Isoceño-Guaraní et les autres Chiriguano de Bolivie plus les Paraguayens, au reste des Boliviens de l'autre. Un cas de *boundary crossing* (selon les thèmes et vocabulaires à la mode) qui met l'individu de l'Isoso dans l'alternative : ou bien de s'engager dans une guerre fratricide contre un *hermano* guaraní mais ennemi paraguayen, obéissant ainsi à l'exigence de l'État, ou bien de suivre les affinités et se rendre ainsi coupable de collaboration, voire de haute trahison. Les historiens ont constaté effectivement une désertion massive dans l'armée bolivienne qui compta des dizaines de milliers de déserteurs. Ajoutons à cela le constat d'une histoire récente de la Bolivie qui fait état des profondes dissensions entre Boliviens à propos de cette guerre et qui conclut (je traduis de l'anglais) : « *de façon inattendue il y eut peu de haine pour les Paraguayens, mais beaucoup d'hostilité que tous les Boliviens montraient face à leurs leaders* »².

Il se produisit donc des fraternisations, intentionnelles et spontanées, entre les prisonniers boliviens et les Paraguayens et le ralliement de ceux qui parlent guaraní s'intensifia encore quand percèrent des rumeurs : sur les

1. Cf. le film et les explications de Jürgen Riester dans cette même table ronde.

2. Klein, *op. cit.*, 1992, p. 186.

persécutions de ceux qui ont pu collaborer ; sur des actes de vengeance de la part des autorités *colla* ; sur l'exécution de leur *mburuvixa guasu* ; et finalement sur l'appropriation de terrains par les éleveurs *camba* de Santa Cruz qui profitèrent de l'absence des Isoceño et des voies ouvertes dans le Chaco par la guerre. En fin de compte une bonne partie des Boliviens ne retournèrent pas à l'Isoso, mais soit restèrent au Paraguay (où des jeunes femmes aussi bien que des soldats prisonniers se marièrent déjà pendant la guerre avec des Paraguayens), soit se dirigèrent à l'ouest vers l'Argentine du nord où ils pouvaient trouver du travail dans les cultures de la canne à sucre pendant toute l'année, on peut trouver là une forme de purification ethnique.

Pour conclure en ce qui concerne Casiano Barrientos révélons que les deux commandants paraguayens de l'Isoso ont adressé leur protestation contre son exécution aux autorités boliviennes et l'ont présenté comme le citoyen bolivien le plus fidèle et incorruptible¹. Par ailleurs c'est son successeur (et demi-frère), Bonifacio Barrientos, qui initia le consensus entre les peuples indigènes des plaines du Chaco, de l'*Oriente* et de l'Amazonie, soit de toutes les *tierras bajas* de Bolivie.

Vient à se superposer au conflit identitaire des Isoceño une expérience positive de l'après-guerre : l'État bolivien est venu se concrétiser dans l'Isoso par les puits qui ont été forés, des écoles, un hôpital et des centres médicaux qui ont été construits dans les villages, et par les titres de propriété communale que Bonifacio Barrientos a pu se faire certifier grâce à deux grands voyages à La Paz. C'est dire que la part du Chaco qui est restée bolivienne a été ouverte d'abord aux troupes et aux compagnies pétrolières, puis à la société nationale. La nation et l'appartenance nationale émergèrent ainsi comme des concepts nouveaux dans le monde idéologique des Isoceño-Guaraní.

L'État s'est imposé depuis par l'établissement d'un service civil obligatoire pour la population isoceña, le *pongueaje*². Les chemins sont régulièrement parcourus par les commerçants *camba* ou *colla* pendant qu'ils sont secs, donc praticables. Rappelons aussi que l'église catholique a repris et renforcé sa mission, que les églises protestantes aussi bien que les sectes fondamentalistes ont commencé leur travail, que les éleveurs aussi bien que

1. Cf. Schuchard, *op. cit.*, 1982, p. 64.

2. Service qui avait été imposé aux indigènes de l'Altiplano dès la Conquista et qui dura jusqu'à la révolution de 1952.

les grands propriétaires de la canne à sucre viennent chercher la main-d'œuvre et qu'ils savent la fixer par un système d'endettement habilement conçu qui se rapproche de la servitude¹.

Selon la relation classique et débattue c'est la guerre qui est à l'origine de l'État nation : « *les États font la guerre et la guerre fait les États* »². Ce qui peut être juste pour l'Europe ne peut pourtant pas, comme en bien d'autres domaines, s'appliquer tel quel en Amérique. Pour les citoyens indigènes il ne semble surtout pas que ce soit la guerre seule qui ait amené cette émergence de l'État dans l'auto-conscience, nous observons plutôt un champ de forces où ont interféré différents facteurs. Du côté de la société « blanche » il y a aussi eu de profonds changements dus à la défaite : la génération qu'on appelle du Chaco a établi comme un des thèmes primordiaux en politique celui du rôle et des droits des indigènes dans l'État, et le consensus raciste de la société bolivienne a été radicalement mis en cause. Pour le reste des indigènes boliviens, l'expérience de la guerre et de l'après-guerre a aussi amené une prise de conscience. Les marches de protestation à La Paz issues des plaines boliviennes, commencées par celle de 1990 et continuées par les cinq suivantes ont montré de nouveau aux natifs des *Valle* et de l'*Altiplano* l'existence et la belle vaillance des indiens de l'autre Bolivie, celle de la plaine.

Quant au débat sur l'ethnicité opposée au nationalisme, sur les groupes ethniques en voie – ou non – vers l'intégration dans une nation-État ou bien vers une participation dans la nation multiethnique et pluriculturelle selon la Constitution bolivienne de 1994, je pense que les conférences de Thomas Whigham, de Javier Rodríguez entre autres, aussi bien qu'une riche littérature à ce sujet³ nous fournissent l'information requise. Je me permets seulement de recommander, pour terminer, la documentation filmée sur la

1. Cf. Barbara Simon, Barbara Schuchard, Barbara Riester & Jürgen Riester (1980), *I sold myself - I was bought : A Socioeconomic analysis based on interviews with sugar-cane harvesters in Santa Cruz de la Sierra, Bolivia*, Copenhagen, 1980 ; Lesley Gill (1987), *Peasants, entrepreneurs, and social change : Frontier development in lowland Bolivia*, Boulder : Westview Press, Col. Westview special studies on Latin America and the Caribbean, 1987, xiv+246 p.

2. Charles Tilly (2003), *The Politics of collective violence*, Cambridge & New York : Cambridge University Press, 2003, xii+276 p. ; Charles Tilly (1986), *The Contentious French*, Cambridge [Mass.] : Belknap, 1986, xiv+456 p.

3. Cf. par ex. Ricardo Calla Ortega (2003), *Indígenas, política y reformas en Bolivia : Hacia una etnología del Estado en América*, Guatemala : Instituto Centroamericano de Prospectiva e Investigación, 2003, 298 p. ; Hans-Joachim König, Tristan Platt & Colin Lewis (eds.) (2000), *Estado-nación, comunidad indígena, industria : Tres debates al fin del Milenio*, Ridderkerk : Ridderprint, 2000 ; Darcy Ribeiro (1970), *Os Índios e a Civilização : A Integração das Populações Indígenas no Brasil Moderno*, Petrópolis : Vozes, 1982, p. 432-434.

première marche des groupes indigènes à La Paz en 1990¹. Les participants y manifestent une auto-conscience nouvelle et revendiquent non seulement leurs droits traditionnels, mais la loyauté réciproque entre leur État et eux-mêmes. En même temps ils réalisent une nouvelle identité indigène à travers un procès d'homogénéisation ethnique. Dans leur discours quelques leaders parlent de la « nation indigène », terme dans lequel semble percer un certain « fondamentalisme ethnique ». La « culture hybride » de Nestor García Canclini n'est pas quelque chose de consommé et de codifié, mais un procès, une fusion en cours et aux résultats imprévisibles².



1. Jürgen Riester, *Por los territorios y la dignidad*.

2. Vient en témoigner l'actuel séparatisme de l'Oriente Boliviano. En automne 2005 une délégation du parlement européen voyagea en Bolivie et à Santa Cruz de la Sierra en particulier pour s'informer de première main sur ces tendances en cette ville la plus grande et la plus riche de Bolivie.

Kaputi mennonita

Les mennonites, le Chaco et la guerre

ERNESTO PAREDES



es sectes dont le détachement de ce monde est devenu aussi proverbial que la richesse, comme les quakers et les mennonites, unissent une vie réglée par la religion à un sens très aigu des affaires. Les premiers ont joué en Amérique le rôle qui fût celui des seconds en Allemagne et aux Pays-Bas. Qu'en Prusse-orientale Frédéric-Guillaume I^{er} lui-même ait considéré les mennonites, en dépit de leur refus absolu du service militaire, comme indispensables à l'industrie, est un fait qui, étant donné le caractère de ce roi, illustre de façon péremptoire ces faits nombreux et bien établis. »

M. Weber¹

« Se trata de una secta que quiere mantener la pureza de sus costumbres ; quiere que se le permita continuar rigiendose por sus reglas religiosas, sociales, morales, sin pretender por ello eludir el imperio

1. Max Weber (1947), *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris : Agora, Plon, 1994.

de las leyes paraguayas. Esta es la verdad, señor Presidente, y cuando hago esta afirmacion me baso en la historia. Los mennonitas nacidos en el pais seran ciudadanos paraguayos de religion mennonita ».

E. Ayala¹

Les mennonites du Chaco et les entités spatiales (*colonies*) fondées par ces anabaptistes pacifiques ont participé de manière active à la géohistoire du Chaco contemporain. Or, leur participation singulière au conflit, puis ultérieurement à la dynamique d'intégration du Chaco à la géographie nationale paraguayenne, demeurent largement méconnue. Nous serions tenté de dire que l'on sous-estime l'apport mennonite du fait de l'ignorance de l'ancienneté et de la variété de ce peuplement au Paraguay². Or, l'implantation mennonite dans le Chaco est le fruit de plusieurs vagues successives³ qui s'inscrivent elles-mêmes dans une tradition migratoire multiséculaire⁴. S'il existe des matériaux relatifs à cette expérience migratoire et pionnière, soit ils laissent à désirer⁵, soit ils ont souffert d'une faible diffusion⁶.

Nous espérons à travers cet article ramener à la lumière certains travaux antérieurs sur ce thème, mais aussi contribuer à éclairer quelques aspects méconnus de la colonisation mennonite et à susciter l'intérêt pour ce peuplement du fait des répercussions profondes qu'il a eu et continue d'avoir sur le Paraguay contemporain.

1. E. Ayala (1921), in : *Diario de Sesiones del Congreso*, Honorable Camara de Senadores, 32^o Cession Ordinaire, 12 de julio de 1921.

2. En 2007, on fêtera 80 ans de présence mennonite ininterrompue dans le Chaco. Cf. Rudolf Plett, *Presencia mennonita en el Paraguay*, Asunción : Instituto Bíblico Asunción, 1979, 156 p.

3. Trois vagues principales comprises entre 1927-1947. Edgar Stoesz & Muriel T. Stackley (1999), *Garden in the wilderness : Mennonite communities in the Paraguay Chaco, 1927-1997*, Winnipeg : CMBC Publications, 1999, xiii+219 p. ; trad. esp. : *El Chaco paraguayo : Tierra de refugio, Patria adquirida (1927-1997)*, Asunción : Asociacion Evangélica Mennonita del Paraguay, 2000.

4. Jean-Pierre Blancpain (1994), *Migrations et mémoire germaniques en Amérique latine : Contribution à l'étude de l'expansion allemande outre-mer*, Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 1994, 353 p.

5. Manfredo Ramírez Russo (1983), *El Chaco paraguayo : Integracion sociocultural de los mennonitas a la sociedad nacional*, Asunción : El Foro, 1983, xix+377 p., ou encore Émile G. Léonard (1961), *Histoire générale du protestantisme*, Paris : Presses universitaires de France, vol. III (avec la collaboration de Jean Boiset) : *Déclin et renouveau (XVIII^e-XX^e siècle)*, 1964, iv+787 p., qui, dans ses paragraphes sur le mennonisme, nous situe l'expérience pionnière du Chaco au Brésil.

6. Enrique Derksen (1988), « Los Mennonitas : Origen - Dilema religioso vivencial - Desafio actual », in : *Estudios paraguayos*, Asunción, vol. 16, n^o 1/2, 1988.

DES CONFINS EUROPÉENS AU NOUVEAU MONDE AMÉRICAIN

Les mennonites sont rattachés au mouvement dit de la Réforme radicale. Ce sont des *schismatiques* au sein même du mouvement naissant de la Réforme. Ces groupes d'anabaptistes pacifiques se fédèrent sous l'autorité d'un prêtre catholique Menno Simons dès la fin de la décennie 1530, ce qui va leur valoir d'être qualifiés de *mennonites* tandis que leur foi va être dénommée *mennonisme*¹.

Les mennonites se singularisent au sein la mouvance radicale par un pacifisme intransigeant. Leur *credo* religieux peut être résumé en quatre points principaux²: le refus du baptême des enfants, le rejet de tout serment et de toute immixtion de l'Église – entendue ici comme communauté de croyants – dans la sphère politique et le pacifisme dont nous avons déjà parlé. L'attachement à ces principes va très fortement influencer la mobilité et la localisation des communautés mennonites. Il va être le moteur d'une diaspora religieuse dont les prémices remontent au début du XVI^e siècle. La première implantation mennonite dans le Chaco (la colonie *Menno*), fondée en 1927, s'inscrit dans la continuité et la fidélité intransigeante aux principes exposés.

Le refus exprimé par les mennonites de prendre parti dans les affaires politiques et leur rejet de toute forme de violence, vont amener ces groupes à opter pour une véritable stratégie migratoire³. Cette dernière a pour double avantage de leur permettre d'être en accord avec leurs valeurs, tout en se mettant à l'abri de la persécution dont ils sont l'objet de la part des catholiques et des luthériens.

La foi mennonite et les réactions qu'elle suscite vont amener ces groupes à opter pour la fondation de communautés sur les marges de la géographie européenne. Les confins des États – où les souverains ont besoin de colons susceptibles de mettre en valeur des terres neuves nouvellement conquises ou à la souveraineté fragile – sont susceptibles de rendre possible l'obtention de certains privilèges convoités par les mennonites⁴. La remise

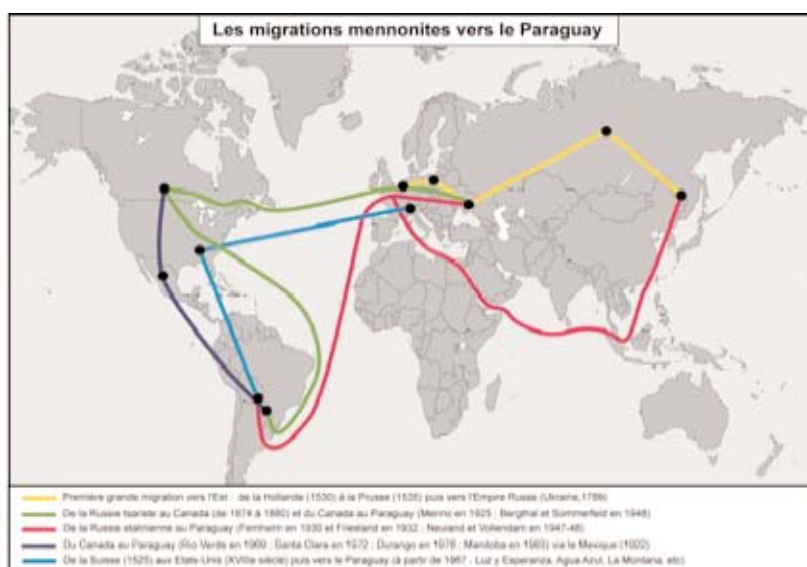
1. Pour plus de précisions nous renvoyons à Pierre Gisel (éd.) (1995), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris : Cerf & Genève : Labor et Fides, 1995, 1710 p.

2. Pour une présentation plus détaillée des fondements du mennonisme nous renvoyons à Derksen, op. cit., 1988, et John Christian Wenger (1979), *Qué creen los menonitas*, Scottsdale : Herald Press, 1979.

3. Helmut T. Huebert & William Schroeder (1996), *Mennonite Historical Atlas*, Winnipeg : Springfield, 2nd ed., 1996, xii+183 p.

4. Ces privilèges qui découlent directement des fondements du mennonisme sont l'exemption du service militaire, de serment, la gestion de la justice ordinaire et de l'éducation et bien entendu la liberté de

en cause des prérogatives qui leur sont accordées est toujours susceptible de remettre en branle le processus migratoire des colons. L'origine du peuplement mennonite du Chaco central peut parfaitement être mis en parallèle avec ce modèle de *confins convoités* au gré des changements enregistrés au sein des espaces déjà colonisés.



Les mennonites vont générer sur ces marges des territoires organisés par une solidarité communautaire qui les rendent remarquables et dont la cohésion semble assurée par la foi commune. Ainsi, de véritables fronts pionniers sont impulsés par ces peuplements sur différentes périphéries isolées. La pérennité de ces implantations, les réussites enregistrées dans le domaine agricole, le respect des autorités étatiques et de l'intégrité territoriale des espaces d'accueil en font des sujets aux compétences agricoles convoitées. C'est ainsi que la tsarine Catherine II les convie à s'installer sur cette marge méridionale de l'empire russe qu'est l'Ukraine du XVIII^e siècle. De la Grande Catherine à Alexandre II, les mennonites vont prospérer dans l'Ukraine

culte. À cela peuvent s'ajouter localement des exonérations financières qui, de la part des États d'accueil, sont des aides indirectes qui viennent renforcer l'attractivité des aires offertes au peuplement mennonite.

tsariste¹. Les réformes structurelles engagées par le Tsar réformateur vont être à l'origine d'un différend avec les mennonites les plus intransigeants qui vont refuser un service national civil promu par le souverain à destination de ses sujets pacifistes. Cette crise va scinder en deux le peuplement mennonite, les plus orthodoxes se mettant en mouvement tandis que la majorité des agriculteurs mennonites qui connaissent une réelle situation de prospérité vont accepter la réforme et assurer la pérennité de ce peuplement mennonite ukrainien.

Les séquences migratoires jouent ainsi, à l'image de cet épisode, comme un processus de décantation de l'orthodoxie mennonite ; restent *in situ* les coreligionnaires à même d'interpréter comme non attentatoire à leur intégrité, les évolutions enregistrées par leur statut, tandis qu'émigrent les plus intransigeants d'entre eux. Si nous nous sommes attardé quelque peu sur cette composante russo-ukrainienne de la diaspora mennonite c'est que, les *colons* qui vont ouvrir puis renforcer le front pionnier du Chaco central, descendent d'elle en ligne directe.

Le peuplement mennonite de l'Ukraine va se poursuivre tandis que les plus orthodoxes traversent l'Atlantique pour s'établir dans les terres neuves canadiennes². Le Manitoba, la Saskatchewan et l'Ontario accueillent ces migrants³. Dès le XIX^e siècle, le mennonisme investit fortement le continent américain. La diaspora mennonite va, à partir de là, se disséminer sous l'effet du facteur religieux. Ce sont les plus intransigeants des mennonites qui assurent la dynamique géographique de la diaspora.

Le différend linguistique qui secoue le Canada et la volonté affirmée de promouvoir la langue anglaise comme langue d'enseignement, a des répercussions sensibles sur le peuplement à venir du Chaco. En effet, la langue, juste après la religion, est un élément essentiel de l'identité des groupes mennonites ethnoreligieux. L'enseignement imparti en *Plattdeutsch*⁴ remis en cause par les autorités canadiennes va être l'élément déclencheur d'un nouveau processus migratoire. Avant même que soit promulguée la nouvelle législation linguistique, les groupes les plus orthodoxes se mettent en quête d'une nouvelle terre d'accueil. La controverse linguistique canadienne va être

1. Helmut T. Huebert (2005), *Mennonite Estates in Imperial Russia*, Winnipeg : Springfield, 2005, 415 p.

2. Ce sont ceux que l'on nomme les Alkolonier.

3. Huebert & Schroeder, *op. cit.*, 1996.

4. Bas-allemand parlé au XVI^e siècle dans l'aire où émerge l'anabaptisme mennonite et qui va être conservé comme langue communautaire usuelle au sein de la plupart des communautés et notamment les plus orthodoxes d'entre elles.

ainsi à l'origine d'une rencontre improbable entre une volonté migratoire et un besoin stratégique de peuplement d'un espace à la souveraineté disputée.

La géographie rêvée du Paraguay continue, après la post-guerre de 1870, à porter les limites septentrionales jusqu'aux berges du Parapiti¹, tandis que les réclamations boliviennes sur le Chaco ne vont cesser de se manifester à partir de la contestation inaugurale de 1852 et ce jusqu'à réclamer l'intégralité du Chaco jusqu'à la rive droite du fleuve Paraguay.

Nous pouvons alors commencer à discerner l'importance diplomatique d'un peuplement sédentaire d'origine européen, au sein d'une aire où l'affirmation des prétentions respectives est le fait notamment de modestes *fortins* militaires. La Bolivie entreprend de répondre par ce type d'implantations aux ventes massives de terres² entreprises par la République du Paraguay, et tout cela parallèlement aux multiples et infructueuses tentatives de règlement diplomatique³ du différend territorial. Les deux États concurrents tentent d'autre part d'appuyer leur prétention grâce à des explorations à vocation plus ou moins scientifiques ayant le double avantage de témoigner de leur intérêt respectif sur l'aire disputée et d'en accroître les connaissances⁴. Les congrégations catholiques sont elles aussi mises à contribution de manière concurrente via l'implantation de missions religieuses⁵ dans le Chaco.

Le Paraguay a mis en place des dispositifs législatifs⁶ depuis la fin de la guerre de la Triple Alliance, parallèlement à la privatisation du domaine foncier national. Ils ne permettent pourtant pas d'asseoir un peuplement⁷ dans

1. Cf. par exemple la carte réalisée par le docteur Schuster intitulée « Chaco : Región occidental de la República del Paraguay », publiée à Stuttgart à la fin du XIX^e siècle.

2. En l'espace de moins des deux dernières décennies du XIX^e, siècle, l'essentiel du Bas Chaco et du Chaco central est vendu avec pour conséquence l'émergence de la très grande propriété. Nous renvoyons aux deux ouvrages de référence de Carlos Pastore (1972), *La Lucha por la tierra en el Paraguay*, Montevideo : Antequera, 1972, xvi+526 p., et (1989), *El Gran Chaco en la formación territorial del Paraguay : Etapas de su incorporación*, Asunción : Criterios, 1989, 284 p.

3. Selon Ange-François Casabianca pas moins de 17 tentatives de règlement ont avorté entre 1859 et 1932, cf. Ange-François Casabianca (1999), *Una guerra desconocida : La Campaña del Chaco Boreal, 1932-4935*, Asunción : El Lector, 1999, 7 vols.

4. Nous rappellerons ici les expéditions de l'italien Boggiani et du français Crevaux qui sont les plus connues de par leur fin tragique, et également une multitude d'explorations entreprises dans le Chaco. Pour plus d'informations sur ces missions, nous renvoyons à l'ouvrage de Luis Verón (2002), *Río rebelde y contumaz : Las Exploraciones del Pilcomayo*, s.l. : s.e., 2002, 89 p.

5. Le Paraguay appuyant les Oblats de Marie tandis que la Bolivie soutient les Salésiens.

6. S. Fischer, T. Palau & N. Pérez (1997), *Inmigración y emigración en el Paraguay, 1870-1960*, Base IS et Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Asunción, 1997.

7. Héctor R. Borrini (1997), *Poblamiento y colonización en el Chaco paraguayo (1850-1990)*, Resistencia : Instituto de Investigaciones Geohistoricas, Col. Cuadernos de Geohistoria Regional, n° 32, 1997, 118 p.

le Chaco capable d'affirmer effectivement la souveraineté paraguayenne par-delà le simple accaparement foncière. Les gigantesques *latifundia* ne sont pas des structures agraires peuplantes au-delà de la frange fluviale, où se concentrent des usines à tanin et leur main-d'œuvre¹. Tout au plus permettent-elles la reconnaissance de l'espace chaqueño à travers l'activité de prélèvement des fûts de *quebrachos* et la construction d'infrastructures ferroviaires liées à cette exploitation.



1. Héctor R. Borrini & Enrique C. Schaller (1981), *El Proceso de colonización en el impenetrable chaqueño*, Resistencia : Instituto de Investigaciones Geohistoricas, Col. Cuadernos de Geohistoria Regional, nº 5, 1981, 60 p.

Ainsi, la fondation de la colonie Menno va être l'acte inaugural de la reprise des prétentions paraguayennes à la colonisation du Chaco¹. Jusqu'alors, la principale manifestation de la souveraineté paraguayenne a consisté, pourrions nous dire paradoxalement, en une vente massive de terres entre les fleuves Pilcomayo et Paraguay, auxquelles s'ajoutent nombre de *fortines*² construits en contrepoint à ceux édifiés par la Bolivie³.

DE LA RENCONTRE IMPROBABLE À L'ÉVÉNEMENT GÉOGRAPHIQUE MAJEUR

La genèse de la colonie Menno résume le caractère improbable de la migration mennonite vers le Paraguay. Les mennonites canadiens chargent un homme d'affaires étasunien de rechercher pour leur compte une nouvelle terre d'accueil. Ces prospections le portent vers l'Amérique du Sud ; c'est ainsi que Mac Roberts se trouve sur le même navire qui conduit le président nouvellement élu, Manuel Gondra et son ministre Eusebio Ayala, vers le Paraguay. Il va commenter la mission dont il a été chargé par les mennonites canadiens aux deux hommes d'État qui lui proposent immédiatement le Chaco comme aire d'implantation de ses clients.

La prospection infructueuse de Mac Roberts auprès des autorités argentine et les informations d'un de ses agents⁴ sur les qualités du Chaco le conduisent à Asunción. Le gouvernement paraguayen s'engage à accorder aux mennonites l'ensemble des *privilèges* demandés. Les mennonites vont

1. La tentative majeure d'implantation d'une colonie de peuplement par la République du Paraguay dans le Chaco remonte à l'épisode de la Nueva Burdeos promu sous le gouvernement de Carlos Antonio López en 1854. L'échec de cette colonisation eut une répercussion sensible et néfaste sur l'image de terre d'accueil du Paraguay. Pour une introduction sur ce sujet nous renvoyons à Luc Capdevila & Guido Rodríguez Alcalá (2005), *Une colonie française au Paraguay : La Nouvelle Bordeaux*, Paris : L'Harmattan, 2005, 124 p., ed. esp. : *Nueva Burdeos : Colonización francesa en el Paraguay*, Asunción : Embajada de Francia, 2005, 120 p., et aux travaux de Ana María Díaz sur ce thème.

2. Juan Carlos Joy (1992), *Los Fortines de la guerra : Toponimia chaqueña*, Asunción : Estudio Gráfico, 1992, 159 p.

3. Borrini, *op. cit.*, 1997.

4. Fred Engen, guide de la mission de reconnaissance mennonite est resté dans les mémoires, et son souvenir est honoré par une rue de Menno qui porte son nom.

retenir l'offre paraguayenne¹. Les terres à *coloniser* sont un bloc de près de 54 000 ha appartenant à la société Casado².

Une proposition de loi visant à entériner les engagements gouvernementaux est soumise au Congrès lors de la session de 1921. Les propos tenus par F. Cháves lors de la session du Congrès de 1921³ sont là pour nous éclairer sur l'instrumentalisation à peine dissimulée de l'implantation mennonite promue. Celle-ci revêt plusieurs avantages pour le Paraguay que ses promoteurs ne vont pas manquer de souligner : coût financier nul pour l'État, savoir-faire agricole de la main-d'œuvre mennonite, volonté réelle de ces prétendants à la colonisation d'une aire marginale à vocation rurale. Ces paramètres sont autant d'arguments pour les tenants de cette colonisation, laquelle connaît également des détracteurs comme en témoigne les archives parlementaires⁴.

La *ley 514, ley de los mennonitas*, est adoptée lors de la session parlementaire de 1921. Elle garantit aux futurs colons le respect d'un certain nombre de privilèges dont un est à souligner dans le cas d'une implantation située dans un espace de conflit potentiel : le respect du pacifisme religieux des migrants. Un montage financier⁵ permet un crédit relais et la mise en branle du processus migratoire, ce qui amène la Bolivie à manifester vivement sa désapprobation ; le peuplement promu participe à l'affirmation de la souveraineté paraguayenne sur l'aire litigieuse. En tout état de cause, la loi 514, près de 10 ans avant l'éclatement du conflit du Chaco, semble prémunir les mennonites des conséquences directes d'un quelconque conflit. Le premier contingent mennonite s'installe dans le Chaco en avril 1928⁶ et y fonde la colonie Menno.

1. Avril-mai 1921, mission de reconnaissance de la délégation mennonite et de F. Engen. À la suite de celle-ci et du rapport favorable des enquêteurs mennonites, dépôt d'un projet de loi en faveur des anabaptistes.

2. R. Andrew Nickson (1993), *Historical Dictionary of Paraguay*, Metuchen (NJ) & London : Scarecrow, 1993, xxi+685 p.

3. « Los mennonitas serán un ejército capaz de defender con eficacia nuestra soberanía... » in : *Diario de Sesiones del Congreso*, 32ª Sesión Ordinaria.

4. Cf. *Diarios de Sesiones del Congreso*, Sesión Ordinaria, año 1921.

5. Mac Roberts crée la *Cooperación paraguayana* chargée d'acquérir tout à la fois les terres possédées par les mennonites et celles de Casado.

6. Les premiers mennonites arrivent au Paraguay fin décembre 1926.

Malgré les protestations boliviennes, le Paraguay continue de promouvoir le Chaco comme terre d'accueil. L'ONG mennonite MCC¹ retient ainsi cette solution pour les réfugiés mennonites d'URSS à la recherche d'une terre d'asile. Ils vont composer la deuxième vague migratoire. La venue de ce nouveau contingent donne lieu à une nouvelle crise diplomatique, la Bolivie protestant contre l'émigration des *harbiners*², sous l'auspice de la SDN, lesquels viennent renforcer le peuplement déjà entamé. Ainsi, les descendants des alkolonier vont retrouver ceux de la branche ukrainienne de la diaspora.

En un autre lieu et à des décennies d'intervalle, le conflit du Chaco va une nouvelle fois souligner les différences entre ces deux composantes. Cependant, en mai 1932, les deux premières colonies mennonites du Chaco sont deux entités spatiales bien réelles qui se jouxtent. Les deux États concurrents ont poursuivi, parallèlement à la genèse de celles-ci, le déploiement de leur dispositif militaire. Les Boliviens notamment, ont érigé le long du Pilcomayo nombre de postes militaires toujours plus en aval. Ils tentent également d'asseoir des *fortines* dans le Haut Paraguay³. Or, pour rendre viable un tel dispositif militaire qui s'étire depuis les berges du Pilcomayo, l'armée bolivienne se doit de posséder une ligne logistique à travers le Chaco central⁴. Celle-ci, pour être opérationnelle, doit disposer de points de ravitaillement pérennes en eau. Ce paramètre est fondamental dans un environnement où les ressources hydriques sont rares et intermittentes. C'est en cela que le contrôle des colonies mennonites par les Boliviens apparaît comme un objectif stratégique, d'autant que les forces paraguayennes ont récupéré définitivement le contrôle de la *Laguna Pitiantuta*⁵.

1. Le Mennonite Central Committee fondé au États-Unis eut pour fonction initiale de coordonner la solidarité entre les différents éléments de la diaspora. Sa première grande mission fût de venir en aide aux coreligionnaires d'URSS. C'est dans ce cadre que l'offre paraguayenne fût retenue. Celle-ci avait pour elle de ne faire aucune sélection quant aux qualités des migrants tandis que les privilèges accordés au contingent précédent leur étaient également reconnus.

2. Les *harbiners* sont les mennonites fuyant l'URSS qui ont transité par la ville chinoise de Harbin avant de quitter le continent asiatique pour le Paraguay.

3. Joy, *op. cit.*, 1992.

4. David H. Zook (1960), *The Conduct of the Chaco War*, New York : Bookman, 1960, 280 p., trad. esp. : *La Conducción de la Guerra del Chaco*, Asunción : El Lector, 1996.

5. Pitiantuta, découverte par le général russe blanc Belleiff en 1928 pour le compte du Paraguay est le seul point d'eau pérenne du Chaco central ; le fortin C.A. López sera construit à proximité pour la contrôler.

DES COLONS PACIFISTES ENTRE DEUX FEUX

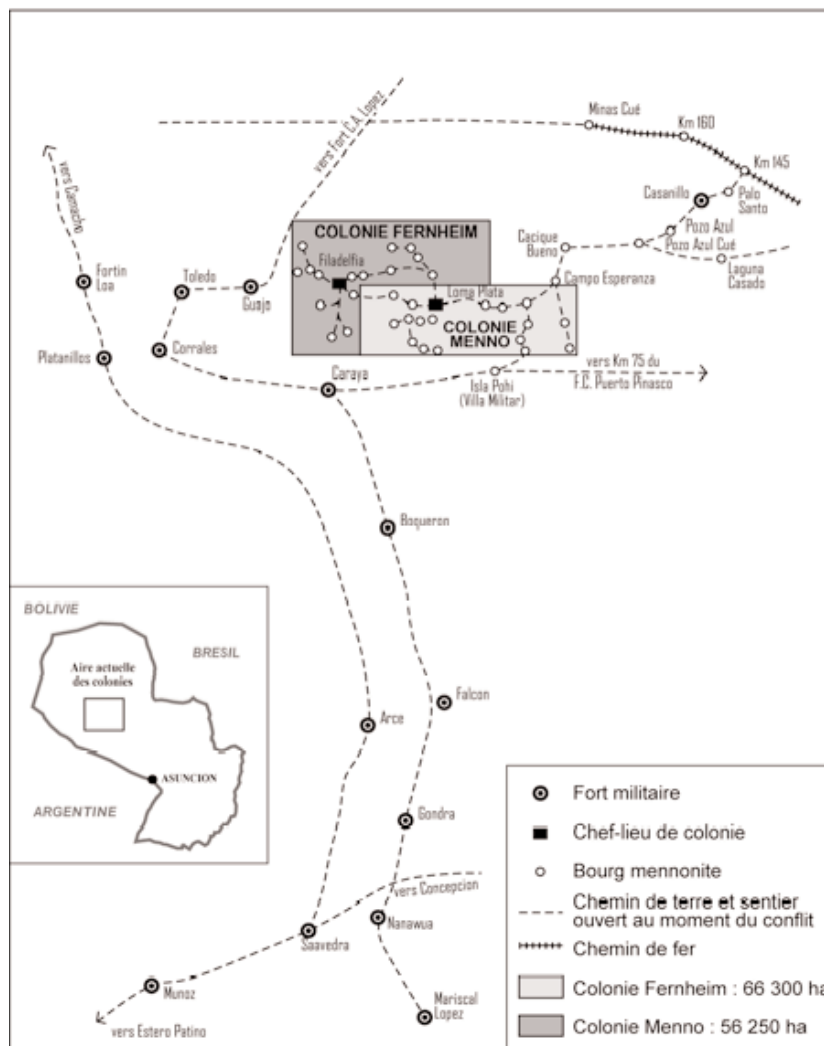
Si de nombreux accrochages ont déjà eu lieu, le mois de septembre 1932 marque tout à la fois le début de la guerre et l'immersion des mennonites dans le conflit. À la veille de ce dernier, le processus pionnier peut se résumer par la mise en place d'une agriculture vivrière en lien avec un modeste front de défrichage. De rares surplus agricoles destinés à la commercialisation font l'objet de tentatives de commercialisation. Néanmoins, le modèle géoéconomique mennonite initial peut être qualifié d'autocentré, largement autosuffisant et très faiblement monétarisé du fait d'une non intégration au marché national¹.

Les positions fondées ou conquises par les Boliviens se situent à l'ouest ou au sud-ouest de ce front pionnier, tandis que le cœur du dispositif militaire paraguayen, aussi bien du point de vue logistique que du commandement, se situe à l'est de celui-ci, respectivement à *Casanillos* et à *Isla Poi*. Cette localisation est due à la présence du terminus de la voie ferrée Casado ; *Puertas Rieles (km 145)* est située à une trentaine de kilomètres du centre logistique². Cet axe qui conduit l'ensemble du matériel et des troupes paraguayennes sur le théâtre des opérations est exactement le même qu'empruntent les mennonites pour se rendre à Asunción. Cette configuration des dispositifs militaires, nous permet sans exagération de parler des mennonites comme une communauté de colons entre deux feux.

1. Ministerio de Economía (1934), *Las Colonias mennonitas en el Chaco Paraguayo*, Asunción : Imprenta Nacional, 1934.

2. Zook, *op. cit.*, 1966.

Colonies mennonites et forts militaires dans le Chaco central (1930-1935)



L'enclavement du théâtre d'opération nous laisse entrevoir celui des colonies mennonites. Il n'existe aucun axe routier reliant la capitale paraguayenne au Chaco central. Aucune voie de communication directe ne relie l'aire mennonite à la région orientale, cœur géographique de l'espace paraguayen. Les difficultés de circulation alliées à la volonté d'une partie du peuplement mennonite de cultiver son isolement, contribuent probablement à une visibilité très faible du processus de mise en valeur en cours¹. La guerre va se charger de rendre visible ce peuplement mais aussi de le relier à la géographie et au devenir national paraguayen. En effet, les colonies vont être des lieux de transit facilitant, par leur réseau de pistes, la circulation des troupes. Si l'expérience mennonite a participé dans un premier temps de manière passive à l'affirmation de la souveraineté paraguayenne, sa contribution à l'effort de guerre va aller croissant jusqu'à, dans le cas de la colonie Fernheim, une participation active.

Mais à la veille de la bataille de Boquerón le contrôle de l'aire des colonies n'est pas tranché. Ainsi, des troupes boliviennes se présentent le 10 septembre 1932 dans un bourg de la colonie Fernheim et signifient par une note leur qualité d'hôtes de la République bolivienne² aux mennonites. C'est la dernière fois que les mennonites auront affaire à des boliviens combattants ; dorénavant, ils ne traverseront plus les colonies qu'en tant que prisonniers, parfois convoyés par les mennonites eux-mêmes.

Les trois batailles décisives de Boquerón, Toledo y Corrales repoussent définitivement les Boliviens des abords des implantations. Les opérations militaires vont se poursuivre à plus de 100 km au nord et au sud, et la ligne de front ne va cesser de s'éloigner au fur et à mesure du développement du conflit. Cependant, au-delà des bruits d'artilleries et des survols aériens, la guerre demeure une donnée essentielle de la vie des colonies jusqu'à l'armistice.

Les deux colonies mennonites vont avoir, dès l'offensive de Boquerón, des attitudes différentes quant à leur participation à l'effort de guerre. Des assemblées plénières sont convoquées au début de l'année 1933 afin que les coreligionnaires arrêtent la position de chacune de leur colonie. Menno demande que soit respectée la loi 514 et que ses membres ne soient pas contraints de participer de quelque manière au conflit, tandis que les colons

1. La presse nationale a annoncé la venue de ces migrants, il serait inexact de dire que leur venue est passée totalement inaperçue.

2. La note remise par l'officier bolivien est conservée dans les archives de la colonie à Filadelfia.

de Fernheim prennent fait et cause pour leur pays d'accueil¹. Cependant, les deux colonies ont souscrit un contrat de ravitaillement avec l'armée paraguayenne en janvier 1933 pour assurer à la troupe une partie de ses besoins en pain². Ce contrat va participer activement à l'essor d'une agriculture commerciale ; elle dynamise le front pionnier et impulse l'essor des surfaces emblavées.

Les flux les plus importants de combattants vont traverser les colonies lors des offensives de Toledo et Corrales. Ces soldats en provenance de l'ensemble du territoire national vont découvrir ces singuliers compatriotes des confins et diffuser la nouvelle de leur existence. De cette rencontre va naître une des expressions paraguayennes les plus étranges, *Kaputi Mennonita*³.

Le contrat passé en janvier 1933 constitue les prémices d'une coopération plus ample, aux conséquences importantes pour le devenir du front pionnier. Le gouvernement paraguayen va, la même année, s'engager à acquérir l'ensemble des productions des colonies, ce qui intègre de fait l'aire mennonite au marché national et fait de cette économie locale une économie monétarisée. À ces liens à caractère marchand entre les mennonites et l'armée paraguayenne, s'ajoute l'apport ininterrompu du liquide vital puisé abondamment dans le réseau des puits des bourgs de Menno comme de Fernheim.

L'assistance sanitaire est également le fait des deux colonies, les postes de santé sont transformés en hôpital de campagne, notamment celui de Fernheim où opère un détachement de *Sanidad*⁴.

C'est dans l'appui logistique que les différences entre colonies apparaissent. Seuls les colons de Fernheim convoient des équipements, y compris des armes⁵. Cette aide dans le transport de matériel s'avère inestimable en saison des pluies. Quiconque connaît le Chaco sait les difficultés pour les véhicules motorisés à circuler sur ses pistes embourbées. Les chariots mennonites sont également mis à contribution pour évacuer les blessés.

1. G. Ratzlaff (1993), *Entre dos fuegos : Los Menonitas en el conflicto limitrofe entre Paraguay y Bolivia (1932-1935)*, Asunción, 1993.

2. Cf. le périodique publié par la colonie Fernheim, *Mennoblatt* de janvier 1933.

3. Cette expression signifie tout à la fois « il n'y a plus de... », « c'est foutu ! », « c'est cassé », « c'est la fin, c'est fini ». Cf. Peter P. Klassen (comp.) (1976), *Kaputi Mennonita : Arados y fusiles en la guerra del Chaco*, Asunción : Imprenta Modelo, 1976, 218 p. - Artículos publicados en *Mennoblatt*, 1930/35.

4. Nom usuel employé pour désigner le corps médical de l'armée paraguayenne.

5. Transports effectués à l'aide des fameuses carretas mennonitas à quatre roues.

Le déplacement du front ne signifie pas la fin de la participation de ces nouveaux compatriotes pacifistes à l'effort de guerre. Les activités décrites précédemment ne vont s'arrêter totalement qu'avec la cessation des hostilités.

Ainsi, l'affrontement militaire va bouleverser le projet des premiers pionniers mennonites désireux de promouvoir une colonisation isolée et non intégrée au reste de la géographie nationale¹. Le conflit rend visible à l'échelle de l'ensemble du pays cette colonisation et entame irrémédiablement l'intégration de la marge où ils se sont installés. Au-delà de l'apport méconnu et sous-estimé des mennonites à la victoire paraguayenne, la rencontre improbable des terres neuves du Chaco et du volontarisme communautaire mennonite doit être soulignée car elle rend caduque la figure de la frontière fluviale. Jusqu'alors aucune implantation sédentaire de peuplement n'avait prospéré au-delà des rives du fleuve Paraguay. La résolution sanglante de la question frontalière et la pérennité du peuplement mennonite ouvre ainsi la voie à un renouveau de l'ambition de peuplement sédentaire de la République paraguayenne sur cette marge de son espace national.



1. Ernesto Paredes, Communication au 1^{er} Congrès du GIS-Amérique Latine, Université de La Rochelle, novembre 2005.

Los indígenas y el Estado paraguayo después de la Guerra del Chaco

JOSÉ ZANARDINI



En el escenario chaqueño anterior a la guerra del Chaco aparecían exclusivamente indígenas, empresas tanineras, misioneros y los recién llegados menonitas; podemos decir que el Estado estaba ausente y en la población paraguaya se había creado un imaginario distorsionado de la verdadera realidad del Chaco. Las noticias que circulaban en la Capital sobre el Chaco eran frecuentemente fantasiosas, distorsionadas, legendarias o truculentas.

A los indios se les veía como pueblos peligrosos, incivilizados y un estorbo para el desarrollo del Chaco. La penetración misionera de los anglicanos a fines del siglo XIX y los primeros viajes de los salesianos por el río Paraguay hasta las fronteras con el oriente boliviano a comienzo de 1900, la penetración de los misioneros oblatos de María desde Bolivia en el año 1925 son consideradas como iniciativas de pacificación y de protección de los mismos indígenas contra las agresiones externas y a veces internas.

La guerra del Chaco significa para el Estado paraguayo la afirmación de la soberanía nacional sobre una amplia zona entonces desconocida y habitada por indígenas. Había poco interés en la explotación de los recursos, excepto que por el quebracho para la producción de tanino. Al finalizar la

guerra, la euforia de tener asegurados los confines del territorio chaqueño induce las fuerzas productivas y empresariales de la sociedad nacional a articular diferentes iniciativas para afirmar y fortalecer la soberanía del Estado. Fundamentalmente se destacan dos líneas de pensamiento y de acción; la primera se refiere a la ocupación territorial y a la expansión de las estancias desde el río Paraguay hacia el oeste, junto con el trabajo de apertura de una red de picadas para las prospecciones petroleras; la segunda línea de acción tiene que ver con las poblaciones indígenas que ocupaban el territorio. La relación entre indígenas y Estado constituía un obstáculo serio para la sociedad nacional que no tenía ningún contacto institucional, excepto aquellos encuentros esporádicos y a veces conflictivos con los militares desplazados en el territorio chaqueño.

La sociedad nacional apuntaba a la utilización de los recursos chaqueños con una velada preocupación sobre la desconocida reacción de los indígenas. El Estado veía de buen ojo el trabajo de las misiones consideradas como instituciones aliadas que «amansaban y civilizaban a los indios» y podían así transformarlos en ciudadanos como los demás. Mencionamos la misión anglicana que se ocupó de los enxet (lengua sur), la misión salesiana de los maskoy de Puerto Casado, de los chamacocos del Alto Paraguay y de los primeros ayoreos (conocidos con el nombre de «moro») salidos del monte en el año 1962. Con respecto a esta etnia se había acuñado en la sociedad paraguaya una celebre y trágica frase «haga patria: mate a un indio moro». Se deduce que con respecto a los indios regía esta consigna: «civilizarlos» o, si estos se resistían, como es el caso de los ayoreo (moros), eliminarlos.

Nos proponemos aquí analizar las relaciones que se establecen entre el Estado y los indígenas en la postguerra. Es tras la guerra, en efecto, que las poblaciones indígenas del Chaco pasan a integrar el espacio estatal paraguayo. Este proceso tuvo consecuencias decisivas para la vida de esas poblaciones. Migración, desplazamientos, asalarización y desagregación social, dificultad en el acceso a la tierra y a los recursos naturales marcan, entre otros, este proceso. Pero también, éste supuso nuevos desafíos para el Estado paraguayo: inclusión de esas poblaciones en su espacio simbólico (educación), en su espacio jurídico (leyes indígenas) y en su espacio político (presencia de los partidos políticos en las comunidades indígenas). Revisaremos en primer término el caso de los grupos maká y maskoy que nos parecen ilustrar la diversidad de situaciones en la postguerra. En seguida

nos ocuparemos del problema planteado por el proceso de inclusión de esos grupos indígenas en la sociedad paraguaya y por último trataremos del que nos parece ser uno de los ejes fundamentales del problema en la actualidad, el de la educación.

EL CASO MAKÁ

Después de la guerra del Chaco ocurrieron varios desplazamientos significativos; uno de ellos es el desplazamiento de los maká hacia la ciudad de Asunción. La historia de los maká está estrechamente vinculada al general ruso J. Belaieff llegado a Paraguay en 1924, contratado por el ejército paraguayo para topografiar el Chaco ante la inminente guerra con Bolivia (1932-1935). Belaieff entró en contacto con los maká, que fueron guías, baqueanos y cargadores; además los maká colaboraron con el ejército paraguayo, sacrificándose en la defensa del fortín Mcal. López; no sabemos cuáles fueron las motivaciones de su participación y colaboración pero seguramente los maká habrán tenido algún interés en su mente. De todos modos entre Belaieff y los maká se estableció un profundo vínculo afectivo y de respeto. Con referencia a Belaieff, Chase-Sardi afirma: «*su figura se magnificó hasta hacerse semejante a un Dios... Llegó a ser un líder de los nativos y para los nivaclé y los maká se constituyó en un gran chamán y después de su muerte pasó a ser una divinidad mesiánica a la espera de la cual están para la salvación de la etnia*»¹.

Belaieff desde un comienzo se mostró interesado en la cultura, en la lengua, en las tradiciones maká y también en mejorar sus condiciones de vida. Recordamos que Belaieff fue uno de los fundadores de la Asociación Indigenista del Paraguay (AIP) en el año 1942.

1. Miguel Chase-Sardi (2002), «Las Políticas indígenas en el Paraguay», en *Suplemento Antropológico*, Asunción: Centro de Estudios Antropológicos, Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, diciembre 2002, vol. XXXVI, nº 2, Asunción: Centro de Estudios Antropológicos, Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, diciembre 2004.

En el testimonio de una mujer maká, muy anciana, publicada en *ABC Color* el 31 de enero de 1991 leemos: «*en ese momento no sabíamos de la existencia del hombre blanco... a comienzo nos impacto como se trataban. Nosotros vivíamos en Boquerón y vimos como comenzaban a maltratarse. Fue muy triste ver gente que se mataban y nos mataban. Gracias a la voluntad de un ruso llamado Juan Belaieff no fuimos exterminados. Yo recuerdo cuando nos trajo hacia el otro asentamiento que queda junto al botánico; estábamos todos muy asustados y las mujeres nos reuníamos en silencio por temor a esos hombres; perdimos casi todas nuestras costumbres, pero por lo menos pudimos convertir nuestro trabajo manual en artesanía que vendemos para comprar alimentos*».

Después de la Guerra del Chaco los maká invitados por Belaieff se trasladaron en un territorio sobre el río Paraguay frente al jardín Botánico denominado Fraile Bartolomé de las Casas, que se estableció jurídicamente sobre un territorio de 335 hectáreas conseguido a título gratuito por la AIP con el decreto N° 2190 en enero de 1944. Al llegar a la ciudad los maká salían por la calle a vender sus artesanías y a ofrecer sus danzas y su música; el ambiente asunceno por otra parte era hostil y agresivo hacia esos indígenas, prohibiéndole subir a los autobuses o circular en ciertos lugares públicos. Se promovieron a nivel turístico las visitas a las colonias maká; donde se fundó una escuela en 1972, se formaron promotores de salud y se realizaron cursos para guías turísticos. Los maká tomaron las riendas de su propia vida en un ambiente nuevo y diferente, defendiendo los suyos, lo propio y a la vez adaptándose a la nueva situación económica, espacial, social y política.

Las repetidas crecientes del río Paraguay en los primeros años de la década del 80 obligaron a los maká a refugiarse al lado oriental del río Paraguay y se instalaron en un territorio de 10 has., en la cercanías de Puente Remanso, en la Municipalidad de Mariano Roque Alonso. El pequeño espacio que hospeda alrededor de 800 personas obligó a la comunidad a reestructurar sus contenidos culturales en una forma original y lógica que no deja de sorprender, maravillar a todos y quizás desconcertar a ciertos visitantes «naturistas y puristas».

A su llegada los maká aprendieron a usar el dinero de los blancos, a pesar de que por un tiempo siguieron utilizando el trueque de animales silvestres o de pescados por otros artículos de los blancos. Sin embargo se notó, que su estrecho contacto con la sociedad nacional en un ambiente extraño hizo crecer y madurar nuevos conceptos sobre si mismos y sobre

los blancos, conceptos que desembocaron en una nueva construcción de su cultura y de su identidad.

Pero se nota que el proceso de adaptación, a pesar de no haber sido lineal y tranquilo, ha siempre sido acompañado por los dos grandes principios de la autodeterminación y la autogestión. Los maká no han vendido su mano de obra como han tenido que hacer otros indígenas chaqueños que han quedado en el Chaco y se han sometido a los trabajos de las changas o de la tanineras o en los trabajos de las estancias. Los maká han conservado «*su capital más importante que es su imagen de indio*»¹. En efecto ellos son los productores, los distribuidores y vendedores de sus productos; o sea ellos establecen la relación entre las ideas, el capital financiero y la comercialización, y la elección de los clientes; ellos establecen las condiciones para «presentar», «vender» sus danzas y sus acciones teatrales.

El caso de los maká tiene que ser estudiado detenidamente porque si lo comparamos con los otros pueblos chaqueños que han quedado en el Chaco podemos inferir algunas consecuencias significativas y sorprendentes. Primero, paradójicamente y gracias a los requerimientos turísticos han conservado y adaptados sus danzas, fiestas y artesanías; segundo, no han entrado en el sistema económico explotador de las empresas tanineras o de las estancias o de otros emprendimientos chaqueños; tercero, han conservado una fuerte cohesión étnica y se han reestructurado en cuatro comunidades de acuerdo a la captación y optimización de los recursos; cuarto, el uso constante de la lengua maká a pesar de los contactos diarios con la sociedad envolvente, constituye un eje de fuerza aglutinante de la etnia; quinto, el sistema de producción y venta de artesanías no ha alterado sustantivamente el liderazgo tradicional que sigue bajo figuras significativas, como el actual cacique; sexto, no se notan alteraciones relevantes en los valores tradicionales de las comunidades indígenas, como por ejemplo la reciprocidad, la no acumulación de bienes, el sentido comunitario y todas aquellas relaciones socio-económicas, afectivas y educativas propias de la comunidad maká.

Estos cambios y permanencias, frutos de la interrelación de múltiples variables endógamas y exógamas, definen a un grupo étnico

1. Eva Herrero Galeano & David Berná Serna (2004), «Los Maká», in: *Suplemento Antropológico*, Asunción: Centro de Estudios Antropológicos, Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, diciembre 2004, vol. XXXIX, n° 2.

que ha podido llegar hasta el siglo XXI en bloque, en comunidad, con un sentimiento muy particular: el ser Maká ha sido y es su lucha y a la vez su escudo².

CASO MASKOY

Al hablar de maskoy se debe entender primeramente la familia lingüística denominada maskoy (ahora los lingüistas prefieren llamarla familia enlhet-enlhet) que comprende siete pueblos o etnias: enlhet (lengua norte), enxet (lengua sur), enlhet (toba), guaná, sanapaná, angaite, maskoy. Este último pueblo, impropriamente denominado maskoy, es un grupo indígena de 756 personas de acuerdo al Censo del año 2002; son una mezcla histórica de diferentes etnias de las familia lingüística maskoy; al haber perdido el origen y la lengua propia se autodenominan indígenas maskoy. El proceso de mezcla de diferentes etnias comenzó a fines del siglo XIX, cuando el Estado paraguayo vendió a la empresa argentina Carlos Casado S.A. mas de 5 millones de hectáreas de tierra en el Chaco con todos los indígenas incluidos, que eran los indígenas de los diversos pueblos o etnias adscritas a la familia lingüística maskoy.

En el reclutamiento de los indígenas como hacheros en condiciones miserables, se produjeron varios efectos nefastos: enfermedades contagiosas, mala alimentación, exceso de trabajo, alcoholismo, destribalización con paulatina perdida de sus idiomas originarios, desplazamiento territorial, concentrándose en los así llamados obrajes² o en comunidades en la periferia de los puertos tanineros, entre ellos el así llamado «pueblito indígena» de la periferia de Puerto Casado. Ahí se reunían aquellas familias indígenas de origen maskoy pero que pasaron a hablar la lengua de los paraguayos mestizos que es el guaraní. Las condiciones de dependencia económica y cultural de la fabrica taninera llegó a situaciones insoportables; y al promulgarse

1. *Ibidem*.

2. Campamento de trabajo para cortar el quebracho colorado y enviarlo a la rivera donde era procesado en la fábrica.

la Ley 904/81, esa comunidad apoyada por el Equipo Nacional de Misiones (ENM)¹ emprendió el largo camino de la recuperación de una parte de su territorio tradicional.

Las negociaciones entre el Estado Paraguayo a través del INDI y del IBR los directivos de la empresa Carlos Casado S.A. no prosperaron así que los abogados de la ENM sugirieron a los líderes maskoy el camino de la expropiación mediante una Ley del Parlamento. Hablar de expropiación en ese tiempo contra una empresa grande y a favor de un grupo de marginales, como eran considerados los indígenas, parecía una utopía inalcanzable. Sin embargo, la fuerza, el ánimo del pueblo y la valentía de los abogados del ENM, con el apoyo de organismos internacionales y de la misma Santa Sede que condicionó la visita de Juan Pablo II, primera visita de un papa a este país, a que el Gobierno diera una señal de justicia a favor del pueblo Maskoy, hicieron que se llegara a concretar el sueño de expropiar 30 mil hectáreas de tierras en diciembre de 1987 a favor del pueblo maskoy.

Esta primera expropiación a favor de los indígenas tuvo un impacto muy fuerte sobre la sociedad nacional y un impacto alentador y esperanzador sobre las etnias del Paraguay. Lo que parecía imposible se hizo posible. A partir de esa expropiación el pueblo maskoy fue ocupando su territorio y estableciendo cinco comunidades de acuerdo a sus criterios étnicos internos. Ese territorio captó la venida no solo de los maskoy que estaban en Puerto Casado sino también de otros grupos que estaban esparcidos en algunas estancias de la zona. El líder que encabezó el proceso de expropiación René Ramírez fue el designado a leer el discurso ante el Papa, en una reunión que tuvo con los indígenas del Paraguay en el Chaco (Misión Santa Teresita) en mayo de 1988.

En el nuevo territorio las diferentes comunidades maskoy organizaron su nueva vida basándose sobre una economía mixta: pequeñas chacras familiares con cría de animales domésticos, combinadas con cacería y pesca; además siguieron las changas ocasionales en la fábrica o en los obrajes o

1. El ENM es un organismo dependiente de la Conferencia Episcopal Paraguaya y se fundó en el año 1972 a raíz de los cuestionamientos del documento de Barbados. El ENM luchó con mucha valentía a favor de los derechos de los pueblos indígenas, y su equipo jurídico y antropólogos tuvo un rol relevante en la elaboración de la Ley 904/81 y del Capítulo V de la Constitución Nacional, titulado «De los pueblos indígenas». Hace unos años el ENM se transformó en CONAPI (Coordinación Nacional de Pastoral Indígena).

en las estancias. Ese territorio, quedó como un enclave dentro de una propiedad de Carlos Casado que contaba en ese año con más de 500 mil hectáreas. En el año 2000 Carlos Casado S.A. vendió a la empresa coreana Victoria S.A. unas 400 mil hectáreas y los indígenas fueron los únicos en quedar como propietarios de sus tierras, mientras que los pobladores mestizos de Puerto Casado, tras el cierre de la fábrica, quedaron sin trabajo, sin dinero y sin tierra.

Otros maskoy después de la Guerra del Chaco se acercaron a las colonias menonitas del Chaco Central estableciendo numerosas comunidades, económica, educativa y culturalmente dependientes de las colonias menonitas de Loma Plata, Filadelfia y Neuland. La diferencia entre los pueblos maskoy que ocupan la tierra expropiada (conocida como Riacho Mosquito) y los otros, está en el hecho de que los primeros intentan un camino de autodeterminación y autogestión en un territorio tradicional propio, mientras que los otros se encuentran en un ambiente extraño culturalmente y por lo tanto deben creativamente elaborar otras estrategias de sobrevivencia. En todos estos procesos complejos y muy diferentes entre una etnia y otra y dentro de la misma etnia, entre un grupo y otro, el Estado central está ausente y los Gobiernos locales, implementados después del golpe de Estado de 1989 buscan presencia y protagonismos en algunos pueblos indígenas, especialmente allá donde puedan tener un rédito político. A mi manera de ver, la presencia de los partidos políticos especialmente el partido de mayoría, ha inducido varios efectos dentro de las comunidades: a) ha generado un clientelismo político partidario con una dependencia económica ante de las elecciones locales y nacionales, b) se han comprado cédulas de identidad, o sea se han comprado votos, c) han dividido las comunidades, d) ha favorecido el pasivismo y la espera de la soluciones desde afuera de la comunidad, e) ha debilitado el tejido social de las comunidades. A raíz de todo esto han surgido en algunas comunidades y en algunas etnias reacciones a la disgregación provocadas por los partidos políticos.

En lo político se vislumbran dos líneas de pensamientos y de acción: aquellos que piensan llegar al poder local o nacional a través de los partidos políticos (que es el único canal legal existente) y otros que piensan crear o fortalecer movimientos políticos indígenas que capten consensos generales y que busquen la manera de acceder al poder mediante nuevos caminos todavía para explorarse y a establecerse. En la última década han florecido iniciativas tendientes a fortalecer el liderazgo indígena. Se han

celebrado congresos de las comunidades de cada etnia, se han hecho encuentro de líderes de diferentes etnias de una región o de una zona; se han establecidos asociaciones de indígenas sobre la base étnica o interétnica. Hasta se han hecho reuniones de líderes de los tres países del Gran Chaco Sudamericano, Paraguay, Bolivia, Argentina.

SOCIEDADES INDÍGENAS EN EL CONTEXTO NACIONAL MAYOR

En los últimos 70 años, muchos indígenas del Paraguay y no sólo los chaqueños, se han desplazado de su territorio hacia ciudades o centro de trabajo constituyendo comunidades de trabajadores marginales. De este modo la comunidad indígena entra en un proceso de interrelación con un sistema más grande; y fácilmente los intereses del sistema más grande invaden los intereses de los sistemas más pequeños que quedan así subordinados a ellos. Aparentemente, como ya hemos visto, los maká a pesar de su inserción activa en la sociedad nacional, se han adaptado a la nueva situación, pero recreando continuamente su autonomía. En muchos otros casos chaqueños hemos comprobado que las comunidades desplazadas o los grupos provisorios en las estancias, a pesar de acceder a un sistema extraño como es el sistema de «changa» han evitado por una parte la disgregación étnica y por la otra no han perdido su libertad de autodeterminarse; por ejemplo conservan los sistemas de distribución de los bienes, los sistemas de curación chamánica, los sistemas educativos propios, los sistemas de liderazgo, etc. No existen o por lo menos no conocemos investigaciones sobre las comunidades que se mueven y que dependen de las actividades económicas menonitas que ha generado una fuerte influencia, mediante la ASCIM en el sector laboral, educativo formal, social, religioso y en la capacitación profesional de miles de indígenas.

Nuestra percepción es que en la nueva situación también estos grupos indígenas, a pesar de haber accedido a una economía individual, familiar, con una independencia económica de sus miembros debido a su diversidad y a su flexibilidad, mantienen una organización y una identidad propia, por supuesto diferente de lo que era ante de la venida de los menonitas en el

Paraguay o de lo que era hace 20 años. Pero el hecho de que esas comunidades estén asentadas en una tierra propia le otorga una etnicidad capaz de generar su autonomía pese a que su sistema económico esté insertado en un sistema económico mayor.

Se puede utilizar probablemente el modelo de «formación social» propuesto por Godelier; él concibe esta formación social como un todo integral, compuesto de las relaciones sociales y económicas dentro y entre los distintos sectores. Este concepto podría ayudar a esclarecer las relaciones dentro de las sociedades indígenas (por ejemplo los lengua norte, los nivacle, los guarayos y todos los que están en el área menonita) y esclarecer la posición de los indígenas dentro del sistema regional.

Habría que analizar, en este sentido, el impacto de los grandes proyectos que el Estado Paraguayo tiene sobre el Chaco. A ser: la ruta bioceánica, la hidrovía del río Paraguay, la explotación de gas y petróleo, las obras del río Pilcomayo, el acueducto Puerto Casado o Chaco Central, el avance de la frontera brasilera en el Alto Paraguay, el puente sobre el río Paraguay entre Colonia Carmelo Peralta y Porto Murtinho (Mato Grosso, Brasil). Todos estos proyectos que el Estado está ejecutando o ejecutará en el escenario chaqueño darán al Chaco un nuevo rostro comercial, económico y vial, donde los indígenas, que son una fracción poblacional muy importante, están como espectadores, esperando que sucedan las cosas, para adaptarse sin ninguna preparación previa a las nuevas situaciones que les tocará vivir. Una vez más el Estado actúa unilateralmente sin dialogar con los pueblos autóctonos.

Nos parece que la experiencia maká de autodeterminación y autogestión no significa configurar un separatismo de la comunidad política del Estado; se podría incluso utilizar el término de autonomía como sinónimo de autodeterminación y autogobierno; donde autonomía significa autoregularse, darse reglas, autodeterminarse, autogobernarse, etc. Sin embargo al hablar de autonomías étnicas los Estados entran en una situación de incertidumbre y de temor ya que piensan que están amenazados los principios de la soberanía y de la intervención; pero los mismos Estados no aplican el mismo criterio con respecto a la autonomía, por ejemplo, de las empresas transnacionales: *«un pueblo que carece de autodeterminación, carece precisamente de derecho de existir como tal; se manifiesta solo como una colectividad lingüística o cultural desarticulada y sujeta a imposiciones de toda índole. El derecho a la existencia de un pueblo como sujeto colectivo, como entidad de derecho colectivo, es imposible sin algún nivel de autodeterminación*

política»¹. Sin embargo se debe recordar que las autonomías deben conducir a nuevas formas de convivencia humana entre diferentes sistemas culturales y no deben desembocar en aislamientos o separatismo. La relación Estado paraguayo e indígenas, después de la guerra del Chaco y hasta nuestros días ha dado la impresión de que a los pueblos nativos se les trató como actores sin palabras, a pesar de que los indígenas se han hechos sentir y escuchar y ver en repetidas manifestaciones públicas; desde la primera gran marcha indígena de los chaqueños (especialmente del pueblo enxet) hacia Asunción en el año 1999, hasta la ocupación de una plaza céntrica de Asunción por más de 400 indígenas en octubre de 2005, los diferentes pueblos indígenas reclaman la aplicación del artículo 64 de la Constitución Nacional que obliga al Estado a dar tierra gratuita a los pueblos indígenas para su sobre vivencia étnica. Notamos entre el Estado y los pueblos indígenas una completa disonancia y asimetría en lo que se refiere a las relaciones recíprocas, manifestando el Estado actitudes incongruentes, de superioridad etnocéntrica y de escasez de diálogo con los pueblo indígenas; y demostrando atribuirse sólo a si mismo la decisión de lo que es conveniente para los pueblos indígenas. Hay una fractura en el discurso y una incapacidad de diálogo.

El concepto de etnodesarrollo ha sido ampliado por R. Stavenhagen, que lo ha entendido como derecho al control de la tierra, a los recursos, a la organización social lingüística y cultural; esto supone emprender nuevos procesos de construcción nacional aceptando la capacidad integradora de los pueblos étnicos dentro de un mismo Estado. Sin embargo es justamente la capacidad integradora de esos pueblos que genera desconfianzas en los Estados ya que las lealtades étnicas pueden superar la fidelidad a las estructuras del Estado. Allá donde la represión cultural y las políticas desarrollistas han sido mas acentuadas, se notó paradójicamente un «*endurecimiento entre la minorías étnicas y los Estados que pretendían reprimirlas*»².

Para la reconstrucción de los pueblos indígenas se proponen fortalecer algunos puntos, como por ejemplo: a) tierra y territorio comunal, b) trabajos comunitarios, c) poder comunitario, o sea poder de la asamblea, d) rituales comunitarios o fiestas para fortalecer lazos sociales y rediseñar la identidad,

1. Miguel A. Bartolomé & Alicia M. Barabas (coords.) (1997), *Autonomía étnicas y Estados nacionales*, México: Consejo Nacional para la Cultura y las Artes & Instituto Nacional de Antropología e Historia, 1998, 470 p., Simposio de junio 1997.

2. *Ibidem*.

e) derecho consuetudinario indígena, f) lengua indígena, h) educación indígena entendida como recreación de la vida y de la naturaleza, i) religiosidad indígena, o sea la manera de concebir, entenderse y relacionarse con el creador y dador de la vida y de los bienes, j) cosmovisión indígena que incluye aquellos conocimientos, experiencias y creencias que explican y justifican los aspectos de la vida, k) identidad indígena que permite establecer frontera de diversidad y a la vez alimentarse y ser alimentados por las diversidades existentes.

CONCLUSIÓN

En todos los países de América Latina la relación entre los Estados y las minorías étnicas es compleja y difícil. Estas aporías no son coyunturales o dependientes de gestiones públicas más o menos eficientes; más bien son un fenómeno estructural que se relaciona íntimamente con la naturaleza de los aparatos estatales. De facto, la inserción de las minorías en el seno de la formación estatal resulta conflictiva porque tradicionalmente los Estados se han comportado como formas altamente coercitivas de organizaciones socio-estructural que tienden a inhibir cualquier tipo de unidad diferenciada dentro de su ámbito de control.

Según D. Maybury-Lewis, las agrupaciones étnicas son percibidas como intermediarias entre el individuo y el Estado, ya que generan adscripciones quizás más totalizadoras que la filiación estatal. Por esto los Estados advierten en ellas un severo riesgo para su hegemonía, la que es tradicionalmente asumida como parte integral de una definición política unitaria. La pretensión hegemónica de que unidades sociales de distinta naturaleza cultural, puedan articularse exclusivamente en función de las decisiones de un grupo rector, mantiene e incrementa los niveles de tensión entre dichas unidades, dando lugar a posibles serios conflictos sociales. Además de las relaciones asimétricas entre indígenas y aparatos estatales se le ha pretendido negar históricamente, el derecho a la existencia cultural alterna.

Tradicionalmente los marxistas dogmáticos y los desarrollistas han coincidido en confundir diferencia con desigualdad, suponiendo que borrar

la diferencia, se suponía superar la desigualdad, dentro de la tradicional lógica histórica de un mundo único en formación. Meta a la que se llegaría por lo míticos caminos del progreso y del desarrollo conducentes a una evolución universal, percibida y entendida como una consecuencia del crecimiento económico ilimitado. La historia, y especialmente la reciente, nos demuestra cómo las lealtades étnicas se resisten a ser subsumidas dentro de estas supuestas dinámicas evolutivas homogeneizantes. Es que perder los rostros étnicos significa no solo renunciar a nosotros mismos –a lo que la cultura ha construido de nosotros mismos–, sino también renunciar a la experiencia histórica de la humanidad que implicó la milenaria construcción de cada una de las culturas.

Sabemos que existe un fuerte componente de la sociedad que minimiza estas diferencias para llegar paulatinamente a la destrucción cultural de los pueblos indígenas mediante la enseñanza formal. Es una tendencia que siempre acompañó la política de los Estados en América Latina y en otros continentes. Los Estados quisieran impartir la misma educación a todos los ciudadanos mediante un sistema rígido y uniforme. Sin embargo hoy sabemos por la teoría y por la praxis histórica que esto no es posible.

Desde los comienzos del contacto histórico interétnico, el problema de la escuela ocupó un lugar eminente en las intenciones y praxis de los colonizadores. Estos sentían la necesidad de «civilizar» a los indios, de enseñarles la «moral, las buenas costumbres, la religión, los códigos de relacionamiento social y de relacionamiento con la naturaleza». Así que desde siempre existieron estructuras simples para enseñar; podemos tranquilamente llamar a estos procesos como procesos de enseñanza unidireccional: los indios por un lado tenían que aprender cosas que nunca experimentaron ni escucharon y por la otra parte el cuerpo docente/educador que se sentía poseedor de la verdad. Dicho modelo de fricción educativa indios-blancos ha funcionado por varios siglos hasta hace pocas décadas.

Las primeras escuelas formales en nuestro país surgen por iniciativa de las misiones religiosas. Omitimos aquí el experimento de las reducciones jesuíticas, interrumpidas bruscamente en el siglo XVIII. Recién a fines del siglo XIX surgen iniciativas educativas hacia los indígenas por parte de las iglesias; debemos mencionar la misión anglicana establecidas con los indios lengua a fines del Siglo XVIII en el Chaco, la misión salesiana con sus primeras incursiones entre los chamacoco y los maskoy sobre el río Paraguay

a comienzo del siglo XX, la misión de los oblatos de María Inmaculada procedentes de Bolivia en 1925 entre los nivaclé, los menonitas en 1927 (Lomas Plata), en 1930 (Filadelfia) y 1947 (Neuland).

Las misiones han implementado en el siglo XX las primeras escuelas entre los indígenas del Paraguay. «*En general en los comienzos –como apunta M. Fritz– los misioneros llegaron con la idea implícita de que los indígenas carecían de cultura; y si tenían algo lo debían a otros. Por lo tanto, había que levantar el nivel cultural, lo que fue visto como su labor principal*»¹. La escuela era vista como un excelente instrumento para elevar el nivel de vida de los niños/as y de toda la sociedad indígena.

Observamos en el Paraguay un amplio abanico de posturas con respecto a las escuelas indígenas. Queremos focalizar la discusión sobre la escuela «homogeneizante».

El concepto subyacente a esta expresión radica en varias consideraciones: a) Todos los ciudadanos de un Estado, en nuestro caso el Paraguay, regido por una Constitución y por las leyes, pertenecen a ese Estado. Es necesario mantener la unidad del Estado mediante una educación formal igual para todos. De esta manera se va forjando una identidad nacional, una base de conocimientos, conductas, códigos éticos y sociales comunes que facilitan la convivencia mutua. Además los ciudadanos forjados en estas escuelas permiten diferenciarse de los ciudadanos de otros Estados; b) Los indígenas son ciudadanos como los demás; han nacido en el Paraguay, deben saber cómo comportarse, deben civilizarse, conocer nuestras leyes y costumbres, deben conocer la historia, la higiene, las comidas de los demás ciudadanos. Los indígenas son ignorantes, atrasados, analfabetos. Necesitan ser transformados en ciudadanos. Deben aprender a trabajar y deben abandonar su estilo de vida de cazadores y recolectores ya obsoleto e improductivo en el moderno mundo en que vivimos. Deben civilizarse y cristianizarse; c) La escuela es un instrumento privilegiado de civilización y homogeneización cultural. El producto final debe ser un indígena con ideas y conductas parecidas a los demás niños y niñas paraguayos.

El modelo de la escuela homogeneizante ha sido implementado desde los tiempos de la Conquista y se ha extendido en formas diferentes, con pequeñas modificaciones y maquillaje hasta los tiempos modernos. El cuestionamiento

1. Miguel Fritz (1997), «*Nos han salvado*». *Misión: ¿Destrucción o salvación?*, Quito: Abya-Yala, 1997, 404 p.

a este tipo de escuela empezó en la segunda mitad del siglo XX especialmente por impulso de antropólogos y misioneros más iluminados. Podemos marcar dos acontecimientos que cambiaron el rumbo de las actividades con los indígenas:

El cambio teológico producido por el Concilio Vaticano II (1962-65) especialmente con los documentos sobre la Libertad Religiosa y la Relación de la Iglesia con el Mundo Contemporáneo y por lo tanto con sus culturas. Y además con el Documento de Asunción (1973).

El cambio antropológico producido por la Declaración de Barbados (1972) que marca el certificado de defunción de una antropología desvinculada de la marcha histórica de los pueblos indígenas para empezar la etapa de la revaloración cultural y del empeño político por la defensa de los derechos colectivos (educación propia, territorio, valores religiosos autónomos, organización local, etc.). Se consagran en ese tiempo dos principios fundamentales: la autodeterminación y la autogestión de los pueblos indígenas. Fueron principios muy fecundos que orientaron el destino de los mismos pueblos y seguirán siendo inagotable de iniciativas, legislaciones, teorías y praxis.

Nos preguntamos en qué medida los conceptos que están a la base de la escuela homogeneizante están difundidos en el Paraguay. A pesar de que no existen estadísticas al respecto, podemos razonablemente asumir en base a contactos personales, datos periodísticos, congresos, simposios, asambleas, etc. que la mayoría de la población paraguaya, especialmente de los estratos menos educados, comulga con los presupuestos y los prejuicios contra los indígenas, presupuestos que conducen directamente a desear una escuela homogeneizante para ellos. Entre la clase política el panorama no es muy diferente, hecha unas pocas salvedades.

Los intelectuales, artistas y académicos son los más atentos a la problemática indígena especialmente a partir de la década del 80 cuando se promulgó la Ley 904/81. Surgieron entonces varias iniciativas sostenidas por los intelectuales más iluminados.

Entre los funcionarios públicos del Estado, en cambio, permanecen serias dificultades para comprender en su cabalidad la diversidad de los pueblos indígenas y la necesidad de aplicar las leyes correspondientes. En el MEC se nota esfuerzo y preocupación para llegar al meollo del problema educativo indígena; existen funcionarios bien preparados, con conocimientos teóricos y prácticos, así como se percibe solapadamente en algunos

funcionarios/as el deseo de no cambiar modelo de escuela y de soñar con una escuela homogeneizante.

El Ministerio de Educación y Cultura (MEC), especialmente a partir de la Ley 904/81-Estatuto de las Comunidades Indígenas (1981) y de la Constitución Nacional (1992), sintió la necesidad de brindar más atención a las propuestas indígenas en los campos pedagógicos, financieros y organizativos. Antes de esta ley 904/81 las iniciativas educativas pasaban casi todas por las misiones religiosas o las ONG, pero en los últimos años han crecido en el MEC la inquietud y la preocupación por las escuelas indígenas, entendidas como escuelas específicas y aptas para las comunidades indígenas. Antes se consideraba la escuela indígena como etapa en espera de transformarla gradualmente en una escuela igual a las otras. Ahora por convicción propia o convicción inducida por el creciente interés mundial hacia las culturas indígenas, por los documentos nacionales e internacionales, el MEC siente la preocupación de reflexionar, de analizar experiencias válidas, de procesarlas y de proponerlas. Estamos ahora en una etapa difícil, bastante oscura y llena de obstáculos que pueden venir indistintamente de los estamentos internos del MEC, de los políticos, de los indígenas o de las diferentes ideologías de las organizaciones involucradas con los pueblos indígenas. El camino está diseminado de dificultades, incomprensiones, celos, y ocultamientos de intenciones e interés reales.



CHAPITRE V
LES GUERRES DANS LA LITTÉRATURE



Écrire – ou ne pas écrire – la guerre

Fonder une littérature nationale

CARLA FERNANDES



In traçant une généalogie depuis l'Antiquité, et les duels épiques de *Illiade*, jusqu'aux blogs où actuellement les soldats américains basés en Irak publient leurs récits, on peut considérer que l'écriture de guerre, quels que soient ses supports et ses modalités, existe depuis toujours et existera tant qu'il y aura des guerres. Perdues spatialement et temporellement au milieu de cette vaste généalogie guerrière et textuelle s'inscrivent les deux guerres paraguayennes, celle de la Triple Alliance (1865-1870) et la guerre du Chaco (1932-1935).

Phénomène transnational par excellence, chacune d'entre elles a engendré un regain de nationalisme. Et la revendication nationale ainsi que la consolidation de la patrie sont au nombre des fonctions attribuées, au moins théoriquement, à la littérature paraguayenne à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles. C'est sans doute la raison pour laquelle, elles correspondent à des étapes charnières dans le discours sur la construction d'une littérature dite « nationale ». Écrire (ou ne pas écrire ces guerres), selon des modalités qui relèvent des formes et des procédés littéraires attestés, équivaut à tenter de fonder, suivant le processus d'une construction discursive, une littérature nationale paraguayenne.

Pour essayer de démontrer cette hypothèse, j'analyserai certains des discours critiques qui construisent et déconstruisent progressivement les différentes étapes de cette histoire littéraire tout en les confrontant aux représentations esthétiques qui émanent des textes fictionnels (quelques romans, ou contes, un recueil de poèmes et des poèmes épars).

LA GUERRE DE LA TRIPLE ALLIANCE : DE L'ÉPOPÉE AU ROMAN

La guerre de la Triple Alliance a été écrite, au moment où elle se déroulait, dans les journaux de guerre tels que *Cabichuí*, *El Semanario*, *el Cacique Lambaré*, *El Centinela*, *La Estrella*¹; par un poète et chroniqueur tel que Natalacio Talavera (mort le 11 octobre 1867 au campement de Paso Pucú), qui a laissé des poèmes patriotiques et des chroniques de guerre, publiées en 1958 sous le titre de *La guerra del Paraguay*²; et également par des étrangers qui ont été témoins de cette guerre. De l'avis de Rubén Bareiro Saguier, relayé par Hugo Rodríguez Alcalá, cette guerre de la Triple Alliance, trente ans après, a été le principal moteur de l'activité intellectuelle et littéraire de la génération de 1900³. Il s'agit sans doute d'un des chapitres les plus complexes de l'histoire littéraire paraguayenne. À signaler qu'à partir de cette guerre de la Triple Alliance, qui a aussi été qualifiée d'Épopée ou de Grande Épopée dans les discours nationalistes, le modèle de récit qui s'offre aux écrivains est précisément celui de l'épopée.

1. Efraím Cardozo (1985), *Apuntes de historia cultural del Paraguay*, Asunción : Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, Col. Biblioteca de Estudios Paraguayos, 1985, vol. XI, p. 282-283.

2. Ibidem, p. 283. Efraím Cardozo cite également plusieurs œuvres que des étrangers, résidant au Paraguay pendant cette guerre, ont écrit à la suite de celle-ci. Cf. p. 287.

3. « ... *La experiencia generacional inmediata es, indudablemente, la circunstancia del Colegio Nacional, que los nuclea [...] y la del Instituto Paraguayo, que – ambos – sirvieron de factores conglutinantes, aunque en el fondo estuvo muy presente el elemento catastrófico de la guerra, no ya demasiado reciente en el tiempo, pero aún muy candente en el espíritu de esos hombres, hasta el punto de constituir la experiencia real [...] Fue esta la que motivó el quehacer generacional, esto es, la elección del problema de la generación, que fue la necesidad imperativa de la afirmación de la nacionalidad, la recreación de la conciencia colectiva ante el peligro reciente de desintegración representado por la guerra ... En consecuencia postularon un nacionalismo que se resolvió estéticamente en fórmulas románticas, dando origen así al guía como prototipo ideal: el héroe...* ». Rubén Bareiro Saguier, cité par Hugo Rodríguez Alcalá (1999), *Historia de la literatura paraguaya*, Asunción : El Lector, 1999, p. 193.

Raúl Amaral, qui est sans doute l'historien de la littérature qui a le plus travaillé sur cette époque, réunit des textes, dans la dernière partie de son anthologie sur *El Romanticismo paraguayo*⁴, de 1867, 1887, 1890, 1901, concomitants ou immédiatement postérieurs à la guerre de la Triple Alliance. Tous témoignent d'un trait fondamental de la littérature paraguayenne : l'interdépendance entre histoire et littérature, qui semble-t-il, naît à ce moment-là et se poursuit jusqu'à nos jours, serais-je tentée d'ajouter.

Le premier texte est anonyme et porte un titre extrêmement révélateur : « La epopeya paraguaya. La literatura nacional » (extrait de *El Centinela*, Asunción, 12 octobre 1867). La forme épique constitue, une écriture particulière de la guerre et des valeurs qui lui sont attachées depuis les œuvres (et les conflits) de l'Antiquité. Je m'arrêterai sur l'extrait de « La literatura en el Paraguay » de José Segundo Decoud (lu le 22 octobre 1887), et considéré comme une « base théorique pour la littérature paraguayenne » et donc comme un texte fondateur et programmatique :

Tengo demasiada fe en nuestros propios destinos para dudar del porvenir floreciente de nuestra literatura. Ella al nacer participará no sólo de la lozanía de la juventud, sino del brillo, de la elocuencia, de la fecundidad y de la ardiente imaginación tan características en regiones florecidas por un clima benigno y suave, donde nacen naturalmente los poetas como las flores en sus fértiles y hermosas campiñas. La epopeya de nuestra guerra pasada servirá de argumento inagotable a los más arrogantes cantos épicos para glorificar los episodios y acciones heroicas de los valientes guerreros que vencieron o sucumbieron en la lucha, del propio modo como Homero inmortalizó en la *Ilíada* las hazañas de los griegos en la guerra de Troya o a semejanza de aquellos inspirados poemas de Virgilio, El Tasso, Camöens, Ercilla y otros menos ilustres².

D'après l'auteur, les valeurs épiques attribuées au conflit constituent un socle sur lequel peut se construire la littérature paraguayenne. On remarque aussi la filiation établie entre la guerre de la Triple Alliance et d'autres luttes

1. Raúl Amaral (1985), *El Romanticismo paraguayo, 1860-1910 : Antología*, Asunción : Alcándara, 1985, 200 p.

2. José Segundo Decoud (1887), « La literatura en el Paraguay », in : Raúl Amaral, *op. cit.*, 1985, p. 152-161.

historiques et /ou mythiques, à force d'idéalisation, qui sont à la base de l'histoire mythifiée d'un peuple, à l'exemple de l'héritage de la culture gréco-latine. À la fin du fragment cité, José S. Decoud fait une rapide allusion à ce qui peut être considéré *a posteriori* comme une explication essentialiste de la prédominance de la poésie par rapport à la prose dans le contexte paraguayen. Il semblerait donc qu'il y ait une origine (historique) commune à deux idées reçues, toujours en vigueur, sur la littérature paraguayenne : l'affirmation qui consiste à dire que la production poétique est plus abondante que celle de la prose et l'interdépendance entre l'histoire et la littérature. Toutes deux découleraient de l'exaltation du genre épique considéré comme le plus apte à consigner les expériences du conflit, et donc à écrire la guerre, et à donner naissance à la future littérature nationale paraguayenne. L'épopée fonderait simultanément les bases de la littérature et de l'histoire nationale, dès lors mythifiées.

Au Paraguay, la génération de 1900 reproduit ce schéma, qui a eu cours ailleurs aussi, pendant longtemps et qui tendait à penser l'activité de mise en récit en fonction des caractéristiques théoriques de l'épopée et de sa « valeur morale, historique et nationale »¹. Au début du XX^e siècle, cette guerre de la Triple Alliance va être préférée à des thèmes plus ancrés dans le présent et dans la réalité paraguayenne du moment. Hugo Rodríguez Alcalá affirme : « *a comienzos del siglo la narrativa paraguaya se inicia con dos corrientes o tendencias dispares : la nacionalista, romántica e idealizadora, con Goycochea; y la crítica y de denuncia social con Rafael Barrett* »². La première tendance est suivie par Teresa Lamas de Rodríguez Alcalá (1887-1975), Juan Natalicio González, Concepción Leyes de Cháves, Ana Iris Cháves de Ferreiro. Tous ont des récits dans lesquels il est question de la guerre de la Triple Alliance et de ses protagonistes.

Dans les dernières décennies du XX^e siècle, dans le sillage du nouveau roman historique latino-américain, en plein essor, et surtout étudié en tant que production de la post-modernité, à partir des années 1980, cette guerre est toujours présente dans la littérature paraguayenne actuelle. La problématique là n'est pas tant celle de l'écriture de la guerre que celle de la dialectique histoire littérature. Même si ce sont les figures consacrées de

1. Jean Molino & Raphaël Lafahail-Molino (2003), *Homo fabulator : Théorie et analyse du récit*, Montréal : Leméac & Arles : Actes Sud, 2003, p. 10.

2. Rodríguez Alcalá, *op. cit.*, 1999, p. 204

cette guerre, ses icônes qui sont déconstruites et reconstruites, et les statues de ses héros qui sont déboulonnées. L'écrivain, en empruntant parfois, les méthodes de recherche de l'historien, en se fondant sur son matériel et la façon dont il peut se construire, réécrit l'histoire que l'historien a, dans un premier temps, mythifiée. C'est le cas des œuvres de Guido Rodríguez Alcalá, Renée Ferrer, Maybell Lebrón ou encore du dernier roman (collectif) de Roa Bastos. Les récits de *Los conjurados del Quilombo del Gran Chaco*¹ écrits par Augusto Roa Bastos, Alejandro Maciel, Omar Prego et Eric Nepomuceno sont présentés comme « *un tétra livre de guerre en temps de paix libérale* ». L'ouvrage réunit des récits et des visions d'écrivains originaires des différents pays qui ont participé à la guerre de la Triple Alliance et qui font aujourd'hui partie du MERCOSUR. De son côté, Maybell Lebrón² restitue à la populaire héroïne, Pancha Garmendia, la place que lui ont refusée les historiens occupés à faire l'apologie du maréchal López, et de ce fait l'histoire officielle. À la façon d'une historienne, la romancière inclut les sources documentaires sur lesquelles se fonde son récit fictionnel. À la fin du livre on trouve une section intitulée « Jugements sur Pancha Garmendia » et une bibliographie comprenant seize ouvrages, parmi lesquels des essais et des romans historiques comme *Caballero* et *Caballero Rey* de Guido Rodríguez Alcalá. Tout ce matériel renvoie aux étapes antérieures à l'élaboration littéraire et cherchent sans doute à établir sa légitimité. Dans *Vagos sin tierra*³ de la romancière et historienne Renée Ferrer, les guerres de la Triple Alliance, puis celle du Chaco apparaissent par le biais des hallucinations dont souffre l'un des personnages féminins, autrement dit, elles sont médiatisées par l'irrationnel et l'imaginaire tous deux omniprésents dans le roman historique.

Ce passé, réécrit par la prose actuelle, contient lui aussi une mémoire de cette guerre, bien souvent éclatée, contradictoire et polémique, car révélant ainsi son autre réalité. Force est de constater que le traitement de la guerre de la Triple Alliance est un des traits récurrents de la littérature paraguayenne passée et actuelle. À travers elle, les écrivains expriment sans doute et tout à la fois : leur méfiance à l'égard de l'historiographie officielle,

1. Augusto Roa Bastos, Alejandro Maciel, Omar Prego & Eric Nepomuceno (2001), *Los Conjurados del Quilombo del Gran Chaco*, Buenos Aires : Alfaguara, 2001, 249 p.

2. Maybell Lebrón (2000), *Pancha*, Asunción : Arandurã, 3^e ed., 2000, 175+23 p.

3. Renée Ferrer (1999), *Vagos sin tierra*, Asunción : Expolibro & RP Ediciones, 1999, 257 p.

une quête identitaire, un questionnement sur le présent et le futur à partir du passé¹.

Augusto Roa Bastos, à travers qui le public international accède à la représentation littéraire de l'histoire paraguayenne, par événements ou personnages historiques interposés (Gaspar Rodríguez de Francia, Francisco Solano López, Pancha Garmendia, Elisa Lynch, la guerre du Chaco) trouve le moyen d'établir des filiations entre les deux conflits (dans *Hijo de hombre*) mais aussi entre la guerre de la Triple Alliance et la dictature de Francia (dans *Yo el Supremo*) et entre cette guerre et la dictature de Stroessner (dans *El fiscal*). Ces assimilations réinventent aussi une généalogie guerrière dont les réalités violentes et destructrices sont écrites par le biais du roman dit engagé (dans les années 1960) ou historique, le roman de la dictature et le roman politique. À l'exception de cette œuvre, on constate que les discours et les textes sur la guerre de la Triple Alliance sont bien plus abondants que ceux sur la guerre du Chaco.

LA GUERRE DU CHACO : LES ORIENTATIONS DE LA CRITIQUE
ET UN IMAGINAIRE FRAGMENTÉ

Les discours sur la guerre du Chaco renvoient, eux aussi, à l'idée de fondation et de début d'une tradition littéraire. La critique canonique, majoritairement composée d'écrivains tels que Josefina Plá, Francisco Pérez Maricevich, Roa Bastos... insiste sur le fait que la production littéraire fondée sur la guerre du Chaco est quantitativement peu significative, Pourquoi ce « blanc », alors que l'on sait que l'inverse s'est produit en Bolivie ? Rubén Bareiro Saguier ébauche une réponse en deux volets, dans le prologue du recueil de poèmes de Renée Ferrer, *Desde el cañadón de la memoria* : le Paraguay sort victorieux de cette guerre ; la tradition des récits imaginaires

1. Autant de caractéristiques mises en valeur par Fernando Ainsa (1997) dans « Invención literaria y "reconstrucción" histórica en la nueva narrativa latinoamericana », in : Karl Kohut (ed.), *La Invención del pasado : La Novela histórica en el marco de la posmodernidad*, Frankfurt am Main : Vervuet & Madrid : Iberoamericana, 1997, p. 111-121.

n'est pas suffisamment ancrée au Paraguay pour qu'elle devienne une modalité d'écriture de cette guerre¹. Pour cet auteur, le début de la littérature moderne, contemporaine paraguayenne commence néanmoins à ce moment-là².

Plus catégorique, Augusto Roa Bastos affirme : « *La narrativa paraguaya, digna de este nombre, comienza al final de la década del 30 con tres novelas surgidas de la guerra del Chaco, magra producción si se considera el ciclo de la narrativa boliviana que el mismo acontecimiento produjo. A estas tres novelas iniciales habría que sumar, en la década del 40 los primeros textos narrativos de Gabriel Casaccia a quien puede considerarse con justicia el fundador de la incipiente novelística paraguaya* »³. Roa⁴ ne cite pas les trois romans, mais il s'agit sans doute des deux récits d'Arnaldo Valdovinos : *Bajo las botas de una bestia rubia* (1934) et *Cruces de quebracho* (1935), ainsi que du roman de José Santiago Villarejo⁵, *Ocho hombres* (1934).

En réalité, que fait Roa Bastos ? Il efface d'un revers de main toutes les œuvres en prose écrites jusqu'alors, mais suivant la tendance nationaliste et romantique, traitant du passé et plus particulièrement, de la guerre de la Triple Alliance. Déconstruire et nuancer son discours, revient à dire que : le roman, à la fin des années 1930, se fait l'écho de la tendance critique et dénonciatrice de la réalité présente, tendance éclipsée par le courant historiciste, qui tendait à privilégier les thématiques du passé – et la guerre de la Triple Alliance – par rapport à celles du présent.

1. « *El tema de la guerra del Chaco ha sido escasa y débilmente tratado en la literatura paraguaya de creación. Los estudiosos atribuyen esta carencia al factor compensatorio de la victoria del ejército-pueblo paraguayo [...]. La otra característica propia a nuestra cultura – con razón también evocada es la falta de tradición en lo que concierne la dimensión imaginaria. Y por el contrario, la inflación textual en el dominio de la historiografía, crónicas y memorias, fenómeno que también se constata a propósito de la contienda chaqueña* ». Rubén Bareiro Saguier (1984), in : Renée Ferrer, *Desde el cañadón de la memoria*, Asunción : Amigos del Arte, 1984, ss. ind. de pages.

2. Rubén Bareiro Saguier (1967), « Situación de la literatura paraguaya contemporánea », in : *Cahiers des Amériques latines*, Paris : Institut des hautes études de l'Amérique latine, n° 1, 1967, p. 32-45.

3. Augusto Roa Bastos (1983), « Una literatura sin pasado : La Narrativa paraguaya en el contexto de la narrativa hispanoamericana actual », in : *Quimera*, Madrid, febrero de 1983, n° 28, p. 56.

4. Cette thématique apparaît de façon récurrente dans ses essais à partir de l'année 1944 (et de la publication de son texte « Acotaciones sobre nuestra novelística », *El País*, Asunción, sábado 8 de enero de 1944, p. 3-5) et elle s'amplifie en 1989 lorsque le journal *Última hora* publie à Asunción une polémique entre Roa, exilé à Toulouse, et Carlos Villagra Marsal, à propos de « la tradición narrativa en el Paraguay ».

5. En 1934, José Santiago Villarejo publie aussi un recueil de contes sur la guerre (Hooh lo Saiyoby) réédité en 1999 sous le titre *Cuentos de la Guerra y la Paz*.

Les représentations littéraires de la guerre du Chaco font apparaître les paradoxes de ces discours, qui construisent une nouvelle étape de l'histoire littéraire. Ainsi, si l'on suit la logique de Roa, et si la guerre du Chaco marque le moment de la naissance du roman paraguayen, cultivé selon la logique de la critique sociale, il est curieux que la production romanesque soit si faible à ce moment-là, alors que la guerre et l'après-guerre du Chaco impliquent de nombreux problèmes sociopolitiques. Par ailleurs, les rares productions contemporaines du conflit, énumérées à la suite de la citation de Roa, sont écrites en prose comme en vers. Ainsi, dans une généalogie des textes paraguayens sur la guerre du Chaco [incomplète ici], il faudrait mentionner qu'Arnaldo Valdovinos est aussi l'auteur d'un très long poème, écrit en 1935, et intitulé « El mutilado del agro ». Les vers du début et de la fin sont révélateurs de la dimension sociale de l'ensemble : « ¡ Quien duda que te hará falta esa pierna/cuyo pedazo trunco, hoy oscila como péndulo roto/entre tus dos muletas ! »¹. La bonne volonté et la force simple du soldat paysan offrent un contraste saisissant avec l'inhumanité d'un conflit, qui lui est étranger et dont il reviendra physiquement mutilé.

Lorsque l'écriture de la guerre n'est pas immédiate, elle est médiatisée par la mémoire individuelle ou la mémoire collective : le texte se fait alors hommage et c'est par les mots que le territoire du Chaco, les vivants, les blessés et les morts sont honorés. Cet aspect est aussi mis en valeur par Augusto Roa Bastos, dans le poème « Canto al mutilado del Chaco », publié dans *El País* d'Asunción le jeudi 28 septembre 1944, à la veille du Jour de Boquerón et du Mutilé. C'est donc une composition de circonstance, longue de 118 vers et dont on retient davantage le ton ampoulé et patriotique que les accents lyriques, présents mais plus diffus. La figure littéraire du mutilé renvoie au survivant qui symbolise les valeurs d'un peuple.

Le récemment disparu Elvio Romero (1926-19 mai 2004) inclut un poème intitulé « Chaco » dans son recueil *El sol bajo las raíces*² (1952-1955). La nouveauté par rapport aux autres poèmes cités réside dans le fait qu'Elvio Romero s'adresse en une longue apostrophe au désert lui-même. Ce désert est humanisé par la grâce de la poésie. Le poète espère voir surgir de ses entrailles l'énergie et la force vitale capables de mettre fin à la barbarie de

1. Cité par Teresa Mendez-Faith (1994), *Breve antología de la literatura paraguaya*, Asunción : El Lector, 2^e ed., 1996, p. 294-296.

2. Elvio Romero, *Poesías completas*, t. I, Asunción, RP Ediciones, Alcándara, 1990, p. 216-218.

la guerre et de laisser le champ libre à l'expression de la fertilité de la terre, dont ce désert est une métonymie.

En 1960, paraît *Hijo de hombre*, roman de Roa Bastos dont les quatre derniers chapitres sur un total de neuf (dix si l'on prend en considération la version amplifiée de l'œuvre qui paraît en 1982) évoquent le début, le déroulement puis les conséquences de la guerre du Chaco. À signaler que dans ces chapitres on identifie des traits récurrents des récits de guerre tels que : la forme du journal intime et d'une chronologie répétitive du quotidien ; la focalisation interne qui permet de montrer la guerre vue par un individu, en l'occurrence Miguel Vera. À signaler cependant que, la perspective dans le roman de Roa alterne entre l'individuel et le collectif, comme s'il cherchait à représenter cette guerre dans sa globalité et à travers un héros collectif, contrepoids du personnage narrateur intellectuel.

Il faut également souligner que la représentation esthétique de la guerre du Chaco qu'il fixe dans ces pages ressemble dans ses traits essentiels à celle offerte par Renée Ferrer, dans le recueil de poèmes écrit cinquante ans après le conflit du Chaco : *Desde el cañadón de la memoria* (1982). Il s'est aussi agi d'une « guerre de la soif », qualifiée de « mort blanche » dans le roman de Roa. Ce drame de la soif transforme les transporteurs d'eau en authentiques héros qui risquent leur vie pour ravitailler les soldats. C'est sur cet aspect, davantage que sur les faits d'armes quasi inexistantes, que Roa fonde la dimension épique de certaines de ses pages. Dans le recueil de Renée Ferrer, on identifie parfaitement les caractéristiques historiques de cette guerre que la mémoire individuelle et collective n'a cessé de perpétuer depuis cinquante ans. Il s'agit d'un recueil de circonstance qui n'en constitue pas moins la seule œuvre poétique organique témoignant de la mémoire de ce conflit. Le recueil est construit de façon à montrer que toutes les guerres se ressemblent avant de se focaliser sur les traits caractéristiques de la guerre du Chaco, l'expression de la souffrance, la dialectique vie/mort et le manque d'horizon de l'après guerre pour les anciens combattants, qui deviennent le symbole de la victimisation de l'homme par l'homme.

En 1990, Renée Ferrer écrit le conte, « El vigía » et le publie en 1993 dans son recueil *Por el ojo de la cerradura*. C'est un récit de facture fantastique sur la guerre du Chaco, qui est dédié à Elvio Romero. Orchestrés à partir de représentations médiatisées par la mémoire, les textes sont autant d'échos les uns des autres. Les éléments caractéristiques de l'écriture de guerre passent d'un auteur à un autre, d'un texte à un autre en des processus

trans-textuels à travers lesquels les représentations littéraires deviennent elles-mêmes source de mémoire et fonds commun.

À l'heure des conclusions, et malgré les lacunes de mon corpus, force est de constater que les deux guerres ont eu un impact sur l'évolution de l'histoire littéraire nationale : la première, celle de la Triple Alliance, sera révélatrice de la faillite du modèle littéraire de l'épopée. Du moins, pour ce qui est de la littérature paraguayenne écrite en castillan. En effet, Carlos Martínez Gamba a reçu récemment le Prix National de Littérature pour un long poème épique, *Crónicas rimadas de las batallas de la Guerra Grande*, écrit en guaraní¹, et portant précisément sur la perception collective de la guerre de la Triple Alliance. La seconde, celle du Chaco, sera prise en compte comme événement historique à la suite duquel apparaîtra, d'après la critique canonique, le roman paraguayen qui se confond avec la génération de 1940, celle de Gabriel Casaccia et de Roa Bastos, fervent partisan de cette généalogie littéraire fondatrice. Rappelons que dans la tradition occidentale, la poétique du roman est issue de celle de l'épopée. Aucune des deux guerres, et encore moins la seconde n'a engendré ce « *livre fondateur d'un peuple* »² que certains appelaient de leurs vœux. Et c'est autour de cette absence, plus criante au moment des guerres qui disent leur nom, que se construisent bien des discours sur, ce qu'est ou devrait être, l'histoire de la littérature paraguayenne. De la réception critique de ces discours dépend, en grande partie, l'analyse des représentations que l'écriture de ces deux guerres continuer d'engendrer.



1. Cf. Le travail de Delicia Villagra Batoux sur cette œuvre, dans ce même volume.

2. Fernando Ainsa attribue cette expression à Ezequiel Martínez Estrada. Cf. Ainsa, *op. cit.*, 1997, p. 112.

À propos de l'œuvre
de Carlos Martínez Gamba
*Ñorairõ ñemombe'u Gérra Guasúrõ guare,
guarani ñe'e pu joapype*

(Chroniques rimées des batailles de la Grande Guerre
en guaraní)

DELICIA VILLAGRA-BATOUX



Le 29 décembre 2003, le Palais de López, à Asunción del Paraguay, rassemble, le temps d'une émouvante cérémonie, les plus hautes autorités de l'État et de la Culture afin de célébrer un événement majeur : la remise du prix national de littérature – la distinction la plus haute, décernée tous les deux ans par le Sénat, pour une œuvre littéraire paraguayenne – à Carlos Martínez Gamba, auteur de *Ñorairõ ñemombe'u Gérra Guasúrõ guare, guarani ñe'e pu joapype*. Pour la première fois, une œuvre écrite entièrement en guaraní est reconnue pour sa dimension éthico-esthétique et est officiellement répertoriée comme une pièce maîtresse des Belles lettres paraguayennes. En nous référant à elle en cette occasion nous souhaitons aborder deux points : la pertinence de la littérature comme support complémentaire des sciences historiques et la transcendance de l'usage de la langue maternelle des Paraguayens dans la narration.

1. Traduction de Guy Batoux.

UNE HISTOIRE, DEUX VERSANTS

Il n'est pas habituel de considérer la littérature, quand bien même fût-elle historique, comme une source véridique des faits advenus dans le passé. Elle requiert, pour être admise comme telle, une base qui respecte des règles déterminées comme, entre autres, de reposer sur des éléments documentés et ordonnés chronologiquement. Néanmoins, rien ne peut être plus enrichissant que la mobilisation de tous les domaines du savoir lorsqu'il s'agit de s'aventurer dans les trames du vécu d'un peuple, comme le veut le sujet qui nous réunit aujourd'hui. De ce point de vue, l'œuvre que nous nous proposons d'analyser est des plus opportunes, tant pour son fond que pour sa forme. En effet, signifié et signifiant nous rapprochent du savoir collectif des Paraguayens qui, par leur ancestrale pratique de la narration orale, nous font revivre par la parole leurs histoires, sauvegardées dans le réceptacle de la mémoire, génération après génération. Les événements survenus, tels qu'ils furent vécus collectivement par les individus, relatés en guaraní, langue du quotidien et de l'intimité des protagonistes, acquièrent de la sorte des dimensions inattendues. Symbolisme, énergie et sentiments s'entremêlent dans le récit, façonnant les profils des personnages connus et inconnus, individuels et collectifs, révélant les facettes insoupçonnées des faits ou déjouant les contradictions. C'est la perception des Paraguayens ordinaires, marqués au plus profond de leur être par la Grande Guerre, qu'il nous est donné d'écouter au long des 878 pages de cette œuvre monumentale.

UN POÈME ÉPIQUE

La guerre de 70, qui renferme, plus que toute autre période de notre passé, les années héroïques décisives de notre histoire en tant que nation, constitue l'armature de l'ouvrage. Dès son titre : *Ñorairõ ñemombe'u Gérra Guasurõ guare, guarani ñe'e pu joapype* (*Chroniques rimées des batailles de la Grande Guerre en guaraní*), l'épopée qu'il contient et le souffle de sa narration se font déjà sentir. La traduction de *Ñorairõ ñemombe'u* par Chroniques

nous situe en face de la transition de l'oraliture, ce qui est destiné à la narration – des mythes à caractère historique, en ce cas –, à la littérature, c'est-à-dire à l'histoire écrite. Et la chronique s'avère imprégnée, au cours de cette transition, de toute la palette qui ressuscite la somptuosité du discours dans la tradition narrative guaraní. L'auteur de cette œuvre est, avant tout, un narrateur-compileur, le porte-parole d'une création collective. Il synthétise dans les paroles qu'il recueille les plus profonds idéaux éthiques et esthétiques d'un peuple, par l'évocation des faits les plus importants de sa réalité historique et sociale. Le narrateur se fond dans ses protagonistes. Son discours individuel, ñe'e, se mue en discours collectif, ayvu, dans un jeu dialectique qui nous drapé dans l'épopée et met en vibration nos fibres les plus intimes : « *Ñaima pytu pahápe/Ñamano, ñamanomba* » (En l'ultime nuit nous sommes/Nous mourons, nous mourons tous !), (p. 650, 4, v. 3 y 4)¹. « *Toñekytina ko'ape/Avay ñorairõngue/Arombyasymi peeme/Ñamanombarõ guare* » (Ici même je veux terminer/La bataille d'Avay/Mon crève-cœur ainsi je vous dévoile/À l'approche de cette mort qui sera la nôtre), (p. 604, 4, v. 1, 2, 3, 4).

Dans le dessein d'affermir les piles du pont par lequel ce que la mémoire a conservé transite à la rencontre de l'histoire, Carlos Martínez Gamba utilise divers procédés, parmi lesquels l'insertion. Il en use de deux sortes : la première consiste à se référer à des données documentées comme dans l'exemple suivant : « *Kuatrosiéntoh kuarentaséih/Oipapa dõ Efraín/I "Crónicas..." tomodóhpe/Ha upépe pehechami* ». (Quatre cent quarante-six/Nous rapporte don Efraim/Dans ses "Chroniques", deuxième tome/À elles recourez donc), (p. 126, 4, v. 1, 2, 3, 4). D'autres données sont également utilisées, fournies par Crisóstomo Centurión et Juan E. O'Leary, historiens reconnus, l'un comme l'autre, des XIX^e et XX^e siècles respectivement. Ces insertions placent la relation dans une perspective historique, puisqu'elle peut ainsi être vérifiée et démontrée. Par contre, la seconde sorte d'inversion remplit un rôle totalement opposé : « *Ferrocarril, che guataha/Paraguari, che vy'a ha/Paraguari, che perdisiõ/galopapu, che diversiõ* » (Chemin de fer, par là-bas je vais/Paraguari, par là-bas je me repais/ Paraguari, ma perte/Son de la Galopa, ma diversion), (p. 96, 6, v. 1, 2, 3, 4). « *Kirikiri, che róga ári/*

1. Le premier nombre, à la suite de celui de la page, indique la strophe ; les suivants, les vers. La version en espagnol appartient à l'auteur de ce travail, la version française appartient au même auteur et à son traducteur et elles n'ont d'autre objet que de faciliter la compréhension des morceaux choisis.

Karakara, takuru ári » (Kirikiri – un oiseau –, sur ma maison/Karakara – un oiseau –, sur la butte), (p. 97, 3, v. 1, 2). Ce type de passage n'a d'autre but que d'aérer une narration chargée d'une grande tension lors des descriptions des batailles sanglantes et il permet de nous re-localiser dans un temps intemporel, pour tenter d'alléger le choc des images perçues.

Les répétitions – autre spécificité des épopées – abondantes dans l'ouvrage, prétendent elles aussi à un effet comparable à celui des insertions de cette seconde sorte, avec toutefois des touches additionnelles, celle de mettre fin au récit et celle de nous ramener au côté du narrateur. Nous les trouvons presque toujours à la fin de chaque description de bataille. Elles s'expriment de diverses façons, le contenu reste pourtant le même : « *Estero Bellaco guarégui/Ko'a peve aroguahé/Ha amoimba'yrōkena/Pemoimbami pee* » (Ce qui advint à Estero Bellaco/Jusque là je le dis/Et tout ce que je ne conte/Je vous en prie complétez-le), (p. 271, 3, v. 1, 2, 3, 4) ; « *Kóichaite peve mante/Che amombe'ukuaa/Veintikuarto jasyro'yrō/Ñorairō Tujutigua* » (Seulement ainsi alors/Suis-je à même de vous conter/Du vingt-quatre mai/La bataille de Tuyutí) et « *Oiméro ombojoapyséva/Chupe che renda aheja* » (Quiconque souhaite compléter/Ici même ma place est à lui), (p. 314, 4, v. 1, 2, 3, 4 y 5, v. 1, 2).

Il en appelle, plus avant, aux poètes populaires d'hier et d'aujourd'hui : « *Toñemoi che ykére/Campamento apohare/Ha ñe'emoheñoihára/Ko'ágagua ha kuehe* » (Qu'ils soient présents à mon côté/Les auteurs du Campamento/ Et les pères du discours/Ceux d'aujourd'hui et ceux d'hier), (p. 753, 2, v. 1, 2, 3, 4). Il remémore dans le même chant les poètes Natalicio Talavera, Narciso R. Colman, Emiliano R. Fernández et Darío Gómez Serrato, poètes des XIX^e et XX^e siècles qui ont évoqué cette guerre, dont les voix retentissent elles aussi dans cette œuvre.

Pour construire son poème épique, Carlos Martínez Gamba recourt à bon escient à un autre moyen, le choix de certaines structures linguistiques propres à la langue comme l'usage du nous inclusif qui s'oppose, en guaraní, au nous exclusif et possède une marque grammaticale. Ce n'est pas un hasard. Pas plus que ne l'est la rareté des morphèmes rétrospectifs, bien qu'il s'agisse d'un récit historique. Même dans ses références à des faits du passé, le narrateur fait appel à des actualisateurs temporels et parvient de la sorte à transmettre l'instantanéité. Sa stratégie discursive l'inscrit dans le devenir des événements et instaure une relation dialogale entre ses lecteurs-auditeurs et lui-même : « *Peguahe kakua, mitã/Pehendu, pekiriri/Riachuélo*

yñorairō/Peína amombe'usemi » (Accourez tous, adultes, enfants/Écoutez, gardez le silence/La bataille de Riachuelo/Ici je veux vous conter), (p. 13, 1, v. 1, 2, 3, 4) ; « *Pehendúke mitã nguéra/Tuja ha kuñatai* » (Écoutez, enfants, écoutez/Anciens, demoiselles, écoutez), (p. 14, 2, v. 1, 2) ; « *Mitãrusu peguaheke/Che reindy, che sy guaigui* » (Approchez jeunes gens/Mes sœurs, ma vieille mère), (p. 15, 1, v. 1, 2).

UN NARRATEUR HABITÉ PAR LA CULTURE GUARANÍ

Originaire de Villarrica (Guaira), terroir fécond de l'oralité guaraní, Carlos Martínez Gamba naquit en 1939. Il a toujours écrit dans sa langue maternelle et il ne se réfère exclusivement qu'à des faits et des personnages de sa terre profonde dans sa thématique. Ses poésies et ses récits remémorent les fortunes, aventures et mésaventures des êtres qui peuplent l'imagerie populaire, des héros légendaires, des créatures mythologiques. Ils font aussi référence à la vie quotidienne des gens du commun, des femmes, des hommes, des enfants comme il le fait dans *Psychãichi*, nom de son personnage qui pérennise magistralement la figure de l'enfant paysan paraguayen qui, armé de son arandu ka'aty (savoir empirique, connaissance de la nature), ne se laisse intimider par aucun des maux qui envahissent son existence et menacent son identité.

Il a consacré douze ans à la composition des *Chroniques rimées des batailles de la Grande Guerre en guaraní* dans lesquelles les pas de notre histoire résonnent au rythme du *Campamento Cerro León*, composition musicale épique que, curieusement, l'on interprétait encore il y a peu au Paraguay pour ouvrir et clore les actes officiels, les réunions festives et les bals populaires. Carlos Martínez Gamba réside actuellement à Puerto Rico (province de Misiones, Argentine) et cumule à son labeur d'écrivain sa participation au Programme d'Éducation Bilingue récemment mis en place dans les provinces argentines guaranophones.

16 000 vers, répartis en quatrains numérotés, regroupés par thèmes décrivent minutieusement les batailles de la Guerre de 70, depuis Riachuelo jusqu'à Cerro Corá.

La prédominance des octosyllabes, occasionnellement décasyllabes, hendécasyllabes ou autres, métrique du romancero ibérique traditionnel, qui s'est concrétisée au Paraguay dans les *Compuestos*¹, impartit à la litanie la sonorité majestueuse des chansons de geste. Comme le souligne pertinemment l'auteur, cette *Ñorairõ purahéi* (guerre chantée en vers), (p. 854, 2, v. 4) relate chronologiquement et harmonieusement la tragédie qu'il a bien fallu au peuple paraguayen supporter au long de cette guerre atroce.

La prééminence du style narratif épique dans l'œuvre n'exclut pas pour autant la présence de tableaux d'un grand lyrisme dans lesquels règnent la fraîcheur des descriptions et les couleurs vives de l'entour. Des scènes contrastées de douleur ou de liesse, de désolation ou d'espoir inscrites dans une nature qui parle ou se tait, qui s'éveille ou repose, dynamisent ou endorment, selon les cas, les états d'âme ou les événements. Le soleil et le vent, la terre et l'eau, les plantes et les animaux s'entremêlent à l'action pour présager victoires ou défaites. Nous pénétrons de la sorte dans un espace-temps unique qui accueille et fait vibrer le devenir dans sa plénitude comme si, dans sa fulgurance il recueillait quelques bribes de nous-mêmes : « *Tembe'y asu kotyvo/Ka'aguy ojejopy/Ne'ira hesakamba/Tatatinante otyky* » (Du côté de la rive gauche/Un bois touffu se voit/L'aube à peine débute/Des perles de brume tombent déjà), (p. 26, 4, v. 1, 2, 3, 4) ; « *Akatúvavo katu/Oiva guive hory/Hoko'i ogueroayvu/Kuarahy apyse rendy* » (Sur la droite entre-temps/ Tout tourne à la joie/En hennissant Hoko'i célèbre/Le soleil dont le feu pointe), (p. 26, 5, v. 1, 2, 3, 4) ; « *Karagwataty agui'yime/Ynambu oikyty irave/Ñupa'u syi ñandy'ãme/Pykasumimi ipyahe* » (Entre les lointains caraguata/S'agitent les perdrix/Et dans l'ombre des champs/Les ramiers lancent leurs pleurs), (p. 90, 6, v. 1, 2, 3, 4).

1. Composition musicale en forme de récit chanté, basée sur des histoires, véridiques le plus souvent, qui bouleversèrent la communauté, fréquemment d'auteurs anonymes. In Luis Szarán (1997), *Diccionario de la música en el Paraguay*, Asunción : SGS, 1997, p. 149.

PERSONNAGES ET PROFILS

Suivant une caractéristique des œuvres de ce genre, les personnages individuels et collectifs s'entrecroisent sans cesse, acquérant de l'importance en fonction des événements. Relevons, cependant, la place de personnage esthétique central que le peuple paraguayen occupe dans cette œuvre. C'est le collectif, peuplé d'êtres anonymes, femmes et hommes, enfants et vieillards, qui met en branle la roue des événements et assume avec stoïcisme et dignité la tragédie dévolue à son peuple : « *Guarini apykuéri ouva/Kuña ipy'aguasuvéva/Tembi'úpe oñakãity/Siénto sinkuénta mba'éva* » (Derrière les guerriers arrivent déjà/Les plus courageuses des femmes/De vivres elles pourvoient/Quelque cent cinquante d'entre elles) (p. 248, 4, v. 1, 2, 3, 4). « *Ramona Martínez héra/Mitãkuña pyahuete/Kinse ro'y ombotymava/Kyse puku ojerure* » (Ramona Martínez, c'est son nom,/Une fille à la fleur de l'âge/Quinze ans tout juste accomplis/Et c'est une épée qu'elle réclame déjà), (p. 677, 5, v. 1, 2, 3, 4). Le sacrifice des enfants lors des batailles de Piribebuy et Acosta Ñu est relaté en vers bouleversants. La mobilisation des écoliers sous l'autorité du maître Fermín López au nom de la résistance suprême est contée dans la première : « *Maéhtro Fermin Lópe ykére/Mokõi mitã vatallo* » (Au côté du maître Fermín López/Deux bataillons d'enfants), (p. 698, 1, v. 1, 2). Après l'incendie de l'hôpital du peuple, couronnement de l'action du comte d'Orléans lors de la bataille de Piribebuy, le pilonnage des enfants se poursuit : « *Heko tujápe, Orléans, konde/Tuguy ohpital mba'emyendy/Hembiaporéva Pirivevúipe/Akosta Ñúrema ojatapy* » (D'Orléans, le comte, à son habitude/À l'hôpital de campagne met le feu/Et tel qu'il le fit à Piribebuy/Son tir fauche à Acosta Ñu) ; « *Heta ikuavóva ha ndaikatuíva/Oñemomyi kóicha omano .../Ha Jukyrynte hase, haseva/Mitã ruguyre ojahe'o* » (Blessés et mutilés en nombre/Immobilisés périrent ainsi/Et le Yukyry pleure/Sang d'enfants sont ses larmes) (p. 738, 1 y 2, v. 1, 2, 3, 4). Pour exalter la bravoure collective, Carlos Martínez Gamba utilise cet autre recours : un prélude accompagne le plus souvent l'imminent, ce qui devra être magnifié par le chant. Il est présenté, en cas de liesse, en scènes brillantes : « *Ha mbarakapu rory/Ko árape toñeatõi/Arpa toñesãpoi/Tove ipúva tokorói* » (Que le son de la guitare/Aujourd'hui soit allègre/Qu'étincellent les cordes de la harpe/Et que chantent tous les instruments) (p. 421, 5, v. 1, 2, 3, 4). Il en est d'autres, à l'image de celui qui se réfère à Vicente Alcaraz, première

victime répertoriée à Riachuelo, chant qui invite, au contraire, à un respectueux hommage : « *Ha ! Purahéijara kuéra/Mba'éicha tamora'e/Ko kuimba'e mboyvatévo/Pemuendypa che ñe'e* » (Ah ! Maîtres des chants/Il est de mon ambition suprême/Que pour glorifier cet homme/Vous m'accordiez un discours étincelant) (p. 22, 1, v. 1, 2, 3, 4).

Nombre d'autres allusions ou situations donnent une description du peuple et des personnages du commun. Mais ce n'est pas tant leur présence qui accorde au personnage collectif le rôle de protagoniste. C'est la façon dont le peuple paraguayen constitue l'épine dorsale de l'ouvrage qui nous permet de discerner son profil éthico-esthétique. Gravé tel qu'il est, avec ses habitudes, ses croyances et ses imaginations, il pleure et il jouit, il tombe et il se relève, il vit et il rêve jusque dans les moments les plus tragiques. Un exemple : Nous trouvons ce chant en pleine bataille de Piribebuy : « *Dóse agohto koe'e ára/oguahembáma avei/Kyre'yime ñane vándá/Ko'e ju omo-maitei* » (Le 12 août point/Déjà le jour nous atteint/Et par un allegro notre fanfare/honore le jour) ; « ... *Ñane vándá Palomita/Ha che lucero Aguai'y* » (... Et notre fanfare, la Palomita/Et mon étoile Aguai'y) (p. 696, 3, v. 1, 2, 3, 4 y 4, v. 2, 3). Il s'agit de l'exécution de deux œuvres musicales très célèbres à l'époque, La Palomita et Mon étoile Aguai'y. C'est encore lui, ce peuple à la volonté de fer, à l'héroïsme sans limites, qui maintient sa fidélité à la défense de la cause nationale. À juste titre Gerónimo Barreto Facheta dit à propos de Carlos Martínez Gamba, dans l'épilogue de son livre : « *C'est l'effort collectif que nous rencontrons ici, les chants de ses batailles* » (p. 867).

Parmi les personnages individuels, les héros prévalent et le maréchal López et le général José Eduvigis Díaz se distinguent parmi eux. Il est intéressant de constater que le maréchal apparaît dans l'ouvrage avec ses lumières et ses ombres. Mentionnant une erreur de stratégie qu'il commit, l'auteur dit : « *Tuichaitépa ojejavy/Upéramo Marihkal* » (Quels errements considérables/Commit là le maréchal) (p. 239, 3, v. 1, 2). La mention de sa divergence avec le général Díaz est tout aussi éloquente. Avant Curupa'yty il est dit : « *Heta oñoñe'ejoapi/Kurupa'yty mo'ãre/Ha José Díaz he'íva/Ojejapo'ta ipahápe* » (De nombreuses discussions il y eut/Sur la défense de Curupa'yty/ Et l'opinion de José Díaz/Finalement fut approuvée) (p. 384, 4, v. 1, 2, 3, 4). Mais ces quelques ombres ne défraîchissent nullement les nuances de la figure du héros de la patrie qui assume, au côté de son peuple jusqu'à la mort, la fidélité à la défense de sa souveraineté : « *Tetã ñamboaje haguére/Ha hesehápe ñamano* » (Pour l'amour de notre patrie/En son honneur nous

mourons) (p. 822, 4, v. 5, 6) ; « *Ha Sérro Kora syváre/Jehai mba'e ruguy/Che kysepuku namé'eiri/Che retã aroñembo'y* » (Et la cime de Cerro Corá/De mon sang reste empreinte/Mon épée, ne la remets/Car ma patrie je défends) (p. 857, 5, v. 1, 2, 3, 4).

UNE LANGUE VALORISÉE

On pense fréquemment que les langues de tradition orale plutôt qu'écrite, comme c'est le cas du guaraní, ne sont aptes qu'à rendre les genres «mineurs» du répertoire populaire. Carlos Martínez Gamba démontre le contraire. La langue orale peut être valorisée, particulièrement si l'on fait appel à elle pour exprimer les événements majeurs. La langue qui palpite par la recréation constante de l'oralité est la plus appropriée pour narrer les épisodes qui bouleversèrent une communauté entière. Étant langue maternelle, c'est elle qui enfante les émotions, les souvenirs et les espoirs de ses locuteurs et qui exprime, plus profondément, sans filtres, les échos de ce qu'ils ont intériorisé. L'auteur lui-même explique avec la plus grande clarté pourquoi il écrit en guaraní. En premier lieu parce qu'il s'agit de sa langue maternelle : « *Guaraníme amombe'úta/Aipokuaaháicha che* » (En guaraní je m'en vais conter/Comme je sais le faire) (p. 233, 5, v. 3, 4) ; « *Ha upe ñe'e aiporúta/Jaipokuaavéva ñande* » (Et de cette langue j'userai/Celle-ci que nous usons le plus) (p. 754, 3, v. 1, 2). En deuxième lieu, l'auteur poursuit cette mission, non moins importante : Ressusciter et perpétuer notre Campamento chanté en guaraní, notre Iliade inachevée, pour que nous n'oublions pas qui nous sommes. Gerónimo Barreto Facheta, déjà cité (p. 6), commente à ce sujet : « *Campamento mbojoapyha ... tetãgua yvype, tetãgua rembiasakue* » (C'est la prolongation du Campamento ... sur la terre des Paraguayens, c'est tout ce que les nôtres ont enduré) (p. 869). Nous ajouterions pour notre part : « *Tetãgua ñe'eme* » (Dans la langue des nôtres).

Le peuple paraguayen se remémore la guerre de la Triple Alliance comme une sanglante guerre d'agression. Il salue l'héroïsme de ses aïeux et continue de chanter – à la manière de ses ancêtres amérindiens – la tragédie, pour empêcher de la sorte de nous transformer en un peuple sans

mémoire. De nombreux faits relatés coïncident avec les événements historiques et contribuent à les doter de nouveaux éclairages par la révélation, surtout, de leurs impacts sur la mémoire. Cette œuvre testimoniale, qui vient enrichir notre patrimoine, nous parvient en un moment on ne peut plus opportun. Réfléchir sur notre passé est une nécessité. Cela doit clarifier nos esprits et aviver nos efforts pour affronter les défis actuels et être capables d'occuper le futur, aux côtés de nos voisins. La langue guaraní, magistralement travaillée par Carlos Martínez Gamba, surgit des fourneaux de nos grands-parents pour donner du souffle à une narration écrite. Elle nous invite également à cheminer avec elle sur les traces de notre histoire.



Lecturas y re-lecturas de la « Madama del Paraguay »

Un recorrido bibliográfico

MARIA GABRIELLA DIONISI



Desde el final de la guerra de la Triple Alianza hasta hoy en día, periodistas, cuentistas y novelistas paraguayos y extranjeros¹ se han esmerado en llenar sus páginas con las variopintas historias «verídicas»² de la vida de Elisa Lynch, escudriñando, a su vez, los acontecimientos más insignificantes hasta convertir a esta mujer en uno de los enigmas/mitos de la historia patria. A veces, eje de las narraciones y motor de acciones abominables o nobles, otras simple figurante del caótico fresco de una sociedad en camino hacia su destrucción, difuminada a la sombra poderosa de su compañero Francisco Solano López, su experiencia vital se ha revelado reiteradamente funcional respecto a la demostración o cuestionamiento de una previa tesis ideológica o política de los

1. Ver al final del artículo Anexo bibliográfico.

2. La mayoría de los autores se ha preocupado de subrayar a principio o finales de sus obras la supuesta veracidad de las narraciones. En el caso del libro de Alyn Brodsky de 1975 y de Nigel Cawthorne de 2003, dicha posición está expresada en los mismos subtítulos donde se afirma que el libro es a true account, o the true story.

autores¹. De ahí que, al leer estos textos surja la evidente dificultad de discernir la verdad de la mentira, lo imaginado de lo relatado².

No cabe duda de que Elisa se ha mostrado desde el primer momento como el perfecto prototipo del personaje que, alejándose de la realidad histórica concreta, podía tener cabida en cualquier novela para satisfacer la curiosidad o el (mal)gusto³ de un público de masa ávido de héroes al borde del abismo, contradictorios para lo bueno y para lo malo. Ella se nos presenta hermosa, joven, pero con un triste pasado de caídas y amores perdidos, sola en una nación extranjera y hostil, en equilibrio constante entre lo lícito y lo ilícito pero capaz de marcar una época de cambios políticos, sociales y culturales en un país, hasta aquel momento, impermeable a todo lo que estaba ocurriendo a su alrededor.

Es evidente que, acuciado por estos datos, cada autor ha profundizado uno u otro aspecto según la propia fantasía creativa, dando vida a una imagen multifacética, difícil de determinar, de la Evita paraguaya. Basta hojear los títulos de algunas de estas biografías/historias más o menos noveladas para darse cuenta de que, en sus manos, *Elisa Lynch*, vivió en una *Land of women*, fue una *Woman on horseback*, después una *Amazona*, para luego convertirse en *Dama*, *Regent*, *Irish Adventuress*, *Mujer de mundo* y de *guerra*, y finalmente en una *Courtesan* que *became the most powerful woman en Paraguay* o más bien en una *Empress* que, tras haber destruido el *Latin America's wealthiest country*, ha llegado a ser su *national heroine*.

Por lo tanto, al analizar la producción narrativa basada en la figura de Elisa, se descubre que los temas de debate son múltiples y todos de gran interés. Pero se necesitaría mucha tinta para llevar a cabo un examen minucioso, por ejemplo, de las diferencias o analogías existentes en la descripción o en la misma cronología de hechos similares relatados en dichos

1. El libro de Henri Pitaud *Madama Lynch*, publicado en 1958 y que se propone con un prólogo de Juan O'Leary, es el ejemplo más evidente del uso de todos los medios para sustentar una ideología política. Obra declarada, «útil para las Fuerzas Armadas del Paraguay; por orden general N° 50, del 20 de abril de 1960, suscrita por el Comandante en Jefe, General del Ejército Don Alfredo Stroessner», se colocó en su momento como soporte «literario» a los trámites que se estaban realizando para la revaluación de Elisa y el traslado de su cuerpo mortal a Asunción.

2. Y lo sabían muy bien los mismos escritores, como demuestran los varios prólogos y apéndices donde ellos definen de antemano sus obras que a veces se presentan como novelas, otras como biografías noveladas, o bien novelas históricas de viejo y nuevo cuño, pero en todo caso fruto de largas y meticulosas investigaciones.

3. Nos referimos sobre todo a las novelas presentadas en los últimos años que se detienen en describir escenas pseudo-eróticas.

libros, poner en tela de juicio las ideas expresadas por los autores o comparar las diferentes imágenes que de Madama Lavincha se han creado.

Sin embargo, dejando para otra ocasión tales análisis, en las páginas siguientes trataremos de hacer un rápido comentario sobre algunos indicios paratextuales, nimios en apariencia pero indispensables puntos de partida para emprender cualquier tipo de estudio sistemático sobre el argumento. De hecho, tales elementos son indicativos, en algunos casos, del propósito del autor de adaptar la obra a la situación política existente al momento de su publicación; en otros, de problemas de puro marketing, como puede notarse en la presencia, por ejemplo, de títulos impactantes, elegidos evidentemente por su intrínseco poder evocador, a fin de despertar el interés inmediato del potencial lector.

Los ejemplos más llamativos los encontramos al examinar las novelas de William Edmund Barrett (1900-1986) y de María Concepción Leyes de Cháves (1891-1985).

La obra que ha sufrido más cambios en el título es la de William Edmund Barrett, conocida como *Una Amazona*.

Cuando salió a la luz, contemporáneamente en Nueva York y en Londres en 1938¹, el autor pensó titularla *Woman on horseback, The biography of Francisco López and Eliza Lynch*. De tal manera, se introducían inmediatamente a los dos actores principales de la acción y, al mismo tiempo, con la expresión *Woman on horseback*, rica de un intrínseco y polivalente valor metafórico, se anticipaba el papel que Elisa iba a desempeñar en la narración. De hecho, es consabido que la figura de la «mujer a caballo» en el imaginario colectivo está estrechamente vinculada a la idea casi iconográfica² de mando, de alguien que ejercita poder sobre los demás, y que tal connotación se aplica incluso a la esfera sexual. En efecto, Barrett atribuye a Elisa cualidades físicas y amorias excepcionales junto con una capacidad decisional muy grande, al considerarla no sólo quien, después

1. En estos dos países anglosajones el argumento no era nuevo puesto que tres años antes, en 1935 había salido a la luz por la editorial Putnam de Londres y por la Little Brown and Company de Boston la novela de Katharina von Dombrowski, *Land of women: The Tale of a lost nation*, traducido del alemán por la misma autora, cuyo título era seguramente más enigmático. De hecho, éste hacía referencia en la parte inicial más que a los decires callejeros que habían transformado al Paraguay en el paraíso de Mahoma, donde a cada hombre le correspondían siete mujeres, a la situación del país después de la guerra, durante la cual la parte masculina de la sociedad se había reducido drásticamente dejando a la mujer el deber de reconstruir materialmente la nación.

2. Casi todos los jefes militares están representados en cuadros y estatuas a caballo.

de la primera noche de amor, ya «había domado»¹ a López, sino también «el genio detrás de su propia fuerza»², la impulsora de la guerra, la organizadora de una policía secreta, hasta llegar a ser «comandante en jefe de las mujeres»³ para luego, en el momento más dramático de la contienda, tomar el estandarte para salir al galope «sola [...] con los colores del Paraguay»⁴. La Doubleday & Company Inc. de Nueva York vuelve a editar el texto en 1952 pero con un título un poco diferente: *Woman on horseback, The story of Francisco López and Elisa Lynch*.

El libro, hasta aquel momento definido una *biografía* ahora se presenta como una *story*. Es evidente que no podemos considerar este cambio una mera casualidad, sino más bien el reconocimiento que lo relatado no es la fiel narración de la vida de personajes históricos (biografía), sino la libre interpretación de hechos con cierta base real (relato-cuento) y, por lo tanto, más propio de una mitografía.

Al ser traducida al castellano, la novela sigue otro camino. Salida a la luz en Buenos Aires⁵ en 1940 y reeditada otra vez en 1949, presenta una pequeña traición en el título que se transforma en *Una amazona. Biografía de Francisco Solano López y Elisa Lynch*.

Está claro que *amazona*, aunque resulte más agradable fonéticamente, no es la traducción literal de *woman on horseback*⁶ y que sólo desde el punto de vista de una parcial equivalencia connotativa encuentra justificación.

Excluyendo la posibilidad de que el término tenga alguna relación con la manera de montar a caballo (a la amazona), puesto que sería una evidente contradicción con la afirmación hecha por Barrett al decir que: «en una época en que las mujeres “bien” usaban trajes de montar discretos y montaban con silla de amazona, Elisa Lynch estaba a la vanguardia de aquellas que montaban a horcajadas»⁷, nos atrevemos a hipotizar una voluntad de suavizar la idea básica del autor e influir en su significado global. Con este tipo de traducción, se pasaba sin mucho escándalo de una imagen de fuerza y

1. William Edmund Barrett, *La Amazona*, Barcelona: Grijalbo, 1982, p. 57.

2. *Ibidem*, p. 191.

3. *Ídem*, p. 256-257.

4. *Ídem*, p. 302.

5. La mayoría de los libros en español sobre Elisa se han publicado en Buenos Aires. Las razones están relacionadas con la escasa actividad editorial en Paraguay. En el caso del libro de Henri Pitaud, el apoyo a la causa revisionista explica las varias ediciones paraguayas.

6. *Amazona* es la traducción de *Amazon* (mitológico) o del más literal *Horsewoman*.

7. William Edmund Barrett, *op. cit.*, p. 41. El subrayado es nuestro.

superioridad (incluso en la relación hombre-mujer) a una imagen casi mítica que satisfecería a los partidarios de uno y otro bando. Operación editorial bastante comprensible en un país que ya había visto tomar partido categórico con respecto a la rubia irlandesa en dos publicaciones anteriores, la de Héctor Florencio Varela en 1870¹ y la casi contemporánea *Elisa Lynch de Quatrefages* de Héctor Francisco Decoud, de 1939². Lo que se proponía ahora era proporcionar una visión más equilibrada de los dos amantes³.

De todas formas, el título debió haberle gustado al autor puesto que quedó prácticamente invariado en las ediciones de 1963 y 1967 realizadas por Ed. Selectas SRL, en las que ni siquiera está presente la transformación de *biografía* en *story*, por ser considerado el primero un género más apreciado en el mercado latinoamericano.

A pesar de que se sigue utilizando la traducción de Alejandro A. Rosa, algo diferente pasa en la edición barcelonesa de Grijalbo de 1982, que quita partes al título y al texto y da falsas informaciones. De hecho, el primero se reduce drásticamente en *La amazona*, para crear, mediante la sustitución del artículo *una* con el más específico *la*, cierto impacto inmediato en el lector, eliminando al mismo tiempo cualquier posible contextualización histórica.

Dicha reducción del ámbito temático, junto a la total eliminación de todo valor historiográfico al texto, hasta convertirlo casi en pura fabulación, probablemente esté a la raíz incluso de la decisión de borrar las cincuenta y nueve notas explicativas presentes en las ediciones anteriores, que

1. *Elisa Lynch*, del argentino Héctor Varela (1832-1896) es la primera supuesta biografía de la concubina de López y se publicó en 1870 obteniendo, según testimonio de los críticos del tiempo, una buena acogida en Buenos Aires, Rosario y Montevideo. En la intención del autor, esta obra habría debido estar formada por tres partes, y debía contestar a una pregunta fundamental: «¿cuál es el rol de Elisa Lynch, en la sangrienta y penosa guerra, en que su airada figura aparece envuelta sin cesar en esa noche de muerte que fatídica cruzó por espacio de cinco años, sobre la abatida frente de un pueblo mártir?» (Buenos Aires: Talleres gráficos argentinos, 1934, p. 20). En realidad ni se publicó la segunda y la tercera parte, ni tampoco logra ser el texto histórico-analítico que él se proponía realizar.

2. El libro del escritor paraguayo Héctor Francisco Decoud (1855-1934) *Elisa Lynch de Quatrefages* está basado en la narración de testigos y resulta permeado por un odio profundo hacia Elisa. De hecho, nació, como él mismo afirma en la *Dos palabras introductorias*, como protesta contra «un intento de elevarla por encima de los millares de muertos que dejó a su paso» temiendo que «tras la reivindicación de la libertina» pudiera suceder «el reclamo de las tres mil leguas de tierra, despojadas al Pueblo Paraguayo y el pedido de erección de un monumento».

3. Alejándose de la conflictiva interpretación rioplatense de las gestas más o menos heroicas de los participantes en la guerra, Barrett trató de no alistarse «entre los defensores ni entre los atacantes de Francisco S. López y Elisa Lynch» (William Edmund Barrett, *op. cit.*, p. 9).

justifican y aclaran las tesis expresadas en la novela, enriqueciéndola gracias a largas citas tomadas de la prensa del tiempo, testimonios históricos, y de la misma Lynch.

La operación de manipulación (o de falta de conocimientos del material propuesto) se revela también en la errónea explicación de la imagen de la portada, indicada como reproducción de un monumento «erigido a la memoria de Elisa Alicia Lynch, La residenta, en Asunción».

El error es palpable ya que la escultura, realizada por Francisco Javier Báez Rolón en 1980¹, no representa a Elisa, sino «a la heroica mujer del Paraguay que acompañó, pacientemente, al hombre en todos los infortunios de la guerra»², condenada «a vivir de las sobras de los soldados, comprar alimentos en el mercado negro [...] o ir al rebusque (a rebuscarse comida en el bosque)»³.

Nos resulta patente que, por obvias razones de estatus, dicha condición nunca afectó a Elisa y nadie hubiera podido, incluso bajo el más fuerte ímpetu revisionista, considerarla cabecilla de aquel ejército de almas doloridas.

El libro languidece durante muchos años hasta encontrar una nueva edición, por primera vez paraguaya, en 2003 a cargo de Servilibro. Reimpresión de la de 1949, en su llameante portada roja se lee *Una Amazona: La apasionante biografía de Madame Lynch y Solano López*.

Aceptada como definitiva la primera parte, por haberse convertido después de tantos años en sinónimo de Elisa, los cambios se realizan todos en el subtítulo. Al adjetivo *apasionante*, que satisface perfectamente las nuevas técnicas de venta para enfatizar la calidad del producto, se acompaña la inversión del orden de los protagonistas, poniendo en primer plano a Elisa, denominada según la más conocida versión paraguaya Madame Lynch. De tal manera, el texto queda englobado en un contexto propio y al mismo tiempo anticipa su verdadero contenido: «una visión histórico-novelada de la biografía de Mme. Alicia Elisa Lynch y, en menor medida, de Francisco Solano López»⁴.

1. Probablemente el escultor se inspiró en el cuadro de Delacroix «La libertad guiando al pueblo», de 1830.

2. Guido Rodríguez Alcalá (comp.) (1991), *Residentas, destinadas y traidoras*, Asunción: RP Criterio, 1991, p. 5.

3. *Ibidem*, p. 9.

4. William Edmund Barrett (2003), *Una Amazona: La Apasionante biografía de Madame Lynch y Solano López*, Asunción: Servilibro, 2003, Post scriptum p. v.

La segunda novela que ha sufrido cambios y cortes bastantes arbitrarios es la de María Concepción Leyes de Cháves, *Madame Lynch. Evocación*, publicada en Buenos Aires en 1957. Al elegir el título, la escritora prefirió aclarar inmediatamente el tema de la narración, explicando de quién iba a hablar y desde qué enfoque. De tal manera, ella informa al lector y le transmite una primera emoción, le involucra en una sugestión, en un sueño. De hecho, con el término *evocación*, tan íntimamente ligado con el recuerdo, con la memoria, los fantasmas y los espíritus de un pasado lejano, la autora atribuye un sentido casi onírico al relato. Para reforzar la idea, en las páginas dirigidas «Al Lector», añade: «*esta obra no es un tratado de historia ni un intento de reivindicación política; es la evocación de una época y de una personalidad*»¹.

Pero algo ocurre en las dos siguientes ediciones, realizadas en Buenos Aires en 1976 y en Asunción en 1996: el título se transforma para dejar espacio a Francisco Solano López, a pesar de que la autora hubiera declarado anteriormente que la obra no se iba a detener «*demasiado sobre el hombre extraordinario que pasó por su vida*»². ¿Decisión de la autora para dar marcha atrás respecto a su neta defensa de Elisa o deseo de velar un poco cierto historicismo idealizante y nacionalista propio de la novela y obtener mayor impacto sobre un público ahora más concreto y desengañado?

A lo mejor sí, puesto que la misma palabra, *evocación*, desaparece también de las primeras páginas introductoras, sustituida por un directo y explícito «Un encuentro en París».

Si en el título principal la sustitución da un nombre al «evocado» (pero no a la época, así como auspicaba en la nota «Al Lector»), en el breve exordio, con la nueva versión, se llama la atención sobre el encuentro casual en París entre Elisa, vieja y enferma y el conde D'Eu, conocido en su juventud en Paraguay, y se relega en segundo plano un aspecto a tener en cuenta en estas líneas: la idea que a relatar los hechos será la misma Elisa que vive para «*evocar el pasado*»³, acompañada por «*una sola imagen [...] la de Francisco Solano López, que le serviría de guía en la prodigiosa aventura de reconstruir el pasado*»⁴. Aventura que va a empezar justamente al iniciar la novela.

1. María Concepción Leyes de Cháves, *Madame Lynch: Evocación*, Buenos Aires: Peuser, 1957, p. 8. El subrayado es nuestro.

2. *Ivi.*

3. María Concepción Leyes de Cháves, *Madame Lynch y Solano López*, Asunción: El Lector, 1996, p. 17.

4. *Ibidem*, p. 19.

De alguna manera, la autora insinuaba la idea de una total identificación con el personaje (del que se distancia sólo por el uso de la tercera persona y de una amplia presencia de fuentes testimoniales), merecedor, a su parecer, de admiración por «*lo que hubo en ella de verdadero, femenino y esencial: el resplandor de su vida espiritual y afectiva, lo único que puede iluminar u oscurecer su memoria*»¹.

Por supuesto estamos en el campo de las hipótesis, pero lo cierto es que no podemos prescindir de lo declarado tan apasionadamente por la autora en las dos páginas autografiadas y destinadas *Al Lector*.

De aquí nuestro gran estupor al descubrir un último ejemplo de falta de respeto hacia el autor y el lector por parte de quien comercia con la obra de arte: la inaceptable eliminación de estas páginas en la edición realizada por la editorial El Lector de Asunción en 1996.

Para concluir, recordando que los ejemplos hasta ahora cotejados son sólo una pequeña muestra de lo mucho que se podría decir sobre el tema, es manifiesto que no es secundario, a la hora de evaluar los textos, considerar los progresivos cambios en los títulos (no sólo en el caso de traducciones en español), los eventuales cortes de introducciones, notas explicativas etc., en las ediciones que de las novelas se han realizado desde su primera publicación, puesto que forman parte de una fase fundamental de la vida de un libro: el paso de la creación a la fruición.

1. María Concepción Leyes de Cháves, *Madame Lynch. Evocación*, op. cit., p. 8.

ANEXO BIBLIOGRÁFICO

Es suficiente dar un vistazo a la siguiente bibliografía para darse cuenta del interés en el tema a lo largo de los años y en distintos países:

- VARELA, HÉCTOR FLORENCIO 1870. – *Elisa Lynch*. - Buenos Aires: Imprenta de la Tribuna, 1870.
- Reed.: Buenos Aires: Tor, 1933.
 - Reed.: Buenos Aires: Talleres Gráficos Argentinos, 1934.
 - Reed.: Buenos Aires: El Elefante Blanco, 1997.
- DOMBROWSKI, KATHARINA VON 1935. – *Land of women: The Tale of a lost nation*. - London: Putnam, 1935.
- Ídem: Boston: Little Brown and company, 1935.
 - Trad. fin.: *Naisten Maa, Kertomus tuhoutuneesta kansasta*. - Helsinki: K.J. Gummerus, 1937.
 - Trad. alem.: *Land der Frauen: Roman eines untergegangenen Volkes*. - Frankfurt am Main: Scheffler, 1950.
 - Trad. fran.: *Terre des femmes, roman d'un peuple disparu*. - Paris: Albin Michel, 1952.
 - Trad. cast.: *País de las mujeres: La Novela de un pueblo heroico*. - Filadelfia [Par.]: [s.n], 2002.
- BARRETT, WILLIAM EDMUND 1938. – *Woman on horseback: The Biography of Francisco López and Elisa Lynch*. - New York: F.A. Stokes, 1938.
- Ídem: London: Peter Davies, 1938.
 - Trad. cast.: *Una Amazona: Biografía de Francisco Solano López y E. Lynch*. - Buenos Aires: Compañía Editora de La Plata, 1940.
 - Reed. cast.: Buenos Aires: Compañía Editora del Plata, 1949.
 - Reed. ingl.: *Woman on horseback: The Story of Francisco López and Elisa Lynch*. - New York: Doubleday & Company Inc., 1952.
 - Reed. cast.: *Una amazona*. - Buenos Aires: Ed. Selectas, 1963.
 - Reed. cast.: ídem, 1967.
 - Reed. cast.: *La Amazona*. - Barcelona: Grijalbo, 1982.
 - Reed. cast.: *Una Amazona: La Apasionante biografía de Madame Lynch y Solano López*. - Asunción: Servilibro, 2003.

- DECOUD, HÉCTOR FRANCISCO 1939. – *Elisa Lynch de Quatrefages*. - Buenos Aires: Librería Cervantes-Julio Suárez, 1939.
- BLOMBERG, HÉCTOR PEDRO 1942. – *La Dama del Paraguay*. - Buenos Aires: Club del Libro A.L.A., 1942.
- KRUGER, HILDE ELISA 1946. – *Lynch o la tragedia como destino*. - México: Cultura, 1946.
- LEYES DE CHÁVES, MARÍA CONCEPCIÓN 1957. – *Madame Lynch: Evocación*. - Buenos Aires: Peuser, 1957.
- Reed.: *Madame Lynch y Solano López*. - Buenos Aires: Talleres Artes Gráficas Negri, 1976.
 - Reed.: Asunción: El Lector, 1996.
- PITAUD, HENRY 1958. – *Madama Lynch*. - Asunción: Ed. SEEFP, 1958.
- Ídem.: Asunción: Ed. France-Paraguay, 1958.
 - Reed.: Asunción: Imprenta Militar, 1962.
- YOUNG, HENRY LYON 1966. – *Eliza Lynch, Regent of Paraguay*. - London: Anthony Blond, 1966.
- SEGOVIA DE GIULIANO, SIXTA 1968. – *Elisa Lynch: Biografía novelada de la heroína paraguaya*. - Santa Fe [Arg.]: Castellvi, 1968.
- BRODSKY, ALYN 1975. – *Madame Lynch & Friend: A true account of an Irish adventuress and the dictator of Paraguay, who destroyed the American nation*. - New York: Harper & Row, 1975.
- Reed.: London: Cassell, 1976.
- SIRI, EROS NICOLA 1978. – *Por quién llora el urutaú: Francisco Solano López-Elisa Lynch y la guerra de la Triple Alianza*. - Buenos Aires: Argenlibros, 1978.
- BAPTISTA, FERNANDO 1986. – *Elisa Lynch, mulher do mundo e da guerra*. - São Paulo: Civilização Brasileira em Convênio com o Instituto Nacional do Livro, 1986.
- Trad. cast.: *Madame Lynch, mujer de mundo y de guerra*. - Buenos Aires: Emecé, 1987 (3ª ed. 1996).
- PAGANO, MABEL 1991. – *Martes del Final*. - Asunción: Intercontinental, 1991.
- SHELBY, GRAHAM 1992. – *Madame Lynch: El Fuego de una vida*. - Buenos Aires: Sudamericana, 1992.
- SALUM-FLECHA, ANTONIO 2001. – *Facetas públicas y privadas en la Guerra de la Triple Alianza*. - Asunción: Intercontinental, 2001.

- CABAÑAS, ESTEBAN 2002. – *El Dedo trémulo*. - Asunción: Arandura, 2002.
- ENRIGHT, ANNE 2002. – *The pleasure of Eliza Lynch*. - London: Jonathan Cape, 2002.
• Trad. alem.: *Elisas Gelüste*. - Köln: DuMont, 2004.
- REES, SIÂN 2003. – *The Shadows of Eliza Lynch: How a nineteenth century Irish courtesan became the most powerful woman in Paraguay*. - London: Review, 2003.
• Trad. alem.: *Elisa Lynch: Die wahre Geschichte einer irischen kurtisane und wie sie zur mächtigsten Frau Paraguays wurde*. - Hamburg, verlag 2003-2005.
- CAWTHORNE, NIGEL 2003. – *The Empress of South America. The True story of Eliza Lynch: The Irishwoman who destroyed Latin American's wealthiest country - and became its national heroine*. - London: Heinemann, 2003.
- TUCK, LILY 2004. – *The News from Paraguay: A novel*. - New York: Harper Collins Publishers, 2004.
• Trad. ital.: *Notizie dal Paraguay*. - Milano: Baldini e Castoldi Dalai, 2005.
• Trad. cast.: *Noticias desde Paraguay*. - Barcelona: Grijalbo, 2005.



Les rôles du guaraní dans les guerres du Paraguay

CHRISTINE PIC-GUILLARD



Notre travail consiste à dégager les raisons pour lesquelles la langue guaraní devint langue des opérations militaires et du discours politique, langue d'expression esthétique et d'identité nationale dans les circonstances historiques que furent les guerres du Paraguay, par une analyse du discours en guaraní et du discours sur le guaraní. Notre hypothèse est la suivante : la langue guaraní passe de l'oralité à l'écriture grâce aux guerres.

Dans une première partie nous replacerons notre analyse dans un cadre théorique, celui des rapports entre langue, discours et idéologie. Ensuite nous analyserons le discours en guaraní et sur le guaraní, par les étrangers et par les Paraguayens. Puis nous conclurons en évoquant le destin de la langue guaraní dans les régimes autoritaires qui se mirent en place à partir de 1940.

Selon l'hypothèse Sapir-Whorf¹ le langage ne désigne pas une réalité qui lui serait préexistante mais chaque langue représente une analyse du monde extérieur qui impose au locuteur une manière particulière de voir et d'interpréter son environnement : « *Les êtres humains ne vivent pas dans le seul monde objectif, ni seulement dans le monde de l'activité sociale. C'est tout à fait une illusion que d'imaginer qu'on s'ajuste sur la réalité [...] et que la langue donne simplement des moyens fortuits pour résoudre des problèmes spécifiques de communication et de réflexion. Le fait est que le "vrai monde" est largement construit inconsciemment sur les habitudes de langue du groupe* »².

La langue est donc un mécanisme qui construit la réalité, qui l'organise de manière singulière. Selon Whorf le langage est en relation causale avec la manière dont les usagers se représentent le monde : chaque langue opère dans la réalité concrète un découpage particulier qui affecte non seulement le lexique mais aussi la grammaire. Cristián Juan Noemi Padilla, de l'Université de La Serena au Chili, dans son article « *El impacto del autoritarismo en las Humanidades* »³ donne l'exemple suivant : la Mer Morte entre dans la catégorisation des mers alors que le Grand Lac Salé entre dans celle des lacs, bien que la superficie de la Mer Morte soit inférieure à celle du Grand Lac Salé et malgré leur similitude géologique, la Mer morte étant, de fait, un lac salé. On admet, en effet, aujourd'hui, que les catégorisations linguistiques ne sont pas des classifications qui émanent naturellement de la réalité, mais plutôt des catégorisations imposées au continuum de la réalité, au moyen des facultés qu'offre le langage. C'est pourquoi la langue n'est pas un procédé neutre d'un point de vue idéologique. Tout ce qui est dans notre langage est dans notre monde. Le discours est une construction sociale de la réalité qui se fixe collectivement pour assurer sa continuité historique

1. Hypothèse de Sapir-Whorf : toute langue, représentation symbolique de la réalité sensible, contient une vision propre du monde, qui organise et conditionne la pensée, et en est, de ce fait, inséparable. Edward Sapir, 1884-1939, linguiste américain. Benjamin Lee Whorf, 1897-1941, linguiste américain, élève de Sapir.

2. Edward Sapir (1921), *Le Langage : Introduction à l'étude de la parole*, Paris : Payot, 1967, 210 p.

3. Disponible sur l'Internet.

dans la structure argumentative, qui agit à son tour comme un filtre pour ce que l'individu peut dire et faire. La conséquence est que, dans une société où il existe une hiérarchie entre des langues en contact, les langues vernaculaires ne sont pas l'expression du discours dominant. Les classes marginales, socialement et/ou linguistiquement, n'occupent pas d'espace dans le discours public. Ainsi, les formes du discours qui circulent ne renvoient pas nécessairement à une vérité unique mais plutôt à un ensemble de vérités culturelles, dans un rapport d'opposition et de confrontation. La cohésion culturelle est assurée par la transmission des valeurs de la société par le discours éducatif, c'est pourquoi l'enseignement de la langue vernaculaire et l'enseignement en langue vernaculaire répondent à une idéologie précise. De même, dans un pays plurilingue, le choix de la langue dans les discours militaires et politiques, c'est-à-dire les discours qui s'adressent au peuple, n'est jamais neutre. Langue et idéologie entretiennent des relations étroites.

Le guaraní, langue majoritaire au Paraguay, changea de statut avec les deux grandes guerres de la Triple Alliance et du Chaco, en passant de l'oralité à l'écrit. Comment le guaraní retrouva-t-il un espace dans le discours public – politique et esthétique – aussi bien dans le discours en guaraní que dans le discours sur le guaraní ?

LE GUARANI : DISCOURS DE LA LANGUE ET DISCOURS SUR LA LANGUE

Discours en guaraní

L'avènement de la République bouleversa le destin du guaraní. Dans le Paraguay colonial, le guaraní était utilisé dans sa forme orale et dans sa forme écrite, et même si des problèmes subsistaient, la normalisation avait permis qu'elle fût langue de l'enseignement et de l'administration dans les *pueblos españoles*, langue de communication orale et écrite dans les *pueblos de indios* et langue littéraire dans la république jésuite. Le statut de langue écrite était alors indéniable comme l'attestent les lettres et proclamations écrites en guaraní par le général Manuel Belgrano en tant que représentant de la Junte des Provinces de La Plata, envoyées aux habitants de

Misiones en 1810, avant de commencer sa campagne paraguayenne¹. En écrivant en guaraní Belgrano montrait qu'il s'adressait aux Paraguayens en respectant leur culture spécifique, c'était une manière de leur dire que même s'ils s'intégraient dans l'ensemble proposé par la *Junta*, ce serait sans renoncer à leur identité. Par ce choix Belgrano faisait montre de beaucoup d'intelligence diplomatique. Ces lettres officielles s'adressaient bien sûr à la population mais les destinataires directs étaient aussi le gouverneur du Paraguay don Bernardo de Velazco, l'évêque, les commandants des *Cabildos*, c'est-à-dire toutes les autorités, civiles, ecclésiastiques et militaires, de langue espagnole au Paraguay. Il est à souligner d'autre part que, lettré argentin, Belgrano avait des compétences linguistiques suffisantes pour s'adresser par écrit en guaraní aux Paraguayens, ce qui n'était pas un fait rare dans cette région du Río de La Plata au début du XIX^e siècle.

Dans la première période du Paraguay indépendant le traitement du guaraní fut ambigu : langue identitaire dans un pays massivement unilingue guaranophone, le guaraní fut exclu de l'enseignement. Pourtant une anecdote montre bien que l'attachement au guaraní était symbolique de l'identité paraguayenne. Le Président José Gaspar Rodríguez de Francia, *Karai Guasú*, de langue maternelle guaraní, refusa que le premier hymne national fut écrit en castillan, langue qu'il qualifiait de *lengua de chapetones*, c'est-à-dire d'abrutis. L'hymne fut donc écrit en guaraní, et ne fut traduit en castillan qu'en 1840, après la mort de Francia². Il y avait donc contradiction entre la politique linguistique de Francia et son attitude psycholinguistique ; fracture qui s'exprimait dans la situation de diglossie faisant du guaraní majoritaire une langue nationale dominée, confinée dans l'oralité, alors que le castillan minoritaire était langue officielle dominante. La situation diglossique induite par les idées indépendantistes, fut renforcée par la politique linguistique du successeur de Francia, Carlos Antonio López. Alors que Francia, bien que de façon contradictoire, nous l'avons souligné, promouvait une identité forte et spécifique, López mit en place une politique libérale d'ouverture dans laquelle le castillan devenait langue de progrès. La pratique du guaraní à l'école fut interdite, et obligation fut instaurée de

1. Appel du général Belgrano au peuple paraguayen. Source : Delicia Villagra-Batoux (1996), *Le Guaraní paraguayen : De l'oralité à la langue littéraire*, Lille : ANRT, 1996.

2. Roberto Romero (1992), *Protagonismo histórico del idioma guaraní*, Asunción : Rotterdam Ed., 1992, p. 140-141.

publier exclusivement en castillan. En 1848 une loi établit même l'obligation de substituer aux anciens noms guaraní des noms espagnols à l'occasion de la suppression du régime de communautés des *pueblos de indios*¹.

À partir de ce moment-là, le destin des deux langues se sépara, permettant une distinction plus nette, tant du point de vue linguistique que culturel, de ces langues jusqu'alors en contact étroit. Cependant le guaraní, bien que dominé, ne cessera de se battre pour se maintenir et pouvoir tenir le rôle qui lui était dû si l'occasion se présentait : les conflits qui menacèrent l'intégrité territoriale en furent une.

La guerre de la Triple Alliance permit à la langue guaraní de revenir de manière officielle sur le devant de la scène politique, en tant que symbole de l'identité paraguayenne. Dès 1865 le guaraní fut utilisé dans les communiqués militaires internes, dans les discours politiques et dans la presse. Le maréchal López, fils de Carlos Antonio López, auquel il succéda à la présidence de 1862 à 1870, dirigea la résistance paraguayenne. Il utilisa le guaraní, non seulement dans ses discours pour s'adresser aux soldats et au peuple², mais il en fit aussi la langue des opérations militaires sur le terrain. López eut conscience que la langue guaraní pouvait être un catalyseur du sentiment patriotique, que la puissance du verbe guaraní pouvait galvaniser les énergies contre l'ennemi : l'autre, c'est-à-dire celui qui ne parle pas guaraní. Ce qui était une marque d'infériorité – guaraní langue de l'analphabète – se convertit en marque d'identité nationale.

Dans le même temps il impulsait la naissance de journaux satiriques bilingues à partir de 1867. Le premier, *Cabichuí*, naquit le 13 mai 1867 à Paso Pucú. Furent publiés quatre-vingt-quinze numéros dont le dernier fut imprimé à San Fernando le 20 octobre 1868. Les rédacteurs s'appelaient Fidel Maíz, Natalicio Talavera, Juan Crisóstomo Centurión et Víctor Silvero. Le deuxième *Cacique Lambaré* sortit le 24 juillet 1867 à Asunción et ne devait compter que seize numéros. *Centinela*, dont le directeur était le poète Tristán Roca publia soixante-trois numéros entre le 25 avril 1867 et le 10 février 1868. Enfin *La Estrella* était un journal de Piribebuy dont les quarante-trois numéros parurent au rythme de trois fois par semaine entre le 24 février

1. Villagra-Batoux, *op. cit.*, 1996.

2. Roberto Romero, *op. cit.*, 1992 : « Proclama de Cerro Corá », dernier discours du maréchal López, p. 60-62.

et le 14 juillet 1869, date de la fin du journalisme de guerre¹. Dans la presse satirique bilingue le guaraní trouva un moyen de s'épanouir pleinement. L'humour est une forme d'expression particulièrement bien adaptée à la langue guaraní. On peut cependant s'étonner de l'utilisation du guaraní dans la presse écrite, à une époque où la langue de l'enseignement est l'espagnol et où l'immense majorité des combattants étaient guaranophones unilingues et analphabètes. Nous pouvons penser que le journal circulait et surtout qu'il était lu à haute voix.

Lorsque nous regardons les thèmes abordés dans *Cacique Lambaré* – pour cela nous utilisons le travail de compilation et de traduction, réalisé par Wolf Lustig² – nous constatons que domine le thème patriotique : éloge et amour de la patrie, remerciements aux patriotes, en particulier aux femmes, éloge des chefs, en particulier du maréchal López, dénigrement des ennemis, surtout des *negros brasileños*, commémorations.

Le thème de la patrie est développé dans le thème de la guerre, notamment dans les récits de bataille ou se mêlent l'éloge des chefs et le dénigrement des ennemis, mais aussi dans les récits des nouvelles du front et dans les analyses de politique étrangère (appel aux nations étrangères, analyse de la famille impériale, le blocus, appel aux Argentins, remerciement à un diplomate français). Ce thème du patriotisme est fortement soutenu par des références religieuses : le Paraguay est sous la protection de Dieu et les combattants paraguayens aussi. Par exemple dans le numéro 3 en date du 24 juillet 1867 il y a un remerciement à ceux qui luttent pour la patrie : le maréchal les récompensera sur terre et Dieu au Ciel.

Le ton général est celui de l'humour, c'est-à-dire satirique, ironique, moqueur, distancié, mais aussi parfois grandiloquent, moralisateur et didactique. Nous remarquons que les thèmes traités – sauf les thèmes linguistiques que nous traiterons dans une autre partie – pouvaient l'être dans n'importe quelle langue autre que le guaraní, mais que le choix de l'expression en langue guaraní renforce l'identification entre la politique menée par le maréchal López et le peuple paraguayen. C'est ce qui est exprimé dans l'article « San Francisco rembiapo » du 24 juillet 1867 : « *En este día de San Francisco Solano esta revista saldrá en nuestra lengua, porque él también*

1. Efraim Cardozo (1985), *Apuntes de historia cultural del Paraguay*, Asunción : Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 1985, Col. Biblioteca de Estudios Paraguayos, vol. XI, p. 282-283.

2. Wolf Lustig, Seminario de Románicas, Universidad de Maguncia, 2000.

amaba mucho a los pobres y también nos enseñó la existencia de Dios, nuestro creador [...] Así también reluce la obra del que lleva el nombre del Santo. Y por él también nuestra lengua guaraní [...] En el seno de la lengua nuestra gran Patria se engrandecerá más ».

La guerre de la Triple Alliance favorisa aussi la naissance d'une littérature en guaraní. Devons-nous nous interroger, avec Rubén Barreiro Saguier, Bartomeu Meliá et d'autres, sur la question de savoir s'il faut distinguer entre littérature guaraní et littérature en guaraní ? En réalité la littérature, de langue espagnole ou de langue guaraní, était de fait une littérature de culture guaraní. Cependant il est à souligner que le maréchal López impulsa l'impression d'une littérature en langue nationale, véritable littérature épique de la résistance, qui ne pouvait être qu'en guaraní.

DISCOURS SUR LE GUARANÍ

Le discours sur le guaraní fut d'abord un discours non paraguayen, c'est-à-dire une perception étrangère du guaraní et des locuteurs guaranophones, dès l'époque coloniale.

Si, comme nous l'avons souligné, le général Belgrano écrivait en guaraní aux autorités paraguayennes, cependant son discours sur le guaraní était sans ambiguïté. Dans son décret sur l'organisation administrative de Misiones, il ordonnait : « *Como es preciso que sea fácil nuestra comunicación, para el mejor orden prevengo que la mayor parte de los cabildos se ha de componer de individuos que hablen castellano* »¹.

Ainsi, tout en déclarant en préambule « *no es mi ánimo desterrar el idioma nativo de estos pueblos* », Belgrano participait, de fait, au processus d'imposition du castillan. Les étrangers faisaient d'une part l'amalgame entre Paraguay et Guaraní, et d'autre part entre Guaraní et Barbares. Dans une lettre Domingo Faustino Sarmiento déclarait, à propos de la guerre du Paraguay – c'est-à-dire la guerre de la Triple Alliance –, « *la guerra del Paraguay*

1. Museo Mitre, Documentos del Archivo de Belgrano, t. 3, p. 126.

que es guaraní ». Et plus loin : « *la ocasión es bellísima para deshacernos de los bárbaros del Paraguay* »¹. La politique de récupération du guaraní menée par López à partir de 1867, était en quelque sorte une réponse aux conseils de Charles Washburn, représentant des intérêts des États-Unis au Río de La Plata. En effet celui-ci préconisait le déracinement de la « *démoniaque langue guaraní* ».

Par leur attitude linguistique face à la langue guaraní, les étrangers contribuèrent à faire du guaraní un enjeu national, à en renforcer la portée symbolique identitaire, du moins lors des guerres. Car la fin de la guerre et l'anéantissement économique du Paraguay signifièrent aussi la fin de la période de développement du guaraní écrit. En effet les Anglais, déjà bien implantés au Brésil et en Argentine, imposèrent à la nouvelle classe dirigeante paraguayenne à leur solde l'idée que l'usage du guaraní était un frein au progrès. Les Paraguayens étaient qualifiés de *guarangos*, c'est-à-dire d'arriérés, à cause de leur langue dite de sauvages. L'école fut chargée d'éradiquer la langue indigène, en mettant en place de nouveaux programmes et en formant les maîtres en Argentine, dans les nouvelles idées progressistes de dénigrement de la langue nationale et de valorisation de la langue castillane. La langue guaraní retourna alors, globalement, à l'oralité.

Les Paraguayens eurent un discours réflexif sur l'utilisation et sur l'utilité de leur langue nationale. Les revues paraguayennes *Cabichuí* et *Cacique Lambaré* utilisèrent autant la prose que la poésie. C'était une presse tranchée faite par des poètes lettrés comme par de simples soldats. En effet, il faut souligner qu'alors il y avait continuité entre l'oralité et l'écrit au sens où l'écrit puisait son inspiration dans le fonds poétique et narratif oral. La langue guaraní n'étant pas soumise à l'obligation d'une normalisation pour être enseignée, puisque qu'elle n'était ni langue enseignée ni langue d'enseignement, elle n'était pas coupée de ses racines populaires. Les thèmes inspirés par la guerre – faits épiques et patriotiques, expériences vécues, sentiments des soldats – étaient très proches de ceux de la poésie populaire orale. Par ailleurs, par le chant, cette poésie retrouvait l'esthétisme du passé. Cependant la diffusion d'une presse en guaraní posait le problème de l'adoption d'un alphabet unifié. Le *Congreso de Grafía*, réuni à Paso Pucú le 18 mai 1867, établit une nouvelle norme d'écriture.

1. Lettre datée du 5 février 1865 citée par German Tjarks, in : *Revista Histórica*, Asunción, Año 1, octubre/diciembre 1977.

Lorsque nous examinons les articles de *Revista Paraguaya Cacique Lambaré*, nous constatons que la normalisation du guaraní faisait l'objet d'un nombre significatif d'articles. Dans le numéro 2 du 8 juillet 1867 l'article intitulé *Mokõi mba'e ha'e peteî hi'ári* rend compte de la discussion avec les revues *Cabichuí* et *Centinela* au sujet d'un problème de graphie (utilisation du *y-j-i*). Ce problème est de nouveau évoqué quelques mois plus tard dans le numéro 4 du 5 septembre 1867 qui rendait compte du décret de linguistique politique donnant le nouvel usage normalisé du *i* qui allait remplacer le *j*. Dans le numéro 3 du 22 juillet de la même année, pendant les discussions des linguistes réunis en congrès, *Cacique Lambaré* écrivait : « *Todavía hay escueleros de antaño que no quieren que se escriba en guaraní. Que sepan que en la escuela moderna ya no serán castigados por hablar en guaraní. Ya no hay listas de "los que hablaron en guaraní". Ya se acabó, no hay porqué despreciar nuestra lengua, sin dejar por eso el castellano* ».

Remarquons la prise de position quant à l'interdiction d'utiliser le guaraní à l'école depuis la réforme de Francia, confirmée avec la politique linguistique éducative de Carlos Antonio López, par l'utilisation du mot péjoratif *escueleros*, et l'opposition suggérée entre l'école moderne, qui n'interdit pas l'usage du guaraní, et l'école réactionnaire répressive. C'était une façon de renverser la notion de modernité développée par Carlos Antonio López, qui faisait du castillan un symbole de la modernité. Notons en outre la volonté de consensus. La réhabilitation du guaraní ne signifiait nullement le rejet du castillan : *sin dejar por eso el castellano*.

Dans l'article déjà cité sur le décret de politique linguistique, la revue prend position sur la possibilité de faire des emprunts aux autres langues, lorsque l'usage existe. Elle prend soin cependant de préciser que les emprunts doivent être limités et surtout maîtrisés. Il ne s'agit pas de mélanger de n'importe quelle façon mais de faire ce qu'ont fait les langues comme l'espagnol : emprunter et créer tout en préservant la pureté. En septembre, après la réunion du congrès de normalisation linguistique, la revue publia une note orthographique pour expliquer les nouvelles normes qui devaient en faciliter la lecture.

Nous voyons bien l'influence de la presse de guerre sur la normalisation du guaraní. Mais la planification ne fut jamais à l'ordre du jour. Carlos R. Centurión, journaliste et critique littéraire paraguayen (1902-1969), nous donne la perception suivante de la relation étroite entretenue entre langue guaraní et guerre du Paraguay : « *La lucha para conservar la libertad ganada*

en 1811, y que se prolongó hasta el derrumbe glorioso de Cerro Corá, se la sostuvo al conjuro del guaraní [...] La guerra de 1864 a 1870 se nutrió con la sonora armonía del idioma autóctono. Estaba en el lenguaje del héroe y en la canción de los campamentos; se hallaba en la orden del jefe y en la comprensión del soldado, en el recuerdo y en el penar de las madres, en la angustia de las esposas, en la tristeza de los niños. Irrumpía marcial y vibrante, en el clarín triunfal de las trincheras y resonaba, alegre o melancólico, en las melodías de los campanarios. El drama hondo y terrible, la tragedia singular de aquella época lo sufrió, así, el pueblo paraguayo, en guaraní. Era la lengua en la que lloraban las mujeres de la "residenta" y en la que odiaban y peleaban los varones de nuestra tierra »¹.

Remarquons que la langue guaraní est décrite, de manière lyrique, comme la langue des sentiments, étroitement liée au patriotisme. Centurión n'évoque ni la littérature ni la presse en guaraní. Sa description laisse à penser que la langue guaraní est une langue orale. Ce jugement fut émis au milieu du XX^e siècle, c'est-à-dire à une époque de valorisation du guaraní oral. En effet, après la fin de la guerre de la Triple Alliance, deux courants de pensée se succédèrent au Paraguay, issus de la même idéologie évolutionniste: celui de la *generación novecentista* qui affirmait l'infériorité de la composante indienne de l'identité paraguayenne et celui de la génération nationaliste-indigéniste, qui revendiquait la supériorité de la culture guaraní. Dans le contexte de la castellanisation mise en place à partir de 1870, la production théâtrale et poétique était plus de l'ordre de « l'orature » que de la littérature, même si la revue *Ocara Poty cue mi*, fondée en 1922 par Félix Trujillo, était un important vecteur écrit de cette poésie populaire vivante. En réaction à la castellanisation, le mouvement nationaliste se développa sur les frustrations identitaires d'une grande majorité de Paraguayens. Il exploita la valorisation de la langue guaraní qui s'était forgée dans la lutte armée. Mais, en dehors des dérives nationalistes, la langue guaraní continuait à être étroitement liée au sentiment patriotique, souvent sans rejet de la langue espagnole, simple expression du droit naturel à la langue maternelle.

La guerre du Chaco (1932-1935) permettrait de faire resurgir l'expression écrite en guaraní, non plus par la presse de guerre comme au siècle

1. Carlos R. Centurión (1961), *Historia de la cultura paraguaya*, Asunción : Biblioteca Ortiz Guerrero, 1961, vols. I et II.

précédent, mais par le théâtre et la poésie, c'est-à-dire des genres plus proches de « l'orature » que de la littérature. Toutefois si les poètes s'inspirèrent de la poésie traditionnelle, ils furent extrêmement attentifs à l'écriture en guaraní, utilisant les possibilités offertes par les formes combinatoires propres au guaraní, sans rejeter les possibilités de la métrique espagnole, aboutissant ainsi à une création esthétique nouvelle, d'une grande richesse linguistique et sémantique. Remarquons que même les formes populaires d'expression comme les *compuestos* ou les *casos*¹ prirent la voie de l'écriture. Par ailleurs, la guerre du Chaco et ses conséquences furent le thème de bon nombre de pièces de théâtre, notamment celles du dramaturge Julio Correa² que Rubén Bareiro Saguier n'hésita pas à comparer à Brecht³.

LE DESTIN DU GUARANI

La langue guaraní eut recours à l'écriture dans les périodes de mise en danger de l'identité paraguayenne, comme si lorsque la nation se sentait menacée elle éprouvait le besoin de se fortifier par l'écrit. La peur pour la patrie en danger, le mépris des ennemis, l'éloge des chefs, les célébrations diverses, ne pouvaient s'exprimer que dans la langue du peuple, mais dans une langue normalisée, et donc valorisée par une métalangue. Ce n'est donc pas un hasard si un congrès de linguistes se réunit, en pleine guerre de la Triple Alliance, pour établir une norme de graphie du guaraní. Cependant les guerres ne permirent pas la planification linguistique du guaraní, ce qui expliquerait son retour aisé vers l'oralité lorsque la paix fut rétablie entre la guerre de la Triple Alliance et la guerre du Chaco. Le guaraní renoua avec l'espace public, dans le discours oral mais surtout écrit, par la recherche identitaire, lors des confrontations avec les puissants voisins.

1. *Compuestos* : poésie narrative inspirée du romance hispanique, dont le message moralisateur se construit autour d'un événement qui permet de décrire la faune et la flore locales. *Casos* : petits contes.

2. Quelques titres : « Les planqués », « Pendant la guerre », « Après le conflit », in : Villagra-Batoux, *op. cit.*, 1996, p. 313.

3. Rubén Bareiro Saguier (1991), *De la littérature guaraní à la littérature paraguayenne : Un processus colonial*, thèse de doctorat, Montpellier : Université Paul Valéry, Montpellier III, Études Ibériques et Latino-américaines, 1991.

Le destin du guaraní langue de l'oralité, fut scellé par le général Stroessner, « le vainqueur du Chaco ». Ce dernier, à la recherche du soutien des paysans, utilisait fréquemment le guaraní, pour exalter et faire passer ses valeurs nationalistes populistes. Mais, dans le même temps, il lançait des campagnes de castellanisation, par le biais de l'enseignement, et bien que le guaraní fût l'objet d'une récupération politique nationaliste, la langue de pouvoir et de culture restait la langue castillane, qui ne pouvait être mise sur le même plan que la langue du peuple. Toutefois, dans ce contexte de dictature populiste, peu favorable à l'émergence d'une littérature en guaraní – et même seulement d'une littérature – des grammairiens paraguayens continuèrent le travail des linguistes du XIX^e siècle, préparant ainsi un possible retour du guaraní chez les éditeurs et à l'école, non plus dans un contexte de défense nationale mais dans un contexte de paix, comme reconnaissance des capacités du guaraní à exprimer autre chose que le quotidien ou la tradition.



Un mundo al revés

Lucio V. Mansilla y la Guerra del Paraguay

JENNIFER L. FRENCH



UN MUNDO AL REVÉS

En el décimo capítulo de su famosa obra *Una excursión a los indios ranqueles*, el coronel argentino Lucio V. Mansilla se desvía de la narración de su viaje hacia Tierra Adentro para reflexionar sobre sus experiencias en la Guerra del Paraguay, recién terminada en aquél año de 1870. Escribe el coronel que, «Vivir es sufrir y gozar, aborrecer y amar, creer y dudar, cambiar de perspectiva física y moral»¹. Es un modo de vivir que según él llegó a ser sumamente difícil durante los largos periodos de estancamiento que el ejército argentino experimentó durante los primeros años de la guerra. Tan fatigado estaba de mirar siempre el mismo panorama de bosques, esteros, centinelas y trincheras, y tan grande era la necesidad de alguna alteración, que el coronel recurrió a una estrategia extrema. «¿Sabes lo que hacía?»

1. Lucio V. Mansilla (1870), *Una excursión a los indios ranqueles*, Buenos Aires: Agebe, 2003, p. 47.

pregunta; «Me subía al merlón de la batería, daba la espalda al enemigo, me abría de piernas, formaba una cuerda con el cuerpo y mirando al frente por entre aquéllas, me quedaba un instante contemplando los objetos al revés» (ibid). Es una imagen que sólo Lucio V. Mansilla ofrecería: excéntrica, jocosas, auto-reflexiva. Aunque parezca un gesto espontáneo, la postura asumida por Mansilla proporciona, de forma muy explícita, el marco interpretativo que él mismo utilizará a lo largo de la obra: con la contorsión del cuerpo se señala el relativismo cultural y político que será su respuesta al pensamiento maniqueísta de la época, expresado más nítidamente en el famoso «civilización y barbarie» de Domingo Faustino Sarmiento¹. Contemplando los objetos al revés, aún sólo por instantes, se logra romper la seguridad sarmientina sobre la identidad de los seres civilizados y sus contrarios, los supuestos «bárbaros», sean estos los indígenas de la pampa, el pueblo paraguayo al norte, o los gauchos «vagos y malentretidos» que las autoridades rurales mandaron a llenar los batallones del Ejército de Línea.

Cabe decir que dentro de la literatura argentina del siglo XIX, Mansilla presenta una anomalía, producto a su vez, de la serie de contradicciones y reveses que es su biografía. Sobrino del dictador Juan Manuel de Rosas, pasa a los partidarios de Mitre después de la batalla de Caseros, y luego apoya la candidatura presidencial de Sarmiento, *némesis* declarado del tío, en las elecciones del 68. Durante la Guerra del Paraguay Mansilla sirve como comandante del Batallón 12 de Línea, encabezando un grupo de soldados que él mismo había reclutado de las provincias andinas. Durante la guerra escribe crónicas seudónimas que sus amigos Héctor y Mariano Varela publicarán en el periódico *La Tribuna*, en las cuales critica ciertas decisiones tomadas por el liderazgo argentino y brasileño. Por su falta de respeto al general Gelly y Obes lo despide del frente paraguayo, mandándolo a la provincia de Catamarca para juntarse a las tropas nacionales que están luchando contra la rebelión federalista encabezada por Felipe Varela². Mansilla vuelve al Paraguay sólo para ver la caída de Humaitá en julio de 1868³;

1. Domingo F. Sarmiento (1845), *Facundo: Civilización y barbarie*, prólogo y notas de Susana Zanetti, Madrid: Alianza, 1988.

2. Varela declaró que «Nuestro programa es la estricta aplicación de la Constitución jurada, del orden común, de la paz y amistad con el Paraguay». Citado por Francisco Doratioto (2002), *Maldita guerra: Nueva historia de la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires: Emecé, 2004, p. 569.

3. Eva Gillies (1993), introducción a Lucio V. Mansilla, *A Visit to the Ranquel Indians*, trans. Eva Gillies, Lincoln: University of Nebraska Press, 1993, p. xxxi.

poco después recibe órdenes de trasladarse a Tierra Adentro, donde se instala como comandante del cuartel militar de Río Cuarto. Desde allí emprenderá la visita al pueblo ranquel que forma la base de su obra más celebrada.

Hoy Mansilla es reconocido como uno de los pocos miembros de la ciudad letrada que protestó el exterminio de los pueblos indígenas a finales del siglo XIX: junto con una plenitud de detalle etnográfico, la narrativa de su viaje da voz a las frustraciones de los ranqueles ante las duplicidades del Estado y las constantes incursiones de sus tropas. Dicho eso, hay un nexo complejo entre su intervención en las guerras de frontera y la experiencia de Mansilla en la Guerra del Paraguay. Emprende el viaje de dieciocho días el 30 de marzo de 1870, o sea, el mismo mes que termina la guerra, y empieza a publicar sus cartas inmediatamente después. En la carta que cité al comenzar, la décima de *Una excursión a los indios ranqueles*, Mansilla plantea por primera vez la pregunta que repetirá obsesivamente a lo largo de la obra: ¿en qué consiste la civilización? Su primera respuesta es una burla – la civilización es un hotel infestado de pulgas – que luego cambiará por un ejemplo más serio – la civilización es la Guerra del Paraguay. Se señala así la hipocresía del proyecto liberal argentino de la época, porque el genocidio paraguayo pone en evidencia las horrorosas contradicciones de un Estado que pretende civilizar por medio de la violencia. Con característica ironía Mansilla escribe: «Decididamente la civilización es, de todas las invenciones modernas, una de las más útiles al bienestar y a los progresos del hombre» (46). Sigo citando:

... nosotros vamos resolviendo los problemas sociales más difíciles degollándonos – y las teorías y las cifras de Malthus sobre el crecimiento de la población no nos alarman un minuto.

... Te asombrarías, si volviesses a estas tierras lejanas y vieras lo que hemos adelantado... La civilización y la libertad han arrasado todo.

El Paraguay no existe. La última estadística después de la guerra arroja la cifra de ciento cuarenta mil mujeres y catorce mil hombres. Esta grande obra la hemos realizado con el Brasil. Entre los dos lo hemos mandado a López a la *difuntería*.

¿No te parece que no es tan poco hacer en tan poco tiempo? (47-48)

Mansilla vuelve a ponderar la realidad paraguaya de vez en cuando durante su larga carrera como escritor. Le dedica un par de «causeries» de la serie *Entre Nos* en 1890, y en uno anima a sus lectores a visitar el país

vecino, el cual según él está «*preñado de misterios*»¹. Vuelve al Paraguay durante los años de la pos-guerra, formando con el coronel Wisner y otros una pequeña sociedad para explotar las minas de oro de Amambay. Hasta solicita del presidente Avellaneda que lo nombre gobernador del Chaco para allá establecer la base de operaciones de la empresa, pero su búsqueda del «Vellochino de oro» se frustra cuando la riqueza mineral de la zona resulta ser menos de lo que los socios imaginaban².

Pero lo que más cautiva el interés de Mansilla es lo que la Guerra del Paraguay significaba para lo que sería, al final de la contienda, la nación argentina. Como el historiador Thomas L. Whigham ha mostrado, fue durante la Guerra del Paraguay que el sector liberal finalmente consolidó su poder sobre las facciones federalistas, poniendo fin a las décadas de guerra civil que comenzaron en la época de Rosas. En términos prácticos, esto significaba la regimentación de la autoridad del gobierno porteño sobre los caudillos y poblaciones de la periferia³. Mansilla contribuyó a este proceso en varias capacidades – como reclutor de tropas, como oficial del Ejército de Línea, como defensor de Mitre contra los rebeldes del interior, y finalmente como comandante en las guerras contra los indios argentinos. Y sin embargo, Mansilla, como sobrino del dictador federalista derrotado, ocupaba un lugar periférico y cada vez más precario dentro de la elite porteña, un lugar desde el cual lograba contemplar las arbitrariedades del nuevo Estado. Su obsesión particular será el monopolio que el Estado pretendía establecer sobre el uso legítimo de la violencia, lo cual el sociólogo Max Weber más adelante identificaría como la única característica esencial de un Estado⁴.

1. Mansilla, «Tembecuá», *Entre Nos: Causeries del jueves*, (1889-90), Buenos Aires: Elefante Blanco, 2000, p. 335.

2. Mansilla, «La Cascada de Amambay», *Entre Nos*, p. 257-263; «La Lección del paraguayo Ibáñez», *Entre Nos*, p. 291-298; Enrique Popolizio (1954), *Vida de Lucio V. Mansilla*, Buenos Aires: Peuser, 1954, p. 164-170.

3. Thomas L. Whigham (2004), «The Paraguayan War: A Catalyst for Nationalism in South America», in: Hendrik Kraay & Thomas L. Whigham (eds.), *I Die with My Country: Perspectives on the Paraguayan War, 1864-1870*, Lincoln & London: University of Nebraska Press, 2004, p.186-191.

4. Max Weber (1919), «La Política como profesión», in: Max Weber, *Escritos políticos*, Madrid: Alianza, 1991, Col. El Libro de bolsillo/Humanidades.

LAS QUEJAS DE UN GENTLEMAN-MILITAR

No era siempre así. Las crónicas que Mansilla escribió para *La Tribuna* en 1865 y 1866 son consistentemente leales a la causa aliada y, por lo general, elogiosas de sus oficiales principales. Mantiene la retórica oficial del día, hablando de la necesidad de «castigar al tirano» por los «crímenes» que los «bárbaros» han cometido en Corrientes, y sólo hacia el final enfatiza el alto nivel de disciplina y preparación del ejército paraguayo. El estilo de Mansilla es parecido a lo que se verá más adelante en *Una excursión a los indios ranqueles* y en *Entre Nos*: una mezcla de observaciones, digresiones y frecuentísimas preguntas retóricas. No vacila en vanagloriarse bajo la máscara del seudónimo: de su propio batallón informa que «parece está desesperado por pelear duro», citando al «intrépido comandante Manilla». A veces responde jocosamente a las cartas que recibe de sus lectores en Buenos Aires. «¡Ustedes son unos insoportables!» escribe a los que se quejan de la falta de noticias, y amenaza inventar falsas cuando carece de verdaderas.

Una tendencia en particular vincula estas crónicas con los escritos posteriores, y es el deseo de defender a sus tropas no del enemigo paraguayo – para eso el «heroísmo incontestable» de los soldados argentinos es suficiente – sino de la mala fe de los aliados, profesionales civiles tanto como militares, que ni comparten el riesgo de los soldados ni aceptan la responsabilidad de apoyarlos. Tema continuo es su queja contra la falta de médicos en los campamentos. En el invierno del 66, escribe que en los hospitales de Corrientes hay un médico para atender a cada 86 heridos, y exige que el gobierno haga algo para rectificar la deficiencia¹; luego, unos días antes del asalto a Curupaytí, escribe:

¡Y qué! Esos médicos de Buenos Aires que ganan cuanto quieren en tiempo de paz, ¿no tendrán, una vez al menos, el noble coraje de ofrecer sus servicios en tiempos de guerra?

1. Mansilla, «Méritos del coronel Conesa», in: Miguel Ángel De Marco (ed.) (2003), *Corresponsales en acción: Crónicas de la Guerra del Paraguay, "La Tribuna", 1865-1866*, Buenos Aires: Librería Histórica, 2003, p. 232; Mansilla, «Noticias variadas para calmar la natural impaciencia de los mariscales», in: *Corresponsales en acción*, p. 268.

¡Infame sería que los que hoy o mañana pueden caer postrados por el plomo enemigo, tengan que sucumbir por falta de asistencia!¹

Si Mansilla contribuye repetidamente al Culto al Valor de aquella época, sabe utilizar este mismo léxico para contrastar las antiguas virtudes de los guerreros – la abnegación, el coraje, la lealtad – con la nueva mentalidad capitalista e individualista que ve instalándose en Buenos Aires. Es aún más duro con los proveedores que fingen lamentar los muertos de Curupaytí cuando benefician económicamente de la continuación de la guerra:

Entre los que representan esta farsa indigna, hay muchos que, cegados por la avaricia, se alegran indirectamente del contraste de Curupaytí, pues su resultado inmediato será la prolongación de la guerra, y la prolongación de la guerra trae como consecuencia forzosa la continuación de los negocios de proveeduría, y este negocio ya saben ustedes lo que para algunos produce...²

Aquí Mansilla muestra los rasgos más positivos del personaje que David Viñas identifica como el «gentleman-militar»: el comandante aristocrático que ejerce una relación paternalista con sus tropas y desprecia el mercantilismo de los demás³.

Es consistente con la figura generosa y caballeresca que aparece en las cartas de Dominguito Sarmiento, ofreciendo pagar sus gastos de una «bolsa común» y ayudándole a elegir las prendas que mejor señalarán la distinción del joven oficial⁴. Curiosamente, este «árbitro de la moda» militar que también patrocina tertulias literarias en su carpa de campamento, se refiere durante el mismo periodo a «la parte estética» de la naturaleza de un comandante, la cual según él es tan esencial a la victoria como su conocimiento de estrategia⁵. Sabido es que este espíritu romántico era difundido

1. Mansilla, «Racionamiento del ejército», in: *Corresponsales en acción*, p. 271.

2. Mansilla, «Si los paraguayos "no cometen ninguna calaverada" habrá calma hasta que los aliados reciban refuerzos», in: *Corresponsales en acción*, p. 322. Popolizio por su parte señala entre los muchos escándalos de la vida política de Mansilla, «el ruidoso incidente» de 1868, en el cual Mansilla dio «una formidable bofetada» al proveedor don Carmelo Rosende, hermano del presidente de la República. Cuando Rosende se recuperó y demandó la satisfacción de enfrentar a Mansilla en un duelo, Mansilla se negó, diciendo que no pudiera batir contra quien «no es un caballero». Popolizio, *op. cit.*, 1954, p. 115.

3. David Viñas (1982), *Indios, ejército y frontera*, Buenos Aires: Santiago Arcos, 2003, p. 159-164.

4. Miguel Ángel De Marco (1995), *La Guerra del Paraguay*, Buenos Aires: Planeta, 1995, p. 70.

5. Mansilla, «Largas disquisiciones histórico militares para justificar el desempeño del general Mitre en Curupaytí», in: *Corresponsales en acción*, p. 347.

entre los oficiales de ejército argentino, y que fue más allá de la moda y la retórica: incluso contribuyó a la gran proporción de oficiales heridos y muertos en Curupaytí porque insistieron en pelear en sus uniformes de gala. Según Mansilla, fueron a caballo a la primera línea de ataque, donde, «servían de verdadero blanco a los paraguayos que les apuntaban como para cazarlos»¹. Para Mansilla, hijo privilegiado de una familia en desgracia, su papel como portavoz de la galantería y el sentido de *noblesse oblige* de los militares de rango representaba una forma de insertarse en el nuevo orden estatal.

Este Mansilla no es el *dandy* rebelde que aparece, con o sin causa, en *Una excursión a los indios ranqueles*, ni mucho menos el *flaneur* elegante que pasea sin rumbo por las calles de Buenos Aires y París. Después de la batalla de Curupaytí, Mansilla participa públicamente en el vilipendio y las querellas para determinar quién entre los jefes aliados llevará la culpa por la enorme mortandad del día, escribiendo en *La Tribuna* bajo el nombre de «Orión». El blanco más notorio de su crítica es el marqués de Tamandaré, irónicamente un verdadero aristócrata, que se negó a comprometer la escuadra brasileña a un bombardeo adecuado de las posiciones paraguayas, y así sacrificó inútilmente a miles de soldados. Pero Mansilla también critica a Mitre por su falta de reproche al almirante brasileño. Luego, como si teme las retribuciones de castigar públicamente al presidente argentino, escribe una serie de artículos en defensa de Mitre. El Mansilla que surge de estos artículos es sobrio, sagaz: cambia el estilo epigramático característico por otro mucho más sostenido, integrando referencias a la historia de las guerras de la antigüedad tanto como de las napoleónicas, demostrando su seriedad y su amplio conocimiento de teoría bélica. Es un *performance* impresionante, especialmente si se considera que muy pocos de los oficiales argentinos tenían formación académica en asuntos militares, ni siquiera su superior el General Gelly y Obes². Algunos lectores especulaban que el autor de las cartas tenía que ser el propio Mitre.

Pero Mansilla no puede redimirse ante los jefes militares, y por su indiscreción es relegado a batir contra un levantamiento federalista en Catamarca. Esta desilusión es sólo el primero de una serie de reveses que durante el espacio de un lustro tendrán el efecto acumulativo de convertir el militar ambicioso en un escritor profesional. Antes de regresar de Catamarca al

1. Mansilla, «El rechazo de Curupaytí», in: *Corresponsales en acción*, p. 313.

2. De Marco, *op. cit.*, 1995, p. 64.

Paraguay, Mansilla pausa brevemente para escribir una carta al padre de su amigo Dominguito Sarmiento, uno de los muertos de Curupaytí, animándolo a presentarse para las próximas elecciones presidenciales. Sarmiento, que se encuentra en los Estados Unidos, acepta, y Mansilla empieza a hacer campaña entre sus compañeros y conocidos del ejército. Cuando Sarmiento asume la presidencia algunos meses después, Mansilla espera su recompensa en la forma del título de Ministro de Guerra y Marina. En realidad, Sarmiento lo manda a ocupar un oscuro puesto en la frontera indígena de Tierra Adentro: en vez de Ministro, Mansilla será comandante del pequeño cuartel de Río Cuarto. Y desde allí, de mal en peor. Durante los primeros meses de 1870, el coronel recibe la noticia de que será sujeto a un tribunal militar, respondiendo a la acusación de haber fusilado a un desertor «*sin agotar las instancias de procedimiento de rigor*»¹. Relevado de su mando oficial, Mansilla se decide a emprender el viaje al lejano pueblo de los ranqueles cuando empieza la investigación preliminar al juicio, y cuando regresa a Buenos Aires dieciocho días después, aprende que ha sido oficialmente destituido, sin goce de sueldo, por orden de su ex amigo Sarmiento.

«EL CRIMEN QUEDA CASTIGADO»

Como han señalado Cristina Iglesia y Carlos Alonso, debemos entender *Una excursión a los indios ranqueles* – la obra literaria tanto como la expedición que la inspiró – como una reacción directa al juicio y a la destitución de Mansilla. Si antes se consideraba un militar de carrera, ahora Mansilla tendrá que reinventarse como escritor profesional, y aprovecha del viaje recién completado para conquistar a su público. Aquí comienza también su larga querrela con Sarmiento: si el famoso *Facundo* se presenta explícitamente como una polémica contra «el bárbaro» de Rosas, el sobrino de éste es sólo un poco más sutil al insertar en su descripción de los «bárbaros» ranqueles

1. Cristina Iglesia (2002), «El Placer de los viajes: Notas sobre Una excursión a los indios ranqueles de Lucio V. Mansilla», in: *La Violencia del azar: Ensayo sobre literatura argentina*, Buenos Aires: Fondo de Cultura Económica, 2002, p. 78.

una polémica contra Sarmiento. Alonso es especialmente astuto en vincular la destitución de Mansilla con el relato que pronto enfocaré, la historia del cabo Gómez. Para Alonso, el relato gira alrededor del complejo Edipo de Mansilla (o sea, su irresuelta rivalidad con Sarmiento), lo cual revela a su vez la tendencia de Mansilla a subordinar temas políticos o históricos a narrativas más bien familiares¹. No pretendo divorciar lo político o social del material autobiográfico en la obra de Mansilla; sería imposible, no sólo porque Mansilla experimentó los conflictos de la historia argentina en carne propia, sino porque sabía además que lo que más fascinaba a su público era su genealogía – justo el talón de Aquiles de su carrera oficial. Dicho esto, al comparar la famosa *Excursión* con los artículos posteriores de *Entre Nos*, se puede ver que la destitución de Mansilla desencadena una serie de anécdotas sobre sus experiencias durante la Guerra del Paraguay que son algo más de un largo esfuerzo para exculparse a sí mismo. Son también una fragmentaria meditación sobre la naturaleza de la justicia militar y de la ética del Estado en cuanto a su apropiación y control de la violencia.

Según explica Miguel Ángel De Marco, la justicia militar fue uno de los principales problemas que Mitre enfrentó durante los primeros años de la guerra. «*Las deserciones, los homicidios, las riñas, actos de insubordinación, robos, [...] violaciones*» y otros crímenes eran todos frecuentes en el ejército argentino, especialmente entre los batallones de Línea². El Ejército de Línea incluía un puñado de jóvenes de familias distinguidas – como Domínguito Sarmiento – y una mayor proporción de reclutas pobres de origen provinciano, mandados al frente por orden de comandantes militares y jueces de paz. Algunos eran verdaderos criminales, cuyo castigo incluyó un periodo de servicio militar; más a menudo eran gauchos «vagos y malentretidos», pescados de las pulperías o incluso de su propio hogar. También había una gran proporción de enganchados extranjeros, algunos veteranos y verdaderos soldados de la fortuna, otros sin la menor experiencia de servicio militar³. Entre los gauchos tanto como los extranjeros el número de deserciones era alarmante, y la política de los jefes vacilaba entre el deseo de imponer la disciplina y la necesidad de conservar vidas.

1. Carlos J. Alonso (1998), «Oedipus in the Pampas: Lucio Mansilla's "Una excursión a los indios ranqueles"», New York: Oxford University Press, 1998, p. 84-107.

2. De Marco, *op. cit.*, 1995, p. 197.

3. *Ibidem*, p. 69-78.

Para más complicar la situación, los códigos de justicia se basaban en las Ordenanzas Militares de Carlos III, aprobadas en el año 1768, con algunas modificaciones agregadas durante las guerras de independencia. Oficialmente, las condenas de muerte tenían que ser aprobadas por el Presidente de la República, o cuando el acusado se encontraba en campaña al exterior, por el general al mando. En la práctica, sin embargo, muchos oficiales confiaban de su propio juicio para determinar la culpa y el castigo apropiado. Mitre, para rectificar la situación, empezó un proceso de centralización, nombrando un Auditor de Guerra para asegurar cierto nivel de eficiencia y regularidad en los procesos¹. Luego, enfrentando un número alarmante de crímenes contra civiles en el otoño de 1865, toma la medida drástica de declarar que:

todo individuo de los ejércitos aliados que en marcha o campamento ejerciere violencia sobre los vecinos del país por donde transitan, se apropie de las cosas contra la voluntad de sus dueños o cometiesen cualquier desorden de este género contra las personas o las cosas, será inmediatamente pasado por las armas, justificado que sea el delito, procediendo verbal y sumariamente para el efecto, previa para el efecto la orden de los generales en jefe o de los generales que operando a distancia del Cuartel General sean autorizados para ejercer tal facultad².

Cuenta De Marco que como resultado de este proceso el «santo y seña» entre los oficiales cambió de «La desertión se castiga con severidad» y «El crimen queda castigado» a «El Ejército va disciplinándose»³.

Mansilla, acusado del indebido fusilamiento de Avelino Acosta el 30 de mayo de 1869, dijo en autodefensa que ordenó la condena para poner fin a una oleada de desertiones que comenzó cuando sus tropas lograron extender la frontera de Río Cuarto a Río Quinto. Según Mansilla, escogió a Acosta por no ser esa la primera vez que intentó abandonar su deber. Extraoficialmente, volvió al tema del fusilamiento de un soldado varias veces, comenzando con una de las primeras anécdotas de *Una excursión a los indios ranqueles*. El contraste entre las crónicas que Mansilla escribió como corresponsal en acción y estos relatos es notorio: si antes Mansilla

1. Ídem, p. 197-201.

2. Ídem, p. 205.

3. Ídem, p. 204, 207.

cantaba las glorias de los oficiales argentinos, muertos y sobrevivientes, ahora reserva sus elogios para los subalternos, especialmente los más humildes y marginados. Tal es el caso del cabo Gómez, sujeto del primer «cuento de fogón» que comienza en la quinta carta. Llega al Batallón 12 desde la Guardia Nacional, donde ha sido considerado susceptible al trago y a la insubordinación. Sin embargo, Mansilla lo describe como un «*tipo varonil simpático*», un rústico correntino de aspecto y acento marcados por influencia guaraníca¹.

El cabo Gómez se asimilaba al batallón de Mansilla poco antes del fracaso de Curupaytí, en el cual el 12 sufrió bajas enormes:

Aquello era un infierno de fuego. El que no caía muerto, caía herido y el que sobrevivía a sus compañeros contaba por minutos su vida. De todas partes llovían balas. Y lo que completaba aquel cuadro de sangre, era que estábamos como envueltos en un trueno prolongado, porque las detonaciones del cañón no cesaban. (24)

Gómez, en medio de la escena horrorosa, «*era bravo y sereno como un león*» (ibid). Mansilla lo encuentra malherido, dos veces ordena su retirada y dos veces Gómez se resiste. Al no aparecer al fin del día, sus compañeros presumen que está muerto. Dice Mansilla:

Yo sentía la muerte de todos mis soldados como se siente la separación eterna de objetos queridos.

Pero, lo confieso, sobre todos los soldados que sucumbieron en esa jornada de recuerdo imperecedero, el que más echaba de menos era el cabo Gómez.

La actitud de ese hombre oscuro, tendido de barriga, herido en las dos piernas y haciendo fuego con el ardor sagrado del guerrero, estaba impresa en mí con indelebles caracteres. (25)

El comentario de Mansilla es significativo, incluso porque contrasta con sus primeros comentarios sobre la batalla, en las cuales lamenta más profusamente la muerte de su amigo Dominguito Sarmiento, «*esa bella esperanza de la juventud argentina*»².

1. Mansilla, *Excursión*, p. 21.

2. Mansilla, «El Rechazo de Curupaytí», in: *Corresponsales en acción*, p. 315.

Semanas después, Gómez vuelve milagrosamente al batallón. A las preguntas de Mansilla, cuenta que se arrasó del campo de batalla la noche de la derrota, siguiendo el humo de un vapor hasta llegar a un hospital en el campamento brasileño. Allí se curó, hasta volver al lado argentino porque «ya no podía aguantar las ganas de ver el batallón» (27). Poco después de su regreso, Gómez es detenido por el asesinato de un vivandero. Mantiene su inocencia ante las repetidas preguntas de Mansilla, pero todas las pruebas indican que Gómez es el asesino, y el tribunal lo condena a ser pasado por las armas. Mansilla hace todo lo que puede para salvarlo, pero es inútil, y la noche antes del fusilamiento Gómez le confiesa el crimen. Mansilla por su parte confiesa que estaba demasiado «enfermo» para presidir la ejecución como debiera; se queda en su carreta, tapados los oídos para no escuchar «la fatídica detonación» (35). Luego sus subalternos le cuentan las últimas palabras de Gómez: «Así paga la patria a los que saben morir por ella» (ibid). Es una frase que Mansilla repetirá varias veces, a lo largo de la *Excursión* y luego en las «*Causeries*» de 1890. La intención autorreflexiva es evidente, como bien señala Alonso.

Lo que además cabe destacar es la información que Mansilla ofrece sobre la historia personal del Cabo Gómez: además de «un tipo común en nuestro país... crudo, enérgico y fuerte», Gómez es también un «Otelo correntino», convicto del asesinato de su querida durante una noche de alucinada borrachera. Luego cuando Mansilla le pregunta por qué asesinó al vivandero, Gómez le explica que lo confundió con el amigo de aquel, un tal alférez Guevara. Debió apuñalar a Guevara, dice, para vengar el insulto que le había hecho durante los primeros momentos de la batalla de Curupaytí, cuando le dio una bofetada y le dije que hiciera fuego en vez de quedarse mirando el fusil. Según Gómez, estaba limpiando el fusil, y el único momento que tenía miedo durante ese día fue después de la batalla, «cuando los paraguayos salieron de sus posiciones desnudando y matando, porque no tenía fuerzas para defenderse, y le dio miedo que lo ultimaran sin poder hacerles cara» (28).

Al contar la historia del cabo Gómez, Mansilla hace hincapié en las ironías de la disciplina y la justicia militar – muy necesarias desde la perspectiva del Estado, tal vez, pero confusas y contradictorias según muestra el escritor. Gómez es para él un recluta típico, tal vez arquetípico, en que viene de una cultura rural y gauchesca, «cuchillera» según la calificaría Jorge Luis Borges, anárquica y bárbara según la pinta Sarmiento en su famoso *Facundo*. Es este gaucho arquetípico el que el Ejército pretende civilizar

para cumplir las necesidades del Estado, o sea, para «*resolver los problemas sociales más difíciles degollándonos*» y para «*arrasar todo*» en la «*grande obra*» de la Guerra del Paraguay. En otras palabras, Mansilla protesta contra la apropiación y manipulación del gaucho argentino por parte del Estado, criticando implícitamente la voluntad del Estado de determinar quién tiene el derecho de utilizar la violencia, contra quiénes, cuándo y bajo cuáles condiciones. En el caso del Cabo Gómez la ironía es aun más chocante, por ser nativo de la provincia argentina más próxima al Paraguay, por ser «*de tez entre blanca y amarilla*», y por hablar «*con la tonada guaranítica*». En cierto sentido, el heroísmo del cabo Gómez durante la batalla de Curupaití es más fraticida que su asesinato del alférez Guevara.

No hemos de idealizar a Mansilla. Como muchos han notado con más elocuencia que yo, nunca llegó a sintetizar sus bosquejos e impresiones en una aclaración sostenida ni de los derechos de los indígenas, ni de los problemas de la población de «cristianos» campestres. Lo que es más, en el caso del cabo Gómez, se puede decir que si Mansilla acusa al Estado de apropiarse del gaucho para lograr sus proyectos de conquista, Mansilla también se aprovecha de él para conquistar la opinión de sus lectores en Buenos Aires. Y sin embargo, se anuncia en este cuento de fogón el surgimiento de una identificación entre Mansilla y el soldado raso, el cual aparece una y otra vez en sus escritos posteriores. A menudo toma la forma de un vínculo afectivo; tal es el caso con el cabo Gómez y con Juan Patiño, negro y dipsómano, que se acostumbra a la vida del campamento y vuelve a alistarse cuando se cumple su término. Más extremo aún es la historia de Amespil, un «gigante» bávaro que llega al campamento de Ensenaditas con un pelotón de enganchados europeos. Amespil no puede comunicarse con nadie, pero entretiene a sus camaradas bailando tirolesas vestido de mujer. Cuando Mansilla lo encuentra después del desastre de Curupaytí, cargado de galletas que desvalijó de sus compañeros caídos, dice Mansilla que «*lo hizo llorar*» de alegría.

Los protagonistas de estos relatos son seres como el gaucho Camargo, que dice en anticipación de Martín Fierro, «*Mi vida es corta y no tiene nada de particular. No soy mal hombre pero he sido muy desgraciado*»¹. Son seres cuyas desgracias a menudo resultan – como las de Mansilla – del conflicto

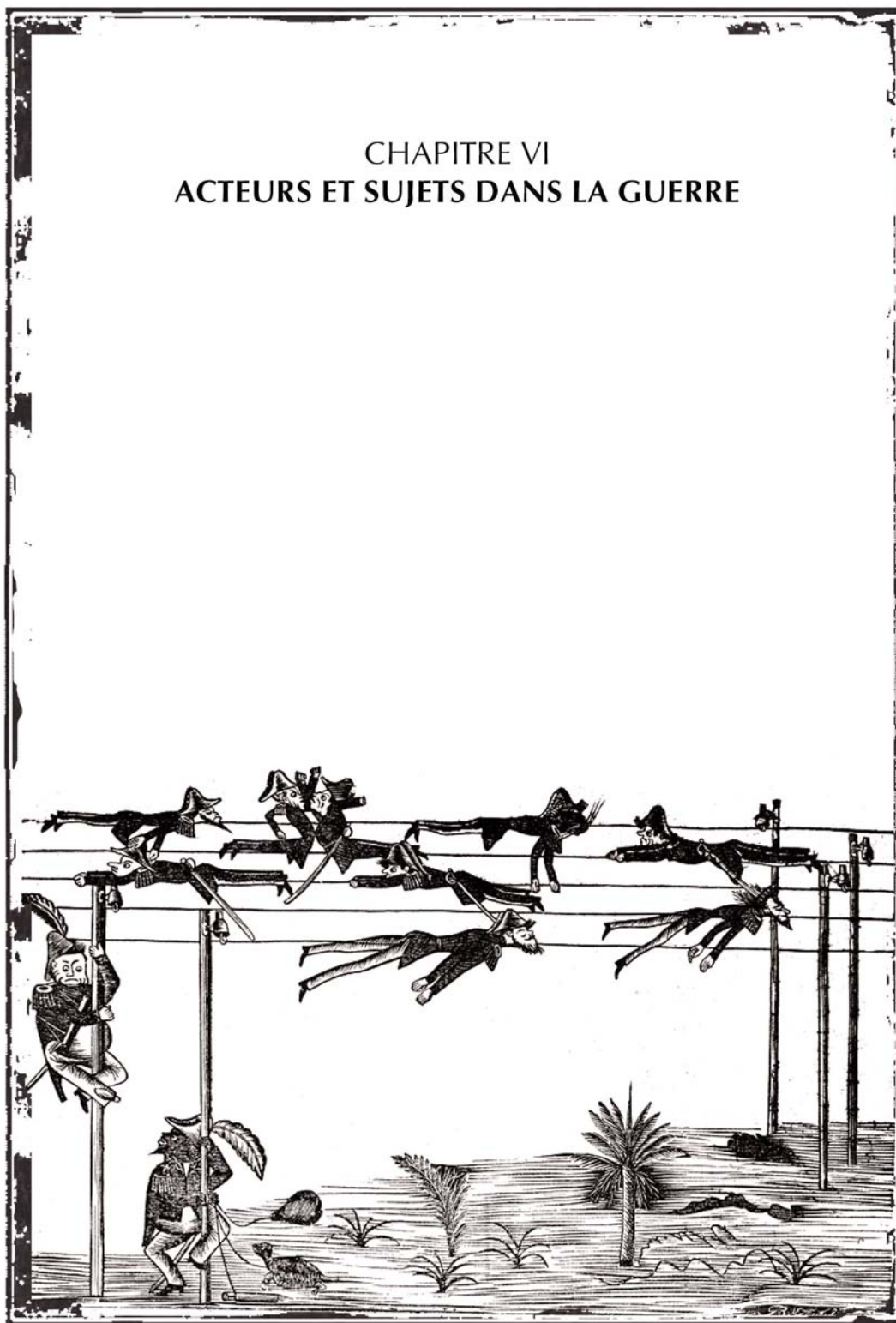
1. Mansilla, *Excursión*, p. 196.

entre su antigua lealtad a los caudillos regionales y los políticos liberales que van consolidando su poder en Buenos Aires. Escribe Mansilla en el año 1890: «*Si un pobre paisano se emborrachaba y gritaba: ¡Viva Rozas! ¡Viva Urquiza! ¡Viva Arredondo! ¡Viva el diablo! Y no andaba bien con el comandante de la partida, lo enderezaban, a cintarazos, a la policía, [y] lo destinaban a un cuerpo de línea...*»¹. Si el protagonista principal de la obra de Mansilla nunca deja de ser el propio Mansilla, cuyo cada gesto es un gesto auto-reflexivo, sus recuerdos de la Guerra del Paraguay también muestran un deseo de conmiserar con otras víctimas de las arbitrariedades del poder. Muestran los logros tanto como los fracasos del Ejército como instrumento de integración, y sobre todo atestiguan la naturaleza violenta y azarosa del proceso de consolidación nacional.



1. Mansilla, «El famoso fusilamiento de un caballo», in: *Entre Nos. Causeries del jueves*, Buenos Aires: El Elefante Blanco, 2000, p. 113.

CHAPITRE VI
ACTEURS ET SUJETS DANS LA GUERRE



Aborigènes et Afro-américains – libres ou esclaves – dans la guerre de la Triple Alliance

JORGE RUBIANI



Protagonistes de la société paraguayenne, les Aborigènes et les Afro-américains ne pouvaient, quelle que soit leur condition, éviter d'être mêlés par la force des choses à la guerre de la Triple Alliance. On ne connaît toutefois que bien peu de cette participation. Ou alors, elle n'a pas été mise en relief comme il se doit. Pas plus qu'on n'en sait sur le rôle, passé sous silence, des Africains et de leurs descendants (esclaves, sous tutelle, ou affranchis) au long de l'histoire coloniale du Paraguay et après l'indépendance.

On en sait un peu plus des Aborigènes, quoique leurs guerres de résistance et leurs rébellions ponctuelles durant le processus d'installation de la colonie aient été escamotées dans des chroniques qui soulignaient toujours leur mansuétude et leurs dispositions amicales. Notons cependant qu'ils ne furent pas déracinés hors de leur sol natal comme le furent les Africains. Tout en arrivant à partager leurs us et coutumes avec ceux des étrangers, une

Traduction de Guy Batoux.

fois leur terre usurpée, ils perpétuèrent néanmoins les leurs, dans certains cas, et les firent même adopter par les Européens ; leur langue, particulièrement. Ils leur furent même apparentés, par suite de l'« *effréné et vigoureux métissage hispano-guaraní* » peint par Moreno ¹.

Les Noirs, quant à eux, ajout allogène au paysage humain de la Province, portaient le fardeau du déracinement et de la souffrance des incalculables privations par la violence, en sus du stigmate de leur condition d'esclave qui leur garantissait le mépris du reste de la population et bien qu'ils eussent, à l'occasion, la solidarité de leurs compagnons de disgrâce : Indiens, Métis et pauvres Blancs. La présence des Aborigènes et des Afro-américains, libres ou esclaves, comme celle des enfants et des femmes, dans la guerre de la Triple Alliance met aussi en évidence que le conflit, comme bien d'autres épisodes de l'histoire du Paraguay, ne comportait pas que des actes de guerre ou exécutés par des militaires ou des hommes d'armes. Il enveloppa et emporta bien plutôt les composantes sociales les moins favorisées. Si peu favorisées que « l'histoire officielle » les a complètement passées sous silence.

ABORIGÈNES ET AFRO-AMÉRICAINS DANS LES ARMÉES PATRIOTIQUES

Noirs et mulâtres, esclaves ou libres, firent partie des armées libératrices de l'Amérique. Ils n'avaient pas le choix. Beaucoup constituaient une contribution de leurs maîtres à la « cause américaine » et d'autres furent achetés par l'État (ou par les révolutionnaires) afin de gonfler les contingents. Quelques uns, enrôlés avec la promesse de la liberté, n'y trouvèrent que la mort. Dans le bassin du Río de la Plata, particulièrement, le pourcentage de la population noire décrût considérablement à la suite de ces affrontements. Aucun de ces patriotes n'accorda pourtant *a priori* la moindre revendication aux Aborigènes ou aux Afro-américains. En fait et dans tous les pays émergents des anciennes colonies, le ressentiment contre l'Espagnol n'émanait ni de l'aspiration à l'indépendance ni du désir de se

1. Fulgencio R. Moreno (1926), *La Ciudad de la Asunción*, Buenos Aires : J. Suarez, 1926, p. 13.

libérer de la tutelle administrative de la couronne, mais plutôt de la volonté d'être considérés aussi blancs que les « purs blancs » européens.

« Ceci explique – écrit John Lynch – l'obsession pour une définition rigoureuse de l'échelle raciale [...] et l'anxiété des familles soupçonnées, pour prouver leur blancheur. » L'auteur fait allusion aux fameux « certificats de blancheur » exigés pour obtenir des licences de mariages ou pour exercer n'importe quel commerce ou profession¹. De fait, « ... la révolution contre l'Espagne fut l'œuvre de quatre hommes qui, aiguillonnés par l'honneur et le patriotisme, se mirent à la tête d'énormes masses de timides, inquiets de leurs racines, ou, plus encore, d'esclaves »².

Quant à la participation de mulâtres, d'esclaves et d'affranchis dans les armées « de la liberté », leurs chefs la jugèrent de façons contrastées. Manuel Belgrano, disait que « ... les noirs et les mulâtres appartiennent à la canaille qui relève autant du couard que du sanguinaire [...] ma seule consolation est de savoir qu'ils ont des officiers blancs »³. José de San Martín avait néanmoins une opinion très différente : « ... les meilleurs soldats d'infanterie que nous ayons sont noirs et mulâtres... ». Pour sa part, Simón Bolívar libéra ses propres esclaves avant d'entamer sa campagne au Venezuela ; il eut un noir, Manuel Piar, comme officier de son état-major. Et il bénéficia, au départ d'Haïti, lors de sa troisième campagne révolutionnaire au Venezuela, de la collaboration du président haïtien, Alexandre Pétion, en échange de la liberté des esclaves après l'obtention de l'indépendance⁴.

Pour le moins, ces chefs – Bolívar particulièrement et à l'exception de Belgrano – reconnaissaient et encensaient leur héroïsme. Cette participation à la lutte pour l'indépendance propulsa aussi les Noirs dans l'histoire de l'Amérique. Ce ne fut pas le cas au Paraguay⁵. Benigno Riquelme García est

1. John Lynch (1973), *The Spanish American revolutions, 1808-1826*, London : Weidenfeld and Nicolson & New York : Norton, 1973, xxvii+433 p. ; trad. esp. de Javier Alfaya & Barbara McShane : *Las Revoluciones hispanoamericanas, 1808-1826*, Barcelona : Ariel, 1976, Col . Ariel-Historia, n° 8, 430 p.

2. Juan de la Cruz Varela, in : *El Centinela*, Buenos Aires, août 1822, cité par Lynch, *op. cit.*, 1973.

3. Lynch, *op. cit.*, 1973, p. 86.

4. Ibidem, p. 206.

5. La « conscience révolutionnaire » d'alors ne concevait pas encore l'égalité des classes sociales dans sa plénitude. Le dictateur José Gaspar Rodríguez de Francia (1814-1840) lui-même avait eu des esclaves depuis sa jeunesse, comme le prouve un envoi de son père, du 9 mars 1784, à l'université de Córdoba où il étudiait : « ... un emballage de cuir avec onze boîtes de confiture de lait, un tiers de yerba [le maté, note du traducteur] une nappe et ses deux serviettes et un négrillon de dix ans » ainsi que les vêtements et accessoires « à son usage » (celui du négrillon). À propos du dernier détail, le chroniqueur commente que « le petit esclave, muni des vêtements adéquats, ne fera pas honte à son jeune maître lorsqu'il l'accompagnera dans les rues de Córdoba ».

un des rares historiens paraguayens à citer, dans son livre *El ejército de la independencia*, sous le titre *El desfile del silencio*, une compagnie de mulâtres parmi les mobilisations qui culminèrent avec l'indépendance nationale¹. Il relate également que trois soldats portant des noms aborigènes, Juan Leandro Cuayari, Andres Cacha et Nasario Payari², figuraient dans les troupes de Pedro Juan Caballero, l'une des figures majeures de l'indépendance.

Il dut y en avoir plus, mais beaucoup avaient probablement changé leurs noms originels pour des noms « chrétiens ». Aucun nom aborigène n'apparaît non plus entre les nombreux témoins signataires de l'Acte d'indépendance. Quoique partiellement reconnue, cette souche métisse ou autochtone était liée exclusivement aux corporations d'ouvriers, d'artisans, de marins ou de journaliers ce qui les écartait d'un statut social justifiant leur présence lors d'un acte aussi important. Les descendants d'Aborigènes se rencontraient encore plus souvent dans les contingents militaires. On leur reconnaissait « ...des qualités physiques consistant spécifiquement dans la corpulence, l'agilité et un sens auditif excellent ». Ils étaient enrôlés particulièrement dans les unités d'artillerie, les unités d'assaut et les fanfares militaires³.

Une preuve de cette dernière affirmation est fournie par la composition de la fanfare du bataillon d'infanterie n° 2, sous la dictature de José Gaspar Rodríguez de Francia, plus précisément en 1820, dont la totalité des membres arboraient leurs noms aborigènes. On trouvait, par exemple, parmi ces musiciens : Juan Puichi, Jacinto Tupabera, Crisanto Arabebe, Lucas Araca, Manuel Aguai, Pedro José Cuarata, Joaquín Antonio Cuma⁴.

Quant à l'incorporation des Aborigènes et des Afro-américains dans les armées de la République, le même dictateur Francia créa, dès 1814, un escadron de lanciers mulâtres. En 1836, ce corps « ... comptait 160 hommes, répartis en trois compagnies, tous armés de lances et commandés par des blancs ». L'importance de ce corps d'élite était telle dans l'organisation militaire de ce gouvernement qu'il avait en charge la sécurité du dictateur⁵.

1. Benigno Riquelme García (1973), *El Ejército de la Independencia*, Asunción, 1973, p. 33 et suivantes.

2. Ibidem, p. 20.

3. Idem, p. 33-34.

4. José Antonio Vázquez, *El Dr. Francia visto y oído por sus contemporáneos*, Buenos Aires : EUDEBA, 1975, p. 206-207.

5. Jerry W. Cooney (1995), *Presencia africana en Sudamérica*, México : Edition Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1995, p. 479.

Ce gouvernement fut aussi à l'origine de l'une des rares mesures destinées à soulager les infortunes des Noirs. Francia décréta la liberté de certains esclaves, en 1825, métamorphosa les métis de l'État en « *patriciens* », car, avec l'attribution complémentaire de terres, la condition de propriétaire leur était octroyée. Le dictateur justifia le décret en expliquant que : « *les métis étant des serviteurs de l'État, nous devons les considérer avec respect et ne pas les confondre avec les Noirs et les vagabonds* »¹.

GUERRE DE LA TRIPLE ALLIANCE : « INDIENS » ET « NOIRS » POUR LA PATRIE

Il existe pour le moins cinq visions différentes des motifs de la guerre², plus diverses variantes ou combinaisons (sur les mêmes motifs) pour tenter de déceler les absurdités qui conduisirent à ce néfaste événement. Aucune de ces visions ou variantes ne met en avant un quelconque souffle supérieur, une consigne morale, une revendication ou la restitution d'un quelconque droit. En dehors de la proclamation générale et ambiguë, de la part des Alliés, de « civilisation et liberté pour le Paraguay », il n'y eut pas la moindre déclaration, pas la plus minime déclamation, sur la base de quelque autre valeur.

S'il y eut des opinions opposées à la guerre, manifestes particulièrement en Argentine et en Uruguay en plein conflit, les controverses s'envenimèrent une fois connu le texte du traité secret, plus d'un an après le début des hostilités. Il y avait déjà eu, avant la guerre, des signes qui révélaient des différences d'approche et de conception entre les Républiques du bassin de La Plata et l'Empire. Elles furent exprimées depuis Asunción par Anacarsis Lanus, négociant de Buenos Aires et ami personnel du général Bartolomé Mitre comme du président Francisco Solano López. Face aux éditions successives de *La Nación argentina*, « *organe officieux du mandataire argentin*,

1. Ana María Argüello (1999), *El Rol de los esclavos negros en el Paraguay*, Asunción: Centro Editorial Paraguayo, 1999, p. 49.

2. Barbara Potthast (1996), « *Paraíso de Mahoma* » o « *País de las Mujeres* » ? *El Rol de la mujer y la familia en la sociedad paraguaya durante el siglo XIX*, Asunción : Instituto Cultural Paraguayo-Alemán, 1996, p. 238.

le général Bartolomé Mitre », qui encourageaient l'alliance avec l'Empire du Brésil « pour libérer le peuple paraguayen du tyran », Lanus écrivait d'Asunción : « ... Cessez donc d'aiguillonner les Paraguayens, qui doivent être nos alliés naturels plutôt que nos ennemis. Rédemption pour le Paraguay ! Qui la réclame ? pourquoi n'irions-nous pas plutôt avec eux [les Paraguayens] rédimmer plusieurs millions d'esclaves au Brésil ? »¹

Mais on pousse les peuples à la guerre – comme ce fut toujours le cas – sans leur permettre d'en comprendre beaucoup les motifs. Ceux-ci ne sont visibles – et lisibles – que dans la pénombre des cabinets officiels, ou dans la trame complexe des « opportunités de négoce » élaborées par les banquiers. Alors, parmi le bas peuple emporté par la guerre de la Triple Alliance (dans chacune des armées en lice), semblables par leur innocence et leur ignorance, les Noirs (enfin libres pour marcher à la mort) concoururent aussi, tout comme les indigènes évidemment, passés déjà au crible du métissage.

En plus de ces descendants d'esclaves et d'autochtones, la présence des Aborigènes fut fréquente elle aussi. Il allait presque de soi qu'ils fussent présents, vivant depuis toujours sur les terres où se livreraient les combats, et même ceux qui auraient voulu rester en dehors, pensant avec raison que ce n'était pas « leur » guerre, seraient enrôlés dans les mobilisations successives.

Celles du gouvernement argentin se fournirent parmi les indigènes de plusieurs groupes ; on constitua par exemple à Santa Fe un contingent d'indiens Mocovi sous le nom de régiment de Blandengues de Belgrano. « Les grands et fiers Mocovi (de la famille guaycurú) qui constituaient la troupe furent harangués par le gouverneur Oroño de la manière pittoresque suivante : "de tout temps et à chaque fois que vous avez été éloignés de vos foyers pour servir une cause, ce fut avec la promesse du pillage [...]. Aujourd'hui vous ne combattez que pour une cause sainte et juste. Même si vous voyez de l'or par terre et des animaux en liberté dans la campagne, il ne faut rien prendre [...] Attention, surtout, de ne pas voler !" »²

La longue lutte coloniale, contre les indigènes du Chaco précisément, motivait également des « règlements de comptes » anciens avec les Paraguayens. Les Guaycurú, ennemis acharnés de toute forme de soumission ou de réduction, les considéraient comme leurs ennemis naturels depuis la colonisation.

1. Efraim Cardozo (1967), *Hace 100 años*, Asunción : Emasa, 1967, Crónicas de la Guerra de 1864-1870 publicadas en « La Tribuna » de Asunción en el centenario de la epopeya nacional, 1967, vol. I, p. 79.

2. Miguel Ángel De Marco (1995), *La Guerra del Paraguay*, Buenos Aires : Planeta, 1995, p. 99-100.

L'antécédent des sempiternelles alliances des Portugais avec les Mbayá et les Guaycurú était aussi réactivé pour l'occasion. Sitôt la guerre entamée et le front transféré sur le territoire paraguayen, le premier projet d'alliance entre les Guaycurú du Chaco et les forces argentines vit le jour. Mitre aurait assumé l'initiative de cette alliance « ... afin qu'ils attaquent par l'arrière les positions militaires, en traversant le fleuve comme à l'époque coloniale. Le droit de pillage leur aurait été accordé »¹.

Le même procédé devait être reproduit un an plus tard par le maréchal Luís Alves de Lima e Silva, duc de Caxias, qui « promet des armes et des chevaux » pour que les mêmes Guaycurú « ...effectuent des coups de main sur les réserves de bétail que l'armée paraguayenne possédait sur la rive occidentale du Paraguay ». Négocié en septembre 1867, cet accord se basait sur « l'information obtenue par le chef brésilien que López avait en réserve des chevaux et du bétail sur la rive gauche du Bermejo ». Sitôt connu ce fait, l'état-major paraguayen glissa ce commentaire sarcastique dans *El Semanario* : « l'amour des Brésiliens pour l'humanité est tel que, non contents d'apporter la civilisation au Paraguay à la pointe des baïonnettes, ils veulent nous civiliser avec les indiens du Chaco »².

Pas moins de 400 Aborigènes participèrent à l'opération, armés et payés à l'avance. Les troupes de l'Alliance contèrent aussi avec un autre « ... groupe de trente Indiens du Chaco pour rester en communication avec l'escadre cuirassée et servir de guide à ses estafettes » autant que pour garder le contact avec ceux qui « ... avaient été envoyés un mois plus tôt pour faire irruption sur les arrières paraguayens, au dessus d'Humaitá. »³

ATTACHÉS SUR LEURS CHEVAUX

Le front ouvert au Mato Grosso en décembre 1864 continuait d'exister. Deux ans plus tard, en décembre 1866, les Guaycurú attaquèrent le fort de San Carlos, sous les ordres de l'un de leurs « capitaines », Lapagates, et parvinrent

1. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. III, p. 93.

2. Ibidem, t. VI, p. 292.

3. Idem, t. VII, p. 70.

presque à exterminer la garnison. « *Quatre, seulement, des vingt soldats de la garnison s'en sortirent* »¹. Quoique l'on ne sache pas si cette attaque répondait à des actions coordonnées avec les forces brésiliennes, une autre alliance entra en vigueur en avril 1867 lorsque les forces du colonel Carlos de Morais Camissao effectuèrent une incursion en territoire paraguayen jusqu'à l'estancia de La Laguna, au sud-est de Concepción. Les Guaycurú du nord servaient de « *forces auxiliaires* » à ce contingent, « *bien qu'ils soient déjà devenus une force militaire d'appoint* »².

La haine éprouvée par les Indigènes à l'égard des Paraguayens était telle qu'ils écartelaient, après les combats, tous les blessés et les morts. Ils « *les mutilaient de terrible façon* », au cours d'une cérémonie quasi rituelle. Pour y échapper, les soldats paraguayens « *... attachaient leurs compagnons morts et blessés pour les transporter hors de la zone de combat* ». Le chef brésilien lui-même réagit à cette acte brutal et répété en les menaçant même de la « *peine capitale [...] s'ils retombaient dans de tels excès* ».

Ils se répétèrent pourtant et les menaces du colonel ne furent pas suivies d'effets car, pour éviter de tomber morts ou blessés au combat, les Paraguayens combattirent depuis lors « *attachés sur leurs chevaux* ». « *Cette féroce précaution ne manque pas de grandeur* » écrivit Alfredo d'Escragnoles, vicomte de Taunay, après vérification de ce procédé singulier³.

Cependant, « *a retirada da Laguna* » fut un désastre pour les Brésiliens. Le long chemin parcouru, l'important contingent de civils qui les accompagnait et les attaques de choléra les obligea à se retirer, harcelés de très près par les troupes du lieutenant-colonel Blas Montiel et du sergent-major Martin Urbietta, qui avaient été envoyés du front sud pour les combattre. Voyant la tournure des événements, les Guaycurú furent les premiers à craindre les représailles paraguayennes et abandonnèrent les forces du colonel Morais Camissao. Le vicomte de Taunay écrivit son sentiment : « *Nos Indiens guaycurú nous abandonnèrent, sans que la crainte de ce qui les attendait si les Paraguayens les capturaient ne les arrête* »⁴.

1. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. V, p. 157.

2. Jorge Rubiani (2001), *La Guerra de la Triple Alianza*, Asuncion : Abc Color, 2001, vol. II, p. 669.

3. Taunay, Alfredo d'Escragnoles (1867), *La Retraite de Laguna*, Rio de Janeiro : Typographie Nationale, 1871, xi+224 p. ; trad. port. : *A Retirada da Laguna*, São Paulo & Rio de Janeiro : Melhoramentos, 1942.

4. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. VI, p. 199.

LE BATAILLON « NAMBI'I »¹

L'une des rares références explicites de la présence des Noirs dans l'armée paraguayenne traite du 6^e bataillon, plus connu comme « Bataillon Nambi'i », composé de noirs et de mulâtres, descendants tous, semble-t-il, de ceux qui accompagnèrent Artigas en exil au Paraguay, et dont on signalait « ... la bravoure, l'impétuosité, l'adresse et l'agilité lors des assauts et des combats au corps à corps ». Ils combattirent au Mato Grosso, lors de l'assaut à Corrientes et plus spécialement à la bataille de Riachuelo, le 11 juin 1865. Ils prirent d'assaut le bateau brésilien Parahyba, en délogèrent l'équipage, amenèrent l'emblème impérial et hissèrent les couleurs paraguayennes avant d'être balayés du pont par la mitraille des autres navires brésiliens venus au secours de celui qui avait été pris. Le bulletin de l'armée paraguayenne mit en valeur quelques jours plus tard le comportement du Nambi'i et du sergent Machuca, mort au combat, et annonça les décorations de plusieurs sergents, caporaux et soldats de ce bataillon².

TOUT PARAGUAYEN « CAPABLE DE PORTER LES ARMES » EST APTE À LA GUERRE

Quoique eux-mêmes fortement métissés d'indigène, les Paraguayens ne comptèrent avec aucune participation des Aborigènes. Plusieurs offres, recensées, furent rejetées par le maréchal López. Quelques rares allusions à des noms indigènes sont visibles dans différents rapports, d'origines diverses, souvent médicaux. Efraím Cardozo cite par exemple Rudecinto Guyray parmi les morts de la bataille d'Estero Blanco, le 2 mai 1866³.

Une offre des Payaguá sera pourtant acceptée en juillet 1866. Le groupe se présenta aux autorités d'Asunción sous les ordres du sergent Cuati, dont le nom fut « christianisé » en José María Ortigoza. López ordonna de choisir les soixante « *plus robustes pour servir à Humaitá* »⁴.

1. Le mot guaraní « nambi'i » signifie « petites oreilles ». Ce surnom évoque probablement une particularité du type africain.

2. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. II, p. 65, 74 et suivantes.

3. *Ibidem*, t. III, p. 263.

4. *Idem*, t. IV, p. 74.

Le 23 février 1866, un décret du gouvernement convoquait « tous les Paraguayens aptes au service militaire actif ». Pour ôter les doutes soulevés par cette première mobilisation depuis le début de la guerre, l'explication catégorique suivante fut publiée le lendemain : personne ne bénéficiait d'exemption à cet « *appel de la nation* » et « *aucun individu qui ne soit notoirement inutile n'échappera à la conscription* »¹.

Le besoin d'hommes sur le front restait tout de même supérieur aux levées des convocations et appelait des solutions plus radicales car chaque défaite entraînait « ... *un manque crucial d'hommes* ». Malgré cette exigence, le vice-président Francisco Sánchez, qui avait en charge l'administration de l'arrière-garde, limitait, en mai de la même année, la politique de « ... *recrutement d'esclaves appartenant à des particuliers* » et semble-t-il, « *des affranchis maintenus sous la tutelle de maîtres privés* ».

Au juge de paix d'Ybycu'i qui offrait « *un esclave pour le service des armes* » en juin 1866, Sánchez répondit que, ayant déjà reçu des offres similaires « *dans lesquels leurs maîtres leur octroyaient le document approprié de manumission* », le gouvernement n'avait pour l'heure « *pas cru bon de les accepter et avait mandé de remercier leurs maîtres* »².

Les classes furent suspendues le même mois dans toutes les écoles de la République car la convocation antérieure n'excluait pas les maîtres d'écoles³. Devaient être annulées aussi au printemps 1866 « *les exemptions au service militaire de divers fonctionnaires de l'État et ordre fut donné aux officiers locaux d'accélérer le recrutement* »⁴.

Toutes les grandes batailles de la guerre appartenaient déjà au passé en septembre 1866. Impliquant d'énormes quantités d'hommes, elles furent sanglantes et provoquèrent la mort de milliers d'entre eux, depuis Estero Bellaco jusqu'à Curupaytí en passant par celle de Tuyutí (le 24 mai). La trêve imposée par la bataille de Curupaytí, le 22 septembre, fut l'occasion d'une nouvelle convocation dans l'arrière-garde paraguayenne. Face aux doutes soulevés à propos de la participation possible des esclaves et des affranchis, le vice-président publia l'arrêté suivant : « *il est porté à la connaissance des autorités de la campagne, chargées de la mise en application de cet ordre,*

1. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. II, p. 145 et suivantes.

2. *Ibidem*, t. IV, p. 29.

3. *Idem*, t. III, p. 27.

4. Jerry W. Cooney & Thomas L. Whigham (comps.) (1994), *El Paraguay bajo los López : Algunos ensayos de historia social y política*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, 1994, p. 32.

qu'il concerne tous les affranchis et que les esclaves seront affranchis aux frais du trésor national; les fonctionnaires publics dresseront les listes nominatives de ces serfs, avec le nom de leur maîtres, et les remettront au secrétariat du gouvernement aux fins d'abonner leurs montants ... »¹.

Quelques jours plus tard l'accent était porté sur l'ordre précédent en précisant aux autorités de l'intérieur que le nouveau recrutement devait inclure les esclaves et les affranchis : « les affranchis devront se présenter comme des citoyens qu'ils étaient déjà mais les esclaves devront d'abord être libérés par le trésor national »². La libération des ventres en 1842 avait de toutes façons déjà produit des milliers de « citoyens pour la Patrie ». Les descendants d'esclaves avaient déjà 22 ans au début de la conscription et beaucoup d'entre eux s'étaient engagés dès le début. Pour lever les derniers doutes sur la participation des Noirs à la campagne, « ... après la bataille de Curuzu, López ordonna l'émancipation en masse des esclaves de l'État » (3 septembre 1866)³.

Les résultats de la levée de septembre 1866 définissent clairement la participation des Afro-américains de toutes conditions dans les files de l'armée paraguayenne. À peine connues ces instructions, 71 esclaves avaient été remis par leurs maîtres, à Villarrica, sans aucune demande de paiement. Le total des esclaves atteignit le nombre de 700 pour tout le pays, « tous robustes et sains, beaucoup sans la moindre ascendance africaine. Il s'agissait des derniers esclaves du Paraguay que la liberté des ventres, décrétée en 1842, n'avait pas atteints parce qu'ils étaient nés antérieurement » précise E. Cardozo⁴. Il y en eu d'autres, donnés simplement par leurs maîtres pour « la défense de la Patrie » sans réclamer aucun paiement.

La guerre se poursuivait néanmoins et exigeait de nouvelles recrues. Il n'en restait guère au Paraguay après les levées d'avril 1867 qui avaient appelé les enfants de 12 à 15 ans⁵ et les nouvelles convocations n'indiquaient plus la moindre différence ou condition. Nul doute que des Noirs figuraient aussi parmi eux.

1. Cooney & Whigham, *op. cit.*, 1994, p. 33 et 34.

2. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. IV, p. 214.

3. Milda Rivarola (1994), *Vagos, pobres y soldados : La Domesticación estatal del trabajo en el Paraguay del siglo XIX*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, 1994, p. 90.

4. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. V, p. 71.

5. Ibidem, t. VI, p. 91.

Un phénomène notable dans la mémoire collective paraguayenne est la dualité face à certaines composantes de la nation ou à ceux qui lui sont attachés. Cela se constate dans l'appréciation de l'indien, du chien, de l'arbre, de l'étranger ... et du noir. Nous les valorisons pour autant qu'« *ils n'aient rien à voir avec nous* ». Ou bien nous parlons d'eux admirativement, ou bien ils sont l'objet de mauvais traitements (pour le chien), d'insultes et d'offenses (pour les étrangers, les indigènes et les noirs).

Il y eut beaucoup de cela durant la guerre de la Triple Alliance à propos de la participation des esclaves et de leurs descendants. L'effort pour les incorporer allait totalement à l'encontre du mépris généralisé envers les « *nègres de l'ennemi* ». Comme s'ils étaient différents ! Les allusions et autres termes méprisants, « *macaques* », « *singes* », étaient aussi habituels dans la littérature de guerre que dans la vie quotidienne des campements. Un tel traitement n'aurait guère été encourageant pour tout homme, de la même condition, qui se serait trouvé dans les troupes paraguayennes.

Ayant occupé le dernier échelon de l'échelle sociale dans la vie quotidienne d'avant guerre, il est aisé d'imaginer que les Noirs combattaient dans les premiers rangs, les plus exposés au feu ennemi, et que tout acte de bravoure de leur part était moins encensé. Dans un des rares cas d'accession d'un Noir au rang d'officier, il s'agissait d'un sergent, dont le nom n'est même pas resté, qui « *... pendant les combats indécis près du Paraná et le siège d'Humaitá* », rapporta au camp « *neuf têtes de soldats alliés, dans un sac, et les porta à la résidence de López, où il les empila et où elles restèrent empilées pour que le public les voit, presque tous furent les voir* ». Le sergent avait alors été promu Porte-drapeau « *... mais ensuite López l'envoya à tous les combats, jusqu'à sa mort et, ainsi, il se débarrassa de l'officier noir* »¹.

Une autre référence à un Afro-américain dévoile comment ils étaient perçus par la société : toujours dans l'ombre, comme s'il s'agissait de leur environnement naturel, et utilisés pour des œuvres sordides. C'est justement ainsi qu'il en est question dans la torture infligée à Dame Juliana Insfrán, épouse du colonel Francisco Martínez, après la capitulation d'Humaitá².

1. Cooney, *op. cit.*, 1995, p. 512.

2. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. X, p. 207.

Comme preuve de la subsistance de ces discriminations et que les Noirs sont encore un mauvais souvenir pour certains, une certaine dame d'Asunción, qui s'enorgueillissait, jusqu'à peu, de descendre du sergent Candido Silva, le glorieux trompette qui annonça la victoire de Curupaytí, se montra extrêmement embarrassée par le « détail » qu'il était noir, lorsqu'elle vit sa photo publiée par un journal local.

À L'ARRIÈRE-GARDE

Le couvert de l'arrière-garde ne signifiait pour personne l'absence de danger. Encore moins si les soldats, tout éloignés qu'ils fussent de la ligne de front, étaient capturés par l'ennemi. Précisons, à cette occasion que les Paraguayens prisonniers à Yatay et à Uruguayana, les premières batailles de la guerre, furent enlevés par la cavalerie brésilienne pour être vendus comme esclaves. La preuve se trouve dans une lettre du général Mitre à son ministre des Affaires extérieures, Rufino de Elizalde¹. Un détail, à lui seul, aggrave cet épisode : les fils d'esclaves, nés après la libération des ventres et recrutés comme citoyens libres, souffrirent le « retournement absurde » d'être rendus à l'esclavage par les rédempteurs du Paraguay. « ... *Les officiers du Rio Grande, qui avaient vaincu les troupes paraguayennes à Uruguayana, envoyèrent au Brésil pour les vendre (comme esclaves) les soldats noirs ou mulâtres prisonniers* »².

Tous ceux, Afro-américains esclaves ou affranchis, hommes, femmes et petits enfants, qui, en fin de compte, ne furent pas emportés par les mobilisations, les recrutements et autres convocations, accompagnèrent leurs maîtres (ou anciens maîtres) par tous les chemins où la guerre les poussa. Ils pâtirent de toutes les pénuries et toutes les vicissitudes, locales, importées ou traîtresses, que la guerre légua à ce triste reliquat de la population paraguayenne. Ces « Noirs » (esclaves tenus à l'écart et honnis, naguère) furent souvent le seul soutien ou le dernier réconfort de beaucoup, avant de tomber

1. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. II, p. 257 et t. III, p. 22 et suivantes.

2. Rivarola, *op. cit.*, 1994, p. 90.

eux-mêmes en n'importe quel point de la longue « diagonale de sang » que traça la retraite de l'armée paraguayenne.

Les derniers moments de la guerre virent la réapparition des indigènes Ca'ingua sur leurs anciens territoires de l'Amambay. Quelques heures avant l'attaque brésilienne du campement paraguayen, un de leurs caciques se présenta pour « offrir sa protection ». Que López « licencie ses troupes, en ne conservant qu'une escorte de neuf ou dix hommes de confiance », et il le guiderait « par des lieux tellement impénétrables (selon le cacique indigène) que jamais ne l'atteindrait l'acharnement de l'Alliance ».

Le chef paraguayen demanda seulement à son interlocuteur improvisé l'heure à laquelle l'ennemi arriverait. Le cacique Ca'inga répondit en signalant un point du ciel avec l'index : « lorsque le soleil sera là ... ». López le remercia pour son offre, fit ses adieux aux Indigènes et convoqua ses officiers pour le dernier combat¹. Il devait se retrouver, moins de deux heures plus tard, au milieu du rio Aquidaban (un nom mbayá, pour comble d'ironie), seul et encerclé par les troupes du général José Antonio Correia de Camara. Sommé de se rendre, il s'écria : « je meurs avec ma Patrie ! » À ce sujet, Cooney fait remarquer, à juste titre, « que tout Noir paraguayen aurait pu en dire autant »². S'il ne subsistait que quelques hommes de l'armée, des Noirs, il n'en restait pratiquement plus.

Une fois la capitale du Paraguay occupée, un gouvernement provisoire, sous la tutelle de l'Alliance, décréta la « liberté pour les esclaves ». Ce fut le 2 octobre 1869. « L'émancipation n'eut d'autre effet que populiste car la mesure ne concerna qu'à peine 450 survivants », femmes, vieux et enfants en bas âge pour la plupart³.



1. Cardozo, *op. cit.*, 1967, t. XIII, p. 429.

2. Cooney & Whigham, *op. cit.*, 1994, p. 34.

3. Rivarola, *op. cit.*, 1994, p. 90.

La participación de los negros esclavos en la guerra del Paraguay

ANDRÉ TORAL



Las denuncias de que el ejército brasileño al luchar en la guerra (1864-1870) estaba formado por esclavos no son nuevas. Al contrario, tiene por lo menos ciento veinte años. Sus primeros autores fueron los redactores de los periódicos paraguayos de la época. Trataban de menospreciar al ejército brasileño basándose en el dudoso argumento de que, por estar formado por negros, debería ser de calidad inferior. Más recientemente, distintos autores intentaron resucitar el argumento de que el ejército brasileño estaba formado por negros esclavos enrolados compulsoriamente.

Soldados negros, ex-esclavos o no, combatieron en por lo menos tres de los cuatro ejércitos de los países involucrados. Los ejércitos paraguayo, brasileño y uruguayo tenían batallones formados exclusivamente por negros. Como ejemplos tenemos el Cuerpo de los Zuavos da Bahía y el batallón uruguayo Florida. Está comprobado que esclavos propiamente dichos, enrolados como soldados, lucharon en los ejércitos paraguayo y brasileño.

Para evaluar correctamente la participación de los negros esclavos en la guerra es necesario, en primer lugar, olvidar/dejar de lado o suspender la

cuestión de las nacionalidades implicadas. En efecto, si los negros lucharon bajo por lo menos tres de las cuatro banderas presentes en el conflicto, el foco del análisis debe ser la situación de los esclavos y de sus descendientes en esos ejércitos y no sobre sus nacionalidades.

No repito aquí el error de los ideólogos lopiztas, que consideraban al ejército brasileño –soldados y oficiales– formado indistintamente por macacos; ni el de los detractores del Paraguay, que consideraban a su ejército formado por caboclos, término despreciativo que en Brasil designa a los indios y sus descendientes más o menos aculturados, y su pueblo formado por descendientes de los guaraníes, una vaga referencia etnográfica. Negros e indios habrían sido –según estos análisis basados en simplificaciones raciales– las mayores víctimas de la guerra.

Más allá de estas versiones ideologizantes, trataré de esclarecer la convocación del negro, ex-esclavo, a los ejércitos paraguayo y brasileño, así como su participación en la guerra.

CÓMO MATAR A LOS NEGROS

La frase pronunciada por el presidente paraguayo Francisco Solano López después de recibir en la barriga el golpe de lanza del cabo de órdenes del coronel Joca Tavares, su tocayo Francisco Lacerda –¡maten a esos diablos de macacos!–, es reveladora de la idea de lo que su gobierno quería hacer de los brasileños en el país.

En la época de la guerra (1864-1870), en Paraguay, el negro era antes que nada el enemigo. El ejército brasileño era el ejército macacuno, y sus líderes, según la propaganda lopizta, macacos que pretendían esclavizar al pueblo paraguayo y llevarlos de la libertad a la esclavitud.

Se define al emperador como un gran macaco representado siempre con una larga cola, y a Caxias como un descomunal sapo negro que se desplazaba montado en una tortuga. El *Cabichuí*, periódico del ejército paraguayo, define al soldado brasileño: «La palabra guaraní *camba* se aplica a los negros, y más genérica y propiamente al esclavo. Hablar de un brasileño es, pues, hablar de un *camba* bajo el punto de vista de su color y de su

condición de esclavo, y aún más propiamente de un camba para representar la ruindad, la pequeñez, la miseria, el amilanamiento de esa raza despreciable que hasta es una afrenta para la especie humana»¹.

En la prensa oficial, a través del *Cabichuí* y de *El Centinela*² solían encontrarse titulares como: «Así se cazan los negros»; «Fuego a los negros». «Cómo matar a los negros»; «Ejército macacuno jugando al Carnaval»; «Látigo con los negros», etc.

En base a la propaganda se podría pensar que en el Paraguay de la época no existirían negros ni esclavos. Por consiguiente no existirían tampoco negros esclavos o ex-esclavos en el ejército paraguayo.

La realidad es muy diferente. La esclavitud no había sido abolida en el Paraguay. Lo que había era una ley del vientre libre promulgada en 1842 por Carlos López, padre de Francisco Solano López. Los libertos de la República, los que nacían de enero de 1843 en adelante, deberían, sin embargo, trabajar para sus señores, patronos, los hombres hasta los 25 años y las mujeres hasta los 24. Era, por lo tanto, una libertad bastante relativa.

El reclutamiento sistemático de esclavos en Paraguay se inicia en setiembre de 1865, apenas un año después de iniciada la guerra, para cubrir las bajas de heridos y de epidemias que asolaron al ejército. En Asunción, a mediados de 1866 se vieron destacamentos formados por ex-esclavos venidos del interior³. Este sería, sin embargo, el segundo contingente importante de hombres de color –negros o mulatos– incorporados al ejército. El primero fue integrado a la División que llevó a cabo la invasión de Mato Grosso y de Argentina, en 1864 y 1865.

En una foto de ocho prisioneros paraguayos capturados en 1866 por Flores aparece un negro, con el gorro de cuero de los soldados de infantería pintado con los colores de la República paraguaya.

En setiembre de 1866 se enrola a otro grupo de esclavos para cubrir las graves bajas sufridas por el ejército paraguayo en las batallas de Estero Bellaco y Tuyutí (2 y 24 de mayo de 1866). Estos serían los últimos en el

1. *Cabichuí*, nº 8, p. 1. Periódico de la guerra de la triple alianza (edición fac-similar). Asunción: Museo del Barro, 1984.

2. *El Centinela*. Colección del semanario de los paraguayos en la guerra de la Triple Alianza 1867, Buenos Aires: Fondo Editorial Paraquarieae, 1964.

3. Laurent-Cochelet, apud Milda Rivarola (1988), *La Polémica francesa sobre la guerra grande: Eliseo Reclus, La Guerra del Paraguay/Laurent-Cochelet, Correspondencia consular*, Asunción: Editorial Histórica, 1988, p. 132.

territorio paraguayo¹. Se puede decir, de manera trágica, que la guerra terminó de hecho con la esclavitud en el país. Desde el punto de vista legal, la esclavitud en Paraguay fue abolida por el entonces comandante de las fuerzas brasileñas –Conde D’Eu– en septiembre de 1869, «*basado en su propia autoridad*»², después de la invasión de Asunción y de la virtual aunque incompleta victoria militar de los aliados.

Las autoridades paraguayas, que convocaron a los propietarios de esclavos para donaciones voluntarias, ofrecían una indemnización, pero nadie se permitía reclamarla³. En el Archivo General de Asunción aún se conservan aproximadamente una decena de estas cartas de donación de esclavos para la guerra. Los textos parecen seguir un modelo, habiendo sido labrados en la misma ocasión y por la misma mano. Sin duda alguna, los propietarios fueron presionados a hacer la donación. Veamos una de esas cartas:

«Sello Tercero [del gobierno de López] año de 1866

¡Viva la República del Paraguay!

Digo yo la infrascrita Gregoria Larrosa natural de la República y vecina de Villa Rica que otorgo entera libertad al liberto de la República Celestino de quince años de edad que lo hube por compra a Da. Iginia Leyta y lo presento ante el señor Comandante Militar de esta Vila para que sea enrolado como hombre libre y destinado al Servicio de las Armas en la presente Guerra con los enemigos de la libertad e Independencia Nacional de la República sin exigir precio ninguno por el valor de dicho liberto no obstante que el Señor Comandante me ha prevenido que me avonaria el valor de dicho liberto en el Tesoro Nacional, lo que renuncio espontaneamente por mi y por mi herederos para siempre y para perpetua constancia de esta manumisión firmo la presente em Villa Rica a 4 de noviembre de 1866.

A ruego de Na. Gregoria Lamosa por decir no saber firmar.
Gregorio Vasquez»⁴.

El examen de este documento muestra que el comercio de esclavos continuó incluso después de la ley de vientre libre. Muestra también que los

1. Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 132-133.

2. John Schulz (1994), *O exército na política : Origens da intervenção militar, 1850-1894*, São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo, 1994, p. 71.

3. Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 133.

4. Archivo General, Asunción, sección histórica, v. 349.

libertos de la República no debían únicamente trabajar a sus señores. Estos, y el Estado paraguayo, disponían de sus personas. Era un régimen de esclavitud plena, en el cual el Estado practicaba una confiscación. Llama la atención, en este caso concreto, la corta edad del esclavo Celestino, apenas quince años, destinado a la guerra.

No sólo se convoca a la población esclava en su totalidad. Hasta septiembre de 1866 ya se había reclutado a toda la población masculina entre diez y sesenta años¹. A partir de ahí, la participación de toda la población masculina para la guerra es total y, a mediados de 1867, prácticamente ya no existen excepciones para el reclutamiento. Se convoca a ancianos, inválidos y enfermos. Se convocan niños de siete años, todavía en ese año, para el servicio militar². El exterminio de la población masculina paraguaya se comprende cuando se piensa que la guerra y las convocatorias sólo terminarían tres años después, en 1870.

El alistamiento de esclavos debe ser entendido, por lo tanto, en la perspectiva de un país con una población de 400 mil personas³ que enfrentaba una invasión de países con poblaciones mucho más numerosas que la suya.

El paraguayo, ante el reclutamiento forzado, encuentra en la deserción la única salida. Las primeras se producen ya en 1865, en la columna que invadió Brasil. Su continuidad y el aumento de la criminalidad en el interior del país hará que el gobierno López adopte duras medidas contra los desertores, sus compañeros y familias. Estas medidas se hicieron tristemente famosas. El caso del mulato desertor Bernardo Pelaes, gradualmente molido en una prensa de tabaco es sólo uno entre muchos⁴.

1. Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 133.

2. George Frederick Masterman (1869), *Seven eventful years in Paraguay: Une narrative of personal experience among the Paraguayans*, London: Low, son, and Marston, 1869, xv+356 p., trad. esp.: *Siete años de aventuras en el Paraguay*, Buenos Aires: Imprenta Americana, 1870, 501 p., apud Rivarola, *op. cit.*, 1988.

3. Diego Abente Brun (1989), «La Guerra de la Triple Alianza: Tres modelos explicativos», in: *Revista Paraguaya de Sociología*, Asunción: Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, enero/abril 1989, vol. 26, nº 74, p. 18.

4. Lauret-Cochelet, apud Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 138.

LUCRAR ES PARA LOS POBRES: EL ESCLAVO EN EL EJÉRCITO BRASILEÑO

La población brasileña en 1850, 14 años antes de la guerra, era de aproximadamente diez millones de personas, de las cuales una cuarta parte se constituía por esclavos¹. Los insuficientes efectivos del ejército brasileño fueron reforzados, para la guerra, con los contingentes de la policía y de la Guardia Nacional de las provincias del imperio. Se creó en enero de 1865, además de esto, los Cuerpos de Voluntarios de la Patria para canalizar el movimiento patriótico que, en un primer momento, llevó a que muchos se alistaran para luchar contra la invasión paraguaya de Río Grande del Sur y de Mato Grosso².

Como la campaña se anunciara larga y el entusiasmo popular se enfriase, los presidentes de las provincias recibían cuotas de voluntarios que deberían reconducir al escenario de la guerra. Ya en 1865 comenzó el enrolamiento forzado para la formación de los Cuerpos de Voluntarios de la Patria; y el término voluntarios se convirtió en un chiste³.

Los jefes políticos locales y la oficialidad de la Guardia Nacional, que era una milicia al mando de las oligarquías rurales, intentaban forzar el alistamiento de sus oponentes causando serios conflictos en las provincias.

Los ciudadanos del imperio disponían de variadas formas de esquivarse de la convocación. Los más acaudalados donaban recursos, equipamientos, esclavos y empleados a la Guardia Nacional y a los Cuerpos de Voluntarios para luchar en su lugar. Los que podían menos ofrecían familiares, o sea, enrolaban a sus parientes, hijos, sobrinos, agregados, etc.

A los desposeídos no les restaba otro recurso para escapar al enrolamiento que la fuga hacia el monte. La población de corte y de las provincias se rebelaban contra las autoridades reclutadoras, los comisarios de policía y sus prepostos, que «iban a cazar/capturar caboclos en el Amazonas y en Para, el tabareu nordestino en la caatinga, el matuto en su tapera, el caçara en el litoral, en fin blancos, mulatos y negros que, después de reunidos y contados, eran despachados en magotes»⁴. La cuestión del reclutamiento

1. Jacob Gorender (1978), *O escravismo colonial*, São Paulo: Ática, 1978, p. 319.

2. Augusto Tasso Fragoso (General de Divisão) (1934), *História da guerra entre a Triplíce Aliança e o Paraguai*, Rio de Janeiro: Imprensa do Estado Maior do Exército, 1934, 5 vols.

3. Schulz, *op. cit.*, 1994, p. 59.

4. Queiroz Duarte, apud Ricardo Salles (1990), *Guerra do Paraguai: Escravidão e cidadania na formação do exército*, Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1990, p. 102.

militar compulsorio, aliada a la disputa del ministerio liberal de Zacarias con el conservador Caxias por la disputa de la conducción de la guerra, forzó la caída del primero en 1868 y abrió una grave crisis política y la vuelta de los conservadores.

La compra de sustitutos, o sea, la compra de esclavos para luchar en nombre de sus propietarios se instaló como práctica corriente. Sociedades patrióticas, conventos y el gobierno se encargaban, además de esto, de la compra de esclavos para luchar en la guerra. El imperio prometía la ahorría a los que se presentaran para la guerra, y hacía la vista gorda con relación a los que huían.

El propio emperador dio el ejemplo liberando a todos los esclavos de las estancias nacionales¹ para luchar en la guerra. En diciembre de 1866 el Emperador escribía a su ministro de guerra: «Fuerzas y más fuerzas a Caxias, apure la medida de compra de esclavos y todos los que puedan aumentar nuestro Ejército»².

No existen números exactos sobre el porcentaje de esclavos alistados en el ejército imperial. Salles³, que dedicó un libro al tema, cita algunas estimativas. Según el general Queiroz Duarte, que trabajó los números dentro de una óptica que procuraba valorizar los enrolamientos voluntarios, los ex-esclavos, libertos, serían sólo 8.489 personas de entre el contingente movilizado para la guerra, que completaba un total de 123.150 soldados. O sea, el 6,9% de esclavos del total de soldados del ejército.

Robert Conrad, a su vez, estima en 20 mil el total de esclavos, incluyendo a las mujeres de los soldados, que consiguieron la libertad con la guerra. Un «*Mapa de los Libertos que têm assentado praça desde el comienzo de la guerra*», elaborado por el Ministerio de la Guerra señala, hasta abril de 1868, un total de 3.897 esclavos cedidos por conventos, sustitutos de la Casa Imperial, por cuenta de la nación, por cuenta del gobierno, etc., lo que representaba el 5,5% del total del ejército⁴.

Tales datos, a pesar de precarios e insuficientes, demuestran que el ejército brasileño difícilmente podría ser considerado como un ejército de esclavos, como afirma Chiavenatto⁵.

1. Schulz, *op. cit.*, 1994, p. 60.

2. Heitor Lyra (1977), *História de D. Pedro II: 1825-1891*, São Paulo: Editora da universidade de São Paulo-Itatiaia, 1977, Ascensão, vol. 1, p. 241.

3. Ricardo Salles, *op. cit.*, 1990, p. 103.

4. *Ibid*, p. 64-65.

5. Júlio José Chiavenatto (1983), *Os Voluntarios da Pátria e outros mitos*, São Paulo: Global, 1983, p. 27.

Machado de Assis, en su novela *Jaiá Garcia* escrita a fines de la década de 1870, muestra las condiciones en que un joven bienpostado socialmente se presenta al conflicto en 1866. La madre de un recalcitrante voluntario dice, en cierto momento: «podemos conseguirle un puesto de teniente o alférez» en el Cuerpo de Voluntarios de la Patria¹. Lo que esconden sus palabras es medio/un tanto obvio: una familia acaudalada compra divisas y puestos en el ejército.

El general Dionísio Cerqueira, que se enroló voluntariamente, dio otro ejemplo en el mismo sentido: «un primo carnal, el mayor de la Guardia Nacional João Evangelista de Castro Tanajura, joven rico, organizó un hermoso cuerpo de gente escogida en el sertão, lo vistió, lo alimentó y transportó hasta la capital donde fue acuartelado para seguir para el sur». Este mismo cuerpo fue sustraído al comando del referido oficial, en función de la política partidaria, lo que lo llevó a la muerte por fiebre cerebral causada por disgusto².

Queda claro que los límites de la ciudadanía efectiva del imperio iguala los esclavos y desposeídos como material humano disponible para la guerra. La Guardia Nacional, a pesar de la inspiración liberal del modelo francés, terminó al servicio de las oligarquías, enrolando compulsoriamente a cualquiera, siempre que pobre o adversario político. Los Voluntarios de la Patria, por su lado, dada la ausencia de entusiasmo popular tras la etapa inicial de la guerra, también recibieron en sus filas a esclavos y sustitutos de toda suerte.

La cuestión aquí parece ser menos racial y más de exclusión social. Además de los límites estrechos de la ciudadanía todos son comprendidos como voluntarios, buenos para la guerra. Los más pudientes tienen más condiciones de escapar; los más pobres recurren al exilio de los montes. El que menos dispone de medios de resistencia es exactamente el esclavo, que cambia el azadón por el mosquetón, deja de obedecer al capataz y entrega su vida al señor oficial.

La situación era tal que el escritor Joaquim Manoel de Macedo, dirigente de la facción avanzada del Partido Liberal, afirmó en la época: «los brasileños no se alistaban voluntariamente por creer que sólo los pobres luchaban»³.

1. Joaquim Maria Machado de Assis (1870), *Jaiá Garcia*, São Paulo: Clube do Livro, 1951, p. 16.

2. Dionísio Cerqueira (1876), *Reminiscências da campanha do Paraguai, 1865-1870*, Rio de Janeiro: Biblioteca do Exército Editora, 1980, p. 56.

3. Schulz, *op. cit.*, 1994, p. 61.

Además de convocados de forma compulsoria, los esclavos o sus descendientes libertos, sufrían con la discriminación racial dentro del propio ejército. El contingente surista (Río Grande del Sur y Bahía fueron las provincias que más contribuyeron con hombres para la guerra) recibía mal a los hombres de color del Norte y del Nordeste. Un dicho popular entre los suristas en el ejército en operaciones era: «*Mandai, Madre de Dios, algunos días más de Minuano para acabar con todo lo que es bahiano*»¹.

Dentro del propio ejército en campaña se reproducían aspectos de la sociedad que lo engendró. Soldados pobres trabajaban para los oficiales como criados. El Orden del Día para 24 de mayo de 1866, día de la batalla de Tuiuti, dejaba bien claro que todos los integrantes de los batallones deberían estar en sus puestos, «*incluso los bagayeros y camaradas de los señores oficiales*»².

Muchos años después de la guerra, un antiguo oficial –Dionísio Cerqueira– hijo de familia rica del interior de Bahía, se encontró con su ex-camarada (criado). Este se perfiló, se sacó el sombrero y abrazando su pierna, pues el oficial estaba montado en su caballo, le dijo, conmovido: «*Su ayudante... mi señor...*»³.

LUCHANDO LA GUERRA DE LOS OTROS

El Imperio del Brasil que fue a la guerra era, como lo es hasta hoy, el mayor y más populoso Estado de América del Sur. Sus exportaciones de café, azúcar y algodón eran mucho mayores que las de todos los otros países involucrados sumados. Su población esclava excedía en mucho a toda la población paraguaya. En 1862, asumió un ministerio liberal después de la hegemonía conservadora que venía desde 1848. Brasil, en el escenario internacional y ante la opinión pública nacional, había sido humillado en la Cuestión Christie. Sumando una espinosa discusión sobre la renovación

1. Cerqueira, *op. cit.*, 1980, p. 72.

2. *Ibidem*, p. 155.

3. *Ídem*, p. 340.

del Tratado Comercial y la represión al tráfico negrero, el Imperio rompió relaciones con Inglaterra en 1862. Internamente, las cosas tampoco iban bien: en 1864 se produjo una grave crisis financiera que acarreó la falta de crédito y de dinero en la praça/en circulación.

La invasión brasileña del Uruguay en defensa de los estancieros de Río Grande del Sur y la posterior agresión paraguaya en solidaridad con los blancos uruguayos invadiendo aquel estado y Mato Grosso, fueron oportunidades para que el ministerio Zacarias se mostrase como competente defensor de la manchada honra nacional y de los intereses de las elites brasileñas en el exterior¹.

López, por su parte, planeaba la redistribución del poder en la cuenca del Plata. A través de una esperada unión de intereses con las separatistas provincias argentinas de entre Ríos y Corrientes y con los blancos depuestos por los brasileños en el Uruguay, soñaba con romper el aislamiento de su país a través del puerto de Montevideo y contraponerse así a las políticas de Buenos Aires y de Rio de Janeiro.

La Argentina había sido recientemente unificada bajo los unitarios de Buenos Aires tras derrotar estos a los federales agrupados bajo la Confederación Argentina. Con el término del largo proceso conocido como lucha de los Estados argentinos (1850-1862), el gobierno Mitre veía con mucha preocupación que López formara un ejército poderoso y se aliara a las provincias secesionistas. Para la Argentina porteña era interesante la destrucción de López y de su ejército, condición imprescindible para sellar la unidad nacional².

La prolongación de la guerra trajo consecuencias conocidas. Al restablecimiento de relaciones de Inglaterra con Brasil en 1865, le siguió el financiamiento de la guerra por créditos conseguidos en la plaza/banca de aquel país, el enriquecimiento de proveedores argentinos y la destrucción de Paraguay y de una significativa parte de su población. Todas las cuestiones fronterizas pendientes quedaron resueltas con la derrota de las reivindicaciones paraguayas por derecho de conquista; y el país quedó destruido, lo que también servía a los intereses porteños.

En Brasil, un imperio que basaba su economía en la explotación de mano de obra esclava, la ciudadanía excluía a buena parte de su población.

1. Francisco F. Doratioto (1994), «Monteoliveira: Há 130 anos da Tríplice Aliança», in: *Revista Brasileira de Política Internacional*, Brasília, 1994, vol. 37, nº 2.

2. Brun, *op. cit.*, 1989, p. 192.

La situación en el Paraguay también era, en este sentido, excluyente. Su sociedad se basaba en comunidades de *self-sustaining members* y latifundios, muchos de ellos estatales, encimados por un gobierno fuertemente autoritario, en el cual el Estado retenía la propiedad de la tierra y participaba del proceso de producción, garantizando las condiciones de aislamiento del país¹. La República paraguaya estaba lejos de ser una República. El Congreso, convocado para aprobar a Francisco Solano López como presidente, no se reunía hacía muchos años; y durante la guerra no se reunió una sola vez. La voluntad del presidente y la de su familia se imponían por sobre la Justicia y el Poder Legislativo. Un sistema de delación, espionaje y represión policial implacable desencorajava críticas y veleidades de participación en las decisiones gubernamentales, incluso de la elites criollas.

La suerte de los esclavos que lucharon en la Guerra del Paraguay se liga más a la cuestionable ciudadanía en Brasil y en el Paraguay que a la cuestión de discriminación racial. El enrolamiento compulsorio alcanzaba igualmente al esclavo, a la población paraguaya y a los pobres brasileños. Los derechos individuales no existieron ni en la monarquía constitucional esclavócrata brasileña, ni en la pretendida República paraguaya. Buscar algo de específico a la condición negra como característica principal en la formación de ejércitos y, por lo tanto, de las víctimas de la guerra corresponde a una demanda contemporánea sobre un contexto histórico que no responde a esas indagaciones.



1. Moniz Bandeira (1985), *O Expansionismo brasileiro: O Papel do Brasil na bacia do Prata da colonização ao Império*, Rio de Janeiro: Philobiblion, 1985, p. 159-160.

Algo más que heroínas

Varios roles y memorias femeninas de la
Guerra de la Triple Alianza

BARBARA POTTHAST



Con motivo de la conmemoración del final de la guerra de la Triple Alianza en 1970, el gobierno paraguayo decidió construir un monumento a las mujeres paraguayas que protagonizaron lo que se había llegado a llamar «la epopeya nacional». Después de un corto debate, se erigió un monumento a «la residente» en un gran cruce en el camino del aeropuerto a la ciudad capital, es decir en un lugar bastante llamativo. Representa a una mujer con un niño en una mano y una bandera en la otra. A sus pies yace un soldado muerto. En esta imagen se manifiesta la lectura oficial de esta guerra que, junto con la conquista, se ha transformado en el elemento más importante de la historia y de la identidad nacional. «Las residentes» que aquí se privilegian sobre otros grupos femeninos, fueron aquellas mujeres que habían seguido el ejército paraguayo en su retirada hacia el norte y que, cuando ya no quedaba mucho de éste, asumieron ellas mismas la defensa frente al enemigo. El soldado muerto y el niño, a su vez, expresan la idea de que prácticamente todos los hombres cayeron en la guerra. El monumento simboliza por tanto el espíritu guerrero del pueblo paraguayo, y en particular el de sus mujeres. Si por un lado sorprende que

un gobierno dictatorial y patriarcal hubiese dedicado un monumento a las mujeres del pueblo, un grupo subalterno que normalmente había quedado fuera de la consideración oficial, este hecho muestra por otro lado hasta qué punto esta lectura parcial de la historia del país se había difundido y consolidado en la memoria colectiva –a costa de otras perspectivas más conflictivas. En este artículo, me voy a limitar a esbozar el problema de las mujeres en la contienda, sus experiencias en la guerra, así como el recuerdo posterior de las mismas¹.

LAS MUJERES PROVEEDORAS

El hecho que el Paraguay fuese capaz de resistir la presión militar conjunta de sus países vecinos por más de cinco años y de que no hubiese grandes problemas para alimentar a la población hasta la última fase de la guerra ya llamó la atención de los contemporáneos², tanto más teniendo en cuenta el aislamiento geográfico del país después de la batalla naval de Riachuelo, que imposibilitaba la importación de bienes, y el enrolamiento de casi toda la población masculina en el ejército, que trastornó por completo la actividad económica. Ello fue posible porque desde siglos habían sido las mujeres las que se encargaban de gran parte de la economía de subsistencia y del pequeño comercio. La mayoría de los hombres trabajaba en el sector exportador, sobre todo en el de la yerba mate, la madera y la ganadería, mientras que la producción de los artículos de subsistencia, desde la mandioca hasta el tabaco y la caña, estaba en gran parte en manos de mujeres. También el abastecimiento de las tropas dependía tanto de las estancias de la patria, que procuraban la carne, como de las frutas que vendían las mujeres. (En otro lugar llegué a la conclusión de que por lo menos la mitad

1. Para una aproximación al rol de los niños véase Barbara Potthast (2005), «Niños soldados y niñas famélicas en la Guerra del Paraguay», in: Barbara Potthast & Sandra Carreras (eds.), *Entre la familia, la sociedad y el Estado: Niños y jóvenes en América Latina (siglos XIX-XX)*, Madrid: Iberoamericana & Frankfurt am Main: Vervuert, 2005, p. 89-114.

2. Barbara Potthast (1996), «*Paraíso de Mahoma*» o «*País de las Mujeres*»? *El rol de la mujer y la familia en la sociedad paraguaya durante el siglo XIX*, Asunción: Instituto Cultural Paraguayo-Alemán, 1996, p. 248-249.

de la producción de subsistencia estaba en manos de las mujeres.)¹ Este papel de abastecedoras que las mujeres desempeñaban en la economía civil, aumentó en el transcurso de la guerra. Al principio, ésta fue un buen negocio para ellas, ya que ahora podían vender más al Estado. Pero cuando la suerte de la guerra cambió y las acciones militares llegaron hasta sus pueblos, la situación se volvió bastante difícil. A partir de 1866, prácticamente toda la producción agrícola estaba en manos de las mujeres, que además empezaron a asumir tareas pesadas, como por ejemplo el trabajo en las salinas. A pesar de lo que dijo la propaganda durante la guerra, no pudieron, sin embargo, reemplazar totalmente a los hombres. La carga era excesiva, de manera que a partir de 1867 se empezó a notar la falta de sal, madera, yerba, pero cada vez más incluso de maíz, mandioca y algodón².

Aparte de estas nuevas cargas, se necesitaban cada vez más mujeres en los campamentos. Trabajaban como enfermeras, lavanderas, cocineras y más tarde también ayudaron en el transporte de material pesado. Cuando los productos importados como medicina o tela para uniformes empezaron a escasear, los conocimientos sobre las plantas y hierbas locales, que las mujeres del campo poseían, adquirieron una gran importancia. Los grupos de mujeres eran dirigidos por las llamadas sargentas, quienes cuidaban del orden, organizaban y coordinaban el trabajo, y ayudaban en el cumplimiento de las órdenes del gobierno o de los generales. Además, las mujeres eran imprescindibles en los bailes y las fiestas que se organizaban en cualquier ocasión, primero, para celebrar las victorias, y después también para conmemorar las derrotas en las que los soldados paraguayos se habían destacado por su valor y heroísmo, es decir después de prácticamente todas las acciones bélicas, incluso de las derrotas más terribles³.

1. Barbara Potthast (2003), «Entre lo visible y lo pintoresco: Las Mujeres paraguayas en la economía campesina (siglo XIX)», in: *Jahrbuch Lateinamerika*, Münster, 2003, n° 40, p. 203-220; y Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 105-136.

2. Jerry W. Cooney (2004), «Economy and Manpower: Paraguay at War, 1864-69», in: Hendrik Kraay & Thomas L. Whigham (eds.), *I Die with my Country: Perspectives on the Paraguayan War, 1864-1870*, Lincoln: University of Nebraska Press, 2004, p. 35-39; y Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 247-253.

3. George Frederick Masterman (1869), *Seven eventful years in Paraguay: Une narrative of personal experience among the Paraguayans*, London: Low, son, and Marston, 1869, trad. cast.: *Siete años de aventuras en el Paraguay*, Buenos Aires: Imprenta Americana, 1870, p. 110, 120-121, 154; Maximilian von Versen (1872), *Reisen in Südamerika und der Südamerikanische Krieg*, Breslau: Mälzer, 1872, p. 173, 183, 205; Arthur H. Davis (1985), *Martin T. McMahon: Diplomático en el estridor de las armas*, Asunción: Litocolor, 1985, p. 392.

Cf. también Dionisio M. González Torres (1968), *Aspectos sanitarios de la guerra contra la Triple Alianza*, Asunción: s.e., 1968, p. 9-10 y 54-55; Ulrich Lopacher & Alfred Tobler (1868/71), *Un suizo en la Guerra*

En los pueblos, la producción agrícola también fue organizada cada vez más al estilo militar. A partir de 1868, las mujeres tenían que trabajar día y noche, por lo menos las noches de luna, y las autoridades locales o centrales decidían qué iban a sembrar. Y, como si esto no fuera poco, en la última fase de la guerra, cuando ya se había evacuado toda la parte meridional del país, las mujeres desplazadas, es decir las «residentas» y las «destinadas»¹, que seguían labrando la tierra en sus nuevas paradas en circunstancias muy difíciles y sin herramientas adecuadas, fueron forzadas de abandonar los campos por razones militares antes de que pudieran cosechar. Aunque el gobierno sostenía lo contrario, los paraguayos, tanto civiles como militares, pasaban cada vez más hambre, y echaban de menos la yerba mate y el tabaco. Bajo estas condiciones, las enfermedades se propagaban rápidamente. Al final de la guerra, no fueron tanto los enfrentamientos militares los que diezmaron a la población paraguaya, sino la malnutrición y las enfermedades².

LAS HEROÍNAS POLÍTICO-MILITARES

En la memoria nacional del siglo XX, la guerra contra la Triple Alianza es presentada como una prueba unánime de la cohesión nacional paraguaya.

del Paraguay, Asunción: Editorial del Centenario, 1969, Col. Paraquaria, nº 3, p. 29-30 y 80, trad. de los capítulos III-V de *Die Abenteuer eines Reisläufers* y nota preliminar de Arturo Nagy y Francisco Pérez-Maricevich; George Thompson (1869), *The War in Paraguay: With a historical sketch of the country and its people and notes upon the military engineering of the war*, London: Longmans, Green, and co., trad. esp. de D. Lewis & A. Estrada: *La Guerra del Paraguay: Acompañada de un bosquejo histórico del país y con notas sobre la ingeniería militar de la guerra*, Buenos Aires: L.H. Rosso, 1910/11, vol. 1, p. 67 y 206-207; Albert Amerlan (1898), *Nächte am Rio Paraguay*, Buenos Aires: Tjarks, 1898, p. 31, 103-104; Efraím Cardozo (1967), *Hace 100 años*, Asunción: Emasa, 1967, Crónicas de la Guerra de 1864-1870 publicadas en *La Tribuna* de Asunción en el centenario de la epopeya nacional, vol. 3, p. 222; Juan C. Centurión (1895), *Memorias, o sea, Reminiscencias históricas sobre la Guerra del Paraguay*, Asunción: El Lector, 1987/90, vol. 2, p. 9 y 63; Héctor F. Decoud (1926), *Guerra del Paraguay: La Masacre de Concepción ordenada por el mariscal López*, Buenos Aires: Serantes, 1926, p. 34; Émile Laurent-Cochelet en Milda Rivarola (1988), *La Polémica francesa sobre la Guerra Grande: Elíseo Reclus, La Guerra del Paraguay; Laurent-Cochelet, Correspondencia consular*, Asunción: Editorial Histórica, 1988, p. 124 y 173; y Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 253-256.

1. La palabra viene de la formulación estereotipada, con la que las mujeres daban sus datos personales en las actas judiciales. Allí decía en general: «... vecina de ... residente en ...», con lo que se puede explicar fácilmente, cómo de residente en forma análoga a vecina, se transformó en la derivación, gramaticalmente falsa, residenta, o en «destinada».

2. Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 289-295; y Cooney, *op. cit.*, 2004, p. 37-41.

A pesar de cierta polémica sobre la figura de Francisco Solano López, la mayoría de los paraguayos sostiene la idea de que su país no sólo luchó literalmente «hasta el último hombre»; también las mujeres se destacaron por sus acciones guerreras. Mujeres y niños combatientes como los del monumento mencionado son un símbolo de esta imagen.

En el inicio de la guerra, F.S. López había convencido a muchos paraguayos de que la contienda era una cuestión de autodefensa y de honor nacional, y las mujeres acudieron en gran número a despedir a las tropas con fiestas y regalos. La gente donaba víveres y pertrechos para el ejército, los más acomodados ofrecían sus esclavos y las señoras de clase alta, sus alhajas. En agosto de 1866, la publicación de los puntos secretos del Tratado de la Triple Alianza volvió a desatar una ola de fervor nacional y de apoyo a López. Ahora se apresuraban todos –hombres, mujeres y hasta niños en edad escolar– a demostrar su aprobación a la política del Presidente. Incluso muchas mujeres de la élite paraguaya, que en su mayoría había sido escéptica, cuando no hostil, respecto al presidente y a su compañera la irlandesa Alicia Elisa Lynch, se sumaron a esta corriente¹. Al principio, estas reuniones y las ofrendas eran relativamente espontáneas, pero al poco tiempo las autoridades locales empezaron a coordinar, provocar y controlar tales eventos. Sobre todo en Asunción, donde vivían la elite y la incipiente clase media paraguaya, las mujeres empezaron a organizar asambleas donde se pronunciaban apasionados discursos en apoyo del presidente y de la guerra. En el campo y entre las mujeres analfabetas, estas asambleas se desarrollaban generalmente después de la lectura pública de las noticias de la guerra, y a veces el entusiasmo era tal que algunas llegaban a declararse dispuestas a tomar las armas para ayudar a la defensa de la patria. Francisco Solano López y Elisa Lynch aprovecharon este apoyo espontáneo para sus fines propagandísticos y lo transformaron en un movimiento dirigido por ellos. Para las mujeres de la élite, de quienes siempre se sospechaba, las ofertas y los discursos de apoyo se convirtieron en actos necesarios para evitar

1. Según Versen, *op. cit.*, 1872, p. 142-143, López rechazó primeramente los nueve décimos de las joyas, pero sí los reclamó posteriormente. Sobre los diferentes ofrecimientos y reuniones cf. O. Massare de Kostianovsky (1970), *La Mujer paraguaya: Su participación en la Guerra Grande*, Asunción: Talleres Gráficos de la Escuela Técnica Salesiana, 1970, p. 16-42; Idalia Flores de Zarza (1987), *La Mujer paraguaya, protagonista de la historia: 1537-1870*, Asunción: El Lector, 1987, p. 135-231 y 265-289; Cardozo, *op. cit.*, 1967, vol. IV, p. 159, vol. V, p. 39-41, 216-217, 312-315, vol. VI, p. 9-11, 68-70, 265-266, vol. VII, p. 100-102, 108-110, 160-165, 169-170, 212-213, 299-300, 411-413, vol. IX, p. 35-36, 403-404; y Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 256-269.

represalias, y las donaciones se convirtieron cada vez más en gestos vacíos, como el de regalar al presidente una espada con brillantes o un gorro triunfal.

La prensa, que también estaba dirigida por el gobierno, cubría ampliamente estos sucesos. El tradicional *Semanario de Avisos y Conocimientos Útiles* los describía en el mismo estilo que los eventos sociales de la preguerra, solamente que ahora reproducía además los discursos pronunciados por lo que se llamaba «el bello sexo nacional» – algo que no había existido antes. Se llegaba incluso a tratar a las damas como «con-ciudadanas». Con esto, un presidente cada vez más despótico intentaba darse una apariencia moderna y «democrática». En el transcurso de la guerra, el gobierno empezaba a publicar nuevos diarios, dirigidos a las clases populares, redactados en forma bilingüe o sólo en guaraní. Éstas publicaban los informes de guerra y las noticias sobre las reuniones patrióticas o las acciones heroicas de hombres y mujeres en un lenguaje más sencillo y polémico, y difundían insultos y amenazas contra los «negros» brasileños, que querían esclavizar al pueblo paraguayo y deshonorar a sus mujeres¹.

En estos textos dirigidos a las clases populares, aparece por primera vez la imagen de la mujer paraguaya como combatiente, tan importante en la memoria posterior². Además, se divulgaban varias ofertas de mujeres de tomar las armas, que al final fueron rechazadas en un gesto patético por el presidente. No todas estas ofertas fueron mera propaganda³, pero una lectura crítica de los documentos que hablan sobre estas proposiciones, muestran que muchas surgieron en el calor de las discusiones sobre los problemas de la guerra y que eran más bien un deseo de ayudar a la defensa del pueblo que un verdadero deseo de participar en los combates. Mme. Lynch se aprovechó de estos gestos para usos propagandísticos. El caso más famoso en este contexto, el supuesto Batallón de Mujeres de Areguá, según mis investigaciones resulta ser una invención de la primera dama del país. No existía mucho más que el himno de este batallón que ella había encargado a un músico boliviano, un uniforme inventado también por ella y un evento

1. Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 256-269 y Barbara Potthast (2001), «Residentas, destinadas y otras heroínas: El Nacionalismo paraguayo y el rol de las mujeres en la guerra de la Triple Alianza», in: Barbara Potthast & Eugenia Scarzanella (eds.), *Las Mujeres y las naciones: Problemas de inclusión y exclusión*, Madrid: Iberoamericana & Frankfurt am Main: Vervuert, 2001, p. 83-86.

2. *Ibidem*.

3. Véase por ejemplo Archivo Nacional de Asunción, Sección Nueva Encuadernación (ANA-NE) 3221, Lista nominal de las hijas de la Población de San Pedro que se han presentado espontáneamente a pedir que sean enroladas para empuñar las armas en defensa de la sagrada causa de la Patria.

simbólico que tuvo lugar en Asunción. Pero como los diarios dieron publicidad a este evento y reprodujeron el himno, en el extranjero se difundieron noticias sobre mujeres combatientes que fueron un elemento más en la polémica sobre esta guerra¹. Salvo algunos casos excepcionales y de auto-defensa desesperada como después de la toma de Pirebebuy, la contribución de las mujeres a la guerra no se produjo «en el campo de la batalla» sino en el campo propiamente dicho, en la agricultura. Esta contribución real, sin embargo, no se valoró debidamente, ni en la propaganda contemporánea ni en la memoria posterior.

LAS VÍCTIMAS

Otra experiencia femenina que tampoco se comentó en los periódicos controlados por López, y poco en la memoria del pueblo, es la de las mujeres «destinadas» a lugares alejados del interior y finalmente a campos de concentración en las sierras en el noreste del país. Son mujeres condenadas por algún delito político o por pertenecer a una familia sospechosa. Muchas de ellas eran miembros de la élite y fueron detenidas solamente porque alguno de sus parientes masculinos estaba implicado en la conspiración real o supuesta contra el presidente o había pasado al lado aliado. Incluso muchas de aquellas señoras que se habían destacado en las reuniones patrióticas, no podían evitar esta condena. Como las «residentas», tenían que abandonar sus casas y desplazarse a pueblos del interior, donde tenían que labrar las tierras, pero fueron mucho más vigiladas por las autoridades que aquéllas. Además, las mujeres de las clases superiores no estaban acostumbradas a

1. Baltimore American and Commercial Adviser (Baltimore), 26 de junio 1868; Juan Carlos Herken Krauer & María Isabel Giménez (1983), *Gran Bretaña y la Guerra de la Triple Alianza*, Asunción: Arte Nuevo, 1983, p. 118-119; Versen, *op. cit.*, 1872, p. 149 y 184-185; Lopacher & Tobler, *op. cit.*, 1868/71, p. 29-30. Noticias sobre mujeres combatientes en Paraguay son documentados en Centurión, *op. cit.*, 1895, vol. III, p. 131-132; Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 89; Cardozo, *op. cit.*, 1967, vol. IX, p. 195-197. Ganson toma las canciones y las noticias como ilustraciones de los sentimientos de las mujeres, mientras que yo las veo más bien como manifestaciones dirigidos, sin excluir la posibilidad de que han emergido de sentimientos patrióticos espontáneos. Barbara Ganson (1990), «Following their Children into the Battle: Women at War in Paraguay, 1864-1870», in: *The Americas*, Washington: The Academy of American Franciscan History, vol. 46, n° 3, 1990, p. 362. Véase también Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 262-264.

las largas marchas y el pesado trabajo físico que se les impuso en estos lugares. Trataron de mantener su posición social distanciada, la mayoría de las veces sin mucho éxito, ya que sus hermanas de las clases populares tenían la ventaja de estar más habituadas a y tener más conocimientos útiles en situaciones como éstas¹. Con la retirada de lo que quedaba del ejército paraguayo, estas mujeres sospechosas fueron destinadas a lugares cada vez más remotas e inhóspitas. No tenemos números concretos pero sabemos que unas 3.000 mujeres fueron mandadas a las inaccesibles selvas de la zona de Yhú, y después a Espadín, donde ni siquiera era posible mantenerse de frutas silvestres. Después de haber comido los últimos caballos y mulas, las mujeres tuvieron que sobrevivir comiendo hierbas y reptiles, y muchas murieron de agotamiento y hambre. A finales de diciembre de 1869, un grupo de soldados brasileños liberó a unas 800 sobrevivientes.

Pero la suerte de las «residentas», es decir las mujeres que habían abandonado más o menos voluntariamente a sus pueblos para vivir en las zonas que todavía eran controladas por los paraguayos o que seguían directamente a las tropas para sostener a algún miembro masculino de su familia, no era nada mejor. Con la retirada hacia el norte y el continuo abandono de las tierras sembradas, la suerte de ambos grupos de mujeres se asemejaba cada vez más. Fatiga, hambre, enfermedades y un clima inhóspito mataron la mayoría de ellas². Las que sobrevivieron intentaban regresar a la capital, ya que el campo estaba abandonado. No había ni herramientas ni semillas para sembrar, y animales peligrosos habían vuelto a amenazar las poblaciones. La situación en la capital también era malísima. Muchas de las

1. Los relatos de la francesa Duprat evidencian en forma más clara, cuán degradadas se sentían las mujeres de la élite por el trato recibido como destinadas y la manera en que fueron mantenidas las diferencias sociales, aún en las peores condiciones. Véase «Aventuras y padecimientos de madama Dorotea Duprat de Laserre», en: Masterman, *op. cit.*, 1869, apéndice documental, p. 404-436, aquí: 419-421 y 431-436. Otras memorias de destinadas son las de Susana Céspedes de Céspedes en su declaración del 15.12.1869, en: *La Regeneración*, Asunción, 31 diciembre 1869, n° 36; Declaraciones de Doña Ana María Dolores Pereira, la madre del obispo Palacios, en: *La Regeneración*, Asunción, 19 enero 1870, n° 44; Memorias de Encarnación Díaz de Bedoya, Colección María Teresa Aceval Garay de Critto y una reproducción de una versión de las dos existentes se encuentra igualmente en Guido Rodríguez Alcalá (comp.) (1991), *Residentas, destinadas y traidoras*, Asunción: RP Ediciones & Criterio, 1991; Manuel Peña Villamil & Roberto Quevedo (eds.), *Silvia*, Asunción: Criterio, 1987, p. 16-22. Cf. también Cardozo, *op. cit.*, 1967, vol. 8, p.130-132, 184-185, 241 y 252; Héctor Francisco Decoud (1925), *Sobre los escorbos de la guerra: Una década de la vida nacional, 1869-1880*, Asunción: Talleres Nacionales de H. Kraus, 1925, p. 208-246, da también una descripción detallada del vía crucis de las destinadas, que se apoya principalmente en los relatos de su madre y posiblemente en recuerdos propios.

2. Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 294-295.

mujeres de la élite, si habían sobrevivido, encontraban sus casas ocupadas por forasteros, y las desplazadas por muchos meses tenían que dormir en los pasillos o la calle, pedir limosnas o prostituirse con las tropas aliadas. El gobierno provisional, que consistía en gran parte de paraguayos exiliados, no podía hacer mucho, además no todas sus medidas eran adecuadas a las circunstancias del país¹.

No todos los hombres paraguayos habían muerto en la contienda, pero la relación demográfica entre los sexos era muy desequilibrada. Había de promedio cuatro mujeres por hombre; en algunos lugares, no obstante, la relación era de una a diez o veinte. Estas circunstancias, lo mismo que su rol tradicional de campesina, las obligaban a asumir la tarea de reconstruir la economía y la sociedad paraguaya. En los años de la postguerra, las mujeres dominaron completamente la economía de subsistencia y el pequeño comercio, mientras los hombres, paraguayos como extranjeros, volvían a dominar el sector exportador y la vida política. Es cierto que las mujeres en Asunción protestaban de vez en cuando contra medidas que consideraban inaceptables, pero nadie consideraba volver a llamarlas «conciudadanas» como durante la guerra o darles derechos políticos. Al contrario, el hecho de que López hubiese abusado de la idea de los derechos políticos de las mujeres servía ahora para desacreditar esta idea completamente². Paraguay ganaba fama en el mundo por ser «el país de las mujeres», pero no se convirtió en un país *para* las mujeres.

LA MEMORIA

Después de la guerra, los paraguayos hubiesen podido recordar varias formas de contribución femenina a la guerra. Por un lado estaban los trabajos para el mantenimiento de la población y del ejército o los esfuerzos

1. Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 268-300 y 304-315.

2. *El Pueblo*, Asunción, 27 y 29-10-1870, 01-11-1870, 15-09-1871; *La Patria*, Asunción, 06-07-1875; *La Libertad*, Asunción, 05-08-1874; *La Reforma*, Asunción, 14 y 17-07-1877; *La Regeneración*, Asunción, 25-05-1870, 29-06-1870, 10-07-1870, 04-09 y 6-09-1870, *El Pueblo*, Asunción, 27-01-1871, 22-02-1871 y 06-10-1871, y *Los Debates*, Asunción, 10-09-1876.

invertidos en la reconstrucción socioeconómica del país. Pero no los conmemoraron, como suele ocurrir también en otras sociedades androcéntricas y en un clima político-historiográfico que privilegia las hazañas heroicas de «grandes» hombres sobre las pequeñas hazañas heroicas diarias de las clases populares.

Por otro lado, los paraguayos tampoco recordaron a las mujeres víctimas del despotismo de López y las que trataron de resistir a su gobierno. Inmediatamente después de la guerra, los periódicos asuncenos reproducían testimonios de varias «destinadas» sobrevivientes¹, pero el fin de estas publicaciones era más bien demostrar la tiranía de Francisco Solano López que el de recordar la oposición política a ésta. Recordarla en todas sus dimensiones hubiese dañado la imagen de la cohesión nacional que constituye una componente central de la identidad paraguaya.

Durante casi todo el siglo XX la memoria colectiva de los paraguayos resaltaba «la residenta» y «el bello sexo nacional», en vez de las «destinadas» y las rectoras, pero también en lugar de los veteranos y generales de la guerra. Esto se debe al hecho de que la imagen de «la residenta» era la menos conflictiva y la más coherente tanto con el nacionalismo como con los roles tradicionales de género.

El clima intelectual y político que formaba esta imagen se desarrolló a partir de la época de Bernardino Caballero². Después de la derrota que llevaba consigo la destrucción de la economía y del modelo social tradicional paraguayo, los paraguayos tenían que reconstruir su identidad. Desde la perspectiva extranjera, el desequilibrio numérico entre los sexos era la característica más llamativa de este extraño país – y la más fascinante para los analistas predominantemente masculinos. Hasta en los años veinte en casi todos los relatos de viaje o análisis sobre el país en Europa, se lo titulaba «país de las mujeres». Se describía su superioridad numérica y su presencia pintoresca en los espacios públicos. Como en su mayoría estas descripciones eran positivas respecto a las mujeres, siempre descritas como hermosas, limpias, y laboriosas aunque algo relajadas en su moral sexual³,

1. Véase las obras citadas en p. 438, nota 1.

2. Para una buena reseña de estas posturas historiográficas hasta la actualidad véase Guido Rodríguez Alcalá (2004), «Revisionismo Histórico», in: *Crítica*, mayo de 2004, nº 20, p. 45-54.

3. G. Bove (1885), *Note di un viaggio nelle missioni ed Alto Paraná: Con illustrazioni e tavole*, Genova, 1885, p. 70; A. Jonin (1895), *Durch Süd-Amerika: Reise und kulturhistorische Bilder*, vol. 1: *Die Pampa-Länder*, Berlin: Cronbach, 1895, p. 818-821; Hugo Zöller (1884), *Pampas und Anden: Sitten- und*

los paraguayos mismos aceptaron poco a poco estas imágenes como un rasgo nacional¹. En estos reportajes se insistía también en el hecho de que prácticamente todos los hombres habían caído durante la guerra, con lo cual se explicaban varios rasgos singulares del Paraguay. En las posteriores análisis nacionalistas, sin embargo, la alta tasa de mortalidad de los hombres paraguayos servía como una prueba contundente del heroísmo de los hombres durante la guerra, algo que incluso los enemigos aliados habían reconocido. Estos dos rasgos, es decir el predominio femenino en ciertas épocas nacionales así como el heroísmo de sus hombres pasaron entonces a ser los símbolos más fuertes de la nación, y la imagen de «la residenta» era un símbolo ideal para ambos aspectos.

Los veteranos, que normalmente son el objeto y sujeto de memoria de las guerras, presentaban un problema para la memoria colectiva, como ha señalado Luc Capdevila². Por un lado contradecían la idea de la muerte heroica del pueblo, por otro lado tenían que asumir parte de la responsabilidad por la derrota por haber ayudado a un presidente que llevó el país a las ruinas. Las mujeres sobrevivientes, por no tener ningún rol político o militar, no planteaban estos problemas, por lo menos no la imagen de «la residenta».

Kultur-Schilderungen aus dem spanischredenden Südamerika mit besonderer Berücksichtigung des Deutschtums, Berlin & Stuttgart: Spemann, 1884, p. 90 y 95; Bernhard Förster (1886), *Deutsche Colonien in dem oberen Laplata-Gebiete, mit besonderer Berücksichtigung von Paraguay*, Leipzig: Fock, 1886, p. 81-82 y 77; Ernest van Bruysell (1893), *La République du Paraguay*, Bruxelles: Muquardt, 1893, p. 75-76; K. Johnston (1875), «Recent Journeys in Paraguay», in: *Geographical Magazine*, London, September 1875, p. 266; L. Forgues (1874) «Le Paraguay: Fragments de journal et de correspondances, 1872-1873», in: *Le Tour du Monde*, Paris, 1874, n° 27, p. 399; Wilhelm Kreuth (1891), *Aus den La-Plata-Staaten: Eine Reise durch Südamerika*, Wien: Hartleben, 1891, p. 73; Johann B. Rusch (1929), *Die Paraguayer*, Rapperswil: Gasser & Sohn, 1929, p. 14-15; Wilhelm E. Gedult von Jungenfeld (1916), *Aus den Urwäldern Paraguays zur Fahne*, Berlin & Wien: Ullstein, 1916, p. 23-25.

«Cuando yo me preparaba para el viaje al Paraguay un francés elogió al país y dijo: “allí hay sólo mujeres”; chasqueando con la lengua significativamente y tuvo razón» (Jonin, *op. cit.*, 1895, p. 815). A una relativización de este cliché se vieron sin embargo obligados Paul Jordan (1893), «Ueber meine Reisen in Paraguay», in: *Mitteilungen der k.k. geographischen Gesellschaft*, 1893, n° 11 y 12, p. 25, y Emmanuel de Bourgade La Dardye (1889), *Le Paraguay*, Paris: Plon, 1889, p. 209. Éste último escribió: «A Buenos-Ayres, on trouve encore des gens que affirment d'un air entendu qu'au Paraguay il y a trente-deux femmes pour un homme. Je connais des voyageurs qui ont spécialement pris le paquebot pour aller s'assurer de visu de la chose. Il est temps que ces recontars prennent fin».

1. Barbara Potthast (2001), «Alterität als nationale Identität: Die Neuformulierung der nationalen Identität in Paraguay nach dem Tripel-Allianz-Krieg», in: Michael Riekenberg, Stefan Rinke & Peer Schmidt (eds.), *Kultur-Diskurs: Kontinuität und Wandel der Diskussion um Identitäten in Lateinamerika im 19. und 20. Jahrhundert*, Stuttgart: Heinz, col. Historamericana, n° 12, 2001, p. 239-258.

2. Luc Capdevila (2006), «Au pays des femmes ou chronique de la mort annoncée de l'homme paraguayen 1864-1870 et après», in: Marc Bergère & Luc Capdevila (éds.), *Genre et événement: Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 85-104.

Ella fue descrita no tanto en su capacidad de trabajadora sino reducida a su rol de madre abnegada que defendía ferozmente y con todos los medios a su familia y su pueblo, y que sacrificaba los más queridos, es decir sus hijos y maridos, por la causa nacional. Además, si ya las mujeres eran tan valientes, cuanto más lo habrán sido los hombres – un juego con los estereotipos de los géneros que ya la propaganda había usado hábilmente durante la guerra¹. La imagen de la residenta, entonces, servía muy bien a los fines nacionalistas, ayudaba a devolver a los paraguayos algún orgullo respecto a su historia y no ponía en peligro los roles de género o el honor del soldado paraguayo.

Si se hubiese recordado a la mujer destinada, ello hubiese creado otro tipo de problemas. Si las mujeres se habían opuesto a un régimen despótico y sufrido por ello, resultaba difícil negarles derechos políticos y civiles que los hombres no estaban dispuestos a concederles². Incluso si se hubiese tratado de presentarlas como mujeres de familia que padecían por culpa de la posición política de su marido o padre, esto hubiese recordado a los paraguayos que la guerra de la Triple Alianza no era solamente una guerra contra enemigos extranjeros sino en su última fase también una guerra civil del presidente y su entorno contra cualquier disidencia política.

Recordar a las mujeres durante la guerra, y reducir sus actividades a las compatibles con sus papeles tradicionales, era entonces más fácil y menos peligroso políticamente que recordar a las actividades masculinas. La imagen de la madre y esposa abnegada y sufrida pero valiente era aceptable para los liberales como para los colorados, para los militares como para la iglesia, y también por mucho tiempo para las mujeres paraguayas mismas, que sacaron de esta imagen orgullo, aunque ningún derecho político. Pero los derechos políticos fueron de poca utilidad en el Paraguay durante muchas décadas del siglo XIX y XX.

Incluso las historiadoras en el Paraguay siguieron celebrando la entrega de alhajas para la causa nacional, basándose casi exclusivamente en los periódicos de la guerra. Aunque se sabía que éstas eran instrumentos de propaganda, se les daba una lectura totalmente acrítica, y no se hacía el esfuerzo de buscar documentos que pudieran presentar una visión más diferenciada³.

1. Potthast, *op. cit.*, 2001, p. 91-92.

2. Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 330-338.

3. Kostianovsky, *op. cit.*, 1970; Flores de Zarza, *op. cit.*, 1987; e Idalia Flores de Zarza (1970/71), «La Mujer en la epopeya nacional», in: *Anuario del Instituto Femenio de Investigaciones Históricas*, Asunción, nº 1, 1970/71, 9-45.

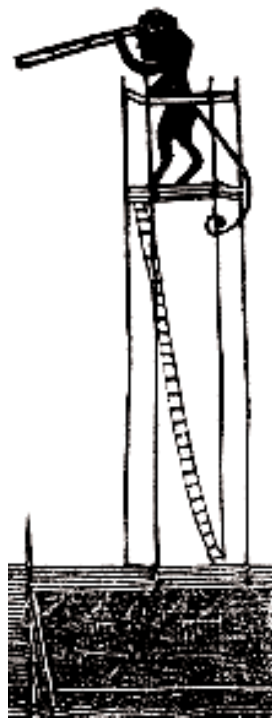
Pero incluso si se hubiese buscado otra documentación, hubiese sido difícil ya que los brasileños se habían llevado gran parte de la documentación oficial, presumiblemente también para probar la tiranía de López. Estos documentos que fueron devueltos al Archivo Nacional Paraguayo con el motivo del centenario de final de la guerra y que son conocidos como Colección Río Branco, contienen en realidad varios procesos sobre «traición» o «hablar mal del gobierno»¹. Estos procesos y otros documentos sobre la sociedad civil durante la guerra esperan todavía a un análisis serio y exhaustivo. Pero la imagen pública ha empezado a cambiar después de la caída de la larga dictadura de Alfredo Stroessner. En 1991, el historiador y escritor paraguayo Guido Rodríguez Alcalá publicó un libro con varios testimonios femeninos sobre la guerra, para recordar a los paraguayos que había más formas de resistencia de parte de las mujeres que las evocadas en el monumento público². Aún 15 años después, la imagen nacionalista-autoritaria sigue teniendo un lugar privilegiado en la memoria colectiva paraguaya y los paraguayos todavía no se han replanteado la visión de la historia nacional impuesta. En las escuelas, ahora ya no se aprende la epopeya de «La mujer paraguaya» de Ignacio Pane, sino se lee la novela «Pancha», una figura que ya la oposición liberal de la postguerra había declarado como la «Juana de Arco del Paraguay»³. Este epíteto, sin embargo, no corresponde a la manera de presentar esta nueva heroína ya que en los antiguos así como en los nuevos libros, ella es descrita como la víctima inocente y pura de la tiranía y egomanía de Francisco Solano López. De esta forma, el péndulo se va de un tipo de heroína a otro, pero siempre dentro de los estereotipos tradicionales de género. Lo que hace falta es una visión más distanciada y diferenciada del pasado bélico, del rol de las mujeres y del nacionalismo paraguayo. Paraguay dista todavía de tener una cultura de memoria que incluya tanto a las residentes

1. María Engracia Martínez y su hija Brígida Benítez, de Ajos, p.e. estaban acusadas «por el detestable y criminal hecho teniendo la audacia y atrevimiento de tener acuerdos execrables sobre las savias disposiciones del Excmo. Señor Mariscal Presidente de la República, desaprobando sus benéficas disposiciones en las actuales circunstancias...». Informes de los Jueces de Paz de 1868, Archivo Nacional de Asunción - Colección Río Branco (ANA-CRB) 4695. Véase otros ejemplos en estos informes, o algunas descripciones de estos procesos en Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 275-278.

2. Rodríguez Alcalá, *op. cit.*, 1991.

3. J.P. Canet (1957), *Pancha Garmendia: El Libro que no debe faltar en ningún hogar paraguayo y cristiano*, Asunción: s.e., 1957, p. 12; Marybell Lebron (2000), *Pancha*, Asunción: Arandurã, 2000, 175+23 p.; Cecilio Báez (1903), *La Tiranía en el Paraguay: Sus causas, caracteres y resultados*, Asunción, Tip. de "El País", 1903, col. de artículos publicados en *El Cívico*, p.130-135, 186-188, la llama «heroína de su honor, la personificación de la virtud más pura, del sublime heroísmo».

como a las destinadas, a los hombres caídos en la guerra como a los que sobrevivieron, y que se basa en un análisis desinteresado tanto de la colaboración como de la resistencia de ambos géneros y de sus motivos durante la «epopeya nacional».



La resistencia a la Guerra Grande

MILDA RIVAROLA



La explicación del porqué la población se sumó al desesperado esfuerzo de la guerra contra tres naciones, incluso después de diluida cualquier esperanza de victoria, fue objeto de propaganda (propia y aliada) durante el conflicto, y persistió como núcleo del debate entre liberales y nacionalistas a lo largo del siglo XX paraguayo.

Pero la dicotomía que recorre la literatura –de «temerosa sumisión» o «patriótico entusiasmo»– se basa en supuestos cuestionables: la sociedad paraguaya de mediados del siglo XIX no era económica ni políticamente homogénea, y sus percepciones y actitudes sufrieron efectivamente el impacto de los avatares de la guerra.

Debido a la persistencia de un nacionalismo centrado en la figura del Mcal. López y del heroísmo paraguayo¹, la oposición a la guerra de la Triple Alianza no fue objeto de estudios específicos. La historiografía liberal prefirió

1. Las primeras reivindicaciones lopiztas datan de 1900, y el nacionalismo ganó fuerza con ese leí-motiv dos décadas más tarde. La transición democrática (a partir de 1989) disminuyó su peso en textos escolares y su omnipresencia en el discurso oficial.

compadecerse de las innumerables «víctimas de la tiranía», sin ver en sus actos expresiones de rechazo a la contienda, o de resistencia al modo en que ésta era conducida.

Aunque excepcionales respecto al corpus de textos sobre el *fervor unánime* de los paraguayos, algunas fuentes hablan de sordas resistencias a esta contienda. Ellas aún conservan rasgos de su difícil expresión en el pasado: se escuchan en sordina, en ámbitos protegidos (familiares, camaradas, amigos). Buscan respaldarse en valores tradicionales, se escudan en la religión o apelan a los lazos familiares.

En su mayoría se trata de dichos o actos individuales, que no pueden –ni pretenden– alterar la realidad que rechazan. Sólo en casos extremos, cuando estalla la ira o el dolor, existe una masa humana protectora o los actores se creen inmunes al castigo, estos rechazos alzan la voz, osan expresarse abiertamente.

Pueden leerse estas raras fuentes desde tres interrogantes. ¿Quiénes se expresan, en el Paraguay, contra la guerra? ¿De qué manera lo hacen? Y sobre todo, ¿en qué momentos estas voces de protesta se multiplican y repiten con tal intensidad que atraviesan más de un siglo de silencio, para hacerse audibles en el presente?

CALZADOS CONTRA PYNANDÍ

Desde sus comienzos, se describía al gobierno de F.S. López como apoyado por las clases populares, pero mal tolerado por las propietarias. La actitud de éstas era –cuando menos– ambigua. A inicios de los '60, miembros de «familias principales» entendían que sólo una eventual guerra podía librarlas de un sistema agobiante para sus vidas y haciendas¹, y ésta fue efectivamente la lógica que sustentó a la Asociación Paraguaya, y posteriormente, a la Legión, en Buenos Aires.

1. Francisco Doratioto (2002), *Maldita guerra: Nova história da Guerra do Paraguai*, São Paulo: Companhia das Letras, 2002, p. 62, trad. cast. por Juan Ferguson: *Maldita guerra: Nueva historia de la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires: Emecé, 2004.

Ante la inminencia del conflicto, otro espectro atemorizó las clases altas: la reacción de una plebe liberada del control despótico. En caso de derrotas, la ausencia de poder daría lugar a «una sublevación general de indios y otras gentes de color [...] cuyas fogosas pasiones [...] sólo son domadas por el maltrato y la fuerza». Esta sería «la guerra de los descalzos contra las personas calzadas, en las que estas últimas, en razón de su pequeño número, serían exterminadas»¹.

Pero los «calzados» eran incapaces de sostener abiertamente su oposición, y optaban por la duplicidad. Iniciado el conflicto, un diplomático nota, asombrado: «aquellos que se asocian más ostentosamente a las manifestaciones a favor del Paraguay y en contra del Brasil, son quizá los que mayor odio y antipatía sienten por el régimen actual, y quienes hacen en secreto los votos más fervientes para su derrocamiento»².

De modo distinto al esperado, paralela a la guerra que enfrentó el Paraguay contra sus poderosos vecinos, hubo otra igualmente cruenta, pero interna. No es difícil vislumbrar –tras el rol de soldados, sirvientes y esclavos proporcionando indicios a Jueces de Paz y a los Tribunales de Sangre³, o del trato que soldados «descalzos» daban a los miembros de la elite convertidos en reos traidores– un trasfondo de odio de clases. Un observador europeo es más explícito: López permanecía en el poder, entre otras causas, porque los «guaraníes gozaban una secreta alegría india en la matanza de las clases elevadas»⁴.

Otros cronistas vuelven a hablar del «exterminio de la raza blanca» en la batalla de Tuyutí, y sobre todo, en las represiones de 1868-1869 donde la elite paraguaya –excepto el jefe de gobierno y su entorno– fue ajusticiada o

1. Laurent Cochelet a Drouyn de L'Huys, Asunción, 21-09-1864, en Milda Rivarola (1988), *La Polémica francesa sobre la guerra grande: Eliseo Reclus, La Guerra del Paraguay/Laurent-Cochelet, Correspondencia consular*, Asunción: Editorial Histórica, 1988, p. 109.

2. Laurent Cochelet a Drouyn de L'Huys, Asunción, 16-03-1865.

3. El temor a delaciones de la servidumbre constreñía las conversaciones domésticas desde la dictadura de Francia. Sobre denuncias de servidumbre, ver nota de Thornton del 06-09-1864, citado por Arturo Bray (1945), *Solano López, soldado de la gloria y el infortunio*, Asunción: Niza, 1958, p. 163; Hector F. Decoud (1926), *Guerra del Paraguay: La Masacre de Concepción ordenada por el mariscal López*, Buenos Aires: Serantes, 1926, p. 76. Desde San Fernando, las delaciones y acusaciones –extraídas casi todas bajo tortura– fueron indiscriminadas, incluso entre miembros de la elite.

4. Maximilian von Versen (1872), *Reisen in Südamerika und der Südamerikanische Krieg*, Breslau: Mälzer, 1872, iv+220 p., citado en Barbara Potthast (1996), «Paraiso de Mahoma» o «País de las Mujeres»: *El Rol de la mujer y la familia en la sociedad paraguaya durante el siglo XIX*, Asunción: Instituto Cultural Paraguayo-Alemán, 1996, p. 282.

resultó muerta de hambre y penurias¹. El Mcal. López conocía la oposición de las *clases ilustradas* a la guerra y a su gobierno, y el virtual aniquilamiento al que la sometió pudo ser reactivo a dicha resistencia.

El primer y más empleado mecanismo de resistencia –primitivo, pre político– fue la fuga. Hubo insumisos desde los primeros reclutamientos, y desertiones en Cerro León y Humaitá desde fines del '64, pese al rigor con que se castigaba este delito militar². El aumento de criminalidad registrado entonces en el interior del país (robos y asalto a mano armada) obedecía al número de «*insumisos y desertores que ya no pueden volver a sus hogares y se ven obligados a vivir a expensas de los habitantes de la campaña*»³.

Aunque no existan fuentes precisas, los soldados y oficiales de clases altas parecen haber integrado en proporción importante la población desertora⁴. Es sintomático que las memorias de combatientes Aliados no mencionen dificultades idiomáticas para recibir informes entregados por «pasados» sobre el frente paraguayo⁵.

La campaña en Argentina facilitó la fuga «por goteo»: los regimientos enviados a Corrientes perdieron muchos hombres no sólo de tropa sino también de la oficialidad⁶. De retorno al territorio paraguayo, las batallas de Tuyutí y Estero Bellaco vieron repetirse la desertión y aquí los testimonios

1. Un publicista al servicio del Paraguay la denominó la «*conspiración burguesa*», ver Claude de La Poëpe (1869), *La Politique du Paraguay: Identité de cette politique avec celle de la France et de la Grande-Bretagne dans le Rio de la Plata*, Paris: Dentu, 1869, p. 282.

2. Laurent-Cochelet a Drouyn de L'Huys, 02-11-1864. Las Ordenanzas militares coloniales (vigentes durante la guerra) en su Tratado 8, Título 10, estipulaban: «*Deserción (Nº 91). Los que desertaren en campaña, saliendo de los límites que para consumir la desertión <que> prescriben los vandos del Ejército, sufrirán la pena en muerte, en el modo que esas señalen y en cualquiera número que sean; no debiéndose entender esta pena sólo para los que se hallen en Ejército en campaña, sino también para todos los que deserten de plaza o puesto dependiente de él. (Nº 99) El que indujere a la desertión, y se justificare llegando a efecto, sufrirá la pena de ser pasado por las armas...*».

3. Laurent-Cochelet a Drouyn de L'Huys, 08-06-1865.

4. Un autor inglés ilustra esta disyuntiva: «*La mayoría de los paraguayos educados han sido exterminados, o se salvaron gracias a la huida*», ver Robert B. Cunninghame Graham (1933), *Portrait of a dictator, Francisco Solano López (Paraguay, 1865-1870)*, London, Heinemann, 1933, p. 257; trad. cast.: *Retrato de un dictador, Francisco Solano López (Paraguay, 1865-1870)*, Buenos Aires: Inter-americana, 1943.

5. El uso exclusivo del guaraní sigue siendo hasta hoy propio de las clases populares.

6. Laurent-Cochelet a Drouyn de L'Huys, Asunción, 03-04-1865 y 23-10-1865; también León de Palleja (Cnel.) (1865/66), *Diario de la Campaña de las Fuerzas Aliadas contra el Paraguay*, Montevideo: Imprenta de El Pueblo, 1865/66, t. I, p. 134 y sgtes. y t. II, p. 50, 83 y 332; Dionisio Cerqueira (Gral.) (1910), *Reminiscencias da Campanha do Paraguay, 1865-1870*, Tours: E. Arrault, 1910, p. 47; Efraim Cardozo (1967), *Hace 100 años*, Asunción: Emasa, 1967, Crónicas de la Guerra de 1864-1870 publicadas en «*La Tribuna*» de Asunción en el centenario de la epopeya nacional, t. II, p. 14 y 207; y Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 198.

designan ya claramente a hombres de «*buenas familias*», «*paraguayos que no estaban en la gracia de López*», e incluso familiares de ministros¹.

Los castigos impuestos a los familiares de desertores² y las rigurosas medidas impuestas para evitar este flujo en el frente –«*cuando desertaba un soldado, respondían por él los compañeros que quedaban a derecha e izquierda, y que respondían con la vida de estos compañeros, como también sus familias y parientes*»³– apenas pudo frenar el proceso de huida.

Al interior de la elite, un grupo era –o se creía– por relaciones de parentesco e importancia de sus bienes, más libre de exhibir oposición: la familia presidencial. A mediados del '66, Juana Pabla Carrillo se habría trasladado a Humaitá a pedirle a su hijo que diera fin a la guerra⁴, y ante la inutilidad de este ruego filial, los López Carrillo se plantearon otras salidas. A fines del año siguiente, cuando Humaitá aún resistía a la escuadra enemiga, la madre y los hermanos de F.S. López convocaron reuniones de notables para discutir alternativas de futuro a una guerra que ya sabían perdida.

El suplente consular francés constata indignado esta segunda forma de resistencia: el plantearse gestiones de paz y eventuales alternancias en el poder: «*Incluso se hacen a la idea de un cambio de gobierno, y yo he sido sondeado –como el embajador de los EE.UU.– sobre este punto, por el Sr. Benigno López, sobre las intenciones del emperador en el caso que los Aliados entraran a Asunción. [...] Aquí, si el Pte. López fuera obligado a dejar el poder, se cree en la posibilidad de tres candidaturas...*»⁵.

1. Sobre desertiones, ver Laurent-Cochelet a Drouyn de L'Huys, 05-07-1866; Palleja, *op. cit.*, 1865/66, t. II, p. 209, 332 y 418-419; George Thompson (1869), *La Guerra del Paraguay: Acompañada de un bosquejo histórico del país y con notas sobre la ingeniería militar de la guerra*, Buenos Aires: Imprenta Americana, 1869, p. 151, 180 y 224; y Francisco I. Resquín (1875), *Datos históricos de la Guerra del Paraguay contra la Triple Alianza*, Buenos Aires: Compañía Sud-Americana de Billetes de Banco, 1895, p. 51.

2. George Frederick Masterman (1869), *Seven eventful years in Paraguay: Une narrative of personal experience among the Paraguayans*, London: Low, son, and Marston, 1869, p. 111; trad. esp.: *Siete años de aventuras en el Paraguay*, Buenos Aires: Imprenta Americana, 1870. Desde la rendición de Uruguayana «*Centenares de personas completamente inocentes, especialmente mujeres, en sustitución fueron castigadas por las culpas o mala suerte de sus hijos, maridos o hermanos*».

3. Declaración de Isidro Ayala, 08-09-1869, citado en Junta Patriótica, El Mcal. López, Asunción, s.l., 1926, p. 237. «*Las ordenanzas arriba citadas establecían: Encubrir ó auxiliar la desertión (Nº 115). El Sargento, Cabo, Tambor ó Soldado por cuyo auxilio, inteligencia, ó disimulo, hubiere desertado alguno de su cuerpo, ú otro en mi tropa, sufrirá la pena de muerte pasado por las armas...*».

4. Relato a los Aliados de desertores paraguayos, en junio-julio del '66, ver Palleja, *op. cit.*, 1865/66, t. II, p. 349.

5. Cuverville a Moustier, 12-12-1867. Los eventuales suplentes eran J. Berges, S. Bedoya y B. López. Dada la fecha de esta nota, y la amistad de su autor con el Mariscal, cabe conjeturar que esta información llegó al gobierno paraguayo a través de este agente.

La libertad con que Benigno López justificó luego esas reuniones, traspasa la posición privilegiada de la familia. Cuestionado por el Mcal. López «¿Qué es lo que Uds. intentaban hacer en Asunción?» Benigno, «con la mayor sangre fría y naturalidad del mundo, le contestó: “Señor, como no hemos tenido más noticias de Ud. ni del ejército desde que Humaitá quedó sitiado por el enemigo, habíamos creído llegado el momento de pensar en tomar alguna medida tendente a la salvación de nuestras personas e intereses”»¹.

La literatura sobre la «revolución palaciega» describe esta curiosa forma de contestar el derecho del Mariscal a proseguir la guerra. Fue precisa toda la autoridad de la madre (quien seguía siendo conocida como *La presidenta*) para pensar en gestiones de paz. Perteneciendo ella a una antigua familia paraguaya, se comprende que apelara al argumento más apto para conmover las bases del orden patriarcal: el de negar la *filiación dinástica* del Mariscal-Presidente².

Dos textos, uno contemporáneo y otro bastante posterior, resumen la contradictoria actitud de «pynandí» y «calzados» al final de la guerra. Según un prisionero de guerra interrogado al respecto, «ni el ejército ni la población distinguida del Paraguay podían ser adictos a un tirano como López, [...] sólo los ignorantes de baja condición podrían acompañar su causa...»³.

Respecto a la actitud de la población en la inmediata postguerra, el Cnel. Bray prosa: «las familias grandes, las de circunstancia y posición, claman por la devolución de sus bienes y propiedades, exigen reparaciones, imploran justicia [...]. Las otras, las de sangre plebeya, nada piden porque nada tienen que reclamar; siguiendo a Solano López de Paso Pucú a Cerro Corá [...] han dado todo lo que podían dar: la sangre de sus venas y la vida de sus seres más queridos»⁴.

1. Fidel Maíz (1919), *Etapas de mi vida: Contestación a las imposturas de Juan Silvano Godoy*, Asunción: Imprenta La Mundial, 1919, p. 166, 180 y sgtes.

2. La fuente original es Charles A. Washburn (1871), *The History of Paraguay: With notes of personal observations and reminiscences of diplomacy under difficulties*, Boston: Lee and Shepard, 1871, 2 vols.; trad. esp.: *Historia del Paraguay: Con notas y observaciones personales y reminiscencias de algunas dificultades diplomáticas*, Buenos Aires: Impresores con tipos de propiedad de la Revista del Paraguay, 1892/98, 3 vols.; ver la interpretación del Cnel. Arturo Bray, *op. cit.*, 1958, p. 245.

3. Declaración de Juan José Alonso, 11 09 1869, en Junta Patriótica, El Mcal. López, Asunción, s.l., 1926, p. 242-243.

4. Bray, *op. cit.*, 1958, p. 253. Dejando de lado el populismo del texto, este define claramente las actitudes de ambas clases frente a la guerra.

OPONERSE A LA GUERRA: «UNE AFFAIRE DE FEMMES»

Las clases propietarias no estaban solas en el rechazo a la continuidad de la guerra¹. Luego del fracaso de la campaña de Corrientes, la pérdida de la flota paraguaya en Riachuelo y la derrota de Tuyutí, las mujeres –de todas las condiciones sociales– mostraron similar resistencia, a juzgar por el arsenal de rumores y los estallidos de protestas que las tenían como grandes protagonistas.

Desde Uruguayana, la popularidad del Mcal. López en las clases bajas empezó a decaer: las mujeres «*comienzan a hablar con bastante libertad [...] y responsabilizar al Presidente de que la Mano de la Providencia haya caído tan pesadamente sobre el país*». Estas primeras críticas se cobijaban bajo manto religioso: según el rumor, un cura habría sido apresado y engriñado por reprochar al Presidente la hambruna y la ruina que se cernían sobre el país².

Las *señoras de categoría* se sirvieron de las formalidades sociales: desde la batalla naval de Riachuelo, abundan testimonios sobre la negativa de las *familias principales* a asistir a las fiestas que celebraban, en Asunción, el éxito real o imaginario de las batallas³. Tras tantos rumores y reticencias, estalla a veces la indignación popular. En la única manifestación de protesta pública que se registra, las mercaderas hicieron sentir su airada voz al año de la guerra.

Se acaban de embarcar hacia Humaitá los reclutas precedentemente eximidos (tuertos, cojos, etc.). Cuando fueron a la plaza del mercado a hacer sus últimas compras [...] hubo una exclamación general de lástima en todas las mujeres, quienes decían abiertamente que se enviaba esos desgraciados al matadero. Lo que indica cómo la opinión

1. Los juicios que condujeron a la muerte de centenares de notables desde San Fernando eran de «*pronunciamiento sedicioso contra la administración del gobierno del Mcal. López y contra sus disposiciones en el desarrollo de la guerra*».

2. Laurent Cochelet a Drouyn de L'Huys, 07-10-1865, en Milda Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 144.

3. Laurent Cochelet a Drouyn de L'Huys, 12-07-1865, en Milda Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 142-143. Este cónsul agrega en su nota del 05 08 1866: «*una dama paraguaya decía, con mucha verdad y amargura: ¡Se nos obliga a bailar sobre nuestros muertos!*».

pública está sobrepasada por la desgracia y la desesperación, es que la policía no pudo castigar ya que todo el mundo era culpable¹.

Las quejas acentuaron su contenido crítico en los años siguientes. Desde fines del '67 el cónsul americano sabía de «*numerosos casos de mujeres de clase baja enviadas a prisión [...] por expresar el natural deseo que la guerra concluyera. Luego de la evacuación [de Asunción] supe de centenares de viudas presas [...] y engrilladas por haber dado libre cauce a expresiones de compasión*»².

En archivos judiciales de 1868, B. Pothast encontró que «*el número de mujeres triplicaba el de los hombres en el total de personas acusadas de crímenes políticos. [...] ellas difundían noticias derrotistas sobre las malas condiciones de vida en los campamentos, el abuso del alcohol para mantener el espíritu bélico de los soldados, y el rumor que López y Mme. Lynch habrían abandonado en secreto del país. Otras [...] decían que preferirían tener a su hombre en la casa, incluso herido o inválido, antes que verlo muerto por la patria*»³.

Por su parte, las mujeres de «buena familia» se resistieron por medios diversos a la campaña de donación de joyas, que ellas entendían –por razones obvias, ya que el país estaba bloqueado a cualquier comercio de armas y mercancías– como simple e injusta expropiación. El depósito de bienes en consulados, la venta apresurada o el ocultamiento (entierro) de la joyería valiosa se repitieron en esos meses⁴.

1. En esos años expresiones similares implicaban castigos físicos o confinamiento.

2. Washburn, *op. cit.*, 1871, t. II, p. 240.

3. Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 275-276; y de la misma autora (2004), «Protagonists, Victims, and Heroes: Paraguayan Women during the Great War», in: Hendrik Kraay & Thomas L. Whigham (eds.), *I die with my country: Perspectives on the Paraguayan War, 1854-1870*, Lincoln & London: University of Nebraska Press, 2004, p. 54.

4. El gobierno apeló al clero (de gran influencia sobre las mujeres) para revertir esta actitud, ver carta al cura párroco de Oliva del 01-02-1867, citada por John Le Long (1868), «Le Paraguay: La Dynastie des Lopez avant et pendant la guerre actuelle», in: *La Revue contemporaine*, Paris, 31 janvier 1868, p. 22. Sobre la reticencia a entregar joyas y el depósito de alhajas en consulados ver Decoud, *op. cit.*, 1926, p. 179 y 190; Dorotea Duprat de Laserre (1893), *Memorias*, Rio Grande: Lib. Americana, 1893, p. 18; y Potthast, *op. cit.*, 1996, p. 260.

TIEMPOS DE DESENCANTO

Al entusiasmo popular suscitado con la Campaña de Mato Grosso¹ sucedió rápidamente el desencanto, de modo que en octubre del '65 el agobio de la contienda ya era perceptible. «*La única esperanza que aún se conserva es la de una paz próxima, incluso al precio de nuevas derrotas, ya que los sueños de conquista y de expansión fueron poco a poco disipados en presencia de las tristes realidades de los eventos de la guerra*»².

Hubo una segunda ola de entusiasmo bélico en marzo del '66, tras la publicación del Tratado de la Alianza, cuyos términos suscitaron indignación en Paraguay y en el exterior³. Pero cien días después, el desastre de Tuyutí volcó de nuevo la balanza hacia el desaliento: «*los hombres recién se desmoralizaron después de la batalla del 24 de mayo, principalmente aquellos que ocupaban altas posiciones por sus empleos y sus fortunas...*»⁴.

Ese hastío de la guerra alcanzó a la máxima autoridad eclesiástica, tras las frustradas gestiones de paz de Mr. Gould De acuerdo a la acusación de sus fiscales, en privado éste culpó a López de «*la duración de la guerra por la tenacidad de sostenerse, haciendo, dice, matar a toda la gente antes de ceder nada y también por lo mucho que se halla en el mando, el cual, agrega, debía dejar para evitar la ruina completa de la Patria*»⁵.

La ocupación de la capital, a inicios del '69, provocó una situación ambigua: el país contaba ahora con «regiones liberadas», mientras López seguía con el resto del gobierno y del ejército en su marcha hacia el noreste. En mayo, pobladores de Concepción y Horqueta entendieron terminada la guerra, y contactaron con los Aliados (un cura integró el grupo mediador) buscando librar sus villas de los obligados saqueos y violencias. Pero al carecer de protección Aliada, estos pobladores sufrieron el duro castigo de López, que aún mantenía control represivo sobre amplias zonas⁶.

1. Los testimonios contemporáneos coinciden en subrayar ese inicial entusiasmo guerrero.

2. Laurent Cochelet a Drouyn de L'Huys, 7 octubre 1865, en Rivarola, *op. cit.*, 1988, p. 144.

3. Juan C. Centurión (Cnel.) (1895), *Memorias o sean Reminiscencias históricas sobre la Guerra del Paraguay*, Buenos Aires: Imprenta de Obras, 1895, t. II, p. 214.

4. Maíz, *op. cit.*, 1919, p. 200.

5. Juan Silvano Godoy (1916), *El Fusilamiento del Obispo Palacios y los Tribunales de Sangre de San Fernando*, Asunción: El Liberal, 1916, p. 90.

6. Decoud, *op. cit.*, 1926, p. 70.

Estas gestiones tuvieron más éxito desde agosto, cuando ya establecido en Asunción el gobierno provisorio, los pueblos de San José, Ajos (hoy Cnel. Oviedo), Villa Rica, Hyaty y otros adhirieron al nuevo orden, bajo cierta protección del ejército brasileño. También el poblado de San Joaquín tuvo a su cura párroco conduciendo gestiones similares¹.

Todo era confusión entre pobladores, autoridades y ejército a fines del '69, en las zonas aún no «liberadas» pero ya alejadas del poder represivo de López: «*Los soldados pedían cintas con los colores del Imperio; los oficiales no eran reconocidos por los soldados [...] las partidas volantes que hacían la descubierta se aprisionaban entre sí, y hasta se mataban, considerándose mutuamente espías*»². Otros bandos de oficiales paraguayos, desajados del cuerpo principal en el camino a Cerro Corá, se unieron a desertores brasileños para robar «*a las pobres familias en migración*» en el noreste del país³.

En Cerro Corá los desertores ya osaban retirarse con joyas y bienes del cortejo oficial, dispuestos a delatar la ubicación de lo que restaba del ejército paraguayo⁴. Los términos de la nota de tres jefes y oficiales al Mariscal, comunicando su deserción, podrían ser compartidos por muchos de sus compatriotas cuando la guerra ya se había tornado genocida: «*la continuación del estado actual de cosas servirá más bien para el duro aniquilamiento de nuestra nación, bajo el yugo de una voluntad arbitraria y caprichosa, sin esperanza de otro resultado que un prolongado padecimiento de aquellos que aún se encuentran bajo los pies de Vuestra Excelencia*»⁵.

1. Duprat de Lasserre, *op. cit.*, 1893, p. 25 y 30. Aunque algunos curas se distinguieron como delatores y fiscales de sangre, el Obispo y unos 23 sacerdotes fueron fusilados o lanceados durante la guerra: el clero parece haber hecho una resistencia tanto más peligrosa cuanto que se apoyaba en el peso de la religión.

2. *Ibidem*, p. 31.

3. Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 445.

4. Cerro Corá, Relato del Cnel. Silvestre Aveiro sobre las deserciones del Cnel Carmona y el Tte. Villamayor, en Junta Patriótica, El Mcal. López, Asunción, s.l., 1926, p. 167; Doratioto, *op. cit.*, 2002, p. 449; y Resquín, *op. cit.*, 1875, p. 165-166.

5. Señalan además que «*en ningún tiempo serviremos de instrumento al enemigo invasor de nuestra nacionalidad*». Carta de los coroneles J.B. Delvalle y Gabriel Sosa, y del Sgto. Mayor J. Romero al Mcal. López, del 25-02-1870, citado en Junta Patriótica, El Mcal. López, Asunción, s.l., 1926, p. 175-176. No existen muchos documentos semejantes: la mayoría de los desertores se dirigían al campo enemigo, y no sentían necesidad de justificarse por escrito.

LA RESISTENCIA REALMENTE EXISTENTE

Excepcional y pre-política, instintiva y amedrentada. Resistencia hecha de fugas silenciosas, rumores clandestinos, estallidos de piedad colectiva, conciliábulos palaciegos. Más propia de clases ilustradas que plebeyas, expresada con mayor espontaneidad en lenguaje femenino, en una nación que estaba convirtiéndose cada vez más en el «país de las mujeres».

El carácter primitivo de estas expresiones, incluso en la clase dueña del poder económico y las influencias sociales, tornaba impensable la resistencia popular. Un prisionero resumió la actitud respecto a López y a la extensión de la guerra de exterminio: «*en el principio de la guerra había dedicación entre algunos, y que otros repelían, más no tenían coraje para declarar su opinión contra López, porque hasta en el Congreso no se podía hablar contra él sin peligro de muerte, y por eso es difícil decir si alguna dedicación había a favor de él*»¹.

La que realmente existió, fue inútil. Como incapaces de dar otra salida a la guerra resultaron también las formas políticas de oposición en los países aliados, desde las críticas parlamentarias y la polémica periodística, hasta las deserciones en masa y las sublevaciones provinciales. Y más que inútil, contraproducente, considerando la desmesurada represión que provocaban en el Paraguay sus manifestaciones. Una resistencia pre política fue respondida con arbitrario despotismo: en sus memorias, un jefe militar recordaba que, a fines de la guerra, los paraguayos temían más a su presidente que a los propios enemigos.

Una bella frase del cadete Cerqueira describe la actitud de los sobrevivientes: «*Cuando la noticia de ese gran acontecimiento [la muerte del Mariscal] fue conocida en el campamento de Rosario, ví rodar, en medio de himnos de alegría, algunas lágrimas silenciosas en las adustas mejillas de los prisioneros de guerra. En mi opinión ellas eran verdaderas, porque almas de valientes no pueden mentir*»². La Guerra Grande y la figura del Mcal. López siguen siendo objeto de polémica, como ya lo eran durante y después de la debacle. Y en ese corte de aguas navega hasta hoy la memoria colectiva del Paraguay.

1. Declaración de Isidro Ayala, 08-09-1869, en Junta Patriótica, El Mcal. López, Asunción, s.l., 1926, p. 237-238.

2. Dionisio Cerqueira (Gral.) (1910), *Reminiscencias da Campanha do Paraguay 1865-1870*, Tours: Imprimerie E. Arrault, 1910, p. 350.

Le Paraguay à la veille de la guerre du Chaco

La stratégie de défense du territoire national par les autorités
paraguayennes entre 1924 et 1932

GÉRARD GÓMEZ



Les causes qui ont entraîné le Paraguay et la Bolivie à s'affronter entre 1932 et 1935, furent avant tout d'ordre géopolitique et économique. Ces deux nations, toutes deux isolées au cœur de l'Amérique du Sud, nourrissaient depuis déjà fort longtemps une rancœur héritée de défaites issues de conflits sanglants. D'abord, la guerre de la Triple Alliance (1864-1870) fut néfaste au Paraguay puisqu'il y perdit une grande partie de son territoire au profit du Brésil et surtout de l'Argentine. Ensuite, la guerre du Pacifique (1879-1883) fit perdre à la Bolivie les régions de Tarapaca et d'Atacama, autrement dit son accès à l'océan Pacifique. Dès lors, le désert du Chaco, vaste pleine d'environ 600 000 km² dont les frontières étaient mal dessinées deviendra une obsession pour ce pays. En effet, la Bolivie tentera de mettre un terme à son isolement par une liaison fluviale avec l'Atlantique, ce qui signifiera s'établir sur le territoire paraguayen.

Toutefois, au début des années 1910, un partage du Chaco entre la Bolivie et le Paraguay paraît encore possible. Mais tout va chanceler dans les années 1920, alors que les différents traités bilatéraux et internationaux semblent pouvoir trouver une solution aux problèmes de frontières. Parallèlement,

la *Standard Oil Company* et la *Royal Dutch Shell* commencent à pressentir l'existence de gisements pétroliers dans la région, attisant bien sûr les convoitises. De surcroît, la situation politique fort complexe des deux pays (surtout celle du Paraguay qui va connaître une guerre civile en 1922) ne contribue pas à éviter les dispositions belliqueuses.

Dans ce contexte confus et incertain – présageant un conflit inévitable –, nombre de militaires paraguayens travaillent dès 1924 sur plusieurs hypothèses de défense du territoire paraguayen du Chaco boréal. Les plans de renforts militaires les plus significatifs sont d'abord mis en place en août 1924 par le général de division Patricio Escobar et par le colonel Manuel Rojas, puis en 1925 par le général Schenoni et enfin, à compter de 1931, par le lieutenant-colonel Juan B. Ayala. Ce dernier élaborera trois plans de défense qui ont le mérite d'organiser concrètement la résistance plausible de l'armée paraguayenne dans la région *chaqueña* face à l'incursion éminente de la Bolivie dans cette zone (surtout après l'arrivée au pouvoir du président bolivien Daniel Salamanca en 1931 qui va préconiser la politique du « *pisar fuerte en el Chaco* »).

ENTRE PRÉTENTIONS JURIDIQUES, GÉOPOLITIQUES ET ÉCONOMIQUES

Quand les colonies américaines sont devenues indépendantes au début du XIX^e siècle, la plupart de ces jeunes nations ont décidé de maintenir les frontières jadis imposées par *Las Leyes de Indias* et *Las Cédulas y Ordenanzas de la Corona*. Cette décision avait pour objectif d'éviter non seulement un conflit de frontières, mais aussi d'octroyer à chaque nouvel État un principe juridique qui lui garantissait le contrôle de son territoire. C'est ainsi qu'en 1810, on a établi le principe juridique du « *uti possidetis juris* » qui assurait normalement à chaque nation la souveraineté sur son territoire tout en précisant ses frontières avec les pays voisins. Ce principe juridique a concédé à la Bolivie les territoires qui appartenaient naguère à l'*Audiencia de Charcas* (ce qui justifiera en partie la prétention bolivienne au territoire du Chaco). Cependant, cette thèse a rapidement été confrontée à un autre principe juridique : le « *uti possidetis de facto* » qui attestait

qu'on ne pouvait pas accorder le contrôle d'un territoire à un pays en fonction d'un titre juridique autrefois imposé par les Espagnols, mais bien en fonction de sa présence physique, culturelle et économique sur ledit territoire avant et après le processus d'indépendance. Les Paraguayens feront donc valoir que le territoire du Chaco boréal a toujours été occupé par les habitants de l'ancienne province paraguayenne qui, elle, dépendait du vice-royaume du Río de la Plata (ce qui rendait caduque l'autorité de l'*Audiencia de Charcas* dans la région puisque la zone avait toujours été occupée par des Paraguayens). Ainsi, le principe du « *uti possidetis* » ne relevait pas seulement des événements antérieurs à 1810, mais aussi des faits futurs à cette date (précisons par ailleurs que le Paraguay est devenu indépendant en 1811, alors que la Bolivie ne l'est devenue qu'en 1825).

Néanmoins, il est manifeste que les causes de la guerre du Chaco ont avant tout été d'ordre géopolitique et économique. Comme nous l'avons dit auparavant, la perte pour la Bolivie de son littoral maritime après la guerre du Pacifique à la fin du XIX^e siècle l'a isolée du monde extérieur (ce qui est aussi le cas du Paraguay, qui n'a pas non plus d'accès à la mer, mais qui peut toutefois atteindre l'océan Atlantique après une journée de navigation fluviale). Après les tentatives avortées pour avoir une sortie sur l'océan Pacifique, la Bolivie tente donc de conquérir peu à peu le Chaco boréal avec l'intention de parvenir jusqu'au Río de la Plata (autrement dit jusqu'au port de Buenos Aires) en passant par les fleuves Pilcomayo, Paraguay et Paraná.

Si pour la Bolivie le Chaco a un intérêt géopolitique, cette région représente pour le Paraguay un intérêt économique certain. En effet, cette zone (particulièrement la partie qui se situe entre le fortin Boquerón et le fleuve Paraguay) est très importante car on y exploite le bois, on y pratique un certain type d'agriculture et surtout l'élevage bovin. Qui plus est, le Paraguay travaille dans cette région avec l'Argentine puisque le gouvernement argentin y a énormément investi (nous faisons ici allusion aux compagnies agricoles appartenant aux riches familles Casado et Mihanovich). L'Argentine a donc tout intérêt non seulement à ce qu'il n'y ait aucune incursion étrangère, mais aussi à ce que le Paraguay contrôle militairement la zone. Par conséquent, la sauvegarde du Chaco est essentielle au Paraguay dans la mesure où il compte sur l'investissement de compagnies étrangères (argentes, brésiliennes et anglaises) dans cette zone pour faire redémarrer l'économie du pays mise à mal par la guerre de la Triple Alliance.

ENTRE NÉGOCIATIONS BILATÉRALES, INFLUENCES ÉTRANGÈRES ET PÉTROLE

Avant le début du conflit proprement dit, on cherche pendant longtemps à trouver une solution pacifique grâce à de nombreuses négociations bilatérales (1879-1928). Le 15 septembre 1879 une mission bolivienne se déplace à Asunción, conduisant à la signature du traité de « Quijarro-Decoud » qui spécifie qu'il faut délimiter concrètement les frontières entre les deux pays. Mais ce traité ne satisfait le gouvernement paraguayen qui arrive en place quelques années plus tard car il stipule que le pays perdra ainsi le contrôle de la région de Bahía Negra. C'est pourquoi, le 16 février 1887, on signe le traité de « Tamayo-Aceval » qui préconise que le Chaco est désormais divisé en trois zones : la première se situe entre le fleuve Pilcomayo et le parallèle 25 21' et reste au Paraguay ; la deuxième entre le fort militaire d'Olimpo et Bahía Negra passe à la Bolivie et la troisième entre le fleuve Apa et le parallèle 63' est soumise à l'arbitrage du roi Léopold de Belgique. Mais ce traité ne peut être appliqué à cause d'une série de divergences juridiques entre les deux nations.

Le 23 novembre 1894, on signe alors le traité d'« Ichazo-Benítez » présidé par le gouvernement uruguayen et qui marquera le succès des prétentions paraguayennes, produisant ainsi un fort mécontentement au sein du peuple bolivien. La crise bolivienne va alors provoquer la révision de ce traité : il faut en effet en réviser certains points cruciaux pour signer d'abord le protocole de « Pinilla-Soler » le 12 janvier 1907 (qui ne fait qu'accentuer les désaccords entre les deux pays), puis celui de « Mujía-Ayala » le 5 avril 1913 selon lequel les deux pays doivent signer un traité ultime et définitif fixant leurs frontières avant deux ans. Cependant, ni le Paraguay ni la Bolivie ne prennent l'initiative de proposer un dénouement à l'affaire et il faut attendre le 22 avril 1927 pour que le protocole de « Gutiérrez-Díaz León » ne tente vainement de réconcilier les deux nations. Dès lors, les démarches pacifiques conjointes cessent et chaque pays tentera, entre 1929 et 1932, de convaincre les États voisins du bien fondé de leurs réclamations.

Après la prise du fortin bolivien Vanguardia par l'armée paraguayenne et les représailles de l'armée bolivienne qui consistent à occuper les fortins paraguayens de Boquerón et Mariscal López, le président chilien Carlos Ibáñez del Campo propose, au début de l'année 1929, de mettre sur pied une « Conférence Interaméricaine de Conciliation et Arbitrage » qui tenterait

de trouver une solution à Washington. Cette conférence est dirigée par le président américain Frank Kellog et par la Société des Nations (précisons que c'est bien cette dernière, sous l'impulsion du français Aristide Briand, qui va organiser le processus de conciliation entre les deux pays belligérants). Ainsi, le bolivien Eduardo Díaz et le paraguayen Juan Vicente Ramírez vont signer un protocole qui prévoit la création au mois de mars 1929 d'une commission qui s'efforcera de trouver une solution pacifique et définitive au conflit. Cependant, malgré les efforts de ladite commission, aucun accord n'est possible (une dernière tentative aura lieu à Genève le 1^{er} février 1932 sans aucun succès).

Parlons enfin du rôle joué par les compagnies pétrolières américaines et anglaises dans la région du Chaco tout au long des années 1920 et au début des années 1930. Il faut dire que la question de l'exploitation de l'or noir a une longue histoire dans la zone. En Bolivie déjà, en 1867, le président Melgarejo avait accordé une licence d'exploitation à une petite entreprise allemande qui, faute de moyens, n'avait pas pu entreprendre l'exploitation. Plus tard, en 1898, le « Syndicat de Pétrole de l'Orient Bolivien » avait lui aussi tenté de tirer parti des gisements, mais sans succès pour les mêmes raisons. C'est pourquoi le gouvernement bolivien décide, en septembre 1916, d'accorder une licence d'exploitation à des compagnies étrangères en échange d'une *royalty* de 10 % sur l'ensemble des revenus réalisés.

En 1922, la compagnie américaine *Standart Oil Company*, qui appartient à la famille Rockefeller saisit l'occasion. Ses propres intérêts, tout comme ceux du gouvernement américain en Bolivie, vont avoir une influence sur la suite des événements. En effet, Washington accepte d'octroyer un crédit au gouvernement bolivien à hauteur de 60 millions de dollars pour que ce dernier puisse moderniser son armée, ce qui met en évidence l'ambiguïté de la politique nord-américaine qui n'hésitait pas à l'époque à défendre ses intérêts économiques en aidant l'un des pays belligérants, quand bien même elle organisait en parallèle une commission pour tenter de trouver un accord pacifique à la question du Chaco (toutefois, la *Standart Oil Company* perd sa licence d'exploitation avec l'arrivée en 1937 du président José David Toro).

La position du Paraguay à l'égard du pétrole est plus claire, en ce sens qu'on n'en a pas trouvé jusque-là dans les territoires *chaqueños* paraguayens (précisons que le Paraguay n'a pas à cette époque les moyens d'exploiter un quelconque gisement de pétrole). Néanmoins, pour contrer l'éventuelle emprise nord-américaine dans la région, la compagnie anglo-hollandaise

Royal Dutch Shell décide de s'établir dans la région contrôlée par le gouvernement paraguayen. Cette mesure, outre son projet économique, a une finalité géostratégique. En effet, le gouvernement paraguayen est très intéressé par la venue de la compagnie européenne, seule capable d'empêcher l'expansion et l'épanouissement du capitalisme nord-américain qui a pour projet de relier le sud de la Bolivie à l'Uruguay, grâce à la construction d'un gigantesque oléoduc (ce qui aurait certainement causé avec le temps la perte du territoire du Chaco paraguayen au profit du « pacte » économique bolivien-nord-américain).

LA PRISE DE CONSCIENCE PARAGUAYENNE FACE À L'IMMINENCE DE LA GUERRE

Jusqu'au milieu des années 1920, le Paraguay ne se résigne pas à la possibilité d'entrer en guerre avec la Bolivie. Mais la crise de 1928 – prise du fortin bolivien Vanguardia par l'armée paraguayenne et contre-attaque de l'armée bolivienne à Boquerón et à Mariscal López – met en lumière un point que le gouvernement paraguayen dirigé par José Guggiari jusqu'alors omis d'exposer : le manque de préparation militaire en cas de conflit avec la Bolivie. Face au tournant que prennent peu à peu les événements, les autorités paraguayennes décrètent, le 16 décembre 1928, la mobilisation de tous les réservistes âgés de 18 à 24 ans, la création d'un poste de commandant en chef des armées – qui sera occupé par le général Patricio Escobar – et un autre d'inspecteur général de l'armée, représenté en la personne du colonel Manuel Rojas. Le constat est très préoccupant dans la mesure où seuls 8 000 réservistes peuvent être recrutés, alors qu'on attend plus de 30 000 hommes. Malgré les demandes réitérées de Patricio Escobar pour créer six nouveaux régiments au sein de l'armée de terre, le gouvernement annonce, le 13 septembre 1929, la création d'un seul régiment dans la zone de Puerto Casado. Néanmoins, sous la pression du colonel Manuel Rojas, on décide de fonder, grâce à un décret du 30 juin 1930, deux nouveaux régiments d'infanterie (le R.I. «24 de Mayo» et le R.I. «Piribebuy»), une première division d'infanterie ainsi qu'un premier bataillon de sapeurs qui sera dirigé plus tard par José Félix Estigarribia, futur commandant en chef des armées.

Ajoutons qu'un effort de réorganisation de l'armée est également réalisé entre 1929 et 1931 grâce aux missions militaires française et argentine qui sont venues prêter main forte à la mise en marche de la logistique militaire paraguayenne. Par ailleurs, de nouveaux fortins sont érigés et d'importants travaux d'entretiens dans les points militaires plus anciens sont entrepris. Soulignons à ce propos la tâche accomplie en 1930 par le 1^{er} régiment « general Genes » dans la zone de Isla Poí, qui avec seulement 10 officiers et 77 soldats, construit des campements pour les officiers et pour les troupes, installe des réservoirs d'eau et bâtit des écuries ainsi que des murs de protection (le même régiment sera plus tard chargé d'accomplir des travaux identiques dans la région de Boquerón).

Le rôle joué par Eusebio Ayala, président de la République entre 1932 et 1936, est sans aucun doute déterminant dans cette prise de conscience en ce sens qu'il met en place, dès son arrivée au gouvernement une politique économique grâce à la création de la Direction générale d'économie et d'approvisionnement. Il veille aussi à ce que le pays maintienne un certain niveau d'exportation de viande bovine et un rendement agricole conséquent (ce qui est crucial car une grande partie des bénéfices est investie dans l'achat d'armements militaires). Il fonde par ailleurs l'Assemblée nationale d'assistance dont le but est d'aider les foyers qui, privés de soutien de famille (père, fils etc.) à cause de la mobilisation, sont en l'espace de peu de temps tombés dans la misère (le 31 décembre 1933, on compte dans la capitale 6 579 familles sans aucune ressource économique).

Eusebio Ayala insuffle par ailleurs une action militaire et demande à l'armée de prendre tout l'aspect logistique lié à la guerre. C'est ainsi que les militaires effectuèrent une grande partie des aménagements et des travaux routiers dans la zone comprise entre Puerto Casado, Isla Poí et la capitale (les troupes devant être rapidement transportées au-delà de la ligne Bahía Negra-Fuerte Olimpo-Puerto Casado). À cet effet sont créés quatre régiments d'ingénierie dont les tâches sont très diverses : débroussaillage de terrains pour la construction de sentiers et de routes, installation d'ouvrages de défense, de postes de commandement, de dépôts de munitions, construction de refuges antiaériens et de forages pour aménager des puits tout au long des principaux accès routiers menant vers le front (ce qui se révélera très insuffisant puisqu'il y aura, pendant le conflit, pratiquement autant de victimes tombées sous les balles que d'hommes morts de soif). Ces régiments d'ingénierie font également partie de la Direction des communications et en plus

de l'installation de fortifications et de la construction de tranchées, ils construisent des pistes d'atterrissage dans la région de Villa Militar et de Nanawa, ainsi que des ponts sur les fleuves pour faciliter le transit des véhicules qui transporteront des troupes d'Asunción, de Concepción ou de Puerto Casado.

Le Paraguay, après une longue période d'attente ou d'hésitation (notamment sous le président José Guggiari qui refusait de voir que la Bolivie commençait dès 1924 à s'installer peu à peu dans le Chaco), se résout donc enfin à mettre en place un dispositif de défense. L'effort considérable de la part du gouvernement paraguayen pour augmenter l'effectif de son armée, l'achat constant de nouveaux armements, la création de nouveaux postes de commandement et l'envoi des meilleurs éléments de son armée à l'étranger pour qu'ils puissent être mieux formés sont des exemples qui montrent clairement – malgré ce qu'affirment certains historiens comme Antonio E. González – que le Paraguay prend peu à peu conscience que la guerre est inévitable.

LES PREMIÈRES PROPOSITIONS DE DÉFENSE MILITAIRE DU TERRITOIRE
CHAQUEÑO (1924-1930)

Le premier plan de défense est conçu en août 1924 par le général Patricio Escobar et par le colonel Manuel Rojas (qui auront, comme nous l'avons précisé, un rôle encore plus important dès 1928). Toutefois, on ne peut pas considérer cette approche comme un plan au sens strict du terme car il est élaboré en tenant compte seulement de l'organisation de l'armée, sans songer pour autant à la stratégie et à la tactique qui doivent être adoptées. Néanmoins, ce plan a le mérite de mentionner pour la première fois les conditions dans lesquelles l'armée paraguayenne se retrouvera en cas de conflit avec la Bolivie. Le général Patricio Escobar et le colonel Manuel Rojas proposent en outre la création d'un état-major général qui s'occupera de gérer les sous-officiers, l'ensemble de l'administration militaire ainsi que l'accueil des officiers étrangers spécialisés dans différents domaines (ils pensent notamment aux spécialistes français et argentins).

En 1925, le général Schenoni, ministre de la Guerre, réalise l'étude d'un plan de défense de même nature. Si ce plan reste, comme le précédant,

lettre-morte pour des raisons budgétaires, il prévoit néanmoins en cas d'hostilité l'action conjointe de quatre brigades de combat, chacune composée de quatre régiments occupant les secteurs opérationnels de Bahía Negra, Puerto Guaraní, Fuerte Olimpo, Puerto Casado et Villa Hayes. Il prévoit également le déploiement de 50 100 soldats-réservistes dans la région bolivienne du fortin Ballivián pour encercler le gros des effectifs de l'armée bolivienne se situant autour de cette fortification militaire, au nord du fleuve Pilcomayo (ce qui était, il faut le reconnaître, particulièrement utopique vu la médiocrité logistique du rassemblement des réservistes en 1928). Cependant, le point positif de ce plan réside dans le fait qu'il sera approuvé par le conseil de ministres, ce qui constitue d'une certaine façon la première prise de conscience d'un éventuel conflit (et qui poussera d'ailleurs le gouvernement à effectuer l'achat d'armements pour moderniser son armée). Aussi, malgré son coût financier insurmontable, ce plan prévoit la construction de plusieurs lignes de défense en bâtissant les fortifications de Pitiantuta et de Coronel Bogado au nord, celles de General Caballero, de Mariscal López, de Nanawa, de Falcón, Boquerón et de Corrales au sud, sans oublier l'aménagement de 700 kilomètres de nouvelles voies de communication, l'extension des réseaux téléphoniques et télégraphiques et la construction de casernes à Paraguarí, Asunción, Concepción et Bahía Negra pour mieux loger et répartir les troupes en cas de guerre.

Toutes ces mesures se veulent purement préventives et n'ont nullement pour objectif une éventuelle attaque des positions boliviennes dans le Chaco car on sait qu'une offensive militaire serait trop risquée dans la mesure où l'armée bolivienne est bien supérieure en nombre et en préparation, surtout depuis l'arrivée du général allemand Hans Kundt (qui l'a réorganisée en fonction des anciens principes de l'armée prussienne) et depuis l'aide financière accordée par les États-Unis. De surcroît, l'arrivée de la mission militaire française au Paraguay provoque un découragement puisque cette dernière estime le plan de Schenoni déraisonnable. En effet, les spécialistes français pensent (au vu du fiasco de l'affaire Vanguardia en 1928) qu'il faut établir une ligne de défense du territoire national moins ambitieuse, partant de Bahía Negra et allant jusqu'à Villa Hayes (ligne située à seulement 15 kilomètres à l'ouest du fleuve Paraguay). Cette stratégie, particulièrement pessimiste, préconise même l'abandon des colonies mennonites qui approvisionnent en grande partie les contingents du Chaco. En fait, comme les Paraguayens, les Français surestiment les capacités de l'armée bolivienne

qui rencontre en réalité elle aussi de graves problèmes d'organisation et de logistique (d'autant plus que les Boliviens connaissent beaucoup moins bien le territoire à partir de la ligne Galpón-Pitiantuta-Nanawa que leurs homologues Paraguayens).

Cette optique défaitiste, fondée sur une sorte de « complexe bolivien », ne satisfait pas certains officiers paraguayens qui tentent de revoir les plans de défense. Il s'agit entre autres du lieutenant-colonel José Félix Estigarribia, chef de l'état-major général à partir de 1929, qui donne un nouveau souffle en proposant un plan qui non seulement s'oppose à celui suggéré par la mission française, mais qui envisage aussi l'imposition d'une ligne de défense partant de Bahía Negra, passant par les fortins Carlos Antonio López et Nanawa et atteignant le fleuve Pilcomayo. Son plan se fonde sur le fait qu'il faut entreprendre, à partir de cette ligne, des incursions vers le nord pour occuper graduellement le territoire *chaqueño* et repousser ainsi les Boliviens jusqu'à Ballivián. Toutefois, cette proposition reste une fois de plus sans suite et il faudra attendre l'arrivée le 31 décembre 1930 du lieutenant-colonel Juan B. Ayala au poste de chef de l'état-major général pour que soit appliquée une stratégie de défense effective.

LES TROIS PLANS DE DÉFENSE MILITAIRE DU LIEUTENANT-COLONEL
JUAN B. AYALA (1931-1932)

Le lieutenant-colonel Juan B. Ayala – qui a suivi une formation en France sous les ordres du général Giraud et qui a obtenu le diplôme de la prestigieuse École de Guerre française –, reçoit du général Schenoni, alors ministre de la Guerre, l'ordre d'explorer le Chaco pour mettre en place un plan de défense définitif. Cela signifie qu'il lui faut non seulement réunir toutes les données politiques nationales et étrangères, mais aussi les éléments industriels et économiques pouvant l'aider à établir un plan de campagne militaire efficace. Il doit pourtant faire face à une partie de l'opinion publique qui s'oppose à tout préparatif militaire – espérant encore trouver une solution diplomatique – et aux doutes émis par le colonel Manuel Rojas (qui n'avait pourtant jamais mis un pied dans le Chaco). Il se consacre

cependant à sa tâche avec enthousiasme et met très rapidement au point un vaste programme qui viens s'ajouter aux mesures déjà appliquées par le général Schenoni à partir de 1925 : connexions terrestres et radiotélégraphiques entre les différentes fortifications et leur base, constructions de dépôts de vivres et de munitions et réservoirs d'eau potable. Il lui faut également se pencher sur le problème des transports car le nombre de véhicules pouvant acheminer des troupes est trop peu important (on passe cependant de 62 à 2 308 véhicules en l'espace d'un an).

Il présente par ailleurs un plan d'achat d'armement beaucoup plus ciblé et réaliste que ses prédécesseurs. Il organise aussi la formation de quatre divisions d'infanterie et d'une autre de cavalerie qui aurait dû réunir en tout 45 000 officiers, sous-officiers et soldats. Néanmoins, pour des raisons de budget, le nombre est d'abord réduit à 20 000, puis à 15 000 et enfin à 10 000. Dans le même ordre d'idée, la construction d'une voie ferrée prévue entre Nanawa et Villa Hayes ne verra pas le jour non plus. Il fait effectuer une étude du potentiel humain sur lequel on pourra compter en cas de conflit avec la Bolivie. Cette étude, d'après Ange François Casabianca : « va révéler que le Paraguay disposait en réalité de 148 000 soldats répartis de la manière suivante : 300 officiers actifs (150 appartenant à l'Armée de Terre, 80 à la Marine et 70 aux différents services de l'armée) ; 300 officiers de réserve ; 200 sous-officiers (dont 60 % étaient issus de la Police) ; 4 000 conscrit ; 25 000 réservistes et 120 000 individus en âge de faire le service militaire et donc d'être appelés et formés en cas de guerre »¹.

Après avoir mis en marche la logistique militaire et fait le point sur le potentiel de son armée, le lieutenant-colonel Juan B. Ayala conceptualise donc trois plans de défense. Le premier plan, datant du début de l'année 1931, se fonde sur un certain nombre de principes et de déductions d'un grand intérêt. Il étudie les diverses stratégies militaires possibles de l'ennemi et les décisions que doit prendre l'armée paraguayenne en retour. Il part du principe que l'on ne peut pas établir un plan de défense si l'on ne tient pas compte des possibilités d'agressions de l'ennemi (même s'il est difficile de prévoir les actions de l'adversaire et si l'on sait que certains problèmes devront être résolus au fur et à mesure qu'ils se présenteront).

1. Ange-François Casabianca (2000), *Una guerra desconocida : La Campaña del Chaco Boreal (1932-1935)*, Asunción : El Lector, 2000, p. 420-421.

Ce premier plan estime que la Bolivie, par ses prétentions territoriales, attaquera en premier, son but évident étant d'atteindre soit le fleuve Paraguay, soit le fleuve Pilcomayo. Se basant sur cette éventualité, il apparaît manifeste que l'important est de repérer les passages susceptibles d'être empruntés par l'ennemi pour pouvoir se préparer de façon adéquate. Dans la mesure où le matériel militaire – transports blindés, tanks, artillerie lourde, canons, armements divers, troupes etc. – nécessite forcément un passage routier praticable (n'oublions pas que nous sommes au début du XX^e siècle et que les moyens militaires étaient encore fort archaïques), il apparaît d'emblée incontestable que l'armée bolivienne ne pourra tenter une incursion qu'à certains endroits précis, à savoir les régions situées au nord d'Asunción et à l'ouest de Concepción, de Puerto Casado et de Bahía Negra (il faut encore prévoir les saisons de pluie qui mettent ces trois dernières régions pratiquement hors d'atteinte). Toutes les autres zones proches du fleuve Paraguay sont quasiment infranchissables à cause de la végétation particulièrement hostile : forêts de *lapachos*, lagunes, marécages, sables mouvants, rivières très profondes sans oublier les animaux sauvages et les indiens anthropophages habitant le nord-est du Chaco (à ce propos, précisons qu'en plus des hommes tués par balle et des soldats morts de soif, 10 % des personnes portées disparues pendant la guerre ont été abattues soit par des groupes ethniques, soit par des animaux sauvages – pumas et *yacarés* –). N'oublions pas non plus que les zones *chaqueñas* susceptibles d'être attaquées par les Boliviens n'avaient rien à voir avec les zones situées beaucoup plus au nord qui, elles, étaient particulièrement désertiques (nous faisons allusion ici à la moitié nord du Chaco situé entre Isla Poí et Carandayty où la végétation est quasiment inexistante, où la pluie ne tombe pour ainsi dire jamais et où la température avoisine 40° à l'ombre toute l'année).

En outre, il est bien connu que l'objectif principal du président bolivien Daniel Salamanca (pour l'avoir clairement annoncé lors de plusieurs discours) est de s'emparer de la capitale paraguayenne située au fond de l'entonnoir formé par les fleuves Paraguay et Pilcomayo. Selon le lieutenant-colonel Juan B. Ayala, l'armée bolivienne semble dès lors avoir qu'une solution : attaquer frontalement avec des moyens légers et mobiles et réserver le gros des effectifs pour entreprendre une attaque latérale lourde et tenter d'encercler Asunción par l'est. Toutefois, cette optique paraît fort peu probable car pour mener à bien cette offensive, il faudrait d'abord que l'armée bolivienne s'empare de la zone sud-est du Chaco, en commençant par la

prise soit de Puerto Pinasco, soit de Concepción, ce qui est selon les spécialistes (y compris les Français) quasiment impossible car le gros de ses effectifs se trouve littéralement à l'opposé, à savoir dans la région de Ballivián (à l'ouest du Chaco). Précisons que la tentative de prendre la capitale paraguayenne en passant par l'ouest est exclue d'avance dans la mesure où il faudrait traverser le fleuve Pilcomayo et violer l'espace territorial argentin (pays qui s'était déclaré neutre mais qui a ouvertement aidé le Paraguay dans le conflit pour les raisons évoquées précédemment).

En tenant compte de tous ces facteurs, le lieutenant-colonel Juan B. Ayala consolide la ligne Bahía Negra-Fuerte Olimpo-Puerto Casado en renforçant les effectifs au niveau de Puerto Pinasco pour éviter une tentative de prise en tenaille de la capitale paraguayenne par l'est. Par ailleurs, il préconise dans son plan la construction d'une voie ferrée partant de Puerto Pinasco et atteignant les fortins Nanawa et Campo Esperanza, sans oublier l'achèvement de celle qui est en construction et qui doit joindre Puerto Casado au fortin Toledo. Cela permettra de convoyer très rapidement les troupes paraguayennes au cœur du Chaco et de couper, en cas de tentative ennemie, la route vers l'est aux Boliviens. Dans le même objectif, la construction de la route de Concepción jusqu'à Nanawa autorisera de la même façon le ravitaillement rapide des différentes fortifications stratégiques, comme par exemple celle d'Isla Poí, de Mariscal López ou encore de Gondra. Le lieutenant-colonel Juan B. Ayala affirme également que ces mesures protégeront Puerto Casado, un point particulièrement sensible en ce sens que ce port est le centre névralgique de l'économie du Chaco puisque toute la production agricole et bovine y transite. Après Asunción, Puerto Casado est sans aucun doute la cible militaire des Boliviens et toutes les propositions établies par le chef de l'état-major visent à protéger ces deux villes.

L'autre point essentiel de ce premier plan se fonde donc sur le renforcement militaire de la zone de Bahía Negra. En effet, selon lui, il est certain que les Boliviens vont tenter de prendre ce fortin pour pouvoir descendre le fleuve Paraguay (évitant de la sorte toutes les péripéties sur le sol *chaqueño*) et chercher à attaquer Puerto Casado par le fleuve. Les Boliviens ont d'ailleurs fondé un fortin au bord du fleuve (Puerto Pacheco) avec le but manifeste de poster un régiment et préparer l'assaut du port paraguayen au moment venu. Pour y faire face, il recommande l'installation dans cette région d'un bataillon d'infanterie. Dans sa conclusion, le lieutenant-colonel Juan B. Ayala affirme que l'attaque bolivienne, si elle doit se mettre en marche,

passera simultanément par Bahía Negra et par Puerto Casado. Celle-ci s'appuiera sur des troupes importantes et sur des blindés. En même temps, les Boliviens tenteront de perturber, par des manœuvres rapides, les principaux points de défense paraguayens situés beaucoup plus au sud, dans la région de Nanawa. Le but de ces manœuvres étant, selon lui, de disloquer l'armée paraguayenne, bien moins nombreuse et surtout moins bien équipée.

Comme nous l'avons vu, le lieutenant-colonel Juan B. Ayala se fonde sur les possibilités réelles de l'ennemi pour conceptualiser un plan de défense concret et réaliste. D'ailleurs, le temps lui donnera raison puisqu'on constatera en effet que le début de la guerre du Chaco s'est déroulé de la façon dont il l'avait prévue, à l'exception près que les Boliviens n'ont pas essayé d'attaquer Bahía Negra car ils ont estimé que les conditions climatiques et géographiques étaient trop dangereuses et aléatoires pour entreprendre une action de grande envergure. Le mérite de ce plan est de faire prendre conscience aux autorités paraguayennes qu'il faut impérativement protéger Puerto Casado (ce qui va changer la physionomie de la guerre). Les trois régiments d'infanterie : Dos de Mayo, Corrales et Curupaytí sont déplacés et postés près des ports Casado et Pinasco. De là, ils peuvent également avoir un œil sur Asunción, Fuerte Olimpo et Nanawa.

Environ six mois plus tard (vers juin-juillet 1931), le lieutenant-colonel Juan B. Ayala présente au ministre de la Guerre, Raúl Casal Ribeiro, un deuxième plan de défense plus recherché encore que le premier, en ce sens qu'il fournit nombre d'informations extraites du terrain même. S'il garde l'essentiel, il redéfinit de manière plus approfondie le rôle que doivent jouer certains régiments dans les zones centrales du Chaco (aux alentours d'Isla Poí) et dans le nord. Il estime notamment que près de Fuerte Olimpo et de Bahía Negra, la marine paraguayenne doit avoir un rôle actif. Ce deuxième plan se veut résolument plus offensif, ce qui ne manque pas d'agacer certaines autorités paraguayennes qui estiment que le Paraguay ne peut pas se permettre de prendre des initiatives face à un ennemi beaucoup mieux armé. Il désire également augmenter le nombre de régiments autour de Puerto Casado car il conclut une fois de plus que le Paraguay ne doit pas perdre ce port, ce qui signifierait la défaite (en effet, la perte de ce port ouvrirait les portes sur Asunción). Il préconise aussi la mise en place de plusieurs régiments de cavalerie qui auront la particularité d'être mobiles et qui dépendront du 1^{er} R.C. Valois Rivarola, installé au kilomètre 160 de la voie ferrée venant de Puerto Casado, ce qui permettra un ravitaillement facile

des troupes. Ils devront se déplacer régulièrement suivant la ligne qui relie les fortins d'Isla Poí, de Boquerón, de Corrales et de Toledo (en plein cœur du Chaco). Leur rôle sera de surveiller les déplacements de l'ennemi et de prêter main forte à d'autres unités en cas de besoin. Ces régiments auront enfin pour mission de protéger les colonies des mennonites situés plus au nord (ce qui correspond aujourd'hui à la région de Mariscal Estigarribia).

L'autre but de ce deuxième plan est de contrecarrer les manœuvres de l'armée bolivienne – perceptibles depuis quelques mois déjà –, autour du fortin Arce et du fleuve Pilcomayo. Les différents régiments postés dans la zone centrale du Chaco doivent impérativement pouvoir se déplacer, en cas de besoin, plus au sud, pour former une sorte de mur visant à empêcher que l'essentiel de l'armée bolivienne ne réussisse à passer la zone où se trouvent les fortins d'Arce, de Saavedra, d'Esteros et de Sorpresa. L'aubaine pour le Paraguay réside dans le fait que cette région présente l'inconvénient, pour les Boliviens, d'être particulièrement marécageuse et où l'Estero Patiño et les fleuves Confuso et Aguaray-guasú sont de formidables obstacles très difficiles à franchir par une armée lourdement équipée en armements, blindés et moyens de transports. Le lieutenant-colonel Juan B. Ayala propose également dans ce deuxième plan la création de plusieurs unités autonomes et mobiles qui, en collaboration avec la marine (transportant leurs membres en montant ou descendant le fleuve Paraguay), agiront derrière les lignes ennemies. Elles auront pour but de prendre les points stratégiques boliviens de Vitriones, de Vanguardia et de Puerto Suárez.

Soulignons que le chef de l'état-major paraguayen a compris un point que jusque-là peu de ses collègues militaires ont saisi : si la Bolivie est mieux armée et si ses troupes sont beaucoup plus nombreuses, elle manque sérieusement de cohésion entre ses différents éléments constitutifs et surtout ses moyens de communication sont fort médiocres. En effet, le sort de cette guerre dépendra très souvent de l'efficacité des moyens de communication et en ce sens, le Paraguay est – grâce aux plans de défense du lieutenant-colonel Juan B. Ayala – beaucoup plus performant. La conclusion de ce deuxième plan s'est fondée sur une conceptualisation militaire beaucoup plus agressive que la première, sur la mise en place d'une défense stratégiquement au point et sur une tactique résolument offensive.

Enfin, le troisième plan, conçu au début de 1932, reprend tous les points développés dans le précédent et se contente de donner des indications et des recommandations au niveau de la préparation logistique.

Toutefois, le lieutenant-colonel Juan B. Ayala, avide de perfectionnisme, donne encore plus de détails concernant les différentes zones *chaqueñas* où, à *priori*, doivent se dérouler les combats. D'après lui, le Paraguay doit se préparer en fonction de trois régions clairement définies par la position des différents fortins paraguayens et boliviens, à savoir le secteur nord formé par la ligne Fuerte Olimpo – Bahía Negra, le centre où les routes et les voies ferrées entre Puerto Casado et Nanawa sont d'une importance capitale, et la région du sud entre les fleuves Confuso et Pilcomayo. Il est en effet évident pour le chef de l'état-major paraguayen que son pays doit mettre en place une force très mobile au nord-est, établir la masse essentielle de son armée au centre, tenter des incursions vers le nord et faire valoir une politique de défense à l'ouest. En outre, il préconise dans ce dernier plan que l'armée paraguayenne compte sur l'effet de surprise ; cette guerre sera d'après lui une guerre de déplacements constants, de combats mobiles, non seulement pour anéantir l'ennemi, mais aussi pour s'approprier vivres, eau potable et armements.

En ce sens, il souligne que le soldat paraguayen sera plus résistant car il connaît mieux le terrain, et est habitué aux grosses chaleurs, ce qui n'est pas le cas de la plupart des soldats boliviens qui, descendant des hautes plaines, n'ont pas l'habitude d'un climat particulièrement chaud et sec. Le lieutenant-colonel Juan B. Ayala indique également que l'armée bolivienne, en cas de conflit, aura toujours le handicap d'être loin de ses centres de ravitaillements principaux et aura ainsi la faiblesse de ne pas pouvoir toujours communiquer efficacement. Selon lui, l'armée paraguayenne doit tirer profit de cette faiblesse en accumulant, après les premières manœuvres, des forces militaires pour pouvoir tomber, au moment opportun, sur les forces ennemies mal organisées puisque mal renseignées. Il insiste également sur le fait que l'armée paraguayenne doit sans conteste réunir autour des points stratégiques que sont Negra, Fuerte Olimpo, fortin Boquerón et Nanawa au moins 5 000 soldats pour avoir une chance réelle de résistance face à l'armée bolivienne. Enfin, le point essentiel de ce troisième plan se base sur le fait que l'armée paraguayenne doit adopter au départ une stratégie prudente, voire même de défense, pour pouvoir contre-attaquer après un déplacement tactique grâce aux régiments mobiles et aux unités autonomes qui vont mettre en place une politique d'encercllement.

Après une période de fortes offensives boliviennes, l'armée paraguayenne a systématiquement contre-attaqué aux endroits où elle avait été

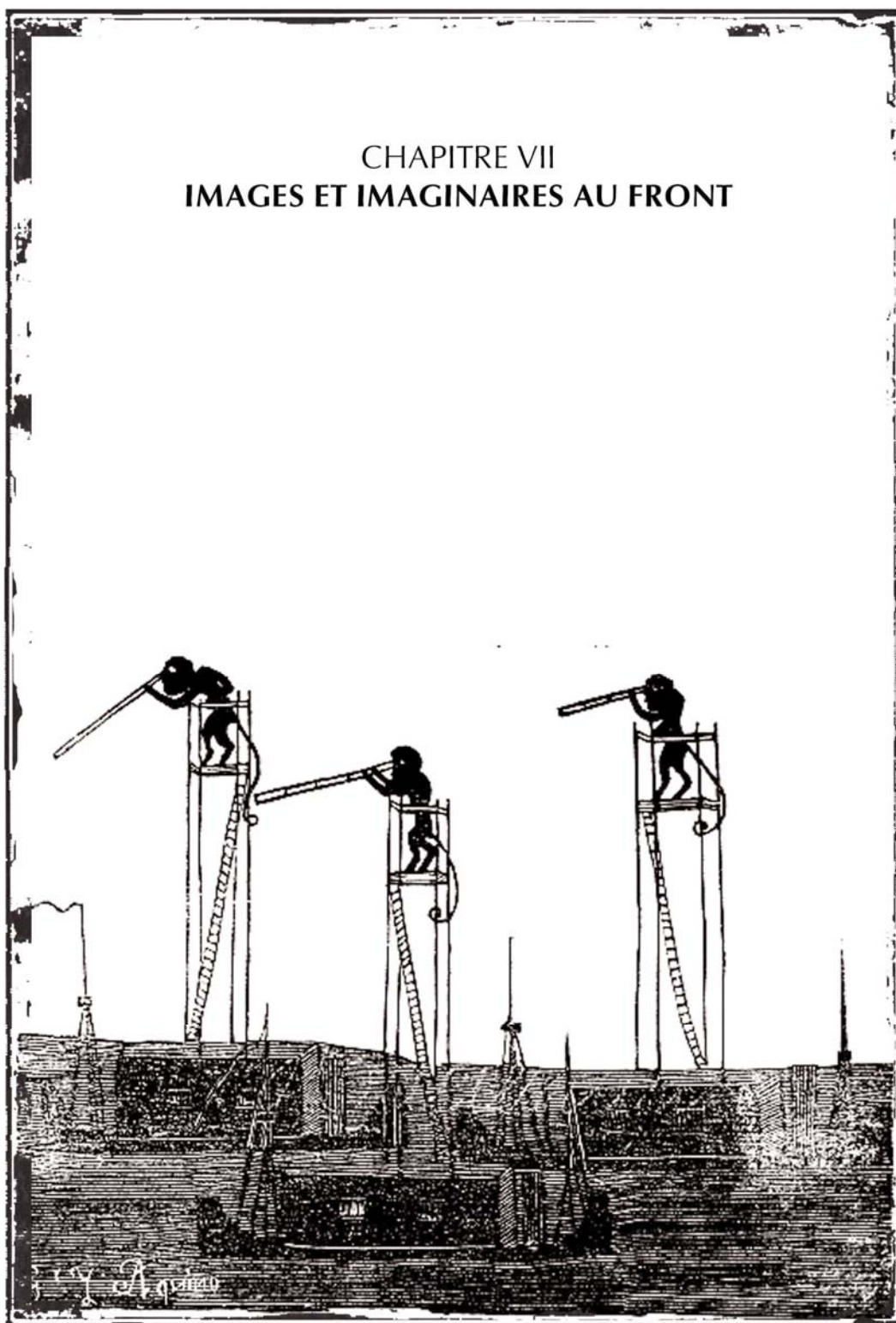
agressée pour prendre peu à peu le dessus grâce à une meilleure mobilité sur le terrain. Bien que disposant d'une armée plus importante, mieux formée et mieux équipée, les Boliviens sont victimes de la distance qui les sépare de leurs arrières, ainsi que de la chaleur. Les soldats paraguayens, beaucoup plus proches de leurs soutiens logistiques, supportent sans aucun doute mieux que les Boliviens les températures très élevées, mais endurent tout autant qu'eux les effroyables tourments de la soif. Bien des luttes se livrent autour d'infimes points d'eau. La *guerra de la sed* a déjà coûté 65 000 morts à la Bolivie et 35 000 au Paraguay lorsque les États voisins (Brésil, Argentine, Uruguay, Chili et Pérou) mettent en marche un processus diplomatique pour stimuler le retour à la paix.

Le 12 juillet 1935, un traité de cessation des combats est signé par les deux États belligérants, suivi en 1938, d'un traité de paix et de bonne entente. Le Paraguay qui, à l'inverse de la Bolivie, a financé la guerre sur ses propres deniers va accroître son territoire de 120 000 Km² et va voir ses limites territoriales avec la Bolivie enfin établies. Indiquons par ailleurs qu'une autre démarcation de frontière, avec l'Argentine cette fois, est approuvée plus tard à Buenos Aires, le 1^{er} juin 1945. Ce pays a tiré parti du désastre bolivien de Campo Vía pour s'emparer de quelques fortifications dans une zone de 3 440 Km² jadis contestée par l'Argentine dont 2 541 Km² finissent par revenir au Paraguay.

Le Paraguay a gagné la guerre du Chaco en grande partie grâce à la clairvoyance stratégique, logistique et militaire du lieutenant-colonel Juan B. Ayala. À travers son engagement, nous avons pu vérifier une fois de plus que la paix est le rêve des hommes, mais que la guerre fait partie de leur histoire.



CHAPITRE VII
IMAGES ET IMAGINAIRES AU FRONT



Catecismo de San Alberto

Adaptado para las Escuelas del Paraguay
Gobierno de Francisco Solano López

MARGARITA DURÁN ESTRAGÓ



Fuerte sacudida popular y alterada inquietud causaron en el Río de la Plata la rebelión de Túpac Amaru –Alto Perú– en los años 1780-1781, así como el estallido de la Revolución Francesa, en 1789. Las autoridades extremaron medidas para evitar que el viejo principio comunero de la soberanía popular volviera a renacer con aquellos estallidos libertarios. Pedro Melo de Portugal, gobernador y capitán general de la provincia del Paraguay, prohibió que se hablara del «traidor fungido Rey Tupamaro»:

Cualquiera persona de la calidad, estado, condición y sexo que sea que tuviere en su poder o supiese quien tenga la dicha estampa (de Túpac Amaru) o conversaciones, haga manifestación de ellos en esta gobernación, dentro de seis días de la publicación de este auto, so pena de multa de 500 pesos de plata aplicados en la forma ordinaria hablando con personas decentes, y 100 azotes en el Rollo siendo de calidad baja¹.

1. Archivo Nacional de Asunción, SH, vol. 147, nº 14, Año 1781.

Tres años después de la prisión y descuartizamiento del «rebelde, infame, traidor y apóstata Tupac-maró»¹. El prelado de Córdoba del Tucumán, fray José Antonio de San Alberto Campos y Julián, más conocido como «Obispo de San Alberto», publicó un *Catecismo Real* para contrarrestar en el campo doctrinario los efectos subversivos de aquel levantamiento. Su «instrucción» estaba destinada a las escuelas y en ella se leían afirmaciones como éstas:

Un rey dentro de su reino no reconoce en lo civil y temporal otro superior que a Dios, ni otra dependencia o sujeción que la que tiene a la primera Majestad. El rey no está sujeto, ni su autoridad depende del pueblo mismo sobre quien reina y manda y decir lo contrario sería afirmar que la cabeza está sujeta a los pies y el sol a las estrellas².

Según el obispo, los catecismos de uso corriente entonces, como los de Ripalda, Astete y Fleuri, no satisfacían las necesidades de su diócesis. Fue por eso que le ha «parecido conveniente formar esta instrucción para que sea completa la que logren los niños y niñas, esto es, para que sean hombres y mujeres útiles, no solo a la Religión, sino también al Estado»³.

El *Catecismo Real* de San Alberto fue editado en Madrid, en 1786⁴; en el mismo año y lugar se publicó en la Imprenta de Joseph Doblado. Su autor, entonces arzobispo de Charcas, expuso el objetivo del mismo ante el ministro de Carlos III, el conde de Floridablanca: Es «una confutación evangélica de cuantos errores y excesos está cometiendo la Asamblea Nacional de París contra su legítimo soberano y cuyo mal ejemplo puede cundir y contagiar a otros». San Alberto se proponía con ese catecismo inculcar a la niñez que un rey dentro de su reino no reconoce otro superior que Dios y no está sujeto al pueblo.

En el Paraguay, la Revolución Francesa halló eco en el Real Colegio Seminario de San Carlos. A raíz de ciertas conclusiones libertarias sostenidas

1. Cartas que escribió, con ocasión de la derrota del rebelde Tupac-maró, el Ilustrísimo, T. Reverendísimo Señor D. Fr. Joseph Antonio de S. Alberto, Obispo del Tucumán al Cabildo Secular de Córdoba, al Venerable Deán y Cabildo y al Gobernador de Armas de dicha Ciudad: y respuesta de éstos a dicho Illmo. Señor. Buenos Aires MDCCLXXXI. Real Imprenta de los Niños Expósitos (ver anexos).

2. Instrucción donde por Lecciones, Preguntas y Respuestas se enseñan a los Niños y Niñas las Obligaciones Más Principales que Un Vasallo debe a su Rey y Señor. Primera edición, 1784. Lección VI – De la potestad coercitiva del Primer Magistrado, p. 30.

3. Instrucción donde por Lecciones, Preguntas y Respuestas..., p. 38 y ss.

4. Abel Chaneton (1925), «Un pedagogo colonial», in: *Boletín del Instituto de Investigaciones Históricas*, Buenos Aires: Facultad de Filosofía y Letras, 1925, vol. IV, p. 113-141.

por algunos alumnos en los actos públicos de 1797, la Corona ordenó la censura previa de dichas conclusiones en los seminarios americanos. Tal medida fue inspirada por el gobernador Lázaro de Ribera, discípulo del despotismo ilustrado y uno de los gobernantes más impopulares y absolutistas del Paraguay post comunero; aunque hay que reconocer que pocos como él se esforzaron por mejorar la situación económica de la Provincia. Su *Breve Cartilla Real*, inspirada en el *Catecismo de San Alberto* no fue aprobada, ni tampoco sus planes de enseñanza centrados en «*los preceptos de la Santa Religión, el amor al orden y la sumisión a las Leyes*».

Durante los primeros años de independencia, el Paraguay tuvo algunas proyecciones ideológicas revolucionarias. La soberanía radicaba en el pueblo, aunque no la ejercía directamente sino por intermedio de sus representantes. El poder del Estado residía en el Congreso. El Bando del 12 de octubre de 1812 proclamó entre otros derechos, la «*libre expresión y crítica*» como uno de los fundamentos del nuevo orden nacional. Al decir «*todo pende en el hombre de la educación*», el Bando declaraba que los hombres eran básicamente iguales, y que las diferencias las daba la educación y no la pertenencia a los estamentos sociales.

Durante la dictadura francista (1814-1840) quedaron suprimidas las actividades políticas, incluso las religiosas, salvo algunas excepciones. La simple emisión de una opinión desfavorable al gobierno o a la persona del dictador conllevaba un castigo mayor a cualquier crimen ordinario.

La alta apreciación que Francia tenía de sí mismo y de la cual participaban sus seguidores, quedó manifiesta en la calificación de «*ser sin ejemplar*» que se insertó en el acta de su proclamación como Dictador Perpetuo, en 1816.

La presidencia de Carlos Antonio López (1844-1862) continuó con la misma política autocrática de Francia, restringiendo poco a poco la participación popular en los congresos, reabiertos a partir de 1841.

Durante su gobierno, la Imprenta Nacional publicó el *Catecismo Político y Social* en 1855, para uso de los alumnos de la Escuela Normal. En sus páginas se leía que «*después de la idea de Dios y de la Humanidad, la de la Patria es la más sublime y fecunda en inspiraciones heroicas*»¹.

A la muerte de don Carlos (1862) su hijo Francisco Solano López le sucedió en el poder. Meses después se reimprimió el *Catecismo de San Alberto* dejando al descubierto sus pretensiones monárquicas.

1. Efraim Cardozo (1985), *Apuntes de historia cultural del Paraguay*, Asunción: Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, Col. Biblioteca de Estudios Paraguayos, 1985, vol. XI, p. 178.

El *Catecismo* se utilizó como texto de enseñanza en las escuelas de la capital y pueblos del interior desde su publicación en 1863 hasta el final de la guerra. Se estima que a la muerte del viejo López había en todo el país 435 escuelas de primeras letras con un total de 24.524 alumnos¹.

En el Archivo Nacional de Asunción hemos hallado numerosos informes trimestrales expedidos por los jueces de paz de los partidos y distritos del país dando cuenta al mismo López, y durante la guerra al vicepresidente Francisco Sánchez, del rendimiento escolar de los alumnos². La venta del *Catecismo* a precios económicos, junto con la de otros materiales educativos, se publicitaba en *El Semanario*³.

La difusión del texto avivó el fanatismo político-religioso surgido en torno a la persona de López, de cuyo efecto no pudo escapar la jerarquía eclesiástica. Basta leer la nota de felicitaciones que el clero de Asunción le envió en 1865 con motivo de sus cumpleaños para descubrir en tal salutación, la influencia ideológica y semántica del *Catecismo de San Alberto*⁴.

El dictamen elevado a López por los presbíteros Fidel Maíz y Justo Román sobre el juicio y condena de muerte del obispo diocesano del Paraguay, Manuel Antonio Palacios, responde indudablemente a la doctrina político-religiosa imperante entonces⁵.

Una vez concluida la guerra, los ejemplares del *Catecismo de San Alberto* desaparecieron de las escuelas y bibliotecas. Dos décadas después, Manuel Gondra (1871-1927) escribió un artículo sobre su contenido y alcance en 1897; señaló entonces que sólo lo tenía él y José Segundo Decoud y presumía que lo tuviera Enrique Solano López por haber sido, decía, «*el más diligente de los bibliófilos paraguayos*»⁶. Aquel trabajo de Gondra llamó la atención de Blas Garay, quien lo comentó muy someramente en una carta a Manuel Franco, fechada en Sevilla, en aquel mismo año⁷. A

1. Cardozo no cita fuentes; ANA C, S, N° 115, s/f. En su Mensaje al Congreso en 1857, López declara la existencia de 16.755 alumnos.

2. ANA, SH, vol. 2795, f. 31 y s.

3. *El Semanario de Avisos y Conocimientos Útiles*, Sábado 6 de febrero de 1864, p. 4. Año XII, n° 511 y ss.

4. Archivo del Arzobispado de Asunción, s/c. Cf. Silvio Gaona (1961), *El Clero en la Guerra del 70*, Asunción, 2ª ed., 1961, p. 148.

5. ANA, CRB, vol. 355, n° 13, fojas 14, Año 1868 (ver anexos).

6. Manuel Gondra (1942), *Hombres y letrados de América*, Asunción: Guaranía, 1942, p. 80, prólogo de J. Natalicio González.

7. Blas Garay (1897), «Gondra y el Catecismo de San Alberto», in: *Guaranía*, Asunción, Año II, n° 24, 20 de octubre de 1935, p. 27.

mediados del siglo XX, Efraím Cardozo publicó *Apuntes de Historia Cultural del Paraguay*, donde dedica algunos párrafos al citado catecismo¹.

La inexistencia y olvido de dicha fuente documental hizo que por más de un siglo el *Catecismo de San Alberto* no figurara en ningún programa de estudio ni haya sido objeto de análisis de parte de los estudiosos.

El ejemplar del texto que hoy presentamos en una edición facsimilar, lo hemos hallado después de una afanosa búsqueda, en el Museo Mitre de Buenos Aires. El nombre de *Catecismo de San Alberto*, con que usualmente se menciona la obra, no figura en ningún inventario de bibliotecas, de ahí la infructuosa búsqueda de muchos de los que quisieron encontrarlo.

Volviendo a la reimpresión de la cartilla escolar debemos consignar que la portada lleva como título *Instrucción sobre las Obligaciones más Principales de un Verdadero Ciudadano*. Reimpresa en la Asunción del Paraguay. Imprenta Nacional 1863.

Luego viene el «Prefacio» en el que se exponen los motivos que aconsejan la reimpresión del *Catecismo*².

Formando parte del mismo cuerpo aparece la «Instrucción» que San Alberto escribió en 1784 con motivo de la publicación de su manual. A continuación se entrega una «Advertencia» que la transcribimos in extenso dada su importancia. Dice así:

Como Este catecismo se ha reimpreso para el uso de las escuelas de esta República, se han hecho algunas variaciones de ciertas voces, sustituyéndolas con otras más propias y conformes al sistema actual de nuestro gobierno y a nuestras leyes nacionales, para que los niños comprendan con más facilidad sus doctrinas; y así en los lugares en que bajo el nombre de Rey se entienda toda autoridad suprema, se pone esta misma expresión o la de Supremo Gobierno u otra equivalente, para que los niños se acostumbren desde luego a pronunciar en esta materia los nombres correspondientes al sistema actual gubernativo establecido por la República.

Los Maestros tendrán el cuidado de explicar a los niños que bajo el nombre de Rey se comprende todo magistrado supremo, sea cual fuere el sistema de gobierno, siendo constituido legítimamente³.

1. Cardozo, *op. cit.*, 1967, p. 272 y s.

2. *Instrucción sobre las Obligaciones más Principales de un Verdadero Ciudadano*, Asunción: Imprenta Nacional, 1863, p. 2 y ss.

3. Instrucción, p. 12.

A modo de prólogo, el obispo diocesano del Paraguay, Juan Gregorio Urbietta inserta una «Recomendación» dirigida a los párrocos, maestros de escuela, padres de familia y demás ciudadanos de su obispado. Entre otros puntos señala cuanto sigue:

Dios que dirige sin cesar su vigilante mirada sobre el orden y tranquilidad de los pueblos... ha inspirado al Superior Gobierno el pensamiento de la reimpresión y publicación de este precioso Catecismo, para proporcionar a la República los medios más sólidos y esenciales para llegar a una prosperidad moral y política.

Persuadido de que en ello se hace un importante servicio a la Instrucción pública, lo recomiendo a los padres de familia, a los Párrocos, y Maestros, y muy particularmente a la juventud paraguaya, que está llamada á formar el porvenir dichoso de la Patria. Juan Gregorio, Obispo del Paraguay¹.

Aparece luego el texto dividido en veinte lecciones cuya exposición se inicia explicando en forma enunciativa el contenido de cada materia, sintetizándolo luego en breves proposiciones que, por medio de preguntas y respuestas lo presenta al alumno como verdades indiscutibles. La repetición memorística de las mismas facilita la difusión de su doctrina.

En cuanto a la «Instrucción» contenida en el *Catecismo*, el obispo San Alberto dice en su prólogo: «*Es cosa muy distinta el instruir del disertar; porque en una disertación caben muy bien las opiniones; pero en una instrucción no deben tener lugar sino las verdades*»².

A continuación reproducimos algunos lecciones del Catecismo con el objetivo de conocer la doctrina y las aspiraciones del gobernante que lo mandara reeditar y difundir en todas las escuelas públicas.

LECCIÓN I – *Del principio y origen de los Reyes*. Sea pues, la conclusión que el origen de los reyes es la misma Divinidad, que su potestad procede de Dios y que sus tronos son tronos del mismo Dios.

P. ¿Quién, pues es el origen de los Reyes?

R. Dios mismo, de quien se deriva toda potestad.

1. Instrucción, p. 13.

2. Instrucción (Anexo, p. 44).

LECCIÓN II – *Qué cosa sea Rey, y los modos con que se puede llegar a serlo.* El hombre puede llegar a ser rey por adopción, por compra, por permuta, por sucesión hereditaria y por elección. Este último modo es el que admite y usa la República del Paraguay para colocar legalmente a un ciudadano en el Magisterio Supremo.

Pero sea esto lo que fuese, lo que no admite duda es que de cualquier modo que el hombre llegue a ser Rey, su potestad es dada por Dios, y derivada de la suya.

LECCIÓN III – *De varios nombres que tienen los Reyes en la Escritura.*

P. ¿Qué nombres da la Escritura a los Reyes?

R. Muchos, y todos magníficos y misteriosos.

P. Decid: ¿cuántos y cuáles?

R. Llámalos Dioses, Cristos, Potestades, Príncipes y Padres.

P. ¿Por qué se llaman Dioses?

R. Porque en su Reino son imágenes visibles de Dios.

P. ¿Por qué se llaman Cristos?

R. Porque son ungidos, o pueden serlo al tiempo de su coronación.

P. ¿Por qué se llaman Potestades?

R. Porque lo son, y la tienen en su Reino sobre todo lo temporal.

P. ¿Por qué se llaman Príncipes?

R. Porque tienen el principal y el primer lugar en un Reino.

P. ¿Por qué se llaman Padres?

R. Porque miran por el bien de sus vasallos, como los padres por el de sus hijos.

LECCIÓN IV – *De la superioridad del Rey y de sus oficios.* Un rey dentro de su reino no reconoce en lo civil y temporal otro Supremo que a Dios... El Rey no está sujeto, ni su autoridad depende del pueblo mismo sobre quien reina y manda.

P. ¿Quién es superior al Rey?

R. Sólo Dios en lo civil y temporal de su reino.

P. El Rey está sujeto al pueblo?

R. No; que eso sería estar sujeta la cabeza a los pies.

LECCIÓN V – *De la potestad legislativa del Rey.* Quien no obedece al gobernante no obedece a Dios, porque la ley eterna de Dios manda que se obedezcan las leyes del Rey o del Gobernante.

P. ¿Puede el Rey poner leyes que obliguen en conciencia?

R. Sí, según aquello del Apóstol: Estad sujetos, no sólo por temor de la ira, sino también por obligaciones de la conciencia.

P. Para que obliguen las leyes reales, es menester que el pueblo las acepte?

R. No; porque esto más sería gobernarse por su voluntad que por la del Soberano.

LECCIÓN VI – *De la potestad coercitiva del Primer Magistrado.* Así como puede establecer leyes que obliguen a culpa, puede establecer otras que obliguen a la pena, como igualmente puede hacer otras que juntamente obliguen a la pena y culpa. La cárcel pues, el destierro, el presidio, los azotes o la confiscación, el fuego, el cadalso, el cuchillo y la muerte son penas justamente establecidas contra el vasallo inobediente, díscolo, tumultuario, sedicioso, infiel y traidor a su Soberano, quien no en vano, como dice el Apóstol, lleva espada.

P. ¿Está obligado el vasallo a aceptar y sufrir las penas?

R. Sí; porque son justas y establecidas por ley.

P. ¿Y debe por sí mismo ejecutarlas?

R. Sí; como no sean de las más graves y capitales.

P. ¿Y aún a éstas debe concurrir indirectamente?

R. Sí; para manifestar que las acepta y sufre con paciencia.

P. ¿Qué es concurrir indirectamente?

R. Subir la escalera si lo ahorcan o aplicar la garganta si lo degüellan por sus delitos.

LECCIÓN X – *Del honor que los súbditos deben a su Gobierno.* Su dignidad, su preeminencia, su poder, su soberanía y majestad nos están exigiendo de justicia el honor, la veneración y el respeto. El súbdito que sintiese bajamente de su Gobierno, aun en los más secreto de su corazón, por solo esto queda ya reo y culpable en los ojos de Dios, quien penetra en lo más secreto de los corazones y tiene dicho: «No murmuréis del Rey en tu pensamiento, ni lo maldigas en el secreto de tu aposento, porque tu voz la llevarán las aves del cielo».

P. ¿Qué pecado es juzgar y sentir bajamente del Soberano?

R. Grave o leve, según fuere el juicio o la materia.

P. ¿Y si el Soberano fuese malo?

R. También, porque su dignidad siempre es buena y digna de honor.

LECCIÓN XI – *Del respeto que los súbditos deben a su Soberano.* Hay pues obligación, no sólo de honrar al Soberano sintiendo bien de su persona, de su dignidad y de su gobierno, sino también de venerarlo y respetarlo exteriormente con palabras y con obras, hablando siempre bien y nunca murmurando de su persona, ni de sus providencias... Dios ha puesto en ellos un destello de su divinidad.

P. ¿Y qué pecado es juzgar y sentir bajamente del soberano?

R. Grave o leve, según fuere el juicio o la materia.

P. ¿Y si el Soberano fuese malo?

R. También, porque su dignidad es siempre buena y digna de honor.

LECCIÓN XIV – *Del temor que los súbditos deben tener a su Soberano.* Tema maquinar contra su persona o contra su vida, aunque sea en lo más escondido de su casa y en lo más secreto de su corazón; porque escrito está: Que las aves del cielo llevarán su voz y delito hasta los oídos del Soberano; y que nada hay oculto que al fin no se revele.

LECCIÓN XV – *De la obediencia que los súbditos deben a su Soberano.* Para el buen vasallo esta proposición: *El Rey lo manda*, ha de ser un equivalente de esta otra: *Dios te lo manda*; siendo de fe. que si los Reyes mandan, es por la potestad que Dios les ha concedido para que manden.

Hemos dicho, si fuera ciertamente malo lo que mandan; porque en caso de duda, siempre está la justicia de parte del superior; y se ha de juzgar que lo que manda es bueno, sin que este juicio quede al arbitrio del inferior, a quien no pertenece el juzgar, sino callar y obedecer, según aquellas palabras de Moisés: *Oid Israelitas; aprended y obrad.*

P. ¿Hay obligación de obedecer a los Magistrados?

R. Sí; porque Dios les ha dado potestad para mandar.

P. ¿Y si lo que mandan es duro o dificultoso?

R. También; porque en lo difícil tiene mayor mérito la obediencia.

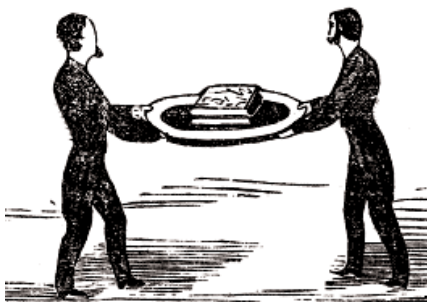
LECCIÓN XIX – *De la obligación que tienen los súbditos de asistir al Magistrado con sus personas cuando hay guerra.* Las causas que hacen justa una guerra son la defensa propia, vindicar los agravios hechos a su Majestad o a la Patria y recuperar los dominios o derechos usurpados.

P. ¿Qué cosa en guerra?

R. Disensión entre Príncipes, ordenada a la pelea con multitud armada.

P. ¿Toca al soldado averiguar si la guerra es justa o no?
R. No le toca sino suponer que lo es y obedecer.

Luego de este breve recorrido por las diversas «Lecciones» que contiene el *Catecismo de San Alberto*, nos resta señalar que con esta edición facsimilar reproducida en la Imprenta Nacional en 1863 –después de más de un siglo de ausencia en las Universidades y Bibliotecas del país– estamos recuperando un documento de trascendental importancia para la mejor comprensión de la historia política, cultural y educativa del Paraguay de la segunda mitad del siglo XIX.



El periodismo de guerra en el Paraguay

(1864-1870)

HÉRIB CABALLERO CAMPOS
CAYETANO FERREIRA SEGOVIA



Los periódicos editados durante la Guerra de 1865 hasta 1870 por el gobierno paraguayo fueron elementos relevantes no sólo para canalizar las informaciones que el gobierno precisaba que se difundieran entre las tropas y la población, sino que también crearon la imagen estereotipada del enemigo y utilizó como idioma el guaraní, si bien no con preferencia ni con exclusividad, pero por primera vez en el periodismo paraguayo en forma sistemática.

El tema ha sido estudiado por Centurión¹, quien describe las principales características de dichos periódicos, Josefina Plá² analizó el uso del castellano y el guaraní en los periódicos, Vázquez³ demostró la importancia de *El Centinela* para la defensa Nacional. Simón ha realizado la descripción

1. Carlos R. Centurión (1947), *Historia de las Letras Paraguayas: Época Precursora. Época de Formación*, Buenos Aires: Ayacucho, 1947, p. 283-289.

2. Josefina Plá, *Obras completas-Historia Cultural*. - Asunción: RP ed.-Instituto de Cooperación Iberoamericana, 1992, vol. IV, p. 14-15.

3. José A. Vázquez (1964), Prólogo a la edición facsimilar de *El Centinela*, Asunción: Fondo Editorial Paraquariae, 1964.

más completa sobre dichos órganos de prensa¹. Plá, Escobar y Seiferheld² estudiaron el valor de los grabados publicados en el *Cabichuí*, siendo este trabajo el más innovador y relevante realizado hasta el momento. En el estudio de la evolución del uso del Guaraní desde su condición de oralidad a lengua escrita Villagra ha estudiado a estos periódicos³.

Dichos periódicos se enfrentaron a una serie de dificultades, no se ha podido precisar la cantidad de ejemplares impresos, pero evidentemente no habrán sido muchos, pues tenemos constancias de que desde el inicio del conflicto el principal problema fue el abastecimiento de papel⁴.

Debido a ese factor limitante, tanto en el frente como en las poblaciones de la retaguardia, la difusión de las noticias y comentarios se realizaban mediante el sistema de publicación de bando. Por ejemplo el Comandante de Villa Franca comunicaba cuanto sigue: «... *acusar con el mas profundo respeto a V.E. recibo de los numeros setenta y setenta y cinco del "Semenario" de Avisos cuyos contenidos ha echo saber y entender á la tropa y á los vecinos de esta Villa...*»⁵.

LA IMAGEN DEL ENEMIGO

La imagen del enemigo que se creó en los periódicos de trinchera será analizada a partir de las categorizaciones realizadas por Perceval, quien sostiene

1. Víctor Simón Bovier (1966), «El Periodismo combatiente del Paraguay durante la Guerra contra la Triple Alianza: Homenaje a la Epopeya Nacional», in: *Anuario de la Academia Paraguaya de la Historia*, Asunción, 1966, vol. 11, p. 47-115.

2. Josefina Plá (1984), «El Grabado: Instrumento de la Defensa»; Ticio Escobar (1984), «La Imagen como arma de combate: El Grabado de la Resistencia»; y Alfredo Seiferheld (1984), «El Cabichuí en el contexto Histórico de la Guerra Grande», en edición facsimilar de *El Cabichuí*, Asunción: Museo del Barro, 1984.

3. Delicia Villagra-Batoux (1996), *Le Guaraní paraguayen: De l'oralité à la langue littéraire*, Lille: ANRT, 1996; trad. cast.: *El Guaraní paraguayen: De la oralidad a la lengua literaria*, Asunción: Ambassade de France au Paraguay & Expolibro, 2002, 391+xxi p.

4. Archivo Nacional de Asunción (ANA), Colección Rio Blanco (CRB), 3968. Carta de Gumersindo Benítez a Luis Caminos, Asunción, 27 de junio de 1865 y ANA, CRB, 3970. Carta de José Berges a Luis Caminos, Humaitá, 27 de junio de 1865. En ambos documentos se solicita el envío de papel para que no se detenga la impresión del Semanario.

5. ANA, CRB, 3796. Telegrama de Ciriaco Molinas al Ministro de Guerra y Marina, Venancio López. Villa Franca, 7 de abril de 1865. Esta práctica parece que era común antes del conflicto según consta de la carta del Juez de Paz de Carmen del Paraná Juan Gregorio Duarte al Ministro de Gobierno del 12 de septiembre de 1863 en ANA, Nueva Encuadernación (NE), 3250.

que «*Las imágenes negativas van unidas normalmente a la explotación, la necesidad de exclusión o la eliminación del contrario, el miedo que produce su presencia inquietante o el sueño posible de una revancha de su parte*»¹.

La sociedad «*hace funcionar estas imágenes como algo interno a la sociedad viril que las crea, formando un monstruo de pesadilla que es lo contrario del ideal...*». Por lo tanto para demostrar su superioridad la sociedad en cuestión construye el otro frente al varón adulto y libre como un niño, una mujer o un animal «*... arquetipos adyacentes y perfectamente identificables...*»².

Debido a que hemos constatado que de las tres imágenes negativas clasificadas por el autor, la utilizada por la prensa de trincheras fue la animalización preferentemente. Otras imágenes producidas son las siguientes: la primera se entronca con la tradición cristiana española con la imagen del Santiago Matamoros que venció a los invasores infieles (moros); otra imagen utilizada es la que alude a la condición de esclavitud de los soldados brasileños frente a la condición de ciudadanos de la mayoría de los soldados paraguayos. En pocas ocasiones se utilizó la feminización del enemigo. Con respecto a la animalización Perceval sostiene que se trata del «*grado inferior de la escala que analizamos ya que, aunque pueda ser protegido, querido o mitificado por sus características físicas, dependerá absolutamente de su amo al que debe obedecer y al que rendirá sus servicios e incluso su propia vida*». Además la imagen del enemigo conlleva la carga de la peligrosidad del animal, incluso del domesticado, por lo cual «*el varón podrá matarlo cuando no responda a sus fines o se convierta en lastre*»³.

Es así que en los cuatro periódicos se produce una constante alusión a los enemigos como animales, ya sea identificando a los jefes y constantemente al grueso del ejército aliado compuesto por las tropas brasileñas.

En *El Centinela* se hace alusión a la Triple Alianza a través de un epigrama el cual dice «*Ven acá bruto animal, definido por tres puntos: ¿Cómo pueden estar juntos mono, perro y gato en un morral?*»⁴.

Con respecto a los brasileños, son constantes las alusiones al color de su piel «negros» en varios números, así como a su condición de esclavos.

1. José María Perceval (1995), *Nacionalismos, xenofobia y racismo en la comunicación: Una perspectiva histórica*, Barcelona: Paidós Ibérica, Col. Papeles de comunicación, nº 10, 1995, p. 43

2. *Ibidem*, p. 45.

3. *Ibidem*, p. 50.

4. *El Centinela*, nº 30, 14-11-1867, p. 4.

Esta contraposición de libre/esclavo se da por ejemplo cuando se afirmaba que «*Porque el Brasil y sus negros han venido cargados de cadenas y coyundas para uncir a nuestras esposas y a nuestras hijas*»¹, «*Los negros tendrán que agradecernos porque al fin los haremos vivir sin cadenas*»² o «*... turba de siervos y esclavos que han osado profanar el sagrado suelo de la Patria*»³.

Con respecto a la animalización de los brasileños, se alude a ellos como «*gusanos*», «*macacos*», «*gallos chinos que sólo son valientes en el gallinero*». Además se produce una demonización de las tropas cuando afirmaban que «*los negros y los no negros que mueren en el ejército invasor se van casaca y todo al infierno*»⁴, así como al comandante brasileño marqués de Caxías lo llamaban «*Cachidiablo*»⁵ o cuando exhortaban a los soldados paraguayos a luchar «*... aunque sea con todos los demonios en figura de negros*»⁶. En este sentido la personificación del «*Matamoros*» la lleva el llamado don Mateo Matamoros que vendría ser la representación del periódico mismo.

Con respecto a los ejércitos argentino y uruguayo prácticamente no hay alusiones, salvo como «*pobres argentinos que como los orientales van cayendo en el garlito de Don Pedro*»⁷.

El *Cabichuí* continúa el empleo de la animalización como recurso de representación del enemigo, es así que en su primer número describe a los aliados como «*La triple alianza es un género de animal concebido en el Brasil y dado a luz en Buenos Aires la noche el 1º de Mayo de 1865. Sus padres son la ambición, la iniquidad y el crimen... Se divide en tres individualidades Pedro II, Mitre y Flores*»⁸.

En este periódico fueron diversas las alusiones hacia los «*macacos*» o los «*rabilargos*», por lo que explicaban a sus lectores que : «*Los macacos proceden en línea recta de la famosa y distinguida familia orangután oriunda de Angola en África y que por uno de esos sucesos que la historia narra, se vio en la necesidad de trasladarse los mares a estas pintorescas comarcas*

1. *El Centinela*, nº 1, 25-04-1867, p. 1.

2. *Ibidem*, p. 3.

3. *El Centinela*, nº 15, 01-08-1867, p. 1.

4. *El Centinela*, nº 2, 02-05-1867, p. 3.

5. *El Centinela*, nº 26, 17-10-1867, p. 2.

6. *El Centinela*, nº 22, 19-09-1867, p. 4.

7. *El Centinela*, nº 6, 30-05-1867.

8. *Cabichuí*, nº 1, 13-05-1867, p. 3.

estableciéndose en las vastas florestas de América del Sud llamado Brasil, hizo alianza con la de los monos de cuya unión salieron los macacos»¹.

Se nota una fuerte tendencia a esa animalización del enemigo. Al referirse al comandante uruguayo Gral. Venancio Flores lo representan como «un perrito de Pedro II», asimismo se producen varios calificativos despectivos para los demás generales de la Alianza. Con respecto a la feminización se encuentran alusiones a «La Señora Triple Alianza» y la calificación de «afeminado» al ejército brasileño.

Encontramos alusiones a los Generales Mitre y Flores, los cuales son presentados como «*vampiros, que se levantaban cubiertos, en las sombras de la noche á chupar la sangre de sus hermanos y sus amigos...*»².

En *La Estrella* se continúa con la imagen animalizada del adversario, y por sobre todo se destaca la valentía del soldado paraguayo, apela a la remembranza de los valientes que lucharon en las diversas batallas de los años anteriores.

La utilización de la imagen animalizada del adversario es una respuesta –como sostiene Seiferheld– a la condición de «salvaje» en la que consideraban los aliados a los paraguayos. Creemos que con esta apretada síntesis podemos sostener que el enfrentamiento no sólo se dio en los campos de batalla, sino también en el campo de las imágenes, pues ambos bandos enfrentados utilizaron imágenes estereotipadas del otro.

EL IDIOMA GUARANÍ EN LOS PERIÓDICOS DE TRINCHERA

En la búsqueda de un abordaje certero sobre las circunstancias que envolvieron al uso del idioma guaraní durante la contienda bélica en cuestión, nos planteamos las siguientes interrogantes: *¿por qué razón en Paraguay se creó e implementó el periodismo de guerra en las trincheras?, ¿hasta qué punto pudo haber contribuido para el robustecimiento de la moral, en el ánimo de la tropa y del pueblo en general, la implementación del guaraní en dichos periódicos?*

1. *Cabichui*, nº 3, 20-05-1867, p. 3.

2. *Cabichui*, nº 26, 05-08-1867, p. 2.

El idioma o la lengua constituye, precisamente, uno de los componentes necesarios en la formación de identidades socioculturales dentro de una nacionalidad¹. Desde esa óptica, el guaraní ha guardado un estrecho vínculo entre los orígenes de este país y la paraguayidad, como sentido de nación. Recordemos que en el seno familiar, desde inicios de la conquista y durante todo el período colonial, se produjo una situación de monolingüismo, extendiéndose dicha condición probablemente hasta la conclusión de la Guerra contra la Triple Alianza, por lo que es lógico suponer que la mayoría de los paraguayos sentían, pensaban y obraban conforme a la estructura mental del guaraní². Lamentablemente, este aparente estado ventajoso que tuvo la lengua vernácula en el Paraguay no fue suficiente para arraigarla como un idioma de prestigio y poder en el dominio público ya que el mismo quedó reducido al ámbito doméstico³. En lo referente a la escritura y los protocolos gubernamentales se optó oficialmente por el castellano relegando a la lengua guaraní al coloquio íntimo⁴ atribuyéndole un papel subordinado en el mundo de la cultura paraguaya. Aun así, debe reconocerse la tesonera labor de órdenes religiosas como franciscanos y jesuitas, quienes posibilitaron la codificación del idioma intentando conciliar la fonética con la grafía, objetivo aparentemente complejo y no exento de ambigüedades ya que nunca pudo establecerse un grado de uniformidad sobre su escritura. La experiencia del guaraní como «lengua clásica» escrita en las reducciones terminó en un rotundo fracaso por resultar utópica en su propuesta⁵. Ese guaraní escrito y hablado quedará vigente sólo en aquellos

1. Los antropólogos han estudiado las características culturales de una sociedad, término con que nos referimos a un grupo de personas que ocupa un territorio concreto y que habla una lengua común que los pueblos vecinos normalmente no entienden. Carol R. Ember & Melvin Ember (1973), *Cultural anthropology*, Englewood Cliffs [NJ]: Prentice Hall, 1973, xi+411 p.; trad. cast.: *Antropología cultural*, Madrid: Prentice Hall, 1997, p. 24. Cfr. con Villagra-Batoux, *op. cit.*, 1996, p. 40.

2. Para el antropólogo y lingüista Bartomeu Meliá el Paraguay nunca ha sido bilingüe y que recién ahora está empezando a serlo. Artículo de la Revista VIDA de *Última Hora*, n° 150, 17-18 de marzo de 2001, p. 28.

3. Como dirá Cardiel, «en el Paraguay de los colonos, el Guaraní era la lengua coloquial, la lengua de la casa, de la calle y de la chacra. Era incluso la lengua de la Iglesia para la predicación». José Cardiel, *Declaración de la verdad*, Buenos Aires: Imprenta de J.A. Alsina, 1900, p. 389, citado en Bartomeu Meliá (1969/76), *Una nación, dos culturas*, Asunción: RP Ediciones & Centro de Estudios Paraguayos "Antonio Guasch", 4ª ed., 1997, p. 41, artículos publicados en *Acción*.

4. León Cadogan (1958), «En torno al bilingüismo en el Paraguay», in: *Revista Antropológica*, São Paulo, vol. VI, n° 1, p. 23-30, 1958, citado en Bartomeu Meliá, *op. cit.*, 1997, p. 41.

5. Bartomeu Meliá (1995), *Elogio de la lengua guaraní: Contextos para una educación bilingüe en el Paraguay*, Asunción: Centro de Estudios Paraguayos "Antonio Guasch", 1995, p. 25.

religiosos que compartieron la experiencia de participar en el proceso de aprendizaje y enseñanza en el entorno de dichas reducciones. A partir de allí y durante casi todo el siglo XIX se inicia el proceso de instalación de un guaraní más paraguayo y fundado exclusivamente en la oralidad.

EL USO DEL GUARANÍ

El guaraní se transformará no sólo en el conductor natural del fervor patriótico de los paraguayos sino en el principal intérprete del drama, de la tragedia y de las penurias de un pueblo que procuraba afanosamente salvar su integridad y honra. «*Era la lengua en que lloraban las mujeres de la residente [sic] y en la que odiaban y peleaban los varones de nuestra tierra*»¹.

En vistas de que el guaraní tendría un uso masivo e importante en la redacción del *Cacique Lambaré*, Solano López toma la precaución de llamar a una Convención en Paso Pucú el 18 de Mayo de 1867 donde una Comisión² debía dictaminar sobre la conveniencia de establecer una ortografía popular que intentaría resolver las irregularidades y defectos que se presentaban en los periódicos con respecto a la redacción de vocablos en guaraní³. De todos modos, el propósito de uniformar la ortografía guaraní para dotarla de un abecedario que refleje fielmente la correspondencia entre fonemas y letras se dio de manera muy reciente, tras los congresos científicos de la década del 50 del siglo pasado⁴. En su análisis sobre la grafía

1. Ida Genes Hermosilla (1976), «Actitudes hacia la lengua guaraní», in: Revista *Ñemity*, n° 3, 1976, p. 9.

2. Integrada por escritores como Luis Caminos, Carlos Riveros, Andrés Maciel y Crisóstomo Centurión. Dionisio González Torres (1989), *Sobre la grafía del guaraní: Revisión bibliográfica desde el siglo XVI*, Asunción, s.p.i., 1989, p. 6.

3. Dionisio González Torres menciona que los resultados de dicha ortografía se perdieron con el paso del tiempo.

4. El guaraní paraguayo adoptó un alfabeto fonológico unificado recién en 1950, en conjunto con los demás países de la región guaraní, en un congreso de especialistas realizado en la ciudad de Montevideo. Este alfabeto, que generó una polémica de medio siglo, fue adoptado ante la ausencia de un alfabeto tradicional y sobre la base de los alfabetos populares que representaban demasiadas dificultades, por ser todos ellos adaptaciones improvisadas del abecedario castellano. Tadeo Zarratea (2002), *Gramática elemental de la lengua guaraní*, Asunción: Marben, 2002, p. 30.

implementada en los periódicos de trinchera, González Torres, encuentra en realidad muy pocos cambios con la grafía anterior a ese congreso. Así, en tanto en *El Centinela*¹, el *Cabichuí*, el *Cacique Lambaré*² y *La Estrella* siguió la confusión, aunque de manera discontinua, sobre el uso de la y, para representar el sonido gutural; h, para la aspiración; j, para la ye; k, para la c dura y los acentos para la nasalización³.

Al analizar el uso del idioma guaraní en la disyuntiva histórica de sobrevivir como país independiente se puede decir que ella sirvió para la afirmación constante de sus rasgos *identitarios*, en especial oficiará como signo distintivo de cohesión y fortaleza ante lo foráneo, sospechoso y desconocido. Por consiguiente, Francisco Solano López, al aprobar la creación de los periódicos de trinchera, no hizo otra cosa que seguir la tradición instalada por su padre de hacer funcionar un órgano propagandístico e informativo al servicio de los intereses de la República capaz de establecer en la opinión pública nacional el sentido heroico y justo de la causa de la defensa. Asimismo hay que destacar que estos periódicos de trinchera sirvieron para dejar fluir la veta literaria y propagandística de un período en que el romanticismo fue acuñado como expresión del paradigma de un país sumergido en las aguas del nacionalismo combativo, idealista y profundamente liberal.

Recordemos además que en su momento uno de los factores portadores del nacionalismo europeo fue el nacimiento de la literatura vernácula cuya propagación, gracias a la prensa escrita, reforzará los vínculos de identidad local entre los miembros de una comunidad con características históricas y culturales comunes. Asimismo, en Paraguay el guaraní recibirá su mayor promoción como literatura profana y con propósitos ideologizantes a través de la prensa escrita en las trincheras donde bajo los sonos de coplas, canciones y poesías hará las veces de amalgama entre la supuesta condición étnica⁴ de los paraguayos y el bilingüismo considerados como expresión sociocultural emblemática de la cual nace cierta virtud y fortaleza

1. *El Centinela*, nº 3, 09-05-1867, p. 4 aparece que la «j» hará oficio de «y» consonante, quedando la «y» griega destinada a representar el sonido gutural que suena en palabras como yby.

2. El *Cacique Lambaré*, nº 2, 08-08-1867, p. 3, se publica que bajo el título de Mocoí mbae, hae pêtêi hi âri.

3. Se usó la h para la aspiración: ha, hapo, hubicha. El sonido gutural y: sy, yby, pyhy, nasalización: àgà, atà àcàbera, aspiración: hasa, haè, rehè, ye: aja, jabe, japo; c, qu, k: cuaa, corá, cuatia; g: àgà, mongya, mongyába; i, y: aipyhy, yaicuaba, ikyraba. Dionisio González Torres, *op. cit.*, 1989, p. 40-43.

4. Siempre se habló del mestizaje como fenómeno de homogeneidad y armonía social.

moral frente a los vecinos y enemigos de turno. «Ñapensa hae ñaconsidera ramo upe Brasil oiapo baecue, hae oiapo se ba rehe ndiiaicuaái etei iae baèrà hese, porque yma oi que güibe co mundo pe la religión cristiana nico, oi que abei co civilización oieé ha; hae upe güibe oñemomichi ohóbo yma guare barbárie [...] Brasil mante ndorespetái mbaèbeba laia derecho ni lei; hae mante àgà pebe ogüereco léi ramo la esclavitud, opa itaby be bae iepe ohecha cuába léi natural contra pe gua, hae upéba...»¹.

LENGUAJE Y RECURSOS LITERARIOS

Con respecto al lenguaje utilizado como recurso literario en estos medios cabe destacar que los contenidos satíricos de las poesías, coplas y descripciones sobre los aliados poseían un carácter mordaz, virulento, burión, incisivo y sarcástico como parte de una estrategia obligada para contrarrestar las campañas publicitarias y antiparaguayas que pretendían desterrar la gestión del gobierno del presidente Solano López a través de epítetos que lo vinculaban a la tiranía, la brutalidad, la barbarie y la infamia, como una antítesis de la civilidad experimentada en el contexto del Río de la Plata. Por eso, los redactores, no tenían empacho en exagerar los defectos y errores de los enemigos y sobreexaltar las virtudes de los paraguayos.

En cuanto al por qué estos medios se valieron de la sátira y la jocosidad para caricaturizar a los enemigos circunstanciales podría deberse al hecho principal de que era importante mantener un orden psicológico y moral muy vinculado al optimismo y fervor patriótico a pesar de las calamidades y desgracias ocasionadas por la guerra donde los sobrevivientes debían reponerse de inmediato a las adversidades de las derrotas y ante la lúgubre visión de la muerte. Además, aunque los paraguayos se comporten habitualmente

1. «Si pensamos y consideramos lo que el Brasil hizo y lo que quiere hacer no sabemos quien los querrá, porque desde que entró al mundo la religión cristiana, también entró la civilización de la que se habla; y desde ese entonces fue disminuyendo la barbarie [...] Sin embargo Brasil no respetó ninguna clase de derecho ni ley; hasta ahora tienen como ley la esclavitud, hasta el más ignorante reconoce que eso es antinatural; y no contentos a los muchos que ya esclavizaron quieren dominar a toda América [...] Nos trajeron una guerra tan cruel igual a al época de la barbarie e ignorancia, porque ni los ignorantes mbya llegaron a hacer una igual...». Lambaré, artículo de fecha 5 de setiembre de 1867, nº 4, p. 2-3.

de manera equilibrada y moderada, con una templanza que le impide exteriorizar sus verdaderos sentimientos¹ sin embargo lo único que lo conmueve con cierta facilidad es su propensión a la risa sincera que partirá desde una simple crítica o la caricaturización absoluta de personajes o situaciones adversas hartamente conocidas. En ese aspecto, Saro Vera menciona que: «*El paraguayito domina lo trágico con la risa. De lo contrario lo trágico lo dominaría a él y lo anularía. Es de un sentimiento tan profundo que sin el humor, lo agobiaría lo doloroso. La risa es el producto de su mecanismo de defensa*». Es más, para algunos estudiosos de la afección del paraguayo hacia la hilaridad sostienen que incluso: «*Tenemos una habilidad especial para poner marcantes, (aquello que señala o caricaturiza a una persona), sobrenombres o apodos para nuestro prójimo, salen ingeniosamente de nuestros labios*»². Entonces, el propio Solano López y los redactores de dichos periódicos, conocedores de la idiosincrasia del paraguayo no debieron dudar un instante para jugarse por la carta de la inyección anímica que provee la risa en base a la sátira y la ridiculización del enemigo. Idea para nada descabellada ya que la propia psicología freudiana «... concebía al humor como un mecanismo para afrontar la vida que permite a las personas reducir tensión y ansiedad al expresar impulsos obscenos u hostiles de una manera socialmente aceptable»³. Se reconoce, además, que el humor ejerce una función social integradora y de aproximación entre las personas, vale decir que fortalece las relaciones de camaradería disminuyendo las distancias jerárquicas entre individuos. Al mismo tiempo se crea una atmósfera más amigable y de familiaridad entre los iguales. Para Sandra Ritz lo más importante es la función psicológica ejercida por el humor ya que «*El humor del superviviente es un mecanismo de defensa activo que ayuda a la persona a enfrentarse a las amenazas y miedos en vez de hundirse en ellas. Pone de relieve el elemento absurdo que nos hace reír para no llorar. Ofrece una sensación de dominación sobre algo que esta fuera del control de la persona*»⁴.

1. Helio Vera (2001), *En busca del hueso perdido: Tratado de paraguayología*, Asunción: Litocolor, 9ª ed., 2001, p. 194.

2. Según Romero, el paraguayo es afecto a reírse de los demás... y jamás se reirá de sí mismo, y mucho menos permitirá que se rían de él. Aníbal A. Romero Sanabria (1997), *Ya da... Ya!!!: Reingeniería del paraguayito*, Asunción: Fundación El Atelier, 1997, p. 146.

3. William F. Fry & Waleed A. Salameh (2001), *Humor and wellness in clinical intervention*, Westport: Praeger, 2001; trad. cast. de Eduardo Jáuregui Narváez: *El Humor y el bienestar en las intervenciones clínicas*, Bilbao: Desclée de Brouwer, Col. Serendipity Maior, nº 24, 2004, p. 43.

4. Sandra Ritz (1996), *Humor del sobreviviente*, Ann Arbor, 1996, p. 200 citado en *Ibidem*, p. 45.

DESCRIPCIÓN Y REFERENCIAS AL ENEMIGO

En *El Centinela*, las comunicaciones y noticias estaban preferentemente en Castellano sin embargo en ciertos números arriesga columnas escritas en Guaraní o jopará bajo el título de *cartas* o *contestación a las cartas del centinela* Mateo Matamoros a su esposa Miguela, donde se comentan sus cuitas y periplos propios de los avatares de dicha guerra. A más de eso, se publican algunas *coplas*, *canciones guerreras*, *poesías* donde los redactores hacen mano mayormente de la sátira como recurso literario de este tipo de periodismo para ridiculizar al enemigo y estimular a las tropas paraguayas. En otro orden, aparecen de manera suelta a lo largo de las publicaciones los siguientes vocabularios guaraníes, toponimias¹, materias vegetales², armas³, vapores⁴ y nombre propio de persona⁵.

En el *Cabichuí*, todo el cuerpo de la información se desarrolla en un alto porcentaje en idioma español salvo algunos vocablos sueltos, coplas, poesías y breves diálogos en Guaraní inspirados para denostar y ridiculizar al enemigo ocasional. Ya en su primer número anuncia que «*sin ser filósofo, pertenece a la escuela de Demócrito. Empleará la hilaridad de su genio, acomodándose a los chistes que con tanta profusión prodiga los célebres actos de la triple alianza*»⁶ dando a entender que su principal recurso literario será la sátira valiéndose de los chistes para combatir al enemigo y en procura del robustecimiento moral de los soldados paraguayos. En una edición posterior mencionará que «*es guaraní neto, siéndole por consiguiente muy delicioso el idioma de sus padres del que jamás podrá divorciarse [...] y por que tiende á hacer revivir, y abre un camino para explorar la literatura guaraní...*»⁷. De esta forma se produce una declaración explícita de su compromiso con la causa nacional y el idioma guaraní en su afán de actuar como un soldado más para combatir a los invasores con el arma de la pluma. A partir de allí cuando hace *referencia al enemigo* en guaraní los reconoce como *aña ray*, así en una estrofa descriptiva se refiere: a Pedro II como *aña tuya*, iagua

1. Como: Paraguay, Curupaytí, Paraná, Ybicuí, etc.

2. Como el caraguatá, pindó, ybyra-iu-mi (La coca).

3. Como el cañón: Acáberá.

4. Como el Tacuarí, Yguréi, Paraguari, etc.

5. Como Pai Perú.

6. *Cabichuí*, nº 1, 13-05-1867, p. 1.

7. *Cabichuí*, nº 27, 08-08-1867, p. 1-2.

a su mujer como *aña guaimi*¹, a Mitre y Flores *aña rymba*, a los enganchados *aña remimoingo*. También encontramos insertas en las *poesías* calificativos muy duros como *camba carayá kyá*, *camba kya taiasu*, *aña rymba*, *cambá pitubaitá*, *tembiguái*, *byros*, *caraia*, *camba eta resabera*, se podía llamar *camba* o *cambai* a *brasileros*, *argentinos* y *uruguayos*, *Cachimbo* al *Marques de Caxias*, *mymba pituba*, *burro tuia*, *ejército acarumbeado*, *enemigo tuiu*, *camba tuiu*. Abundan los toponímicos²; algunas frases sueltas³; especies de la fauna y flora⁴; Armamentos⁵ y Onomatopeyas⁶.

Por su parte; en el *Cacique Lambaré* se produce lo inverso de los demás periódicos, allí el informativo se hace predominantemente en Guaraní y sólo ocasionalmente aparecen palabras en Castellano o giros en jopará. En ese sentido, en la primera página del primer número ya menciona el objetivo principal del periódico a manera de exhortación «... *Lambaré cu coága heibo ñande ndibe: Toújepe mundo ñande ári ñande honor, ñande libertad, ñande róga, ñande yby, ñande reco, ñadefendéne ¿Maerápa ja ikoseve ne icatuiramo ni ña nepyuhé ñande jaipotaháicha? [...] ¡Toicobe ñande Retá! ¡Toicobe ñande Rubichaguazu, imbojojapyra íba!*»⁷. Por otro lado, resaltan particularmente frases despectivas hacia el enemigo que con frecuencia se hacían peyorativamente sobre los defectos y debilidades de los mismos. Así, encontramos sentencias y calificativos como: «*¡To mano Peru Brasil!, ¡Tomano los cambai hae hembiguáicuéra!, ¡Tomano Brasil hae icambacuéra!*»⁸, cuando se hace mención al *camba* se los trata de *pyamirí eta*, *byro*, *pituba*, *cara-ja*, *kyhyje reko*, *caraja cati*, *aña memby*, entre otros.

1. Este periódico de caricaturas a imitación del «punch», *Charivari* (revista picaresca editada en Francia en el siglo pasado) tenía como objeto ridiculizar al emperador y emperatriz del Brasil, al Mariscal Caxias y su ejército, almirante Inhauma, con sus acorazados y a la Triple Alianza. Bovier, *op. cit.*, 1966, p. 79.

2. En varios números aparecen lugares de batallas como: Paso pucú (Paso-Pucú), Tuyutí, Yataitycorá (Yataity-Corá), etc.

3. Guampa apo osé chebe, sombrero pucu «Cabichuí» raity rá, iagua iucaha, tubicha che gusta, che rembireco, reieurupete, ituiacue.

4. Como el kybu-kybu para compararlos con los negros que andan de culo por delante, cáráu, cabyta, cabú, mangayvy, araracá, syi, marácáná, ñendái, mamangá, tetéu, Ybyrá Pytá, ybirá, iapeusa, carumbe.

5. Como el acabaré, (âcâberà), ñaépuá (ñaepua).

6. Como ¡chimplon!

7. Lambaré dice ahora con nosotros: aunque se nos venga el mundo encima nuestro honor, nuestra libertad, nuestra casa, nuestra tierra, nuestra vida defenderemos ¿Para qué queremos vivir si no podremos respirar como queremos? [...] ¡Que viva nuestra Patria!, ¡que viva el Mariscal, que no tienen igual!

8. ¡Que muera don Pedro y el Brasil!, ¡Que mueran los negros y sus enviados serviles!, ¡Que muera el Brasil y sus negros!

Por último en *La Estrella* abundan los vocabularios sueltos en guaraní dentro de un cuerpo informativo desarrollado con predominancia del castellano, donde resaltan las toponimias¹ de áreas en las que se desarrollaron las batallas más renombradas, terrenos de campañas, u otros acontecimientos menores, además se citan algunos animales² que podrían servir como complemento alimenticio de la población. También, figuran nombres de unidades o regimientos militares³ de combate, frutos⁴, motes⁵, nombres propios de personas⁶, plantas o vegetales⁷ y la permanente referencial étnico-cultural al guaraní.

CONSIDERACIONES FINALES

Interpretamos la utilización de la imagen de animalización por excelencia en los medios de prensa paraguayos como una posición de aumentar la degradación que hacían de ellos los aliados al considerarlos «incivilizados».

Otro aspecto conclusivo es que evidentemente para el gobierno paraguayo, que utilizaba estos medios para distribuir su opinión entre los soldados y la población civil, el enemigo era el ejército imperial brasileño siendo el blanco predilecto de los epítetos más fuertes y denostativos, frente a alusiones personales de los jefes de los ejércitos uruguayo y argentino. Especial tratamiento le dieron a Mitre, a quien dedicaron varios poemas y caricaturas aludiendo a su condición de «traidor».

Además, dadas las condiciones favorables y el ambiente psico-social e histórico en que fueron creados estos periódicos de trinchera quedó allanado el camino para que la lengua guaraní aportará su cuota de picardía, travesura y bravura en los campos de batalla combatiendo afanosamente por el engrandecimiento de la identidad nacional de los paraguayos. Estos periódicos

1. Así se mencionan lugares como: Ytorôró, Abay, Yataitycorá (Iataity), etc.

2. Como el mycuré, aguaráí, tatú, etc.

3. Como el Acamorotí, Acacaráíá.

4. Como el pacoba.

5. Como el Cambaí, Sapucáimi.

6. Como el Pai Agüi, Pai Cepí, Pai Chiró, etc.

7. Como el mbaysybo, caraguatá.

más que un medio oficioso para la comunicación de guerra se transformaron en verdaderos soldados al servicio de la causa nacional y con propósitos bien definidos: en una primera instancia, elogiar permanentemente la inteligencia y el tino del presidente Solano López y exaltar la bravura de los paraguayos en campaña alimentando así la alicaída autoestima de los combatientes; y en una segunda instancia, la ridiculización del enemigo en la búsqueda de la desmoralización de sus filas habida cuenta de la falta de cohesión del contingente militar y la carencia de identidad nacional de los ejércitos aliados, por supuesto esta última hipótesis de difícil concreción.



Las imágenes de la Guerra del Paraguay

ANDRÉ TORAL



roducidas en un período en el que las imágenes se popularizaban por medio de la litografía y de la fotografía comercial, la iconografía de la Guerra del Paraguay puso fin a la pretensiones que tenían los gobiernos involucrados de promover una imagen oficial del conflicto.

Las imágenes de la guerra se dividen en dos grandes conjuntos: el primero está representado por los encargos de gobiernos y el segundo por un mercado de imágenes que se desarrolló de forma explosiva durante la guerra. El objetivo de este breve artículo es examinar este proceso e intentar entender las razones del fracaso de los proyectos oficiales, principalmente del brasileño, y de la sensibilización de la opinión pública por medio de imágenes que escaparon al control del Estado.

LA CREACIÓN DE UNA ICONOGRAFÍA OFICIAL EN EL CONO SUR

La independencia del Paraguay, del Uruguay y de la Argentina en 1811 y la de Brasil en 1822 trajo consigo la necesidad concreta de crear representaciones de aquello que sería lo «nacional» en cada uno de esos países, construyendo una identidad visual de las nacientes nacionalidades y legitimando sus gobernantes a los ojos de las elites nacionales y ante las demás naciones. La excepción a este proceso común a los países del cono sur fue la Argentina, cuyo proceso de unificación nacional terminó recién en 1860.

En Brasil, la Casa de Bragança, incluso antes de la independencia, apoyaba la formación de pintores por medio de la Academia de Bella Artes. Posteriormente, el apoyo a la elaboración de una imagen de Brasil fue una preocupación constante del Emperador y del grupo de intelectuales ligados al Instituto Histórico y Geográfico Brasileño y a la Academia Real de Bellas Artes.

De esta forma se crearon colores y emblemas nacionales, banderas, escudos de armas, imágenes y símbolos patrios para ser usados y reproducidos en uniformes militares, estampillas, dinero, papeles membretados, etc. La parafernalia nacionalista no se limitaba a la iconografía: eran himnos, poemas, uniformes, frases y dísticos/distintivos patrióticos, el empleo de animales, flores y plantas típicas, de héroes y de pasajes épicos en la composición de versiones de «historias nacionales».

Este proceso de creación de una identidad nacional tuvo lugar mediante el lenguaje neoclásico o romántico y se inspiró en los países europeos empeñados en crear –por medio de las artes plásticas y de la literatura– historias particulares que afirmaran características nacionales tras la derrota de Napoleón en 1815.

Es por esta razón que una buena parte de los escritores y pintores del período, principalmente en Brasil, y menos en el Uruguay y Paraguay, fueron pensionistas del Estado o vivieron de encargos y empleos públicos. La producción cultural era asunto de gobierno y sus productores eran, por extensión, empleados públicos. Las artes plásticas, principalmente por medio de la pintura, buscaban lo «pintoresco» en sus muchas variedades regionales. Era la exaltación indigenista en Brasil, del gaucho y de la crónica regional en la Argentina y en el Uruguay. Los gobiernos de estos países, finalmente, se esforzaban en establecer una imagen con elementos típicamente nacionales. En Brasil, el indio idealizado se transformó en el símbolo de la nación.

En el caso paraguayo la creación de un gusto oficial se confundía con la imitación de lo que se producía en las metrópolis en oposición a la tradición popular artesanal¹. Era un proyecto de crear una pintura oficial culta por medio de un programa que comprendió la visita de artistas invitados y arquitectos y el envío de dos jóvenes, Aurelio García y Saturio Ríos, a estudiar a París, de ahí las influencias neoclásicas que procuraban retratar a Francisco Solano López como representación de la patria. La muerte de López y de García, en 1870 y 1869 respectivamente terminó con esta tentativa de implantar maneras de pintar muy distantes de la tradición local.

Es en este contexto que se debe entender el apoyo de los gobiernos a la elaboración de una pintura sobre la Guerra del Paraguay. Su misión histórica sería la de unificar a la nación alrededor de sus gobiernos para la defensa de la guerra y del esfuerzo nacional en pos de la victoria.

La representación de las características nacionales debería realizarse también en un lenguaje específico, que proyectara modernidad y el conocimiento de lo que se hacía en las matrices de la pintura «culta» de la época. Tan importante como el tema era el dominio del método de la pintura académica. Era este el conocimiento técnico que –se suponía– posibilitaría que las imágenes de las jóvenes naciones fueran reconocidas en el exterior y por el público interno. Su excelencia se daba en la medida del reconocimiento que le era sancionado por las Academias francesa o italiana.

El dominio de la pintura académica y el reconocimiento de esta tradición «culta», finalmente, acreditaría la imagen de los nuevos países para formar parte de aquello que el historiador Norbert Elias denomina «civilización», o la conciencia que Occidente tiene de sí mismo, aquello que lo contrapone a las sociedades más antiguas o contemporáneas y «primitivas».

Tanto D. Pedro II, como los presidentes blancos y colorados en Uruguay, así como los López en el Paraguay tenían en común el deseo de establecer una pintura «civilizada», moderna e internacionalmente reconocida. La pintura popular, «primitiva», estaba, evidentemente, excluida del apoyo oficial. En una posición marginal a la pintura culta, la tradición popular en pintura sobrevivió con dificultades. Fuera de la tradición académica, sólo dos pintores –ambos ex-soldados– dedicaron sus trabajos a la guerra: el argentino Cándido López y el brasileño Domingos Teodoro de Ramos. Este

1. Ticio Escobar (1982), *Una interpretación de las artes visuales en el Paraguay*, Asunción: Centro Cultural Paraguayo Americano, Col de las Américas, 1982, p. 269-276.

último, ex-esclavo, tuvo su trabajo casi totalmente destruido porque se lo consideró como carente de valor.

Por su parte, Cándido López, considerado el mayor cronista de la guerra, era un outsider de la pintura académica. Autodidacta en la tradición del «costumbrismo» y de la pintura «de provincia» mostró las posibilidades de esa pintura, juzgada anacrónica en la época en que se consagraba a los académicos. De la misma forma que estos últimos, sin embargo, dedicó su obra al registro de los «grandes momentos de la historia patria». No deja de ser irónico que el mayor pintor de la guerra permaneció al margen de los salones y de la crítica de su tiempo.

Sin embargo, cualquiera fuera la formación de los artistas, el destino de la pintura sobre la guerra era uno solo: el Estado, que en todos los países encargó o terminó por comprar la mayor parte de las obras. En este sentido se debe destacar el papel de las fuerzas armadas, en especial los Ministerios de la Marina y del Ejército en Brasil y en la Argentina, como mecenas de la mayoría de los artistas que produjeron trabajos sobre el conflicto.

Casi la totalidad de las obras dedicadas al tema por los mayores pintores del período fue resultante de encargos o de adquisiciones promovidas por ministerios militares. La guerra retratada era, evidentemente, una alegoría académica, destinada a exaltar valores patrióticos que poco tenían que ver con la realidad.

Las fuerzas armadas eran retratadas como la encarnación de la nación y no como corporaciones militares. A pesar del civilismo de muchos de esos gobiernos que encargaron pinturas que retrataran feitos/la empresa militar/las gestas militares/los sucesos/acontecimientos militares el comprometimiento institucional de las fuerzas armadas en los regímenes militares del período republicano a lo largo del siglo XX, en particular con las dictaduras militares del cono sur en las décadas de 1960 y 70, terminó por «empujar» toda la iconografía militar al campo ideológico de la derecha, estrechando su alcance como representación de la totalidad de la nación.

CAMINO A LA DEMOCRATIZACIÓN DE LAS IMÁGENES

El siglo XIX fue sin duda el siglo de la popularización de la imagen. La iconografía de la guerra, como ya dijimos, fue realizada por un mercado productor de imágenes que pasaba, desde la década de 1850, por una notable expansión y diversificación de sus productos. La fotografía en papel, principalmente en el formato «tarjeta de visita», se volvió accesible a un público que no tenía acceso a un daguerrotipo o a una pintura.

La costumbre de los soldados de hacerse retratar antes de partir al frente de batalla hizo que las víctimas de la guerra no fueran solamente números o nombres. Los parientes y amigos disponían de retratos que recuperaban el recuerdo vivo de los costos del conflicto. La prensa ilustrada, a su vez, se servía de estos retratos en sus litografías sobre los héroes que habían dado su vida por la patria. Ya no eran los grandes héroes del período colonial, nobles portugueses o caciques indígenas, los exaltados en las pinturas románticas. Eran soldados modestos, oficiales casi adolescentes, ex-esclavos e indios, todos voluntarios de la Patria.

Incluso el enemigo, conocido por las fotos de prisioneros, ahora tenía un rostro, (eran) fisonomías sufridas que inspiraban más piedad que odio. La fotografía y la litografía trajeron el dolor de la memoria de los costos de la guerra de una forma como nunca había ocurrido antes. Ayudaron a movilizar la opinión pública en un proceso que, respetando las proporciones, puede ser comparado a la importancia de la cobertura televisiva en la Guerra de Vietnam.

Por su parte, el empleo de la litografía en la prensa inauguraba el uso de la imagen en el periodismo. En todos los países involucrados en el conflicto, la prensa ilustrada era ciertamente el medio de información más dinámico. Los periódicos ilustrados eran un termómetro de la opinión pública sobre la guerra en estos países y tomaban posición en contra o a favor, generalmente con independencia en relación a la opinión gubernamental. La excepción fue el Paraguay, donde la prensa era oficial y el periódico ilustrado más conocido –con xilogramados realizados por soldados– era una publicación del ejército.

Distintos periódicos mantenían correspondencia con oficiales en el frente de batalla. Los primeros corresponsales de guerra de América del Sur enviaban noticias, mapas y dibujos del transcurso de las campañas.

El éxito comercial tanto de la fotografía como de la prensa ilustrada posibilitó una cierta libertad en el aprovechamiento de la guerra como tema, liberándose de toda censura en aquello que debería o no ser transmitido.

El apoyo de la prensa ilustrada, y de la opinión pública a la guerra en los países signatarios del Tratado de la Triple Alianza duró poco: apenas un año a partir de las invasiones paraguayas a Brasil y a Argentina entre fines de 1864 y principios de 1865. A partir de 1866 la guerra se volvió impopular, en un proceso que culminaría con la derrota aliada en Curupaití, en septiembre de ese mismo año. A partir de ahí crecen los apelos por la paz en Brasil y en la Argentina. Los periódicos ilustrados, fundados a principios de la guerra y exclusivamente dedicados al buen negocio del comercio de imágenes de la guerra, cerraron sus puertas.

La serie de victorias iniciada con el pasaje de Humaitá, en febrero de 1868 hasta la muerte de Francisco Solano López, en 1870, le devolvió el patriotismo a la prensa.

El surgimiento y consolidación de la fotografía y de la prensa ilustrada, en síntesis, limitaron en mucho el papel de la pintura académica como fuente única de registro de la guerra. Su producción era pequeña y restringida a la corte y a los salones de bellas artes. El público «vio» la guerra fundamentalmente a través de grabados y fotografías.

Durante la Guerra del Paraguay la fotografía dejó de ser únicamente retrato y referencia para la pintura. Afirmó su valor como forma de registro histórico y autónomo. Entre 1864 y 1870 aparecieron los primeros trabajos fotográficos, reunidos en álbumes, que inauguraban la cobertura de guerra y el desarrollo de la fotografía como lenguaje en el continente. El más conocido es el que reúne las fotos del uruguayo Esteban García, al servicio de Bate & Cía. de Montevideo. La Guerra del Paraguay, como tema y mercadería, tuvo un lugar importante en el desarrollo de la fotografía en los países involucrados en ella.

La rentabilidad comercial de las imágenes de la guerra, finalmente, inauguró la cobertura visual de conflictos en América del Sur, en un proceso semejante al de la Guerra de Secesión en Estados Unidos (1860-1865) y de la Guerra de Crimea (1854-1856) en Europa, entre otros conflictos. La pintura estuvo lejos de poder acompañar la rapidez con que se producían imágenes por medio de la fotografía o de grabados. A los gobiernos se les hacía imposible evitar la «subversión de las imágenes» provocada por la fotografía y por la prensa ilustrada. Ahora, la sociedad tenía otras imágenes para contraponer a la iconografía «oficial».

Ante la masa desordenada de informaciones y de nuevos temas proporcionados por la fotografía, las pinturas académicas se transformaron en alegorías destinadas a edificios y reparticiones públicas.

La pintura académica como posibilidad de representación de la nación perdió bruscamente su hegemonía. Los estratos medios de la población urbana, técnicamente calificados y políticamente excluidos, buscaban –como en el caso brasileño– formas de representatividad y ciudadanía en un país real, lejos de las idealizaciones románticas. Alejándose de las telas de Vitor Meireles y de los poemas de José de Alencar participaron de la tarea de tratar «científicamente», los problemas nacionales.

La fotografía y la litografía eran los medios que más se acercaban a ese pretendido realismo, ahora convertido en paradigma de modernidad.

Nuevos temas, nuevas técnicas, nuevos tiempos: la imagen se popularizaba, en la producción y en el consumo, en los parámetros de la época, haciendo que la iconografía oficial y palaciana perdiera su hegemonía como representación de la patria y de las aspiraciones de la sociedad.



L'art de la guerre

Les dessins de presse pendant la *Guerra Guasú*

TICIO ESCOBAR



L'activité artistique suppose toujours une pratique des limites. Des circonstances extrêmes peuvent ainsi favoriser soudainement l'apparition de formes inattendues, brisures dans le sens et dans le rythme d'un temps dérouté. Mises en tension maximale, ces formes émergentes ouvrent un terrain que le langage ne réussit plus à recouvrir. Des expériences radicales, comme celle de la guerre, ne précipitent pas seulement la production de signes qui ne figuraient pas dans l'agenda de l'histoire, mais elles compriment ces signes jusqu'à leur crispation, enflammés et débordés. C'est donc hors de soi qu'ils deviennent des formes d'art, indices d'un temps fort.

Plusieurs types d'expression populaire latino-américaine participent de ce dépassement que l'art introduit dans les situations de violence et de conflit. La démesure des circonstances bouleverse alors la culture, favorisant l'invention de formes aux limites des univers symboliques propres. Du fait de leur enracinement populaire, ces expressions diffèrent des modèles hégémoniques qui seront à leur tour altérés, transformés ou pliés à des nouvelles formes, demeurant en quête de significations particulières.

Traduction de Nicolas Richard.

Je vais présenter ici quelques questions autour des gravures diffusées par des journaux qui ont circulé lors de la Guerre du Paraguay – connue en ce pays comme la « Guerra guasú » (la grande guerre) ou guerre de la Triple Alliance (1864-1870) – et je me concentrerai sur les deux aspects signalés : celui de leur émergence désespérée et celui de leur caractère populaire, un caractère qui, paradoxalement, marque sa différence à partir du rire et de l'humour. D'une part, les images brèves et acérées de ces gravures répondent à la brutalité du temps qui les convoque : il est difficile de leur trouver des antécédents avant cet insupportable point de condensation qui les déclencha ; il est tout aussi difficile d'identifier leurs prolongements une fois la guerre finie. D'autre part, ces images constituent des expressions propres qui parviennent à les séparer d'un destin aliénant : leur importance en tant que fait esthétique commence là où elles cessent de se limiter à de simples illustrations d'un discours imposé – un discours lettré, patriotique et héroïsant, enflammé par la guerre – pour s'affirmer en tant qu'expressions autonomes, à la croisée d'imaginaires et de codes émanant des traditions locales et opérant de féconds processus transculturel : des faits nouveaux, donc, surgis de l'ailleurs.

Arrivés à ce point, un éclaircissement s'impose : lorsque je parle de « populaire », je pense à une triple condition de certaines pratiques culturelles. La première tient à un moment négatif et renvoie au caractère asymétrique dans lequel se trouvent les secteurs populaires – en l'occurrence les milieux ruraux et suburbains –, subalternes et marginalisés : la culture populaire, celle des exclus, se définit elle-même à partir de ce qu'elle n'est pas ; elle recouvre le terrain résiduel du non hégémonique, du non érudit, de ce qui n'est ni dominant ni occidental. Il nomme ce lieu vacant que la méconnaissance ou le renversement des codes iconographiques organisent. La deuxième condition tient à une valeur affirmative, auto affirmative, et suppose une direction politique et un trait communautaire : la culture populaire implique des mouvements actifs de construction d'identités à travers des façons détournées de nommer la réalité et d'interpréter le monde. Installé sur ce lieu vacant, le populaire retravaille et dispute les significations en fonction de ses intérêts propres. La troisième condition, conséquence de celle-ci, tient au fait que la création populaire acquière des traits caractéristiques, différents de ceux qui définissent la tradition de la culture occidentale : d'autres modèles de représentation sont à l'œuvre qui associent des expériences et des sensibilités particulières.

LES JOURNAUX

Pendant la guerre, la presse fut employée par le gouvernement de López non seulement en tant que moyen d'information mais aussi comme un instrument important de mobilisation morale et de propagande¹. Le fait que l'armée paraguayenne ait été largement alphabétisée a facilité la diffusion des journaux dans la troupe. Étant donnée « *l'utilisation intensive de l'imprimerie, il était courant que les simples soldats paraguayens aient été plus informés sur le déroulement de la guerre que les propres officiers brésiliens* »², écrit Chiavenato dans un commentaire qui, même s'il est exagéré, permet d'illustrer la portée de ce journalisme de combat et l'importance que lui attribua le gouvernement, malgré les difficultés que l'on peut supposer de son édition.

El Centinela et le *Cabichuí* sont illustrés par des xylogravures faites en tacco a contrafibra. Même si par ses caractéristiques formelles et expressives quelques unes des gravures du *Centinela* peuvent être comparées à celles du *Cabichuí*, je ne me référerais dans cet article qu'à ces dernières : leur production à rouge vif permet de souligner avec netteté les notes qu'inspirent ce travail. On sait déjà qu'elles furent publiées dans les contextes brutaux des tranchées et du front, dans les premières lignes d'une guerre désespérée. Mais la difficulté de leur production ne tient pas seulement à l'horreur qu'inspirent l'omniprésence de la mort ou celle du sang : elle tient aussi à la précarité des conditions d'édition, qui était ambulante, et à l'absence de techniques et de matériaux adéquats. Le blocus imposé par l'alliance ennemie empêchait toute importation d'encre et de papier. L'encre devait être produite à partir de fèves et le papier, à partir des matières premières disponibles : des procédés techniques rudimentaires permettaient de

1. Publié dès 1853, *El Semanario de Avisos y Conocimientos útiles* commence à acquérir un ton combatif à peine la guerre commencée. D'autres journaux suivent ce mouvement : *El Centinela*, qui parut de façon hebdomadaire entre le 25 avril 1867 jusqu'aux débuts de l'année suivante ; *Cabichuí* (nom qu'en guaraní désigne un type de guêpe), fut publié deux fois par semaine entre le 1^{er} mai de cet année jusqu'à la fin de l'année suivante ; *Cacique Lambaré*, publié entre juillet 1867 et septembre 1868, tous les quinze jours et rédigé intégralement en guaraní, et *La Estrella*, qui parut entre février et juillet 1869. Il faut noter que tout ce mouvement ne put durer longtemps et s'est concentré sur un temps bref : seuls *Cabichuí* et *Cacique Lambaré* ont réussi à durer plus d'un an.

2. Julio José Chiavenatto (1980), *Genocidio Americano : A Guerra do Paraguái*, São Paulo : Brasiliense, 8^a ed., 1980, p. 114.

produire un millier de plis de papier par semaine à partir de fibres végétales autochtones (caraguatá et yvyrá). Le système d'impression devenait lui-même un handicap : « *si l'on veut se faire une idée, écrit Vázquez, il suffit de rappeler que le papier pour les journaux n'était pas alors fourni en bobines, car l'impression rotative n'existait pas encore. Dans leurs ateliers, on utilisait des types amovibles qui étaient manipulés par des habiles ouvriers typographes, mais on ne pouvait pas penser à des machines pour la composition mécanique* »¹. Sur le front, les conditions de travail traditionnellement difficiles exigèrent des efforts démesurés. Même le contexte immédiat était défavorable : le journal n'était pas consensuel au sein des troupes paraguayennes : Benigno López, le frère du maréchal, était opposé à sa publication qu'il jugeait insoutenable et délirante². C'est dans ce contexte hostile, que furent réalisées quatre cent petites xylogravures, qui constituent un événement éphémère de poésie et d'humour perdu au milieu de l'horreur.

Même si les difficultés signalées ne définissent pas en elles-mêmes le caractère populaire des xylogravures, l'origine rurale et suburbaine des soldats permit à ces gravures de se soustraire au projet culturel de López, sous l'autorité duquel elles furent pourtant engendrées. Elles tendent un lien avec la figuration populaire paraguayenne, de tradition indienne, métisse et coloniale, et, plus loin, avec certaines expressions de l'art populaire latino-américain, comme celle des gravures de la « *literatura de cordel* » du nord-est brésilien et avec les « *hojas volanderas* » mexicaines, qui seront à la base de l'œuvre de Posadas. Ainsi, les xylogravures du *Cabichuí* et quelques unes du *Centinela*, qui s'inspirent de l'illustration journalistique et des portraitistes européens tout comme des formes néoclassiques et romantiques connues par des reproductions, retravaillées par les orientations nationalistes du Maréchal López, finissent comme un condensé d'humour et de sensibilité rurale, très éloignées des figures et des hâtifs discours républicains.

1. José Antonio Vázquez (1964), « Préface à la reproduction facsimil du *Centinela* », in : *Colección del semanario de los paraguayos en la Guerra de la Triple Alianza*, Buenos Aires : Fondo Editorial Paraquariae, 1964, p. 7-12.

2. Alfredo M. Seiferheld (1984), « El *Cabichuí* en el contexto histórico de la Guerra Grande », in : *Cabichuí, periódico de la Guerra de la Triple Alianza*, Asunción : Museo del Barro, 1984, p. 12-14.

LE DISCOURS OFFICIEL : LA POMPE ET LA RÉPUBLIQUE

Les gouvernements de Carlos Antonio López et de son fils, le Maréchal Francisco Solano, établissent pour la première fois au Paraguay ce que l'on pourrait appeler une politique culturelle d'État. La volonté modernisatrice a promu la diffusion d'une sensibilité européisante qui tournait le dos à la tradition locale. Même si Carlos Antonio López initia l'importation de certains aspects de la culture européenne au XIX^e siècle, il y avait encore une différence entre l'esprit de son gouvernement, marqué par une austérité locale proche de celle du Dr. Francia, et le goût du faste que Francisco Solano avait acquis durant son séjour au sein des cours européennes (celles de Madrid, de Napoléon III et de la Reine Victoria). Ainsi, pendant le gouvernement de son père, le Maréchal introduit vers 1855 un esprit de mondanité qui influence son entourage immédiat et qui connaît une certaine diffusion dans la sensibilité collective et les activités culturelles. Ce changement est facilité par l'ouverture du fleuve Paraguay à la navigation, ce qui rapprocha sensiblement les sophistications de Buenos Aires – jusqu'alors freinées par le Dr. Francia –, ainsi que par les échos de la cour de Rio de Janeiro, par l'établissement d'une colonie étrangère principalement constitué d'anglais et, tout particulièrement, par l'arrivée à Asunción de Madame Elise Lynch, la compagne d'origine européenne du Maréchal. La nouvelle sensibilité avance en repoussant les éléments anciens de la culture métisse. Le tempérament sobre de diverses productions artisanales cède face au nouveau style, et les matériaux rustiques (bastos) reculent face à l'irruption des ferralleries, des bois précieux, des vaisselles et des bijoux importés, ou produits par des artisans étrangers. Cet esprit officiel s'exprime aussi dans la nouvelle architecture, dans l'urbanisation d'Asunción et dans la formation des rares artistes locaux qui commencent à être envoyés en Europe pour recevoir une formation.

Mais le discours de López obéit à des ressorts plus complexes qui ne coïncident pas toujours à ses velléités monarchiques et qui vont au-delà d'une politique gouvernementale d'importation et de transferts culturels. L'idéologie républicaine nationaliste répond à d'autres facteurs et vise, plus qu'à la fascination face à la haute culture européenne, à la formation et la consolidation du fait national en son sens moderne. Il s'agit, ainsi, d'une position sévère, américaniste et, en ce sens, anti-européiste, associée avec

l'imaginaire du XIX^e siècle de la région du Plata, dont les contradictions, nous le savons, conduiront à un résultat très différent de celui que cette coïncidence permettait d'imaginer. Amigo se réfère à ce programme en tant qu'une « *tradition régionale intégrée dans l'horizon culturel du fédéralisme ; c'est-à-dire, d'un nativisme intuitif fondé sur l'exceptionnalité américaine, dont la composante fondamentale était le républicanisme agrarien et la figure du Caudillo comme gouvernement sui generis en accord avec l'état de civilisation américain* »¹.

Lorsque l'on révisé la façon selon laquelle ce discours complexe se traduit dans les journaux, on constate immédiatement l'écart entre les codes de la soumission que les articles véhiculent, et ceux de l'impertinence qu'expriment les images. D'entrée de jeu, l'obséquiosité du texte trahit l'écart qui les séparent de leurs équivalents européens : « *Même s'ils ont la forme d'un journal illustré de l'époque, El Centinela et Cabichuí étaient très loin de ce modèle, écrit Toral. En effet, malgré le caractère "cocasse et caricatural" qui les caractérisait, il n'existait pas dans les journaux paraguayens une critique du pouvoir constitué, trait commun et essentiel à la définition du genre... Pour comprendre pourquoi une presse critique n'existait pas dans le pays il est important de rappeler que dans le Paraguay de l'époque l'expression d'une opposition politique n'était pas admise, en raison de la violence de la répression exercée par les oligarchies gouvernantes en position hégémonique* »².

Non que, en désaccord avec le texte, l'image ait constitué une charge contre López, chose impensable dans ce contexte et étrange à l'imaginaire populaire de l'époque, mais elle opérait dans un sens différent. Si les articles publiés expriment avec netteté un esprit culte et les inflexions de cet imaginaire républicain, les gravures s'ouvrent sur une toute autre scène. Même si elles illustrent le faste de López, elles le démentent (parce qu'elles ne le sentent pas, parce qu'elle le font avec distraction, parce qu'elles puisent dans une sensibilité autre). Même si elles proclament des principes républicains, elles le font en invoquant des mémoires obscures et des tons

1. Roberto Amigo (2002), « La Guerra : Una mirada a los periódicos populares de la Guerra del 70 », in : *Guerra, anarquía y goce : Tres episodios de la relación entre la cultura popular y el arte moderno en el Paraguay*, Asunción : Centro de Artes Visuales & Museo del Barro, 2002, p. 15-31.

2. André Amaral de Toral (2001), *Imagens em desordem : A Iconografia da Guerra do Paraguai*, São Paulo : Humanitas & Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, 2001, p. 70. Traduction libre de l'auteur.

trop légers par rapport à la gravité que ces discours demandent. En ce sens, l'image se développe de manière autonome vis-à-vis du texte et, à plusieurs reprises, en contradiction avec lui. C'est en ce sens que peuvent être isolés, à l'insu des projets officiels, des liens avec la tradition métisse. Sans doute ceux-ci auraient su s'exprimer de meilleure façon à partir des mains expertes d'artistes de formation académique plutôt qu'à travers celles des soldats, du moins à l'heure des représentations sérieuses et des sujets allégoriques. Quoi qu'il en soit, on doit considérer que la figuration allégorique qui servit de modèle à ces gravures a impliqué, aussi, des processus de re-signification locale des modèles européens fondés sur l'esthétique remontant à la Révolution française : « *le bagage allégorique des illustrations européennes permet de construire un imagier créole qui s'est très tôt consolidé en une tradition régionale dont l'univers symbolique était républicain et américain* », signale Amigo¹. Cette double médiation superpose le travail de copie et de re-signification et éloigne la netteté du prototype, en déteignant leurs contours et renversant ses sens premiers : la copie des copies a toujours été un bon allié de la différence de l'art latino-américain, basé en grande mesure sur la subversion, consciente ou non, du modèle.

Tout comme ce fut le cas des Indiens des missions qui, en soumettant l'esthétique baroque à diverses instances de transcription, différaient l'accomplissement de la copie, de même, les gravures guerrières, de par le frémissement des reproductions successives, ont réinterprété à leur façon les figures du discours officiel. La copie de deuxième main opère souvent en faveur de la différence, vers les terrains glissants de la création populaire. Ainsi, la représentation allégorique des graveurs réussit presque toujours à éviter le renforcement du cliché de sorte que la Liberté et la Patrie finissent par être représentées par des femmes aux traits paysans sereins, soustraites à la grandiloquence requise par l'imaginaire de la Patrie Nouvelle.

Ces renversements de sens ne se produisent pas dans les textes des journaux. Malgré l'imposture populaire et la référence aux situations concrètes, ils ne réussissent pas à se séparer de leur ton déclamatoire ni des ressources du discours culte ; en fait, l'utilisation de la langue guaraní, parlée par la majorité de la population paraguayenne, se circonscrit à quelques gros titres, à de très rares articles et à un petit poème qui, à la manière d'un

1. Amigo, *op. cit.*, 2002.

colophon, apparaît dans la dernière page de chaque édition. En ce sens, les xylogravures trouvent une importance supérieure à celle du texte, fait duquel est conscient *Cabichuí* : « *Affect aux idées muettes mais éloquentes que le crayon œuvre sur le papier, [le journal] parlera peut-être plus avec ses gravures de caricatures qu'avec ses articles mal cousus* », peut-on lire dans le numéro trois de mai 1867. Sans doute, même si largement alphabétisée, la troupe était plus réceptive aux ressources de l'image qu'aux arguments de la lettre.

LES AUTRES FONCTIONS

Dans des situations d'urgence, la fonction communicante de l'image exige que celle-ci ait une nouvelle force : comme les contenus à transmettre deviennent brûlants, urgents, les formes doivent être suffisamment explicites pour informer avec efficacité et rapidité. Et elles doivent être suffisamment synthétiques pour condenser l'essentiel de l'information ou, encore, l'esprit de réconfort et l'encouragement que le soldat requière. Elles doivent, aussi, avoir l'expressivité et la force nécessaires à signifier les circonstances dramatiques, en les interprétant, au-delà de l'exaltation patriotique, à travers les traits propres au tempérament local, modéré et aigu, mais ouvert à un certain humour, obstiné même dans les moments les plus tragiques de la guerre. On peut lire dans le *Cabichuí* que « *sa vie [du journal] sera celle du vrai soldat en campagne et sur le front ; compagnon inséparable des défenseurs de la patrie, les suivra dans leur travaux et fatigues comme jusqu'au fogón pour discuter avec eux sur un ton blagueur et joyeux qui les caractérisent* » (13 mai 1867).

En principe, l'image visuelle du journal guerrier sert une fin purement fonctionnelle : elle doit illustrer les articles à travers un langage direct capable de stimuler le soldat et de l'accompagner au front. Mais le fait même que ces images soient de plus en plus sollicitées au cours du conflit, et que les textes demandent à être renforcés par un plus de forme, fait que celles-ci finissent par gagner une puissance expressive propre qui dépasse les simples exigences fonctionnelles. Ainsi renforcée, la forme devient une force

d'action autonome – ce que nous pourrions appeler aujourd'hui un principe esthétique – renforcée dans sa liberté face à la fonction. Par ailleurs, il est indéniable que la force esthétique gagne dans la mesure où les graveurs improvisés consolident leur habileté technique et leur assurance formelle et expressive. (Il est en ce sens significatif que ce ne soit qu'au quatrième numéro que les premières signatures apparaissent ; ceci suppose une certaine conscience du professionnalisme qui se développe avec la manipulation des moyens graphiques).

Le processus de maturation d'un travail partagé peut aussi être vérifié dans la mise en page et le lien entre les images et les colonnes de texte. Dans les premiers numéros, les xylogravures sont indépendantes et utilisent une page en entier ; lorsqu'elles commencent à accompagner le texte, elles ne le font que de façon timide et sommaire, en adoptant des solutions maladroites, encore incapables d'intégrer les différents éléments graphiques. Ce n'est que progressivement qu'une utilisation plus efficace de la page est acquise et permet, spontanément, des agencements visuels intéressants. Le fait que les pages soient organisées en trois colonnes avec une typographie libre permet une série de jeux et d'adaptations qui dynamisent l'espace graphique ; une fois le schème orthogonal du support rompu, les textes et les gravures s'interceptent et se mêlent réciproquement en s'accommodant naturellement aux différentes exigences visuelles. L'utilisation des majuscules, transformées en illustrations, montre aussi la progressive maîtrise des formes : lentement, les gravures développent l'ingéniosité et l'humour des lettres enluminées jusqu'à les convertir en des images qui, même de façon autonome, s'inscrivent fonctionnellement dans le corps écrit.

STYLES

L'affirmation progressive du domaine esthétique permet, outre le développement des capacités formelles et créatives des auteurs, la formation d'un style des gravures. En premier lieu, les graveurs partagent une position sociale et une tradition culturelle : ils proviennent vraisemblablement des milieux ruraux et tous, sauf Saturio Ríos, manquent de formation académique.

Deuxièmement, l'apprentissage commun permet la socialisation des ressources et des solutions et, encore, la codification partagée de maintes représentations (par exemple la tortue, le ballon, le lion, le bateau, etc. présentent une grande similitude dans les techniques et les motifs). Enfin, la vie en commun dans les cantonnements, renforcée par l'urgence quotidienne, promeut l'identification des expériences et des réponses. Réunis par les conditions culturelles et par la motivation enivrante de la guerre, ils apprennent et développent ensemble des images de manière convergente qui permet de reconnaître un « genre » commun dans les gravures. Cette unité repose sur certains caractères généraux de la culture populaire, tout aussi partagée, et se traduit dans un sens narratif et minutieux (même dans une situation d'urgence), la tendance à la simplification, la spontanéité dans la maîtrise des moyens graphiques et la conception à plat de la représentation, tout comme pour un sens aigu de l'humour et la propension à la caricature. À partir de ces caractères, propres à la culture traditionnelle paraguayenne, les xylogravures du *Cabichuí* et quelques unes du *Centinela* affirment des traits propres et complexifient leurs discours à travers l'intégration de registres formels et narratifs d'origine et de portée diverses. Ainsi, par exemple, l'espace graphique travaille la simultanéité des points de vue (présentation frontale et en perspective, vue de face et de profil) et l'articulation des lieux géographiques (plaine et ville, intérieurs et extérieurs), tandis que la représentation des événements puise dans des ressources figuratives différentes selon qu'il s'agisse de caricaturer l'ennemi ou le soldat natif, ou selon qu'il s'agisse de scènes quotidiennes ou d'événements importants qui seront alors idéalisés.

Josefina Plá, qui fut la première à identifier la valeur artistique de ces gravures, parle d'un style collectif, un fait unitaire qui travaille le fond commun des caractères personnels. Cette « *unanimité admirable* » s'exprime, nous dit-elle, par la présence de quelques constantes. La solution schématique des lignes droites, d'abord, qui crée une dialectique spéciale entre dynamisme et statisme, et fige le mouvement (caractéristique qui insinue une relation aux gravures missionnaires) ; l'accent mis sur un expressionnisme propre, ensuite, primitiviste, sobre et doué d'un « *grand lyrisme extraverti* »¹.

1. Josefina Plá (1962), *El Grabado en el Paraguay*, Asunción : Alcor, 1962, p. 25-26.

Sur le fond de cet esprit commun qui caractérise les gravures du *Cabichuí*, des inflexions personnelles peuvent être isolées qui n'indiquent pas seulement des façons différentes de graver le bois, mais aussi des conceptions esthétiques différentes. Il n'y a avait qu'un nombre réduit de graveurs¹ : il est probable que chacun d'eux ait fait les dessins devant servir aux gravures, mais il n'est pas impossible que les dessinateurs aient alterné ou encore qu'il n'y ait eu qu'un seul dessinateur. Dans tout les cas, il y a une oscillation entre le collectif et l'individuel qui renforce l'image et la situe au-delà d'un fait créatif purement individuel. Les indices individuels sont toujours fugaces et cèdent face à la force des circonstances partagées. Dans quelques cas on peut identifier des styles propres marqués par des conceptions individuelles de la figure et de la forme, ou encore, par certaines préférences thématiques qui trahissent l'origine diverses des dessins : sur l'expressionnisme graphique et sec qui caractérise les gravures, s'inscrivent des caractères particuliers, comme celui du trait raffiné de « Icio. » (Ignacio ? Inocencio ?) Aquino, la composition sévère et élémentaire de Cáceres et Perina ou le sens du grotesque caricatural de Velazco et Acosta. Dans d'autres cas, la présence d'une même main derrière les dessins des différentes gravures est évidente : il y a des figures identiques qui se répètent dans les différentes gravures (le lion, la tortue, le « cabichuí », l'image de Caxias, le ballon, etc.), ainsi que des solutions identiques présentes dans des gravures signées par des auteurs différents. La crispation de l'histoire non seulement improvise des formes expressives, mais elle perturbe leurs sens, détourne la vocation de ses formes et s'impose sur le caractère de ses graveurs. En ce sens, s'il est des fois où l'on constate des coïncidences notables entre les gravures d'auteurs différents, d'autres, des différences importantes s'installent entre les œuvres d'un même graveur : les caricatures déformées d'Aquino coexistent sous sa signatures avec des illustrations délicates et précieuses ; aux gravures rigides et académiques succèdent les traits souples d'un même Acosta.

Ces variations pourraient être conditionnées par d'autres facteurs. En premier lieu, on doit considérer l'urgence dans laquelle le travail est fait ;

1. Les auteurs des xylogravures du *Cabichuí* étaient neuf : Saturio Ríos, Icio (¿Ignacio? ¿Inocencio?) Aquino, M. Perina, Francisco Ocampo, Gregorio Cáceres, Baltasar Acosta, Juan Bargas, Francisco Velazco y J.B.S., dont nous ignorons le nom.

selon le temps disponible pour le travail des images détaillées et minutieuses pouvait se substituer à des figures serrées et élémentaires. D'autre part, la fermeté expressive des graveurs se renforce et s'arrondie face à certains sujets associés à des sentiments concrets, à une plus grande émotion ou à une participation plus active dans les événements : les motifs de combat et d'hostilité face à l'ennemi acquièrent une plus grande conviction et énergie que ceux qui se réfèrent à des idées abstraites, plus fréquemment traités par des métaphores immédiates ou des prétentions réalistes qui durcissent l'image. Dans les cas où les gravures assument un air grave et sérieux pour faire le portrait du Maréchal ou représenter les figures du haut commandement et des symboles du pouvoir, elles perdent en spontanéité et vigueur et l'expression se fige. Mais dans d'autres cas, ces mêmes images réussissent à contourner la solennité du sujet et peuvent être réinscrites dans l'espace métisse de l'humour paysan.

L'ÉCOLE DU « DESEPERO »

Ces gravures posent le problème de leur origine. Comment ces représentations, aussi vigoureuses qu'inattendues, peuvent-elles surgir sans qu'aucune tradition culturelle reconnaissable ne leur serve de support antérieur ? Selon quelles pratiques, selon quels codes appuient-elles la fermeté souple de leurs traits, la maîtrise opportune des blancs et des noirs, le sens efficace du rythme et de la forme ? Comment ces soldats méconnus ont-ils appris les techniques de la xylogravure ? Il est inopportun d'associer les gravures du *Cabichuí* avec la brève expérience graphique des missions jésuitiques qui fut pratiquée cent cinquante ans plus tôt et sans aucune continuité. Puisque nous ne disposons pas d'autres antécédents, nous n'avons pour réponse que des suppositions. L'hypothèse de Centurión voudrait que le *Cabichuí* ait été illustré par « *des jeunes venus des écoles européennes* »¹, or nous savons que seul l'un d'entre eux, Saturio Ríos, avait voyagé en

1. Carlos R. Centurión (1947), *Historia de las letras paraguayas*, Buenos Aires : Ayacucho, t. I, 1947, p. 292.

Europe, où il étudia les beaux-arts dans le cadre d'une formation académique, voir académiciste, qui n'incluait pas la xylogravure parmi ces matières. Selon Vázquez, les gravures de ces journaux pourraient avoir un lien avec la vieille tradition xylographique de l'illustration des jeux de cartes¹. C'est une possibilité : dès la période coloniale, des jeux de cartes étaient produits au Paraguay qui constituaient une importante source de revenus dont le monopole donna lieu constamment à des disputes. Les images de ces cartes, quelques-unes en couleur, étaient produites par impression sur des tampons en bois, puis en relief. La technique de la xylogravure n'était donc pas inconnue.

Au-delà du problème de l'origine de cet apprentissage technique, il est évident que la situation dramatique de la guerre a précipité l'émergence de forces expressives qui ont mûri sous la détresse de la situation. La condensation du temps et l'accélération de l'histoire font affleurer brusquement une sensibilité populaire en forçant les rythmes et les séquences des processus d'apprentissage. Elles hâtent la maturité des formes et contournent l'absence de métier et de moyens techniques. Comme si, accablée par des circonstances extrêmes, la pratique culturelle devait faire appel à toutes ses ressources et chercher dans les profondeurs de la mémoire pour y trouver des traces minimales, des signes latents ou des pratiques enfouies sur lesquels pouvoir s'appuyer. Josefina Plá soutient que pendant la guerre, face à la nécessité, « *la gravure missionnaire, que l'on pensait perdue, ressurgit puissante et expressive, pleine de vie, en marge de tout exercice antérieur, intimement liée à l'esprit populaire* »². Cette supposition doit être comprise dans un sens figuré : même si, comme nous l'avons dit, il est impossible d'établir une continuité entre la trop brève expérience graphique des Missions et les gravures du *Cabichuí*, il est utile de signaler cet antécédent tronqué pour nommer la difficulté des logiques qui, en assaillant l'histoire, l'empêchent de se dire comme une succession ordonnée.

L'engagement dans l'événement, une participation active produisent des résultats plus vifs : des formes mieux ajustées et plus denses dans leurs significations. Les gravures du *Cabichuí* trouvent en ce sens une synthèse expressive beaucoup plus riche que celles du *Centinela*, qui était édité à la

1. Communication personnelle, Dr. José A. Vázquez.

2. Josefina Plá (1969), « El Arte en el Paraguay », in : *Enciclopedia del arte en América*, Historia II, Buenos Aires : Bibliográfica Omeba, 1969, p. 268-269.

capitale. Le *Cabichuí* est produit à Paso Pucú, puis à San Fernando, sur le front dans les deux cas. Situé au cœur de l'action, il puise en elle de façon directe. Le *Centinela* reconnaît ce fait : « *Même avec un artiste de profession, nous ne réussissons pas à atteindre cette expression que le soldat qui voit, sent et palpe les événements sait donner à ses gravures et qu'il doit transporter avec son burin dans son cher Cabichuí... cet insecte intéressant... il jouera le plus important des rôles sur le champ de bataille car, disposant de tout dans sa ruche, il n'a à mendier en rien des récoltes d'autrui* » (6 juin de 1867).

El Centinela été édité à Asunción, dans la rue Del Atajo. Ses gravures, faites par deux combattants évacués (M.L. Colunga et Juan José Benítez), n'atteignent pas, en général, la force expressive ni l'assurance formelle des xylogravures du journal de Paso Pacú ; ils sont déterminés par une conception du dessin qui ne leur permet pas d'assumer avec plénitude les possibilités du bois, en l'alourdissant de critères académiques qui freinent la spontanéité et cartonnent les allégories. L'académisme sommaire des gravures du *Centinela* pourrait sans doute refléter le classicisme d'Alejandro Ravizza, l'architecte italien embauché par López et dont les travaux leur servi de modèles. Mais tous les modèles ne semblent pas lui appartenir, ce qui laisse penser que l'image plus correcte et stéréotypée du *Centinela*, correspondant à la pompe de López, put en partie prospérer en raison de la distance séparant le journal des lieux du conflit. Ce lieu dont la violence immédiate empêchait toute conciliation classique et provoquait l'image expressionniste et directe, parfois brutale.

Rien n'est définitif sur le plan de ces pratiques trop vite surgies. Certaines gravures du *Centinela* acquièrent une souplesse créative et une intensité qui les situent au niveau de leurs collègues de Paso Pacú ; elles transcendent l'espace rigide de la symbolique officielle et deviennent des caricatures audacieuses et sans concessions. Ces glissements rendent floues les marques individuelles : même si les gravures les plus académiques, dont les prétentions majeures de réalisme devraient correspondre aux modèles de Ravizza, il n'est pas impossible que l'architecte italien eut été emporté par la force du contexte et, en se défaisant des catégories fixes, se soit rapproché d'une image libérée dotée du sens de l'humour et de l'imaginaire locaux.

LES TRACES

Les mêmes circonstances qui ont fait surgir le *Cabichuí* l'ont ensuite fait taire. Le moment arriva, vers la fin de 1867, où son édition ne fut plus possible et le journal cessa d'être publié. Ses gravures n'eurent pas de continuité, comme par ailleurs nulle autre expression culturelle n'y parvint dans le désert que la guerre installa. Une fois celle-ci terminée, il ne restait plus de place pour une manifestation culturelle. Il n'y avait plus de forces, ni d'arguments, ni d'images. Il n'y avait non plus qui pour graver : de ce que l'on sait, seul Saturio Ríos survécut à la guerre. Il ne se passa pas trop de temps avant que, au milieu de cette scène dominée et dévastée, n'apparaissent les signes de manifestations culturelles qui avaient traversé, latentes, la blessure féroce de la destruction et du génocide. La céramique populaire et les tissus, peut-être parce qu'ils dépendaient des femmes, mais aussi la statuaire en bois bien que masculine, survécurent avec d'autres expressions populaires sans que l'on puisse savoir comment. La gravure populaire, par contre, disparu : les xylogravures qui apparurent plus tard ne puisent pas en son expérience ni n'interpellent pas sa mémoire. Si quelques-unes d'entre elles ont coïncidé pour quelques solutions schématiques, elles l'ont fait depuis d'autres lieux et avec d'autres raisons.

Cette figuration mordante et jubilatoire, soustraite à une destinée modeste, proclamée officielle et guerrière, constitue aujourd'hui une des clés pour suivre les voies de l'imagerie populaire au Paraguay. Un imagier presque inconnu, libérée des patrons esthétiques qui le permirent, grandie à l'insu de la culture hégémonique, circulant par ces chemins de traverse qui peuvent seuls assurer les brefs lieux de la différence. Comme pour d'autres formes d'art populaire, on pourrait reconnaître dans ces gravures les signes alors mobilisés et que l'historiographie officielle, obéissant à ces propres modèles, ne peut détecter. Ainsi la guerre peut nous montrer les moments les plus secrets à la recherche académique : des images dont le reflet, tordu et bref, traduit d'autres moments d'une histoire, qui résiste à se dire à partir des clés de l'épopée.

¿El guaraní lengua de guerreros?

La «raza guaraní» y el *avañe'ë* en el discurso bélico-nacionalista del Paraguay

WOLF LUSTIG

EL DISCURSO BÉLICO-NACIONALISTA GUARANÍ-PARAGUAYO



La lengua acompaña al Imperio» decía Antonio de Nebrija al dedicar la primera gramática de la lengua española a los Reyes Católicos, y en esta sentencia ya estaba presente la conciencia del valor estratégico de la lengua. La relación de la lengua con las armas y con la expansión político-militar también ha sido un elemento importante del discurso histórico sobre la lengua guaraní. Paradójicamente, éste se manifestó mucho antes de que con el *avañe'ë* una lengua indígena llegara a ser –por primera y única vez y 500 años después de Nebrija– lengua oficial de un Estado americano.

Ahora bien, si en varias ocasiones se ha puesto de relieve la emergencia cuantitativa del guaraní precisamente durante las dos grandes guerras paraguayas¹, lo que todavía requiere un análisis más detallado son los textos mismos que se produjeron durante estos dos períodos.

1. Cf. Roberto A. Romero (1992), *Protagonismo histórico del idioma guaraní*, Asunción: Rotterdam Editora, 1992; Wolf Lustig (1996), «Chácore purahéi - canciones de guerra: Literatura popular en guaraní

Un corpus importante que a este respecto alberga todavía mucha información y algunas sorpresas y que hasta cierto punto ha quedado encubierto por estar redactado esencialmente en guaraní es constituido por:

- las revistas de propaganda editadas a principios de la Guerra de la Triple Alianza: *Centinela*, *Cabichuí* y el *Cacique Lambaré*;
- las llamadas «canciones épicas» de la Guerra del Chaco, de la autoría casi exclusiva del soldado cantautor Emiliano R. Fernández (1894-1949);
- un corpus ensayístico de índole patriótico-nacionalista como cuyo máximo representante citaremos al ideólogo colorado Natalicio González (1896-1966). Este discurso interpretativo se articula en castellano, sin que por eso haya sido objeto de lecturas críticas y sistemáticas en la perspectiva que nos interesa¹.

Nuestro intento es analizar la relación que los textos establecen entre la guerra y la lengua guaraní. Esta construcción suele implicar un entroncamiento de la identidad nacional paraguaya —que es la de una sociedad mestiza de clara orientación hispánica-occidental, como sabemos— con las raíces indígenas, y en concreto con la antigua sociedad tribal tildada de «raza guaraní», una etnia que se estiliza como modelo de una nación guerrera.

No es el momento de indagar en las raíces de este ideologema, que aquí adquiere la función de un mito fundador de la nación, pero podemos mencionar al menos dos fuentes que nutren tal argumentación.

e identidad nacional en el Paraguay», en: Barbara Potthast, Gerd Kohlhepp & Karl Kohut (eds.), *El Espacio interior de América del Sur: Geografía, historia, política, cultura*, Frankfurt am Main: Vervuert & Madrid: Iberoamericana, 1999, p. 363-379 (ponencia en la Conferencia anual de la ADLAF, octubre 1996); Wolf Lustig (2002), «Die Auferstehung des Cacique Lambaré: Zur Konstruktion der guarani-paraguayischen Identität während der "Guerra de la Triple Alianza"», in: Sabine Lang, Jutta Blaser & Wolf Lustig (eds.), *Miradas entrecruzadas: Diskurse interkultureller Erfahrung und deren literarische Inszenierung*, Frankfurt am Main: Vervuert & Madrid: Iberoamericana, 2002, p. 159-185. Compárese también la contribución de Christine Pic-Guillard para este mismo Coloquio.

1. Existen ciertamente estudios sobre Natalicio González, como los de Efraín Enríquez Gamón (1982), *La Guerra inconclusa: Esquema para una ideología nacional*, Asunción: Litocolor, 1982, y (1999), «J. Natalicio González y sus últimos libros», en: *Última Hora: El Correo Semanal*, Asunción, 21-22 agosto 1999, accesible en línea en <http://www.musicaparaguay.org.py/natalicio.htm>. Estos adolecen, sin embargo, de cierto tenor encomiástico-nacionalista, motivado por la común orientación ideológica de los autores. Véase como ejemplo esta resumida apreciación de Germán Arciniegas, a la que se adhiere Enríquez Gamón y que ilustra el eco que ha conocido el pensamiento de González más allá de las fronteras del Paraguay: «Natalicio González ha sido en los países del Plata y en las demás comunidades de las Repúblicas del Sur, un mentor obligado para el conocimiento de su patria y de los grandes problemas de la emancipación de sus gentes. Guía ilustrado y sagaz que iba mostrando los tesoros escondidos, las bases auténticas y épicas de un gran destino nacional posible, Natalicio ha sido el descubridor del Paraguay». Enríquez Gamón, *op. cit.*, 1999.

La primera consiste en la interpretación etimológica del gentilicio *guaraní* como «guerrero». Es verdad que en el *Tesoro* de Montoya está documentada la voz *guarini*¹, pero sólo con el sentido de *guerra* y como raíz de un verbo «guerrear». No designa al propio guerrero, que debería ser y era según Montoya el *guarinihára*. Nunca nadie ha explicado ni justificado el cambio nada regular <i> a <a> ni la transposición *guerra* a *guerrero*. La palabra *guarini*, en total desuso ya a mediados del s. XIX², ha entrado como arcaísmo en los diccionarios actuales³, aunque probablemente ningún hablante del guaraní paraguayo la usaría fuera de un contexto nacionalista.



Fig. 1: Representación de guerreros guaraníes en *Ideología guaraní* de Natalicio González

1. Antonio Ruiz de Montoya (1639), *Arte, vocabulario, tesoro y catecismo de la lengua guaraní*, t. III, p. 131 (reimp. Leipzig, 1876).

2. Esto revela el análisis del vocabulario del *Cacique Lambaré* (Facsimiles del *Cacique Lambaré* y de *Cabichuí* (1867-68) [ed. por Wolf Lustig], <http://www.staff.uni-mainz.de/lustig/guarani/cacique/facs/>, 2005).

3. P. ej. en Antonio Guasch (2005), *Diccionario básico guaraní castellano/castellano guaraní*, Asunción: Centro de Estudios Paraguayos "Antonio Guasch", 2005, nueva edición por Bartomeu Melià, p. 28.

Además no se puede descartar que *guaraní* sea un exónimo con el que los europeos designaban a los indígenas, usando una palabra, que según ellos entendían, correspondía a su firme y a veces violenta actitud de defensa. De hecho, las autodenominaciones que ellos se aplican eran y son *kari'ó*, *mbya*, *ava*, y significan nada más que *hombre*. También es probable que la iconografía contemporánea haya contribuido a forjar la imagen guerrera del pueblo guaraní. Un indicio de ello es el recurso de autores como Natalicio González a grabados del s. XVI¹ que muestran unos guerreros antropófagos Tupinamba armados hasta los dientes. Lo que une éstos con los guaraní del Paraguay es a lo sumo la familia lingüística, pero no automáticamente sus costumbres marciales.

EL CACIQUE LAMBARÉ Y SUS «COLEGAS»

Empecemos, pues, nuestro análisis con las revistas de propaganda editadas durante la fase inicial de la Guerra de la Triple Alianza, de 1867 a 1868. Entre ellas destaca el *Cacique Lambaré*, del cual fueron publicados por lo menos 14 números, redactados exclusivamente en guaraní y que corresponde a un intento gubernamental de instaurar una literatura escrita en lengua guaraní². Además del *Cacique*, hay que tomar en consideración las otras dos revistas, *Cabichuí* y *Centinela*, en cuyas páginas se manifiesta el mismo sistema ideológico, que intentamos reconstruir. El sistema ideológico que se manifiesta en las tres revistas es relativamente homogéneo y es de suponer que sus autores eran en parte idénticos, aunque el uso de la lengua guaraní –con las posibilidades y limitaciones que comporta– condiciona en cierto modo la elección de los temas y las formas discursivas.

1. Compárese fig. 1 como ejemplo de las ilustraciones en *Ideología guaraní* tomadas de una edición histórica del *Voyage* de Jean de Léry. J. Natalicio González (1958), *Ideología guaraní*, Asunción: Cuadernos Republicanos, 1958, prólogo de Ángel M^o Garibay K., p. 21, 27, 37, 45, etc.

2. Cf. Lustig, *op. cit.*, 1999, y Wolf Lustig (2005), «La Lengua del "Cacique Lambaré" (1867) - primer modelo de un guaraní literario», en: *Akten des 1. und des 2. Kolloquiums der deutschsprachigen Guarani-Philologie*, Münster, 2005 (en prensa).



Fig. 2: Portada del *Cacique Lambaré* a partir del nº 4

Ya el mero recurso al legendario cacique, protagonista de la resistencia indígena a orillas del Paraguay en el s. XVI, ejemplifica lo que llamamos el entroncamiento indígena: Lambaré, que firma como editor ficticio de la revista, exhorta a su estirpe a oponerse con valentía al intruso. Esta ficción es la base de toda una alegoría que se plasma a lo largo de los artículos. Según ésta, lo que antaño eran los españoles son actualmente los aliados de la Triple Alianza, pero principalmente los brasileños¹. Sin embargo, como el símil contradice la conciencia de que los españoles trajeron elementos tan positivos como la civilización técnica y la fe cristiana, no se insiste con demasía en el paralelismo, sino que los brasileños se convierten en indígenas tupí, siempre que no se les aplican denominaciones directamente ignominiosas como *kamba* o *karaja*.

1. Véase la ilustración en la portada del *Cacique Lambaré* a partir del nº 4 (fig. 2).

El tema indio¹, que es muy obvio en la iconografía del *Cacique* (y, por cierto, de *Cabichuí*, que recurre en mayor índole al medio pictórico²), es reforzado por las palabras del *Centinela*, que también se identifica como «hijo de esa raza de valientes», de la «raza guaraní, esa raza de primitivos guerreros»³.

Un detalle simbólico de mayor significado de lo que aparenta, transportado tanto por la imagen como por el texto, consiste en el hecho de que Lambaré inscribe sus mensajes en guaraní con sus flechas en el suelo patrio:⁴

Esto significa:

— el guaraní se escribe y con esto asciende al rango de las lenguas de las civilizaciones modernas;

— se asocian las palabras escritas en guaraní con las armas de la raza guaraní. En la misma línea hay que interpretar una rúbrica de índole satírica que aparece regularmente en la revista y que es intitulada *hu'y veve* (saetas volantes).

La filiación indígena sirve como argumento a favor del uso del guaraní, como consta de la siguiente contribución del *Centinela*:

¡Si! Hablaremos en nuestro idioma, no nos correremos, como el grajo, de nuestra propia lengua ni tomaremos las plumas de otras aves para adornarnos, desdeñando las nuestras. Cantaremos en guaraní nuestros triunfos y nuestras glorias, como cantaron en otro tiempo su indómita bravura, los descendientes de Lambaré y Yanduezubí Rubichá⁵.

1. Utilizamos este término a sabiendas de que en Paraguay se suele usar con una connotación despreciativa. Se adecua más a la visión poco diferenciada y ambigua que los autores de estos textos tienen de las etnias indígenas.

2. Cf. los grabados del *Cabichuí* en <http://www.romanistik.uni-mainz.de/guarani/cabichui/> especialmente los del 22-08-1867 y del 21-11-1867. En ellos la perspectiva es diferente, pero no menos emblemática: los indios guaikuru del Chaco aparecen como aliados de los no menos incivilizados macacos brasileños.

3. «La raza guaraní, esa raza de primitivos guerreros, se estendía [sic!] desde el Atlántico hasta las faldas Orientales de los Andes y sus vastos dominios estaban asentados sobre el Orinoco, el Amazonas y el Plata». «El idioma primitivo de estos pueblos guerreros, aun no ha sido investigado por los Filólogos, y por consiguiente su literatura permanece oculta para este ramo importante de la ciencia». *El Centinela*, nº 4, 16-05-1867, p. 3.

4. «Publica su palabra en una revista: no tiene buena pluma: escribe sólo con la punta de su flecha: [...] Y va a expresarse como le sea posible; pero no es letrado, no le importa la ciencia; sólo será como un hombre normal: no tiene otro deseo sino acertar lo mejor posible con sus flechas a los negritos, esa cría de monos». *Cacique Lambaré*, nº 1, 24-07-1867, p. 2 (trad. de W. Lustig). Compárese la portada del *Cacique* de los primeros tres números (fig. 3).

5. *Centinela*, nº 4, 16-05-1867, p. 3.



Fig. 3: Portada del *Cacique* de los primeros tres números

El guaraní no sólo es la lengua de guerreros en la cual se celebran las hazañas heroicas de los antepasados indígenas sino que en su propio seno trae una virtud belicosa, una especial capacidad para levantar el ánimo de los combatientes:

«El Centinela», hijo de esa raza de valientes tiene el especial gusto de hablar a sus compañeros de armas en el idioma de sus mayores, porque él sabe inspirar ese ardor bélico que dio tanta celebridad a la raza guaraní, celebridad que el paraguayo no ha desmentido hasta hoy¹.

Para referirnos a este rasgo proponemos el término «función tirteica», que alude a Tirteo, bardo griego antiguo que con sus versos incitó el fervor bélico entre los espartanos². La misma figura clasicista se transformará en un tópico de la argumentación en pro del guaraní como lengua nacional.

EMILIANO R. FERNÁNDEZ: EL TIRTEO VERDEOLIVO

Como perfecta encarnación de un Tirteo paraguayo entra a la escena –o mejor dicho: al campo de batalla– Emiliano R. Fernández, tildado de *Tirteo verdeolivo*³, el inolvidable bardo de la Guerra del Chaco.

En un homenaje a Emiliano que el guaranólogo Roberto Romero ha redactado en guaraní encontramos resumidos los aspectos que más nos interesan en este contexto:

Estas canciones de Emiliano, que suenan como cañones y tienen fuerza, ayudaron a hacer recular a los que querían apoderarse de nuestro Chaco en aquel tiempo, a los enemigos de nuestra patria⁴.

De hecho, en algunas de las canciones de Emiliano, que con toda razón se adscriben al género «épico», la lengua literalmente suena como un cañón y por lo tanto adquiere esa función de arma, preconizada ya en los textos de la Guerra Grande.

1. *Centinela*, nº 4, 16-05-1867, p. 3.

2. Sobre el poeta griego Tirteo y el lenguaje de la épica véase Bruno Snell (1969), *Tyrtaios und die Sprache des Epos*, Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht, 1969, 63 p. Según él, las dos innovaciones esenciales que Tirteo introdujo en el género fueron los conceptos del *dulce et decorum est pro patria mori* y de la fama colectiva como recompensa eterna (p. 51).

3. Mauricio Cardozo Ocampo, «El Tirteo verdeolivo», en: *Mis bodas de oro con el Folklore paraguayo (Memorias de un Pychái)*, Asunción, 1980, p. 313-318.

4. «Umi Emiliano purahéi mbokaguasúicha avei ipu ha imbaretéva, oipytyvõ va'ekue omboguevi haguã umi ñande Cháco potahare, ñane retã mbotare'yimbára, upéramo guare». Romero, *op. cit.*, 1992, p. 126.

Para poder apreciar a su justo valor lo que significa esta afirmación recomendamos que el lector proceda a la audición de algunas estrofas del célebre *13 Tujuti*, cuya letra transcribimos a continuación:¹

Tuguy eta apytépe ou la victoria
Regimiento 13 pe opukavymi
ãga ikatúma he'i la historia:
ndopamo'ãiha raza guarani.

Ko'eti guive ore retén dos-pe
Kundt rembijokuái ndikatúi oike
osegui hapépe Rodolfito López,
mboka'í ratápe ohovapete.

Umi ciento cinco ipu apenóva
mbohapy hendáguio ihu'u tata,
jehechapyrãmi tatati oja'póva
ñu ha ka'aguy osununumba.

Ñahendurõ hína guyriry oikóva
ndaja'úi voi jaikovetaha
ndaipóri rupi ipy'apopóva,
tape ndojuhúi tembiguái ava.

Ipyahe cañón ndosovéi metralla,
jáma mboka'í ha yvate avión
ha ni upevére ndoku'úi muralla
omoi vaekue Quinta División.

Ñane ti ko'õ oúvo yvytúre
cañón ha mboka ratatinengue
ha ojo'ari jahecha pe ñúre
inevu joa Boli re'ongue.

Ava'í akãngue ko'ápe ha pépe,
akãverakuéra omosarambi,
a lo chirkaty machete haimbépe
ikokuépe guáicha lo mitã okopi.

En medio de mucha sangre vino la
victoria
sonríe aquel Regimiento 13,
ahora ya puede decir la historia
que la raza guaraní no se extinguirá.

Desde la madrugada en nuestro
/Retén 2
los emisarios de Kundt no pueden entrar
porque les sale al camino Rodolfito López
los abofetea con el fuego del fusil.

Aquellos cañones «105» cuyo ruido
/ondea
de tres lugares tosen fugo,
es impresionante el humo que producen,
truenan el campo y el monte.

Al oír el alboroto que se levanta
decimos luego que no nos importa vivir.
Como no hay quien se acobarde
los sirvientes indios no encuentran su
/camino.

Gime el cañón, no descansa la
/metralla,
ora los fusiles, ora los aviones en lo alto,
pero no cede la muralla
que levantó la Quinta División.

Nuestras narices irrita el humo
de cañones y fusiles que llega con el
/viento,
y además vemos por ese campo
amontonados los fétidos cadáveres de los
/bolivianos.

Cráneos de indiecitos por todas partes,
los de la Caballería los esparcen.
Los segaron los muchachos
como los chircales en la chacra.

1. La secuencia transcrita aquí se puede escuchar en <http://www.romanistik.uni-mainz.de/guarani/mp3/13Tujuti.mp3>.

Sin entrar en un análisis detallado se puede decir que a nivel formal el ritmo y la dicción alegres, el uso de diminutivos y metáforas inocentes, la visión estetizante y casi humorística de las atrocidades de la lucha, junto con la sugestiva onomatopeya del guaraní, son elementos que constituyen el «efecto tirteico». El guaraní revela además su condición de un «lenguaje secreto» cuya audición y fruición colectivas transforman al auditorio en una hermandad de iniciados.

A nivel del contenido cabe destacar la referencia a la «raza guaraní», cuya perpetuidad es garantizada textualmente por el vertimiento de mucha sangre. Se trata, bien entendido, de sangre de «indiecitos» (*ava'í*). La identificación de la nación paraguaya con una más o menos abstracta estirpe indígena y la referencia al «Soldado guaraní» que se califica por su bravura y valentía son motivos de muchas canciones de Emiliano. Desembocan en la plena sinonimia de «paraguayo» y «guaraní»: ¹ «rehecháne guaraní hekove odespreciáva» (verás al guaraní que desprecia su vida), dice Emiliano en *Che la réina*, refiriéndose a su propia misión chaqueña.

No se trata de una mera metáfora, sino que asistimos a la generalización de una tendencia ya manifiesta en el *Cacique Lambaré*: al igual que la nación paraguaya en guerra reclama su descendencia de los guaraníes antiguos, los vecinos enemigos aparecen en el disfraz de etnias indígenas o, mejor dicho, de «razas» diferentes. En el siguiente fragmento de *Soldado guaraní* los bolivianos son los *aimara*, en otras canciones aparecen como *guaikuru*², *kolla* y *quichua*, o *mbya*, *tupi* y *kamba* («negros») en el caso de los brasileños:

<p>Ha guarani ra'yre reiméva ñorairôhápe mombyry guype ha okápe apa'a ndéko ha'e ne retãndive reime,</p>	<p>Y porque eres hijo de Guaraníes que anda en la lucha en la lejanía y sin abrigo me paro diciendo que tú estás con tu patria,</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

1. «¡Ohua'i vaekue mbohapy tetã ñiane rundipávo/Lanza ipopekuéra, bayonetaita hatiái rei/Oñe-pysanga Tujutime oikévo batalla rekávo/Upépe ohecha mba'épa ovale raza guarani». (1° de Marzo) – «¡Che Nanawa! ¡Che Nanawa! Che mbou vaekue ko'ápe/ha aheja umi che irunguera Guarani katupyry,/ che Segundo Pelotón, ndahecháí ñorairôhápe:/máva, mávapa oime nderehe oñohe huguy!» (Nanawa, ha ne rembiapo). Compárese especialmente la canción con el título *Soldado guaraní*. – Los textos completos con traducción están disponibles en <http://www.staff.uni-mainz.de/lustig/guarani/chacpura/chacpu.htm>.

2. Nombre que se aplica tradicionalmente y con cierta imprecisión a algunas etnias indígenas chaqueñas o andinas, «siempre en sentido peyorativo». Branislava Susnik & Miguel Chase-Sardi (1996), *Los Indios del Paraguay*, Madrid: Mapfre, 1996, Col. Indios de América, n° 14, p. 88.

reipe'a Aimara vusúgui la liberas del gran Aymará
nde tricolor rehayhúgui porque amas la tricolor,
«chéko PARAGUÁI» ere. diciendo «yo soy paraguayo».

De esta forma se llega a una guaranización de la cruda realidad bélica, en la cual las metáforas y el sistema de valores se tiñe –a través de la lengua y sus conceptos– de un aura tribal-indígena. La sangrienta matanza aparece mitigada en la imagen del agricultor que quita la maleza de su chacra: «a lo *chirkaty machete haimbépe / ikokuépe guáicha lo mitã okopi*»¹, y se invoca un mítico ancestro Guaran: «*anichéne ñamoti ku Guaran ñande ypykue*» (ojalá no hagamos avergonzarse a nuestro antepasado Guaran)².

El recurso a las legendarias raíces de la nación es un rasgo que confiere al cancionero de guerra un carácter de epopeya. En resumen, cumple las siguientes funciones que tenía el mito en las sociedades primigenias:³

— recuerda los orígenes de la nación y mantiene viva la memoria de los héroes fundadores por la reiterada recitación en público;

— narra las heroicas hazañas guerreras de los antepasados (en este caso de la guerra de la Triple Alianza, que sirve de referencia continua);

— emplea una amplia gama de recursos retórico-poéticos que despiertan los afectos, apelan al sentimiento de unidad y aseguran la identidad colectiva.

Huelga decir que el medio predestinado para transportar este mensaje de forma más efectiva y afectiva tiene que ser el «dulce avañe'e». No sería posible decirlo en castellano, ni se han publicado esos textos en otra lengua que el guaraní. Sólo los sonidos de la lengua ancestral son capaces de «despertar» los instintos guerreros⁴. Con el arte de Emiliano se consuma de manera casi profética lo que preconizaba *El Centinela* en 1867:

1. Rojas Silva rekávo. Cf. Fortín Boquerón: «jajukapaiteke enterovete./ndajahejaichéne ni semi-llará, /machete ore pópe roipota/ha jaje'oi páke jafarrea/ñambovichofeo a los bolivianos/ha hekovekuérare jakopipa!».

2. Rojas Silva rekávo. – Guaran fue también el título de una revista editada desde 1935 por el periodista y político Carlos A. Pastore (Carlos R. Centurión, *Historia de las letras paraguayas*, Buenos Aires, 1951, vol. 3, cap. XLIV, «El desarrollo de la prensa durante los últimos treinta años», texto accesible en línea en http://www.bvp.org.py/biblio_hm/centurion3/cent3_44_50.htm).

3. El texto en el cual se tematiza el carácter épico de estas canciones es *Mandekópe guarã*, título que se puede traducir como «Para recordar la historia» o más resumidamente «Para la epopeya». Llama la atención la preocupación de Emiliano por el hecho de que el heroísmo guaraní-paraguayo quede para siempre documentado en los libros. Un ejemplo tomado de *Soldados del setenta*: «oiméko kuatiápe/oréve pehejáva ne'íra vai have/peikóramo guare pembohovái kam-bápe/mboka ratati guype, Cerro Corápeve.»

4. «Ko che purahépe hi'ante amombáy Paraguái poráme» (1º de Marzo).

En el *Centinela* encontrará el sabio la índole de la literatura guaraní y la fuente del ardoroso amor a la Patria comunicado por medio de esa corriente eléctrica del idioma nacional, que ha contribuido poderosamente a la celebridad del soldado Paraguayo¹.

El Tirteo verdeolivo era muy consciente de que los valores emocionales del guaraní, «*ñe'e iporãva guaranietépe*»², sirven no sólo para expresar sentimientos dulces e inocentes sino que, despertando al «*león guaraní*»³, desencadenan instintos de cruda violencia.

NATALICIO GONZÁLEZ: LA ESPECULACIÓN IDEOLOGIZANTE

Mientras que la obra de Emiliano Lleva implícita la concepción del guaraní como *guarinihára ne'e*, como lengua de guerreros y tirteos, las mismas ideas se manifiestan en forma explícita en los escritos de Natalicio González (1896-1966), el pensador más importante e influyente del Partido Colorado durante todo el siglo XX. Fue fundador de la revista cultural *Guaranía*, exaltaba el concepto de *raza guaraní* y simpatizaba con los movimientos fascistas europeos de la primera mitad del siglo. Ocupó cargos como embajador y ministro hasta llegar a presidente del Estado durante algunos meses en 1948⁴.

El libro donde más abierta y metódicamente expone su concepción de «la guerrera raza de los guaraníes», por cuya herencia se explica el pasado, el presente y el futuro de la nación paraguaya, es *Proceso y formación de la cultura paraguaya*, obra que apareció primero en 1938 y que conoció numerosas reediciones hasta 1988⁵.

1. *El Centinela*, 4 (16-05-1867), p. 3.

2. Fortín Boquerón. En la primera estrofa explica que encuentra «tiernas palabras en su corazón», pero muy rápidamente el tono se vuelve más violento.

3. «ohecha umi guaikuru ñiaró león guaraní» (29 de septiembre).

4. R. Andrew Nickson (1993), *Historical Dictionary of Paraguay*, Metuchen [NJ] & London: Scarecrow, 1993, p. 260s.

5. J. Natalicio González (1938), *Proceso y formación de la cultura paraguaya*, Asunción & Buenos Aires: Guaranía, 1938, p. 52. (<http://www.loc.gov>); Asunción: Cuadernos Republicanos, 1988 (<http://catalogue.bl.uk>). Cf. el facsímil de la portada en fig. 4.



Fig. 4: Portada «indianista» de *Proceso y formación de la cultura paraguaya*.

De igual interés para la interpretación de la lengua guaraní como símbolo de la nación es su colección de ensayos *Ideología guaraní* de 1958, también reeditada en 1984.

La especulación histórico-lingüística y etimológica desempeña un papel importante en su argumentación. Incluso asienta la «*ideología guaranítica*» «*en el testimonio de la lengua*», o mejor dicho, en una atrevida interpretación de supuestos valores simbólicos y onomatopéyicos de ciertos sonidos de la lengua¹.

1. González, *op. cit.*, 1948, p. 12.

La lengua guaraní es para González la base espiritual y física de la nación, «una de las fuentes vivas de la nacionalidad», «la bandera hecho verbo»¹. En su visión, pues, la lengua guaraní cumple esas dos funciones que se le han asignado desde el tiempo de la Guerra Grande:

- garantiza la unidad y la identidad de la nación;
- está íntimamente relacionada con el carácter guerrero del hombre guaraní-paraguayo, ya sea como genuina expresión de su forma de ser, ya sea como acicate y estímulo para el combate.

Al desarrollar su ideología guaraní el autor insinúa una extraña analogía entre la estructura aglutinante de la lengua y su virtud identificadora: la nación guaraní se define como una «comunidad de la sangre y del idioma»², así como poesía, danza y música de la primitiva nación guaraní obedecen a un «pensamiento aglutinador» que recibe su fuerza de la lengua³.

También encontramos especulaciones sobre la esencia tirteica de la lengua. Basándose en testimonios del tiempo de la Conquista –como del francés Jean de Léry (de cuyos libros extrae las ilustraciones de su Ideología⁴)– y en unas reinterpretaciones bastante atrevidas de Montaigne, Natalicio explica la «afición al buen decir» propia del hablante guaraní de la siguiente manera:

La oratoria era uno de los recursos de que se valía el guerrero para conquistar la jefatura del ejército en las asambleas que precedían a toda acción bélica. Aun en los combates, a semejanza de los héroes homéricos, el *nvuruvichá* alternaba los actos de audacia con melodiosas arengas⁵.

Dada la gran influencia de Natalicio González como principal ideólogo del Partido Colorado, nos parece muy probable que la tremenda popularidad de la etimología *guaraní* < *guerrero* se deba precisamente a la reanimación propagada por él y sus correligionarios. La hipótesis puede apoyarse en aserciones como la siguiente, cuya trastornada lógica parece que

1. *Ibidem*, p. 84 y 83.

2. *Ídem*, p. 62.

3. *Ídem*, 76f. Cf. Carlos R. Centurión (1961), *Historia de la cultura paraguaya*, Asunción: Biblioteca Ortiz Guerrero, 1961, vol. 1, p. 60s., donde reaparece la misma metáfora.

4. Cf. fig. 1.

5. González, *op. cit.*, 1958, p. 50.

no ha molestado a nadie: «La guerra era su elemento, tanto que la voz guaraní, nombre con que se conoce esta vigorosa raza, quiere decir guerra»¹.

No nos queda espacio para retrazar otra línea de argumentación presente en la obra de González que recuerda mucho la metafórica del *Cacique* y de Emiliano y que consiste en justificar las reivindicaciones territoriales paraguayas con recurso a conflictos étnicos ancestrales entre guaraníes y los pueblos de habla quechua y aymara², así como el concepto de pureza racial que encuentra su reflejo en la supuesta pureza de la lengua guaraní del Paraguay³.

EL FINAL DE UN CICLO

Pasamos al resumen: Hemos revisado tres conjuntos de textos pertenecientes a tres momentos históricos sucesivos (entendiendo que el pensamiento de Natalicio González quedó en vigor durante toda la época stronista), en los cuales la reflexión sobre la identidad de la nación en la guerra y por la guerra ocupa un lugar central y se vincula con la cuestión de la lengua.

Las ideas que desde la Guerra de la Triple Alianza se han constituido como constantes del discurso bélico-lingüístico son las siguientes:

— la construcción de una identidad nacional paraguaya recurre al concepto de la antigua estirpe o «raza» india guaraní;

— la misma se plantea como nación eminentemente guerrera que se define por la lucha contra las tribus vecinas, precursoras de las naciones brasileña y boliviana;

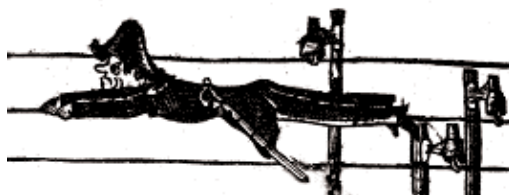
— los géneros «clásicos» de la literatura en guaraní corresponden a la oratoria y el canto que funcionan como catalizadores para las virtudes guerreras de la nación.

1. González, *op. cit.*, 1958, p. 36.

2. Cf. *Ibidem*, 2ª parte, Cap. VI: «Los rumbos de la expansión guaraníca».

3. Sobre la cuestión de la pureza de la lengua (guaraníete), calidad que para algunos se correlaciona con la pureza racial, véase Lustig, *op. cit.*, 1999.

La reflexión sobre el uso y la función del guaraní como un idioma que mejor expresa el espíritu de un pueblo en armas surge con la Guerra Grande y aflora con regularidad a lo largo de un siglo. Parece obvio que nace de una ideologización de índole nacionalista-chovinista – para no decir racista –, que, por cierto, no se limita a la literatura bélica en sentido estricto que acabamos de pasar revista. Queda por investigar en qué medida dicha línea de pensamiento le proveyó un área protegida al discurso público en guaraní, al que la situación diglósica dificultaba el acceso a la oficialidad y las letras. De todas formas, podemos observar un cambio fundamental de paradigmas a partir de los años 90 del siglo XX. Con una nueva literatura en lengua guaraní se va abriendo el camino para que sea un idioma de paz e integración entre los pueblos de Sudamérica. Para los autores que escriben en guaraní, liberar la lengua de las pautas restrictivas y tradicionalistas y democratizar a la sociedad paraguaya y sus estructuras políticas son dos vertientes de un mismo proyecto¹. Si se aprovecha la base legal creada por la Constitución de 1992, el *avañe'e* –lengua de los hombres– romperá las cadenas ideológicas y conquistará espacios nuevos y antiguos en forma pacífica.



1. Este paralelismo político-lingüístico encuentra una expresión simbólica en el poema «¡Anive peipykua ñe'e!» (¡Suelten las ataduras de la lengua!) de Félix de Guaranía, comentado en Wolf Lustig (1997), «Ñande reko y modernidad: Hacia una nueva poesía en guaraní», en: Teresa Méndez Faith, *Poesía paraguaya de ayer y de hoy*, Asunción: Intercontinental, t. II: *Guaraní-español*, prólogo de Lino Trinidad Sanabria y estudio introductorio de Wolf Lustig, 1997, p. 21-48. Accesible en línea en www.staff.uni-mainz.de/lustig/texte/neepty2.doc

La guerre du Chaco et la chanson populaire en Bolivie

GÉRARD BORRAS



Il peut sembler surprenant voire décalé ou déplacé de s'intéresser à des objets aussi légers que la musique et la chanson populaire dans un contexte de guerre, surtout d'une guerre comme celle du Chaco qui fut à certains moments une véritable boucherie. En ce sens, le sujet que je souhaite présenter semble marqué par le stigmate de la frivolité. Mais prenons garde de nous laisser abuser par ces *a priori*. Certes, la chanson populaire permet le divertissement, on connaît sa capacité à exprimer les joies et les peines du quotidien mais il s'agit aussi d'une expression esthétique qui met en œuvre des identifications, des adhésions (mais aussi des rejets) qu'aucune autre expression n'est capable de produire. De ce fait, il n'est pas rare de constater qu'elle peut être au cœur des représentations prises en charge ou rejetées par un pouvoir, des individus ou une propagande. Elle prend alors une autre dimension surtout dans des contextes spécifiques comme ceux qui nous réunissent¹. C'est ce que je souhaite mettre en évidence.

1. Sur la questions des relations étroites entre musiques et sociétés voir : Alain Darré (1996), *Musique et politique : Les Répertoires de l'identité*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 1996, 321 p.

J'aimerais commencer par une remarque. Lorsque j'ai entrepris la recherche du matériel susceptible d'être utilisé pour nourrir ce travail, j'ai eu la surprise de constater qu'il était assez difficile de trouver en Bolivie¹ la matière première sur laquelle je souhaitais travailler : chansons, musiques, partitions, poésies ayant une relation établie avec la guerre du Chaco. Certes, nous disposons d'un certain nombre de références mais elles sont sans commune mesure avec celles que l'on trouve aisément du côté paraguayen. Il existe par exemple plusieurs sites Internet², reprenant les chansons patriotiques du Paraguay (en guaraní et en espagnol) de la guerre du Chaco avec leur version sonore en Media Player³. Rien de cela n'est disponible sur les sites boliviens et il faut déployer des stratégies complexes pour glaner de maigres informations. Certes, Internet n'est qu'un aspect de la question mais d'autres faits confirment cette impression. Dans ce pays qui a vécu trois conflits et trois grandes pertes territoriales depuis son indépendance – le Pacifique, l'Acre et le Chaco – force est de constater que seule la guerre du Pacifique, pourtant vieille de plus de 120 ans est vraiment présente dans la vie, dans les symboles du pays andin, en particulier les symboles pris en charge par l'État⁴. Lors d'un précédent travail⁵ je n'avais eu aucun mal à glaner des chansons et des textes comme ceux trouvés dans le *Cancionero escolar*, petit ouvrage d'exaltation patriotique⁶ dans lequel ne figure pourtant aucune chanson, aucune allusion à la guerre du Chaco. Comme si, malgré la proximité temporelle, il existait une sorte de distance, de désactivation, d'anesthésie de la mémoire de ce qui fut un terrible drame qui est pourtant un des points forts permettant de comprendre les évolutions ultérieures, les complexes rouages de la construction de la nation bolivienne.

1. Je parle ici de l'espace public et non pas des archives.

2. Le plus connu et celui qui offre le plus d'informations de qualité est sans conteste celui de notre collègue Wolf Lustig.

3. Quelques titres : 29 de septiembre ; Cabo Primero Felix Pereira ; Fortín Toledo ; Buscando a Rojas Silva ; Fortín Boquerón ; La operación Nanawa, etc., consultables sur le site <http://www.uni-mainz-de/~lustig/guarani/>

4. C'est peu de le dire ! On sait que cette question est un thème ultrasensible en Bolivie. Tous les ans les défilés proclament : « El mar nos pertenece por derecho ; recuperarlo es un deber ! ». Le journal conservateur *El Diario* publie presque quotidiennement un article sur ce thème et offre des dossiers très complets sur la question.

5. Gérard Borrás (2003), « La Guerre du Pacifique et la chanson », in : Martha Dvorak & Gérard Borrás (éds.), *Les Amériques et le Pacifique*, Rennes : CEC-LIRA/Université Rennes 2, 2003, p. 67-88.

6. *Cancionero escolar*, La Paz : Producciones CIMA, 1979.

Au fil des ans, l'image de cette guerre s'est estompée dans l'espace public et les structures de l'État ont sans doute à cet égard leur part de responsabilité. Il a bien des journées de commémoration et des hommages rendus aux vétérans, mais elles souffrent clairement de la comparaison : à aucun moment les institutions de l'État, les scolaires ne se mobilisent pour commémorer le Chaco comme ils le font pour le célèbre *Día del mar*. Les initiatives les plus marquantes ayant contribué récemment à l'irruption du souvenir de la guerre du Chaco dans l'espace public ont été le fait de journaux (je pense aux différents *suplementos* publiés par *La Razón*) ou d'artistes (en particulier les musiciens : Jenny Cárdenas et le groupe *Música de Maestros*)¹.

Il serait exagéré et même faux de dire qu'il n'y a pas eu d'expressions permettant de garder la mémoire de la guerre. Dès 1933, alors que le cinéma en est à ses balbutiements en Bolivie des cinéastes vont tourner sur les lieux mêmes du conflit². On retrouve aussi dans la littérature la marque de cette tragédie. On pense, bien sûr, à Augusto Céspedes et à son recueil de contes au titre si évocateur *Sangre de mestizos*, à l'œuvre d'Augusto Guzmán, *Prisionero de guerra*, à *Aluvión de fuego* d'Oscar Cerruto ou à Raúl Otero Reich, « Poeta de la guerra del Chaco », *Poemas de sangre y lejanía*. En arts plastiques on ne peut oublier les incroyables tableaux du peintre de Potosí, Cecilio Guzmán de Rojas si cruellement marqué par le drame de la guerre qu'il se suicida. Mais sans rien enlever à la force des témoignages et à la qualité de certaines de ces productions artistiques, le corpus est assez modeste et surtout bien délimité dans le temps.

Sans chercher à établir des hiérarchies inutiles, on peut aisément constater que la musique a eu lors de la guerre du Chaco un impact beaucoup plus large que les productions artistiques précédentes. Ce n'est pas en soi une surprise. Dans un pays où l'analphabétisme est massif, la musique et la chanson couvrent un espace social plus important que l'écrit en général et la littérature en particulier. Elle est même une des expressions majeures³,

1. Voir les CD Jenny Cárdenas, *Homenaje a una generación Histórica*, Discolandia CDI 30 063 et *Música de Maestros*, Discolandia CDI 30 056. J. Cárdenas a réalisé en 1986 une recherche qui étudie l'impact de la guerre du Chaco sur la musique bolivienne. Ces travaux ont été présentés dans le cadre de ses études de sociologie à l'UMSA de La Paz.

2. Films *La Campaña del Chaco* (1933), de Peñaranda Minchin, et *Infierno verde o la guerra del Chaco* (1933), de Luis Bazeberry.

3. Il faut sans doute insister sur la place qu'occupe l'écoute et la pratique musicale dans les sociétés rurales andines où un « être social » est forcément un « homme musical » pour reprendre la belle expression de John Blacking (1980), *L'Homme musical*, Paris : Minuit, 1980.

des différents groupes sociaux en présence – surtout celle des secteurs métis et indiens – qui connaîtront le destin que l'on sait dans le conflit. Il est dès lors intéressant d'observer la place et les fonctions de cette expression dans ce contexte de guerre.

Si l'on souhaite comprendre certains rôles de la musique populaire lors de la guerre du Chaco, il est indispensable de rappeler la situation politique et sociale de la Bolivie à la veille du conflit. Le pays s'est parfaitement coulé dans la tendance globale que connaissent les anciennes colonies espagnoles. Ici, ce sont les oligarchies minières (Arce, Aramayo, Hotchild, Patiño) qui seront aux commandes de façon directe ou indirecte et dessineront les contours politiques de la nation. Entre 1880 et 1930, les trois tendances, conservateurs, libéraux puis républicains se partageront le pouvoir en périodes à peu près identiques. Malgré des positions politiques divergentes, ils figeront une grande partie de la société dans une semi féodalité en maintenant, surtout dans la zone andine qui était la plus peuplée, la structure du *latifundio* et les rapports sociaux qu'il impliquait. Il faut sans doute insister sur cette incroyable distance qui existait entre les élites et l'immense majorité de la population indienne et métisse car c'est bien cela que la guerre du Chaco va commencer à bousculer pour déboucher plus tard sur la révolution de 1952.

Les données concernant le système électoral nous donnent une idée assez claire de la situation. Lors des élections de 1926 sont inscrits 72 549 électeurs pour une population totale dépassant les 2 millions d'individus. Ne votent que les hommes majeurs et alphabétisés et à cette même époque il n'y a guère que 60 000 élèves dans les systèmes scolaires primaire et secondaire. Bien sûr ces données sont à lire à la lueur des idées qui marquent les orientations de bien des élites boliviennes et dont on connaît la vigueur à cette époque. Les influences de Gustave Le Bon, Georges Vacher de La Poughe, Arthur de Gobineau, du darwinisme social de Herbert Spencer, ne sont plus à démontrer. Domingo Faustino Sarmiento, l'inventeur de l'expression *civilización y barbarie* et futur président de la République argentine exprimera sans détour sa vision des choses : l'Indien est un boulet qui entrave l'évolution des pays ayant un projet de culture et de modernité :

Puede ser muy injusto exterminar a los salvajes, sofocar civilizaciones nacientes, conquistar pueblos [...] pero gracias a esta injusticia, la América en lugar de permanecer abandonada a los salvajes,

incapaces de progreso, está ocupada hoy por la raza cocásica, la más perfecta, la más bella y la más progresiva de las que pueblan la tierra [...] Las razas fuertes exterminan a las débiles, los pueblos civilizados suplantán en las poblaciones de la tierra a los pueblos salvajes¹.

Pour une grande partie des élites, l'Indien est donc une survivance dégénérée du passé, un être immobile, à la marge de la société, à la marge de l'espace social que se donnent les dominants et il est à cet égard significatif qu'il faille attendre 1945 pour que soit abrogé le décret qui limitait la libre circulation des Indiens dans les rues de La Paz². En Bolivie, même le militantisme des indigénistes n'apporte pas une véritable rupture. Alcides Arguedas, célèbre auteur de *Raza de Bronce* s'engageait certes dans la défense des Indiens. Mais dans son essai *Pueblo enfermo* il en proposait un portrait qui ne laissait guère de doute sur les perceptions et les représentations des élites parmi lesquelles se trouvaient pourtant les propres intellectuels indigénistes³.

J'aimerais conclure cette partie en citant un bref passage du roman du même Alcides Arguedas, *Raza de Bronce*, œuvre de fiction publiée quelques années avant la guerre, dans laquelle transparaît avec une incroyable intensité cette sensation de distance entre les élites boliviennes et la masse des indigènes qui à cette époque représentait plus de 80 % de la population totale. Le vieil indien Choquehuanca livre à ses proches les réflexions que lui inspire l'assassinat de la jeune indienne Wata Wara par le grand propriétaire de l'hacienda et ses comparses :

Nada debemos esperar de las gentes que hoy nos dominan y es bueno que a raíz de cualquiera de sus crímenes nos levantemos para castigarlos y con las represalias conseguir dos fines, que pueden servir mañana aunque sea a costa de los más grandes sacrificios : hacerles

1. Domingo F. Sarmiento (1883), *Conflicto y armonía en las razas de América*, Buenos Aires : Oswald, 1883.

2. Décision du Premier Congrès Indigéniste organisé en 1945 sous la présidence de Gualberto Villaroel. Mais cette mesure ne sera réellement appliquée qu'en 1952 avec la révolution qui portera le MNR au pouvoir.

3. « ...tiene [el indio] la dureza y la aridez del yermo. También sus contrastes, porque es duro, rencoroso, egoísta, cruel, vengativo y desconfiado, cuando odia. Sumiso y afectuoso cuando ama. Le falta voluntad, persistencia de ánimo y siente profundo aborrecimiento por todo lo que se le diferencia. [...] Es animal expansivo con los de su especie ; fuera de su centro, mantiénese reservado y hosco. En su casa huelga la miseria absoluta, el abandono completo. En la casa del indio no hay sino suciedad ». Alcides Arguedas (1909), *Pueblo enfermo*, La Paz : Juventud, 1995, p. 40.

ver que no somos todavía bestias y después abrir entre ellos y nosotros profundos abismos de sangre y muerte, [je souligne] de manera que el odio viva latente en nuestra raza, hasta que sea fuerte y se imponga o sucumba a los males, como la hierba de los campos que se extirpa porque no sirve para nada¹.

Il est sans doute bon de rappeler que ces éléments de littérature se traduisaient malheureusement dans la réalité. Deux ans après la publication de ce texte célèbre, en mars 1921, à Jesús de Machaca, les indiens refusent de subir plus longtemps les abus dont ils sont victimes. Ils attaquent le village tuent le *corregidor* et sa famille ainsi que 13 des principaux notables. La répression fut d'une telle ampleur et les *ayllus* tellement affectés par l'hécatombe que la zone fut abandonnée par bien des familles indiennes². En 1927 se produit aussi un énorme soulèvement indien connu comme le mouvement de Chayanta qui fut, lui aussi, très durement réprimé. Dans ces conditions il n'est pas surprenant de constater qu'il n'existait aucun sentiment d'appartenance collectif à une idée de bolivianité, et que les élites ne s'étaient à aucun moment souciées de créer une identité, un imaginaire national incluant la majorité indigène et surtout les éléments les plus représentatifs de sa culture vivante. Les secteurs métis où l'on retrouvait bonne partie des artisans et ouvriers n'étaient pas mieux acceptés et il existait une véritable négation, parfois même ignorance de ce qu'ils étaient en mesure de penser et de produire.

C'est dans ce contexte d'extrême éclatement social que le président Salamanca s'engage dans l'aventure du Chaco. Avec comme obligation un étrange paradoxe : mobiliser la Bolivie en armes au milieu d'un espace politique culturel et idéologique qui n'avait toujours pas construit de nation. À cela s'ajoutaient bien d'autres contraintes : envoyer sur un front éloigné de près de deux mille kilomètres, une armée composée essentiellement de soldats recrutés dans les zones andines ce qui bien évidemment posait d'énormes problèmes de logistique et d'organisation. Les Aymaras habitués aux espaces de leur altiplano situé entre 3500 et 4500 m (climat sec et froid) n'étaient absolument pas préparés à vivre l'enfer du Chaco. C'est aussi dans

1. Alcides Arguedas (1919), *Raza de bronce*, La Paz, 1919, 271 p. Je souligne.

2. José de Mesa, Teresa Gisbert & Carlos de Mesa Gisbert (1997), *Historia de Bolivia*, La Paz : Gisbert, 1996, xxxii+779 p.

ce contexte que la chanson populaire va abandonner une partie de sa supposée frivolité pour assumer des rôles et des représentations conformes à la situation vécue.

LA « NATION » EN GUERRE

Bien des textes de chansons composées et diffusées au moment du conflit, offrent une littérature sans grande originalité. Il s'agit bien sûr de glorifier les soldats en armes, d'exalter la bravoure des bataillons, voire de louer le sacrifice des héros tombés au combat.

Destacamiento ciento once

Luego me voy, por ti, a luchar
Llevando en mi pecho la insignia
Del « Ciento once que ha de triunfar ».

Triste querer, triste partir,
ay cómo piensas que yo te olvidé
Si con mi ausencia tú has de sufrir.

Tus tiernas caricias, daránme valor
Y al recordarnos en las albricias
Vibrarán nuestras almas de amor.

El 211

[...]

Contra el 211 nadie se afrontará
Y el vil guaraní de pavor pronto se rendirá
Cinco compañías son rivales en valor,
Las cinco serán muralla fatal contra el invasor¹.

1. Recueilli par Elisa Ocampo, Supplément *La Razón*, 5 Août 1999.

On a souvent dit que la guerre du Chaco était un des premiers conflits « modernes » du XX^e siècle. Il faut sans doute être prudent¹, mais il est certain que du côté bolivien l'aviation a joué un grand rôle² et il n'est pas surprenant de constater que plusieurs chansons, comme celle que nous citons, reflètent la fierté du camp bolivien.

Hacia el Chaco los aviones
Bailecito

Hacia el Pilcomayo virando hacia el Paraguay
Hasta el vasto Chaco volando, el avión se va.
Cruzando los Andes airoso, volando veloz
Como un cóndor ágil, hermoso marcha el avión.

Se eleva en los cielos y desciende por los llanos
Triunfante y muy rápido, refulgente con gran esplendor.
Señores de cielos inmensos, los pilotos son
Que luchando en trances intensos, vuelan hacia el sol.

Y son ellos nuestra esperanza, la fe nacional
Pujante bandada que lanza, el alma racial.
Son nuestros pilotos, los mejores entre todos,
Audaces y férvidos, y revuelan con temeridad.

La chanson populaire a, entre autres vertus, la capacité à fixer des images, à garder la mémoire, parfois sur la très longue durée, d'événements remarquables et à leur donner, grâce parfois à la magie d'une mélodie ou d'un rythme, une large diffusion sociale. Dès lors, elle peut devenir l'instrument de glorification des héros tombés au combat qui sacrifient généreusement leur vie pour sauver la patrie. C'est le cas de cette célèbre cueca qui chante l'héroïsme du lieutenant (*teniente*) Villa, et qui n'est pas sans rappeler

1. Lors du colloque, Laurent Henninger spécialiste des questions militaires a fortement nuancé cette lecture de la guerre du Chaco.

2. L'aviation a joué très tôt un rôle important dans un pays où les communications étaient si difficiles : « El 15 de septiembre de 1925 en La Paz se fundó el Lloyd Aéreo Boliviano, la segunda empresa fundada en toda América latina [...]. La creación del LAB fue fundamental para la vertebración de un país con serias deficiencias de infraestructura vial [...] El LAB jugó un rol decisivo en la guerra del Chaco como apoyo de transporte contando con naves de última generación para su época... ». Mesa, Gisbert & Mesa Gisbert, *op. cit.*, 1997, p. 515.

les chansons composées en honneur d'Eduardo Avaroa le héros de la guerre du Pacifique.

Al teniente Villa
Cueca

Fervoroso al recordar, tu acción valiente
De entusiasmo ay teniente
Yo no hago más que cantar.
Con nostalgia al evocar tu alta figura
Ay, gran Villa, de tristura
Me da ganas de llorar.

Ruda acrecia la batalla
Cerca a Boquerón ;
Pero latía, muy pujante, tu gran corazón.

Bello caíste al luchar, heroicamente
Y en tu gesto ay, teniente
Bolivia tornó a brillar.
Tu alma fuerte al contemplar enardecía
Nuestra raza con tu vida
Recio se vuelve a templar.

La tarde se iba y la noche,
Puso su capúz, pero entretanto
Bien gloriosa, tu muerte era luz.

On retrouve une littérature similaire du côté paraguayen. Le Teniente Villa se nomme Cabo (caporal) 1° Felix Pereira¹. Les bataillons se battent avec abnégation et le soldat n'hésite pas à abandonner sa bien aimée pour défendre sa patrie². Mais c'est sans doute la partie la moins intéressante de l'analyse dans la mesure où il s'agit d'une thématique commune à de très nombreux conflits. L'originalité et l'intérêt de l'étude de la musique et des chansons se situe ailleurs.

1. « Caído gloriosamente en la batalla de Pampa Grande, el 17 de Noviembre de 1933 ».
2. Voir *Che la reina*, infra.

LES MUSIQUES ET LA QUESTION DE L'INDIEN

On ne doit pas oublier que les deux pays en guerre sont majoritairement peuplés d'individus identifiés à une langue, à une ethnie amérindienne. Des Aymaras et Quechuas d'un côté, qui représentent plus des trois-quarts de la population, des Guaraní de l'autre. Rapidement, le conflit déborde la question de la querelle entre deux pays pour pointer une réalité supposée douloureuse. La « question de l'Indien » devient alors pour les propagandes des deux bords un élément essentiel. Les chansons du camp paraguayen sont à cet égard édifiantes. La « Nation » ne se bat pas contre des Boliviens mais contre des Indiens aymaras ou quechuas, c'est-à-dire des barbares, des sauvages souvent regroupés sous le terme générique de Guaykurú.

Fortín Boquerón

En 1932 suena el pito por todas partes
una mañana llora fuerte la sirena
entonces hubo en Boquerón gritos y aplausos
y los paraguayos bailaban sobre las trincheras *aymara*.

Che la reina

... a toparme con esos *indios*.
Por amor a mi patria
voy a dejarte, mi reina.
Voy hacia la frontera
a toparme con esos *indios*.

Fortín Toledo

Quiero contar al son de mi guitarra
la batalla de Fortín Toledo
donde aquellos *indiecitos de cara dura*
murieron como las langostas
[...]
y al acercarse luego disparan
y aciertan directamente a *aquellos indiecitos...*

Mandekópe guarã

¡Ay Jesús! ... mucho se quemó
aquella *vieja tribu Aymara*
¡Ay Jesús! ... mucho se quemó
aquella *vieja tribu Aymara*
Muchísimos van después
Collas, Quechuas, Aymaras
ya acuden y quedan todos
cavan nuestro Chaco
Muchísimos van después.

Buscando a Rojas Silva

Contra el Paraguay hicieron
aquellos indignos lo que hicieron
esos indios verán su castigo.
Llegaremos hasta la llamada « La Paz »,
que reviente todo -
vamos a quemar a *esos salvajes*,
[...]
levántense a pelear, ¡*salvajes guaikuru!*
Soldado Guaraní
te llamaron acá
a enfrentarte con el *Aymará*
a matar o a morir. [je souligne]

La cause est entendue, l'ennemi c'est « l'indien » et la propagande paraguayenne va bien sûr exploiter cette veine comme l'illustre parfaitement ce texte publié dans la presse d'Asunción :

La tragedia del altiplano

Tristán Marof¹ hijo del altiplano, ha tenido la valentía de pintar al desnudo y de cuerpo entero la triste realidad de su patria :

Bolivia hoy día es apenas una desdichada república de cerca de tres millones y medio de habitantes, de los cuales una insignificante minoría sabe leer, conoce el mundo civilizado, piensa y se baña. Es

1. De nationalité bolivienne.

así, desgraciadamente, el pueblo con el cual se bate el Paraguay en defensa de su heredad atropellada. Es con esos tres millones y medio de habitantes semisalvajes, de los cuales una insignificante minoría conoce el baño, con quienes tienen que medirse y morir frente a ellos nuestros apuestos mozos universitarios. Es con esa indiada sucia y repugnante con que se pretendía despojarnos de nuestro Chaco².

Le terrain sur lequel se sont placés les Paraguayens et la propre réalité intérieure (ce sont bien les Indiens qui forment le gros des contingents mobilisés), amènent les Boliviens (du moins ceux qui gèrent le conflit) à réagir et à railler à leur tour leurs adversaires comme le montre cette caricature publiée dans la *Semana Gráfica* et à se positionner autrement vis-à-vis de leurs propres indigènes en définissant une véritable échelle de valeurs. Il suffit de lire ce passage pour s'en convaincre :

Las razas aborígenes que son un legítimo orgullo no solamente de Bolivia sino de todo el continente presentan factores de cultura que solamente la ceguera apasionada del Paraguay en delirio quiere negar [...] Las razas que han florecido en las tierras bolivianas y de las que descienden nuestros oscuros soldados, son razas que merecen gran admiración y respeto. Qué profunda diferencia con el guaraní que nunca llegó a un mediano estado de cultura [...] El Guaraní, dentro de su estado larvario, poco o nada ofrece al erudito. No ha dejado templos ni edificios. En sus selvas impenetrables vivió envenenando flechas para asesinar a las tribus vecinas y saciar sus instintos canibalescos [...] Del fondo de la prehistoria salen hoy día las hueses del general Estigarribia. (El chico del Chaco)².

1. Adolfo Navarro (Tristán Marof) (1933), « La Tragedia del altiplano », in : *El Liberal*, Asunción, 9 de junio de 1933.

2. Cité par Roberto Fernández (2001), « Prensa, radio e imaginario boliviano durante la guerra del Chaco (1932-1935) », in : Walter Sánchez (ed.), *La Música en Bolivia*, Cochabamba : Centro de Portales, 2001.



« Soldado acacaray. Raza guaraní o superior »¹

Oubliées (du moins en apparence) les diatribes et les railleries sur les tares de l'Indien ! Il est temps d'assumer une autre identité que celle de *criollos* tournés vers des valeurs strictement européennes et appuyer, assumer d'autres éléments symboliques censés représenter l'unité nationale. C'est ici que la musique par son pouvoir d'identification va jouer un rôle déterminant et c'est dans ce domaine que l'on observe un basculement réellement surprenant.

L'état des lieux avant le conflit est conforme, dans ce domaine, à ce qui a été présenté précédemment et le tableau suivant illustre parfaitement les tendances de l'époque.

1. Source : *La Semana gráfica*, 15 octobre 1932.

Rythmes joués lors de la « retreta » par la Banda de Celadores y de la Coluana (Cochabamba année 1907)

Genre musical	Nombre de fois où il est joué
Vals	35
Pasodoble	37
Marcha	29
Fragmento de ópera	27
Fantasia	6
Mazurka	6
Polka	5
Chotis	4
Habanera	4
Polka militar	3
Galopa	3
Bolero	2
Himno	1
Zarzuela	1

Source: *El Heraldo*. Walter Sánchez¹

Aucun des genres « nationaux » proprement boliviens n'apparaît dans cette liste. On a l'impression que pour ces groupes de musiciens (du moins leurs directeurs) elles n'existent pas. Elles existent pourtant, bien sûr, elles sont nombreuses et généralement bien connues, mais elles n'ont pas de véritable statut de respectabilité et il n'est pas surprenant de constater qu'elles ne sont pas prises en charge par des structures comme les fanfares et orphéons qui jouent à cette époque un rôle très important dans la diffusion publique de la musique. La musique des secteurs indigènes est d'une incroyable variété et richesse. Qu'il s'agisse de la zone du lac Titicaca, de l'altiplano de La Paz ou d'Oruro, de la région de Cochabamba, de Sucre ou de Potosi, la Bolivie est un fantastique conservatoire de musiques traditionnelles jouées dans les communautés des zones rurales surtout. Mais elles semblent impossibles à assumer parce que d'un point de vue esthétique elles sont trop âpres aux oreilles des élites dont les goûts et les références

1. Walter Sánchez (1992), « La Música popular en la ciudad de Cochabamba, 1900-1992 », in : *Taquipacha*, Cochabamba, janvier 1992, vol. 1, n° 1, p. 17.

en matière musicale sont largement influencées par les modèles occidentaux, et aussi parce qu'elles seraient sans aucun doute raillées par la propagande ennemie¹. C'est donc une voie moyenne, plus acceptable qui va être mise en œuvre : l'intégration du répertoire jusque-là marginalisé des *criollos mestizos* ... groupe aux contours assez flous, généralement ouvriers, commerçants habitués des bouges, des *picanterías* où justement leur musique (méprisée par les oligarchies) pouvait s'exprimer en toute liberté. Là encore, il faut être prudent et éviter la caricature. Ce processus d'acceptation progressive n'est pas né avec la guerre du Chaco mais le conflit a été déterminant parce que le pouvoir, la propagande a su utiliser ce répertoire pour donner une cohérence à son projet. C'est donc dans ce contexte que tout le répertoire criollo métis va connaître une véritable consécration et gagner des espaces jusqu'alors réservés aux expressions musicales « acceptables ».

Par rapport aux vals, tangos ou fox trot, très largement diffusés par la radio et les disques 78 tours, ces musiques avaient une originalité. Elles proposaient « un juste équilibre » entre leur valeur « nationale » – ou du moins andine (et en tout cas « non guaraní paraguayen ») – et leur esthétique acceptable. Les groupes qui les jouent (souvent des *estudiantinas* ou des fanfares) utilisent une structure d'orchestre où les mandolines, les violons, les accordéons, les guitares ou les ensembles de cuivres sont évidemment bien plus acceptables que certains instruments utilisés dans les fêtes indigènes. Ils interprètent des rythmes comme les huaynos, yaravies, bailecitos, cuecas, kaluyos, taquiraris, la plupart bien connus du grand public mais qui avaient été jusqu'alors relativement ignorés par les grands acteurs de la diffusion musicale : orchestres institutionnels, le disque et la radio. Cette nouvelle attitude est aussi perceptible chez des grands musiciens boliviens de formation académique, Teófilo Vargas, Simeón Roncal, Adrián Patiño, qui composeront de magnifiques pages du répertoire mestizo criollo avec des arrangements d'une très grande qualité qui ne pouvaient effaroucher les oreilles les plus sensibles ; *Boquerón*, qui célèbre la bataille la plus emblématique du conflit, est un taquirari². Il faut souligner un autre élément

1. J'aime citer la remarque du spécialiste des traditions boliviennes à propos de certaines musiques indiennes de l'altiplano : « *cansa el oído de los que se ven en la angustiosa necesidad de escucharla* ». De Rigoberto Paredes (1981), *El Arte folklórico de Bolivia*, La Paz : Popular, 1981, p. 37.

2. Nous renvoyons une fois encore au magnifique travail du groupe Música de Maestros et de Jenny Cárdenas. Cf supra.

important : l'extrême identification de certains genres à un territoire spécifique du pays, par leur acceptation et leur diffusion, consolidait cette sorte d'unité nationale. Le cas le plus remarquable fut justement celui du taquirari qui intégrait aux représentations nationales un genre de l'*Oriente*, espace où se jouait le conflit et qui jusqu'alors était plutôt *terra incognita* pour bon nombre de Boliviens, et qui, selon la propagande paraguayenne, disait vouloir faire sécession.

Si les fanfares, les *estudiantinas*, les orchestres populaires ont été les promoteurs et souvent les créateurs de ces musiques, en Bolivie comme ailleurs, la radio¹ et le disque 78 tours² ont joué un rôle déterminant dans leur diffusion et leur usage. Roberto Fernández³ montre d'ailleurs qu'il y a une véritable instrumentalisation et utilisation de cette musique qui désormais fait partie de plein droit des programmes de radio.

Programme de Radio Illimani, Samedi 25 Août 1934

De 19h30 à 21 h	Pianista Simeón Roncal Noticiosos Mundial Pianista Simeón Roncal Noticioso de guerra Música boliviana en discos Un cuarto de hora de colaboraciones en canto Reproducciones solistas de violín y orquesta
De 21 à 22 h	Tenor Ramírez Velarde Orquesta Illimani en las Bodas de Figaro de Mozart Programa de Jazz Cantos criollos
De 22 à 23 h	Noticioso de Guerra Lira incáica Boliviana Trozos de Ópera Orquesta Parra en Música Boliviana
De 23 à 24 h	Gran programaailable de los Sábados a cargo de las orquestas y conjuntos de sala

1. Radio Illimani a été créée en 1933 «... para difundir información y el punto de vista de Bolivia en el conflicto del Chaco ». Mesa, Gisbert & Mesa Gisbert, *op. cit.*, 1997, p. 517.

2. Les disques sont dans un premier temps gravés en Argentine ou aux États-Unis. À partir de 1936, la création de la Casa Méndez permettra une fabrication nationale et consolidera la tendance amorcée pendant le conflit.

3. Fernández, *op. cit.*, 2001.

Programme de Radio Nacional Samedi 21 juillet 1934

- 18h45 Audición infantil con programa especial celebrando el primer aniversario de la actuación educativa del abuelito.
- 19h30 Lectura del Boletín Noticioso del Chaco
Cuarto de hora de música selecta y de poesía. Recitaciones por la señorita Aida Ballón
Programa sabatino de música Popular Boliviana por la orquesta folklórica Inti Raimi
- 20h30 Jazz Americano en el programa Andes
- 21h Informativo local (cambios, cotizaciones bursátiles) Actuaciones de Orquesta y Duetos del Estudio

L'intention est évidente. Il s'agit de mettre en valeur l'importance de la culture en donnant une place significative à la musique classique, à la poésie, voire au jazz, important symbole de modernité à cette époque, afin de contrecarrer les attaques les plus vives de la propagande ennemie qui raille sans cesse la barbarie et le manque de culture des Boliviens. La radio donne désormais un espace non négligeable à la musique populaire qui fonctionne ici comme élément d'unification nationale dans ce contexte de guerre.

LA MUSIQUE ET LA REPRÉSENTATION DU CONFLIT

Le dernier aspect que j'aimerais aborder est celui de la représentation de la guerre dans les chansons et leurs textes. Dans les chansons paraguayennes auxquelles j'ai eu accès, la dimension guerrière, belliqueuse nationaliste et patriotique est très nettement marquée. Il suffit de lire quelques lignes de *Che la reina* ou de *Fortín Boquerón* par exemple mais la liste pourrait être plus longue:

Che la reina

A toparme con esos indios.
Por amor a mi patria
voy a dejarte, mi reina.
Voy hacia la frontera
a toparme con esos indios.

Fortín Boquerón

¡Viva el Paraguay! dijeron
gritaron y se empujaron
¡matémoslos todos!,
no dejemos ni su semilla
queremos tener un machete en las manos
y acudiendo todos a la juerga
vamos a acabar con los bolivianos
segando sus vidas.

Ce n'est pas tout à fait cet état d'esprit qui semble dominer dans les
grands succès de la chanson bolivienne d'alors :

*Despedida*¹

Cueca

El deber me llama me voy al Chaco
Tal vez ya no vuelva.
Mi último beso quede en tus labios eternamente.
Un día triste quiere el destino, tal vez separarnos.
Nunca te olvides del que te quizo con toda el alma.

Boquerón

No me llores si la muerte cava un abismo entre los dos
Yo no sé si por quererte, debo olvidarme hasta de Dios
Ausente de mí, tu dulce amor me dice adiós.

Si el capricho de la suerte, me deparó tan triste fin,
Para mí la misma muerte será hermoso verde jardín
Allí brotará mi pobre amor, blanco jazmín.

No me pagarás en vida que me des, la muerte que me doy
Abandonado de tu amor lejos de ti yo moriré
Bolivia ha de cantar, después morir, morir
Bolivia ha de ganar, después morir, morir.

1. Musique d'Antonio Montes Calderón, paroles d'Humberto Palza Solís.

Carandaiti

Cueca

Son tus ojos dos lagunas
En la arena del Chaco Boreal
Que apagaron la tortura
De la sed y mi angustia de amar.

En el brillo de tus ojos
Se refleja el machete mortal
Rayo de borde filoso
Que amenaza con celo fatal.

Yo que vine de muy lejos
A combatir he de volver, si no muero
Por la moza de Carandaiti.

Copla :¹

¿Por qué montañas, por qué laderas
Iré a padecer ?
Comiendo monos y loros
Dios sabe cuando volveré
Ay a verte...

Le contraste avec les chansons paraguayennes est évident. On ne peut pas dire que la note dominante soit ici celle de l'enthousiasme guerrier. Dans les exemples cités, la soif, la souffrance, le danger, l'échec, la mort, sont des thèmes récurrents. Transparaît assez nettement aussi l'idée de distance qui sépare deux êtres qui s'aiment, distance géographique qui peut s'interpréter comme l'expression d'une distance symbolique : celle que certains Boliviens pouvaient avoir à l'égard d'un conflit dont ils ne saisissaient pas toujours clairement la logique ou la justification. Au fil des mois, les revers sur le champ de bataille, les terribles conditions de vie, les erreurs, les incohérences du pouvoir politique et militaire ne pouvaient que consolider cette tendance, et plusieurs chansons seront clairement l'expression de cette conscience. Certains étaient sacrifiés et se sacrifiaient pour la patrie alors que d'autres se comportaient comme des pleutres ou des traîtres :

1. Cité par Paredes, *op. cit.*, 1981, p. 264.

¡Qué gloria para Bolivia
Tener tan guapos soldados
Que van despreciando la vida
Se van de la muerte al lado !

En cambio los militares
De polleras van vestidos
O son cobardes vendidos
O en etapas colocados.
O son cobardes vendidos
O en etapas colocados.

Boquerón

(Variante satirique)

Boquerón abandonado, sin comando ni refuerzo,
tú eres la gloria del soldado boliviano...

Ahora sí que no me rindo
Ante el cobarde patapila
Voy a derramar
La última gota de mi sangre.

Une fois de plus c'est la distance qui s'exprime, celle qui ne cesse de grandir entre certains secteurs sociaux et qui conduira à la chute de Salamanca puis à l'émergence d'un nouveau pouvoir politique (de David Toro d'abord et de Germán Bush ensuite) avec en perspective la révolution de 1952 portée par le MNR.

On est loin de la frivolité évoquée dans l'introduction. La musique et la chanson populaires prennent en charge les sentiments et les représentations de ceux qui jusqu'alors ont été les laissés-pour-compte et vont transformer en profondeur aussi bien le contour culturel de l'espace public que l'arsenal symbolique de la nation. Après la guerre du Chaco, les distances sur lesquelles nous avons insisté ici semblent se réduire. Une partie de la société jusqu'alors marginalisée est désormais admise comme composante de la nation et l'acceptation de ses productions musicales en est le signe le plus net. Mais près de deux millions d'Aymaras et de Quechuas, avec leur culture et leur incroyable richesse musicale vont souffrir encore longtemps l'apartheid du *latifundio*.



Bibliographie

- ABENTE BRUN, DIEGO 1989. – « La Guerra de la Triple Alianza : Tres modelos explicativos ». - In : *Revista Paraguaya de Sociología*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, enero/abril 1989, vol. 26, nº 74, p. 175-197.
- AMARAL, RAÚL 1985. – *El Romanticismo paraguayo, 1860-1910 : Antología*. - Asunción : Alcándara, 1985, 200 p.
- AMIGO, ROBERTO 2002. – « La Guerra : Una mirada a los periódicos populares de la Guerra del 70 ». - In : *Guerra, anarquía y goce : Tres episodios de la relación entre la cultura popular y el arte moderno en el Paraguay*. - Asunción : Centro de Artes Visuales & Museo del Barro, 2002, p. 15-31.
- ARECES, NIDIA R. 1998. – « Los Mbayás en la frontera norte paraguaya : Guerra e intercâmbio em Concepción, 1773-1840 ». - In : *Anos 90*, Porto Alegre : Universidade Federal do Rio Grande do Sul, julio de 1998, nº 9.
- ARGÜELLO, ANA MARÍA 1999. – *El Rol de los esclavos negros en el Paraguay*. - Asunción : Centro Editorial Paraguayo, 1999.
- ARNOTT, JOHN 1934. – « Los Toba-pilagá del Chaco y sus guerras ». - In : *Revista Geográfica Americana*, Buenos Aires : Sociedad Geográfica Americana, abril 1934, vol. 1, nº 7, p. 491-501.
- ARZE AGUIRRE, RENÉ DANILO 1987. – *Guerra y conflictos sociales : El Caso rural boliviano durante la campaña del Chaco*, La Paz : Centro de Estudios de la Realidad Económica y Social, 1987, Col. Movimientos sociales, nº 4, xi+303 p.
- ARZE QUIROGA, EDUARDO (ed.) 1951. – *Documentos para una Historia de la Guerra del Chaco*. - La Paz : Don Bosco, 1951, 351 p. + 10 mapas.

AUBERT, CÉCILE 2001. – *Les Premiers pas du CICR en Amérique latine : La guerre du Chaco (1932-1935)*. - Genève : Université de Genève, Facultés des Lettres, juin 2001, 152 p.

AZARA, FÉLIX DE 1809. – *Voyages dans l'Amérique méridionale : Depuis 1781 jusqu'en 1801*. - Paris : Dentu, 1809, 4 vols., texte vol. I, 389 p., et vol. II, p. 1-388. • Rééd. : Paris : CoLibris, 2007, cxxx+491 p., texte p. 1-398. • Trad. esp. de Francisco de las Barras de Aragón : *Viajes por la América meridional*. - Madrid : Espasa-Calpe, 1969, Col. Austral, n° 1402, 326 p.

B

BÁEZ, CECILIO 1904. – *La Tiranía en el Paraguay : Sus causas, caracteres y resultados*. - Asunción : Intercontinental, 1993, 224 p. - Col. de artículos publicados en *El Cívico*.

BALDUS, HERBERT 1927. – « Os Índios Chamacocos e a sua língua ». - In : *Revista do Museu Paulista*, São Paulo, vol. 15, n° 2, 1927, p. 5-68.

BALDUS, HERBERT 1931. – « Notas complementâres sôbre os índios Chamacoco ». - In : *Revista do Museu Paulista*, São Paulo, 1931, vol. 17, p. 529-551.

BAPTISTA, FERNANDO 1986. – *Elisa Lynch, mulher do mundo e da guerra*. - São Paulo : Civilização Brasileira em Convênio com o Instituto Nacional do Livro, 1986. • Trad. cast. : *Madame Lynch, mujer de mundo y de guerra*. - Buenos Aires : Emecé, 1987.

BAREIRO SAGUIER, RUBÉN 1991. – *De la littérature guaraní à la littérature paraguayenne : Un processus colonial*. - Thèse de doctorat. - Montpellier : Université Paul Valéry, Montpellier III, Études Ibériques et Latino-américaines, 1991.

BARRÁN, JOSÉ PEDRO 1982. – *Apogeo y crisis del Uruguay pastoril y caudillesco : 1839-1875*. - Montevideo : Banda Oriental, 1982, 144 p.

BARRETO, SINDULFO 1969. – *Por qué no pasaron : Nubes sobre el Chaco, revelaciones diplomáticas y militares*. - Asunción : Tall. Gráf. de la Escuela Técnica Salesiana, 1969, 362 p.

BARRETT, RAFAEL 1910. – « Lo que son los yerbaes paraguayos ». - In : Rafael Barrett, *Obras completas*. - Buenos Aires : Americalee, 1943.

BARRETT, WILLIAM EDMUND 1938. – *Woman on horseback : The Biography of Francisco López and Eliza Lynch*. - New York : F.A. Stokes, 1938. • Idem. : London : Peter Davies, 1938. • Trad. esp. : *Una Amazona : Biografía de Francisco Solano López y E. Lynch*. - Buenos Aires : Compañía Editora de La Plata,

1940. • Reed. esp. : *Una Amazona : La Apasionante biografía de Madame Lynch y Solano López*. - Asunción : Servilibro, 2003.
- BEATTIE, PETER M. 1996. – « The House, the Street, and the Barracks : Reform and Honorable Masculine Social Space in Brazil, 1864-1945 ». - In : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, 1996, vol. 76, n° 3, p. 439-473.
- BEATTIE, PETER M. 2001. – *The Tribute of blood : Army, honor, race, and nation in Brazil, 1864-1945*. - Durham : Duke University Press, 2001, xxiv+390 p.
- BEJARANO, RAMÓN CÉSAR 1982. – *Síntesis de la Guerra del Chaco : Homenaje al cincuentenario de la defensa del Chaco Paraguayo*. - Asunción : Editorial Toledo, 1982, 95 p.
- BÉNÍTES, GREGORIO 1906. – *Anales diplomático y militar de la guerra del Paraguay*. - Asunción : Muñoz hnos., 1906, 2 vols.
- BEVERINA, JUAN 1921. – *La Guerra del Paraguay : Las Operaciones de la guerra en territorio argentino y brasileño*. - Buenos Aires : Ferrari hnos., 1921.
- BOIDIN, CAPUCINE 2004. – *Guerre et métissage au Paraguay : Deux compagnies rurales de San Ignacio Guasú (Misiones 2001-1767)*. - Thèse de doctorat de sociologie. - Nanterre : Université Paris X-Nanterre, 2004, 2 vols.
- BOIDIN, CAPUCINE 2004. – « Esclaves, pardos et milices au Paraguay XVII^e-XIX^e siècles ». - In : Sandro Stella & Carmen Bernard (éds.), *D'esclave à soldat : Miliciens et soldats d'origine servile, XIII^e-XX^e siècle*. - Paris : L'Harmattan, 2006, p. 341-364. - Actes du colloque international du 27-29 mai 2004, École des hautes études en sciences sociales & Université Paris X-Nanterre.
- BOITEUX, LUCAS ALEXANDRE 1972. – *A Província de Santa Catarina nas guerras do Uruguai e do Paraguai*. - Florianópolis : Editora da Universidade Federal de Santa Catarina, 1972, 119 p.
- BORRINI, HÉCTOR R. 1997. – *Poblamiento y colonización en el Chaco paraguayo (1850-1990)*. - Resistencia : Instituto de Investigaciones Geohistóricas, Col. Cuadernos de Geohistoria Regional, n° 32, 1997, 118 p.
- BORRINI, HÉCTOR R. & ENRIQUE C. SCHALLER 1981. – *El Proceso de colonización en el impenetrable chaqueño*. - Resistencia : Instituto de Investigaciones Geohistóricas, Col. Cuadernos de Geohistoria Regional, n° 5, 1981, 60 p.
- BOSSERT, FEDERICO & DIEGO VILLAR 2001. – « Sobre las pautas migratorias de los chiriguano ». - In : *Trabalhos de Antropologia e Etnologia*, Porto : Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia, 2001, vol. 41, n° 3-4, p. 111-133.

- BOSSERT, FEDERICO & DIEGO VILLAR 2005. – « Aproximación al problema de la historia oral entre los chané ». - In : *Actas del Quinto Congreso Argentino de Americanistas*, Buenos Aires : Sociedad Argentina de Americanistas, 2005, p. 41-62.
- BOVIER, VÍCTOR SIMÓN 1966. – « El Periodismo combatiente del Paraguay durante la Guerra contra la Triple Alianza : Homenaje a la Epopeya Nacional ». - In : *Anuario de la Academia Paraguaya de la Historia*, Asunción, 1966, vol. 11, p. 47-115.
- BRAUNSTEIN, JOSÉ & ELMER S. MILLER 1999. – « Ethnohistorical Introduction ». - In : Elmer S. Miller (ed.), *Peoples of the Gran Chaco*. - Wesport [Conn.] : Bergin & Garvey, p. 1-22.
- BRAY, ARTURO 1945. – *Solano López, soldado de la gloria y el infortunio*. - Buenos Aires : Guillermo Kraft, 1945, 402 p.
- BREMEN, VOLKER VON 1991. – *Zwischen Anpassung und Aneignung : Zur Problematik von Wildbeuter-Gesellschaften im modernen Weltsystem am Beispiel der Ayoréode*. - München : Anacon, 1991, 322, p.
- BREZZO, LILIANA 1999. – « La Argentina y la organización del gobierno provisorio en el Paraguay : La Misión de José Roque Pérez, 1869 ». - In : *Historia Paraguaya*, Asunción : Academia Paraguaya de la Historia, 1999, vol. XXXIX.
- BREZZO, LILIANA 2003. – « La Guerra de la Triple Alianza : Historia del vencido y nuevas emergencias historiográficas ». - In : *Prohistoria*, Rosario, 2003, año VII, nº 7, p. 189-203.
- BREZZO, LILIANA 2003. – « La Historiografía Paraguaya : Del aislamiento a la superación de la mediterraneidad ». - In : *Diálogos*, Maringá : Departamento de História, Universidade Estadual de Maringá, 2003, vol. 7, p. 157-175.
- BREZZO, LILIANA 2004. – « La Guerra de la Triple Alianza en los límites de la ortodoxia : Mitos y tabúes ». - In : « Guerra y paz en el Cono Sur », *Universum*, Talca : Instituto de Estudios Humanísticos Juan Ignacio Molina, Universidad de Talca, 2004, vol. 1, nº 19, p. 11-27.
- BREZZO, LILIANA & BEATRIZ FIGALLO 1999. – *La Argentina y el Paraguay : De la guerra a la integración. Imagen histórica y relaciones internacionales*. - Rosario : Instituto de Historia, Facultad de Derecho y Ciencias Sociales del Rosario, Pontificia Universidad Católica Argentina, 1999, 535 p.
- BREZZO, LILIANA & RAMÓN ROLANDI 2005. – *Una mirada inédita de las relaciones entre el Paraguay y Argentina : Estanislao Zeballos y la guerra de la Triple Alianza*. - CD, éd. Coop. argentine.

- BRUN, ERNESTO ; MIGUEL CHASE SARDI & MIGUEL ÁNGEL ENCISO 1990. – *Situación socio-cultural, económica, jurídico-política actual de las comunidades indígenas en el Paraguay*. - Asunción : CIDSEP, 1990.
- BRODSKY, ALYN 1975. – *Madame Lynch & Friend : A true account of an Irish adventuress and the dictator of Paraguay, who destroyed the American nation*. - New York : Harper & Row, 1975. • Reed. : London : Cassell, 1976.
- BRUYSELL, ERNEST VAN 1893. – *La République du Paraguay*. - Bruxelles : Muquardt, 1893, 219 p.
- C**
- CABALLERO AQUINO, RICARDO 1985. – *La Segunda República paraguaya : 1869-1906. Política, economía, sociedad*. - Asunción : Arte Nuevo, 1985, 298 p.
- CADOGAN, LEÓN 1958. – « En torno al bilingüismo en el Paraguay ». - In : *Revista Antropológica*, São Paulo, 1958, vol. VI, nº 1, p. 23-30.
- CALLA ORTEGA, RICARDO 2003. – *Indígenas, política y reformas en Bolivia : Hacia una etnología del Estado en América*. - Guatemala : Instituto Centroamericano de Prospectiva e Investigación, 2003, 298 p.
- CAPDEVILA, LUC 2006. – « Au pays des femmes ou chronique de la mort annoncée de l'homme paraguayen 1864-1870 et après ». - In : Marc Bergère & Luc Capdevila (éds.), *Genre et événement : Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*. - Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 85-104.
- CAPDEVILA, LUC & GUIDO RODRÍGUEZ ALCALÁ 2005. – *Une colonie française au Paraguay : La Nouvelle Bordeaux*. - Paris : L'Harmattan, 2005, 124 p. • Ed. esp. : *Nueva Burdeos : Colonización francesa en el Paraguay*. - Asunción : Ambassade de France au Paraguay, 2005, 120 p.
- CÁRCANO, RAMÓN J. 1941. – *Guerra del Paraguay : Acción y reacción de la Triple Alianza*. - Buenos Aires : Viau, 1941, 2 vols.
- CARDOZO, EFRAÍM 1967. – *Hace 100 años*. - Asunción : Emasa, 1967, 13 vols. - Crónicas de la Guerra de 1864-1870 publicadas en *La Tribuna* de Asunción en el centenario de la epopeya nacional.
- CARDOZO, EFRAÍM 1985. – *Apuntes de historia cultural del Paraguay*. - Asunción : Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, Col. Biblioteca de Estudios Paraguayos, vol. XI, 1985, 377 p.
- CARDUS, JOSÉ 1886. – *Las Misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia*. - Barcelona : Librería de la Inmaculada Concepción, 1886, 429 p.

- CARNEIRO DA CUNHA, MANUELA (org.) 1992. – *História dos Índios no Brasil*. - São Paulo : Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo, Companhia das Letras & Secretaria Municipal de Cultura, 1992, 611 p.
- CARVAJAL, SILVIA 1998. – « Etnohistoria y ocupación espacial del pueblo tapiete ». - In : *Anales de la Reunión Anual de Etnología*, La Paz : Museo Nacional de Etnografía y Folklore, 1998, vol. 1, p. 363-385.
- CASABIANCA, ANGE-FRANÇOIS 1999. – *Una guerra desconocida : La Campaña del Chaco Boreal, 1932-1935*. - Asunción : El Lector, 1999, 7 vols.
- CENTURIÓN, CARLOS R. 1947/51. – *Historia de las letras paraguayas*. - Buenos Aires : Ayacucho, 1947/51, 3 vols.
- CENTURIÓN, CARLOS R. 1961. – *Historia de la cultura paraguaya*. - Asunción : Biblioteca Ortiz Guerrero, 1961, 2 vols.
- CENTURIÓN, JUAN C. 1894. – *Memorias o sea Reminiscencias históricas sobre la Guerra del Paraguay*. - Buenos Aires : J.A. Berra, 1894, 4 vols. • Reed. : Asunción : El Lector, 1987/90, 4 vols.
- CERQUEIRA, DIONISIO 1876. – *Reminiscências da campanha do Paraguai, 1865-1870*. - Tours : Imprimerie E. Arrault, 1910, viii+360 p. • Reed. : Rio de Janeiro : Biblioteca do Exército, 1980, 341 p.
- CHIAVENATTO, JÚLIO JOSÉ 1979. – *Genocídio Americano : A Guerra do Paraguai*. - São Paulo : Brasiliense, 1979, 188 p.
- CHIAVENATTO, JÚLIO JOSÉ 1983. – *Os Voluntarios da Pátria e outros mitos*. - São Paulo : Global, 1983, 251 p.
- CHASE-SARDI, MIGUEL 2003. – *¡Palavai Nuu! : Etnografía nivaclé*. - Asunción : Centro de Estudios Antropológicos, Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 2003, 2 vols., 635+cvi, 684+cii p., Col. Biblioteca Paraguaya de Antropología, vol. 45.
- COMANDO EN JEFE DE LAS FFAA DE LA NACIÓN [Paraguay] (ed.) 1950. – *Los Partes del conductor : Comunicados oficiales sobre la Guerra del Chaco*. - Asunción : Imprenta Militar, 1950, 268 p.
- COMBÈS, ISABELLE (coord.) 1999. – *Arakae : Historia de las comunidades izoceñas*. - Santa Cruz de la Sierra : CABI, WCS Bolivia, Proyecto Kaa Iya, 1999, 149 p.
- COMBÈS, ISABELLE 2004. – « "Capitanes" y capitanes : Liderazgo comunitario y relaciones con las fuerzas armadas en el Chaco boliviano ». - Ponencia en : Seminario Internacional Liderazgo, Educación y Multiculturalidad en las Fuerzas Armadas : Desafíos y Oportunidades. - La Paz : ODyS, Universidad de la Cordillera, Ejército Nacional, 13-14 de septiembre de 2004, 10 p.

- COMBÈS, ISABELLE 2005. – *Etno-historias del Isoso : Chané y chiriguano en el Chaco boliviano (siglos XVI a XX)*. - La Paz : Fundación Programa de Investigación Estratégica en Bolivia & Lima : Instituto Francés de Estudios Andinos, 2005, 396 p.
- COMBÈS, ISABELLE & THIERRY SAIGNES 1991. – *Alter Ego : Naissance de l'identité chiriguano*. - Paris : École des hautes études en sciences sociales, 1991, Coll. Cahiers de l'Homme, n° 30 (nouvelle série), 152 p.
- COMBÈS, ISABELLE & DIEGO VILLAR 2004. – « Aristocracias chané : "Casas" en el Chaco argentino y boliviano ». - In : *Journal de la Société des Américanistes*, Paris, 2004, vol. XC, n° 2, p. 63-102.
- COONEY, JERRY W. 1999. – « Dubious Loyalty : The Paraguayan Struggle for the Paraná Frontier, 1767-1777 ». - In : *The Americas*, Washington : The Academy of American Franciscan History, 1999, vol. 55, n° 4, p. 576-578.
- COONEY, JERRY W. & THOMAS L. WHIGHAM (comps.) 1994. – *El Paraguay bajo los López : Algunos ensayos de historia social y política*. - Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, 1994, 172 p.
- CORDEU, EDGARDO J. 1997. – « Memorias de un tiempo perdido : Una historia oral de los indios tomaráxo del Chaco Boreal sobre las mitades duales, los caballos y ese amor que se vende y se compra ». - In : *II Congreso Argentino de Americanistas : Año 1997*. - Buenos Aires : Sociedad Argentina de Americanistas, 1998, vol. I, p. 125-168.
- CORDEU, EDGARDO J. 2003. – « Textos etnohistóricos de los Ishír del Chaco Boreal ». - In : Edgardo J. Cordeu, Analía J. Fernández, Cristina Messineo, Ezequiel Ruiz Moras & Pablo Wright, *Memorias Etnohistóricas del Gran Chaco : Etnias Toba (Qóm) y Chamacoco (Ishír)*. - Buenos Aires : PICT-BID, 2003, p. 147-496.
- CORDEU, EDGARDO J. 2004. – « Los Tomaráxo y los "indios cavalheiros" (Caduveo) : Aportes para la historia de un sistema intertribal ». - In : María S. Cipolletti (coord.), *Los Mundos de abajo y los mundos de arriba : Individuo y sociedad en las tierras bajas, en los Andes y más allá*. - Quito : Abya Yala, 275-312.
- CORUM, JAMES S. 2002. – « El Poderío aéreo en la Guerra del Chaco ». - In : *Air & Space Power Journal*, Barcelona : United States Air Force, 4° trimestre 2002, p. 73-88. - Ed. en español.
- CRAMER, LUCIEN 1935. – « Mission au Paraguay et en Bolivie ». In : *Revue internationale de la Croix-Rouge*, Genève, mars 1935, n° 195.
- CUARTEROLO, MIGUEL ÁNGEL 2000. – *Soldados de la memoria : Imágenes y hombres de la Guerra del Paraguay*. - Buenos Aires : Planeta, 2000, 165 p.

CUNNINGHAME GRAHAM, ROBERT B. 1933. – *Portrait of a dictator, Francisco Solano López (Paraguay, 1865-1870)*. - London, Heinemann, 1933, xv+283 p. • Trad. cast. : *Retrato de un dictador, Francisco Solano López (Paraguay, 1865-1870)*. - Buenos Aires : Inter-americana, 1943, 271 p.

D

D'ALINCOURT, LUIS 1857. – « Reflexões sobre o systema de defesa que se deve adoptar na fronteira do Paraguay, em consecuencia da revolta e dos insultos praticados ultimamente pela nação dos Índios Guaicurús ou Cavalleiros ». - In : *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, Rio de Janeiro, 1857, vol. XX, p. 364-365.

DAVIS, ARTHUR H. 1985. – *Martin T. McMahon : Diplomático en el estridor de las armas*. - Asunción : Litocolor, 1985.

DE MARCO, MIGUEL ÁNGEL 1995. – *La Guerra del Paraguay*. - Buenos Aires : Planeta, 1995, 351 p.

DE MARCO, MIGUEL ÁNGEL (ed.) 2003. – *Corresponsales en acción : Crónicas de la Guerra del Paraguay, "La Tribuna", 1865-1866*. - Buenos Aires : Librería Histórica, 2003, 369 p.

DECOUD, HÉCTOR F. 1925. – *Sobre los escombros de la guerra : Una década de la vida nacional, 1869-1880*. - Asunción : Talleres Nacionales de H. Kraus, 1925, 428 p.

DECOUD, HÉCTOR F. 1926. – *Guerra del Paraguay : La Masacre de Concepción ordenada por el mariscal López*. - Buenos Aires : Serantes, 1926, 415 p.

DECOUD, HÉCTOR F. 1939. – *Elisa Lynch de Quatrefages*. - Buenos Aires : Librería Cervantes-Julio Suárez, 1939.

DÍAZ MACHICAO, PORFIRIO 1955. – *Historia de Bolivia*. - La Paz : Gisbert, vol. 3 : *Salamanca, la Guerra del Chaco, Tejada Sorzano, 1931-1936*, 1955, xiv+11-297 p.

DOMBROWSKI, KATHARINA VON 1935. – *Land of women : The Tale of a lost nation*. - London : Putnam, 1935. • Idem. : Boston : Little Brown and company, 1935. • Trad. fr. : *Terre des femmes, roman d'un peuple disparu*. - Paris : Albin Michel, 1952. • Trad. cast. : *País de las mujeres : La Novela de un pueblo heroico*. - Filadelfia [Par.] : [s.n], 2002.

DOMÍNGUEZ, MANUEL 1946. – *El Alma de la raza*. - Buenos Aires : Ayacucho, 1946, 278 p. - Prólogo de Juan E. O'Leary.

- DORATIOTO, FRANCISCO 1994. – « Monteoliveira : Há 130 anos da Tríplice Aliança ». - In : *Revista Brasileira de Política Internacional*, Brasília, 1994, vol. 37, n° 2.
- DORATIOTO, FRANCISCO 2002. – *Maldita guerra : Nova história da Guerra do Paraguai*. - São Paulo : Companhia das Letras, 2002, 617 p. • Trad. esp. de Juan Ferguson : *Maldita guerra : Nueva historia de la Guerra del Paraguay*. - Buenos Aires : Emecé, 2004, 637 p.
- DUPRAT DE LASERRE, DOROTHÉA 1893. – *Memorias*. - Rio Grande : Livraria Americana, 1893, 50 p.
- DURÁN ESTRAGÓ, MARGARITA 2001. – *La Misión del Pilcomayo 1925-2000 : Memoria viva*. - Asunción : Biblioteca Paraguaya de Antropología, vol. 35, 2001.
- DURÁN ESTRAGÓ, MARGARITA (ed.) 2005. – *Catecismo de San Alberto adaptado para las escuelas del Paraguay – Gobierno de Francisco Solano López, (1863)*. - Asunción : Intercontinental, 2005.

E

- ECKSTEIN, ALEXANDER VON 1986. – *Pitiantuta, la chísipa que encendió la hoguera en el Chaco Paraguayo : Expedición del Gral. Belaieff*. - Asunción : Dirección de Publicaciones, Fuerzas Armadas, 112 p.
- ENRÍQUEZ GAMÓN, EFRAÍN 1982. – *La Guerra inconclusa : Esquema para una ideología nacional*. - Asunción : Litocolor, 1982.
- ESCOBAR, TICIO 1982. – *Una interpretación de las artes visuales en el Paraguay*. - Asunción : Centro Cultural Paraguayo Americano, Col de las Américas, 1982.
- ESCOBAR, TICIO 1984. – « La Imagen como arma de combate : El Grabado de la Resistencia ». - In : Introducción de la edición facsimil de *Cabichuí*, 1984, Asunción : Museo del Barro.

F

- FAVRE, GUILLAUME 1934. – « L'Intervention du Comité international de la Croix-Rouge en Amérique latine (conflit du Chaco) ». - In : *Revue internationale de la Croix-Rouge*, Genève, mars 1934, n° 183, p. 205-209.
- FERNÁNDEZ, CARLOS J. 1955/87. – *La Guerra del Chaco*. - Buenos Aires : Pellegrini Impresores & Asunción : Imprenta Militar & Editorial Histórica, 1955/87, 7 vols.
- FERNÁNDEZ, ROBERTO 2001. – « Prensa, radio e imaginario boliviano durante la guerra del Chaco (1932-1935) ». - In : Walter Sánchez (ed.), *La Música en Bolivia*. - Cochabamba : Centro de Portales, 2001.

- FERREIRA PÉREZ, SATURNINO 1989. – *Testimonios de un capitán de la guerra del 70 (Justiniano Rodas de Benítez), Parte de la historia de San Ignacio*. - Asunción : Litocolor, 1989, 220 p.
- FISCHERMANN, BERND 2003. – *Historia de Amotocodie*. - Filadelfia & La Paz. - Manuscrito.
- FORGUES, L. 1874. – « Le Paraguay : Fragments de journal et de correspondances, 1872-1873 ». - In : *Le Tour du Monde*, Paris, 1874, n° 27, p. 369-416.
- FRITZ, MIGUEL 1997. – « Nos han salvado ». *Misión : ¿Destrucción o salvación?*. - Quito : Abya-Yala, 1997, 404 p.

G

- GALLAND, EMMANUEL & RODOLFO TALICE 1933. – « Mission au Paraguay ». - In : *Revue internationale de la Croix-Rouge*, Genève, juin 1933, n° 174.
- GANSON, BÁRBARA 1985. – *Las Consecuencias demográficas y sociales de la Guerra de la Triple Alianza*. - Asunción : Litocolor, 1985, 32 p.
- GANSON, BÁRBARA 1990. – « Following their Children into the Battle : Women at War in Paraguay, 1864-1870 ». - In : *The Americas*, Washington : The Academy of American Franciscan History, 1990, vol. 46, n° 3.
- GODOY, JUAN SILVANO 1916. – *El Fusilamiento del Obispo Palacios y los Tribunales de Sangre de San Fernando*. - Asunción : El Liberal, 1916.
- GONZÁLEZ, ANTONIO E. 1941. – *La Guerra del Chaco : Contribución a la Historia*. - São Paulo : Cupolo, 1941, 242 p.
- GONZÁLEZ TORRES, DIONISIO M. 1968. – *Aspectos sanitarios de la guerra contra la Triple Alianza*. - Asunción : s.e., 1968.
- GONZÁLEZ, J. NATALICIO 1935. – *El Paraguay eterno*. - Asunción : Guaruania, 1935, 254 p.
- GONZÁLEZ, J. NATALICIO 1938. – *Proceso y formación de la cultura paraguaya*. - Asunción & Buenos Aires : Guaruania, 1938. (<http://www.loc.gov>).
- GONZÁLEZ, J. NATALICIO 1958. – *Ideología guaraní*. - Asunción : Cuadernos Republicanos, 1958. - Prólogo de Ángel M^a Garibay K.
- GOLPE, NESTOR 1970. – *Calvario y muerte : Revisión histórica militar de las narraciones fortineras, 1917-1938*. - Buenos Aires : Artes Gráficas Armada Argentina, 1970, 238 p.
- GORDILLO, GASTÓN 1999. – *The Bush, the Plantations, and the "Devils" : Culture and Historical Experience in the Argentinean Chaco*. - Tesis de doctorado. - Toronto : University of Toronto, 1999, 455 p.

GORDILLO, GASTÓN (comp.) 2005. – *Nosotros vamos a estar acá para siempre : Historias tobas*. - Buenos Aires : Biblos, 2005, 222 p.

GRUBB, WARBROKE B. 1911. – *An unknown people in an unknown land*. - London : Seeley and co., 1911, xvi+17+329 p. • Trad. esp. : *Un pueblo desconocido en tierra desconocida*. - Asunción : Iglesia Anglicana Paraguaya & Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 1993, xv+210 p.

H

HERRERA, LUIS A. DE 1926. – *El Drama del 65 : La Culpa mitrista*. - Montevideo : Cámara de Representantes, 1990.

HERRERA, LUIS A. DE 1943. – *Buenos Aires, Urquiza y el Uruguay*. - Buenos Aires : Edición Homenaje, 1943.

HERKEN, JUAN CARLOS & MARÍA ISABEL GIMÉNEZ 1983. – *Gran Bretaña y la guerra de la Triple Alianza*. - Asunción : Arte Nuevo, 1983, 167 p.

I

IZECKSON, VITOR 1997. – *O cerne da discórdia : A Guerra do Paraguai e o núcleo profissional do Exército brasileiro*. - Rio de Janeiro : Biblioteca do Exército, 1997, 201 p.

J

JOY, JUAN CARLOS 1992. – *Los Fortines de la guerra : Toponimia chaqueña*. - Asunción : Estudio Gráfico, 1992, 159 p.

K

KALLSEN, MARGARITA 1982. – *Referencias bibliográficas de la Guerra del Chaco*. - Asunción : Centro de Publicaciones de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 1982, 2ª ed. actualizada, 68 p.

KALLSEN, MARGARITA 2004. – *Paraguay : Bibliografía. Guerra de la Triple Alianza (1865-1870)*. - Asunción, 2004, 86 p.

KANTER, HELMUTH 1936. – *Der Gran Chaco und seine Randgebiete*. - Hamburg : Gruyter, 1936, Col. Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde, band 43. Reihe c. Naturwissenschaften, band 13, xii+376 p.

- KIDD, STEPHEN W. 1999. – *Love and Hate among the People without things : The Social and economic relations of the Enxet People of Paraguay*. - Doctoral dissertation, University of St Andrews, 1999.
- KLASSEN, PETER P. (comp.) 1996. – *Kaputi Mennonita : Arados y fusiles en la guerra del Chaco*. - Asunción : Imprenta Modelo, 1996, 218 p. - Artículos publicados en *Mennoblatt*, 1930/35.
- KLEIN, HERBERT 1993. – *Orígenes de la revolución nacional boliviana*. - México : Grijalbo, 1993, 429 p.
- KLEINPENNING, JAN M.G. 1992. – *Rural Paraguay : 1870-1932*. - Amsterdam : CEDLA Latin America Studies, 1992, xix+525 p.
- KLEINPENNING, JAN M.G. 2002. – « Strong Reservations about New Insights into the demographics of the Paraguayan War ». - In : *Latin American Research Review*, Albuquerque : Latin American Studies Association, 2002, vol. 37, n° 3, p. 137-142.
- KRAAY, HENDRIK & THOMAS L. WHIGHAM (eds.) 2004. – *I Die with My Country : Perspectives on the Paraguayan War, 1864-1870*. - Lincoln & London : University of Nebraska Press, 2004, x+257 p.
- KRUGER, HILDE ELISA 1946. – *Lynch o la tragedia como destino*. - México : Cultura, 1946.

L

- LA POËPE, CLAUDE DE 1869. – *La Politique du Paraguay : Identité de cette politique avec celle de la France et de la Grande-Bretagne dans le Rio de la Plata*. - Paris : Dentu, 1869, 348 p.
- LE LONG, JOHN 1868. – « Le Paraguay : La Dynastie des Lopez avant et pendant la guerre actuelle ». - In : *La Revue contemporaine*, Paris, 31 janvier 1868.
- LEBRON, MARYBELL 2000. – *Pancha*. - Asunción : Arandurã, 3^a ed., 2000, 175+23 p.
- LEYES DE CHAVES, MARÍA CONCEPCIÓN 1957. – *Madame Lynch : Evocación*. - Buenos Aires : Peuser, 1957. • Reed. : *Madame Lynch y Solano López*. - Buenos Aires : Talleres Artes Gráficas Negri, 1976. • Reed. : Asunción : El Lector, 1996.
- LOEWEN, JACOB A. 1964. – *Research Report on the Question of Settling Lengua and Chulupi Indians in the Paraguayan Chaco*. - Hillsboro, 1964. - Mimeografiado.
- LOHN, REINALDO LINDOLFO 2001. – « Uma história fardada : A Guerra contra o Paraguai vista de Santa Catarina ». - In : Ana Brancher & Sílvia Maria Fávero Arend (orgs.), *História de Santa Catarina no Século XIX*, Florianópolis : Editora da Universidade Federal de Santa Catarina, 2001, p. 165-204.

- LOPACHER, ULRICH & ALFRED TOBLER 1868/71. – *Un suizo en la Guerra del Paraguay*. - Asunción : Editorial del Centenario, Col. Paraquaria, nº 3, 1969, 82 p. - Trad. de los capítulos III-V de *Die Abenteuer eines Reisläufers*, y nota preliminar, por Arturo Nagy & Francisco Pérez-Maricevich.
- LÓPEZ, FRANCISCO SOLANO 1845/58. – *Con la rúbrica del Mariscal : Documentos*. - Asunción, 1970/71, 6 vols. - Comp. y ed. de Juan Livieres Argaña.
- LUSTIG, WOLF 1996. – « Chácore purahéi - canciones de guerra : Literatura popular en guaraní e identidad nacional en el Paraguay ». - In : Barbara Pothast, Gerd Kohlhepp & Karl Kohut (eds.), *El Espacio interior de América del Sur : Geografía, historia, política, cultura*. - Frankfurt am Main : Vervuet & Madrid : Iberoamericana, 1999, p. 363-379. - Ponencia en la Conferencia anual de la ADLAF, octubre 1996.
- LUSTIG, WOLF 2002. – « Die Auferstehung des Cacique Lambaré : Zur Konstruktion der guaraní-paraguayischen Identität während der "Guerra de la Triple Alianza" ». - In : Sabine Lang, Jutta Blaser & Wolf Lustig (eds.), *Miradas entrecruzadas : Diskurse interkultureller Erfahrung und deren literarische Inszenierung*. - Frankfurt am Main : Vervuert, 2002, p. 159-185.
- LUSTIG, WOLF 2005. – « La Lengua del "Cacique Lambaré" (1867) - primer modelo de un guaraní literario ». - In : *Akten des 1. und des 2. Kolloquiums der deutschsprachigen Guarani-Philologie*. - Münster, 2005 (en presse).
- LYRA, HEITOR 1977. – *História de D. Pedro II : 1825-1891*. - São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo-Itatiaia, 1977, 3 vols.

M

- MACLEAN STEARMAN, ALLYN 1985. – *Camba and Kolla : Migration and Development in Santa Cruz, Bolivia*. - Orlando : University of Central Florida, 1985, xi+227 p.
- MANSILLA, LUCIO V. 1870. – *Una excursión a los indios ranqueles*. - Buenos Aires : Stockcero, 2003, 576 p.
- MASSARE DE KOSTIANOVSKY, OLIVIA 1970. – *La Mujer paraguaya : Su participación en la Guerra Grande*. - Asunción : Talleres Gráficos de la Escuela Técnica Salesiana, 1970, 125 p. - Prólogo de R. Antonio Ramos.
- MASTERMAN, GEORGE FREDERICK 1869. – *Seven eventful years in Paraguay : Une narrative of personal experience among the Paraguayans*. - London : Low, son, and Marston, 1869, xv+356 p. • Trad. esp. : *Siete años de aventuras en el Paraguay*. - Buenos Aires : Imprenta Americana, 1870, 501 p.

- MELIÁ, BARTOMEU 1969/76. – *Una nación, dos culturas*. - Asunción : RP Ediciones & Centro de Estudios Paraguayos Antonio Guasch, 4ª ed., 1997. - Artículos publicados en *Acción*.
- MELIÁ, BARTOMEU 1983. – « El Fusilamiento del Obispo Palacios. Documentos vaticanos ». - In : *Estudios Paraguayos*, Asunción, vol. 21, nº 1, 1983, p. 25-50.
- MÉNDEZ-FAITH, TERESA 1994. – *Breve antología de la literatura paraguaya*. - Asunción : El Lector, 1994, xiii+329 p.
- MÉTRAUX, ALFRED 1933. – « La Guerra primitiva en el Chaco ». - In : *La Prensa*, Buenos Aires, 8 de enero de 1933. - Sección Tercera.
- MONIZ BANDEIRA, LUIZ ALBERTO 1985. – *O Expansionismo brasileiro : O Papel do Brasil na bacia do Prata da colonização ao Império*. - Rio de Janeiro : Philobiblion, 1985, 254 p.
- MOSCOSO GUTIÉRREZ, OSCAR 1939. – *Recuerdos de la Guerra del Chaco*. - Sucre : Escuela Tipográfica Salesiana, tomo I, 1939, 275 p.
- MORALES, WALTRAUD Q. 1981. – « The Chaco War : An Account from a Bolivian Guaraní ». - In : *Latin American Indian Literatures*, Pittsburgh : University of Pittsburgh, 1981, vol. 5, nº 47-48.
- MUJÍA, RICARDO 1933. – *El Chaco : Monografía histórico-geográfica y los alegatos paraguayos en la cuestión de límites con Bolivia*. - Sucre : Imprenta y Litografía Salesiana, 1933, vi+169 p.

N

- NICKSON, R. ANDREW 1993. – *Historical Dictionary of Paraguay*. - Metuchen (NJ) & London : Scarecrow, 1993, xxi+685 p.
- NORDENSKIÖLD, ERLAND 1910. – *Indianlif i : El Gran Chaco, Syd-Amerika*. - Stockholm : Bonnier, 1910, 319 p. • Trad. fr. : *La Vie des Indiens dans le Chaco (Amérique du sud)*. - Paris : Revue de Géographie, t. VI, fasc. 3, 1912, 278 p. • Trad. all. : *Indianerleben : El Gran Chaco (Südamerika)*. - Leipzig : Bonnier, 1912, viii+343 p. • Trad. esp. de la version all. par Gudrun Birk & Ángel E. García : *La Vida de los indios : El Gran Chaco (Sudamérica)*. - La Paz : Apoyo para el Campesino-Indígena del Oriente Boliviano, 2002, x+314 p.

O

- O'LEARY, JUAN E. 1921. – *El Mariscal Solano López*. - Asunción : Casa América-Moreno, 1970.

- O'LEARY, JUAN E. 1922. – *El Libro de los Héroes : Páginas históricas de la Guerra del Paraguay*. - Asunción : Librería La Mundial, 1970, 515 p.
- O'LEARY, JUAN E. 1929. – *El Centauro de Ybicui : Vida heroica del general Bernardino Caballero en la Guerra del Paraguay*. - Paris : Livre libre, 1929, 455 p.
- O'LEARY, JUAN E. 1982. – *Prosa polémica*. - Asunción : NAPA, 1982, 225 p.
- OLMEDO, NATALICIO 1933. – *Acciones de Pitiantuta*. - Asunción : Talleres Gráficos del Ejército, 1933. • Reed. : Asunción : Casa Editorial Toledo, 1959, 62 p.
- OSUNA, MAURICIO T. ; BENIGNO RIQUELME GARCÍA & OSVALDO MASI PUSINERI (eds.) 1988/94. – *De la epopeya del Chaco*. - Asunción : Litocolor, 1988/94, 8 vols. - Compilación revisada y ampliada de los artículos publicados en el diario *Última Hora*, de Asunción.

P

- PALLEJA, LEÓN DE 1865/66. – *Diario de la Campaña de las Fuerzas Aliadas contra el Paraguay*. - Montevideo : Imprenta de El Pueblo, 1865/66, 2 vols. • Reed. : Montevideo : Ministerio de Instrucción Pública y Previsión Social, 1960, 2 vols.
- PASTORE, CARLOS 1972. – *La Lucha por la tierra en el Paraguay*. - Montevideo : Antequera, 1972, xvi+526 p.
- PASTORE, CARLOS 1989. – *El Gran Chaco en la formación territorial del Paraguay : Etapas de su incorporación*. - Asunción : Criterios, 1989, 284 p.
- PECHINCHA, MÓNICA 1994. – *Historias de Admirar : Mito, rito e história Kadiwéu*. - Tesis de Maestrado. - Brasília : Universidade de Brasília, 1994.
- PEREIRA DO NASCIMENTO, ÁLVARO 2000. – « Do cativo ao mar : Escravos na Marinha de Guerra ». - In : *Estudos Afro-Asiáticos*, Rio de Janeiro : Centro de Estudos Afro-Asiáticos, Universidade Cândido Mendes, dezembro 2000, nº 38, p. 85-112.
- PERES COSTA, WILMA 1996. – *A Espada de Dâmocles : O Exército, a Guerra do Paraguai e a Crise do Império*. - São Paulo : Hucitec & Unicamp, 1996, 333 p.
- PETERS, HEINZ 1984. – *Das Paraguayische Erziehungswesen von 1811 bis 1865 : Schule und Staat in einem Modell autozentrierter Entwicklung*. - Frankfurt am Main : P. Lang, 1984, 397 p. • Trad. esp. : *El Sistema educativo paraguayo desde 1811 hasta 1865*. - Asunción : Instituto Cultural Paraguayo-Alemán, 1996, 347 p.
- PIFARRÉ, FRANCISCO 1989. – *Los Guaraní-Chiriguano 2 : Historia de un pueblo*. - La Paz : Centro de Investigación y Promoción del Campesinado, 1989, 542 p.
- PINHO, WANDERLEY (ed.) 1933. – *Cartas do imperador D. Pedro II ao Barão de Cotegipe*. - São Paulo : Companhia Editora Nacional, 1933, 297 p.

- PLÁ, JOSEFINA 1984. – « El Grabado : Instrumento de la Defensa ». – In : Introducción de la edición facsimil de *Cabichuí*, 1984, Asunción : Museo del Barro.
- POPOLIZIO, ENRIQUE 1954. – *Vida de Lucio V. Mansilla*. - Buenos Aires : Peuser, 1954, 309 p.
- POTTHAST, BARBARA 1996. – « *Paraíso de Mahoma* » o « *País de las Mujeres* » ? : *El Rol de la mujer y la familia en la sociedad paraguaya durante el siglo XIX*. - Asunción : Instituto Cultural Paraguayo-Alemán, 1996, 464 p.
- POTTHAST, BARBARA 2001. – « Alterität als nationale Identität : Die Neuformulierung der nationalen Identität in Paraguay nach dem Tripel-Allianz-Krieg ». - In : Michael Riekenberg, Stefan Rinke & Peer Schmidt (eds.), *Kultur-Diskurs : Kontinuität und Wandel der Diskussion um Identitäten in Lateinamerika im 19. und 20. Jahrhundert*. - Stuttgart : Heinz, Col. Historamericana, n° 12, 2001, p. 239-258.
- POTTHAST, BARBARA 2001. – « Residentas, destinadas y otras heroínas : El Nacionalismo paraguayo y el rol de las mujeres en la guerra de la Triple Alianza ». - In : Barbara Potthast & Eugenia Scarzanella (eds.), *Las Mujeres y las naciones : Problemas de inclusión y exclusión*. - Madrid : Iberoamericana & Frankfurt am Main : Vervuert, 2001, p. 83-86.
- POTTHAST, BARBARA 2003. – « Entre lo visible y lo pintoresco : Las Mujeres paraguayas en la economía campesina (siglo XIX) ». - In : *Jahrbuch Lateinamerika*, Münster, 2003, n° 40, p. 203-220.
- POTTHAST, BARBARA 2005. – « Niños soldados y niñas famélicas en la Guerra del Paraguay ». - In : Barbara Potthast & Sandra Carreras (eds.), *Entre la familia, la sociedad y el Estado : Niños y jóvenes en América Latina (siglos XIX-XX)*. - Madrid : Iberoamericana & Frankfurt am Main : Vervuert, 2005, p. 89-114.
- POTTHAST, BARBARA & THOMAS L. WHIGHAM 1990. – « Some strong reservations : A critique of Vera Blinn Reber's "The Demographics of Paraguay : A reinterpretation of the great war, 1864-1870" ». - In : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, November 1990, vol. 70, n° 4, p. 667-678.
- POTTHAST, BARBARA & THOMAS L. WHIGHAM 1998. – « La Piedra "Rosetta" paraguaya : Nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la Guerra de la Triple Alianza, 1864-1870 ». - In : *Revista Paraguaya de Sociología*, Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, septiembre/diciembre 1998, vol. 35, n° 103, p. 147-159. • Trad. ang. : « The Paraguayan Rosetta Stone : New Insights into the Demographics of the Paraguayan War, 1864-1870 ». - In : *Latin American Research Review*, Albuquerque : Latin American Studies Association, 1999, vol. 34, n° 1, p. 174-186.

PUSINERI SCALA, CARLOS A. 1984. – « Periódicos chaqueños ». - In : *Historia Paraguaya*, Asunción, vol. XXI, 1984, p. 101-129.

PUSINERI SCALA, CARLOS A. 1987. – *Museos y Colecciones del Paraguay*. - Asunción : Ministerio de Educación y Culto, 1987.

Q

QUESADA, ERNESTO 1901. – « La Política argentina en el Paraguay ». - In : *Vida Moderna*, Montevideo, 2^e année, février 1901.

QUESADA, ERNESTO 1902. – *La Política argentino-paraguaya*. - Buenos Aires : Bredahl, 1902, 302 p.

R

RAMÍREZ RUSSO, MANFREDO 1983. – *El Chaco paraguayo : Integración sociocultural de los menonitas a la sociedad nacional*. - Asunción : El Foro, 1983, xix+377 p.

RAMOS, ANTONIO 1976. – *La Independencia del Paraguay y el Imperio del Brasil*. - Rio de Janeiro : Conselho Federal de Cultura & Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, 1976, 586 p.

RATZLAFF, GERHARD 1993. – *Entre dos fuegos : Los Menonitas en el conflicto limítrofe entre Paraguay y Bolivia (1932-1935)*. - Asunción, 1993, 32 p.

REALI CESTARO, MARÍA LAURA 2005. – *Représentations du passé et discours politiques en Uruguay dans la première moitié du XX^e siècle*. - Thèse de doctorat. - Paris : École des hautes études en sciences sociales, 2005, 2 vols., 467 p.

REBER, VERA BLINN 1988. – « The Demographics of Paraguay : A reinterpretation of the great war, 1864-1870 ». - In : *Hispanic American Historical Review*, College Park : Department of History, University of Maryland, 1988, vol. 68, n° 2, p. 289-437.

REBER, VERA BLINN 2000. – « Comment on "The Paraguayan Rosetta Stone" ». - In : *Latin American Research Review*, Albuquerque : Latin American Studies Association, 2000, vol. 37, n° 3, p. 129-136.

REES, SIÂN 2003. – *The Shadows of Elisa Lynch : How a nineteenth century Irish courtesan became the most powerful woman in Paraguay*. - London : Review, 2003, 344 p.

RESQUÍN, FRANCISCO I. 1875. – *Datos históricos de la guerra del Paraguay contra la Tripla Alianza*. - Buenos Aires : Compañía Sud-Americana de Billetes de Banco, 1895, 188 p.

- RIESTER, JÜRGEN (ed.) 1995. – *Chiriguano*. - Santa Cruz de la Sierra : Apoyo para el Campesino-Indígena del Oriente Boliviano, 1995.
- RIESTER, JÜRGEN 2005. – *Iyambae-Ser Libre, Textos bilingües guaraní-castellano*. - Trad. Justo Mandiri, Santa Cruz de la Sierra, 2005, p. 209. apcob@apcob.org.bo y www.apcob.org.bo.
- RIVAROLA, MILDA 1988. – *La Polémica francesa sobre la Guerra Grande : Eliseo Reclus, La Guerra del Paraguay; Laurent-Cochelet, Correspondencia consular*. - Asunción : Editorial Histórica, 1988, 279 p.
- RIVAROLA, MILDA 1998. – *La República liberal : Crónica ilustrada del Paraguay. Paraguay independiente*. - Buenos Aires : Distribuidora Quevedo, 1998, 2ª ed.
- RIVAROLA, MILDA 1994. – *Vagos, pobres y soldados : La Domesticación estatal del trabajo en el Paraguay del siglo XIX*. - Asunción : Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, 1994, 158 p.
- ROA BASTOS, AUGUSTO 1983. – « Una literatura sin pasado : La Narrativa paraguaya en el contexto de la narrativa hispanoamericana actual ». - In : *Quimera*, Madrid, febrero de 1983, nº 28.
- ROA BASTOS, AUGUSTO ; ALEJANDRO MACIEL ; OMAR PREGO & ERIC NEPOMUCENO 2001. – *Los Conjurados del Quilombo del Gran Chaco*. - Buenos Aires : Alfaguara, 2001, 249 p.
- RODRÍGUEZ ALCALÁ, GUIDO (comp.) 1991. – *Residentas, destinadas y traidoras*. - Asunción : RP Ediciones & Criterio, 1991, 159 p.
- RODRÍGUEZ ALCALÁ, GUIDO 1999. – *Historia de la literatura paraguaya*. - Asunción : El Lector, 1999.
- RODRÍGUEZ ALCALÁ, HUGO 1995. – *La Doma del jaguar*. - Asunción : El Lector, 1995, 212 p.
- ROMERO, ROBERTO A. 1992. – *Protagonismo histórico del idioma guaraní*. - Asunción : Rotterdam Editora, 1992, 180 p.
- RUBIANI, JORGE 2001. – *La Guerra de la Triple Alianza*. - Asunción : Abc Color, 2001.

S

- SALLES, RICARDO 1990. – *Guerra do Paraguai : Escravidão e cidadania na formação do Exército*. - São Paulo : Paz e Terra, 1990, 165 p.
- SALSA CORRÊA, LÚCIA 1999. – *Historia e fronteira : O sul de Mato Grosso, 1870-1920*. - Campo Grande : Universidade Católica Dom Bosco, 1999, 244 p.

- SALUM-FLECHA, ANTONIO 2001. – *Facetas públicas y privadas en la Guerra de la Triple Alianza*. - Asunción : Intercontinental, 2001, 710 p.
- SAPIENZA, ANTONIO LUIS 2003. – « Air Combat During the Chaco War ». - In : *Latin American Aviation Historical Society*, May 10, 2003. - <http://www.laahs.com>.
- SAPIENZA, ANTONIO LUIS 2006. – « Incursiones aéreas bolivianas en Bahía Negra ». Asunción, 2006. - Texto inédito.
- SCARONE, ERNESTO 1963. – *Reconocimiento en fuerza de Pitiantuta, junio 29 de 1932 : Contribución para la historia de la Guerra del Chaco*. - Asunción : Imprenta Militar, 1963, 126 p.
- SCHUCHARD, BARBARA 1981. – « The Chaco War : An Account From A Bolivian Guarani ». - In : *Latin American Indian Literatures*, Pittsburgh : University of Pittsburgh, 1981, n° 5, p. 47-58.
- SCHUCHARD, BARBARA 1982. – « Ethnien und Nationalstaaten im Chaco-Krieg : Zur kolonialen Identitätsproblematik in Hispano-Amerika ». - In : Jürgen von Stackelberg (éd.), « Probleme der Dekolonisation (Afrique francophone-Amérique latine) », *Romanistisch Zeitschrift für Literaturgeschichte : Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, Heidelberg, vol. VI, n° 1/2, 1982, p. 45-67.
- SCHUCHARD, BÁRBARA 1981. – « The Chaco War : An Account from a Bolivian Guarani ». - In : *Latin American Indian Literatures*, Pittsburgh : University of Pittsburgh, 1981, vol. 5, n° 2, p. 47-58.
- SCHUCHARD, BÁRBARA 1986. – « La Conquista de la tierra : Relatos guaraní de Bolivia acerca de experiencias guerreras y pacíficas recientes ». - In : *Suplemento Antropológico*, Asunción : Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, diciembre de 1986, vol. 21, n° 2, p. 67-98.
- SCHUCHARD, BÁRBARA & CECILIO GÓMEZ 1981. – *Entrevista a Natalio Barrientos*. - Santa Cruz de la Sierra : Apoyo para el Campesino Indígena del Oriente Boliviano, 1981, 115 p. - Mimeo.
- SCHULZ, JOHN 1994. – *O Exército na política : Origens da intervenção militar, 1850-1894*. - São Paulo : Editora da Universidade de São Paulo, 1994, 224 p.
- SEIFERHELD, ALFREDO M. 1984. – « El Cabichuí en el contexto histórico de la Guerra Grande ». - In : *Cabichuí, periódico de la Guerra de la Triple Alianza*. - Asunción : Museo del Barro, 1984, p. 12-14.
- SEIFERHELD, ALFREDO M. 1984/87. – *Conversaciones político-militares*. - Asunción : El Lector, 1984/87, 4 vols.

- SHELBY, GRAHAM 1992. – *Madame Lynch : El Fuego de una vida*. - Buenos Aires : Sudamericana, 1992.
- SIFFREDI, ALEJANDRA & SUSANA SANTINI 1993. – « Movimiento, relocalización y experiencia : Una aproximación a la historia oral de los nivacle septentrionales en los últimos sesenta años ». - In : *Memoria Americana*, Buenos Aires : Universidad de Buenos Aires, 1993, vol. 2, p. 1-29.
- SILVEIRA, MAURO CÉSAR 1996. – *A Batalha de Papel : A Guerra do Paraguai através da caricatura*. - Porto Alegre : L&PM, 1996, 206 p.
- SIMON DE SOUZA, BRIGITTE 1987. – « Guerreros y misioneros : Problemática de sus actuaciones en una comunidad marginal chiriguano-guaraní en el oriente boliviano ». - In : *Suplemento Antropológico*, Centro de Estudios Antropológicos, Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, Asunción, junio 1987, vol. 22, nº 1, p. 49-73.
- SIRI, EROS NICOLA 1978. – *Por quién llora el urutaú : Francisco Solano López, Elisa Lynch y la guerra de la Triple Alianza*. - Buenos Aires : Argenlibros, 1978, 196 p.
- SOUSA, JORGE PRATA DE 1996. – *Escravidão ou morte : Os Escravos brasileiros na Guerra do Paraguai*. - Rio de Janeiro : Mauad, Adesa, 1996, 135 p.
- STERPIN, ADRIANA 1993. – « L'Espace social de la prise de scalps chez les Nivacle du Gran Chaco ». - In : *Hacia una nueva carta étnica del Gran Chaco*. - Las Lomitas : Centro del Hombre Antiguo Chaqueño, vol. 5, 1993, p. 129-192.
- STOESZ, EDGAR & MURIEL T. STACKLEY 1999. – *Garden in the wilderness : Mennonite communities in the Paraguay Chaco, 1927-1997*. - Winnipeg : CMBC Publications, 1999, xiii+219 p. • Trad. esp. : *El Chaco paraguayo : Tierra de refugio, Patria adquirida (1927-1997)*. - Asunción : Asociacion Evangélica Mennonita del Paraguay, 2000.
- SUSNIK, BRANISLAVA 1969. – *Chamacocos I : Cambio cultural*. - Asunción : Museo Etnográfico Andrés Barbero, 1969, 241 p.
- SUSNIK, BRANISLAVA 1981. – *Etnohistoria de los chaqueños : 1650-1910*. - Asunción : Museo Etnográfico Andrés Barbero, 1981, Col. Los aborígenes del Paraguay, vol. III, nº 1.
- SUSNIK, BRANISLAVA 1992. – *Una visión socio-antropológica del Paraguay del siglo XIX*. - Asunción : Museo Etnográfico Andrés Barbero, 1992.
- SUSNIK, BRANISLAVA & MIGUEL CHASE-SARDI 1995. – *Los Indios del Paraguay*. - Madrid : Mapfre, 1995, Col. Indios de América, nº 14, 452 p.

T

- TASSO FRAGOSO, AUGUSTO 1934. – *História da guerra entre a Tríplice Aliança e o Paraguai*. - Rio de Janeiro : Imprensa do Estado Maior do Exército, 1934, 5 vols.
- TAUNAY, ALFREDO D'ESCRAGNOLLE 1867. – *La Retraite de Laguna*. - Rio de Janeiro : Typographie Nationale, 1871, xi+224 p. • Rééd. : Paris : Phébus, 1995, 205 p. • Trad. port. : *A Retirada da Laguna*. - São Paulo & Rio de Janeiro : Melhoramentos, 1942. • Reed. port. : São Paulo : Companhia das Letras, 1997.
- TAUNAY, ALFREDO D'ESCRAGNOLLE 1874. – « Relatório Geral da Comissão de engenheiros junto às forças em expedição para a província de Matto Grosso 1865-1866 ». - In : *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, Rio de Janeiro, vol. XXXVI, Parte Segunda, 1874.
- TAUNAY, ALFREDO D'ESCRAGNOLLE 1923. – *Scenas de Viagem*. - São Paulo : Livraria do Globo, 1923.
- TAUNAY, ALFREDO D'ESCRAGNOLLE 1946. – *Memórias do Visconde de Taunay*. - São Paulo : Melhoramentos, 1946.
- THOMPSON, GEORGE 1869. – *The War in Paraguay : With a historical sketch of the country and its people and notes upon the military engineering of the war*. - London : Longmans, Grenn, and co., 1869, x+347 p. • Trad. esp. de D. Lewis & A. Estrada : *La Guerra del Paraguay : Acompañada de un bosquejo histórico del país y con notas sobre la ingeniería militar de la guerra*. - Buenos Aires : Imprenta Americana, 1869, 384+cxxviii+viii p.
- TORAL, ANDRÉ AMARAL DE 1995. – « A participação dos negros escravos na Guerra do Paraguai ». - In : *Estudos Avançados*, São Paulo : Instituto de Estudos Avançados da Universidade de São Paulo, maio-agosto 1995, vol. 9, nº 24.
- TORAL, ANDRÉ AMARAL DE 1999. – « Entre retratos e cadáveres : A Fotografia na Guerra do Paraguai ». - In : *Revista Brasileira de História*, São Paulo : Associação Nacional de História, 1999, vol. 19, nº 38, p. 283-310.
- TORAL, ANDRÉ AMARAL DE 1999. – *Adeus, chamigo brasileiro : Uma história da Guerra do Paraguai*. - São Paulo : Companhia das Letras, 1999, 128 p.
- TORAL, ANDRÉ AMARAL DE 2001. – *Imagens em desordem : A Iconografia da Guerra do Paraguai*. - São Paulo : Humanitas & Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, 2001, 216 p.
- TUCK, LILY 2004. – *The News from Paraguay : A Novel*. - New York : Harper Collins, 2004, 248 p. • Trad. esp. par Rita Da Costa : *Noticias desde Paraguay*. - Barcelona : Grijalbo, 2005, 333 p.

V

- VACA, JUAN ESTEBAN 1938. – *Notas de la pasada guerra del Chaco : Informaciones de cosas vistas, oídas y vividas en la zona de operaciones*. - Círculo Militar : Buenos Aires, 1938, Col. Biblioteca del Oficial, vol. 240, 355 p.
- VARELA, HÉCTOR FLORENCIO 1870. – *Elisa Lynch*. - Buenos Aires : Imprenta de la Tribuna, 1870. • Reed. : Buenos Aires : El Elefante Blanco, 1997.
- VARGAS PEÑA, LUIS 1978. – *El Paraguay, la Guerra y el Chaco*. - Asunción : El Gráfico, 1978, 266 p.
- VÁZQUEZ, JOSÉ ANTONIO 1964. – « Préface à la reproduction facsimilaire du Centinela ». - In : *Colección del semanario de los paraguayos en la Guerra de la Triple Alianza*, Buenos Aires : Fondo Editorial Paraquariae, 1964, p. 7-12.
- VELÁZQUEZ, RAFAEL ELADIO 1977. – « Organización militar de la gobernación y capitánía general del Paraguay ». - In : *Estudios Paraguayos*, Asunción, 1977, vol. 5, n° 1, p. 25-69.
- VERGARA VICUÑA, AQUILES 1940/44. – *Historia de la Guerra del Chaco*. - La Paz : Imprentas Unidas, 1940/44, 7 vols.
- VERSEN, MAXIMILIAN VON 1872. – *Reisen in Südamerika und der Südamerikanische Krieg*. - Breslau : Mälzer, 1872, iv+220 p.
- VILLA DE LA TAPIA, AMALIA 1974/83. – *Alas de Bolivia : Síntesis histórica de la aviación nacional*. - La Paz : Editorial Aeronáutica, 1974/83, 3 vols.
- VILLAGRA-BATOUX, DELICIA 1996. – *Le Guaraní paraguayen : De l'oralité à la langue littéraire*. - Lille : ANRT, 1996, xxi+379 p. • Trad. esp. : *El Guaraní paraguayano : De la oralidad a la lengua literaria*. - Asunción : Ambassade de France au Paraguay & Expolibro, 2002, 391+xxi p.

W

- WARREN, HARRIS GAYLORD 1978. – *Paraguay and the Triple Alliance : The Postwar decade, 1869-1878*. - Austin : Institute of Latin American Studies, University of Texas at Austin, 1978, Col. American Monographs, n° 44, 376 p. - With the assistance of Katherine F. Warren.
- WARREN, HARRIS GAYLORD 1985. – *Rebirth of the Paraguayan Republic : The First Colorado era, 1878-1904*. - Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1985, xvi+379 p. - With the assistance of Katherine F. Warren.
- WASHBURN, CHARLES A. 1871. – *The History of Paraguay : With notes of personal observations and reminiscences of diplomacy under difficulties*. - Boston :

Lee and Shepard, 1871, 2 vols. • Trad. esp. : *Historia del Paraguay : Con notas y observaciones personales y reminiscencias de algunas dificultades diplomáticas*. - Buenos Aires : Impresores con tipos de propiedad de la Revista del Paraguay, 1892/98, 3 vols.

WHIGHAM, THOMAS L. 1991. – *The Politics of river trade : Tradition and development in the Upper Plata, 1780-1870*. - Albuquerque : University of New Mexico, 1991, xviii+274 p.

WHIGHAM, THOMAS L. 2002. – *The Paraguayan War*. - Lincoln & London : University of Nebraska Press, vol. 1 : *Causes and Early Conduct*, 2002, 520 p.

Y

YNSFRAN, PABLO MAX 1950. – *The Epic of the Chaco : Marshal Estigarribia's Memoirs of the Chaco War, 1932-1935*. - Austin : University of Texas Press, 1950.

YOUNG, HENRY LYON 1966. – *Eliza Lynch, Regent of Paraguay*. - London : Anthony Blond, 1966.

Z

ZANARDINI, JOSÉ & WALTER BIEDERMANN 2001. – *Los Indígenas del Paraguay*. - Asunción : Centro de Estudios Antropológicos de la Universidad Católica Nuestra Señora de la Asunción, 2001, p. 169-180.

ZÖLLER, HUGO 1884. – *Pampas und Anden : Sitten- und Kultur-Schilderungen aus dem spanischredenden Südamerika mit besonderer Berücksichtigung des Deutschtums*. - Berlin & Stuttgart : Spemann, 1884, 409 p.

ZOOK, DAVID H. 1960. – *The Conduct of the Chaco War*. - New York : Bookman, 1960, 280 p. • Trad. esp. : *La Conducción de la guerra del Chaco*. - Buenos Aires : Policarpo Artaza, 1962, 463 p.

Index

Lieux

- Acosta Ñu [bataille] 124/195/361
Aguaguigo [ex Itati] 207
Aguaraigua 246
Aguaray Guasú [rivière] 471
Ajos [aujourd'hui Coronel Oviedo, voir : Coronel Oviedo] 443/454
Albuquerque [fort] 206/208/209
Alihuatá [fortin] 223/229
Allemagne 25/141/311
Altiplano bolivien 18/301/307-309/546/551/552/553/555
Amambay 97/392/418
Amazonie 13/308/530
Amérique latine 12/16/51/54/57/58/60/61/129/130/143/147/148/193/302/312/339/351/432/539/548
Angleterre (Grande Bretagne) 35/118/119/129/130/147/428/437/448
Angostura 95/99
Antenak hlenpenek 290
Apa [rivière, ex Corrientes, voir : Corrientes] 34/37/45/207/460
Aquidabán [rivière, ex Piray, voir : Piray] 115/116/207/416
Arce [fortin] 223/471
Aregüa 436
Argentine 11/15/25/30/36-47/50/54/56/68/98/99/106/107/116/129/143/147/184/186/187/196/248/258/335/359/384/409/421/428/448/473/502/504-506/544/556
Aroma [fortin] 270
Asunción 30/39/40/42/43/44/50/66/68/69/70/74/76/78/81/82/88/89/90/95-97/100/102-105/156/169/171/195/197/200/209/291/301/318/321/329/337/341/351/370/372/381/409/410/421/422/434/435/437/439/448/449/451/454/460/465/468-470/480/481/522
Atacama 457
Atlantique [océan] 13/35/315/457/459/530
Avaí 179
Ayacucho [fortin] 275
- B**
Bahía [São Salvador de] 419/427
Bahía Negra [port sur le Paraguay, ex Pacheco, voir : Pacheco] 265/266/271/272/273/460/463/465/466/468/469/470/472
Ballivián [fortin] 223/269/465/466/469
Bartolomé de las Casas [colonie indigène] 330
Batista [fortin] 270/271/272/273/275
Bellaco [estero] 99/101/358/414/421/448
Bella Vista 215
Blanco [estero] 413
Blanco/Branco [rivière] 34
Blumenau 137
Bolívar [fortin] 223
Bolivie 12-14/38/51-53/58/98/162/221/222/246/247/249/251/256/257/263/265/277/284/302-303/307-310/316/318-320/327/329/335/340/350/457-462/464/467/468/471/472/539-546/549/551/552/553/556/558/560
Bonitos [facenda] 214
Boquerón 100/246
Boquerón [fortin] 323/330/352/459/460/462/463/465/471/472/549/550/555/557/558/560
Borbón [fort, aujourd'hui Olimpo, voir : Olimpo] 208

- Branco/Blanco [rivière] 216
 Brésil 11/13/15/24-26/29/30/33/34/36-38/41-43/45-47/97-99/115/116/125-132/134-137/143/145/147/163/190/194/200/209/217/275/301/312/336/384/391/410/417/420/423/427/428/429/447/457/473/490/491/495/498/502/504-506
 Buenos Aires 24/27/33/34/36/41/42/44/46/51/71/77/90/93/97/102-105/107/115/129/164/184/185/198/199/368/369/371/393-396/401/402/409/428/446/459/472/481/490/513
- C**
 Caacupé 155
 Caazapá 177/178
 Camacho [fortin] 223/270/303
 Camapuã 209
 Campo Esperanza 469
 Campo Flores 288-290/294-296/298
 Campos [fortin] 229
 Canada 315
 Carandaiti [fortin, aujourd'hui Carandayty] 270/559
 Carlos Antonio López [fortin] 232/271/275/320
 Carmelo Peralta [colonie indigène] 336
 Carpincho 287/288/300
 Casado [port] 328/332-334/336/462-465/468-470/472
 Catamarca [province] 390/395
 Ceibo [colonie indigène] 288
 Cerro Corá [bataille] 31/104/115/116/120/162-164/169/176/179/180/360/363/386/450/454
 Cerro León [ver : San Jorge, Zamucos] 99/163/178/265/269/270/359/ 448
 Chaco 12-19/27/37/38/41-43/45/49-54/56/57/60/61/67/69/71-73/77/79/81/83/85-91/99/120-122/142/166/170/207/208/221-225/228-235/245-251/254/255/263-278/280-285/292/295/298/300-304/308/309/311-321/323-223/327-337/339/345/349-354/379/387/388/392/410/411/457-462/464-471/473/526/530/532/539-544/546/548/551/552/555/556-560
 Chaco de Añarai 260
 Charagua 250
 Charcas [audience] 304/458/459/478
 Chatoloto 210
 Chili 13/45/378/473
 Chiquitanía 265/267/271/275/277
 Chiriguana [cordillère] 235
 Cochabamba 252/553
 Coimbra (Brésil) 102/206/208/210-212/214/217/218
 Colón [port sur le Paraguay] 289
 Concepción (Paraguay) 91/157/208/209/412/453/464/465/468/469
 Concordia (Argentine) 99
- Confuso [rivière] 471/472
 Copere 301
 Coronel Bogado [fortin] 271/273/275/465
 Coronel Oviedo [ex Ajos, voir : Ajos] 454
 Coropo 260
 Corrales [fortin] 273/323/324/465/470/471
 Corrientes [province] 27/37/99/100/102/158/167/179/393/413/428/448/451
 Corrientes [rivière, aujourd'hui Apa, voir : Apa] 207
 Corumba 213/218/275
 Crévaux [fortin] 223
 Curupayti 99/100/102/104/120/393-396/399-401/414/417/470
 Curuzú 99/415
- D**
 D'Orbigny [fortin] 223
 Dourados 213
- E**
 Embarcación 223
 Encarnación 90
 Entre Ríos [province] 428
 Equitos 267
 Espagne 33/45/69/145/163/407
 Espirito Santo 136
 Esteros [fortin] 222/225/269/471
 États-Unis d'Amérique 30/39/111/145/299/320/384/396/465/506/556
 Europe 29/141/143/144/164/199/294/440/506/513/521
- F**
 Falcón [fortin] 465
 Fernández [fortin] 223/229
 Fernheim [colonie mennonite] 323/324
 Filafelfia (Paraguay) 91/246/251/323/334/340
 Florida [fortin] 266/270/273/275
 Formosa [province] 220
 Formosa [ville] 223
 France 19/25/112/141/145/196/448/466
- G**
 Gabino Mendoza [fortin, ex Ingavi, voir : Ingavi] 86/275
 Gaïva [lagune] 218
 Galpón [fortin] 466
 General Bruguez [fortin] 225
 General Díaz [fortin] 271
 Genève 49/51/53/54/55/56/57/461
 Gondra [fortin] 469
 González [riacho] 286/290/291/295/296/297
 Goya [ville] 100/109

Guachalla [fortin] 223/269
 Guairá/Guayrá 91/157/359
 Guaraní [port sur le Paraguay] 465
 Guarayos 267
 Güirayoasa 252

H

Haïti 407
 Haut Paraguay [district] 222/230/231/233/234/320/
 328/336
 Horqueta 453
 Humaitá [forteresse] 90/99/100/102/109/155/179/
 390/413/448-451/506

I

Ibitimí 178
 Igurey [rivière] 37
 Inde 58
 Ingavi [fortin, aujourd'hui Gabino Mendoza,
 voir : Gabino Mendoza] 86/270 /273/275
 Inmakata [lagune] 232
 Ipías 276
 Irak 345
 Isla Guasú 152-155/158/161/163/164
 Isla Poí [fortin] 463/468/469/470/471
 Isla Umbu 90
 Isla Urubú 179
 Ioso [Isosog, Isozog] 245-251 /254/256/258-261/304
 Itá 178
 Itá Yvaté [bataille] 95/99
 Italie 25
 Itapua 90
 Itapurú/Itapirú 99/100
 Itatí 207
 Ivasiriri 246
 Iyoovi 246

J

Jacuiba 223
 Jejuí [rivière] 207
 Junín [fortin] 270/275

K

Kaa Iya [parc naturel] 250
 Karova Guasú 285
 Kuruyuki [bataille] 235/247

L

La Brecha 246
 La China [fortin] 226
 La Esperanza [estancia] 267
 La Laguna 215
 La Leona 412

La Patria 285
 La Paz 225/252/308-310/351/543/545/548/551/553
 La Quiaca 252
 La Serena 378
 Lagunilla 252
 Laureles 155
 Limpio 177
 Linares [fortin] 222
 Loa [fortin] 223/229/273
 Loma Plata [colonie mennonite] 334
 Luján [ville] 90/107

M

Machareti 251
 Madrejón [fortin] 270/273/275
 Madrejoncito [fortin] 271/273/275
 Madrid 478/513
 Magariños [fortin] 223
 Makxawaya 292/293/294/296
 Mandioré [lagune] 218
 Manitoba 315
 Mariano Roque Alonso [municipalité] 330
 Mariscal Estigarribia [région] 246/303/471
 Mariscal López [fortin] 329/460/462/465/469
 Mariscal Santa Cruz [fortin] 269/270
 Maroc 58
 Mascokoykaha [angaité : algarrobo amargo] 286/289/
 290/294/295
 Maskoma Yamma/Estancia 14 de Mayo 287
 Mato Grosso [province] 34/45/46/98/126/127/200/
 209-211/213/214/217-219/336/411/413/421/
 424/428/453
 Mbaracayú [cordillère] 37
 Mbuyapeí 155
 Menno [colonie mennonite] 318/319/323/324
 Miranda [district] 210/212/214-216
 Miranda [rivière] 207
 Miranda [ville] 208/214
 Misiones 37/38/99/152/153/157/158/333/359/380/
 383
 Monte Grande 267/268/272
 Montevideo 36/80/90/104/428/506
 Muñoz [fortin] 223
 Murtinho [port sur le Paraguay] 336

N

Nabilek [rivière] 210
 Naktee Amyep [mission] 292
 Nanawa [fortin] 466/467/469/470/472
 Neuland [colonie mennonite] 283/334/340
 New York 367/368
 Neytachase 229
 Noraide 276

Nordeste (Brésil) 427

Ñ

Ñeembucú 90

O

Olimpo [fort, ex Borbón, voir : Borbón] 209/460/463/465/469/470/472

Ontario 315

Ornameta [lagune] 232

Oruro 553

Otuquis [rivière] 265

P

Pacheco [port sur le Paraguay, aujourd'hui Bahia Negra] 265/269/469

Pacifique [océan] 13/231/457/459-461/542/549

Palmar de las Islas 269/273

Pantanal 205/206/210-213/218

Paraguarí 155/200/357/465/497

Paraguay [fleuve] 13/34/38/46/103/213/218/265/266/271/282/283/286/316/324/327/328/330/336/459/465/469/471/513

Paraguay [riacho] 297

Paraná [état] 45/136

Paraná [rivière] 33/99/100/101/416/459

Paraná [ville] 184

Parapetí/Parapiti [rivière] 250/266/267/270/272/273/301/302

Paredes [fortin] 265/269

Paris 371/395/478/503

Paso de la Patria 99-101

Paso de los Libres 100/109

Paso Pucú 100/101/346/381/384/450/493/498/522

Passa Vinte 213

Patiño [marécages] 471

Pato [lagune] 293/295/297

Paysandú 188

Pedro Peña [mission oblate] 251

Peribeubí 45

Picuiiba 269/270

Pikyrenda [lagune] 270

Pilcomayo [rivière] 43/222-224/228/229/235/266/269/318/320/336/459/460/465/466/468/469/471/472/548

Pinasco [port sur le Paraguay] 284/286/289/290/293/294/297/469/470

Piray 177/207

Pirayú 178

Pitantuta [lagune] 232/233/266/270-273/275/320/465/466

Pitún 207

Platanillos [fortin] 223/227/228/229

Posadas 512

Potosí 543

Prussie orientale 311

Punta Rieles 284

Q

Quyqyo 155

R

Ravelo [fortin] 269/270/273

Reconquista 86

Remonta Cué 288/289/296

Rey [lagune] 295

Riachuelo [bataille] 94/99/103/108/359/360/362/413/451

Río Cuarto [fortin] 391/396/398

Río de Janeiro 34/41/46/513

Río de la Plata 11/23/26/33/35/39/46/94/98/130/132/379/380/384/406/409/430/459/477/495/514

Río Grande do Sul 36/37/45/136

Río Quinto [fleuve] 398

Roboré [fortin] 269/270/273

Rosario 96

S

Saavedra [fortin] 221/223/229/471

Salazar [fortin] 289/295

Salta [ville] 184

San Fernando 31/179/381/522

San Ignacio de Zamuco [mission jésuite] 277

San Ignacio Guasú 152

San Isidro (Paraguay) 156

San Joaquín 454

San Jorge [serranías, ver : Cerro León, Zamucos] 269

San José de Chiquitos 269

San Juan (Bolivie) 276

San Julián [rivière] 267

San Miguel [cerro] 264/265/269

San Miguel [rivière] 264/265/269

San Pedro de Ycuamandyyu 157/287

San Rafael (Bolivie) 276

San Salvador [ville] 215

Santa Catarina 136

Santa Cruz de la Sierra 250/252/260/267/275/301/304-308

Santa Fe [province] 96/97/255/256/410

Santa María (Paraguay) 156

Santa Rosa (Paraguay) 156

Santa Teresita [mission oblate] 251/333

Santiago y San José [salines] 264/265/269

Santo Corazón 276

São Lourenço [rivière] 213/218

Saskatchewan 315

Sastre [port sur le Paraguay] 271
 Sibérie 58
 Sorpresa [fortin] 471
 Suarez [port sur le Paraguay] 471
 Sucre [ville] 553

T

Tacuari [rivière] 497
 Takhee Sagye (Estancia Olinda) 292
 Talavera [port sur le Paraguay] 271
 Tarapacá 457
 Tarvo [rivière] 268
 Taturuguai 153
 Tebicuary [rivière] 155
 Término 210
 Timane [rivière] 269/270/271/273
 Titicaca [lac] 554
 Tobité 276
 Toledo [fortin] 323/324/469/471/550
 Torres [fortin] 271/273/275
 Trifunké [fortin] 229
 Tucavaca [rivière] 271
 Tuyu Cué 100/102
 Tuyutí [bataille] 31/100/101/178/358/414/421/447/
 448/451/453

U

Uberaba 213
 Ukraine 314/315
 URSS 31/320

Personnes

Abente, Victoriano 115
 Aceval, Emilio 96
 Acosta, Avelino 398
 Acosta, Baltasar 519
 Acosta, Juan 163
 Acosta, Mauricia 164
 Acosta, Telesfora 162
 Acosta, Toribia 162/164
 Acosta, Walterman 71/169
 Aedo, Eduardo Víctor 78
 Aguai, Manuel 410
 Agüero, Manuel 287/295
 Aguiar, Adriano Mateu 115
 Aguirre, Anastasio 183
 Aguirre, Juan Francisco 26/281

Uruguaiana 99/100/101/417/451
 Uruguay (Banda Oriental) 11/24/33/36/37/43/45/46/
 56/100/101/127/131/146/147/184-186/191/
 409/428/473/502/503

V

Venezuela 407
 Villa Franca 488
 Villa Hayes 465/467
 Villa Rica 157/422/454
 Villamontes 223

W

Washington 461

Y

Ya'a Saga 289/294/296/297
 Yabebiri 155
 Yacireta 90
 Yanduazubí Rubichá 530
 Yapiroa 246
 Yatay Corá 99/100/104/108/417
 Ybycu'í 123
 Yetnapanak Hape 286
 Yrendagüe 269
 Yuki 302

Z

Zamucos [serranías, ver : Cerro León, San Jorge] 269
 Zamuco [riacho] 266

Alves Feitosa, Jovelita 127
 Amaral, Raúl 88/119/347
 Amatiello, Patricia 93
 Amespil 401
 Amigo, Roberto 514/515
 Aponte, Leandro 86
 Aquino, I. 519
 Arabebe, Crisânto 408
 Araca, Lucas 408
 Aramayo [famille] 544
 Arbiza, Zacarías 188
 Arce [famille] 544
 Arguedas, Alcides 545/546
 Argüello, Ana María 70
 Artigas, José 146/413
 Arze Aguirre, René Danilo 302
 Arze Quiroga, Eduardo 229/269/270/273
 Ashwell, Washington 80/88
 Avaroa, Eduardo 549
 Aveiro, Silvestre 102-104/170/176/454
 Ayala de Gill Aguinaga, Alice 107
 Ayala, Eusebio [président] 87/197/312/318/463
 Ayala, Isidro 449/455
 Ayala, Juan B. [lieutenant colonel] 458/466-473
 Ayarragaray, Lucas 184
 Azara, Félix de 207/281

B

Bado, Laura 118
 Báez Rolón, Francisco Javier 370
 Báez, Apolinario 179
 Báez, Cecilio 116/117/443
 Báez, Cosme 178
 Bagnaia, Mariano de 210
 Bama, Juan Pío 177
 Barbero, Andrés 83
 Barbero, Josefa 83
 Barbero, María 83
 Bareiro Saguier, Rubén 346/350/351/387
 Bareiro, Cándido 40/43/82
 Bareiro, Line 175
 Bareiro, Néstor 288/295
 Bargas, Juan 519
 Barrett, Rafael 142/201/348
 Barrett, William Edmund 367-370/373
 Barreto Facheta, Gerónimo 362/363
 Barreto, Sindulfo 222/224/225/232
 Barrientos Iyambae, Bonifacio 249/260/308
 Barrientos, Casiano 259/260/302-302/308
 Barrientos, Natalio 247
 Barrios Rojas, Víctor 89
 Basail, Luis N. 93
 Batoux, Guy 23/355/405

Beattie, Peter M. 15/29/131/135
 Bedoya [famille] 79
 Bedoya, Saturnino 198/449
 Bélaieff, Ian 87/232/233/265/266/271/272/329/330
 Belgrano, Manuel [général] 379/380/383/407/410
 Benítez, Brígida 443
 Benítez, Daniel 178
 Benítez, Dolo [Angaité] 286/297
 Benítez, Galo 177
 Benítez, Gregorio [sergent major] 177
 Benítez, Gumersindo 488
 Benítez, José 177/178
 Benítez, Juan José 522
 Berro, Bernardo 36/182/187
 Berual de Limpio, Manuel 177
 Beverina, Juan 106
 Boccia Romañach, Alfredo 88
 Bobbio, Norberto 197
 Boer, Juan Carlos 93/105/109
 Boettner, Juan Max 89
 Bogarín, Juan Sinforiano 77/84
 Boggiani, Guido 215/234/265/282/316
 Boidín, Capucine 20/139/151/155/160/163/169/181
 Bolaño, Roberto 301
 Bolívar, Simón 407
 Borges, Jorge Luis 400
 Borrás, Gérard 539-542
 Brandt, Willy 141
 Bray, Arturo 198/447/450
 Brecht, Bertold 387
 Bremen, Volker von 263/277
 Brezzo, Liliana 15/40/67/68/70/90/93/144/196/201
 Briand, Aristide 461
 Brunotte, Michael 123
 Buchbinder, Pablo 185
 Burela, Benjamín J. 267
 Bush, Germán 560

C

Caballero, Bernardino 75/79/102-105/108/117/123/
 124/153/163/170/172/179/193-196/200
 Caballero, Pedro Juan 408
 Caballero, Zaida 88
 Caballero Álvarez, Francisco 79
 Caballero Aquino, Ricardo 43/195/200/201
 Caballero Campos, Hérib 487
 Cabañas, Esteban 123/374
 Cabrera, Angelina 74
 Cáceres, Fidel 172
 Cáceres, Gregorio 519
 Cáceres, Nicanor [général] 103
 Cacha, Andrés 408
 Cadogan, León 85/160/492

- Calabá [capitaine] 208
 Califano, Mario 250
 Caminos, Luis 493
 Campos, Daniel 223
 Campos, Luis María 94/105/108
 Capdevila, Luc 20/139/141/151/169/205/318/441
 Cárdenas, Jenny 543/555
 Cardozo, Efraím 26/88/200/346/382/410-418/434/
 435/437/438/447/479-481
 Cárdozo, Emergildo 177
 Cardozo Ocampos, Mauricio 89/532
 Cardus, José 264-265
 Careaga [lieutenant] 296
 Carlos III 398/478
 Carmona, Silvestre 122/454
 Carneiro da Cunha, Manuela 206/212
 Carranza, Adolfo 102/109
 Carrillo, Juana Pabla 479
 Carvalho, José Murilo de 125
 Casabianca, Ange-François 221/231/316/467
 Casabianca, Jean-Paul 117
 Casaccia, Gabriel 351/354
 Casado [famille] 459
 Casares, Emilio 185
 Castro, Carlos de 200
 Castro, Claude 117
 Castro, Juan José 94
 Castro Caravia, Eduardo 187
 Castro Tanajura, João Evangelista de 426
 Catherine II 314
 Caxias, duc de [voir : Alves de Lima e Silva] 127/129/
 130/411/420/425/498/519
 Centurión, Carlos R. 385/386/487/520/535/537
 Centurión, Crisóstomo 357
 Centurión, Juan Crisóstomo [colonel] 104/105/108/
 170/200/381/434/437/453/493
 Cerqueira, Dionisio 426/427/448/455
 Cerruto, Óscar 543
 Céspedes, Susana 438
 Céspedes, Augusto 543
 Chamosa, Oscar 23
 Chase-Sardi, Miguel 223/225/227/231/285/534
 Cháves, F. 319
 Cháves, Julio César
 Cháves de Ferreiro, Ana Iris 122/348
 Chamorro de González, Esther 75
 Chiavenato, Julio José 80/87
 Colmán, Narciso R. 358
 Colombino, Carlos 85
 Combès, Isabelle 247-250/253/256-260
 Cominges, Juan de 281/282/299
 Conrad, Robert 425
 Cooney, Jerry W. 27/82/408/414-416/418/433/434
 Coronel, José [cacique angaité] 287/295
 Correa, Julio 387
 Correia de Camara, José Antonio 418
 Corvalán Mendilaharsu, Dardo 184
 Costa, Maria de Fátima 205
 Cotegipe [João Mauricio Wanderley, baron de] 39/40
 /43-45
 Cramer, Lucien 51-56/58-60
 Cruz Varela, Juan de la 407
 Cuarata, Pedro José 408
 Cuarterolo, Miguel Ángel 90
 Cuatí/ Ortigoza, José María [sergent] 413
 Cuayari, Juan Leandro 408
 Cuma, Joaquín Antonio 408
- D**
- Darré, Alain 541
 Dávalos [soldat] 233
 De Marco, Miguel Ángel 393-395/397/398
 Decoud [famille] 40
 Decoud, Adolfo 184
 Decoud, Héctor Francisco 200/369/373/434/438/447
 /452/453
 Decoud, José Segundo 103/105/108/195/347/348/480
 Decoud, Juan Francisco 40/96/102/105
 Delgado [général] 102/104
 Delvalle, Alberto 90
 Delvalle, J.B. [colonel] 454
 Demersay, Alfredo 79/281
 Díaz, Ana María 318
 Díaz, Eduardo 461
 Díaz, José Eduvigis [général] 179/271/362
 Díaz de Bedoya, Encarnación 438
 Díaz de Bedoya, José 41
 Díaz Machicao, Porfirio 302
 Dionisi, Maria Gabriella 365
 Doblado, Joseph 478
 Domecq de Decoud, Concepción 105/108
 Domínguez, Evarista 158
 Domínguez de Poletti, Nelly 81
 Domínguez, Manuel 81/105/118/121/171/198
 Doratioto, Francisco 15/33/36/111/126/127/131/132
 /134-136/143/194/390/428/446/448/454
 Duarte, Chinita 286
 Duarte, Francisco 178
 Duarte, Juan Gregorio 488
 Duarte, Pedro [général] 102/104/200
 Duarte, Pedro [sergent] 105
 Duarte de Vargas, Alberto 79
 Duarte Frutos, Nicanor [président] 112
 Duprat de Lasserre, Dorotea 124/438/452/454
 Durand, André 49
 Durán Estragó, Margarita 67/197/202/284/477

E

Eaton, Robert 284/295/297
 Eaton, Roberto [fils] 295
 Ehram, Catalina 88
 Elizalde, Rufino de 417
 Elizech, Antonio 169
 Eckstein, Alexander von 232/233
 Enríquez Gamón, Efraín 526
 Escobar, Patricio [général] 102-104/108/200/458/462/465
 Escobar, Ticio 85/488/503/509
 Espina, Mariano 185
 Estigarribia, José Félix 462/466/552
 Eu, comte d' [voir : Orléans] 130/194

F

Falcón, José 44/45/102
 Farrow [missionnaire] 294
 Feltes, Carlos 73
 Fernandes, Carla 345
 Fernández, Analía J. 233
 Fernández, Carlos J. 222/232/233/272
 Fernández, Emiliano R. 90/358/526/532
 Fernández, Roberto 552/556
 Fernández Oro, Manuel 94
 Ferraz, João Antonio 213
 Ferreira, Saturnino 153/158/164-166
 Ferreira da Silva, José 137
 Ferreira Segovia, Cayetano 487
 Ferrer, René 123/349-351/353
 Figallo, Beatriz 15/201
 Fischerman, Bernd 267/268
 Flores, Venancio [général] 36/104/109/147/182/185/188/421/490/491/498
 Flores, Ramón 71/169
 Flores de Zarza, Idalia 435/442
 Floridablanca [José Moñino y Redondo, comte de] 478
 Fonseca, Deodoro da 127/128
 Franco [soldat] 268
 Franco, Manuel 481
 Franco, Rafael 144
 Fregeiro, Clemente L. 185
 French, Jennifer L. 389
 Fric, Albert Vojtech 265
 Fritz, Miguel 260/340

G

Galeano, Eduardo 129
 Galland, Emmanuel 50-52/55/56/59
 Galli Romanach, Marcelo 123
 Gálvez, Manuel 124
 Gaona, Ana María 82

Garay, Blas 105/481
 Garay, César 201
 García, Ángel E. 224/250/267
 García, Aurelio 503
 García, Esteban 506
 García Canclini, Néstor 310
 García Lagos, Ildefonso 105/109
 García Merou, Martín 98/109
 Garmendia, José Ignacio 94/95/106
 Garmendia, Pancha 349/350/443
 Gelly y Obes, Juan Andrés 185/390/395
 Gil, Remigio 93
 Gill, Juan Bautista [président] 43/79/87
 Gill, Lesley 309
 Gill, Pedro V. [capitaine de frégate] 104/108
 Gill Aguinaga, Juan Bautista 70/71/94/107/171/179
 Gillies, Eva 390
 Giménez, Herminio 84
 Giménez, María Isabel 35/119/437
 Giovine Gramachikof, Lucía 88
 Giraud, Henri 466
 Giudice, Santiago 103
 Gobineau, Arthur de 544
 Godoy, Callo Sila 89
 Godoy, Juan Silvano 103/450/453
 Godoy, Julián N. 108
 Godoy, Rufino [capitaine] 101/102
 Gomes e Silva, Manuel de 212
 Gómez [caporal] 397/399-401
 Gómez, Cecilio 248
 Gómez, Gérard 457
 Gómez Serrato, Darío 90/358
 Gondra, Manuel E. 68/318/469/480/481
 González, Antonio E. 301/464
 González, Feliciano 86
 González, Gabino 178
 González, José 287
 González, Joaquín 32
 González, Juan Natalicio 82/197/348/480/526-528/536-539.
 González, Teodosio 199/200
 González, Wilson 147
 González Torres, Dionisio M. 433/493/494
 Gorostiaga, Rufino 87
 Gould [mister] 543
 Goycochea Menéndez, Martín de 119/348
 Grau, Jaime 88
 Grubb, Warbrooke 283/294
 Guastavino, Bernardino 94/104
 Guazú-Ãcã [cacique] 206
 Güemes, Martín M. 184
 Guerrico, Martín 185
 Guevara [alférez] 401

Guggiari, José P. 81/462/464
 Guyray, Rudecinto 413
 Guzmán de Rojas, Cecilio 543
 Guzmán, Augusto 543

H

Haight, George 276
 Herrera, Luis Alberto de 181-192
 Herrera, Juan José 109
 Herrero Galeano, Eva 331
 Herzog, Theodor 267
 Heyn, Carlos A. 89
 Hirsch, Silvia 256
 Hopkins, Edward 41
 Hotchild [famille] 544
 Hoyos, Arturo 225-228
 Hoyt Williams, John 66/69

I

Insfrán, Edgar L. 83
 Insfrán, Juliana 416
 Insfrán, Pablo Max 81
 Irala Burgos, Adriano 89
 Iriondo, Urbano d' 184
 Italiano, Otacia 290
 Izeckson, Víctor 134

J

Jean Paul II/Juan Pablo II 333
 Jovellanos, Salvador 44/95
 Jover Peralta, Anselmo 117

K

Kallsen, Margarita 66/67/81
 Kanter, Helmuth 265/269
 Kellog, Frank 461
 Kent, Dorothy 295
 Kent [mister, père de Dorothy] 290/295
 Kidd, Stephen 291
 Kilwaia, Tomás 295-298/300
 Kundt, Hans 465/533

L

Lacerda, Francisco 420
 Lamas de Rodríguez Alcalá, Teresa 122/124/348
 Lambaré [cacique] 498/529/530
 Lamosa/Larosa, Gregoria 422
 Langa Pizarro, Mar 111
 Lanus, Anacarsis 409/410
 Lapagate/Lapagates [capitaine] 209/211/411
 Larosa/Lamosa Gregoria 422
 Le Bon, Gustave 544
 Lebrón, Maybell 123/349

Léopold de Belgique 460
 Léry, Jean de 536
 Léscano, Ramón 179
 Leverger, Auguste 209/210/212/213
 Leyes de Chávez, María Concepción 113/348/367/
 371/372/374
 Leyta, Iginia 422
 Lima, Cacho 290/291/294-298
 Lohn, Reinaldo L. 138
 Loizaga [famille] 40
 Loizaga, Carlos 41/44/45
 López [famille] 40/84/198/199/449
 López, Ángel Alfredo Alfonso 88
 López, Benigno 198/449/450/512
 López, Cándido 108/503/504
 López, Carlos Antonio 28/29/31/34-36/46/80/112/121
 /209/271/380/381/385/391/421/479/480/503/
 513
 López, Emiliano 87
 López, Enrique Solano 68/79/105/108
 López, Fermín 361
 López, Francisco Solano 29/36/38-41/44/45/47/68/
 80/95/96/99/104/105/108/112-118/121-124/
 153/155/162-164/168/171/172/179/180/183/
 186/187/193-198/201/202/211/349/350/362/
 365/367/368/370/371/373/374/381-384/
 409/411/413/415/416/418/420-423/428/429/
 435/437/439/440/443/445-455/480/493-496/
 500/503/506/511-514/522
 López, Venancio 116/198/488
 López de Blomberg, Ercilia 122
 Lustig, Wolf 30/382/525-528/530/539/540/542
 Lynch, Elisa 87/113/117/164/194/198-200/350/365-
 375/435/436/452/513
 Lynch, John 407

M

Mac Roberts 318/319
 Macedo, Joaquín Manoel de 426
 Machaca, Jesús de 546
 Machado, Carlos 146/147
 Machado de Asís, Joaquín María 426
 Machuca [sergent] 413
 Maciel, Alejandro 349
 Madariaga, José Luis 100/109
 Maestri, Mario 132/134
 Maíz, Fidel 102/108/123/381/450
 Mansilla, Lucio V. 389-402
 Marecos de Cáceres, Rosa 76
 Marof, Tristán 551/552
 Marques Lisboa, Joaquim [marquis
 de Tamandaré, voir : Tamandaré] 127
 Márquez Valdez, Doroteo 183

Martínez, Benigno 184
 Martínez, Francisco 416
 Martínez, María Engracia 443
 Martínez, Ramona 361
 Martínez Estrada, Ezequiel 354
 Martínez de Irala, Domingo 69
 Martínez Gamba, Carlos 354/355/358/359/361-364
 Masi Pusineri, Osvaldo 85-87/225
 Masterman, George Frederick 31/95/423/433/438/449
 Matteucci, Nicola 197
 Mattos, João Gualberto 213
 Mattos de Castro, Hebe M. 136
 Maurras, Charles 197
 Mazzini, Giuseppe 25
 Medina, César 90
 Meireles, Vítor 507
 Melgarejo, Juan 71
 Melgarejo, Mariano 461
 Meliá, Bartolomeu 85/201/383/492
 Mello, Raul Silveira de 217
 Melo de Portugal, Pedro 477
 Mendoza, Hugo 71
 Mendoza, Pedro de 69
 Mengele, Joseph 197
 Mernes, José 103
 Methfessel, Adolfo 79/90/107
 Métraux, Alfred 249/250/260
 Meza [général] 102/104
 Miñones, Faustino 93
 Miranda [colonel] 102
 Mitre, Bartolomé 36-38/40/79/96/98/99/101/104/131
 /147/185-188/200/390/392/394/395/397/398/
 409-411/417/428/490/498/499
 Mitre, Emilio 38/41
 Montiel, Blas 412
 Morais Camissao, Carlos de 412
 Morales, José María 93
 Morínigo, Higinio 84
 Mosqueira, Manuel 89

N

Napoléon III 513
 Natali, Caroline 193
 Nauvilla [capitaine] 215
 Navarro, Adolfo 552
 Navarro, Agapito [cacique angaité] 285
 Navarro, Félix [cacique angaité] 285
 Nebrija, Antonio de 525
 Nepomuceno, Eric 349
 Nino, Bernardino de 248
 Noemi Padilla, Cristián Juan 378
 Nordenskjöld, Erland 223/224/249/250/266/267
 Núñez, Romualdo 108/179/180

O

O'Leary, Juan Emiliano 117/119/120/123/171/183/
 184/193/196/197/201/357/366
 Ocampo, Elisa 547
 Ocampo, Francisco 519
 Ocampo, Nicolás [colonel] 101
 Oefner, Luis M. 276
 Ojeda, Juan Blas 86
 Olmedo Alvarenga, Agustín 169
 Olmos, Secundino [colonel] 273
 Orbigny, Alcides Dessalines d' 265
 Orléans, Gastón d'/Orleans,
 Gastão de [compte d'Eu, voir : Eu] 216/361
 Oroño, Nicasio 410
 Ortigoza, José María/Cuatí [sergent] 413
 Osorio [général] 229
 Osório, Manuel Luís [marquis d'Herval] 127
 Osuna, Mauricio Tomás 85
 Otero Reich, Raúl 543
 Oviedo [colonel] 102

P

Palacios, Manuel Antonio [évêque] 77/85/438/453/
 480
 Palacios, María del Socorro 164
 Palmieri, Daniel 49
 Palomeque, Alberto 189
 Pane, Ignacio 183
 Panelo, Melitón 94
 Pardo, Dirma 124
 Paredes, Ernesto 311/325
 Paredes, Rigoberto 555/559
 Parodi, Enrique D. 115
 Pastor Benítez, Justo 81
 Pastore, Carlos 12/76/81/198/200/282/316/535
 Patiño [familie] 544
 Patiño, Adrián 555
 Patiño, Juan 401
 Pavetti, Ricardo 90
 Payari, Nasario 408
 Pechincha, Mónica 206/217
 Pedro II [empereur] 38/39/128/130/188/217/425/490
 /491/497/503
 Peixoto, Floriano 128
 Pelaes, Bernardo 423
 Pencill, Bill 276/279/280
 Peña, Ángel 105/108
 Peña, David 184
 Peña Villamil, Manuel 438
 Perceval, José María 488/489
 Pereira, Ana María Dolores 438
 Pereira, Félix 542/549
 Pereira, Manoel Francisco 213

- Pereira do Nascimento, Álvaro 136
 Peres Costa, Wilma 132/133
 Pérez, Gerónimo 27
 Pérez Acosta, Ernesto 90
 Pérez, Diego 187
 Pérez, N. 316
 Pérez, Pantaleón 187
 Pérez-Maricevich, Francisco 121/350/434
 Perina, M. 519
 Pétion, Alexandre 407/569
 Petrona, Ña 287
 Piar, Manuel 407
 Pic-Guillard, Christine 377/526
 Pico, Pedro P. 105/109
 Pitaud, Henri 366
 Plá, Josefina 350/487/488/518/521
 Pomer, León 129/130/134
 Potthast, Barbara 12/16/24/156/157/164/409/431-439
 /441-443/447/452/526
 Prego, Omar 349
 Prieto, Margarita 67
 Prieto Yegros, Leandro 88
 Prises Gonçalves, José 215
 Puichi, Juan 408
 Pujol Vedoya, Juan N. 184
 Pusineri Scala, Carlos A. 66/71/78/79/87-90
 Pusineri, Adelina 65/225
- Q**
 Queiroz Duarte, Paulo 424/425
 Quesada, Ernesto 100/183/184
 Quevedo, Roberto 80/438
 Quintana, Manuel 43/44/97
 Quinteros, Marcela Cristina 33
- R**
 Racedo, Eduardo 105/109
 Ramírez, Juan Vicente 461
 Ramírez, René [cacique] 333
 Ramírez, Tenor 556
 Ramírez Cousiño, Elsa 80
 Ramírez Russo, Manfredo 312
 Ramos, Antonio 34
 Ramos, Domingos Teodoro de 503
 Ramos, Laura 124
 Ramos Ferreira, José J. 94
 Ramos Mejía, Francisco 184
 Ravizza, Alejandro 522
 Realí, Laura 15/145/181
 Reina, Manuel 103/105/109
 Rejala, Julián 89
 Remarque, Erich Maria 196
 Renan, Ernest 197
- Requena, Joaquín 105/109
 Resquín, Francisco Isidoro 103-105/170/179/180/449
 /454
 Resquín, Juana C. 103
 Riart, Gustavo 81
 Ribeiro, Darcy 208/309
 Ribeiro de Assis Bastos, Uacury 207
 Ribeiro do Prado, Francisco 208
 Richard, Nicolas 20/139/221/509
 Riera Ferraro, Manuel 88
 Riester, Barbara 248/309
 Riester, Jürgen 245-251/267/301/307/309/310
 Rinke, Stefan 441
 Ríos, Saturio 503/517/519/520/523
 Riquelme, Marcial 200
 Riquelme García, Benigno 86/407/408
 Ritz, Sandra 496
 Rivarola, Antonio Cirilo 41-43/171/194
 Rivarola, Rodolfo 106
 Rivarola Espinoza, Milda 67/75/415/417/418/421-
 423/434/437/445/447/451/453
 Rivarola Matto, José María 120/121
 Rivarola Matto, Juan Bautista 122/123
 Rivarola Mernes, Manuel 83
 Roa Bastos, Augusto 88/122/349-354
 Roa, Pablino 287
 Roca, Tristán 381
 Rockefeller [familie] 461
 Rodríguez, Adolfo 43/44
 Rodríguez, Ernesto 93
 Rodríguez, Javier 309
 Rodríguez Alcalá, Guido 27/118/123/124/141/193/
 318/349/370/438/440/443
 Rodríguez Alcalá, Hugo 120/346/348
 Rodríguez de Francia, José Gaspar 27/28/35/117/
 121/122/146/152/153/168/171/175/194/195/
 197/209/350/380/407-409/447/479/513
 Rojas, Manuel [colonel] 458/462/464/466
 Rojas, Ricardo 184
 Rojas Silva [soldat] 535/542/551
 Rolandi, Ramón 68-70/90/169/196
 Román [colonel] 102
 Román, Justo 470
 Romero, Elvio 352/353
 Romero, J. [sergent-major] 454
 Romero, Roberto 380/381/525/532
 Romero Sanabria, Aníbal A. 496
 Roncal, Simeón 555
 Roque Pérez, José 40
 Rosa, Alejandro A. 369
 Rosas, Juan Manuel de 34/390/392/396
 Rubiani, Jorge 88/112/405/412
 Ruiz de Domínguez, Celia 89

- Ruiz de Montoya, Antonio 527
 Ruiz Moras, Ezequiel 233
 Ruiz Moreno, Martín 184/185
 Rydén, Stig 267
- S**
- Sabe [lieutenant] 291
 Saguier [colonel] 102
 Saguier, Hermes [lieutenant] 233
 Salamanca, Daniel 229/269/270/302/303/458/468/
 546/560
 Salles, Ricardo 132/135/424/425
 Salvañach [colonel] 104
 Salvañach, Justiniano [sergent-major] 109
 San Alberto Campos y Julián,
 José Antonio de [évêque] 202/477-482/486
 San Martín, José de 407
 Sanderson [missionnaire anglican] 295
 Sarmiento, Domingo Faustino 38-40/117/383/390/
 396/397/400/544/545
 Sarmiento, Dominguito 394/396/397/399
 Sastre, Benjamín 105/109
 Scavone Yegros, Ricardo 23
 Scheibe Wolff, Cristina 125
 Schenoni [général] 458/464-467
 Schindler, Helmut 207
 Schmidt, Max 83/84/256/258
 Schmidt, Peer 441
 Schuchard, Barbara 245/248/260/301/302/308/309
 Schuman, Robert 141
 Seguí, Francisco 185
 Segura, Capataí 287/295-297/300
 Segura, Isacio 287
 Seiferheld, Alfredo M. 81/84/488/491/512
 Serebriakoff, Basil 233
 Silva, Antonio M. [sergent-major] 94
 Silva, Cándido 417
 Silva, José Maria da [vicomte de Rio Branco] 39
 Silveira, Mauro César 133
 Silvera, Telemaco 174/175
 Silveira de Mello, Raul 217
 Silvero, Víctor 381
 Simbrón de Díaz, Maximina 88
 Simons, Menno 313
 Smith, Carlos 94
 Soares, Pedro Paulo 125
 Solalinde [colonel] 102
 Solalinde, Cirilo [père] 102
 Soto, Clyde 175
 Soto, José C. 93
 Souto, Antonio Cláudio 213
 Sosa, Gabriel 454
 Spencer, Herbert 544
- Stroessner, Alfredo 123/130/142/144/166/168/169/
 193/194/197/201/202/290/189/297/350/366/
 388/443
 Stewart, Guillermo 105/109
 Suárez, Maximina 74
 Suárez Arana, Cristián 269
 Susnik, Branislava 84/195/198/200/227/234/266/286/
 /299/534
 Szarán, Luis 89/360
- T**
- Talavera, Natalicio 113/346/358/381
 Talice, Rodolfo 50/51/56
 Tamandaré [marquis de, voir : Marques Lisboa] 395
 Taunay, Alfredo d'Escagnolle [vicomte de] 126/211/
 212/214/216
 Tavares, Joca 420
 Tejedor, Carlos 42/43
 Thompson, George 30/95/434/449
 Tomé, Andrés 288/294/296/297
 Toral, André Amaral 15/133/135/419/501/514
 Toro, José David 461/560
 Torres Villanueva, Juan Manuel 77
 Trujillo, Félix 89/386
 Tuck, Lilly 111/112
 Túpac Amaru 477
 Tupabera, Jacinto 408
 Tuvichá [sergent, cacique tomaraho] 233
- U**
- Urbieta, Juan Gregorio 482
 Urbieta, Martín 412
 Urquiza, Alfredo F. de 184
 Urquiza, Justo José de 39/99/184-186/402
 Ustáñez, Víctor 229
- V**
- Vacher de La Pougé, Georges 544
 Valdovinos, Arnaldo 352
 Varela, Felipe 390
 Varela, Héctor Florencio 369/390
 Varela, Mariano 40-42/390
 Vargas Peña, Benjamín 81
 Vargas, Teófilo 555
 Vasconcelos, José 197
 Vasquez, Gregorio 422
 Vázquez, José Antonio 85/408/487/512/521
 Vázquez Romero, Antonio 146
 Vaya [docteur] 56/57/59
 Velazco, Bernardo de 380
 Velazco, Francisco 519
 Velázquez, Rafal Eladio 66/80/152
 Vera, Guillermo 71

Vera, Helio 124/496
 Vera, Miguel 353
 Vera, Saro 496
 Vera, Sebastián 288/294/295/297/299
 Verón, Luis 88/232/316
 Vicencio, Jacinto 113
 Victoria [reine] 513
 Vidal, Mario 111
 Viejobueno, Joaquín 93
 Villa [lieutenant] 548/549
 Villa, Marco Antônio 127
 Villagra, Rodrigo 281/286
 Villagra, Soledad 299
 Villagra-Batoux, Delicia 354/355/380/381/387/488/
 492
 Villagra Marsal, Carlos 351
 Villamayor [lieutenant] 454
 Villarejo, José Santiago 351

Viñas, David 394
 Viñates, Martín 105/108
 Viola, Alfredo 67

W

Walker, Abraham 94
 Washburn, Charles A. 95/384/450/552
 Wavrin, Robert de [marquis] 267/268
 Weber, Max 311/392
 Whigham, Thomas L. 15/17/23-26/118/156/157/164
 /309/392/414/415/418/433/452
 Winter, Lonrenzo 94
 Wisner von Morgenstein, Franz [colonel] 392

Z

Zanardini, José 251/327
 Zárate Monges, Félix 77
 Zeballos, Estalísnao 70/71/90/93-109/171/195/196

Populations

Aborigène 405/406/408/410/411/413
 Africain 405
 Afro-américain 405/406/408/415-417
 Alkolonier (Mennonite) 315/320
 Allemand 18/58/126/131/136-138/265/269/465/
 144
 Angaïté 236/281/282/284-286/295/298/299
 Anglais 35/95/129/130/199/286/384/459/461/513
 Arawak/Aruak 249/250
 Argentin 35/101/103/144/158/163/183/195/389/392
 /393/401/428/490/498/503
 Ashluslay [voir Niwaklé] 236
 Atoguo 206
 Austro-hongrois 58
 Ayarize 250
 Aymara 301/303/307/535/539/546/550/551/559
 Ayoréo/Ayoreode 234/236/264-267/269/271/272/
 275/276/278/280/284/328

B

Barbare 31/264/270/271/275/276/383/384/390/396/
 550
 Beaqueo 206
 Bolivien 50/51/55/56/58-60/223/228/231/234/246/
 247/253-255/258/286/288/290-292/293/296/
 298/301-303/307-309/320/321/323/460/466/
 468-472/533/534/552/556-559

Brésilien 27/135/154/158/163/208/209/211/213/214
 /216/217/411/412/498/529/534

C

Ca'ingua 418
 Camba 301/302/304-308/420/421/498
 Castellano 207/248
 Cayuá 210
 Chamacoco [voir Ishir] 210/227/231-234/236/265/
 266/271/272/328/339
 Chané 205/208/212/236 /249/250
 Chiriguano 18/84/236/250/266/301/304/307
 Chorotí/Chorote [voir Manjui] 236/266
 Chulupí [voir Niwaklé,] 223/224/229/231/236
 Colla 301-308
 Correntino 165/399/400
 Cruzado 302

E

Ebitoso [voir Ishir] 236
 Enenlhet 236/281/290/ 291/296/332
 Enlhet 223/281/283/284/332/236
 Enxet 236/281/283-285/287/291/292/295/298/328/
 332/337
 Eshiro [voir Ishir] 236
 Espagnol 37/56/136/165/168/201/207/208/304/406
 /459/529

F

Français 465/469/441

G

Gens de couleur 421/427/447/489

Guaikurú [voir Kadiwéu] 215/236/410-412

Guaná [voir Chané] 205/208/210-213/236/276/332

Guarango 384

Guaraní 18/19/27/28/30/68/100/159/215/236/249-251/291/301/301-308/377/379-381/383/465/488/497/499/550/551/552

Guaraní ñandeava 236

Guaraní occidental 236

Guarañoca [voir Ayoréo] 236/271/276

Guarayo [voir Guaraní occidental] 236/251/336

Guasurangüe [voir Guaraní ñandeava] 236

Guatadeo 206

Guatú 205/213/218

Guidaigosode [voir Ayoréo] 279

H

Harbiner (Mennonite) 320

Horio [voir Ishir] 236

I

Indien 12/13/18/27/28/55/60/70/198/206-219/225/226/229/231/232/271/272/301/303/309/327/328/331/339/381/389/392/406/409/411/420/447/468/502/505/515/530/533/544-546/550-552/557

Indien cavalier 208/218

Indien chrétien 156/159/160

Indien du Chaco (Chaqueño) 246/281/282/331/335/337/411

Indien du Pantanal (Pantanero) 205/206/211/217/218

Indigène 89/205/208/215/218/246-249/251-256/258/260/267/270/274/276/279/283/286-292/295/296/303/308/309/327/328/332-334/336/337/339-342/390/401/410/412/413/416/417/528/545

Inima [voir Maká] 210

Ishir 18/236

Isoceño (Isoceño-guaraní, Iloseño) [voir Chané] 236/245/249-252/254-259/301-303/307/308

Italien 136/138/164

K

Kadiwéu (Caduvéu, Cadineo, Cadiueo) 206/234/236

Karaireta 247

Kelyakmok [voir Angaité] 287/289/296

Kemme Peyem [voir Angaité] 287

Kinikinawa (Quiniquinao) [voir Guaikurú] 205

Koetevesh [voir Angaité] 286/287/296/297

Konhongnava [voir Angaité] 287/289/296/297

Koyehlna [voir Angaité] 287/297

L

Layano (Layana) [voir Guaikurú] 205

Lengua [voir Enlhet, Enxet] 236

Luso-brésilien 206/208

M

Maká 18/223/236/328-332/335/336

Manjui 223/236

Maquianosis [voir Ayoréo] 236

Mascoy 18/236/281/328/332-334/339

Mataco [voir Wichí] 236

Mbayá [voir Guaikurú] 18/205/206/208/209/211/213-216/411/418

Mbya 18/495/528/534

Mennonite 13/90/283/311-315/318-321/323-325/327/334/335/340

Métis 260/332/334/406/409/543/544/546/555

Mexicain 301

Mocoví 410

Moro [voir Ayoréo] 232/236/264-266/271/276/328/489

Morotoco [voir Ayoréo] 277

Mulâtre 12/18/159/406-408/413/417/421/423/424

N

Néo-américain 265/267

Niwaklé 223/225/227/228/229/234/236

Noir 135/136/162/205/216/382/406/407/409/410/413/415-421/424/436/489/490/520/534

O

Otuqui 236

P

Pardo 13/18/160

Payaguá 413

Pilagá 236

Portugais 136/208/411/505

Q

Qom-lik 236

Quaker 311

Quechua 301/303/307/539/550/551

R

Ranquel 389/391/395/396/398

S

Sanapaná [voir Enenlhet] 236/281/284/285/332

Sauvage 216/227/264/384/544/545/550-552

Sociagay [voir Niwaklé] 236
Suhín [voir Niwaklé] 236

T

Kaskiha [voir Enenlhet] 236
Tapieté [voir Guaraní ñandeva] 84/236/264/266/267
/572
Tapii (Tapuy) [voir Chané] 236/250
Terena [voir Guaikurú] 205/212/215/216
Tiegosome [voir Ayoréo] 273
Toba [voir Qom] 236/281/332
Tomaraho (Tumereha) [voir Ishir] 236
Tovochavos [voir Niwaklé] 224
Tsirakúa [voir Ayoréo] 236/264/267
Tsirionó (Sirionó) 246/264/267/268

Tupinamba 528

U

Uruguayen 94/106/145

W

Wichí 236/266

Y

Yanaigua (Ñanaigua, Yanas) 264/266-268
Yanoa [voir Guaraní ñandeva] 236
Yitalhavo [voir Niwaklé] 224

Z

Zamuco 236/264-267/269/278

Table des matières

NICOLAS RICHARD, LUC CAPDEVILA, CAPUCINE BOIDIN Présentation	11
---------------------------------------------------------------------------	----

Chapitre I

HISTOIRES CONNECTÉES	21
THOMAS LYLE WHIGHAM La guerre détruit, la guerre construit : Essai sur le développement du nationalisme en Amérique du Sud	23
FRANCISCO DORATIOTO La política del Imperio del Brasil en relación del Paraguay : 1864-1872	33
DANIEL PALMIERI Mission humanitaire ou voyage d'étude ? : Le CICR et la guerre du Chaco	49

Chapitre II

HISTORIOGRAPHIES	63
ADELINA PUSINERI Fuentes documentales, bibliotecas públicas y privadas en el Paraguay para el estudio de las dos guerras	65

LILIANA BREZZO	
La guerre du Paraguay à travers la mémoire de ses acteurs : Le projet historiographique d'Estanislao Zeballos	93
MAR LANGA PIZARRO	
La guerre de la Triple Alliance dans la littérature para- guayenne	111
CRISTINA SCHEIBE WOLFF	
L'historiographie brésilienne de la guerre du Paraguay	125
TABLE RONDE : Écrire l'histoire entre les pays fondateurs du MERCOSUR	139

Chapitre III

MÉMOIRES DE GUERRE	149
CAPUCINE BOIDIN	
Pour une anthropologie et une histoire régressive de la guerre de la Triple Alliance : 2000-1870	151
LUC CAPDEVILA	
Les vétérans paraguayens de la guerre de la Triple Alliance 1870-1910 : Des oubliés de l'histoire ?	169
LAURA REALI	
Entre histoire et mémoire : La production de Luis A. de Herrera aux origines d'un récit <i>revisionista</i> de la guerre du Paraguay	181
GUIDO RODRÍGUEZ ALCALÁ	
Images de la guerre et du système	193

Chapitre IV

INDIENS DANS LA GUERRE	203
MARIA DE FÁTIMA COSTA	
Les Guaikurú et la guerre de la Triple Alliance	205
NICOLAS RICHARD	
Cette guerre qui en cachait une autre : Les populations indiennes dans la guerre du Chaco	221

JÜRGEN RIESTER	
Iyambae-Ser Libre : La Guerra del Chaco en la memoria indígena isoseña	245
VOLKER VON BREMEN	
Impactos de la Guerra del Chaco en la territorialidad Ayorea	263
RODRIGO VILLAGRA	
Nanek aña'y'a kempohakme o en aquel tiempo de los enojados : Testimonios de los Angaité sobre la Guerra del Chaco	281
BARBARA SCHUCHARD	
Ethnies et États nationaux pendant la guerre du Chaco : Contribution au problème de l'identité indigène (l'exemple des Isoceño-Guaraní)	301
ERNESTO PAREDES	
Kaputi menonita : Les mennonites, le Chaco et la guerre	311
JOSÉ ZANARDINI	
Los indígenas y el Estado paraguay después de la Guerra del Chaco	327

Chapitre V

LES GUERRES DANS LA LITTÉRATURE	343
CARLA FERNANDES	
Écrire – ou ne pas écrire – la guerre : Fonder une litté- rature nationale	345
DELICIA VILLAGRA-BATOUX	
À propos de l'œuvre de Carlos Martínez Gamba <i>Ñorairõ ñemombe'u Gérra Guasúrõ guare, guarani ñe'e pu joa- pype</i> (Chroniques rimées des batailles de la Grande Guerre en guaraní)	355
MARIA GABRIELLA DIONISI	
Lecturas y re-lecturas de la « Madama del Paraguay » : Un recorrido bibliográfico	365

CHRISTINE PIC-GUILLARD
Les rôles du guaraní dans les guerres du Paraguay 377

JENNIFER L. FRENCH
Un mundo al revés : Lucio V. Mancilla y la guerra del
Paraguay 389

Chapitre VI

ACTEURS ET SUJETS DANS LA GUERRE 403

JORGE RUBIANI
Aborigènes et Afro-américains – libres ou esclaves –
dans la guerre de la Triple Alliance 405

ANDRÉ TORAL
La participación de los negros esclavos en la guerra del
Paraguay 419

BARBARA POTTHAST
Algo más que heroínas : Varios roles y memorias feme-
ninas de la guerra de la Triple Alianza 431

MILDA RIVAROLA
La resistencia a la Guerra Grande 445

GÉRARD GÓMEZ
Le Paraguay à la veille de la guerre du Chaco : La stra-
tégie de défense du territoire national par les autorités
paraguayennes entre 1924 et 1932 457

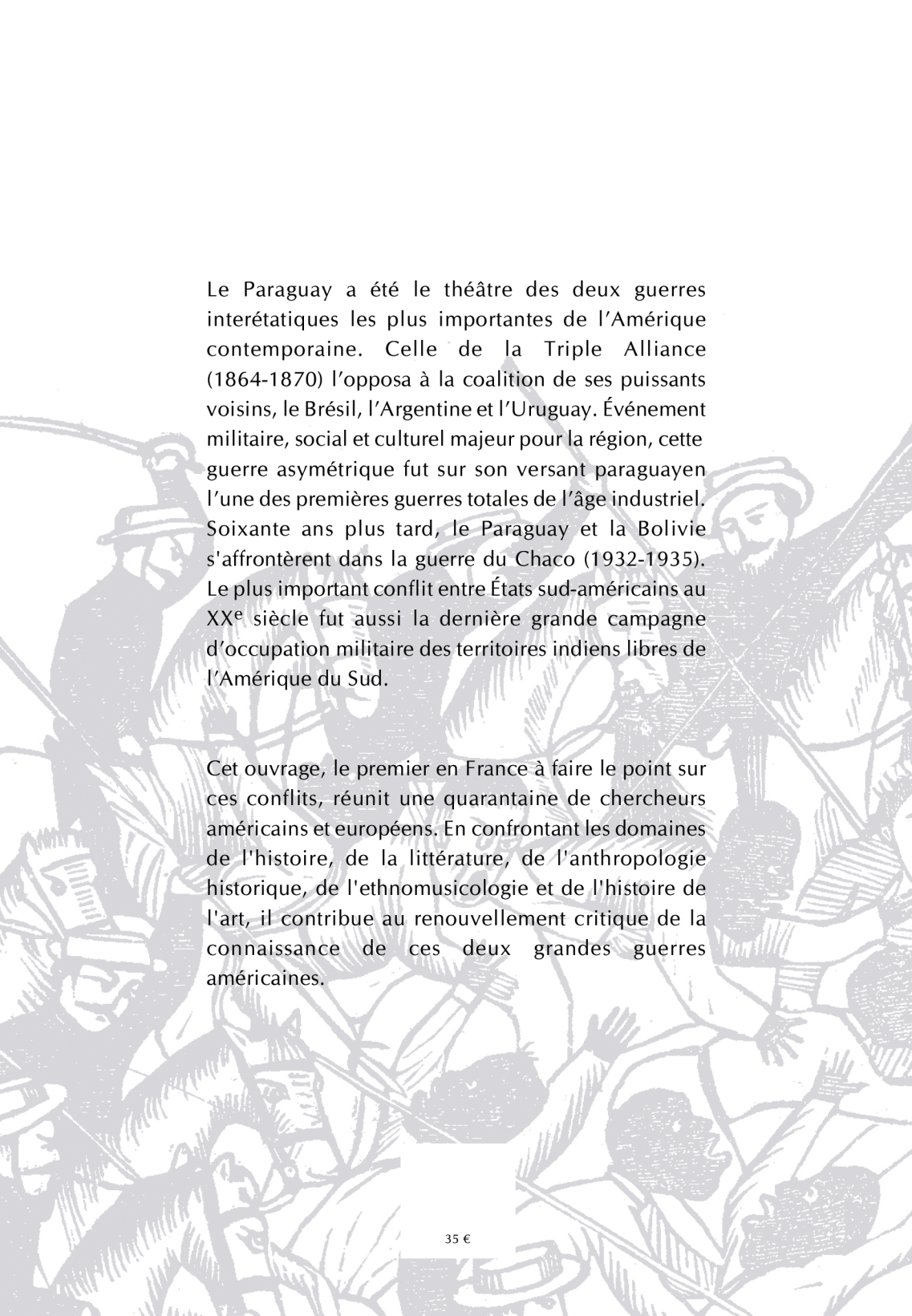
Chapitre VII

IMAGES ET IMAGINAIRES AU FRONT 475

MARGARITA DURÁN ESTRAGÓ
Catecismo de San Alberto : Adaptado para las escuelas
del Paraguay, Gobierno de Francisco Solano López 477

HÉRIB CABALLERO CAMPOS
CAYETANO FERREIRA SEGOVIA
El periodismo de guerra en el Paraguay : 1864-1870 487

ANDRÉ TORAL	
Las imágenes de la guerra del Paraguay	501
TICIO ESCOBAR	
L'art de la guerre : Les dessins de presse pendant la <i>Guerra Guasú</i>	507
WOLF LUSTIG	
¿ El guaraní lengua de guerreros ? : La « raza guaraní » y el <i>avañe'e</i> en el discurso bélico-nacionalista del Paraguay	525
GÉRARD BORRAS	
La guerre du Chaco et la chanson populaire en Bolivie	541
BIBLIOGRAPHIE	563
INDEX	587
Lieux	587
Personnes	591
Populations	599



Le Paraguay a été le théâtre des deux guerres interétatiques les plus importantes de l'Amérique contemporaine. Celle de la Triple Alliance (1864-1870) l'opposa à la coalition de ses puissants voisins, le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay. Événement militaire, social et culturel majeur pour la région, cette guerre asymétrique fut sur son versant paraguayen l'une des premières guerres totales de l'âge industriel. Soixante ans plus tard, le Paraguay et la Bolivie s'affrontèrent dans la guerre du Chaco (1932-1935). Le plus important conflit entre États sud-américains au XX^e siècle fut aussi la dernière grande campagne d'occupation militaire des territoires indiens libres de l'Amérique du Sud.

Cet ouvrage, le premier en France à faire le point sur ces conflits, réunit une quarantaine de chercheurs américains et européens. En confrontant les domaines de l'histoire, de la littérature, de l'anthropologie historique, de l'ethnomusicologie et de l'histoire de l'art, il contribue au renouvellement critique de la connaissance de ces deux grandes guerres américaines.